Claudia ROCCATI

La porte ouverte

(morceaux de vie)

Il était une fois...

Oui, Grand-Mère raconte...

- Jeudi - comme il fait bon dans la cuisine ! Le soir vient, Maman a allumé le bec de gaz. C'est l'hiver et nous, les enfants, nous grignotons notre pain ; Maman nous a permis de manger du "gruyère", j'aime ça !...

Dans la cuisine, deux fenêtres donnent sur la rue principale et, à chacune des fenêtres, il y a un rebord intérieur, on peut s'y asseoir : deux sur l'un, deux sur l'autre. Le bébé est dans son landau, Maman tricote, Grand-Mère installée sur le carrelage refait un matelas tout en fredonnant :

- J'suis cousue dans la paillassa, j'n'y peux plus sortir...

Les notes :

- do - ré - mi - fa

- do - ré - mi - fa

- do - ré - fa - mi - ré

Tout l'hiver, Grand-Mère refera les matelas ; c'est un gros travail. Il faut aérer la laine, la mettre aux rayons du soleil - celui-là il assainit, cela fait partie de son travail, l'hiver il n'en a pas tant !... C'est un moment béni, en attente d'aventures ; unis, dans cette attente, comme en un lieu secret au plus profond de nous-mêmes qui nous fait espérer et accueillir les mêmes choses. Lieu secret révélé seulement à la famille et enfoui dans nos coeurs pour un jour... peut-être... n'être révélé qu'aux nouvelles générations.

- Laquelle voulez-vous les enfants ? L'histoire des rats ou celle du dragon ?

- "Les rats" Grand-Mère et puis après celle du "Dragon".

Plus rien ne bouge, à peine l'on entend le bruit que font nos mâchoires ; pourtant le gruyère est un peu dur, juste comme je l'aime, il fait durer le plaisir...

Maman aussi est toute "ouïe", à peine l'on entend le cliquetis des aiguilles et... Grand-Mère, il faudra bien qu'elle tourne autour de son ouvrage !...

Les rats n'ont pas changé ; il y a toujours les petits, les gros, les gris, les noirs. Toujours ils font cuire les mêmes miches, toujours la petite fille méchante est là, refusant, oh combien avec dégoût, les miches pleines de crottes. Le gros rat, le roi, aura toujours la même balayette pleine de suie bien noire pour en badigeonner la vilaine petite fille. Avant elle, il y aura eu la gentille petite fille qui aura trouvé mille excuses raisonnables pour ne pas goûter aux miches.

Elle, elle sera repartie de chez Monsieur le roi des rats en lui faisant des révérences et lui, heureux, aura passé sur son minois charmeur, une balayette toute dorée.

Nous, on soupire... Je me dis que je préfère encore être blanche que dorée.

- Allez Grand-Mère... s'il te plaît... raconte nous le "Dragon" !

- ... Va qui t'a va... Va qui t'a va...

- Le fils du prince part à l'aventure, il rencontre une femme vieille... mais vieille... mais vieille... Je la vois toute recroquevillée sur elle-même, ridée comme une de ces pommes que l'on met se mûrir dans le grenier.

Mais voilà ! c'est une de ces fées que de temps en temps l'on croise sur les chemins ; une fée douce et aimable. Elle donne au beau prince une baguette - une baguette, hum ! Quelle baguette !...

- Vous n'aurez qu'à dire :

- "Baguette de la belle baguette", je voudrais un cheval, un panier plein de provisions, encore un matelas pour dormir sous les grands arbres de la forêt... etc... etc... la baguette vous donnera tout.

C'est vrai, voilà le garçon au galop, volant au secours d'une "Belle au bois dormant" enfermée par le Dragon à sept têtes dans la tour carrée du château.

Le beau prince a vite fait de réveiller la Belle et l'histoire les veut chevauchant à perdre haleine par les vallons et les forêts, le Dragon aux trousses.

Heureusement, la baguette est là et met entre eux :

- une rivière - le Dragon la passe

- une montagne - le Dragon a vite fait de la traverser

- une nuée de sauterelles - le Dragon les écrase

- une colline de savon - alors là... plus rien à faire ; le Dragon glisse, glisse et reglisse...

Ouf ! Enfin les voilà sauvés.

Comme toujours, au palais du prince, cela finit par un mariage devant Monsieur le Maire, devant Monsieur le Curé, devant le roi et toute sa cour.

Tout le village assistera au festin et chaque fois Grand-Mère dira :

- Et moi j'était là à côté, y m'ont rien donné.

Chaque fois, cette histoire nous met, à nous les enfants, la tristesse dans le coeur. Savoir que Grand-Mère était là à côté et n'a rien pu manger... même pas une cuisse de poulet dorée à point... même pas un fromage blanc à la crème... même pas... même pas... ce n'est pas juste !

Personne ne l'a donc vue toute enfermée dans sa robe noire ! Pourtant elle a de beaux yeux bleus foncés comme le bébé et ses cheveux blancs ont toujours été blancs, blancs comme neige et fins comme de la soie.

Avant d'habiter ce village dans les monts dorés nous habitions la grande ville toute proche. Papa travaillait dans ce village et Maman avait un magasin.

On ne devait rien toucher dans ce magasin ; d'abord les rayons étaient hauts pour nous et ça se cassait. Il y avait de la vaisselle, de la très jolie vaisselle que des messieurs apportaient dans des caisses et quelquefois nous avions un cadeau. C'est ainsi que ma soeur et moi nous avons eu chacune une jolie petite tasse à café avec sa soucoupe en porcelaine de Limoges - Maman l'a dit -

Une fois, j'avais trois ans et demi peut-être quatre, c'était midi et Maman voulait que j'aille demander à la dame du magasin d'à côté un kilo de sucre. J'ai pleuré, je n'osais pas et Papa au lieu de prendre ma défense a renchéri :

- Si, elle peut y aller, il faut qu'elle apprenne !

C'est dur des parents, quelquefois ça ne cède pas d'un pouce. Assise sur la marche du magasin, j'ai fini par me lever et j'ai dû faire... oh... dix pas de mes pas à moi pour arriver jusqu'à la dame...

Me voilà avec mon kilo de sucre et c'est à peine si les parents m'ont dit merci.

Ma soeur allait à l'école et je pleurais pour aller avec elle. Maman ne voulait pas tous les jours ; elle disait que j'étais trop petite.

En face de l'école, il y avait un magasin de bonbons. Je fourrais mon nez sur les kilomètres de réglisse. Grand-Mère ou Maman se laissaient de temps en temps attendrir mais... pas souvent...

J'aimais les après-midi où Maman nous chaussait de bottines, lacées s'il vous plaît ; un manchon pour nos mains ; Grand-Mère nous promenait sur les quais.

Les dimanches nous sortions tous ; Papa avait mon frère sur les bras et l'autre petit était dans le landau ; il nous régalait de marrons chauds, il y avait des marchands dans les rues "Chauds les marrons... chauds...".

Pour Noël, quand Jeannot a eu deux ans et moi quatre, j'ai trouvé dans mes bottines un cheval à bascule, plutôt à côté de mes bottines.

Un cheval à bascule pour moi, non, c'était trop beau ! J'en voyais toujours dans les magasins de jouets, comment Jésus a pu me faire un tel cadeau ! Il s'est sûrement trompé !

D'ailleurs je n'ai que le temps d'y monter une seule fois dessus : un coup en arrière, un coup en avant et on recommence ; ça grise... mais hélas... il faut bien en descendre de ce beau cheval à bascule !...

Alors Jeannot arrive avec un marteau qu'il a trouvé... Dieu sait où... et vlan ! Il frappe si fort que le cheval en carton ne résiste pas ; il voulait voir ce qu'il y avait dedans. La fête est finie ; je crois que les parents sont plus malheureux que moi.

Quoi dire ! Rien... mon frère est trop petit. C'est vrai qu'il casse nos poupées et, avec ma soeur qui est plus âgée de treize mois, on se cache pour jouer mais c'est mon petit frère et je l'aime.

Il faut beaucoup d'espace aux grands ; les petits sont heureux sur une marche d'escalier. Quand les cousins viennent, on sort les plus belles poupées et la marche devient magasin, cuisine, chambre à coucher. A la rigueur elle peut servir de rues et les garçons y font circuler leurs camions.

Je me suis trouvée une bonne réplique pour quand ma soeur m'embêtait. Je me vois encore lui lancer, sans nuances :

- "po.i.ssone - vi.aine - co.nes - Na !...". Bien entendu accompagné de gestes.

Deux doigts pointés devant son nez pour les cornes après le ... "Na" !

La langue tirée le plus loin possible.

La voilà punie, moi satisfaite et les grands gloussant de rire.

Quand Maman nous emmenait chez Madame Saillard ma soeur et moi et plus tard Jeannot, on aimait bien. C'était pas très loin, presque à côté. Il y avait Lonlon, on faisait des parties de petits chevaux, des dessins, des décalcomanies.

Cette dame était gentille, c'était comme une autre Grand-Mère ; chez elle, on avait de bons goûters.

Maman aurait pu être mariée avec le père de Lonlon, elle aurait été très riche mais Lonlon n'aurait pas été là... et nous non plus.

Quand l'hiver était très froid, la rivière gelait et des gens pouvaient la traverser à pied. Cela n'a pas dû arriver très souvent mais quand elle charriait des blocs de glace qui venaient d'un pays encore plus froid, il se trouvait des beaux oiseaux aux cris perçants assez malins pour venir attraper des miettes de pain ou de brioche dans nos mains. On pouvait rester longtemps sur le pont à les contempler.

L'automne aussi était joli, les grands arbres des quais ne voulaient plus de leurs feuilles. Ils les lâchaient et le vent s'amusait à en faire des tas. Mon grand bonheur était de défaire les tas avec mes pieds. Pour se venger, le vent les reprenait dans son tourbillon et elles dansaient autour de moi. Il était le plus fort, ce qui ne m'empêchait pas de recommencer un autre jour.

Quand c'était le printemps, Grand-Mère nous emmenait rue de Paris ; les trottoirs étaient larges ; il y avait des bancs pour Grand-Mère mais un seul suffisait ; nous, on jouait au ballon jusqu'à ce que le ballon soit passé par le trou qui va sous la terre. On pleurait notre beau ballon et on se faisait un peu gronder - c'était cher un autre ballon !

J'aimais bien regarder les platanes prendre des feuilles nouvelles, je me demandais comment cela pouvait se faire... mais c'était comme ça et on voyait des gens descendre des tramways avec des fleurs. Des fois, Papa nous rapportait des lilas que sa patronne lui avait donnés, ils embaumaient la maison et les fleurs, en s'ouvrant, riaient avec nous.

Un dimanche de début de printemps, nous sommes partis en promenade, tous ; nous avons longés des grands murs, c'était loin ; Papa disait que c'était des usines et que, dans ces usines, des messieurs travaillaient même le dimanche... alors quand est-ce qu'ils se promenaient avec leurs enfants ? C'était pour moi un problème que je ne pouvais pas résoudre.

En rentrant, catastrophe !... La salle à manger était sens dessus dessous. Dans l'armoire il n'y avait plus de linge, il était par terre et les tiroirs du bureau de Papa étaient tirés. Il paraît qu'on avait été cambriolé ; ce n'est pas exactement ça car rien n'était volé, les cambrioleurs n'avaient pas trouvé la cachette ni de l'or, ni de l'argent. Entre parenthèses... ceux-là auraient dû être à leur usine ce dimanche ! ... car ça n'a pas été une mince affaire de remettre tout en ordre...

Quand je dis : or... je veux parler de nos chaînes et médailles de baptême.

Avant, il a fallu faire venir les gendarmes et, Lili, maintenant qu'il marchait, avait disparu. Quel affolement !...

Maman, plus maligne, se met à chercher sous les tables ; elle a eu raison, Lili était affalé sous... quelque chose... Le seul mot de gendarme l'avait fait fuir dans sa retraite. Lili a peur des habits sombres. Quand sa marraine arrive c'est pareil, plouf !!! il plonge et la pauvre marraine repart déçue sans recevoir et donner une bise.

Plus tard, beaucoup plus tard, ces gens là qui pénètrent chez d'autres gens sans y être invités ont été trouvés et appréhendés. Ils logeaient dans le village des monts dorés où travaillait Papa.

Papa dit qu'on a été protégé par Jésus ou Marie ou un Saint, du moins c'est ce que je comprends. Les grands prient toujours beaucoup.

L'été, Maman emmenait ma soeur et moi dans la Loire, dans les monts du Forez, chez ses parents. Ils avaient une ferme ; c'est pour ça que Maman était venue à la ville, parce qu'elle n'aimait pas la ferme.

Petite, elle avait dû laisser l'école pour aider à élever les petits frères et soeurs. Ils étaient treize et elle était l'aînée des filles. Elle aimait la géographie et était curieuse de ce qui l'entourait ; elle aurait aimé voyager... pas de chance, Papa, lui, n'aimait pas.

A la ferme, les tatans s'occupaient de nous. Des cousins et cousines venaient aussi. On jouait sous le chêne et le grand Pierrot nous montrait comment faire des paniers dans des glands, aussi des chaises avec des joncs. Il y avait Bichette, l'ânesse ; qu'est-ce qu'on l'aimait ! On montait dans sa carriole pour la promenade ou pour aller en commission et Grand-Mère, celle-là était ma marraine, dans son grand tablier, apportait le grain aux poules. Il fallait les voir s'amener en cinquième vitesse et se chamailler car il y en avait toujours des plus

malignes que les autres. Je les surveillais pour que chacune ait son compte ; pour un peu, je leur aurais compté leurs grains...

Les soirs, on mangeait notre soupe assises sur la pierre devant la porte et souvent on avait un oeuf tout frais ou une pomme de terre cuite sous la cendre ; on la creusait et on mettait dans le trou le beurre de la baratte.

Les jours où on battait le blé ; une grande machine venait et c'était la fête. Toutes les dames de la maison, déjà la veille, s'activaient pour plumer les beaux poulets et elles faisaient des pâtés aux poires, aux prunes, aux pommes. Avez-vous goûté un jour de ces pâtés-là ? Je suis sûre que non, eh bien moi... j'en ai encore le goût dans la bouche et ma soeur aussi.

Un jour de fête comme celui-ci, pendant qu'alentour tous les hommes travaillaient pour donner à manger des gerbes de blés à la grosse machine, mon cousin Paul a pris sa petite soeur Claudia par la main pour lui faire traverser un fossé... vu de mes yeux de petite fille mais en fait ce n'était qu'un ru. J'ai trouvé Paul rudement gentil et encore maintenant. Quand je le rencontre, cette scène me revient devant les yeux, lui qui est prêtre, pour moi il a toujours une petite culotte bleu marine et une chemisette bleu ciel.

Quant à sa soeur, elle porte une robe blanche. Elle a la même marraine que moi, Grand-Mère Claudine. Voilà pourquoi on se prénomme Claudia, aussi l'aînée des cousines. Trois dans la famille Blanchard.

Ces soirs de fête on chante beaucoup, on boit beaucoup, pas les petits bien sûr...

J'aimais aussi voir Grand-Père Pierre couper l'herbe. On disait qu'on faisait les foins mais il coupait aussi les marguerites ; ça... j'aimais moins.

Ma marraine est partie vers le Bon Dieu encore jeune. Les tatans m'ont permis de lui donner des grains de raisin à sucer, il a fallu me jucher sur un tabouret ; c'était peut-être un jour avant son départ. Les deux tatans qui n'étaient pas mariées, Anna et Bénédicte, nous aimaient beaucoup. Mais vous savez, c'était réciproque.

Les jours de lessive, c'était le branle-bas, l'eau chauffait dans la chaudière. Pour rincer, on allait à la rivière mais c'était une petite rivière près de la petite gare.

Une fois, j'ai voulu aider et voilà un mouchoir qui prend le large. Tatan Bénédicte le rattrape de justesse !... Même pas... elle a dû marcher dans la rivière, je n'étais pas très fière mais c'était joli ce mouchoir tout blanc qui flottait et dansait dans les tourbillons d'eau !... Les draps, on les mettait à sécher sur l'herbe ; d'un coup, le pré changeait de couleur mais il fallait surveiller le vent, il aimait tellement nous jouer des tours !...

De retour à la ferme, il n'y avait plus qu'à rentrer le linge dans les armoires, ces armoires de campagne pouvaient en contenir des trousseaux !... C'est vrai que la lingerie en nylon n'était pas encore née. Oserais-je dire que ce n'était pas plus mal...

Dans le jardin, derrière la maison, il y avait des fleurs et des plantes qui sentaient bon. J'avais un faible pour la verveine et la bourrache.

Plus loin, dans l'autre jardin, il n'y avait que les légumes, je l'aimais moins.

Un jour, près de ce jardin, je me suis assise sur une grande motte de terre. Horreur, il a fallu peu de temps à des monstres de fourmis rouges pour s'emparer de toute ma petite personne. Tantine a sauté sur ses pieds pour ramener un baquet d'eau et... vlan ! les fourmis et moi dans le baquet. Ouf ! Ma soeur devait pleurer à côté ou... pas loin, comme je la connais !...

Quant aux pommes de terre, Grand-Père leur réservait des terrains entiers. A l'automne, avant que nous revenions à la maison, nous aidions à les ramasser. Il y avait des pieds qui nous réservaient des surprises tellement ils avaient fait des pommes de terre. Les grands se plaignaient de maux de reins, moi... pas... à la cadence où j'y allais !

Le dimanche, les tantes nous faisaient belles et sur le chemin de l'église, nous préparaient à rencontrer Jésus. Au retour, on avait le droit de cueillir des mûres, quand elles étaient noires bien sûr !

Tout à l'heure, je vous ai parlé du grand Pierrot, on l'avait surnommé la "grande omelette cuite". Il y avait aussi un plus petit Pierrot, celui-là c'était la "petite omelette cuite". Je dis : "on" car je ne me souviens plus qui a pris cette initiative... Je sais que ça déclenchait toujours des bagarres entre eux deux mais jamais le petit n'avait le dessus. Ce n'était pas juste.

Nous, les filles, on jouait à la marchande, qu'est-ce qu'on a pu vendre comme kilos de sucre !

Nous avions une tante dans le village, justement la Maman de la "petite omelette cuite", elle tenait une épicerie, une vraie. Son deuxième garçon c'était Jeannot.

Je l'aimais bien mais c'était assez intéressé car elle nous offrait souvent une surprise ou des bonbons. C'est chez elle que j'ai eu ma première bague.

Dans le grand chemin pour aller dans le magasin, au croisement de Bourgchanin, il y avait un endroit sous les peupliers réservé aux bohémiens. Plus grandes, quand on y allait seules, ma soeur et moi, nous avions peur, on marchait le plus loin possible de l'autre côté - ils ne nous ont jamais mangées.

Avec une tatan, on surveillait les chèvres quand on les mettait aux champs. Ce n'était pas une mince affaire malgré le chien de garde. Je me souviens d'une petite enquiquineuse... ce qui était à peine possible... ces deux petites cornes plongeaient sur votre ventre et vous envoyait en l'air ou... par terre.

Un jour, elle a dévoré mon cahier de poésie pourtant, dans le petit pré, il y avait des rangées de noisetiers et un arbre de sureau. Je ne vous dis que ça... peut-être qu'il n'y avait que moi pour l'aimer celui-là !

Tatan n'arrivait plus à me consoler.

J'aimais aussi aller me promener dans la plaine. Cette plaine du Forez avec le grand vent qui courbait les champs de céréales tachés de coquelicots, me laissait toujours rêveuse et commençait à m'influencer sur la grandeur du monde.

Quand tante Bénédicte s'est fiancée avec un Monsieur Jean-Marie, du pays d'à côté, Grand-Père nous a emmenées avec lui dans ce pays pour un bon déjeuner. Pour aller plus vite, il a attaché Bichette et on a traversé le petit bois. Le petit bois... le grand bois oui ! car on a mis beaucoup de temps pour y arriver.

C'est vrai que dans la carriole à Bichette ce n'était pas du "100" à l'heure et, en plus, on a fait beaucoup d'arrêts. Il fallait laisser souffler l'ânesse ; il fallait aussi que Grand-Père nous apprenne le nom des arbres et des plantes mis exprès le long du sentier pour nous rafraîchir. Les fougères étaient aussi grandes que nous, des mâles et des femelles à ce qu'il paraît... je ne comprenais pas bien comment Grand-Père pouvait faire la différence.

Evidemment, là-bas, on se faisait du souci car on a eu beaucoup de retard.

Pour un peu, on aurait dit comme Grand-Mère Eurosia Térésa :

- Et moi j'étais là à côté, y m'ont rien donné.

Ce que je trouvais bien, quand on était fiancé, c'est que la jeune fille pouvait reposer sa tête sur l'épaule du jeune homme... comme ça... bien simplement, sans que personne ne trouve que ce soit vilain.

Quand oncle Joseph est revenu de faire son régiment - c'était l'avant-dernier - on a surveillé la route et lui nous a reconnues et nous a prises dans ses bras.

Il était gentil et nous faisait des farces, nous posait des questions, des tas de questions, cela s'appelait devinettes ; je ne trouvais jamais la réponse. Si je vous les racontais, vous ne trouveriez pas non plus car il les disait en patois pour nous égarer encore plus.

Plus tard, quand tante Bénédicte s'est mariée, elle est donc allée dans le pays d'à côté habiter aux "Chaumes".

Au mariage, nous sommes tous venus, Papa, Maman, Marie-Thérèse, Jean, Louis et moi. Après la mariée, c'était Maman la plus belle dans une robe en soie.

Les grands ont beaucoup dansé mais oncle Joseph a pleuré. Il aurait dû se marier ce jour là, lui aussi, mais la belle en a trouvé un autre... pas mieux... ce n'était pas possible, mais avec plus de sous...

Grand-Père s'est retiré avec tatan Anna dans la petite maison tout près.

Je ne sais pas pourquoi la ferme n'est pas revenue à Joseph puisque tous ses frères avaient un autre métier !... Peut-être que Grand-Père était locataire... peut-être...

Dans la même maison mais la porte à côté, il y a eu un grand-tonton Catherin vieux... mais vieux !... Puis une grande-tatan Nanette vieille... mais vieille !...

Quoiqu'il en soit, elle a été a d'autres et Joseph a pris une ferme à "la montagne" à deux ou trois kilomètres de là ; ce n'était pas de la haute montagne, vous vous en doutez !...

Avant qu'il ne trouve une autre femme, c'est tatan Jeanne qui s'est occupée de lui et de la maison. J'ai passé un été avec eux et je m'y suis beaucoup plue. J'y ai mangé les meilleures reines-claudes, les meilleures pommes. Avec elle on récitait chaque jour un chapelet mais... pas un rosaire...

Je ne vous ai pas encore parlé des vaches ou des boeufs qui labouraient à la place de Grand-Père. Tout seul, je me demande comment il aurait fait. Les vaches, au pré se gardaient entre elles, venaient quand on les appelait et elles se laissaient tirer du bon lait.

On arrivait avec notre bol et on n'avait pas besoin de le mettre chauffer ; c'était un vrai régal.

A "la montagne", j'allais les garder dans les champs, on ne pouvait pas les parquer à cause des pentes. J'avais le temps de lire, le chien s'occupait du troupeau ; je m'inventais des histoires, j'étais "la Belle au bois dormant !". Que ce soit à Bourgchanin, que ce soit à "la montagne", il y avait des boutasses, des mares si vous préférez et, dedans, des grenouilles. Si vous saviez comme elles enchantaient mes nuits... même la tête sous le gros édredon, j'écoutais les bruits quand le dehors est tout noir et le dedans aussi.

Vous pouvez entendre la chouette, le grillon... Le grillon, lui, se tenait toujours au chaud près de l'âtre car on avait beau être en plein été, à la campagne, les soirées sont fraîches et c'est tant mieux car ça fait aimer le gros édredon.

Heureusement que Maman n'aimait pas la campagne... plutôt le travail de la ferme car je me demande bien quelle Maman j'aurais eue !

Voilà pourquoi elle a habité la grande ville chez Madame Saillard où elle était femme de chambre mais elle était considérée comme la fille de la maison.

Maintenant, vous voudriez bien savoir comment elle a rencontré Papa !... Je vais vous le dire. Je n'y étais pas mais Papa nous l'a tellement raconté... c'était un excellent narrateur.

Un dimanche, avec une amie, elle va à une fête de gymnase ; elle devait avoir vingt cinq ans. Elle remarque deux jeunes gens qui avaient l'air de diriger les autres et alors elle se dit :

- Celui-là quel bel homme ! L'autre a un trop gros nez !...

Eh bien ! c'est le gros nez qu'elle a épousé. L'autre est devenu le mari de Claire, la deuxième soeur de mon père, tonton Eugène, mon parrain.

Ils ont été présentés par des amis et cousins et se sont lancés dans la vie "pour le meilleur et pour le pire".

Ils se sont mariés le premier janvier 1921 à Bellegarde. Papa avait eu le temps de se rendre compte que Belle-Maman faisait des purées de pommes de terre comme il n'en avait jamais mangé.

Bien sûr ! toute la crème qu'elle a dû y mettre !... Mais quand on marie sa première fille, on ne lésine pas et tant pis pour les livres de beurre en moins à vendre.

Marie-Thérèse est née le 12 octobre 1921 dans un quartier de la grande ville et moi, tout bonnement le 29 novembre 1922 ; en plus... je n'étais pas prévue pour cette date. A cette époque, venir à sept mois en pesant une livre ou une livre et demie et en plus... couverte de poils comme mon père me l'a raconté maintes et maintes fois - car je ne me souviens de rien - ce n'était pas de bon présage...

Ma soeur était belle et moi laide - comme dans l'histoire des rats - ils s'apprêtaient tous à me mettre en terre mais voilà !... j'ai eu de suite un "sacré" caractère. D'abord, j'étais curieuse, je le suis toujours... il me fallait voir à quoi ressemblait ce monde !...

Bref ! Maman était malade mais, dans sa peine, elle a eu la consolation de s'entendre dire par le médecin :

- Mais Madame, où avez-vous été chercher ces cheveux là ?

Noirs comme jais, épais et longs jusqu'à la taille...

Grand-Mère a pris les choses en mains et mis cette boule de suie dans du coton, le coton dans un panier et le panier au-dessus du fourneau.

Tatan Bénédicte est aussi venue aider à me soigner. J'ai dû drôlement les enquiquiner à pleurer jours et nuits ! Je ne digérais pas le lait de vache et Papa courait les médecins pour savoir quoi me donner !

Du "babeurre" paraît-il ferait l'affaire... Quelle idée !

- Primo : mon père s'obligeait à des kilomètres dans la ville avant son travail pour trouver cette denrée rare.

- Secundo : je vous demande bien ce qui pouvait calmer ma faim là-dedans !...

Enfin, après une bonne année, un médecin moins bête ou plus intelligent que les autres - à votre choix - a dit :

- Donnez lui du lait de chèvre, point final.

Il a eu raison. J'ai finalement ressemblé à quelqu'un.

Ce sont après ces événements que nous avons changé de quartier pour atterrir dans un magasin de vaisselle où y sont nés : Pierre-Jean et Louis mais pas au milieu de la vaisselle, rassurez-vous, ils auraient tout cassé !...

Papa est devenu contremaître dans une entreprise de charpente et menuiserie à Champagneul dans les monts dorés.

Je savais lire, écrire, additionner, soustraire, multiplier et diviser... ou presque tout ça... quand Papa est devenu Patron de l'entreprise. Je devais avoir entre six ou sept ans.

Nous avons tous déménagé pour habiter la maison attenante à l'atelier. Devant, il y avait une bascule pour les charretées de foin, une toute petite pièce pour la balance et ses gros poids de mesure ; Maman s'occupait des pesées et nous interdisait l'entrée de ce réduit. Si elle savait combien de fois nous avons enfreint l'interdiction !...

Au rez de chaussée il y avait la cuisine/séjour, un autre tout petit réduit pour faire la vaisselle de tout, nous compris, un bureau pour Papa, une grande cour, un hangar avec une chaudière et un lavoir. Les beaux jours, en plus du linge, on s'y baignait et aussi un petit jardin.

A l'étage, deux chambres pas très grandes mais on les aimait bien, on s'y sentait bien. Les parents et les plus petits dans l'une, Grand-Mère et les plus grands dans l'autre. Evidemment c'était comme dans le temps, on couchait par paire.

Dans le petit jardin, Grand-Mère avait le don d'y faire pousser des radis et de la salade, je crois même des fraises et d'y faire mûrir un cep de vigne, plutôt le raisin de cette vigne. Elle avait un truc... quand passait un cheval sur la grande avenue, vite elle allait lui demander du crottin ; avec la baguette magique, il ne pouvait pas refuser !... Papa avait beau le lui interdire, pft !... autant en emporte le vent...

Il y avait aussi quelques fleurs et surtout... surtout un beau lys. Il fleurissait pour la fête de Papa le vingt quatre juin, la Saint Jean-Baptiste ; il était tout blanc, tout pur et pas un enfant n'osait le caresser, le humer, l'aduler ; pour nous cela tenait du miracle qu'il soit fleuri à cette date !...

Le peu d'herbe tellement piétinée de ce bout de jardin voyait souvent notre dos, surtout le mien... les yeux levés là-haut, bien haut, je découvrais les nuages, les blancs, les gris, les roses. Ils s'amusaient à me faire la nique et changeaient toujours de formes. Impossible de conserver longtemps un ours ou la crinière d'un lion ou encore un lac aux eaux limpides ou le dragon à sept têtes... non... qu'avaient-ils donc ces nuages à vouloir toujours voyager ! Voyager !... M'embêter oui !...

Cela faisait passer des bonnes heures. Le plus acharné après moi, je crois que c'était Pierre-Jean, Jeannot pour la famille. Ma soeur prenait déjà son rôle de droit d'aînesse au sérieux. Elle l'a toujours gardé mais pas pour le meilleur, plutôt pour le pire, pour les soucis... quoi !...

Georgette est née le 11 août 1930, petite boule toute jaune pourtant je vous assure qu'elle n'était pas chinoise, elle n'avait pas les yeux bridés mais d'un beau bleu foncé.

Dans la grande cour, par beau temps, y trônait le landau de Georgette endormie, alors là... motus... les autres... pas de bruits. Les autres... surveillaient son réveil avec intérêt car, alors, que de parties nous avons pu y faire ! Des parties de "lion enchaîné", de "cachettes", "d'attrape nigaud" etc... etc... Heureusement que les jeudis il y avait et ouvroir et patronage ! On s'y plaisait d'ailleurs. Quand venait la couturière de Maman, Madame Carré, une amie à elle, c'était chouette, elle passait la journée à la maison avec ses deux garçons de nos âges. Lonlon aussi est venu jouer dans cette cour.

J'ai oublié de vous dire qu'un escalier donnait à l'étage, en plus de celui de dedans, et arrivait au grenier. On s'exerçait à sauter les marches, à glisser sur la rampe, à... à... mais je ne vais pas tout vous raconter, cela pourrait vous donner des idées...

Et puis Madame Carré nous habillait avec goût. J'ai le souvenir d'admirables manteaux "bois de rose" ; bien sûr c'était pour les dimanches. Les garçons ont porté longtemps des costumes en velours noir avec des chemisettes jaunes "paille".

Maman aimait nous voir tous... beaux... Heureusement qu'à cette époque il n'y avait pas les "jean's" ! Et puis, au moins, le dimanche avec la Messe le matin et les Vêpres l'après-midi, on usait les toilettes. Mais ne croyez pas que c'était pour que l'on nous remarque que Maman nous habillait bien. A vrai dire, tout le monde était vêtu très comme il faut.

La semaine, de toutes façons, le tablier noir couvrait les vêtements trop raccommodés. L'hiver, pour les garçons : béret, pèlerine, chaussettes et galoches. Pour les filles, à quelque chose près, c'était pareil. L'été, des sandalettes de cuir, ou de toile blanche pour les filles.

Tatan Anna aussi savait coudre et, de temps en temps, nous confectionnait une robe.

A l'école, on travaillait bien. Dans les classes il y avait trois divisions ; quand j'étais en deuxième, je suivais plutôt la première, en fait je la sautais carrément. Ce n'était pas que j'étais plus intelligente, non... ne croyez surtout pas ça ; c'est parce que Papa exigeait la première place, la deuxième passait à peine.

Comme je commençais à craindre sérieusement mon père, il ne me fallait pas attirer ses "foudres"... J'exagère un peu quand je dis "exigeait"...

Il aidait ma soeur pour les maths, elle était et est restée "bûcheuse". Comme j'étais plus jeune, à son tour de m'aider et... ainsi de suite.

Papa avait pris une voix plus forte ; est-ce parce qu'il prenait de l'âge ou plutôt était en pleine force de l'âge ? Non... c'était tout simplement parce qu'il avait beaucoup de soucis.

Au moins, dix ouvriers à mener, cinq enfants - en attendant mieux - et des clients qui ne payaient pas.

C'est fou ce que les gens aimaient commander de belles choses à mon père ; il était sérieux, il travaillait fort bien et les ouvriers aussi. Il fallait d'ailleurs qu'ils se tiennent à "carreau" car, comme moi, ils ne voulaient pas attirer ses "foudres"...

Les clients, eux, pensaient autrement. Bien servis, le reste pouvait attendre.

Et alors ! comment ferait Maman pour me donner quarante sous à la sortie de l'école pour l'achat du kilo de riz !

Même Monsieur le Curé, le Grand de cette époque, qu'est-ce qu'il a pu se faire enguirlander par mon père !... J'ai encore le souvenir de ces scènes, dans le bureau de Papa !!! Lui qui avait travaillé à la construction d'une belle "Maison des Oeuvres" pour toutes les fêtes de la paroisse, s'entendait dire que le Bon Dieu lui revaudrait ça...

Non mais... et les ouvriers à payer, ils mangent... eux... leur famille aussi ; et nous alors !

Il a bien fallu qu'il paye... que Dieu ait son âme !

Quand Georgette, déjà fillette, voyait son père en colère, elle avait le don de grimper sur ses genoux, de le câliner avec un "Oh ! mon petit Papa chéri". Il fondait. La mâtine... je n'ai jamais su faire ça ; j'en étais un peu jalouse et je ne savais que me faire un tout petit peu plus petite jusqu'à ce que l'âge m'apporte la réplique.

Dès que nous avons habité Champagneul, Papa a loué pour deux étés un deux ou trois pièces à quelques kilomètres, en pleine campagne. Grand-Mère y gardait les quatre grands. Les parents et le bébé nous rejoignaient le dimanche.

Chaque fois que Grand-Mère voulait obtenir une grâce, elle nous réveillait de bon matin et, dans notre lit, on récitait le rosaire. Ensuite, elle allait entendre une Messe en nous laissant le droit de nous rendormir. La Vierge Marie a drôlement dû veiller sur nous car nous n'avons jamais fait de bêtises malgré que le sommeil ne revenait pas. Je crois avoir récité le chapelet pour le restant de mes jours car... vu toutes les grâces à demander !... Mais Grand-Mère n'a jamais manqué la Messe tous les jours de sa vie plus le "Chemin de Croix" sur les dalles froides des hivers d'église... sauf sur la fin de sa vie.

Pas loin d'ici sont venues en vacances les deux soeurs de Papa, leurs maris dont Parrain et leurs enfants - une fille d'un côté, un garçon et une fille de l'autre - Ils venaient passer le dimanche avec nous et le soir on les raccompagnait en chantant : Papa était un bon ténor mais dans ces occasions il adoptait le refrain rengaine, genre :

- Un éléphant se balançait...

Ceci pour nous faire avancer, tout simplement.

Un soir, Lili se tord le pied ; Grand-Mère le met sur ses épaules et les parents voient arriver à Champagneul une petite troupe exténuée. Heureusement, une bonne dame remet le pied en place et le lendemain Papa nous remmène. Papa avait une auto, c'était indispensable pour le commerce.

Il est temps que je vous raconte son histoire, l'histoire d'avant son mariage.

Les dimanches d'hiver où les maisons s'emprisonnent dans le froid, où les soirées sont presque "nuits", nous rejoignions nos lits de bonne heure.

Souvent, Grand-Mère partait le dimanche chez sa fille Marie ; elle nous revenait le lundi matin.

- Papa, s'il te plaît, lis-nous une histoire...

- Papa, s'il te plaît... Papa, s'il te plaît...

Il se faisait tirer l'oreille, juste pour la forme car il avait l'art et la manière de mettre toujours quelques pages en réserve pour ces moments-là.

C'est drôle comme Papa aimait les histoires pas drôles... tristes si vous préférez. On était sûr qu'avant la fin il pleurerait à chaudes larmes. On le sentait venir, on riait sous cape ou plutôt sous notre drap... car nous aussi nous avions la larme à l'oeil. Et Maman de le consoler :

- Mais voyons, ce n'est qu'une histoire !

Ce soir-là, Papa raconte :

- Vous savez que Grand-Mère n'a plus de mari, on vous a dit qu'il était mort ; en fait nous n'en savons rien. Mon père est parti en Amérique quand j'étais petit. Ma mère n'a pas voulu le suivre trouvant ses trois enfants trop jeunes alors elle est revenue habiter dans sa famille à elle. Elle n'a jamais revu Ange, mon père. De lui, je n'ai que le souvenir du jour où il a réparé mes sabots. Il était Chef de gare dans la province du Piémont où je suis né ; Marie, l'aînée ; Claire, la plus jeune aussi.

- Et les parents d'Ange, Papa, nos arrières Grands-Parents ?

- Je ne me souviens que de Grand-Père. Un jour, arrêté sur un petit pont, passe un Monsieur bien, grand, bien comme il faut. Il me regarde et dit :

- C'est donc toi le fils d'Ange ?

- J'ai eu peur, j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai couru jusqu'à la ferme.

- Mais comment se fait-il que tu n'aies jamais été chez lui ?

- Il était juge de Paix et dans ce temps-là un juge de Paix était un Monsieur hautement respectable. Il n'a pas admis que son fils se marie avec ma mère.

- Mais pourquoi Papa ?

- Parce que la famille de ma mère travaillait la terre. Ils n'étaient pas pauvres mais des fermiers. Ils habitaient tous dans la même maison et se partageaient le travail.

A quinze ans, votre Grand-Mère était très belle avec ses yeux bleu foncé et ses cheveux dorés comme les blés. Ange l'aimait ; elle, je ne le sais pas... je crois qu'elle aurait voulu se faire religieuse mais, pour sa famille, Ange était un beau parti et ses parents l'ont poussée vers le mariage.

Le résultat est que je n'ai plus jamais entendu parler de mon Père.

- Et pourquoi es-tu venu en France, Papa ?

- Ma Mère s'est aperçue qu'à la ferme elle devenait la bonne de tous, de ses frères, de ses belles-soeurs. Elle n'a pas voulu de cette existence pour nous et un jour, elle est partie en France avec Marie laissant Claire et moi à la garde d'un de ses frères. Je devais avoir sept ans et Claire cinq. Je n'ai pas de mauvais souvenirs de ce temps-là mais je ne suis jamais allé à l'école.

- Et après Papa... après...

- Deux ans après j'avais neuf ans. Ma mère est venue nous chercher tous les deux.

Elle travaillait dans une usine dans la grande ville et elle avait un petit appartement sous les toits.

Nous n'étions pas malheureux. J'allais à l'école, j'apprenais bien, je savais mes leçons par coeur à condition que le maître ne m'interroge pas le premier car il me suffisait de les entendre réciter une fois.

Pour ne rien vous cacher, j'étais enfant de choeur et le curé de notre paroisse me demandait pour les mariages et les enterrements. Cela me faisait des sous mais ensuite... la classe... pft !... je n'y retournais pas. J'allais faire du canot sur le grand lac du Parc, vous savez celui qui a de beaux cygnes blancs !...

- Si nous on faisait ça Papa, quelle dérouillée on prendrait !

- Ah ça oui ! ne vous y avisez surtout pas.

Entre parenthèses je dirais bien : Et comment donc !!!

Plus tard, beaucoup plus tard, tante Claire fera faire la généalogie de la famille.

Entre nous, j'apprends au moment où j'écris ce livre que Claire, plus maligne, a connu ses Grands-Parents paternels. Le dimanche, après la Messe, elle filait chez eux en douce... et Grand-Mère lui donnait un sou. Pour la fête de Noël c'était un sou plus une orange.

Elle m'apprend, plutôt me remet en mémoire que sa Grand-Mère maternelle passait une partie de ses nuits à soigner les malades. Elle partait en soirée, son grand tablier noir rempli de victuailles. Les gens l'appelaient "la Sainte".

Nous savons donc que notre nom portait une particule avec le titre de "Comte" mais que le titre avait été vendu par manque de "finances". Nous savons que beaucoup de nos cousins sont à Rome et très lettrés. Par surcroît, un professeur de lettres amoureux de la montagne, a laissé son nom à la pointe italienne du mont Gelas. Un autre aurait la connaissance de sept langues.

Nous savons aussi qu'un prénommé Ange est décédé en Amérique vers soixante dix ans avant que tante Claire fasse des recherches. Nous n'apprenons rien de plus.

Pour en revenir à la jeunesse de mon père, c'est indéniablement un artiste. Il joue du violon, il chante, il se produit au Grand Théâtre.

Mais voilà !... ce n'est pas l'argent que Grand-Mère trouve en usine qui peut lui faire suivre une telle carrière !

Ses enfants doivent apprendre un métier. Marie sera modiste, Jean-Baptiste menuisier, Claire couturière.

Pauvre Papa, encore une parenthèse, je le retrouve dans "Jean Gabin" et plus tard, à l'hôpital, les infirmières l'appellent "Beethoven".

En attendant, jeunesse se passe. C'est un joyeux luron. Eugène ne vaut guère mieux... Les jours de congé ils font blagues sur blagues dans la grande ville. Par exemple, dès la nuit tombée, ils tirent les sonnettes ; ils attachent une pièce (un sou si vous préférez) à un fil et ils tirent le fil quand la belle dame se baisse pour la ramasser etc... etc...

Les jours de fête ils font les guinguettes du bord de la rivière mais en famille.

- Les enfants, je vais vous raconter l'histoire du déjeuner aux petits pois.

Et Papa d'en rire encore aux éclats.

- Un jour avec Eugène et les copains, on décide d'offrir un déjeuner, dans un grand et beau restaurant, au Curé et aux vicaires de la Paroisse - ils le pouvaient avec les sous des mariages et des enterrements !... - On loue tous un smoking et nous voilà une bonne quinzaine à aller chercher nos invités.

  Les malins... on voyait bouger les rideaux, ils ne s'attendaient pas à un tel cérémonial et je les soupçonne très fort de n'avoir enfilé les belles soutanes que quand ils ont aperçu les smokings. Noblesse oblige.

  Nous avions commandé un déjeuner aux petits pois.

  Entrée : macédoine de légumes avec des petits pois

  Légume : jardinière de légumes avec des petits pois

  Rôti : pigeons aux petits pois

  Dessert : "Pièce montée" - choux à la crème fraîche décorés avec des petits pois en sucre

  Vins fins comme il se doit.

  Nous sommes tous très gais, Monsieur le Curé, Messieurs les Abbés aussi. Il y avait le Père Perrot aussi bon vivant que nous. Je me suis toujours demandé pourquoi celui-là s'était fait prêtre !...

  Au moment d'attaquer la pièce montée, je ne sais plus si c'est Eugène ou moi qui avons eu cette idée - à mon avis, c'est tous les deux - mais on attrape un chou et vlan ! sur les soutanes, sur les smokings car la revanche est venue immédiatement. Tous les choux à la crème y sont passés. Nous n'en avons pas goûté un seul.

  Heureusement, c'était dans les jours courts où le noir descend vite sur le noir... mais, en l'occurrence c'était sur du blanc cassé "crème fraîche".

  Nos invités ont rasé les murs pour regagner les presbytères et nous, nous en avons été quitte pour faire dégraisser les smokings.

Sacré Papa... combien de fois tu nous raconteras cette aventure avec la même fougue ! Combien de fois nous l'accueillerons avec le même intérêt ! Combien de fois tes petits enfants l'entendront et peut-être même tes arrières petits-enfants !...

C'est la guerre de 14/18. Il la fera en Italie. Je crois que dans son régiment il s'occupait de la popote ; heureusement qu'elle se résumait à des haricots ou des châtaignes bouillies car je n'ai jamais vu mon père faire la cuisine, il avait bien d'autres chats à fouetter...

Il se fera naturaliser plus tard, avant la seconde guerre mondiale.

Quoiqu'il en soit, à son retour il rencontre Maman qui doit prendre la nationalité italienne puis redeviendra française, quel imbroglio ! Heureusement que les enfants sont français sans... problèmes ou presque car si une fois on s'est fait traiter de "macaroni"... cela ne l'a pas été deux. Papa a tenu à se faire respecter et il a réussi.

Il hérite d'une belle montre en or avec chaînette en souvenir d'une tante à Maman. Elle s'occupe d'elle dans ses derniers jours, elle n'habite pas loin et nous entretenons toujours sa tombe. Il est beau avec ça notre père, sur son joli complet du dimanche. La semaine il porte les "bleus de travail".

Tous les ans les enfants grandissent d'un ou deux pouces, ils ont besoin de plus d'espace ; les parents suppriment le réduit de la balance qui vient agrandir la cuisine/séjour. On peut disposer d'une autre table pour les devoirs. Mais alors, la bascule ne sert plus à rien, d'ailleurs les chevaux à crottins se remplacent par des chevaux à vapeur.

Maintenant qu'il y avait une salle de spectacles dans la Maison des Oeuvres, les maîtresses d'école nous apprenaient des ballets ; on dansait, on chantait deux fois par an pour Noël et le jour de la remise des prix à la mi-juillet.

- "Les papillons roses" "Les papillons bleus" disent mille choses aux oiseaux joyeux...

Je l'ai beaucoup aimé celui-là, je me souviens encore de la musique.

Le ballet des "arceaux" aussi était magnifique. Ça valait bien les "majorettes" !

Pour la fête de Saint Joseph, l'atelier était fermé ; les ouvriers fêtaient leur patron et, à l'école, c'était classe douce. L'après-midi on allait cueillir les premières primevères et les premières violettes.

Plus grande, dans la première classe, tous les jours à quatorze heures la directrice disait en frappant son bureau d'une main : "dictée". On sortait les cahiers et je vous assure que cela a appris l'orthographe.

Monsieur le Curé venait donner des cours d'instruction religieuse, il était fort intéressant.

Les leçons... il fallait les réciter par coeur mais on manquait d'explications et je ne comprenais ni n'aimais la "physique".

Le samedi nous avions "dessin"... j'étais nulle et "couture"... c'était passable.

En supplément... "solfège" ; je n'y excellais pas mais j'ai au moins retenu l'essentiel à force de monter et descendre la gamme...

Une fois, en "chimie", impossible de me rappeler la leçon, pourtant je l'avais apprise. J'ai été retenue, pas de récréation et, en plus, la Directrice ne voulait pas me croire, c'est d'ailleurs ce qui m'a le plus vexée. J'ai pleuré mon saoul, elle ne m'a pas mieux crue pour ça !... Oh diable la Directrice ! A la récréation de l'après-midi j'avais droit de sortie. Je venais à la maison prendre un goûter substantiel - chocolat chaud au lait... rien que ça !

En préparation du Brevet de l'époque - je ne suis pas allée au bout - la Directrice a engagé une institutrice pour les maths, l'algèbre et la géométrie.

Heureusement, car si la Directrice avait une dent contre ma soeur, c'est que Marie-Thérèse était plus forte qu'elle en "maths" et croyez-moi, ma soeur en a souvent pleuré.

Deux à suivre ces cours, c'était chouette... et d'un même niveau cependant un jour la copine n'a pas compris le devoir de "maths" ; elle me demande la solution, j'hésite mais la lui donne, quelle gourde !...

Le lendemain la copine, fière, donne le résultat. Le résultat juste et moi... pas. J'ai oublié de faire une dernière division... Pas chic ça !... Depuis je me méfie.

Les examens se passent, sans plus... trop craintive. On est tous comme ça dans la famille, qu'y faire !

Un été avec tatan Marie, nous passons un mois dans un village médiéval. Les dimanches, quand tonton Laurent est là, on s'amuse beaucoup. Il nous fait faire le tour du village en nous indiquant avec flegme les maisons de Bonaparte, Robespierre et d'autres Les passants intéressés s'attroupent. Qu'est-ce qu'il a pu dire comme sottises !...

Un jour, ces dames reviennent du marché avec une oie, on la met dans une cave, on la chouchoute et, quand on la fait rôtir, personne n'en goûte, personne...

Nous n'avions pas le droit de jouer avec une petite voisine. Il paraît qu'elle n'avait pas de papa. Je n'y comprenais strictement rien mais nous, les enfants, nous avions de la peine pour elle et on lui disait bonjour quand même, d'ailleurs il y avait sûrement une autre raison...

A cette époque j'avais une belle poupée de chiffons - "Liline" - je ne l'ai jamais autant choyée. J'aimais la voir belle et je lui cousais des habits ; pour les jours de pluie elle a même eu un imperméable.

Vers les années 35/36, Papa n'a plus que trois ouvriers ; les fins de mois trop difficiles l'ont obligé à renvoyer les autres. Il garde donc les meilleurs, c'est vrai...qu'en plus ils sont gentils ! et les familles s'entendent bien ensemble... Elles sont aimables pour Maman qui attend un cinquième enfant.

L'hiver, les dimanches, Papa passe quelques heures au Cercle Catholique, ces messieurs font des parties de belote. Je ne sais pas si cela a toujours fait plaisir à Maman mais c'est comme ça... Elle pense sûrement qu'il a besoin de se changer les idées hors du travail et des caprices des petits... et des plus grands.

Par contre, les dimanches de printemps nous allons pique-niquer avec la famille d'Henri le contremaître, souvent dans les monts dorés. Que de parties de "pattes en l'air" !... Papa riait aussi vite qu'il pleurait et... de bon coeur.

Bien sûr, la soeur d'Henri qui est une demoiselle très comme il faut, ne sait pas comment faire quand il ne se trouve pas un monticule pour mettre les "pattes en l'air" ; les hommes, eux, n'ont qu'à mettre le derrière par terre.

Maman mettait à Georgette un petit maillot de bain rouge qui lui allait à ravir. Comme ça, elle pouvait grimper aux arbres avec les garçons.

Un soir d'hiver, encore petite, du moins plus petite, elle avait renversé sur elle la casserole pleine de soupe bouillante. Avec son pull de laine, impossible d'aller vite pour la dévêtir, elle a eu un bras brûlé ; elle a beaucoup pleuré et nous aussi. Tous les jours Maman l'emmenait en pharmacie changer son pansement. Ça a fini par s'arranger.

Elle était intelligente et a su jouer à la belote avant moi, aux cartes... quoi !

Mais il est temps pour Jojo d'aller à l'école. C'est la catastrophe. Elle voulait bien mais avec sa Maman, ce qui s'est fait une ou deux fois. Alors, tous les jours, deux fois par jour, il a fallu l'emmener de force ; elle s'agrippait à la barrière tout au long du chemin. Quelquefois c'était la maîtresse qui venait la chercher, avec autant de peine...

- Je ne veux pas quitter ma Maman !

- Je ne veux pas quitter ma Maman !

J'ai encore ses cris dans les oreilles.

Le matin, Maman lui donne son lait au biberon, encore à moitié endormie, pour être sûre qu'elle sera nourrie. Toute une année scolaire comme ça...

L'année suivante, elle a l'âge de raison, plus de caprices incompréhensibles... incompréhensibles, c'est vite dit car il y avait bel et bien une raison. Elle rattrape son retard et se classe ou première ou deuxième. Déjà elle fait remarquer à Maman que Louis ne se classe pas dans les premiers.

Maman lui fait comprendre que Jésus ne lui a pas donné les mêmes facilités qu'à elle. Elle ne fera jamais plus de tels reproches.

Papa prend la direction de la kermesse de la paroisse ; avant il n'y en avait pas.

Il y a des défilés de chars fleuris très réussis je vous l'assure, des stands de tout, des jeux de tout, un dîner champêtre et même un bal. D'une année à l'autre elle prend plus d'envergure. C'est une grande fête. Les riches, les moins riches s'y mêlent sans snobisme, sans complexes. En 1936, justement pendant l'époque de la kermesse, les ouvriers ne peuvent pas travailler. Papa se méfie car des meneurs de trouble rôdent. Heureusement que ce vendredi-là il en a renvoyé deux, il n'a gardé qu'Henri. Papa installe des cartons de vaisselle et autres dans l'atelier, justement pour la kermesse.

Quand se présente une délégation syndicale, il peut prouver que son contremaître et lui-même ne travaillaient pas. Heureusement qu'ils l'ont cru car ils auraient bien tout cassé, vaisselle et machines comprises...

Les entrepreneurs de Champagneul se sont groupés pour construire ensemble des villas mais chacune la leur. Celle de Papa nous a drôlement fait rêver ma soeur et moi !... Pourtant il faudra bien la vendre, à perte en plus, et Papa est obligé de faire un emprunt en banque. Les années deviennent très... très difficiles. En ce temps-là les allocations familiales n'existaient pas.

Les grandes vacances de 1933, 1934, 1935, je les passe aux "Chaumes" chez ma tante Bénédicte. Elle a déjà un garçon et une fille puis bientôt une deuxième fille. Chère tatan, c'est une deuxième mère, une grande soeur, une amie. Elle m'appelle "ma chérie", ça... les parents ne savaient pas le faire mais pour moi c'est bon et je fais ce que je peux pour l'aider :

- ménage

- m'occuper des enfants

- porter le goûter aux hommes

- chercher les oeufs des poules

On travaillait toujours en chantant, toujours... toujours. Si vous saviez comme c'est plus agréable !...

- "La maman du petit homme lui dit un matin : A seize ans t'es haut tout comme notre huche à pain"

- "Mademoiselle Fauvette et Monsieur Pinson faisaient la causette sur un frais buisson"

- ...

- "Gentille batelière, laisse là ton bateau. Préfère à ta chaumière les honneurs du château"

Celle-ci, plus jeunes, nous la chantions à deux avec ma soeur ; elle était le prince charmant et moi la batelière.

- "Je vous salue Marie, pleine de grâces"

Un peu plus grande, elle me laissait seule dans une matinée. Avec mon oncle, ils attelaient le cheval et partaient au marché.

Maîtresse de maison, quand ils rentraient, à midi, la soupe était cuite et les haricots fricassés.

C'est curieux comme rien ne coûte quand on aime ! Les enfants n'étaient pas toujours obéissants mais je n'ai jamais vu leurs parents se plier à leurs caprices.

Dans les environs on respectait ma tante parce que ses enfants étaient toujours vêtus convenablement, ce qui n'était pas toujours le cas dans d'autres fermes.

Un jour, Antoine, à qui je donne le goûter de seize heures que je partage d'ailleurs avec lui et ses soeurs, me reproche le pain de son papa. Hum ! je n'en mène pas large !... Ma tante, pas loin, entend ses cris et lui fait entendre raison. Quelle idée était passée dans cette petite tête de quatre ans ou quatre ans et demi !... Allez donc savoir !...

Il se fera prêtre.

Aux veillées, mon oncle me montre les étoiles, m'apprend leur nom et fait comme oncle Joseph, il me taquine ; ça l'amuse beaucoup car il dit qu'il n'a jamais le dernier mot.

Comme il a beaucoup d'humour, quelquefois ma tante s'y laisse prendre et ses yeux pétillent de malice.

J'aimais aussi la sieste d'après- midi. Je ne dormais pas, j'écoutais les bruits :

- les vaches et les veaux remuant leur chaîne...

- les coqs voulant se faire respecter...

- les... "cot... cot... cot... conot..." de ces dames, fières d'avoir pondu...

- les grognements dans la porcherie...

- les rats dans le grenier...

et ainsi de suite...

Le chien, lui, dormait.

J'aimais la vie de la ferme et je l'aime toujours, aussi l'odeur des étables. C'est chaud, ça respire le ventre des animaux, leur sueur...

Un jour mon oncle m'emmène avec lui au marché d'une autre ville. Il me laisse seule un moment avec ordre de ne vendre les oeufs, le beurre et le fromage, qu'à un certain prix. Quand il revient, j'ai tout vendu, tout... mais voilà au plus bas prix ; je n'ai pas osé refuser, c'est bien de moi ça !...

Sur le moment j'ai cru qu'il se mettrait en colère, mais non... il prend le parti d'en rire. C'est un sage, ce qui est fait, est fait.

La prochaine fois que j'irai le voir car il vit toujours, je lui en parlerai et je sais qu'il rira encore de bon coeur.

Moi et le commerce... ça fait deux !...

J'aimais voir se labourer les terres ; j'aimais les champs et leurs fleurs. C'est richement beau un champ de blé quand il ondule au vent, à tous les vents puisque les épis se courbent du nord au sud, d'est en ouest ou vice versa et, qu'en plus, dans leurs mouvements, ils entraînent les bleuets, les marguerites et les coquelicots...

Que de beaux bouquets de marguerites nous avons pu offrir à Marie, reine de ce domaine !

J'aimais aussi descendre le long des buissons, des haies si vous voulez, et écouter les discours des oiseaux. Je me demandais comment ils faisaient pour avoir autant de voix, eux qui ont un si petit gosier...

Quels délices étaient les miens quand mon oncle m'emmenait avec lui dans son bois !

Que de fous rires on y a pris à force de l'entendre me raconter des balivernes sur les habitants des lieux. Heureusement que je ne gobais pas tout...

Le dimanche matin, nous partions souvent toutes deux, ma tante et moi, à la Messe en ville. Trois quarts d'heure aller, trois quarts d'heure retour par le chemin des prés. Ils sont frais les matins et la clarté n'était pas toujours là ; cela ne nous gênait en rien, nous communions toutes deux avec la nature avant de recevoir Jésus. Des cousins commerçants nous recevaient avant le retour pour un bon petit déjeuner : café au lait / brioche. Ils ont eu, je crois, six enfants. Je ne connaissais que les aînées : Mimi, Soeusoeur, Frèfrère, Paulo... enfants gais et bien élevés. Au retour à la ferme, mon oncle avait attelé le cheval et partait à son tour avec son père puis, plus tard, ses enfants.

Un dimanche où ma tante ne peut aller à la messe, je pars seule mais par la route. Presque arrivée, je m'aperçois que je ne me suis lavée qu'un bras... il ne me reste plus qu'à lècher l'autre.

Dans les environs, il y avait un frère à Maman, Antonin lui aussi en ferme. Il s'était marié avec Pauline, soeur de Jean-Marie qui était veuve avec deux enfants Antoine et Jeanne.

Tonton Tonin en a eu un à lui, un Pierre Blanchard... bien entendu. Il donnait le même amour aux trois. Tout le monde se rendait service.

La troisième année de ces vacances-là, les parents écrivent qu'ils vont venir me chercher, nous sommes vers la fin septembre.

J'ai tellement pleuré que ma tante leur a demandé de me laisser un mois de plus. Accordé par les parents et par l'école. Je passe donc octobre aux "Chaumes" ; c'est le mois du Rosaire et, les dimanches nous nous réunissons avec les fermes voisines pour le réciter ; ensuite un bon goûter nous attend.

Il pleut souvent, la vie se centre un peu plus à l'intérieur. Avec ma tante nous nous adonnons à la couture et au tricot.

Je ne vous ai pas encore dit qu'il n'y avait pas l'eau courante. On allait la chercher au puits de "Chavagneux", vieille ferme appartenant à mon oncle et logis tout spécialement réservé à Monsieur le cheval.

Ce puits situé à deux cents mètres environ peut-être moins... je n'ai pas de compas dans l'oeil... donne une eau fraîche à souhait mais il est vrai qu'il faut faire plusieurs trajets par jour.

Quand c'était mon tour, pas souvent à vrai dire ! je ne remplissais pas les seaux, je n'étais pas forte des bras et encore maintenant. Voilà la raison pour laquelle ce n'était pas souvent mon tour... pourtant j'aimais bien y aller, le petit jardin m'attirait, allez savoir pourquoi !...

Coco, le cheval, me regardait passer avec flegme ou en me saluant de quelques caracoles qui m'impressionnaient et me tenaient un peu éloignée.

Aux "Chaumes", après la traite... des vaches bien entendu ! on écrémait avec une machine mais, avant, ma tante confectionnait des fromages.

Ah ! ces fromages blancs à la crème !... quel régal ! C'était réservé pour les quatre heures. Je n'ai jamais trait les vaches, ni les chèvres. Je n'ai jamais voulu apprendre pensant que c'était trop dur et... j'avais peur.

J'avais une copine de mon âge. Marie, je l'aimais bien. Plus tard, son papa a été tué par la foudre. Pauvre Marie !

Un garçon, Paul, venait à la ferme voir son oncle, Jean-Paul. Il avait une bonne année de plus que moi et avait été le cavalier de ma soeur au mariage de Bénédicte et Jean-Marie.

Je commençais à le regarder avec des yeux nouveaux ou... béats... comme vous voudrez mais dès qu'il m'adressait la parole je rentrais dans ma coquille.

Le premier de ces trois étés-là, ma soeur est venue aussi mais n'a pas dû rester plus de quinze jours. J'ai toujours cru qu'elle ne s'y plaisait pas eh bien ! croyez-moi si vous le voulez, mais maintenant en octobre 1985 elle m'a avoué la vérité :

- Je ne voulais pas laisser les parents, je voulais savoir ce que faisaient ces deux-là !

Traduisez : Il me fallait veiller sur eux et sur toute la famille.

Pas beau ça... elle n'avait que douze ans.

Fin octobre arrive, je retourne à Champagneul le coeur gros et rattrape facilement ce mois pour les études.

Ma tante, plutôt mon oncle et ma tante eurent un garçon, sept filles, deux jumelles mortes à la naissance, deux jumeaux bien vivants.

Antoine : prêtre ; Paulette ; Marie-Jeanne ; Marie-Antoinette : religieuse enseignante ; Marguerite-Marie : ma filleule ; Germaine : institutrice ; Juliette ; Marie-louise et les deux jumeaux : Claude, licencié en math. et philo. et Joseph qui a gardé la ferme.

Ils sont tous gentils, les rapportés aussi.

Joseph et Danielle ont trois enfants : Pierre, et deux jumelles : Marie-Laure et Elisabeth. Ces deux-là sont nées comme sont des boutons de roses mais qui durent. Dés qu'elles ont pu rire, elles l'ont fait avec... éclat.

Quand Maguy s'est mariée, j'étais de noce.

J'avais eu le coeur gros de ne pas avoir été au baptême, ayant reçu l'avis à Champagneul pendant que toute ma famille se trouvait ailleurs, en vacances.

Pour en revenir à la noce, il y a beaucoup de monde à cause des gendres, des petits-enfants, les fiancés des plus jeunes.

Tout se passe comme il se doit puisque les mariés se sont dit : Oui.

Au repas, le soir, dans un petit village des environs, l'ambiance est excellente et la piste de danse s'anime.

Tante m'avait dit :

- Tu nous ramèneras bien, ton oncle et moi vers minuit, je suis sûre que tu seras fatiguée et puis d'abord, je serai contente de t'avoir toute seule...

- Bien sûr, tatan, pas de problème.

Sonne minuit et, comme prévu, tante me fait signe.

- Les enfants, on s'en va, Claude nous remmène.

- Mais maman, Claude peut rester, elle danse, moi je vais faire l'aller et retour, d'accord ?

Eh bien non ! pas d'accord...

Comment se fait-il que tous trois nous nous trouvons placés face à face aux enfants !... Je ne le sais pas mais tante se fâche... ou presque...

- Vous êtes tous jaloux de Claude ; sachez que je l'ai emmaillotée avant vous et que je l'aime autant que vous...

Ils sont tous restés... "coi", on aurait presque entendu voler une mouche...

C'était donc vrai, ils étaient jaloux ; jamais je ne m'en serais doutée et devant tous ces jeunes couples, j'ai ravalé mes larmes.

- Allez Claude, on s'en va !

Bras dessus, bras dessous jusqu'à la "Simca mille", direction les "Chaumes" et tante, très fière de son coup d'éclat...

Depuis, je suis la huitième fille et toujours maintenant.

On a beaucoup jacassé durant le trajet et le lendemain, levées avant les autres qui arrivaient pour se mettre au lit, mariés compris.

Elle m'a raconté ses aventures... ses aventures... plutôt celles de ses enfants ; les flirts des plus jeunes etc... etc... tout en vaquant aux besoins de la ferme.

Elle était parfaitement heureuse ; cela valait bien le sacrifice de quelques danses malgré que certains de ses gendres se défendaient bien...

Le marié était Vosgien, je me souviens de la réflexion que sa mère avait faite :

- Mais Madame comment avez-vous fait pour élever tant d'enfants ?

- Comment j'ai fait ! Mais... je ne m'en suis pas aperçue !...

Ils s'aimaient ces deux-là très fortement et leur amour était en Dieu et passait par Marie. C'était leur secret.

Mais... revenons à Champagneul.

Trois mai 1936. Dès le matin Maman met notre sort entre les mains de la maman d'Henri et de sa soeur.

Je me rendais compte qu'un grand événement se préparait.

Devinez... A quinze heure environ ce dimanche après-midi, un petit frère est arrivé.

Nous l'avons découvert au retour d'une grande promenade. Il faisait beau, très beau. Les petites fleurs commençaient à s'ouvrir, non... à sourire. Je les ai sans doute trop regardées ou trop aimées... au choix... car je leur ai laissé ma joli chaîne en or que Maman venait de m'acheter. Pourtant, je ne l'ai pas voulu... je savais les sacrifices que Maman s'était imposée. Enfin ! n'en parlons plus... Le soir, grand conciliabule :

Quel prénom pour ce petit frère ?

Papa veut l'appeler : Michel. Maman : Guy. Il est devenu... Michel-Guy mais on l'appelait seulement Michel.

Il est blond, presque blanc... de cheveux bien sûr ! et ce n'est pas à cause de son grand âge, il n'a que quelques heures...

Ce printemps-là, les jours de congé, nous nous réunissons beaucoup chez une copine, nous et... d'autres. Quelle bande !... Quand on jouait à la mariée, j'étais la mariée, pourquoi ? Je ne le sais pas mais... à vrai dire, j'aimais bien le marié... Lui, ses sentiments m'ont toujours été inconnus ; le Bon Dieu l'a rappelé à vingt ans.

Quand nous nous promenions par les chemins... de ci... de là... un autre garçon venait souvent nous rejoindre avec son vélo. Celui-là c'était Armand et c'est ma soeur qui l'aimait bien.

Un dimanche après-midi, Marie-Thérèse, moi et Georgette plutôt Georgette et moi, nous sommes allées jusqu'au village voisin ; Armand nous a rejointes. C'était après les Vêpres et nous n'avions donc que peu d'heures.

Au retour, ma grande soeur recommande à Jojo de ne pas en parler aux parents.

Peine perdue ; aussitôt la porte ouverte elle crie à qui veut l'entendre :

- J'ai quelque chose à vous dire mais je ne peux pas vous le dire...

Nous n'avons plus qu'à avouer.

Heureusement Papa en a ri, Jojo était de si bonne foi !... et puis, comme ces deux-là ont continué de se fréquenter, du moins tant que ses parents ont habité Champagneul, autant que ce ne soit pas en cachette.

Vers cette époque, Papa monte un groupe théâtral composé seulement de Messieurs. Il y en avait déjà un très remarquable composé seulement de dames. Entr'autres, ces dames jouent :

- L'ami Fritz

Une d'entre elles jouait au Grand théâtre de la grande ville et pourtant elle était et est toujours restée très simple. En plus elle avait une voix d'opéra.

Ces messieurs, eux interprétaient :

- Les chouans

- La nuit rouge

- Le gondolier de la mort

Et d'autres mais, pour cette dernière pièce, une belle gondole glissait sur le plancher de la scène.

Les décors étaient toujours réussis.

Papa était artiste. Bon ténor, bon acteur, bon metteur en scène. C'était lui qui chantait le "minuit chrétien" à la Messe de Minuit de Noël.

J'étais fière de lui, très... très fière.

Et l'idée lui vient de monter une troupe mixte. Plus besoin de travestis... de déguiser les femmes en hommes ou les hommes en femmes mais évidemment il fallait une grande discipline.

Papa cherche à louer, à l'année, une petite maison à la campagne. Il trouve son bonheur à une dizaine de kilomètres, peut-être un peu plus. Maison avec cour, jardin, remise ; tous en ont le béguin sauf moi. Je sens que les "Chaumes"... ce sera terminé, que je ne verrai plus ou presque plus ma tante ; je suis désolée.

A la petite maison, Papa rajoute une véranda et, tout autour y fait grimper des volubilis. C'est cependant vrai que ceux-ci sont beaux quand ils offrent leur corolle au soleil du matin ! Comme il y a plusieurs pieds, ils ont des couleurs variées, c'est un régal.

C'est cependant vrai que nous, les deux aînées, nous sommes dans la jeunesse et que des garçons nous recherchent...

C'est cependant vrai que les parents ont toujours "la Porte Ouverte", que leurs amis et nos copains peuvent entrer comme chez eux, à Champagneul ou à la campagne...

C’est cependant vrai qu’à la kermesse de notre seconde Paroisse, nous nous occupons d’organiser la fête, que Papa y va de sa chansonnette... le soir, au repas paroissial...

C’est cependant vrai que même là-bas, nous nous attirons d’autres amis, des plus vieux, des plus jeunes...

C’est cependant vrai...

C’est cependant vrai...

En ce début d’année scolaire 36 / 37, Maman m’offre de continuer mes études dans la grande ville.

C.E.P. examens de l’école libre premier et deuxième degré obtenus et, étant en avance puisque j’ai suivi des leçons du Brevet, je pourrais aller plus loin comme ma soeur mais cela me fatigue et je dis à Maman que je suis assez savante comme ça !...

Alors elle me demande de l’aider pendant quelques mois à élever Michel. Je suis ravie et deviens "bonne d’enfant" ou "nurse"... au choix ; à vrai dire, c’est plutôt promeneuse d’enfant...

Cet hiver-là, les rayons du soleil nous découvrent dans "la Plaine" ou au "Bidon".

Le bébé dans le landau et moi le poussant, ainsi j’ai vu s’ouvrir les premières pâquerettes, c’est déjà le printemps.

Quand ma soeur n’allait pas travailler - elle était comptable - c’est elle qui partait en promenade, suivie d’Armand... bien entendu. C’est grâce à cela que Michel est devenu notre petit.

En ces temps-là, Grand-Mère était partie vivre à Paris chez sa dernière fille, elle nous manquait beaucoup mais il fallait aussi que les cousins la chouchoutent.

Là-bas, elle était grande dame, ce n’est pas que ça lui plaisait mais elle devait faire honneur à sa fille et mon parrain qui était devenu directeur ou... presque.

Tous les jours elle allait à la Messe rue des Blancs-Manteaux. Quand, plus tard, presque vieille je suis allée à Paris, j’ai découvert la rue des Blancs-Manteaux ; l’église où Grand-Mère faisait ses dévotions et la rue Pavée où elle logeait, dans le Marais. Pour moi, ce fut un pèlerinage.

A l’automne trente sept, je rentre en apprentissage chez une couturière. Ce n'est pas que j’aimais, mais Maman... si. Si vous saviez toutes les questions que je me suis posées !...

- Comment ferai-je pour recevoir les dames ?

- Comment pourrai-je faire pour couper les habits ?

- Comment pourrai-je faire des essayages ?

Des ourlets... ça... oui... mais le reste : Non. Enfin ! qui vivra... verra...

Cet hiver trente huit une Congrégation demande à Papa de bien vouloir monter un grand spectacle : "Notre Dame de la Mouise".

Papa est ravi, on devra le jouer dans toute la grande ville. Nous commençons les répétitions dans la cuisine/séjour ; le soir autour de la table chacun lit son rôle. A deux familles, nous formons les habitants d’une roulotte.

J’ai quinze ans passés, ma soeur seize ans passés et le jeune homme de l’autre famille nous fait la cour... c’est son genre et il déclame comme un dieu, c’est Jacques-Henri.

Il est parfait dans son rôle et dans tous les rôles qu’il jouera plus tard.

J’essaye d’être une bonne copine mais il m’intimide ; à présent on dirait que je suis complexée.

Ce dimanche de la fin mars, il ne fait pas beau mais Papa et nous tous nous avons envie de rejoindre notre maison de campagne. Papa décide que nous y répéterons nos rôles. Il ne fait pas chaud sous la véranda mais nous travaillons avec plaisir, nous avons tous le goût du spectacle. Sur scène, déguisée, je n’ai jamais eu de crainte, je n’étais plus... moi ; je me glissais dans un personnage.

Au retour, Georgette se plaint de maux de ventre, elle souffre toute la nuit.

De bon matin, le lundi, le médecin fait poser des cataplasmes. Cela empire.

Papa contacte la Directrice de la Congrégation qui se met aussitôt en rapport avec le plus grand spécialiste de la grande ville.

Elle est hospitalisée dans sa clinique et il essaye d’opérer. Trop tard, il dit qu’elle a le microbe de la pneumonie dans les intestins et qu’elle est toute infectée. La pénicilline ne sortira que l’année suivante.

Maman et Papa sont à son chevet.

A la maison, Grand-Mère est là ; nous nous occupons des petits, je ne vais pas à mon apprentissage. On prie tout le jour et une partie de la nuit ; on espère un miracle.

A la clinique, les religieuses préparent un petit autel et Georgette se lève pour faire sa première Communion. Elle apprendra aussi avec joie sa place de première de sa division.

Le premier avril Papa téléphone ; il demande que l’on prépare un lit pour la recevoir.

Il fait nuit, l’ambulance arrive. Tous autour de ce lit nous essayons de ravaler nos larmes ; Georgette est dans le coma.

Chacun à notre tour nous appelons Jojo - elle ne réagit pas - Papa, à son tour, du plus profond de son être l’appelle. Elle tourne la tête vers lui ; c’est son adieu, c’est fini. Nous ne pouvons y croire. Ce n’est pas juste, c’est trop dur. Trois jours de maladie... nous ne pourrons plus vivre... ce ne sera plus possible !...

Voilà pourquoi elle ne voulait pas quitter sa Maman ; instinctivement elle savait que sa vie serait courte.

C’est probablement Maman qui l’habille avec les vêtements de notre Communion Solennelle.

Les gens apportent des fleurs, des fleurs blanches, il y en a de partout.

Le petit voisin mal aimé à qui elle faisait des sourires, offre un bouquet de pâquerettes. A l’église, on chante "Magnificat", c’est la semaine sainte. Puis c’est le trou... comment s’en éloigner !

Maman réagit mieux, elle devient son petit ange. Papa passe des moments en prostration, nous ne savons pas quoi lui dire. Je reprends mon travail et, un jour, je prends un malaise. Tout est trop lourd à supporter.

Nous portons le deuil, en noir, tout en noir. Je porterai longtemps du noir car, après, c’est parrain qui nous quitte.

Tatan Claire était venue de Paris à l’enterrement de sa filleule puis, un an après, Parrain a été muté dans notre grande ville avec, cette fois, le vrai titre de Directeur.

Il sera vite malade d'une maladie qui vous vide. Lui aussi s'en va, à trente huit ans ; c'était le 22 novembre 1941.

Tatan Claire, son fils, sa fille viennent habiter Champagneul à côté de nous.

Papa les aime bien et nous aussi.

Peu à peu la vie reprend ses droits...

Les dimanches, la promenade nous fait passer par le cimetière. Sa petite tombe est toujours fleurie mais Papa et sa soeur font faire un caveau et, plus tard, se rejoignent Georgette et Eugène.

Le groupe artistique mixte prend forme. Papa en est donc le directeur puisqu'il est compétent dans tous les domaines de scène.

Dans la première pièce, ma soeur a un rôle important "six cent mille francs par mois". Pour ma part je commence à m'affirmer l'hiver suivant.

J'ai quitté la couture ; ma patronne a prévenu Maman que je n'étais pas assez douée. Ouf ! Maman m'offre de prendre des cours commerciaux ; je suis ravie. Avec un mois de retard dans un cours privé je rattrape vite en sténodactylo. J'aime moins la comptabilité : les débits, les crédits me font toujours faire de la gymnastique... rassurez-vous ! pas celle des jambes... celle de la tête. Ce sont ces deux mots que j'assimile mal... "débit", "crédit". Pourquoi ne pas dire tout simplement :

- "ce qui sort" - "ce qui entre" -

Ma première place n'a duré que quelques mois ; je ne m'y sens pas bien. Bizarrement ce sont dans les factures que je me débrouille le mieux. Ceux qui dictent le courrier parlent entre leurs dents, sans faire sortir les mots... quoi !... Je n'ose pas faire répéter et après... va la galère !...

Heureusement j'étais avec une cousine et je pense qu'elle aussi a été malheureuse mais elle était plus dégourdie...

Gaby chantait ; elle avait une très jolie voix. Elle s'est mariée avec Roger qui, lui, racontait des blagues.

Papa les a invités et ils se sont produits à Champagneul. On les a beaucoup appréciés, ils ont été invités en même temps que Jean Nohain.

Gaby : J'aime à picorer les cerises dont on jette en l'air les noyaux.

Je sais faire un tas de bêtises car je suis la soeur des moineaux.

...

Je me souviens encore de la musique.

Roger : Toto, tu prendras ta purge...

Non, je ne prendrai pas ma purge...

Toto, tu...

...

Je pense que vous comprenez la suite. Roger mimait très bien.

Plus tard, une copine de théâtre me fait entrer dans la société où elle travaille.

Je m'y plais, j'apprendrai beaucoup car je tiens différents postes même celui de standardiste. Pour une timide !... C'était bien parce que je causais aux patrons sans voir leur tête.

Au Service Commercial, c'était un peu comme à l'école.

Le Chef de bureau partageait les matinées et les après-midi par un quart d'heure de détente. Je le vois encore... il frappait son bureau de sa règle et ouf !... nous avions le droit de discuter entre nous. Souvent, nous engagions des conversations avec lui fort intéressantes. Et hop !... un autre coup de règle et nous voilà le nez replongé dans notre travail. Je vous assure que ce service avait beaucoup de rendement.

Quand le plus jeune employé est parti au service militaire, le Chef a voulu nous offrir l'apéritif ; à la sortie et dans un bar s'il vous plaît !

Nous avons bu sept apéros de suite ; oui... sept de suite... après, quelle détente !...

Nous étions huit à dix, je ne me souviens plus exactement mais je nous vois encore vers vingt heures déambuler bras dessus, bras dessous sur une seule lignée. Nous tenions toute la rue et, en plus, nous chantions quelques rengaines.

Arrivés vers un arrêt d'autobus, le Chef demande à Jeannette et à moi si nous nous sentons capables de rentrer à Champagneul. On le rassure, on veillera l'une sur l'autre.

Arrivée à la maison, j'ai immédiatement pris la montée d'escalier et me suis écroulée.

Les parents n'ont rien dit, je n'en reviens encore pas !... Quelle cuite !...

Le passage fait au magasin des entrées du matériel m'a appris à tenir des fiches en ordre. J'étais seule comme fille et un homme marié s'épanchait sur mon épaule de ses déboires conjugaux. Je ne savais jamais quelle contenance tenir...

Quant au Bureau d'Etudes, il se faisait remarquer par un dessinateur qui, de temps à autre, poussait son air d'opérette.

Quelle belle voix ! mais le nouveau Chef du Personnel n'apprécie pas et, un jour, lui montre la porte s'il ne ferme pas la bouche. Autant vous dire que pour la chansonnette... c'était fini !

Pour me rendre à mon travail, il me fallait traverser toute la grande ville, comme c'était la guerre, souvent je prenais mon vélo.

Le soir j'aimais m'accrocher aux cars... ils roulaient lentement, les moteurs brûlaient ce qu'ils pouvaient.

Souvent un garçon venait nous attendre Jeannette et moi, nous dégustions quelques friandises dénichées je ne sais où... par les temps qui couraient !...

Papa trouve que je me lève trop tôt et me montre une annonce sur le journal pour un poste beaucoup plus près de la maison. Je n'ai pas envie de changer mais pour lui faire plaisir je me présente quand même.

Je suis reçue par un Directeur. Je m'y vois encore ; c'était en plein été, j'avais un beau chapeau de paille d'Italie. Je passe un petit examen auprès du Chef du Personnel, le Directeur me présente à un autre grand Directeur et... vlan !... je suis engagée comme secrétaire sténodactylo au service du Directeur d'Usine qui m'a reçue et au service du Chef de Fabrication. J'ai un mois de préavis à donner. Le règlement, c'est le règlement. Le premier septembre 1942 je change de société pour le meilleur... et pour le pire... car, contre toute attente, j'y ferai ma carrière ; trente sept ans... c'est un bail !...

Revenons en arrière.

Septembre trente neuf - Nous sommes à la campagne. Papa arrive dans un soir où nous ne l'attendons pas. Nous tenons compagnie à notre propriétaire dans le grand pré bordé de cerisiers où elle veut bien que déjeunent ses vaches.

Nous l'aimons bien, c'est réciproque. Elle a un fils de mon âge. Plus tard ils feront des tentatives pour que moi aussi je devienne propriétaire du même pré mais... heu... sans résultat.

Bref ! Papa est là. Il nous annonce la déclaration de guerre, il a les larmes aux yeux et nous pleurons en choeur. Qu'y faire ! Et puis Papa ne partira pas, il est vieux, il a des enfants et puis Pierre-Jean est trop jeune, pensez donc : quinze ans à peine. La guerre ne pourra pas s'éterniser ; la radio dit que nous avons la ligne Maginot, ligne infranchissable... pourtant les copains de dix sept / dix huit ans, eux, risquent bien d'aller se battre... Ce n'est pas marrant. Peu à peu... c'est vrai... on voit partir les uns les autres, même le grand qui habitait à la campagne qui était beau et gentil et causait beaucoup à ma soeur... Georges qu'il s'appelait, il est parti, on ne l'a jamais revu. Même les deux frères avec qui Jojo avait joué à la belote et qui avaient été surpris par son intelligence, sont partis eux aussi.

Maman attend un autre enfant, le médecin avait dit que cela aiderait à supporter la mort de Georgette.

Le 26 février 1940 vient un petit garçon aussi noir de cheveux que Michel est blond. Il boucle déjà. Ce sera Daniel, le petit dernier, mon filleul.

Maman avait eu du mal à nourrir Michel, il fallait lui faire des potages de légumes même bébé...

Daniel a l'air plus costaud mais aussi plus volontaire - pas mon filleul pour rien.

Il est vrai que, de son atelier, si Papa entendait pleurer un petit, vite il était à la maison et Maman l'avait dans ses bras, pas Papa... mais le bébé...

Un fois, Maman prend le train avec lui, direction sa famille dans la Loire. Il a pleuré pendant tout le trajet. Une personne a essayé de le prendre pour le calmer, alors il lui arrache sa broche. Maman a pensé que c'était bien fait pour elle, elle était assez grande pour s'occuper de son bébé... non... mais !...

Comment voulez-vous que l'on ne soit pas exigeant en grandissant !... Oh ! il a été souvent à la cave ou je ne sais pas trop où... mais jamais il ne cédait, c'était à désespérer d'en faire un homme... Et bien ! détrompez-vous... C'est le plus gentil garçon qui puisse exister.

Michel, lui, n'aimait pas faire sa toilette. Un jour, le bain pris... de force... il est allé s'étendre dans la cour face contre terre et s'est sali le nez... exprès... heureusement que Papa l'a vu, il ne nous aurait pas crus.

Souvent c'était à moi qu'échouait le devoir de lui laver la tête, que d'histoires j'ai pu lui raconter, même jusqu'à rincer ses cheveux auprès des fleurs du jardin !... pour les faire pousser... mais bien sûr quand le temps le permettait.

Juin 1940. La ligne Maginot franchit par ceux que l'on ne pensait pas, c'est le désarroi. En plus l'Italie s'en mêle aussi ; contre nous, contre l'Angleterre car l'Angleterre s'était déclarée en état de guerre contre l'Allemagne d'Hitler en même temps que nous à cause des engagements pris de défendre les frontières de la Pologne.

Mais je ne vais pas vous raconter l'histoire de cette guerre, il y a des historiens nés justement pour ça.

Maman a peur, les allemands seront bientôt à Champagneul. Elle a peur pour ses enfants. Papa décide de partir, de se joindre à ceux qui jalonnent la grande route en camions, en vélos,

à pieds. Il fallait voir cette débandade !... Grand-Mère se rend chez sa fille aînée, elle ne veut pas nous suivre.

Une voisine offre sa voiture si Papa emmène aussi sa tante âgée qui est, en fait, l'ancienne propriétaire de l'entreprise.

S'y "casent" dedans : cette dame, Maman, Michel, Daniel et bien sûr, le chauffeur.

Les autres : la nièce, ma soeur, Pierre-Jean, Louis et moi, nous partons à pieds. Comme j'aime la marche, j'en suis ravie.

Première halte : une ferme où nous passons la nuit dans une grange. Quelle aventure !

Le lendemain, le périple recommence mais les marcheurs se laissent "ramasser" par des camions. Tout au long du voyage des gens grimpent où ils peuvent pour reposer leurs jambes.

C'est marrant !...

Au rendez-vous suivant, Papa n'est pas arrivé. Il se fait tard, l'inquiétude nous gagne. S'il ne venait pas... jamais plus... avec ma soeur on élèverait les deux garçons ! Même la nièce commence à avoir peur... en plus, Louis a un malaise, on ne sait trop quoi faire...

Ouf ! Vingt et une heures, les voilà. Les retrouvailles sont chaleureuses, on pleure de contentement. Papa dit qu'ils ont été bombardés et qu'ils sont restés cachés plusieurs heures.

On avait raison de s'inquiéter.

Enfin, on reprend la marche car la nièce a une idée précise sur le lieu où elle veut atterrir. Nous y voilà mais il est grand nuit et elle ne peut pas contacter le directeur de cette Filature de soie qu'elle connaît. Alors une auberge nous reçoit.

Nous mangeons ce que nous avions emporté mais aux deux petits on offre du lait et un matelas pour dormir. D'ailleurs Daniel est le plus heureux, le landau étant sur la voiture. Quant à nous, nous nous étendons sur les tables de l'auberge. Papa veut glisser un coussin sous la tête de la nièce, elle refuse. Depuis nos retrouvailles, ces deux-là se chamaillent car elle est plus têtue que lui.

Le lendemain, le directeur met tout un atelier à notre disposition, plutôt non... tout un dortoir où dormaient ses ouvrières renvoyées dans leur foyer le matin même.

On s'installe. On est drôlement bien, en pleine campagne, dans un parc sentant bon les magnolias...

La vie de château !... quoi !

Nous restons deux semaines en Ardèche, à Saint-Julien en Saint-Alban plus exactement. Nos proches voisines sont des femmes arméniennes. Chaque jour elles s'exclament devant le bébé endormi sous le feuillage du parc :

- Oh ! comme il est joli ce petit !...

Rassurez-vous, il n'était pas sur l'herbe fraîche mais dans son landau. Dommage qu'il ne se souvienne pas de cette période. Je le vois encore, lui, tout bouclé dans une barboteuse de laine rose et très mat de peau. Les grands, nous faisons de belles promenades dans les forêts de châtaigniers. Michel marchait très bien pourtant il n'avait que quatre ans ; déjà il aimait la nature. Papa le mettait à califourchon sur ses épaules seulement un petit moment dans le retour.

Aussi, les hommes pêchaient dans la rivière. Je n'ai pas souvenance de grandes fritures...

Voici que des nouvelles arrivent. Le Maréchal Pétain a conclu un armistice. Il faut revenir à Champagneul.

Cette période a été pour Papa les seules belles vacances qu'il aura prises pendant toute sa vie d'artisan.

A la maison, rien n'a été détruit ni volé, pourtant les caves des voisins ont eu des visiteurs. Papa dit que Jésus nous a protégés. C'est sûrement vrai. Peut-être que les chapelets de Grand-Mère avaient touché le coeur de Marie et comme Marie a toujours poussé son fils à agir, alors !!!

D'ailleurs, les mères sont toutes comme ça... à part les "mères poules".

L'hiver 40/41 s'annonce avec les cartes de rationnement.

Une carte pour le pain, une carte pour la viande, une carte pour le savon, une carte pour les chaussures, une carte pour... une carte pour...

Papa est strict, on ne fera pas de marché noir ; qu'est-ce que c'est que ça !... sûrement un tas de gens prêts à s'enrichir sur votre dos...

Tous les matins, Pierre-Jean va chercher le pain et pèse la ration de chacun pour la journée. Personne ne triche... ah ça non ! et Jeannot est très scrupuleux ; il le restera toute sa vie.

Je me souviens de ma tranche enveloppée dans ma serviette de table, dans un coin de tiroir. Pour la cantine, à midi, j'emporte mon repas. A la campagne nous avons fait pousser quelques légumes et des pommes de terre mais comme on n'est pas cultivateurs, la récolte n'est pas très belle. On aimait mieux faire grandir des fleurs.

Figurez-vous que ma soeur avait retrouvé Armand, pourtant, par obligation, il avait suivi ses parents à la ville voisine, par obligation bien sûr !

Quelquefois, ma soeur revenait de son travail plus tard que prévu puis le samedi après-midi au lieu de venir avec moi dans un cours de coupe et de couture, elle partait ailleurs, Dieu seul sait où ! Mais pas chaque fois car elle a mieux su que moi se tailler une belle jupe. Enfin, en principe, nous nous retrouvions pour le retour.

Je dis : en principe... car les soirs où je suis rentrée seule, qu'est-ce que j'ai entendu !... de Papa bien sûr... Quand elle arrivait... pft ! sa colère était passée, on ne lui reprochait rien et moi j'avais tout essuyé... j'en avait le coeur gros.

Papa rouspétait si fort dans ces occasions... ou d'autres... qu'un de nous faisait le tour de la maison pour voir si personne n'écoutait. Quand Papa et Maman se disputaient... cela arrivait !!! je prenais la défense de Maman. Croyez-le si vous le désirez mais quand leur colère était passée, Maman me reprochait de m'en être mêlée.

Ces soirs-là je regagnais mon lit, lasse... mais lasse... de défendre le "bon droit".

Je vous ai dit que chez nous la porte était toujours ouverte et que rares étaient les fois où nous avons pris le repas du soir, même celui de midi, sans des copains à Papa, des copains du Groupe Artistique, des copains ou des copines à nous, les filles ; en vrai... plutôt des copains.

Et puis nous avions un "chouette" voisin, très "chouette", très gentil si vous préférez...

Il aimait se détendre chez nous. Papa avait le don de crier très fort - même plus que ça - quand quelque chose ne lui convenait pas mais il avait aussi le don de la répartie fine, drôle et juste.

Les gens l'aimaient et se réconfortaient à son contact et pourtant, moi, je me raidissais dès qu'il élevait la voix.

Ma cousine se fiance, pas étonnant avec le nombre de garçons qui passent dans la maison... C'est la fille de Claire, je pense que vous l'aviez compris... Ce François... nous l'aimons bien et aussi sa soeur Suzie.

Un dimanche soir, le frère de ma cousine, mon cousin quoi !... part en voyage ; nous sommes une "bande" pour l'accompagner à la gare de la grande ville mais... pédibus... il n'y a pas de moyens de locomotion.

Puis nous allons passer la nuit dans le bureau où ma cousine travaille. Notre occupation n'a pas été de dormir mais de téléphoner à des gens inconnus ; histoire de rire !...

On en a entendu de... toutes les couleurs, surtout de la part des "grincheux". Toutes les couleurs... toutes les couleurs... comme si les couleurs s'entendaient !

Si, maintenant, je suis indulgente pour ceux qui me font le coup... il y a une raison !

Il faut dire aussi qu'il y avait le couvre-feu, ce qui nous a empêchés de rejoindre Champagneul et les parents étaient d'accord, pas pour les coups de téléphone... mais pour passer la nuit en ville.

En fait, à cause de ce couvre-feu à vingt deux heures, ils craignaient de nous voir embarquer par l'occupant.

Mon cousin se marie en mai 1943. A la noce, dans l'Ain, sont invités sa soeur et son fiancé François.

Au retour, ma cousine nous annonce qu'elle a rompu ses fiançailles. Elle a rendu la bague sur un coup de colère parce que François avait un peu trop bu.

Moi j'ai pensé qu'à une noce, ce genre de choses était permis mais, en fait, ma cousine ne l'aimait sûrement pas assez.

Bref ! Cela ne me regarde pas mais me vient une grande pitié pour François, il est malheureux ce garçon !...

Du coup, moi je suis plus gentille et il devient mon meilleur copain.

Autant vous dire que c'est ce garçon-là qui vient nous attendre, Jeannette et moi, une ou deux fois par semaine à la sortie de notre travail pour déguster quelques friandises...

A vrai dire, je me demandais s'il n'allait pas fréquenter Jeannette.

Et bien non ! Il a pris de plus en plus l'habitude de venir à la maison passer ses soirées et aussi les dimanches.

Quel chouette garçon ! Un jour, je me suis amusée à lui fumer sa pipe.

Enfin, je l'aimais bien.

Voici l'hiver 41/42. Papa commence à comprendre que l'on ne s'en sortira pas sans marché noir. On évite encore les fausses cartes de tickets mais on fait le point des familles restées en campagne susceptibles de nous ravitailler en pommes de terre. Des rutabagas et des topinambours... nous en avions par dessus la tête et, en plus, les topinambours nous rendaient malades.

Un samedi, nous partons en vélo, à environ soixante kilomètres de Champagneul : Papa, mon cousin, mes deux frères Pierre-Jean et Louis, et moi. Ça roule bien pour l'aller, nous sommes presque heureux de la balade. La tante de Maman nous accueille avec tout son coeur. Nous dormons à la ferme à même le sol, sur des matelas improvisés.

Le lendemain, on charge les vélos. Il faut voir ça... c'est plus que les porte-bagages peuvent en supporter et, en plus, on rapporte du beurre et, en plus... et, en plus... Papa décide que l'on

ne prendra pas les chemins où l'on sait que la "Kommandantur" les tricheurs comme nous. On attaque la première grande descente. Au prochain village, vlan ! Jeannot casse sa chaîne de vélo. Il faut réparer, Papa s'en charge mais évidemment on craint le passage d'une patrouille... On a de la chance, nous voici repartis ; les pommes de terre penchent tantôt à droite, tantôt à gauche et nous déséquilibrent. Il nous faut être prudents. On prend une route moins fréquentée mais... que se passe-t-il ?

Papa file tout droit dans une mare, les quatre autres, abasourdis, s'arrêtent. Que lui est-il arrivé? Il patauge et nous - bande d'idiots - on éclate de rire. On ne peut pas coucher les vélos, les pommes de terre prendraient la clé des champs...

Vous me direz : elles voulaient se replanter toutes seules !...

Oui mais ! nos estomacs ne disent pas la même chose... Papa sort enfin de sa mare... mouillé... trempé... tout dégoulinant.

On rit encore plus fort... d'ailleurs il ne s'en fâche pas, il comprend la situation.

Que s'est il passé ?

Simplement les freins n'ont pas répondu...

Papa fera toutes les autres descentes à pied ; vélo et pommes de terre... à la main, c'est plus prudent et nous... on en fait autant, on ne va quand même pas le laisser tout seul... Evidemment, cela rallonge le retour et, à environ une dizaine de kilomètres de Champagneul, on prend par les bois. Ce n'est pas parce que c'est plus romantique, non plus parce que les petits oiseaux nous envoient leurs mélodies, non plus parce que nous avions envie de cueillir des champignons... d'ailleurs ce n'est pas la saison... mais, inutile de vous faire un dessin !

Nous savions que les "doryphores" étaient autour de la ville ; pas ceux qui vivaient sur les pommes de terre mais ceux qui empoisonnaient notre existence et nous obligeaient à des "trafics" comme il n'est pas possible...

Enfin Champagneul... nous sommes exténués. Croyez-le si vous le voulez mais à cinq cents mètres à peine de la maison, mon cousin s'étend au travers du chemin et décrète qu'il ne fera pas un pas de plus. C'est lui qui avait la plus grosse charge et, malgré sa jeunesse et sa force, elle avait eu raison de lui. J'essaye de le cajoler, rien n'y fait, il préfère "crever" sur place... c'est ce qu'il dit.

Papa attrape son dernier courage et rentre avec ses fils pour revenir avec une carriole. Moi, je veille sur l'éclopé.

Papa est là, mon cousin se hisse ou... on le hisse dans la carriole avec son chargement et hue !!!

Maman avait préparé des bassines d'eau chaude. Je n'ai jamais pris un bain de pied aussi revigorant... Quelle aventure !

Un autre fois, Papa revient de la campagne avec une oie camouflée dans un sac. Il ne prend aucune précaution, essaye de faire celui qui n'a rien à se reprocher... se reprocher... enfin ! façon de parler. Et voilà l'oie qui se met à émettre des coin... coin... coin... juste devant le poste de gendarmerie.

A cette époque-là, les gendarmes à la solde de l'occupant pouvaient être aussi durs que l'occupant lui-même.

Il a eu de la chance, on l'a laissé passer mais il a eu une peur "bleue".

Comme les tas de pommes de terre diminuent, cette fois, mon cousin à une idée... de génie.

Il a un copain travaillant dans les pompes funèbres ; alors, un dimanche, de bon matin, lui et mon père s'habillent en noir, tout en noir sauf la chemise qui était blanche et les voilà conduisant un corbillard.

Vous voyez la tête de la famille les voyant arriver dans cet accoutrement... mais ils comprennent vite et les voilà en train de charger le corbillard et de camoufler tout le ravitaillement sous la draperie noire.

Les voici aux "quatre chemins", le chapeau à la main en signe de recueillement faisant leur adieu au "trépassé" puis, les "préposés", avec une mine d'enterrement, sont sur la route du retour.

Tous les gendarmes ont salué, même les officiers de la "Kommandantur". Je me demande comment ont pu faire mon cousin et Papa pour se retenir de rire et pour rendre les saluts avec la mine de circonstance.

Arrivés de nuit, comme prévu, le corbillard entre dans la cour, on fait vite pour le décharger et mon cousin va rendre la voiture à son copain car il risquait d'en avoir besoin le lendemain...

Ouf ! nous sommes sauvés, encore une fois...

Maman aussi partira seule par le train, valise à la main ; elle s'est toujours demandée comment il se faisait que les valises des autres soient ouvertes et pas la sienne...

C'est l'hivers 42/43. En deux fois je suis partie avec une collègue, toujours en vélo. Une fois, au fin fond de la Bresse, nous avons déniché beaucoup d'oeufs et réussi à ne pas faire l'omelette au retour.

L'autre fois, dans un département voisin, c'est le beurre qui a bien voulu ne pas faire l'huile, il est vrai que le soleil ne chauffait pas fort.

Là, reçues dans une ferme pour la nuit, nous avions eu la surprise de voir se cuire un chou-fleur non pas dans l'eau, mais dans du lait. Autant vous dire que le "gratin" n'est pas resté dans nos assiettes...

Je commence à rapporter des tickets de pain, faux.

Nous avons été longs à comprendre que la boulangère s'en accommodait très bien. Naïvement, nous pensions qu'on la fourvoyait... elle n'était pas dupe...

De la campagne, nous rapportions aussi de la graisse de porc. Grand-Mère en faisait du savon.

Dans la nouvelle maison où je travaillais depuis septembre, le soir on servait la soupe. Après le travail, je passais donc à la cantine. A vrai dire elle ne tenait pas bien au ventre : quelques légumes, quelques pois chiches... mais, au moins, à la maison, je pouvais laisser ma part de soupe populaire aux autres.

Oh ! ce n'est pas que mon estomac n'en réclamait pas deux...

En novembre 1942, on fête mes vingt ans. Les parents invitent nos copines et copains. Je suis gâtée :

- un collier plaqué or par les parents,

- un bracelet plaqué or par les copains

et, en plus, une bague - pierre aigue-marine - par les collègues.

C'est chouette non ! Je me demande comment ils ont fait, tous, pour m'offrir ces bijoux !

La soirée est réussie. Il y a ceux de ma génération : Petit-Jean, François, Odette, Jeannette. Les... "un peu plus vieux" : Jacques-Henri, Suzie. Plus la famille et ma cousine, la voisine, nous formons une belle tablée. On danse malgré que la cuisine/séjour ne soit pas très grande. On chante aussi, avec mon père, il faut toujours chanter.

Le lendemain, dimanche, nous nous retrouvons pour une promenade, bras dessus, bras dessous. C'est là qu'un garçon m'embrasse dans le cou et me dit : je t'aime. Je ne m'y attends pas, je me mets à rire. Je ne veux pas me moquer de lui... non... mais je ne sais pas accueillir une déclaration quand je sais, ou plutôt je sens, que le refus fera mal.

Ce n'est pas de la méchanceté ni de la moquerie, je ne sais pas dire simplement : non.

Alors je ris, je fais sûrement plus de mal...

En d'autres occasions il se rapprochera encore de moi mais toujours sans espoir.

Heureusement que, plus tard, il rencontrera une fille moins bête qui l'aimera de tout son coeur !

Depuis 1941/1942 on parle de bombardements anglais, non seulement on en parle mais ils arrivent près de Champagneul et souvent nous passons une heure ou deux de nuit à la cave. Le lendemain on n'est pas très "frais" au travail mais on en est tous au même point... alors !

Le plus dur c'est pour les petits. Autant vous dire qu'on les protège et il ne nous arrive rien de fâcheux mais s'ils ratent leurs cibles... - gares ou dépôts de munitions - les bombes tombent sur d'autres têtes. Nous, on prie pour eux ; vous pensez bien Grand-Mère ne laissera pas la Vierge Marie en paix !

Quand les bombardements étaient de jour, au travail nous avions reçu des ordres. On se dispersait soit sous un tunnel soit sur la colline voisine. J'avais choisi la colline, j'ai toujours préféré les hauteurs. D'ailleurs elle était vite escaladée.

Premier mai 1943 - Avec ma cousine, nous décidons de partir en vélo... où ? Au ravitaillement bien sûr ! Il fait beau... toutes deux en jupe, petite veste et socquettes blanches, s'il vous plaît... Cinquante à soixante kilomètres, ce n'est rien pour des "entraînées" comme nous !

On fait le plein d'oeufs, de beurre et de je ne sais trop quoi... Nous voici prêtes à prendre le chemin du retour.

Tout d'abord, presque huit kilomètres de descente, cela sera mieux que ce matin car il a bien fallu les monter ! Ma cousine est bien moins fournie que moi en "mollets" et elle a eu de la peine à grimper.

Oui ! mais... c'est compter sans les "aléas" du temps. Il se met à neiger. Nous sommes vite transies de froid et, au premier village, nous décidons de nous arrêter ; on ne peut pas rouler sur la route verglacée !...

Alors, on entre dans un café. On veut téléphoner aux parents mais... pas de téléphone.

Les patrons du café : deux hommes, deux femmes, nous font entrer dans leur cuisine, nous prêtent des vêtements - on ne veut pas rester toutes nues - pendant que les nôtres sèchent.

Ils sont accueillants et nous disent que le lendemain nous aurons un train pour la grande ville.

En plus, il y a un chapiteau sur la grande place et, ce soir, un cirque doit se produire. De toutes façons, il nous faut accepter de les accompagner. Nous n'avons pas le choix malgré nos yeux qui se ferment.

De retour du cirque, nous remarquons que les femmes ne sont plus avec nous. Nous demandons à ces Messieurs de nous indiquer notre chambre. On commence à comprendre... ils nous racontent des "bobards", ils veulent nous faire boire. Nous sommes sur nos "gardes" mais impossible de leur échapper. Ils en ont choisi chacun une et il nous faut passer la nuit côte à côte avec ces types.

Ma cousine est tellement écoeurée qu'elle en vomit. Pour ma part, je suis si fatiguée que je résiste moins. Rassurez-vous, leurs mains baladeuses ne descendent pas plus bas que nos seins, leurs lèvres non plus d'ailleurs...

Je me sens salie. C'est la première fois que cela m'arrive. Les baisers de Petit-Jean étaient autre chose, plus pudiques.

Enfin le jour ! A sept heures, ils nous aident à mettre les vélos dans le train.

Ouf ! cela aurait pu être pire mais nous nous demanderons toujours ce qu'ont pu faire leurs femmes...

Lundi. A Champagneul, les parents et ma tante ayant vu le mauvais temps, ne se sont pas faits trop de souci, du moins je le pense.

Au bureau, j'explique notre mésaventure mais, soyez tranquilles, pas tout !!! Aux parents non plus d'ailleurs... ce ne sont pas des choses racontables.

Le soir, je sonne au presbytère le plus proche et demande à me confesser. Je ne comprends pas pourquoi le prêtre me dit qu'il n'y a pas eu "péché" car je ne l'ai pas cherché - ah certes non.

D'accord, mais maintenant je me sens plus "propre".

Ce début d'été quarante trois, les sirènes se font pressantes ; c'est l'après-midi. Je grimpe avec les collègues, sur la colline et... vite, car on voit approcher les avions.

On se couche et là, à deux cents mètres pas plus, les bombes tombent.

Ma curiosité me les fait regarder. Les bombardiers s'en vont, reviennent et cela recommence.

Cette fois, il y a du dégât juste à l'entrée de la grande ville, une église est touchée et la route est coupée.

Chacun repart chez lui comme il peut. Quelques personnes de ma société ont été tuées, c'est dur. Ma soeur a son travail de l'autre côté de la grande ville.

Pour ma part, je fais une dizaine de kilomètres à pied pour arriver à la maison.

Maman me dit que Papa est parti à notre recherche. Il revient, il pleure, il a eu si peur !

Ma soeur aussi arrive, du moins finit par arriver. Sur la rivière, des ponts sont détruits, dorénavant elle traversera en barque.

Un jour, ma soeur annonce, il fallait s'y attendre, que les parents d'Armand viendront nous voir. Nous... c'est vite dit car les intéressaient seulement Papa et Maman. Je n'en reviens pas... Papa accepte. Il connaît Armand, il l'a fait jouer dans une pièce mais il le trouve jeune. Je crois que Papa avait pensé à d'autres fiancés pour son aînée mais... c'est comme ça...

Armand n'était pas parti au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire), il a pu rejoindre une Grand-Mère en pleine montagne mais, ayant dû se cacher, il était donc sans travail.

On commençait à parler vaguement d'un De Gaulle et de résistance et Armand était impliqué dedans.

Un soir, il arrive donc avec ses parents. Les uns, les autres, ne sachant pas trop quoi se dire, Papa propose un jeu. Qu'a t-il derrière la tête !!!

On s'assoit tous autour de la table, chaise contre chaise ; une balle de ping-pong prône au milieu et... l'on souffle. Vous avez compris j'espère... la balle ne doit pas tomber. Si, par malchance, l'un de nous la laisse aller à terre, il a un gage. On a soufflé toute la soirée.

Armand et ses parents sont repartis sans avoir demandé la main de la demoiselle.

Si vous saviez comme mon père a ri... sans coeur... va ! Pour un peu, il en rirait encore.

Mais quand même, ils sont revenus et le mariage a été fixé en février 1944, le dix neuf exactement.

Santa Madona ! Quel froid !

Le gel brille le sol, c'est tout juste si on peut mettre un pied devant l'autre.

Papa a fait les frais d'une jolie noce, avec les moyens du bord bien entendu puisque l'on est en pleines restrictions

Ma soeur est jolie dans sa courte robe blanche. Le marié est "fringuant", d'ailleurs, c'est son genre, il a toujours belle allure... et moi qui ne les trouve pas bien "assortis" !

Au fil des années, je reconnaîtrai que c'est l'homme le plus charmant et le plus généreux qui puisse exister sur terre. Je ne suis pas seule à penser ainsi.

Revenons à la noce.

Evidemment, je suis la première demoiselle d'honneur. Je me suis fait faire une "casaque" à manches longues bouffantes en crêpe mousse bleu ciel, avec tout plein de petits boutons assortis. Le crêpe mousse était le seul tissu que j'arrivais à dénicher et les boutons en étaient recouverts. J'aime les boutons et, à ce jour, je n'ai pas changé de goût... de ce point de vue là, bien sûr ! La jupe de mon tailleur gris fera l'affaire.

Devinez qui est mon cavalier ? Eh bien ! je vous le donne en mille... c'est le garçon avec qui je jouais à la mariée, il s'appelle Jean et, comme je vous l'ai dit, il rejoindra le ciel quelques mois plus tard.

C'est le plus beau garçon de Champagneul.

Maman avait fait un voyage éclair mais pénible dans sa famille de la Loire pour rapporter de bonnes choses.

Un charcutier a bien voulu nous préparer un de ces pâtés de lapin... je ne vous dis que ça... Le lapin venait de la ferme mais le cognac, de derrière ses comptoirs.

Avec Pierre-Jean nous avons également fait un voyage à la campagne. Arrivés la nuit dans une belle tempête de neige, je me demande comment nous avons fait pour nous en sortir car on avait bien trois quart d'heure de marche à pied. Enfin, tout est bien qui finit bien.

A cette époque, les Messes se célébraient le matin, donc il a fallu prévoir le repas de midi et le repas du soir.

A midi, repas réservé à la famille, le marié étant fils unique, ses cousins étaient invités. Il y a même la cousine de Marseille "avé son assent"... la cousine de Grenoble avec son fiancé. Ces deux-là ont eu du mal à former un couple mais ils y sont quand même arrivés. Un jeune couple avec Bébé. Ce cousin est devenu Directeur dans les Postes, à "Paris-Brune".

Le soir, le Curé et le Maire étaient invités et aussi notre voisin et aussi... et aussi...

Ceci se passe dans l'appartement des jeunes mariés, ils avaient plus de place.

Ils ont dû faire ouf ! quand nous avons bien voulu regagner nos demeures !...

Le lendemain, on se retrouve tous, du moins les jeunes, chez les parents.

Dans la soirée je me suis donnée en spectacle. Je les refoulais... ces larmes mais il a bien fallu qu'elles sortent.

Tout le monde croit que c'est parce que j'ai perdu ma soeur, que je ne pourrai plus me bagarrer avec elle, que l'on ne pourra plus s'attraper le chignon (si chignon il y a) et encore... quoi !!!

Vous savez... ou plutôt non, vous ne le savez pas ; comme on partageait le même lit, je trouvais toujours qu'elle empiétait sur mon territoire. Dans le temps, les draps avaient une couture, juste dans leur milieu, c'était la ligne de démarcation.

Je trouvais aussi que son rayon, dans notre armoire n'était pas dans l'ordre, surtout ainsi que je le désirais...

Et je trouvais... et je trouvais... non rien d'autre.

Je vais vous le dire pourquoi je pleurais :

Je me demandais tout simplement comment je remplirai mon rôle d'aînée, je ne m'en sentais pas capable et, en plus, dans le village, les gens avaient l'habitude de nous demander un tas de choses, entr'autres, des nouvelles de la famille et, comme toujours, ma soeur répondait avant moi parce que, elle, elle savait tout. Comment donc pourrais-je faire pour la remplacer ! Je suis sûre que personne n'a compris ça ; heureusement, ils m'auraient bien prise pour ce que j'étais... une gourde.

Dire que dans la famille on disait que je n'avais pas la langue dans ma poche !!!

Quelques jours avant le mariage, ce petit bonhomme de Daniel qui avait quatre ans à peine, fait cette réflexion à son futur beau-frère :

- Tu sais, il faudra bien l'aimer Marie-Thérèse, elle sera ta femme, il faudra toujours l'aimer.

Il a promis, tenu et tient parole.

A cette période, Maman met Michel en pension chez son frère Antonin - Tonton Tonin. Jeanne, déjà jeune fille, a chouchouté Michel comme s'il était son petit garçon ; merveilleuse Jeanne ! Malgré tout, Michel leur répétait :

- Vous n'êtes pas ma famille ! Vous n'êtes pas ma famille !...

L'oncle l'emmenait aux champs avec son fils Pierre et un autre garçon recueilli à cause de la guerre et qui manquait donc de bon lait bourru.

Je suis allée voir mon petit frère une ou deux fois, eh bien ! il a fallu que je me cache pour repartir, plutôt c'est lui qu'il a fallu cacher... Avec Maman, c'était pareil... vous vous en doutez !

Il y est resté environ six mois.

Devenu grand, même père de famille, il retournait souvent à la ferme ; il y avait laissé un morceau de son coeur.

En m'y rendant, j'ai fait la connaissance d'un futur Directeur de ma Société. Je l'ai même vu chez ma tante, faire comme moi, mendier du beurre ; comme moi, il avait fait le voyage en vélo !

Christian est né le 26 novembre 1944. C'est le premier petit-fils, les parents en sont fiers et moi aussi.

Je tricote beaucoup de layette. Je me souviens d'une barboteuse couleur vert Nil... si vous voyez ce que je veux dire... Il est mignon là-dedans mais il a bien fallu attendre le printemps pour qu'il puisse la porter et encore !... par des journées sans vent à cause des courants d'air vu qu'elle était ajourée... Plus grand, il a eu un "deux-pièces" que l'on appelait "esquimau" :

- Culotte longue, veste, bonnet "ramoneur" et moufles - Coloris beige agrémenté de rouge.

Comme Maryse est née le 28 février 1947, ma soeur lui en a tricoté un.

Les suivants, des enfants je veux dire, ont eu tout le loisir de finir les fonds de culottes.

Mais n'anticipons pas.

Le 31 mars 1944, Pierre-Jean est parti aux chantiers de jeunesse. Nous ne savions pas où exactement. Les lettres indiquaient :

- Stalag n°... - C'était vague.

Ses missives nous font comprendre qu'il est loin de manger à sa faim.

Un vendredi soir, ma collègue, celle avec qui j'ai déniché des oeufs, me propose de passer la nuit chez elle dans la grande ville et de m'embarquer le lendemain dans un train, destination... inconnue... non, pas tout à fait quand même car nous réussissons à localiser le Stalag.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Je pars avec une valise remplie de victuailles :

- saucisson, beurre, gâteau maison, fruits secs et autres.

Après le voyage en train, je prends un car et le chauffeur me dépose, plutôt nous dépose, sur une grande route au départ d'un chemin. Je dis nous car deux filles, comme moi, valise à la main, volent au secours et du frère et du fiancé.

Ce chemin était bien le bon chemin mais déjà la nuit était là et nous avions près de dix kilomètres à faire à pied.

C'était mal parti... alors, à la première ferme nous demandons refuge. Nous sommes très bien accueillies et, après un repas frugal, on nous fourre toutes les trois dans le même lit. Inutile de vous dire que je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit.

Le lendemain de bonne heure, nous nous traînons sur le chemin avec nos valises.

Voici le camp, il est midi. Nous ne sommes pas refoulées et les frangins sont là. Ouf ! c'était bien le bon, Stalag.

Vite, ils vont demander une permission pour l'après-midi après, bien entendu, s'être restaurés et nous aussi.

Ce chemin... il a fallu le continuer. Eux savaient que sur l'autre versant, il y avait une gare de chemin de fer. Les valises étaient vides, les coeurs légers et nous sommes arrivées à l'heure du train, direction grande ville puis... Champagneul.

Vous le croirez si vous le voulez mais toute la famille était dans la rue après avoir passé une nuit aussi blanche que la mienne.

Blanche... c'est vite dit car, à mon point de vue, les nuits sont noires.

Papa avait été vraiment inquiet mais comment aurais-je pu avertir... aucun téléphone.

Tout est bien qui finit bien. Moi, j'étais exténuée mais heureuse et fière d'avoir réussi et d'avoir trouvé le Stalag et d'avoir vu Pierre-Jean.

C’est en juin 1944 que les Alliés ont débarqué en Normandie.

Pierre-Jean a pu s’évader, traverser la Loire à la barbe des occupants et rejoindre le maquis mais il a dû retourner dans la T.O.D.L.T., c’est à dire dans une organisation où il aurait pu être envoyé en Allemagne.

Quand Champagneul a été libéré, le 3 septembre 1944, lui aussi était libéré.

Comme nous avions un poste de radio, nous étions quand même au courant de ce qui se tramait et ce n’était pas rien de savoir que des hommes se battaient pour nous rendre notre liberté.

Mais avant cette libération, cela n’a pas été rose à Champagneul. La Gestapo occupait une grande demeure qu’elle avait réquisitionnée, c’est à dire qu’elle n’avait pas demandé l’avis du propriétaire qui a dû se mettre... à l’étroit...

Un jour, Maman se trouvant à la campagne avec Michel et Daniel, avait vu se bombarder la petite gare.

Elle avait eu peur, avait mis le plus petit dans sa poussette avec quelques légumes du jardin, le plus grand trottinant à ses côtés et la voilà de retour à Champagneul.

En route, elle avait été arrêtée et fouillée mais, finalement, on l’avait laissé passer. Que pouvait bien faire une femme... deux enfants accrochés à ses jupes... je vous le demande ! Mais comme ça commençait à aller très mal pour eux, les occupants avaient la frousse.

Une autre fois, Papa se dirige vers son chantier et il rencontre un voisin, le Papa de notre copain Roger. Il lui dit :

- Monsieur, ma femme n’est pas chez nous, vous lui direz que ces messieurs de la Gestapo m’ont arrêté parce que je roulais avec ma voiture.

Ils pensent que je les ai "roulés" car, de l’essence, il n’y en a que pour eux. Je leur ai bien dit que mon métier de peintre m’avait appris à faire des mélanges et que ma voiture s’en accommodait mais ils ne me croient pas, ils ne comprennent pas ce que je dis et ils vont me fusiller. J’ai la permission de quelques minutes et je vais mettre une cravate.

Le sang de Papa ne fait qu’un tour.

- Allons ! vous n’allez pas vous laisser fusiller !... Vite, je vais voir ce que je peux faire...

Mon père se précipite chez son ami le pharmacien d’origine alsacienne. Il connaît l’allemand. Monsieur Weiss accourt vers le peloton, explique le cas de ce monsieur, peintre de métier, fait patienter pendant que Papa file à la Kommandantur.

Il en parle au propriétaire du lieu qui va chercher un officier supérieur.

Ouf ! tous deux accourent et ces messieurs se rendent.

Notre voisin est sauvé, il en sera gré à mon père tout le restant de ses jours.

Il y a belle lurette que Papa, lui, ne pouvait plus rouler en voiture. Il partait travailler avec Pierre-Jean avec les vélos des filles. Mon frère, vers l’âge de quatorze ans était entré en apprentissage... chez son père car il a fait une mauvaise croissance et l’école, à la grande ville, dans le brouillard de tout un hiver, ne lui convenait pas. Il avait angines sur angines.

Je me souviens d’une fois, à la campagne où il a été très malade ; il ne pouvait plus respirer, il avait un phlegmon dans la gorge. C’était la nuit ; en désespoir de cause Papa lui a fait sucer un citron.

Ce citron l’a sauvé ou... Papa.

Le lendemain, quand le docteur est venu, il était déjà bien mieux.

Mais, c'est décidé, il apprendra le métier ; le bois c'est très sain. En fait, c'est vrai, cela lui a réussi. Dire qu'il aurait voulu être chirurgien... pour voir ce qu'il y avait dans le ventre des gens, rappelez-vous mon beau cheval à bascule...

Il apprenait bien, il a de la mémoire.

Comme quoi, on ne fait pas toujours ce que l'on veut !

Louis, lui, dès qu'il a eu passé et réussi son C.E.P., a suivi la même filière mais, lui, aimait bricoler. Il était doué de ses dix doigts et a travaillé le bois avec joie. Le bois lui parlait sans doute !

Pierre-Jean travaillait bien parce qu'il ne lui serait pas venu à l'idée de faire du travail en dépit du bon sens.

Papa l'a mis au courant du travail de bureau. Croyez-moi ce n'était pas facile d'établir une facture avec ce qui était noté sur les carnets des ouvriers. Il fallait être dans le coup car les... une ou deux fois que cela a dû m'arriver, j'en ai bavé !...

Louis n'a jamais voulu apprendre, il n'aimait pas et faisait entièrement confiance.

Henri s'est mis à son compte et, peu à peu, Papa est resté seul avec ses deux fils.

Mais pour en revenir à cette fin de deuxième guerre mondiale, les allemands remontent vers le Nord. Ils sont souvent à pied, en vélo ; ils n'ont plus l'air arrogant, celui que donne le soi-disant bon droit d'un peuple sur un autre peuple.

Une nuit, deux ou trois demandent à dormir dans l'atelier ; Papa accepte mais garde l'oeil ouvert, il a peur qu'ils mettent le feu, ce qui aurait pu arriver...

Grâce à Dieu, ils reprennent leur route le lendemain peut-être pour y trouver la mort à un tournant...

Papa aussi a failli se faire "canarder", juste devant notre portail, pourquoi ?

Enfin, en septembre 1944, comme je vous l'ai dit, les américains arrivent à Champagneul, le village est en liesse. Chacun veut un américain chez lui. Nous avons le nôtre mais nous, les filles, ma cousine et moi, nous n'avons pas du tout l'air de l'intéresser. J'en suis un peu déçue.

A la campagne, nous avions un phonographe, il fallait le remonter à la main et, en plus, nous n'avions qu'un seul disque.

Il jouait affreusement faux mais Papa riait aux éclats d'entendre une voix nasillarde chanter :

- C'est une chemise rose

  Avec une petite femme dedans

  Fraîche comme la fleur éclose

  Belle comme la fleur des champs.

Je n'aimais pas ; il me semblait que cette rengaine outrageait Maman.

Au poste de radio, les premières voix que nous avons entendues jouaient une pièce :

"Giroflée, Girofla". Papa gardait ce poste dans son bureau et, à vrai dire, avant la guerre, nous ne l'avons pas écouté souvent...

Et puis, c'était les débuts de Tino Rossi. Ma cousine raffolait de ses chansons, de lui aussi sans doute ! Bref ! on chantait tous les jours que Dieu voulait bien ; à la maison bien sûr... pas au travail mais même dans la rue, même dans les grandes avenues de la grande ville, même quand on se retrouvait toutes trois avec ma soeur dans un foyer "libre-service" pour déjeuner à midi, mais avant son mariage et aussi la première année de son mariage car dès la naissance de Christian, elle est devenue "mère au foyer".

Moi, je préférais la voix d'Eliane Cellis.

Nous prenions des cours de chant à Champagneul ma soeur et moi puis ensuite, ma cousine et moi. Cela nous a aidé à placer notre voix en bonne tonalité car on chantait aussi sur scène, en solo, en duo, en choeur.

De suite, je vous raconte une histoire :

Un soir, ma cousine et moi, vers vingt et une heures, nous sortons de chez notre professeur.

Il commence à faire nuit ou plutôt il fait nuit noire claire... si vous comprenez ce que je veux dire... ce doit être un de ces soirs de juin, agréable comme il n'est pas possible. Dans les arbres, les feuilles se remuent un peu, histoire de faire de l'exercice avant de s'endormir ; les oiseaux continuent notre romance et les grillons jouent de leur batterie. Le chemin est joli mais solitaire.

Voilà que nous entendons marcher derrière nous. On se retourne, on ne voit rien. Sans nous consulter, nous accélérons. A nouveau des pas derrière nous.

- Tu as entendu ?

- Oui

- Je ne vois personne...

- Moi non plus...

Puis on court. Avant un tournant, un dernier regard et là... une grande ombre avance à grandes enjambées, les bras à l'horizontal mais les pas sont feutrés. Quelle trouille !!! Nous arrivons devant chez Jacky, un copain. Mes pensées tournent vite : on va sonner, il viendra à notre secours.

Pas le temps ; "l'ombre" est sur nous. J'hurle... au secours... au secours... mais le "au secours" ne peut pas sortir de ma gorge.

Devinez qui est-ce ? Non, vous ne trouvez pas.

Eh bien ! c'est Louis mon frère.

Dire que Marie-Thérèse a failli s'évanouir !

Ouf ! il n'en revient pas de nous voir dans cet état. Il dit qu'il n'a pas voulu nous faire peur.

Il est venu nous chercher... par gentillesse... ou pour son plaisir... je ne le sais pas, il fait si beau !

Il a cru que nous l'avions reconnu, que nous nous amusions à courir, exprès pour qu'il nous rattrape...

Bref ! je me remets de cette émotion mais ma cousine en fait une bonne crise de foie, presque une jaunisse.

Voici l'histoire du cavalier, pas du chevalier servant, non... dommage ! mais celle du clou en forme de deux pointes.

Eté 1947 ; c'est début juillet, époque des grandes kermesses. Un samedi, Pierre-Jean s'occupe d'installer des stands et le grand mat... de cocagne où devront se hisser ceux qui le désireront... bien entendu... et désireront aussi redescendre avec un beau saucisson ou une rosette de la grande ville. Bref ! Jeannot met des cavaliers dans sa poche, un entre les dents, le saucisson à la main, il se hisse jusque en haut.

Un singe n'aurait pas fait aussi bien mais voilà ! L'effort lui vaut l'envie d'une bonne respiration. Il a besoin de reprendre son souffle comme on dit...

Vlan ! il s'aperçoit que quelque chose ne passe pas ou... passe trop bien.

Il redescend et avertit Papa qu'il a avalé un cavalier.

Le sang de Papa ne fait qu'un tour... un tour... vite dit, sûrement qu'il en a fait plusieurs !

Il attrape son fils et... la voiture - l'un d'une main, l'autre de l'autre - direction l'hôpital.

Le copain pharmacien les accompagne.

Jeannot est hospitalisé ; les médecins font une radio et décèlent le cavalier non dans l'estomac mais dans les bronches.

Seulement voilà, ils attendent le lundi pour essayer de l'extraire ; en ce temps-là la radio n'était pas visuelle si vous comprenez ce que je veux dire... L'endroit indiqué sur le papier n'était plus le bon, le cavalier avait voyagé - c'est fait pour ça un cavalier. Il a fallu tout recommencer, c'était trop tard, il avait atteint un poumon et le risque était grand.

Papa s'est malgré tout occupé de la kermesse, noblesse oblige, il en était le Directeur et nous, les jeunes, nous nous démenons pour vendre des billets de tombola et... autres.

A vrai dire, le dimanche, nous n'étions pas trop inquiets.

La semaine suivante, Papa ne voyant aucun résultat, engueule les médecins - c'est bien son genre - et emmène mon frère pour le faire hospitaliser ailleurs.

Ici, ils ne peuvent que constater que c'est trop tard.

Alors, Papa part avec lui à Paris, à "Beaujon". Ils y resterons une semaine. Les médecins et chirurgiens font ce qu'ils peuvent. Le cavalier est maintenant à la base du poumon ; ils mettent même Jeannot la tête en bas, les pieds en l'air mais le cavalier ne remonte pas d'un millimètre, même un demi millimètre... Il faudrait opérer, c'est à dire ouvrir le poumon, alors ça... c'est drôlement plus risqué !...

Papa, comme c'était la première fois qu'il voyait Paris, a ouvert très grand ses yeux d'artiste.

Quand il n'était pas à l'hôpital, il déambulait dans les rues, le nez en l'air, se nourrissant de pain et d'une grappe de raisin.

Il a fait venir Maman qui, elle, n'a pris que deux jours de... liberté... mais avec un gros souci sur le coeur.

Jeannot revient à Champagneul, son cavalier au même endroit.

Papa nous narre Paris, l'architecture de Paris ; mon esprit contradictoire lui oppose la montagne, le ski que je découvrais. Paris... pft !...

Plus tard, ma curiosité m'y fera séjourner quatre jours en novembre et, encore plus tard, une semaine en mai, nous en reparlerons.

Pour l'instant, mon frère nous préoccupe. La Directrice de la Congrégation qui voulait nous voir jouer dans la grande ville et sa périphérie "Les enfants de la mouise" se met en rapport avec un spécialiste des poumons opérant en Californie.

Mon frère est accepté. Nous recevons une lettre d'admission dans sa clinique.

A la veille de partir... ou l'avant-veille... nous ne sommes plus à un jour près !... Papa hésite. Il va consulter le grand chirurgien de la grande ville, le plus renommé, celui qui s'est occupé de Georgette.

Entre parenthèses, il n'avait pas accepté un sou, un de ses petits-fils ayant eu le même sort.

Diagnostic :

- Si c'était un des miens, je ne le ferai pas opérer. En Amérique, ils ne pèsent pas assez le pour et le contre. A mon avis, ce cavalier va s'entourer de graisse. Votre fils devra éviter les gros efforts, il peut très bien vivre ainsi.

Papa l'a écouté et il est arrivé ce qu'il avait dit même sans éviter les efforts puisque Jeannot est charpentier menuisier.

C'est comme ça que mon père et son fils aîné n'ont pas connu la Californie.

Pierre-Jean fréquentait une jolie brunette. Ils étaient même fiancés officiellement ; Pierre-Jean a voulu lui rendre sa liberté, elle a refusé et ils se sont mariés pour la vie par un jour de pluie en avril 1949.

En ce jour de novembre 1986, mon frère a pris une retraite méritée.

Ils ont élevé Bernadette, Gilbert, Nicole, Joël mon filleul et une petite dernière Christine.

Nicole, médecin, s'est mariée avec un médecin.

Il faut que je vous dise que, à l'époque de cette aventure, j'ai passé un pacte avec le Bon Dieu. Rien que ça...

- Seigneur, les parents ont perdu Georgette. Si Pierre-Jean ne devait pas vivre, ce sera trop dur. Ils ne supporteront pas, il faut lui ôter ce clou... s'il te plaît !... Tu sais, j'aimerais fonder une famille, avoir des enfants. Tans pis, j'accepte une vie de célibataire mais... s'il te plaît... laisse-moi la montagne. Je peux vivre si je me retrempe en elle...

Marché conclu et... exaucé !... Pourtant, j'ai souvent essayé d'enfreindre ce pacte. Vous le verrez tout au long de ces récits.

Ces hivers-là, déjà avant la guerre, Papa montait donc des pièces de théâtre. Maintenant que nous avions une belle salle de spectacle, une scène suffisamment grande et au-dessus, des salles à tout faire :

- Ouvroir - Billard - Belote et Re belote - Grime et aussi catéchisme.

La fameuse Maison des Oeuvres... quoi !... Les bâtons ou crayons de couleur, les fards, toutes sortes d'accessoires étaient rangés dans des placards.

On s'animait aussi bien au-dessus qu'au-dessous. C'est au-dessus que les acteurs enfilaient leurs costumes et se faisaient transformer le visage et... bien souvent... la coiffure.

C'est en dessous qu'ils étaient un autre personnage.

Pour descendre : un escalier... pas une échelle... , on traversait la salle de gymnastique et nous voici dans les coulisses. Là... motus, on se faisait silencieux car les machinistes, eux, s'affairaient. Il ne fallait rien oublier, c'est quelqu'un... un machiniste !... Il lui faut être au courant de toute la pièce, la savoir presque par coeur. Il ne fallait pas non plus manquer un nouvel éclairage...

Papa était de partout à la fois ; donner un ordre ici, donner un ordre là, avoir l'oeil comme on dit !... Rien ne devait "clocher", il y allait de son honneur !

Et le souffleur !... Ah le souffleur !... C'est aussi quelqu'un... Je m'y suis trouvée dans cette cage-là, quelquefois, oh ! assez souvent...

Quand un acteur avait une hésitation, il fallait faire enchaîner, éviter la bavure. Je ne me souviens d'aucun désastre apparent de la salle des spectateurs. Ils avaient payé leur place, ils en voulaient pour leur argent. Je crois qu'ils n'ont jamais été déçus.

Bravo pour mon père mais je dois avouer qu'il ne nous ménageait pas.

Les répétitions... ça c'est du travail ! Papa lisait d'abord la pièce à la maison et les distributions de rôle tombaient donc primo pour nous les enfants, les aînés bien sûr.

Ma soeur a joué peu de temps. Dans "Six cent mille francs par mois" elle était donc la première dame. Elle a également joué dans "Le malade imaginaire" de Molière.

Puis ses enfants l'ont "bloquée" dans son deux pièces. Mon beau-frère Armand a tenu de très beaux rôles.

Je le vois encore sur scène, en robe de chambre et les deux pieds dans une bassine d'eau.

Je vous dis, en passant, que c'est Marie-Thérèse qui lui avait fait sa robe de chambre.

C'est curieux comme des visages, des voix, des "profils" sont faits pour tenir toujours les même rôles !...

"Monsieur Perrichon"... vous voyez le genre ! Eh bien ce genre se trouvait chez Monsieur Bonnet.

Un détective... vous voyez aussi le genre ! Eh bien c'était toujours Monsieur Divon.

Dans ce passage de "Madame Cummerpatch", où Monsieur Divon tenait le premier rôle, le petit policier étant un copain - c'est à dire un garçon de mon âge - j'étais la bonne à tout faire, vraiment à tout faire, celle qui a l'oeil de partout, qui veut tout diriger. Je m'étais fait un gros chignon ; pour gonfler la poitrine, c'est facile, on y arrive très bien avec des serviettes de toilette. J'avais plusieurs jupes noires, longues évidemment. Enfin, la vrai marâtre.

Le petit policier entre sur scène et fouine.

Moi, mon balai pointé vers lui pour le faire reculer, je lui lance d'un ton sans réplique :

- Sauvage - Escogriffe - Cambrioleur - Assassin - Flic... comme ça "F...L...li...que"...

A chaque invective, le petit policier reculait. Vous me voyez... moi... faire peur à un policier !

Les gens ont applaudi, je ne vous dis que ça !

Dans "Le chapeau de paille d'Italie" j'étais Hélène. Dans ce rôle, je ne m'aimais pas. J'étais trop niaise, trop ingénue mais Louis, mon frère, était mon père et il a été une révélation. Admirable... même plus que ça ! Il savait "jouer" d'une canne, trembloter sa voix tout en restant d'une dignité parfaite. Qu'est-ce qu'il a été applaudi !... Aussi mon fiancé ; il débitait de ces tirades avec une aisance !...

Nous étions de vrais comédiens.

Dans "Le violoneux d'Eternach" Jacques-Henri était mon promis. C'était bien mais pas très long, un acte ou deux pas plus. Je serais bien restée fiancée plus longtemps avec lui !...

Avez-vous joué "Les bouffons" de Miguel Zammacoïs ? Vous répondez non. Eh Bien ! c'est dommage et vous pouvez le regretter... croyez-moi !

C'est une pièce en vers de trois actes au moins. Jacques-Henri débitait une tirade "Le zéphyr" à sa belle, mais voilà ! Papa avait donné le rôle de la belle à ma copine Jeannette. Pour excuse, il me dit qu'il y a longtemps que Jeannette n'a pas joué. C'est vrai et j'en conviens

très bien. Je m'incline très bas mais je regrette encore. En fait, ce sont les vers qui me plaisaient...

Enfin ! je ne suis pas jalouse et je dis que ce rôle convient beaucoup mieux à Jeannette, son aspect personnel est très romantique. Evidemment, Jacques-Henri lui fait de doux yeux, comme à beaucoup.

Entre les entractes, pendant que les machinistes changeaient les décors réalisés par mon père, comme il se doit, nous chantions... du moins ceux qui pouvaient chanter ! Ceci se passait entre le rideau et la rampe d'éclairage, là où s'ouvre la cage du souffleur.

J'ai chanté en duo avec mon frère Pierre-Jean, aussi avec ma cousine.

Pendant le grand entracte, mon père venait faire son discours, juste avant la vente des bonbons ou des billets de tombola ; il engageait les gens à la dépense - il fallait bien couvrir les frais - La présentation de chaque scène était, en principe, un rôle échu à mon beau-frère.

Il était et est toujours un grand animateur de fêtes.

Il y avait aussi des intermèdes. Ils étaient faits pour "allonger" quand la pièce ne pouvait garnir tout un après-midi. C'est comme ça que je me suis trouvée debout sur une table chantant avec ma cousine :

- Oh ! Petit rat sois bien sage,

  Ne bouge pas,

  Et reste dans cette cage

  Jusqu'au trépas

  Tu vois ma frayeur est extrême

  Et mon coeur bat,

  Mais je suis bien douce et je t'aime

  Autant qu'un chat.

Pour la suite, excusez-moi, je ne m'en souviens pas. Je sais que les gens ont ri de bon coeur, surtout les enfants, aussi effrayés que nous...

Il est vrai que nos spectateurs riaient ou pleuraient facilement... à la demande...

Un intermède extra où les gens ont alors pleuré de bon coeur, avait comme décor :

- Une rue, un éclairage au gaz... vous savez, celui où les amoureux s'embrassaient sous les becs... de gaz bien entendu... et puis des poubelles mais pas en plastique, ce n'était pas la mode.

C'est la pénombre. Dans cette rue arrivent deux chiffonniers : un homme et une femme, c'est à dire mon père et ma cousine.

Ils sont superbes... superbes... je veux dire "ressemblants".

Habillés en haillons, la hotte sur l'épaule, le falot à la main, le bâton pour triller les mises aux ordures ; ils chantent :

- Dans la vie, va chiffonnier

  A la lueur d'un falot qui tremblote,

  Car ce n'est pas mendier

Que de porter bien haut la hotte.

Vraiment... nul métier n'est sot...

...

Egalement :

- Jetez-nous des "ronds" par vos fenêtres,

Par vos portes et pas vos greniers,

C'est pour soulager de pauvres êtres

Qu'ont pas bouffé depuis le mois dernier...

...

Je vous en dirai bien plus si ma mémoire ne me jouait pas quelques tours !...

Par contre la mélodie ne s'est pas enfouie.

Quand nous avons donné "Notre dame de Lourdes", Annie était Bernadette Soubirous, moi j'étais Madame Soubirous et je trouvais bizarre ce que me racontait ma fille...

Ces visions !!! une dame tout en blanc !!! je voulais l'empêcher de retourner aux champs. Pour la Vierge Marie, mon père ne pouvait pas en avoir une plus "réelle" que Simone, presque un ange... non... bien au-dessus d'un ange. Elle était Marie.

Il avait imaginé un mécanisme à roulettes qui la faisait arriver sur scène en hauteur et... comme si elle glissait ; autour d'elle un "halo" de lumière. Je crois que la salle a vibré d'émotion. Sans doute que les spectateurs sont rentrés chez eux en récitant un chapelet, peut-être même un rosaire... qui sait !

Et les "Passions"...

Chaque hiver, nous jouions "La passion" mais jamais la même, comme s'il pouvait y avoir plusieurs... Passions !... Comme si le Christ était mort de plusieurs façons !... Enfin, vous comprenez ce que je veux dire !!!

Ça, c'est comme les Evangélistes, chaque auteur compositeur a eu sa propre manière de raconter mais le résultat a été le même... si j'ose m'exprimer ainsi.

Notre plus proche voisin, lui aussi, venait donc refaire son moral dans notre cuisine/séjour.

Le jour où Papa lui a offert le rôle du Christ, - je vois encore la scène - il a été troublé et a voulu refuser mais mon père était assez entreprenant pour lui arracher un "Oui". Heureusement car il était parfait, je veux dire ce Monsieur Charles en Monsieur Jésus... ou presque, car comment être vraiment Jésus ! C'était du très grand spectacle. Vous devez vous en douter.

Nous avions également toujours le même Judas.

Dans une de ces "Passions", l'hiver après la libération, je tenais le rôle de la femme d'un disciple du Christ. Je ne voulais pas que mon époux me délaisse, me quitte pour ce... pour ce... troubleur de fête.

Je me vois encore me jetant à ses pieds, suppliant et pleurant...

Il me quitte quand même mais la salle a "bissé" et nous avons dû recommencer la scène.

Autant vous dire que pour les scènes dramatiques, j'ai toujours été bissée... ou presque...

Le Maire de l'époque, inconnu de Champagneul parce qu'il venait du milieu de la Résistance et n'est resté que quelques mois, demande à mon père qui est cette jeune fille qui joue si bien ?

Tout fière, mon père répond :

- Mais, c'est ma fille !

Le soir, à la maison, il me répète cela. Je suis contente... c'est vrai... mais je ne sais pas accepter les compliments, par timidité peut-être ! Comme pour les déclarations d'amour, je recule.

"Le grillon du foyer" était une pièce avec très peu d'acteurs ou actrices selon... s'entend ! Surtout, y dialoguaient les deux jeunes premiers. François et Annie ont assuré la première représentation.

Pour la deuxième représentation, toujours à Champagneul, Annie ne pouvait pas "assurer". J'ai dû apprendre le rôle en huit jours ; il y avait une de ces tirades... je ne vous dis que ça !

Je n'ai pas eu d'hésitation et nous l'avons joué également dans un autre village.

Cela nous arrivait d'être "demandés", même dans la grande ville.

"Le groupe artistique" avait bonne réputation. A la Préfecture de la grande ville, il y avait aussi un groupe théâtral ; mon beau-frère travaillait dans cette Préfecture.

Une année, il leur manquait un acteur pour tenir le rôle du vieux personnage. Armand a proposé Louis. Je vous assure qu'il a été parfait, d'ailleurs il avait fait... ses preuves...

C'était un garçon de talent comme notre père. Jeannot dans une première pièce avait tenu le rôle de Saint-Jean. Avec sa perruque il était tel qu'on se l'imaginait.

Bref ! pour cette représentation donnée par des employés de la Préfecture, mon beau-frère en était le grand animateur, le grand "manitou" quoi !...

A la première répétition sur scène, chacun devait savoir son rôle mais, en réalité, ce n'était pas vrai pour tous.

Mon père ne se gênait pas pour réprimander. Le plus fort ! c'est que personne ne lui en voulait, du plus jeune au plus vieux des acteurs.

Patiemment, on reprenait le passage qui n'était pas au point, d'ailleurs c'est fait pour ça les répétitions !

Si bien du premier coup, même pas besoin de répétitions, de suite la "générale" !... La "générale", en costumes s'il vous plaît... autant que cela pouvait se faire... Toujours deux jours avant le jour "J", pour pouvoir se reposer la veille.

Les "connaissances" qui ne pouvaient pas être présentes le jour "J" avaient le droit d'assister à la "générale". Cela est arrivé à Maman.

Maman, quand je songe aux soirées qu'elle aurait aimé passer avec son mari !...

Bien sûr qu'elle aurait aimé mais il faut croire qu'elle était fière de lui. En fait, c'est elle qui s'est rendue la plus disponible.

Sacré Papa ! il était loin d'être simple ou... facile... au choix. Il avait de la chance que moi aussi j'aimais "les planches" car des moments, je l'aurais bien "plaqué"...

Figurez-vous que pour jouer "Le grillon du foyer", j'avais besoin d'une robe neuve, d'une robe de ville. Je la commande à ma tante Claire ; elle avait appris la couture dans sa jeunesse comme je vous l'ai déjà dit et, à cette époque, nous habillait volontiers.

Le samedi soir, veille du jour "J", car nous jouions le dimanche en matinée, la robe n'était pas terminée. Nous l'avons finie toutes deux à deux heures du matin.

De son lit, Papa m'appelait :

- Allez... va te coucher, la Messe demain est à sept heures.

Bon sang ! je le savais mais je m'étais dit que, pour une fois, j'irai à la Grand'Messe.

Seulement voilà, à cette Messe-là, on ne communiait pas et sans doute que pour mon père, c'était une faute impardonnable.

Enfin, passons... le dimanche je dors et vais à la Messe de neuf heures trente. Avant de partir, qu'est-ce que j'ai entendu !!!

- On ne se couche pas et on ne peut pas se lever... Tu n'as pas honte !...

Ah ! les bras m'en tombaient ! - pardonnez l'expression - J'ai assisté à cette Messe, les sanglots dans la gorge.

A la sortie, par malchance, tous les jeunes gens sont là, je veux dire les garçons qui jouaient l'après-midi.

- Ça ne va pas ?

- Non

- C'est ton père ?

- Oui

Je n'ai pas pu en dire plus. Ma tante habitait tout à côté de l'église et... encore maintenant.

J'ai filé chez elle et là j'ai pleuré mon saoul. Elle me donne un calmant et va voir son frère. Entre nous, cela a dû lui coûter car elle l'admirait. Au retour, elle m'a fait déjeuner et me dit qu'il me faut aller à la maison, que Papa ne me fera aucune réflexion.

Il avait intérêt, il me fallait être sur scène deux heures après.

J'arrive pour repartir, c'était l'heure. Il me dit simplement :

- Tes affaires sont prêtes ?

- Oui

Vous pensez bien, la veille j'avais tout préparé !

Les garçons ont été chouettes. Ils ont évité de me causer, simplement des sourires pour me redonner du courage.

Comme mon rôle était triste, j'ai joué à la perfection. Il me fallait la larme à l'oeil, pas besoin de pelures d'oignons...

Un matin de spectacle, l'acteur principal que je nomme Monsieur Divon, joue le rôle de juge au tribunal.

A la répétition générale il se portait bien et vlan !... ce matin-là quarante de fièvre. Ce n'est rien... la fièvre ou... presque rien mais sa voix a disparu. Quoi faire quand justement c'est la voix qui tient le rôle !

Vous voyez le Directeur ! Non, vous ne le voyez pas... tant mieux pour vous.

Pourtant il n’est pas sans ressources ; sa tête travaille et le voilà qui va chercher son neveu, le fils de Claire, mon cousin Louis quoi !

Je lui lève mon chapeau ; assis devant un bureau, le bouquin sous les yeux, pas un seul spectateur ne s’est aperçu qu’il n’avait rien appris et pour cause...

Lu seulement une ou deux fois le matin, tout s’est bien enchaîné. Dans la famille on a été fier de lui.

Ma soeur aussi, avant son mariage, a tenu un rôle "au pied levé". Je crois que Papa le lui avait donné la veille.

Ils sont bien ces gens-là !

Vous savez que ma cousine avait rompu ses fiançailles avec François et que, par pitié ou plutôt générosité de coeur, je m’étais mise à l’aimer comme on aime son meilleur copain.

Quand nous avions la sortie du "Groupe artistique", une fois l’an, nous faisions la fête dans un village voisin. Nous étions une bonne cinquantaine.

En 1944, nous sommes partis à pied, quelques six à sept kilomètres à parcourir ; les jeunes, seulement les jeunes... bras dessus, bras dessous.

Avant le repas dans le plus grand restaurant - comme il se doit - des garçons m’invitent dans un bar pour un "petit blanc"... oui... un "petit blanc". Je n’ose pas refuser pourtant je n’aime pas le vin blanc, alors je suis déjà un peu "éméchée" au début du repas.

Le Curé de notre paroisse préside avec mon père. Après le plat de résistance... comme on dit... on sert un bon vin rouge plutôt un bon vin vieux rouge.

Je fais un geste malheureux ou malencontreux et voilà que je répands le bon vin sur la robe de ma cousine... une robe neuve que sa mère vient de lui confectionner...

Je suis désolée mais... pas tant que ça... je n’ai plus ma tête bien vissée sur les épaules.

Après quelques tours de chant, tous partent faire un tour de pays. Tous mais pas moi, j’en suis bien incapable...

Je me déniche un coin solitaire dans le parc et voilà que François se trouve une grande âme de consolateur. Il reste avec moi, il est à mes pieds. Je suis incapable de me souvenir d’un seul mot de notre conversation, si conversation il y a eu !... Enfin ! je trouve charmant qu’il soit resté, cela me touche...

La petite troupe revient et nous prenons la route en sens inverse. Monsieur le Curé avait fait le voyage en voiture.

Je m’aperçois que François cherche ma main, je ne la refuse pas.

Le soir, à la maison, qu’est-ce que j’ai entendu !!!

- Tu m’as fait honte, devant Monsieur le Curé... en plus... je t’interdis de boire à l’avenir, tu n’es pas sortable...

J’essuie une de ces colères !...

Au fond de moi, je suis d’accord. D’abord, comme je vous l’ai dit, je n’aime pas le vin blanc ; j’ai seulement voulu faire plaisir aux garçons.

Dans la bande, il y avait aussi le contremaître de Papa, machiniste dans notre troupe. Je m’aperçois que je ne lui suis pas indifférente.

L’hiver suivant, quand se déroule une grande pièce de "La Passion du Christ", je me trouve dans les coulisses, mon regard suivant le jeu des acteurs sur scène.

Tout à coup, je me sens emprisonnée par deux bras forts, vigoureux.

Je me raidis, qui est-ce ?

- Jacques-Henri !

- Petit-Jean !

- François !

- Un machiniste !

François... c’est plus vraisemblable.

Je ne me retourne pas et bientôt j’entre en scène ; ouf !

Comment se fait-il que mon père ne soit pas par là ! Peut-être qu’il a vu... qu’il aurait été d’accord... Nous n’en soufflons mot.

Quelques temps après, François, comme presque tous les soirs, vient à la maison. Il arrive devant notre portail en même temps que moi. Il revient de la FAC, moi du travail.

- Bonjour Claude

- Bonjour François

- Tu sais ce que l’on dit dans Champagneul ?

- Non

- Que nous sommes fiancés... moi j’aimerais bien, tu sais !

Encore une fois je me mets à rire. Je suis trop surprise mais c’était donc bien lui dans les coulisses...

Je ne sais pas quoi répondre.

Dans ma tête, vite je pense que c’est le garçon le plus charmant que je puisse rencontrer... Mais voilà ! c’est mon meilleur copain.

C’est quoi l’amour ? Que peut-on éprouver ? Sans doute plus qu’une franche camaraderie... ou alors je suis idiote. Comment font les autres ? Pourtant c’était ma cousine qu’il aimait !

Ce sera la dernière soirée que ce garçon passera au milieu de la famille. Je ne l’ai jamais plus revu.

Six mois après, il se marie avec une inconnue de la grande ville. J’apprends qu'il l'a rencontrée dans son milieu de pharmacien. J’ai envie de dire :

- Ils furent heureux et eurent beaucoup d’enfants.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand j’oserai en parler, je dirai seulement :

- Ce n’était pas possible, il chantait faux.

Réplique juste mais motif non valable.

Vous me voyez, vous, entendre à longueur de journées :

- Catherinette a les pieds petitan...

pieds petitan...

pieds petitan...

C'est ainsi que l'on perd son meilleur copain.

François, si tu lis ces lignes, je te dis que je t'aime toujours bien.

Je vous ai parlé de ce contremaître qui m'a fait boire du petit vin blanc. Je m'étais rendue compte que lui aussi... lui aussi...

Cela se concrétise ; sa mère me le dit le jour où on lui présente sa future, il avait peur que je le refuse.

Eh bien ! toi, sache que je n'aurais pas osé dire : Non.

C'est le cinquième prétendant sérieux parce que dans l'ordre, pas dans le désordre, un quatrième se présentait les dimanches d'été à la campagne, dans notre maison aux volubilis, celle que je n'aimais pas, vous vous souvenez pourquoi !... Inutile de répéter...

Celui-là c'était Jean, un copain de mon beau-frère.

Il avait la manie des photos. Comme ma soeur avait des bébés, mes premiers neveux je les ai dans toutes les poses que l'on peut faire prendre à des enfants.

Quand je pressentais qu'il allait arriver, je prétextais une de ces fatigues... et me retirais dans notre chambre pour une de ces siestes... pendant laquelle je ne dormais jamais, mais il m'était permis au moins de rêver...

De rêver à quoi ?

Au Prince charmant pardi !...

Celui-là il était plein de douceurs, de prévenances. Il était grand, brun, beau garçon. Son visage était parfait et il chantait juste, des airs d'opéras, d'opérettes. C'était sans doute un artiste.

Il acceptait mes faiblesses et ça... c'était quelque chose !...

Il arrivait tant de monde dans cette maison ; les parents d'Armand, de la belle-famille de Pierre-Jean etc... etc... que Louis avait pris la même habitude que moi.

Je parierai bien qu'il rêvait à sa future ! Les demoiselles l'appelaient Lonlon ; ces demoiselles lui... heu ! lui courraient après.

Les après-midi écourtées, il restait peu de temps à Jean pour me faire la cour.

Mais voilà ! Oh ! Santa Madona ! quand l'hiver nous tient éloignés de la maison de campagne, il prend l'habitude de faire une petite station là où j'attends l'autobus le soir après le travail. Pas tous les soirs... non... peut-être parce que les heures de sortie ne correspondaient pas toujours !...

Quelquefois, quand le papa de Petit-Jean était à l'arrêt, je me cachais derrière lui ; comme ça... mine de rien... et Jean prenait son autobus sans voir celle de ses rêves.

Le papa de Petit-Jean comprend le manège et, en plus, déploie son journal. La cache s'agrandit ; il rit dans sa barbe... je peux bien le dire... c'est vrai, il portait une longue barbe.

Du sixième prétendant, c'est Jacques-Henri qui m'en parle un jour qu'il m'accompagne au bureau.

- Tu sais, mon voisin, il voudrait bien de toi pour épouse.

Encore une fois je suis désolée et je ne sais quoi répondre. Le voisin, c'est Jojo ; Papa l'aime bien et puis il avait une tenue "chouette" quand il faisait son régiment. Avec Marie-Thérèse, quand Maman nous envoyait faire le ménage dans les chambres - nous avions dix huit/dix neuf ans - nous passions plus de temps à regarder derrière les vitres le passage des garçons, dont, lui, quand il était en permission, que le balai ne passait de temps sous les lits.

- Vous avez terminé là-haut ?

Alors là ! c'était la valse des balais et des torchons...

- Voilà Maman, tout est en ordre.

Après ça, il fallait mettre le tablier de cuisinière.

Pour en revenir à Jojo, je n'ai plus dix huit ans et je le connais mieux ; il fait partie du "Groupe artistique", c'est le petit policier. Il n'est pas mon type, un point c'est tout. En plus, il a été prisonnier en Allemagne, il y a laissé quelqu'un qu'il aimait.

Quand il fallait aller à la grande ville rendre les costumes... aux costumiers bien entendu, surtout quand il s'agissait de ceux ayant habillés les acteurs de "La Passion", c'était la grande folie, la grande joie quoi !...

Papa était content, il n'avait pas à se déplacer. Nous tous, les jeunes, rendez-vous à la salle des fêtes après le travail ou la FAC et nous voilà prenant l'autobus, même deux autobus, avec des malles, des épées, des archets et tout... et tout... Vous voyez le cirque !...

Dans la grande ville, nous prenions un malin plaisir à défiler dans la plus grande rue et autour de la plus grande place, quitte même à allonger le chemin.

Les épées frappant le sol, nous prenions un air de circonstance, nous chantions même.

C'était une véritable partie de plaisir, nous continuions nos rôles.

C'est fou quand ça vous prend... la comédie. Ça vous tient, ça ne vous lâche pas comme ça... ah non !

Celle-ci finit, cette phrase venait au bout des lèvres de tous :

- Monsieur, "la prochaine" ce sera quoi ?

Cette fois, la prochaine sera une opérette. Pas moins... "Le cousin d'Amérique".

Quand Papa nous l'annonce, les rôles sont vite distribués.

- Marie-Thérèse, ma cousine, pas ma soeur, sera la fiancée de Lonlon.

- Charlot sera le fiancé de Claude - Claudia était devenue Claude, les copains et copines en avaient décidé ainsi

- Roger tiendra l'autre rôle

Un - deux - trois de la famille et j'ai envie de dire : quatre car Roger commence à avoir des vues sur ma cousine malgré qu'il en fréquente une autre ou plutôt que cette autre le fréquente.

Bon sang ! comment font donc ces filles pour mettre le "grappin" sur un garçon ? C'est cela que je ne sais pas faire...

"Le Cousin d'Amérique" n'a pas demandé beaucoup de mal pour la monter.

Nous sommes quatre jeunes premiers à chanter. Jacky, bien sûr, nous accompagne au piano. Nous répétons donc avec lui. J'aime les chansonnettes des collègues, d'ailleurs j'en ai encore des morceaux dans ma tête.

Lonlon, le Cousin d'Amérique :

- Pour aller à la chasse aux fauves,

  Il ne faut pas avoir froid aux yeux.

  Malheur à celui qui se sauve

Devant l’animal furieux

Le doigt plié sur la gâchette,

Il doit s’avancer prudemment.

Aussitôt que paraît la bête,

Il tire alors et... pan... pan... pan...

Il est sensationnel mon frère, les gestes à l’appui, le doigt sur la gâchette ; il est décidément merveilleux dans tous les rôles.

Marie-Thérèse :

- Ah mon rêve ! Ah mon beau rêve !

Je dis adieu sans retour

La félicité fut brève,

Adieu charmant troubadour,

Je plumerai la volaille

Et quand je serai Maman,

Je soignerai la marmaille.

La vie n’est pas un roman.

Charlot :

- La femme de mon rêve

A les yeux profonds si doux ;

Quand le soleil se lève

Ses rayons en sont jaloux.

Sa voix est pure et tendre

Et tous les oiseaux des bois,

Se taisent pour entendre

Sa mélodieuse voix.

Peut-être bien que un ou deux mots ne sont pas très exacts mais, tant pis, cela vous donne une idée de ce que ... mon fiancé... pouvait penser de mes yeux, de ma voix !!!

C’est beau l’amour hein ! quand il n’est pas dans le réel !...

Enfin, j’espère pour lui, car je l’aimais bien, que sa femme aura été dans la vie un bon reflet de ce qu’il chantait ce jour là.

Moi :

Je suis incapable de me rappeler d’une seule parole de ma chansonnette.

Je me souviens qu’elle était très dure, très "soprano" ; elle ne coulait pas aussi facilement que celle des copains.

Je m’en suis quand même bien... tirée, cela je peux vous l’affirmer car mon père aurait eu vite fait de me retirer le rôle...

Pour terminer, tous conciliés et non réconciliés, nous chantions tous ensemble :

- C’est comme ça... c’est comme ça la vie,

Elle n’est pas autrement.

Pour chasser la neurasthénie,

Le travail c’est excellent.

Le travail c’est la fortune,

C’est le bonheur, la santé ;

Ne cherchons pas dans la lune

Une autre félicité.

A la grande première, une veille de kermesse, Charlot ne voulait pas se laisser grimer. La préposée à cette tache vient se plaindre, ma cousine également. A mon tour, je le raisonne. Santa Madona, il m’écoute... Pensez donc... sa fiancée !... Et le voilà du rose aux joues, du rouge aux lèvres, moins blafard sous les projecteurs.

Après chaque chanson, la salle a applaudi très fort. Je ne me souviens pas si nous avons dû recommencer des scènes.

Cette représentation nous l’avons donnée dans un village voisin, non... pas très voisin mais, n’est-ce pas, nous avions une bonne renommée. Vous avez l’air d’en douter ! C’est cependant vrai.

A cette époque, je passais mes vacances d’été, c’est à dire trois semaines en juillet ou en août, dans une auberge privée appartenant à "Arts et Joie".

Cette auberge était l’ancienne cure de ce petit, tout petit village de Mizoën, au-dessus du lac du Chambon, à quelques kilomètres de "La Grave" dans l’Oisans.

Pour en revenir à mon histoire, un copain d’Arts et Joie était venu de la grande ville pour me voir jouer. Il s’appelait Henri. De la scène, en chantant, je le remarque installé dans les tous premiers rangs.

Quelle gourde ! mais qu’est-ce qui me prend encore...

A la fin de la représentation, je me cache. On vient me dire qu’un jeune homme me cherche... je ne bouge pas.

Que craignais-je ? Je n’en sais trop rien. Si, cette fois, c’était la réaction de mon père car, ce garçon, il ne le connaissait pas.

Il n’a jamais connu mes relations d’Arts et Joie.

A la prochaine réunion du groupe, dans un petit local de la vieille ville, Henri me dit qu’il m’a attendue ; je ne sais même pas m’en excuser. Il était gentil, eh bien voilà ! il en fréquentera une autre. Il aurait pu être prétendant... qui sait !... Mais j’aurais été capable de lui rire au nez... bête et idiote comme je le suis... et puis, il n’est pas mon type... grand, brun et tout, et tout... quoi !...

Je ne vous ai jamais dit que j’étais petite, oui petite, pas naine... non... un mètre cinquante c’est tout. Une femme de ce gabarit, comment pourrait-elle plaire toute une vie à un homme ! En plus, j’avais le nez long, les cheveux châtains. Pourquoi n’ai-je pas hérité des cheveux de ma mère, d’un noir de jais et d’une épaisseur !... Avec mes yeux bleus mais pas foncés, cela aurait été d’un bel effet !...

Enfin, je ne me trouvais pas belle et puis je n’étais pas forte des bras. Quand Grand-Mère faisait la lessive de... au moins sept à neuf personnes, je l’enviais et me disais que je ne tiendrais pas le coup s’il me fallait en faire autant.

A cette époque, il n’était pas question de "programmer" les naissances...

J’ai quand même eu une chance formidable : celle d’avoir pour dentiste une femme de médecin pas plus grande que moi.

Je me suis dit :

- Il n’y a pas de raison, tu peux lui ressembler, elle est élégante, toujours bien coiffée ; veste de fourrure... en hiver bien sûr !

Evidemment, la veste de fourrure, c’était pour l’extérieur ; près de la chaise de torture... elle aurait eu trop chaud.

Croyez-le si vous le voulez mais, six à sept ans plus tard, quand j’ai porté effectivement moi-même une veste de fourrure, quelqu’un m’a prise pour elle. C’était gagné... gagné sans que je m’en sois vraiment rendu compte.

En août 1943, pendant les congés payés, j’avais donc près de vingt et un ans, j’ai fait connaissance avec la montagne ; pas celle des neiges éternelles, non, mais du côté de Valloires. Je pars avec Marie-Thérèse... pas ma soeur Marie-Thérèse numéro un, pas ma cousine Marie-Thérèse numéro deux, pas ma cousine Marie-Thérèse numéro trois... mais ma collègue, Marie-Thé pour les intimes.

Nous y restons quinze jours ; nous sommes dans un centre de jeunes et je suis toujours la première quand il s’agit de balades.

En groupe de huit à dix nous partons en randonnée, nous traversons des névés. Quelle découverte !... Même qu’un jour, nous avons failli nous perdre. Il fait froid et nous ne sommes pas tellement bien chaussés, puis vient le brouillard... Enfin la monitrice nous sort de là et nous nous réfugions dans une ferme où je goûte à ma première polenta.

Les soirées nous organisons des veillées de jeux ou de chants.

L’oiseau commence à ouvrir ses ailes en-dehors du foyer familial, en-dehors des copains de Champagneul, des copains et des copines bien sûr, en-dehors de ma soeur qui était fiancée, en-dehors du rythme du travail obligatoire. Oui... obligatoire...

A cette époque, il n’était pas question de vivre au détriment des parents mais cela ne donnait pas d’indépendance, du moins, je le ressentais ainsi.

Il faut quand même dire qu’en fin d’année quarante deux, jusqu’à environ la fin d’année quarante trois, temps que je passe au secrétariat de ma nouvelle usine, j’avais quand même pris un certain goût de liberté, du moins comme je la concevais à cette époque.

Le courrier était dicté, et je peux vous assurer que le Chef de Fabrication dictait à merveille... Il ne se reprenait jamais, il ne parlait pas entre ses dents, il énonçait les mots techniques pas encore entrés dans mon vocabulaire...

Le bloc de sténo voyait des pages blanches se couvrir de signes cabalistiques à chaque fois. Quand un jour il vient se placer dans mon dos et suit ma frappe pour tout simplement se souvenir de ce qu’il avait bien pu "baragouiner" !!! je ne fais pas une faute de frappe.

Pour quelqu’un d’aussi émotif que moi, j’en suis fière.

Un jour, il me prévient que le courrier est pressé. Donc, le soir je reste une heure de plus que le prévoit le règlement. Le Directeur entre, il s’étonne de ma présence mais moi je lui dis que c’est tout naturel.

Par contre, le Directeur dictait presque le dos tourné ; j’avais de la peine à le suivre, il fallait ouvrir une troisième oreille.

En fin d'année, à l'époque où il reçoit le personnel - pour le meilleur ou pour le pire - il me fait remarquer que j'arrive chaque matin cinq minutes en retard. A mon tour je lui fait remarquer que la faute en incombe aux horaires des cars.

- C'est bien ce que je pense, me dit-il, mais cela fait mauvais effet même si parfois vous ne regardez pas la pendule pour partir.

- Bien Monsieur le Directeur, dorénavant j'arriverai à l'heure.

En fait, à cette période-là, j'aimais assister à la Messe, j'en avais le temps.

Il me fallait changer... mon fusil d'épaule. Puisque je partirai plus tôt, j'entrerai pour une prière à l'église située sur mon chemin.

Cela m'a rappelé l'année précédente où mon travail m'obligeait à traverser toute la grande ville. Le matin, en passant, souvent j'entrais dans une église pour une courte prière. Quelquefois, j'y retrouvais mon cousin Louis et nous faisions un bout de chemin ensemble ; il était très prévenant.

Trois mois passés dans cette nouvelle maison et voilà que l'on engage une autre secrétaire, Marie-Thérèse numéro quatre, Marie-Thé.

Elle est une bonne copine puisque nous sommes parties ensemble en vacances et aussi au ravitaillement.

Elle a vite fait de dénicher un garçon ou le garçon a vite fait de dénicher la fille, au choix.

Bref ! c'était amusant car il travaillait deux bureaux plus loin et quand il venait faire sa cour, il ne fallait pas qu'il soit pris en flagrant délit...

On avait donc l'oeil sur la fenêtre côté cour, heureusement qu'il n'y en avait qu'une !... Quand un de nos patrons était dans notre champ de mire, le garçon retournait mettre le nez dans ses papiers.

Je vous assure que le Chef de Fabrication n'était pas dupe. Il avouera plus tard, lors de leur mariage, qu'il faisait exprès de les séparer, non seulement parce que le travail en pâtissait mais il fallait éprouver leur amour.

A leur noce, j'ai été demoiselle d'honneur en robe longue bleu ciel en crêpe... crêpe mousse évidemment !

Il faut vous dire qu'à cette époque, le Chef de Fabrication n'était pas marié. Il nous arrivait de le surveiller lui aussi... le soir... quand sa future venait l'attendre dans la petite rue adjacente. Nous aimions les voir la main dans la main.

La secrétaire du Chef des Recherches avait son poste au même étage mais trois bureaux plus loin, en enfilade côté bureau du Directeur. Si vous saviez comme elle était bavarde ! Quand son patron vadrouillait dans les laboratoires, la voilà qui rappliquait chez nous. Encore à surveiller la cour. Là, c'était marrant... Le Chef de Fabrication surveillait lui aussi notre bureau. Quand il la voyait, il montait les escaliers quatre à quatre.

Elle, plus maligne, regagnait son poste par les portes intérieures, les bureaux se communiquant. Mais il comprend son manège. Un jour, il sait que le Directeur est chez lui, il lui sera donc impossible de s'enfuir.

Tout essoufflé, il ouvre notre porte. Il n'en revient pas... Marie-Thé et moi nous avons le nez sur nos machines et... point de Madame la Secrétaire du Chef des Recherches.

Il reste éberlué... tout doucement, il referme la porte et gagne son bureau.

Il ne reste plus à notre collègue qu'à sortir de derrière la porte, la franchir et regagner son poste par le couloir.

J’en ris encore ; c’est lui qui avait assuré sa cachette ; pas besoin de dessin, vous avez compris j’espère !...

Quand Marie-Thé avait du temps de libre, elle tricotait pour que son amoureux ait chaud.

Avec nous, il y avait un jeune garçon qui effectuait les travaux simples ; il était également coursier ou, si vous le préférez, distributeur de paperasseries d’un service à l’autre.

On s’aimait tous bien dans cette toute nouvelle industrie.

Va se créer le Service Comptabilité et déjà, celui qui en deviendra le grand patron apporte du travail à notre secrétariat.

Evidemment, c’est sur moi que tombe ce nouveau boulot ; sur moi qui ai horreur des chiffres...

Pour l’instant, rien de compliqué. Il s’agit seulement d’assurer la frappe de grands tableaux. Comme je suis scrupuleuse - on ne se refait pas - je m’en tire avec honneur.

Arrive le jour où ce nouveau service va ouvrir ses portes pour devenir autonome en séparant la comptabilité de l’usine grande soeur... ou petite soeur... suivant l’époque.

Son patron demande au nôtre, une de "ses filles".

Réponse :

- A vous de choisir.

Vlan ! son choix se porte sur moi, moi qui lui assure son secrétariat depuis quelques mois déjà ; secrétariat... c’est vite dit... puisque je ne lui assurais que de la dactylographie.

- S’il vous plaît Monsieur le Chef de Fabrication, dois-je le suivre ?

- Bien sûr puisqu’il vous a choisie !...

Quel rude coup ! J’étais bien ici, avec Marie-Thé nous étions du même bord, catho-pratiquantes quoi ! Si j’avais su, j’aurai tricoté moi aussi... non... ce n’est pas mon genre.

Le lendemain, me voici "catapultée" ailleurs. Le grand Chef a un bureau pour lui. Dans l’autre bureau se tassent : le comptable en chef, le deuxième comptable, des employés du service Comptabilité et du service Paye et la secrétaire... moi...

Cette première journée je la passe en pleurs. Plus tard, le comptable en chef me dira que je n’ai pas été marrante. On l’aurait été à moins...

Malgré tout, je dois dire qu’ils sont tous très gentils. Il me faut refaire mon trou... c’est tout.

Je le fais mais je me dis qu’un jour, je rencontrerai bien le beau brun !

Quelques mois plus tard, le grand Chef de la Direction Administrative décide de refaire passer un examen à tous les employés du secrétariat, plutôt toutes les secrétaires sténodactylo.

Moi, pas d’accord du tout. Je me connais, il suffit que ce soit un examen pour que je rate. D’ailleurs, j’en ai bien passé un quand je suis entrée !...

J’en parle au Chef de la Comptabilité :

- Oui ou non, êtes-vous content de moi ?

- Oui

- Alors pourquoi cet examen ?

- Je n’y peux rien, c’est comme ça...

Moi, je pense qu'ils sont "dingues" et n'ont rien d'autre à faire ; je ne suis pas d'accord. Je "plaque" tout et file vers Marie-Thé. Elle non plus n'est pas d'accord...

Toutes deux, nous décidons la grève sur le tas et attendons, bras croisés, qu'arrive le Directeur. Il lui faudra trois heures avant d'être assis dans son fauteuil. Il nous reçoit, je prends la parole et lui expose mon cas.

- Etes-vous content de mon travail ?

- Oui

- Alors pourquoi cet examen ?

- Parce que la Haute Direction Administrative en a décidé ainsi.

- Si je le rate, vous me renvoyez au vous diminuez mes appointements ?

- Bien sûr que non... d'ailleurs pourquoi rateriez-vous ?

- Parce que je suis émotive

- Mais quand vous êtes rentrée, vous l'avez réussi !

- Oui, parce que c'est mon père qui m'a... poussée... alors je m'en suis "fichue" !

Il rit de bon coeur, Marie-Thé, à quelque chose près tient le même langage.

Il nous dit :

- Vous ne pouvez passer outre mais je vous donne ma parole, à toutes les deux, que rien, absolument rien ne changera, même si vous ratez...

Il ne me reste plus qu'à regagner mon domaine après une cordiale poignée de mains.

Je le vois encore... avec son envie de rire... ces deux "follettes" qui s'amusent à faire la grève... et sur le tas encore...

De retour à la Comptabilité, le Chef est aux cent coups, plutôt ne l'est plus car le Directeur lui a déjà passé un coup de fil.

Il m'a cherchée de partout mais il me reçoit cordialement tout en me faisant remarquer que le travail était pressé.

- Soyez tranquille, je ne partirai pas sans l'avoir terminé.

Ce soir-là, je regagne la maison vers vingt et une heures...

Quelle chance ! les parents ne se sont pas inquiétés. Pour Papa, le travail passe avant tout et il commence à se rendre compte que mes heures de sortie ne sont pas "à la cloche", ce n'est pas comme pour les heures de rentrée...

Voici quelques jours que mon père me casse les pieds... enfin... façon de parler, car je les ai encore tous deux en entier.

- Tu devrais faire entrer Jojo dans ton industrie...

- Tu devrais faire entrer Jojo...

- Tu devrais...

La rengaine revenait souvent. Vous savez pourquoi ? Non... c'est certain !...

Tout simplement, Jojo ayant un examen à passer pour entrer en Banque et cet examen étant fixé le lendemain d'un grand spectacle, il n'a pas eu le temps de "potasser" ou bien il n'était pas en forme.

Que voulez-vous ! on ne peut pas jouer sur tous les tableaux comme on dit...

Une vedette !... ça se paye mais Papa s'est senti responsable.

Un jour, je me décide. Je suis éberluée.

- J'ai besoin de quelqu'un au Magasin des entrées, qu'il se présente.

Rendez-vous pris, Jojo est engagé et fait l'affaire. Il est très sérieux, consciencieux, plutôt "tatillon".

Quelques mois passent, il vient dans notre bureau et monte en "grade". De fil en aiguille, il fait sa "pelote" dans mon industrie qui devient la nôtre.

Il se marie avec une gentille copine de Champagneul. De noce avec encore la même robe longue bleu ciel en crêpe mousse mais, comme il faisait un froid à ne pas mettre un chat dehors, j'ai loué une veste de fourrure blanche.

Pour une fois, je me suis trouvée... d'un chic !...

Mon cavalier était un voisin, grand, très grand mais pas encore mon type, d'ailleurs, je n'étais pas non plus le sien.

A cette époque, il y eut un bombardement anglais encore très important.

Le nouveau patron du Service des Recherches occupant le bureau d'à côté, s'est trouvé sous les décombres et n'a pu en réchapper.

Sa secrétaire avait domicile dans notre bureau, nous avons été bouleversés. Paulette était très capable, son Chef lui dictait des rapports où des mots impossibles se bousculaient. Il fallait vraiment être initiée. Elle se défendait bien mais elle souffrait à cause d'un grand jeune homme qu'elle aimait mais lui, sans doute beaucoup moins.

L'ennui c'est qu'ils ont été quelque temps dans le même bureau alors, c'est dur !...

J'étais dans la confidence... enfin, ils ont fini par se marier chacun de leur côté.

Dans ce bureau est née une grande amitié entre Rosa et moi, une amitié de fin d'éternité ; si vous ne me comprenez pas... eh bien ! cela veut dire qu'elle ne s'arrêtera jamais ; jamais sur terre, jamais dans l'au-delà.

Jeantou et elle habitent le même quartier, trois quart d'heures de trajet à pied.

Voilà donc qu'ils se mettent à se fréquenter sérieusement. Voilà donc aussi que pour le bout de chemin que nous avons à faire ensemble, s'engagent des conversations également sans fin mais avec une fin dès l'au-delà... du moins je le suppose...

Je ne cache pas mes opinions. Mes opinions politiques !... non, d'abord je ne sais pas si j'en ai !... Je vais comme tout un chacun chanter au grand stade, à l'occasion d'une fête :

- Maréchal, nous voilà !

Devant toi le sauveur de la France,

Nous jurons, nous tes gars,

De servir et de suivre tes pas...

Maréchal, nous voilà !

Tu nous as redonné l'espérance ;

La Patrie renaîtra ;

Maréchal, Maréchal, nous voilà !...

A l'heure où j'écris ces lignes, je me demande ce qui a pu me faire suivre le troupeau et, aussi à l'heure où j'écris ces lignes, je ne peux plus entendre des serments de toutes sortes sans re songer à ces phrases idiotes !... Oh combien !

Pour en revenir... aux opinions, ce sont mes opinions religieuses bien sûr !...

Là-dessus, je suis intransigeante, les copains le savent, les copains collègues... j'entends... Ce sont toujours eux qui attaquent.

Déjà le "Mommond" de Marie-Thé l'avait fait ; maintenant c'est au tour de "Jeantou". Un soir, j'arrive dans leur quartier sans m'en être rendu compte, tellement engagée dans notre débat. Je n'ai eu plus qu'à faire la route en sens inverse et attendre l'autobus pour Champagneul.

Dans les débuts du Service Comptabilité, il y avait une "Maria" ; elle nous intriguait beaucoup, elle était jeune, vivait seule et le Chef l'avait prise en sympathie, heureusement car elle a eu du mal à comprendre son travail. Un jour où elle rend un bordereau avec des colonnes et des chiffres :

- Maria ! mais c'est faux !...

- Mais non...

- Mais si... pourquoi ces chiffres en haut de cette colonne !... c'est dans cette autre qu'il fallait les mettre !...

- Oh ! mais Monsieur, qu'est-ce que cela peut faire puisque tous les chiffres y sont...

Inutile de vous dire que ce fut un fou rire général.

Notre Chef de Service n'eut plus qu'à prendre son courage à deux mains et à bien lui expliquer le travail.

Elle s'est mariée peu de temps après et est partie en Afrique du Nord. Je crois qu'elle a été heureuse.

Il faut dire aussi qu'elle avait le genre "aguichant" et des dessous "affriolants". Quelquefois un de ces Messieurs laissait envoler une feuille ; pas une feuille morte du temps d'automne... nous n'étions pas dans les forêts ni sur les quais... dommage d'ailleurs ! mais une feuille de papier, une feuille toute "bête" sans romantisme. Cette feuille allait... exprès... se nicher sous le bureau de la demoiselle et le Monsieur... exprès... risquait un oeil par dessous. Ce n'était pas bien méchant... non... Cela nous valait une petite récréation quoique, je ne voyais pas l'intérêt de la chose.

L'on me répétait de drôles d'histoires. Elles se passaient entre homme et femme, entre homme et homme, entre femme et femme ; cela me répugnait et à ces moments-là, je me disais :

- Non ! tu ne peux pas continuer ainsi ; le grand brun aux yeux doux se présentera sûrement, il n'y a aucune raison... oui... aucune.

Ma soeur s'était donc mariée ce début d'année 1944 et mon premier neveu était là depuis le vingt six novembre.

Je tricote beaucoup mais à la maison... C'est mignon à confectionner des brassières de bébé, cela change un peu l'esprit mais je vous en ai déjà parlé...

Seulement, Lonlon arrivant sur ses dix sept ans, les petits copains frappaient à la porte, dont Roger, notre voisin, dont Pierre, le fils du charcutier, dont... dont... et Maman et moi, le nez sur nos aiguilles, nous pouvions bavarder sans perte de temps ; c'est précieux le temps...

Aussi cela augmentait ma ronde des copains - les plus âgés, les "comme moi" - les plus jeunes.

Il nous arrivait d'aller à l'opéra ou au théâtre de la grande ville.

Dans ces occasions-là, nous partions une bonne "bande" souvent à pied mais aussi en tramways quand ils fonctionnaient encore. C'était chouette les tramways. Sur la plate-forme, je me souviens d'une de ces parties de "quatre coins"... un régal !

Suzon, François, Jacques-Henri, Jeannette, moi... juste le nombre.

Lonlon, Roger et moi, quand nous décidions de "baguenauder" rue de la "Ré" - quelle ville n'a pas sa rue de la "Ré" - nous trouvions toujours un moyen de nous faire remarquer. L'un marchait en boitant, l'autre en se désarticulant, le troisième imitant l'idiot du village... C'est curieux comme je pouvais garder mon sang-froid dans ces moments-là !...

Rosa a un fiancé prisonnier ; il lui faut rompre car elle aime Jeantou et il l'a demandée en mariage.

La situation est délicate ; il faut lui écrire la vérité et cela lui est difficile et pénible. Je la comprends mais... ainsi va la vie !...

Elle me demande d'accompagner un camionneur pour reprendre ses meubles chez celle qui devait être sa belle-mère, à cinquante kilomètres de là.

Sympathique notre Chef !... Il me donne une journée de liberté et... service accompli sans histoire.

Rosa veut se marier devant Monsieur le Curé alors son Jeantou apprend son catéchisme, peut-être que nos discussions ont été bienfaisantes !

Un an après naît une petite fille : Marie-Joseph, Marie-Jo, que j'aime beaucoup.

Après la Libération, l'ex fiancé, de retour, trouve chaussures à son pied et convole lui aussi en justes noces. Tout est bien qui finit bien.

En 1946, on re-déménage, on change de bureau j'entends... rien de tel pour secouer la poussière... C'est plus clair, plus vaste ; on embauche, le service s'étoffe.

La C.F.T.C. me demande d'être déléguée. Déléguée... moi !

- Mais, Monsieur, je n'y connais rien !

- Peut-être mais nous ne trouvons personne d'autre alors, en attendant... acceptez. Vous rendrez service.

Ainsi, je suis déléguée au Comité d'Entreprise et aussi déléguée du Personnel.

Je vais aux séances du C.E. mais je ne me souviens pas y avoir pris une seule fois la parole. En tant que déléguée du Personnel, c'est plus dans "mes cordes".

Des collègues viennent se plaindre que l'Usine "A" a touché des blouses et pas nous, l'Usine "N" ; pourtant, nous dépendons du même Directeur Général. Rendez-vous pris avec ce Directeur Général, je me présente.

- Comment, vous n'avez pas eu vos blouses !... Mais c'est de la faute de votre Directeur... Je lui envoie de suite une copie de la missive.

- Merci Monsieur le Directeur Général.

- Soyez tranquille, "mon ange", vous serez servie.

"Mon ange", c'était chaud ça et j'apprends que c'est sa façon à lui de recevoir les employées mais... suis-je dans les chérubins ou les séraphins !...

Le Directeur m'appelle ; en effet, il n'en avait pas reçu "l'ordre" mais maintenant c'est fait ; toutes les employées sont en blouse blanche en attendant, plus tard, d'être en blouse bleue et, encore plus tard... sans blouse du tout.

Un jour, plutôt en début d'un après-midi, je suis si fatiguée - on a veillé tard pour la répétition de "La Passion" - que je m'endors sur ma machine à écrire.

Les collègues se récrient... Il faut croire que les oreilles ne s'étaient pas endormies car le premier comptable leur dit :

- Laissez-là !...

Je n'en reviens pas, je me dois donc de dormir encore quelques minutes.

Enfin, les yeux grands ouverts, un sourire de "merci" aux lèvres, je frappe sur cette machine, je redouble d'ardeur, je leur dois bien ça.

C'est la seule fois que cela m'est arrivé.

Une autre fois, le Chef me demande de consacrer toute ma journée pour aider ma collègue dans ses factures ou avoirs ; elle a pris trop de retard.

Bon, j'en mets un drôle de coup comme l'on dit. Le soir, le travail est si avancé que ma collègue est presque furieuse.

Le Chef :

- Vous voyez, le nombre qu'elle a fait !

Elle :

- Oui, mais on ne peut pas tenir cette cadence tous les jours...

Le Chef :

- Mais si !

Effectivement, je n'avais pas pensé que je pouvais lui faire du tort.

Je me suis dépêchée, je ne voulais pas prendre de retard dans mon travail.

Cet été quarante six, en juillet plus exactement, je découvre Mizoën ; Marie-Thé m'en a parlé.

Comme je vous l'ai dit, c'est un village au-dessus du lac de Chambon dans l'Oisans. Très peu de gens... mais l'ancienne cure est transformée en Auberge de Jeunesse.

Elle appartient à "Arts et Joie" qui est le service "Loisirs" de la C.F.T.C.

Comment se fait-il que mon père me laisse partir seule ? Je ne lui dis pas que c'est mixte, je m'en garderai bien !...

Après un long voyage en train, je dois prendre une correspondance à Grenoble ; je la manque. Me voilà dans de beaux draps ou plutôt non... je risque de dormir sur un banc si je ne prends mon courage à deux mains pour chercher une chambre... dans mes moyens financiers. En fait, je me débrouille pas si mal, personne ne m'a avalée...
Le lendemain, direction l'Oisans.

Au terminus, je descends bien sûr et, ô surprise, un grand garçon s'avance :

- Bonjour, tu es Claude ?

- Oui

- Tu as fait bon voyage ?

- Oui mais j'ai manqué la correspondance hier au soir !

- Je suis déjà venu pour te recevoir

Quelle gentillesse René, quel accueil ! Je ne t'oublierai jamais. C'est la première fois qu'un garçon me tutoie sans me connaître.

Une petite montée, même une grande... pour arriver à l'auberge.

La mère aubergiste, Simone, une personne déjà les cheveux gris, réceptionne son petit monde.

Je suis logée en dortoir avec quatre ou cinq filles. D'emblée, c'est sympa. Que dis-je !... sympa... non, plus que ça, bien plus !!!

Ici, c'est chaud, très chaud. Garçons et filles sont copains de suite.

C'est assez bien partagé... autant de l'un que de l'autre... de sexe je veux dire.

Combien sommes-nous ? Trente, quarante, parfois cinquante.

L'ancienne cure abrite donc les filles ; les garçons logent dans le village ; des chambres y sont louées même des granges quand il y a surnombre.

Midi. Ce petit monde s'installe dans un grand réfectoire construit à côté, à l'ombre d'un grand arbre et d'une petite église.

Il y a un cuisinier ; le menu affiché dès le matin permet quelques entorses.

Aussi, se distinguent :

- Un prêtre en vacances qui nous sert d'aumônier

- Des garçons, deux ou trois, connaissant la montagne et qui organisent les balades. Quelquefois même, c'est le prêtre qui est Premier de Cordée.

Le soir, se discute l'emploi du temps du lendemain ; les groupes se forment et les randonnées se préparent.

Oh Mizo ! si tu savais ce que tu m'as apporté !...

Ces vacances-là je découvre tant de choses !!!

- Le rire, le rire des soeurs jumelles ; elles viennent de la même ville que moi ; heureusement que l'on arrive à les distinguer l'une, l'autre...

- La franche camaraderie des garçons et des filles. Est-ce là que j'ai appris à être "copain", vraiment "copain" !!!

- La montagne, les monts, les prés, la neige, les grands déserts d'herbes folles, les torrents, les gués, le bleu vraiment bleu du ciel, les orages tumultueux sans honte et fracassants, la pierre qui roule sous le pied, celle plus glissante dont il faut se méfier et puis le soleil. Le chaud soleil qui vous découvre, vous met à nu et vous pénètre.

Oh Mizo ! laisse-moi parler de toi... Laisse-moi te dire que là, je romps le lien ombilical, le lien fraternel ; je ne suis plus ni soumise, ni révoltée.

Je suis moi-même, pleine de vie, pleine de chansons ; plutôt une autre moi-même jusqu'alors inconnue.

Nous sommes douze pour la balade de "l'Alpe de Vénosc". Sac au dos, le sandwich prêt ; aux pieds des chaussures cloutées - j'avais pu m'en procurer avant le départ - l'anorak et le pull dans le sac - anorak confectionné dans de la toile de tente militaire américaine dont j'étais très fière.

Des fleurs inconnues jusqu'alors devancent nos pas. La petite troupe, en bout de route, plutôt de chemin, découvre un bar restaurant où l'on se fait servir des framboises des bois à la crème fraîche.

Avec nous, un grand garçon amateur de photos ; il se régale, la vue est imprenable sauf pour son appareil.

Les plus chevronnés sont partis pour deux jours, plus en hauteur que nous.

Clavans ou Besse en Oisans nous accueille pour des myrtilles. Nous n'oublions pas que ces gâteries ne sont toujours pas permises dans les villes. Je me souviens qu'à Clavans, notre groupe restreint, six ou sept autour d'une table bien servie - jambon de campagne, beurre, fromage, un "quatre heures" quoi ! - s'était donné en spectacle.

Et oui ! à tour de rôle nous avons déclamé ou chanté notre propre répertoire.

- Le jour s'achève

  L'astre aux reflets d'argent

  Sur les flots vacillants

  Au loin se lève

Vous avez reconnu "Santa Lucia"... j'espère ; ça... c'était la mienne.

Ici, seule avec les petites jumelles, notre élan est barré par des champs de myrtilles. Ça glisse, alors, sans concertations, nous voilà toutes trois dévalant la pente sur le derrière. Pas besoin de luge mais le short en a rougi !

Il y avait un lavoir dans ce village. Filles et garçons allaient laver leur linge, une vraie partie de plaisir ; je ne savais pas que des garçons pouvaient laver leur linge !...

La plus belle balade fut celle du "Plateau d'Emparis".

Nous étions neuf ; neuf à la rencontre d'une nuit étoilée, neuf à la recherche d'un abri pour la nuit.

Une bergerie nous accueille et, tel quel, sur la paille après le partage du pain et du fromage, nous nous endormons, la joie au visage, enfin... la mienne, c'est sûr ; les autres... je ne peux que la deviner.

Le lendemain, le soleil est si matinal qu'il nous veut au-dehors pour l'admirer ; il rayonne, il envoie sa couleur rouge, orange, or.

Un peu d'eau aux yeux du visage, histoire de les faire ouvrir plus grands et voilà les filles à la queue leu leu qui se démêlent mutuellement la chevelure.

Cela permet une pose formidable dans l'appareil photos des garçons...

C'est grâce à cela que je vous donne ces souvenirs, j'ai les images sous les yeux et, en plus, ils prennent dans ma mémoire un goût de réalité, de revécu si vous préférez.

La fin du jour nous amène sur le "pont du Gua" vers "La Grave". Retour par le car. Quelle belle journée ! non, quelles belles journées !...

Je dois vous parler des corvées ; il y en avait bien sûr... déjà très heureux d'avoir un cuisinier et une mère aubergiste à qui incombaient le secrétariat, l'économat, la comptabilité. En plus, elle avait toujours le sourire aux lèvres. Qu'est-ce qu'on l'aimait ! Toujours présente... sans présence !...

Le matin, après le petit déjeuner :

- Epluches des légumes... en chansons.

Au moment des repas :

- Préparation des couverts

- Vaisselle et essuie vaisselle

Si vous saviez comme tout était rapide et, en plus, toujours tout en ordre.

Les plus âgés donnaient l'exemple aux plus jeunes et ceux, j'allais dire... toujours en balades, s'octroyaient quand même une coupure de repos, alors... évidemment... c'était leur tour.

Trois semaines ainsi et c'est le retour. Je rejoins la famille à la campagne. Mon père... et ma mère aussi... n'en reviennent pas de ma mine réjouie et superbe.

J'ai déjà le feu vert pour l'été prochain mais... motus sur les escapades, sur les marches plutôt longues, sur la compagnie des garçons...

Au bureau je raconte ou conte... comme vous l'entendez... mes vacances à Jeantou :

- J'ai fait de la montagne

- Quelle montagne ?

- Vénosc, le plateau d'Emparis, et...

- Mais voyons, c'est de la montagne à vaches, vous n'avez pas fait d'escalade de rochers ni traversé de glaciers !...

- Non, bien sûr !

Et le voilà qui rit de bon coeur. Moi, vexée, je me promets que le prochain été me verra plus haut, toujours plus haut sera ma devise.

Février 1947 m'amène une nièce. Elle est petite mais mignonne oh combien ! Une jolie petite brunette au visage ovale parfait.

Ma soeur habite maintenant un deux pièces cuisine juste en face de notre maison et j'aime passer un moment chez elle le soir au retour du travail.

Pas tous les soirs... non... mais elle m'accueille bien, me laisse m'occuper des enfants ; pourtant, vous savez, n'ayant pas du tout la même façon de vivre, nous ne nous gênons pas pour nous attraper le chignon... Je plaisante ! nous n'allons jamais plus jusque là.

Ma soeur nourrit ses enfants au lait naturel. Un jour où Maryse se délecte, Christian eut ces mots charmants :

- Moi, j'ai deux petits n'anges !

- Qui donc ?

- Ben... Maryse et puis Maman !...

Le dimanche, quant ce petit monde est à la maison familiale, me voici bonne d'enfants. Mon père est heureux ; plus il y a de va et vient, plus il est content.

Il faut dire qu'il les aime ses premiers petits enfants ! Maman aussi mais je pense que, quelquefois, elle aurait aimé se reposer un peu. Après tout, Michel-Guy n'a que onze ans et Daniel sept ans.

Quand je ne suis pas bonne d'enfants, je rejoins "Arts et Joie" pour une sortie dans la campagne environnante, ou encore pour une partie de patins à roulettes ; je n'en ai pas fait

suffisamment pour récolter une médaille olympique !!! mais une partie avec les soeurs jumelles et... tout le monde ou presque... sur le derrière, plus souvent que sur les patins, croyez-moi, cela fait passer un agréable moment - tant pis pour les bleus et les courbatures.

Mon beau-frère passera des examens à la Préfecture ; il y gravira des échelons grâce à son amour du travail honnête, à sa compétence et son courage. Il en deviendra Directeur de Cabinet.

Il faut vous dire que ma soeur ne lui laisse guère le temps de souffler et, ensemble, ils rabâchent les leçons souvent en promenant le landau de l'enfant pas encore endormi.

Juillet 1947 me retrouve à Mizoën, sac au dos, chaussures cloutées aux pieds.

Cette année, le meilleur de l'équipe, pour la haute montagne s'entend... c'est bien "Mimi". Idiot ce diminutif quand on est adulte mais il ne viendrait à personne l'idée de l'appeler autrement.

Il n'est pas grand, tout en muscles et en nerfs, sûr de lui ; la montagne est sa vie.

Le "Cassini" nous accepte une dizaine dont "Malou", chevalière sans peur et sans reproche, "Jeannette", collègue de bureau. Cette "autre" - laborantine dans la même industrie - a le vertige.

Nous nous encordons pour l'arête et l'encadrons si bien qu'elle finit par passer et... repasser. On ne pouvait pas la laisser là-haut ; "Mimi" n'aurait jamais fait ça... il l'aurait plutôt mise sur son dos !

Nous allons à Huez par le col de Marenne avec "Toubib" comme guide et "Suzie" sa fiancée. Au retour, un mulet sur le sentier... le muletier propose son dos, pas le sien, celui du mulet. Qui ose... dans une descente pareille ? Moi bien sûr !...

Quand il faut traverser un torrent, "Malou" s'engage, moi... je suis. Je me dis que où "Malou" passe, je passe. Bonne devise n'est-ce pas ! Bon exemple surtout car cette copine sera plus tard Première de Cordée au "C.A.F.".

Mais la plus belle est, pour sûr, le glacier du "Mont de Lans".

Enfin, Jeantou ne se moquera plus de moi.

Dix huit à monter au refuge "Evariste Chancel". La montée, plutôt la marche d'approche, nous fait dépasser les trois maisons de "Cuculan" puis c'est le désert, l'herbe sèche de ce chaud juillet, la pierre, la réverbération du soleil sur les pics, l'herbe plus rase, le névé, le petit, tout petit lac.

Merveille !... des edelweiss... Petite fleur que j'ose cueillir pour une première fois, tu deviendras la compagne d'un livre aux pages souvent retournées. Ne pensez pas que je rabâche... si... d'une certaine façon puisque c'est mon "Livre de Messe" dont je veux parler...

Notre aumônier est là. Pour la prière du soir un peu écourtée nous chantons :

- "O nuit qu'il est profond ton silence, quand les étoiles d'or scintillent dans les cieux"

et terminons par un "Notre Père".

Nous avons bu un vin chaud et nous nous allongeons pour la nuit sur des paillasses, serrés les uns contre les autres.

Nous sommes à 2500 mètres et il ne faut pas laisser s'éloigner notre propre chaleur ; nous récupérons le chauffage...

Le lendemain, après une nuit, les yeux plus ou moins fermés ou ouverts, du moins pour moi car l'altitude me gêne - elle ne gêne pas moi mais mon sommeil, peu importe... je ne m'en préoccupe pas - nous assistons à une Messe. Le jour se lève à peine, déjà sac au dos, nous gravissons les névés ; d'ailleurs voici le glacier du "Mont-de-Lans". Je crois me souvenir qu'il a six kilomètres cinq cents de long mais il est facile.

Tous à la queue leu leu, le plus brave devant donc... "Mimi" ; un... presque aussi brave derrière, au cas où...

Nous sommes au pied du "Pic de la Grave", 3669 mètres, et passons le col de "la Lauze" de 3500 mètres. Nous nous séparons pour la descente du "Jandri" - trois cordées suffisent - il y a peu de crevasses mais déjà le soleil chauffe et l'on sent crisser la glace.

Si je vous pose cette question :

- Quelle est la couleur du ciel, hors nuages ?

Vous me répondez :

- Bleu ciel

Bien sûr ! cela va de soi... Ce jour-là, il était bleu marine mais pas un marine foncé, un marine clair...

Chaque fois que je passerai à cette altitude, je découvrirai un ciel bleu marine clair et cela nuance toutes les autres couleurs :

- celle du rocher, du rocher "bloc", du rocher "pic",

- celle de la pierre déjà détachée,

- celle du petit oiseau des neiges,

- celle de la neige, des cristaux de neige ; ils sont multicolores mais, si on les détache, ils peuvent être "or", or uniforme suivant la position du soleil,

- Nous... nous avec nos visages rouges, "rouge-saumon", "rouge-crevette", "rouge-crème solaire".

Bref ! nous nous sortons du glacier ; j'allais dire... débarrassons car les estomacs réclament et ce sera mieux de nous asseoir un peu. Quel délicieux pique-nique avant la longue marche dans la "Vallée du Diable", la "Vallée des Gousses" !

Paysages lunaires, volcaniques, désertiques. Rien n'y pousse.

Ici ou là un petit lac, plutôt un point d'eau, peut-être même une retenue de pluie.

Mimi s'éloigne, il part en reconnaissance ou bien il a trouvé mieux... une eau pour lui tout seul, une eau pour y faire un plongeon. Ça... c'est tout lui. Il ne craint ni le chaud, ni le froid.

C'est un dur, un sensible, un amoureux de la vie, des merveilles de Dieu placées là dans un trou de rocher.

Comme toujours et comme chaque fois... l'arrivée à Mizo : les pieds traînards, les estomacs dans les talons mais, comment font les estomacs pour descendre jusque dans les talons !...

Une ronde dans la cour et voilà que ça explose :

- "Cuisinier, cuisinier, c'est nous qui sommes les crevards...

Cuisinier, cuisinier, nous venons pour grailler... grailler..."

Cet air que je vous livre sans musique, mettez-y donc celle que vous penserez la plus adéquate !...

Lors d'une autre randonnée de deux jours, nous avons dû passer la nuit dans une bergerie. J'avais le duvet de mon beau-frère, duvet correct pour une personne mais... pas pour deux, surtout si la copine a le double de poids que vous... Eh bien ! il a fallu y entrer coûte que coûte. En sortir n'a pas été plus facile ; il a fallu que les copains tirent, une tête d'un côté, le fond du duvet de l'autre. Quel fou rire !

- "Tu l'as voulu, t'en plains pas,

  T'as voulu y aller la Rosalie.

  Tu l'as voulu, t'en plains pas,

  Fallait pas y aller avec les gars !..."

Non, je ne me plaignais pas, j'étais heureuse. En plaçant un pied devant l'autre, nous chantions ; nous chantions par les chemins, par les sentiers. Moins... en escaladant, il fallait réserver son souffle.

Nous chantions des chansons comme il s'en fredonne tant dans le monde des randonneurs, des amoureux de sentiers, de forêts, de la nature... quoi !

- "Là-haut sur la montagne"...

- "Sur les monts tout puissants"...

- "Tu marcheras dans la poussière que soulèveront tes souliers"...

- "Ne pleure pas Jeannette"...

Vous voyez, elles sont quand même mieux que les précédentes... Inutile aussi de vous en parler plus longuement ; dans ce domaine, vous en savez autant que moi.

Chaque fois que je reviendrai en ville, sachez, une fois pour toutes, que j'aurai les lèvres brûlées, brûlées par le soleil sur le glacier... Au bureau, l'on me voit pendant un mois barbouillée de mercure au chrome rouge. Belle preuve n'est-ce pas !

Arrive novembre 1947. Cela veut dire que le vingt neuf j'aurai vingt cinq ans. Quand on n'a pas d'époux à son bras, on se fait coiffer du célèbre chapeau de la Sainte Catherine. C'est la coutume. Je m'aperçois que le bureau - les collègues du bureau - prépare quelque chose en "douce". Un petit papotage par ci, un petit papotage par là, et voilà, vous avez compris...

Comme le grand Chef s'occupe aussi du Magasin Général, je peux prévoir une vingtaine de personne car je préviens, qu'après le travail, j'arroserai ça...

La veille, j'avais fait de la pâtisserie ; vous savez, en quarante sept, nous n'avions pas encore des étalages regorgeant d'un tas de bonnes choses et la pâtisserie maison était très appréciée. J'ai sans doute fait des "pique-niques" et des "tartes retournées", c'était ma spécialité et je me vois encore me baguenaudant dans l'autobus avec ces gâteries.

Comme le voulait la tradition, l'après-midi fut sensiblement écourtée et les rires commençaient à fuser dans les bureaux et les ateliers. Donc, à la "Compta", voici la nappe mise et les couverts posés.

Un "Vive la Sainte Catherine" retentit et je m'efface sous un grand chapeau de carton et rubans en papier fin multicolores.

Au nom de tous, le Comptable me présente un cadeau. Evidemment j'ai mis du temps à défaire les noeuds et, ô surprise !... c'est un poudrier, un beau poudrier or décoré d'un oiseau sur une branche de fleurs finement ciselée.

Ouvert, il a sa glace et une place pour le bâton de rouge à lèvres. Je peux vous le décrire avec précision car il est toujours là... je l'ai sous les yeux.

En plus, il me dit que c'est lui-même qui l'a choisi ; je me demande si cela ne me fait pas encore plus plaisir que le cadeau... Un homme qui s'est chargé de cet achat !!! Vraiment il marque un point... même plusieurs points... Je suis touchée et émue.

Il y a aussi un superbe bouquet mais comme on ne peut pas rester à s'extasier, chacun s'installe et déguste.

Le Chef a invité le Directeur ; il se mêle un moment à nous et il y va de son discours ; je ne sais pas si j'ai osé répondre... non... je ne m'en souviens pas.

Un grand merci est certainement la seule chose que j'ai été capable de dire.

Tous bien restaurés, nous nous mettons à chanter. Assise à la droite ou à la gauche du grand Chef, je lui donne le bras, les autres en font autant et nous nous balançons, histoire de rythmer la chanson.

Le répertoire varie entre les airs d'opérette et les airs de randonnées connus de tous.

- "A la pêche aux moules... moules... moules...

  Je ne veux plus y aller maman,

  Les gens de la ville... ville... ville...

  M'ont pris mon panier maman"

Vous voyez, les chansons plus ou moins grivoises n'ont pas été de "mise" et c'est la joie au coeur que nous nous séparons. Il est au moins vingt et une heures.

En juin 1948, nous décidons d'un voyage à Genève. Non, pas moi mais quelques copains du Chef comptable et lui, m'invitent. Nous seront deux femmes, la sienne, moi - six hommes.

J'en garde un agréable souvenir - traversée du Lac Léman, repas champêtre, achat de chocolat et quelques autres bonnes choses.

Les photos me rappellent ma coiffure de cette époque "à l'aiglon". Vous savez, je suppose, que celle-ci se veut tout en bouclettes ! Ce genre m'allait bien et... si je me détaille... j'arrive à me trouver jolie, même souriante. Les Messieurs sont très chouettes et très galants avec nous deux.

Voilà donc que le service re déménage ; il s'est tellement étoffé que nous aurions fini par nous asseoir les uns sur les autres.

Peut-être que ces Messieurs ne s'en seraient pas plaints mais le travail... si.

Je suis responsable du secrétariat et j'arrive à avoir du personnel à commander. Je n'aime pas dire cela... c'est cependant vrai ; j'ai cinq à six femmes qui acceptent "mes" ordres. Autrement dit : je reçois le travail du Chef de service, courrier dicté surtout ; ça c'est pour moi mais la "Compta" s'est divisée en sections et celles-ci apportent états, factures, courriers.

Ma tâche est de partager le boulot et je le fais en tenant compte des capacités et des performances de chacune.

C'est fou ce que nous travaillons !... Nous allons au toilettes. seulement quand ça ne peut plus attendre... en plus, nous faisons l'aller et retour au pas de course.

Je me demande si je n'étais pas trop "dure" car il m'est arrivé de dire :

- Ce n'est pas le travail qui tue !

Ce jour-là, j'aurais mieux fait de garder ma langue. Plus loin, vous verrez pourquoi ! Je crois que mon père m'a déteint dessus ; lui qui a passé des nuits à travailler ; lui qui a mené ses

ouvriers au pas de course ; lui qui nous faisait levés tôt le dimanche à cause de la Communion ; lui qui... lui qui...

Bref ! il est arrivé que du personnel extérieur travaillant à l'aménagement du terrain, colle son nez aux vitres et l'un des ouvriers m'a dit :

- Je n'en reviens pas, je croyais que dans les bureaux on foutait rien.

Vlan ! c'est démenti...

Et l'hiver arrive. On le reconnaît celui-là... Il lui suffit d'enlever les feuilles à tous les arbres. Il lui suffit de nous envoyer les moineaux bien près des fenêtres. Il lui suffit de glacer l'eau des rigoles et même dans les canalisations. Voilà ! nous y sommes...

Mais je sens que je vais rudement les aimer les hivers... tous les hivers à venir. Pourquoi ? Tout simplement parce que le précédent m'avait vu avec une bande "d'Arts et Joie" sur les pentes du "Revard".

Pas un seul "crack" mais chacun se passe le tuyau recueilli de ci, de là. On chausse ; les petites jumelles démarrent... vlan ! sur le derrière. J'en fais autant... et j'hurle : Maman !

Un crack, un vrai, passe à toute vitesse :

- Mais elle ne veut pas venir votre mère !...

De quoi je me mêle... hein ! Et puis je me demande s'il s'est autant amusé que nous !!!

Bref ! cette fin quarante sept, avec Jeantou, Rosa, Jeannette et deux autres... nous partons pour Huez.

Première leçon donnée par ce champion de Jeantou. Je tiens debout, je glisse, je m'arrête. Oh ! je ne suis pas encore sur une grande piste - une rouge - une noire - mais il faut bien débuter n'est-ce pas !... Mais il faut bien... faire ses classes !!!

En février quarante huit, on remet ça !... Les mêmes plus des copains "d'Arts et Joie" : le grand René, le petit Mimi et Jean le spécialiste des photos. Cette fois, nous sommes partis deux jours, les sacs pleins de ravitaillement. On trouve assez difficilement des "châlits" pour la nuit ; enfin ! une offre acceptable. Ouf ! tous casés... Ceux qui ne se connaissent pas, font connaissance et se trouvent, il me semble, sympathiques. Même Jeantou qui me dit :

- Ils sont bien vos copains !

C'est vrai, je suis très fière d'eux et je commence à me sentir l'âme d'une skieuse autant que l'âme d'une montagnarde.

Vous dire qu'à la maison tout va bien... hum ! c'est beaucoup dire... Papa n'aime pas me voir partir dans le froid... sac au dos, habillée d'un pantalon... ça fait mauvais genre... quoiqu'au début, nous louons les skis et les chaussures sur place ; autant qui ne sont pas à la maison...

S'il me voyait, l'été sur les glaciers !!! Enfin ! je sens que je ne pourrai jamais lui faire partager ma joie... tant pis !!!

Autant vous dire de suite que, dorénavant, à chaque sortie de ski, j'aurai droit à me faire traiter de folle. Autant vous dire de suite que je finis par attendre les derniers instants pour le prévenir. Autant vous dire de suite que chaque fois je partirai en pleurant.

Je n'aime pas le rendre malheureux mais je ne veux pas céder.

C'est ma vie même qui est en jeu ; il ne peut pas l'organiser pour moi !...

Plus tard, je comprendrai ce qui se passe en lui ; nous en reparlerons.

Quand Louis part au régiment, je l'accompagne avec Papa jusqu'à la gare de la grande ville.

Tous deux, nous le quittons les larmes aux yeux. Arrivée au bureau je ne peux plus retenir les sanglots et je pleure toute la journée. Les autres essayent de me consoler... rien n'y fait ! Ne croyez surtout pas que je n'ai pas accompli ma tâche !... Vous savez, on peut faire les deux à la fois...

Ces toutes dernières années nous avaient rapprochées, nous sortions avec ses copains. Il m'accompagnait quand "Arts et Joie" donnait une soirée de gala. Oh ! gala est un bien grand mot !... nous passions simplement l'après-midi d'un dimanche à danser...

Louis aimait, Pierre-Jean... non.

Son copain Jean arrose ses vingt ans ; les parents ont bien fait les choses. Ils tenaient un magasin dans la grande ville et c'est dans ce magasin que la fête eût lieu.

Buffet très bien garni, champagne comme il se doit. Evidemment nous dansons, nous étions une dizaine de couples.

Vous ne me croirez sans doute pas, c'est cependant vrai... ce Jean-là ne danse qu'avec moi. Il est grand, pas vilain garçon et surtout... très, très gentil mais... pourquoi n'invite-t-il que moi ? J'ai cinq ans de plus que lui... Un moment les lumières s'éteignent, je suis presque certaine que Louis en est la cause.

Jean me serre un peu plus dans ses bras, les autres s'écrient...

Encore une fois, je ne suis qu'une imbécile, je ne comprends pas ou, plutôt, je ne veux pas comprendre...

Je ne m'y attendais pas... c'est tout.

Si vous saviez le bon souvenir que j'en garde !

Quelques jours plus tard, à une répétition de théâtre, quand la pièce le permet, il se tient toujours à mes côtés.

Bon sang ! je n'avais qu'un geste à faire ou qu'un mot à dire...

Après, c'est trop tard ; une nouvelle arrivée à Champagneul lui met la main dessus ; ils se marient très vite.

Oh ! combien je voudrais que ce mariage fût réussi !...

Quand nous avions fêté les vingt ans de Louis, Lonlon pour ces demoiselles, comme pour ma soeur et moi, il y eut une petite fête un samedi soir dans notre salle de séjour/cuisine.

Pierre-Jean, lui, n'a pas été gâté à cause de la guerre.

Ce soir-là, une des fenêtres donnant sur la rue était entrouverte et les garçons l'ont enjambée, plutôt s'y sont engouffrés... une véritable invasion !

Jean était du nombre. Toute cette jeunesse avait beaucoup ri et dire que je me trouvais vieille !!!

Voilà pourquoi je n'avais pas été accessible pour Jean.

Nous avions chanté, Louis était un garçon animateur comme son père. Son répertoire était surtout Maurice Chevalier et Charles Trénet.

- "Sur la route blanche,

Un petit âne s'en allait.

C’était un dimanche

Dans les bois les fleurs embaumaient"

- "Je chante, je chante soir et matin,

Je chante sur mon chemin.

Je chante, je vais de ferme en château,

Je chante pour du pain,

Je chante pour de l’eau"

Cet été 1948, c’est en août que je partirai retrouver les montagnes, mes chères montagnes, vous qui donnez un sens à ma vie !... Vous qui m’obligez à me dépasser !... Non, vous ne m’obligez pas, je ne sais plus vivre autrement, c’est tout.

Jeannette et Malou sont à l’auberge. Je ne sais pas pourquoi nous formons une bande de cinq filles ? Des affinités probablement...

Mizo nous verra sur les rochers du torrent ; Mizo nous verra sur une route, les pieds nus - un pari.

Mimi aussi est arrivé et tant d’autres !

C’est le onze août que nous ferons la longue marche d’approche de "l’Etendard" et nous sommes onze.

Sept heures de prairies, de dures montées dans la pierraille du glacier avant d’atteindre la bergerie au nom pompeux du "Chalet de la Valette".

Les moutons nous attendent, du moins je suppose qu’ils ne sont pas mécontents de voir d’autres visages que celui de leur berger.

Le dortoir est au-dessus d’eux ; la paille sera notre grand lit.

Pour ma part, je laisse s’installer les autres confortablement sur le fond, sur le meilleur. Mon souci de leur bien-être fait qu’il ne me reste surtout que des crottes de mouton ; pour la paille... heu !... il me faudra une loupe... Peu importe !... comme chaque fois, je ne dors que des moments entrecoupés. Sur un "matelas" plus épais, cela aurait été, sans doute, du pareil au même...

Le lendemain, avant le jour, tous debout.

Mimi est notre guide, il sait ce qu’il faut faire ; il le sait si bien qu’il nous dit que nous n’avons qu’à nous recoucher... vu le temps. Il neige, c’est bouché ; impossible d’attaquer le grand glacier et l’arrête de... notre "Etendard".

Discussion :

- Faut-il abandonner ?

- Non

- Est-il possible d’attendre le lendemain ?

- Non, nous manquerons de ravitaillement.

Mimi n’hésite pas longtemps :

- Je retourne seul à Mizoën chercher des victuailles.

Incroyable ça... sept heures aller, sept heures retour chargé comme un baudet.

Il le fait ; peut-être même heureux de ces quatorze heures de marche seul dans cette nature presque vierge qu'il aime bien autant que moi.

Nous, nous farnientons, prenons des photos, prions le Seigneur. Lui seul peut nous donner du beau temps pour le demain... juste sur notre parcours... et tout d'abord nous ramener Mimi sain et sauf, sorti de la bourrasque.

La nuit nous le ramène... bel et bien... comment a-t-il fait pour ne pas se perdre !...

Exaucés, le lendemain grand beau temps. Après la Messe, nous démarrons au tout petit jour puis nous formons deux cordées, la neige fraîche peut nous cacher les crevasses.

Vers onze heures - onze heures trente, nous pouvons planter le drapeau, si drapeau il y a... sur le "pic de l'Etendard" à 3468 mètres.

Le repas de Mimi fait du bien aux estomacs et l'eau aussi. Ce jour-là, pour ne pas trop l'user... l'eau bien sûr... j'ai léché de la glace malgré l'interdit formel.

C'est fou ce que l'on peut avoir soif, le soleil sur la tête, la neige sous les pieds et, entre les deux, cet air si pur qu'aucune odeur ne dérange les narines... même pas la nôtre, même pas notre sueur, j'allais dire... notre saleté...

Et la descente commence. Le haut était si "pentu" que nous ne pouvons que courir... courir... sauter plutôt.

Comme nous faisons un détour, histoire de se régaler un peu plus, nous voilà au milieu des crevasses, belles à avoir envie d'y descendre au fond... juste pour voir...

C'est bien de moi... ça ! Heureusement que les garçons empêchent les filles de faire des bêtises ! Nous les contournons avec circonspection. C'est la première fois que je vois d'aussi grandes et profondes crevasses, presque majestueuses.

Le soir nous retrouve à l'auberge. Simone nous accueille toujours avec le même sourire, la même joie de retrouver son jeune monde sain et sauf.

Vous savez, quand nous revenons de courses en montagne, une heure ou deux se passent toujours au "Pic Joanny".

Un pic à Mizo me direz-vous !!! Oui, le seul bar du coin est baptisé ainsi ; c'est notre dernier pic et nous nous devons mutuellement une "régalade", pour marquer la victoire.

A l'heure où je vous écris, les habitudes n'ont pas changé. Les fins de courses en montagne nous amènent toujours autour d'une bouteille... et d'une bonne !...

Le quinze août, c'est la fête. Nous sommes presque ou plutôt plus de cinquante et le repas de gala autour des tables nous oblige à nous asseoir en biais sur les bancs.

René prend la direction des opérations.

A "Un" on pique sa fourchette ; à "Deux" on la porte à la bouche ; ainsi nous ne nous gênons pas, les coudes sont tous à la même hauteur.

Le soir, feu de camp, danses, farandole dans tout le village, aumônier en tête... puis prière du soir dans notre église. Je dis "nôtre" puisque nous sommes dans... sa cure.

Des couples se sont formés à Mizo et, de temps en temps, ils reviennent avec leur progéniture. Ce soir-là, les "restants" dont je fais partie sont inquiets. Une équipe est en montagne pour la journée... "de la montagne à vaches dirait Jeantou"...

Le brouillard est en face, juste sur eux. Nous faisons des signaux presque toute la nuit mais pas de... répondants.

Très tôt, part une équipe de secours qui les retrouve serrés les uns contre les autres. C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire car avancer quand on ne voit rien, c'est se précipiter dans le vide.

Il y eut un accident à la "Bérarde", l'année avant que je connaisse Mizoën ; une fille avait glissé sur une pierre plate.

Cette balade faite plus tard m'a révélé un coin charmant et c'est vrai que les pierres pouvaient vous jouer des tours ! Il fallait être très prudent.

En face, juste en face, "le Massif des Ecrins"... sa fameuse barre qui fait rêver, qui fait rêver de la faire !...

Une année, quelqu'un s'est noyé dans le lac du Chambon, une fille... quand je suis arrivée, j'aime autant vous dire que cette baignade a été rayée des programmes, d'abord, je ne savais pas nager...

En dehors de ces vacances, les meilleurs organisaient pour les moins meilleurs, des écoles d'escalade... les dimanches, bien entendu !...

C'est ainsi que j'ai appris à faire du rappel. J'aime bien malgré le petit pincement au creux de l'estomac avant de se lancer.

Il n'y avait aucun risque, enfin presque !... Deux cordes : l'une que vous faisiez glisser et l'autre qui vous assurait.

C'était chouette ! J'aimais frapper la paroi de mes pieds bien chaussés. Quant au derrière, il était de bonne guerre de le couvrir d'un pantalon épais si vous ne vouliez pas que la corde y laisse son empreinte.

Un jour, un dimanche sans nul doute, encordée avec trois garçons, je m'attaque à une roche droite comme un "I", une paroi presque lisse avec sur le haut un surplomb.

Oh ! il n'y en avait pas des kilomètres... sept à huit mètres... peut-être plus...

Les garçons passent. Claude... un Claude... me crie :

- C'est à toi, je t'assure bien, vas-y !

J'attaque, je cherche mes prises ; une main par ici, un pied par là et je m'élève mais, en plein milieu, je pâlis... impossible... à cause de ma petite taille d'attraper une prise ou plutôt... la prise... car il n'y a pas de choix ; c'est la seule mise à disposition.

Je m'allonge comme je le peux, rien à faire !

Là-haut, les trois garçons, derrière le surplomb, ne voient pas ma difficulté et je ne la leur avoue pas.

Claude s'écrie :

- Que fais-tu, voilà dix minutes que la corde n'a pas bougé ?

- J'arrive, ne vous inquiétez pas !

J'arrive, j'arrive... mais comment ! Un tas d'idées me passent par la tête.

Pour l'avenir, il faudra que je me fasse faire des doigts plus longs... vous voyez ça... vous... des doigts plus longs ?

Non, n'est-ce pas !

Moi, si... en bois articulé... pourquoi pas ! Il le faudra bien car si j'ai cette difficulté dans l'Himalaya... un jour... il me faudra bien passer !...

En attendant, je m'étire, je m'étire tant... que mes doigts de pied sont presque hors de leur prise.

Ça y est, je l'ai. Merci, grand merci Seigneur !

Claude doit être content, je vois la corde de rappel qui diminue...

Le surplomb... ils m'aident à le passer, ils me tirent, c'était prévu... mais les garçons ne sont pas très contents de "la fille". J'ai été trop longue.

Je n'avoue pas pourquoi !... car une autre fois ils me laisseraient pour compte...

J'ose dire quand même que je suis la seule fille à l'avoir faite... cette paroi.

Quand nous partons un week-end, une bonne bande, Mimi en tête, pour une longue marche dans les monts stéphanois ; descendus du train nous sommes heureux, plus que des rois.

- A la claire fontaine,

M'en allant promener,

J'ai trouvé l'eau si claire

Que je m'y suis baignée.

L'eau est si claire, si claire, que l'envie lui prend de nous laver de la tête aux pieds. Si vous saviez le bel orage que nous avons essuyé !... Un vrai feu d'artifice nous arrive du ciel mais nous ne faisons pas la bêtise de nous réfugier sous des arbres.

Stoïquement, nous avançons, stoïquement, nous chantons.

Trois à quatre heures ainsi et, enfin, l'auberge est en vue.

Nous sommes si trempés que les aubergistes nous disent de nous mettre de suite en tenue de nuit car il faut faire sécher les vêtements près du bon feu de bois.

Quelle soirée ! Réchauffés, nourris de "hors sac", nous gagnons notre lit avec une bougie.

Alors là ! c'était marrant. Une grande caisse en hauteur avec des casiers ; pas des casiers judiciaires... non ! nous n'avons pas besoin de ceux-là... mais des casiers, comme des boîtes ouvertes sur un côté avec un peu de paille ; des crèches... quoi !

J'ai dû grimper au troisième étage... vu ma "marotte"... En fait, le premier étage était déjà plus haut qu'à hauteur d'homme... à moins de mesurer deux mètres. Quelle escalade !... il fallait s'accrocher d'un casier à l'autre ; j'avoue que les garçons ont aidé les filles.

Une fois en pays conquis, chacun dans sa niche, nous voilà pris d'un tel fou rire que seule la fatigue de ce jour eût raison de nous.

Le lendemain, à peine le soleil apparu, tous debout, tous dehors à mouiller notre gant de toilette à la fontaine glacée... glacée... oui ! pour un peu, il aurait fallu briser la glace ! Pourtant, en plaine, ce n'était pas l'hiver mais l'altitude joue toujours de ces tours !...

Un déjeuner bien chaud remet nos os en état de tenir le coup et nous voici repartis en chantant, pour une marche heu ! longue, plutôt longue !...

Pour le repas de midi, les garçons achètent des pommes de terre chez un cultivateur ; ils font un bon feu de bois et voilà nos patates sont cuites sur la cendre ou... dans la cendre. Quel régal !

La soirée nous amène dans une gare pour le retour.

- Tchou... tchou... le petit train,

Vagadou va le malin,

Dring, dring un virage,

Bing et bing un aiguillage...

La boucle est bouclée.

En février 1949, exactement le vingt six, naîtra Agnès, le troisième enfant de ma soeur. Elle aurait dû s'appeler Blandine mais comme je suis la marraine, on me demande si je suis d'accord. Eh bien ! non... justement pas. Je choisis "Agnès" ; accepté. C'est une jolie petite blondinette plutôt châtain clair ; elle se révèle vite une enfant très, très drôle.

Dès qu'elle a pu "baragouiner" quelques mots, elle faisait rire son Grand-Père aux éclats, par ses mimiques.

A la campagne, tous autour de la table, elle en grattait le dessous avec ses petits doigts et... comprenait... qui voulait comprendre !...

- ... t'en....man... loup...

- ... t'en... man... vieux...

- ... t'en... man... rat...

et, encore là... je vous le transcris trop bien.

Ma cousine se fiance, Marie-Thérèse numéro deux, la fille de Claire, la voisine.

Je suis surprise ; Roger fréquentait une fille... plutôt une fille fréquentait Roger comme je vous l'ai dit et puis subitement... crac !... il porte définitivement son regard sur ma cousine.

Je crois que son beau-frère lui a dit :

- Tu vas chercher bien loin ce que tu as à côté !

C'est vrai, ils sont voisins.

Bien sûr ! elle avait cassé ses premières fiançailles... vous vous en souvenez j'espère, inutile de répéter !...

Il est plus jeune qu'elle, cinq ans de moins et elle dit "oui", voilà pourquoi je suis surprise. Elle n'est pas si bête que moi... c'est tout.

Nous avons encore des restrictions pourtant la guerre est finie depuis longtemps !... Alors je lui promets de confectionner la pâtisserie. Le futur beau-père me félicite, j'en suis contente, pour une fois j'apprécie et les gâteaux et le compliment.

- Tartes retournées aux pommes caramélisées

- Pique-nique en couronne

- Gâteau rond que j'arrive à décorer à la douille et j'y inscris "Fiançailles".

Comme le pâtissier quoi ! Mais voilà ! je crois que depuis je n'ai jamais réussi aussi bien. La bonne fée pâtissière a dû aller exercer son talent sur quelqu'un d'autre...

C'est à cette période, à quelques chose près, qu'il se passe un événement à Champagneul, pas ordinaire. De temps en temps il faut sortir des chemins battus, ça fait circuler le sang !!!

Monsieur Vincent Auriol doit passer à Champagneul.

Le Maire, catholique pratiquant, prend des dispositions en conséquence. Le Curé est prévenu, mon père aussi bien sûr !

Mais voilà ! quelque chose ne "marche" pas. Monsieur le Président va "défiler" dans la grande rue, pas tout seul évidemment autrement cela ne serait plus un "défilé"... il doit y avoir d'autres gens importants du gouvernement, les gardes du corps et la municipalité de Champagneul.

Au moins quinze jours qu'il y a un grand branle-bas dans la maison. Mon père est furieux et... il y a de quoi !

Monsieur le Maire a donné l'ordre aux enfants des écoles laïques de se tenir sur le trottoir d'en face, juste en face de chez nous parce que là est le centre, la place de l'église et tout... et tout...

Ils doivent être tout au bord de la route et offrir des fleurs.

Très bien tout ça... mais voilà... l'ordre est donné aux enfants des écoles catholiques de se tenir en arrière des écoles laïques.

Bravo Monsieur le Maire ! Vous qui allez à la Messe tous les dimanches... pourquoi ne placez-vous pas tous les enfants sur un même rang d'égalité !!!

Vous comprenez maintenant la fureur de mon père... les allées et venues dans la maison... les palabres sans fin...

Enfin si... ils ont une fin puisque nous avons décidé d'agir, nous les jeunes, aidés des anciens.

Mon père propose de fabriquer un panneau avec une belle inscription. Placé en bout d'une perche, on pourrait, à un signal donné, l'élever justement sous le nez du Président Auriol.

Proposition retenue. Quatre hommes seront juste derrière les enfants et au moment de leur présentation par Monsieur le Maire, la pancarte s'élèvera :

"Monsieur le Président de la République"

"Justice pour nos écoles libres"

D'autres aux fenêtres, en l'occurrence aux fenêtres du copain pharmacien et aux nôtres, devront scander :

"La pancarte"

"La pancarte"

"La pancarte"

Maintenant, les cloches... Pourquoi les cloches de l'église sonneraient-elles puisque Monsieur le Maire différencie les deux écoles ? Il a peur de quoi ? Pourquoi ses enfants fréquentent-ils les écoles libres ?

Un moyen !... Qui l'a trouvé... Je ne le sais plus...

En tout cas, il ressort des discussions que les cloches ne sonneraient pas. Mais qui osera monter les décrocher dans le clocher ? Qui ? Hum ! C'est délicat...

Il ne faut pas que l'on nous aperçoive. Monsieur le Président Auriol sera devant la place de l'église, en plein coeur de Champagneul, ce dimanche vers quinze heures.

Comme je m'aperçois que l'unanimité est faite pour les arrêter mais que chacun se défile pour grimper dans le clocher, je me désigne.

- Moi, j'irai mais dites-moi comment il faut faire ?

Papa est d'accord et Roger s'avance.

- Je ne laisserai pas Claude y aller seule, elle risque de tomber, j'irai avec elle.

Je pense : Roger, je ne te savais pas aussi brave. Merci.

Le jour "J" arrive. A douze heures j'entre par une porte de l'église et Roger par l'autre.

Douze heures était la bonne heure : Messes terminées et les gens devant leur bifteck. Nous voici tous les deux là-haut mais c'est Roger qui se risque près de la cloche et la décroche. Ni vu... ni connu...

Nous rentrons chacun chez nous, le coeur battant. Quinze heures arrivent ; il le fallait bien...

Les voilà...

Les enfants s'avancent et offrent les fleurs. La pancarte s'élève. Les exclamations s'échappent et le sacristain tire la corde... pour rien.

Vincent Auriol a vu puisqu'il se retourne et levant son regard vers nos fenêtres de l'étage, crie :

- J'ai vu

Quel soulagement ! Nous nous taisons, c'est gagné !...

La fête finie, il fait nuit. Un blâme venant de la mairie est affiché dans Champagneul contre ceux qui ont "décroché" la cloche.

Mon père me dit et aussi à Roger :

- Ne traînez pas dans la rue et "motus".

Eh bien, Monsieur le Maire, maintenant, vous ou vos enfants connaîtront les coupables , vous qui êtes avocat.

Croyez-le si vous le voulez mais c'est peu de temps après que des discussions se sont enfin engagées entre le gouvernement et les écoles libres pour une aide financière et une reconnaissance au droit d'exister.

Figurez-vous que le dimanche 21 avril 1991 a lieu à Champagneul le "Centenaire de l'école Notre-Dame". Je m'y rendrai et quelle joie de se retrouver avec ses copines d'école !

Nous retrouvons même nos chansons et nos danses. A cette occasion, Monsieur le Maire de l'époque raconte l'histoire de cette école. Il arrive aux moments que je viens de vous décrire. Je ne peux m'empêcher de m'avancer :

- Maître, les cloches devaient sonner ?

- Oui

- Elles n'ont pas sonné ?

- Non

- C'est moi et Roger qui les avons décrochées.

C'est la surprise générale...

Monsieur le Maire nous parle du procès-verbal dressé par la Gendarmerie Nationale le 15 mai 1949. Effectivement, les quatre copains de mon père (porteurs des pancartes) : Monsieur le Pharmacien, Monsieur le Directeur de l'école libre de garçons, Monsieur le représentant de commerce et Monsieur l'employé d'administration, ont été arrêtés, conduits menottes aux mains, sur la place de l'église. Heureusement, Monsieur le Maire les a fait relâcher immédiatement déclarant, sur son honneur, qu'ils n'étaient pas des terroristes.

Trente avril 1949. Jean et Jeanine se marient. Il pleut à "seaux". Jeanine étant en robe longue, les demoiselles d'honneur aussi et même Maryse, petit bout de choux de deux ans et deux mois, elle donne la main à son frère en culotte grise longue. Ce sont eux qui précèdent le cortège. Ils sont mignons à croquer et on les admire bien autant que les mariés...

Louis est le grand manitou... le grand organisateur des festivités. Premier garçon d'honneur il est accompagné par Jeanine, une petite cousine de son âge, très jolie.

Celle-ci commence à sortir dans le monde et nous la fréquentons depuis peu. Sa mère est aussi jolie qu'elle ou plutôt Jeanine notre petite cousine est aussi jolie que sa mère.

Sa Grand-Mère avait accompagné notre Grand-Mère en France. Ils habitent la grande ville et, souvenez-vous... ce sont ces cousins-là qui ont présenté mon père à Maman.

Pour ma part, j'ai Pierre comme compagnon ; c'est un copain de mes frères et il est un peu plus jeune que moi, deux ans de moins... mais c'est un beau garçon..., un grand brun qui, comme tant d'autres a ses entrées dans la maison.

Bref ! je risque d'en tomber amoureuse.

Tout se passe pour le mieux malgré la pluie, la pluie... qu'importe ! Les voeux des mariés sont chauds et, sur le matin, nous, les jeunes, décidons d'aller les réveiller. Nous voici bras dessus, bras dessous dans Champagneul. Nous faisons les... andouilles... devant la maison où nous supposons qu'ils se sont réfugiés. Pierre risque même un oeil... il dit ne voir personne et... en confidence à Lonlon :

- S'ils sont l'un sur l'autre sous les draps, je ne risque pas de les voir !...

Je l'entends... cette confidence et j'en suis choquée.

Pourquoi l'un sur l'autre ? Est-ce un terme respectable pour une jeune mariée ! Ou alors je n'y comprends rien... Enfin, je verrai bien quand ce sera mon tour !...

Depuis cette époque, nous allons souvent chez Jeanine, la cousine. Nous... c'est-à-dire Pierre, Lonlon et moi, les dimanches après-midi. Nous chantons, nous dansons. Nous passons des moments très agréables.

La maman de Jeanine, aussi rieuse qu'elle, nous chante : "La vie en rose" comme il n'est pas permis :

- Quand il me prend dans ses bras,

  Il me parle tout bas,

  Je vois la vie en rose.

Quant à moi, je me trouve bien dans les bras de Pierre et je commence à voir... la vie en rose.

Ces congés d'été quarante neuf me retrouvent sur mes chères montagnes.

D'anciens copains... des nouveaux et un aumônier des plus sympa ; le Père Orelu.

Mimi n'étant pas arrivé, il faut que je me fasse remarquer par le Père Orelu puisqu'il paraît qu'il dirigera les grandes randonnées...

Le premier jour : sortie au "Plateau d'Emparis" pour la journée, donc aller et retour par le même sentier.

Au retour, les filles se plaignent ; elles sont fatiguées... moi pas... je suis toujours en avant-garde.

Comme j'ai le sac au dos, je fourre dedans les pulls des "fatiguées".

C'est justement ce qu'il fallait faire. Le soir, le Père Orelu me propose "la Grande Ruine", rien que ça !...

- Des gars doivent arriver pour deux à trois jours, des "routiers" - une section de scouts qu'il dirige... quoi !

Les voici les gars, ils sont immenses, le double de moi ou... presque.

Et se prépare la randonnée.

Nous serons six : le Père, trois "Jean", Claude garçon et Claude fille... moi bien entendu...

Piolets en main, corde et tout... et tout, marche d'approche par "Villar d'Arène", nous nous enfonçons dans la vallée désertique.

Nous dressons la tente. Nous... c'est vite dit ! Les garçons dressent la tente pendant que je prépare la "bouffe". Vous savez, je n'ai pas le meilleur rôle ; je dois être cuisinière, infirmière et... pour l'instant, c'est tout.

Nous nous glissons dans nos duvets et nous nous serrons de près, histoire... histoire seulement de se tenir chaud.

Quatre heures du matin : debout.

Messe et après un petit déjeuner léger nous sommes sur le sentier qui doit nous mener au refuge "Adèle Planchard" à la base du glacier. J'ai de la chance, le Père Orelu me demande :

- Hier on a marché trop vite ?

- Oui, j'ai presque été obligée de courir ; je ne tiendrai pas cette cadence, ils ont de trop grandes jambes, du moins... trois.

- Ne vous en faites pas, je prends la tête et vous, vous vous placez derrière moi, j'irai à votre pas... ils seront obligés de ralentir. D'ailleurs, hier, ils se sont trop fatigués.

- Merci Père Orelu, merci.

On grimpe à la queue leu leu, sans un mot ; un silence que tranche quelquefois un bruit de pierre roulant sous nos pieds. Un silence rempli d'admiration pour le sentier tortueux, d'admiration de la découverte des grands monts, des grands prés ; un silence où vient se faufiler le soleil levant.

Trois heures ainsi sans éprouver le besoin de cinq ou dix minutes d'arrêt comme prévu à chaque demi-heure ou heure de montagne.

Personne n'est fatigué. Voici le refuge ; un bon casse-croûte n'est pas de trop.

On sera là-haut avant midi, même vers onze heures, c'est sûr... tout a bien marché.

J'ai envie de dire : la tête et les pieds.

Nous nous encordons et le Père Orelu s'aperçoit que les garçons ne sont pas si sûrs que ça... sur la glace.

Il est "premier de cordée" ; je suis derrière lui ; nos garçons : troisième, quatrième, cinquième et sixième.

Le sixième est le plus mal loti, il a de mauvaises chaussures.

Enfin, nous avançons lentement, contournons les crevasses ; le soleil nous brunit le visage et les bras car on a eu vite fait de tomber les pulls.

C'est chouette ; je n'ai jamais été aussi heureuse, je me sens la même âme, le même amour pour la montagne que le Père Orelu.

Il prévient :

- Attention, il faut traverser cette crevasse-là sur ce "pont de neige". Chacun à son tour, donnez du "mou".

Il traverse et je m'engage. A mesure, il reprend de la corde mais... qu'arrive-t-il ? Derrière moi la corde se raidit, je le sens dans mes mains. Vite, je "plante" le piolet et ressens la secousse qui se transmet vers le Père Orelu.

Il se retourne et voit la scène.

Le "dernier de cordée" a fait une chute et a les pieds au bord d'une crevasse.

Le Père Orelu oblige donc les autres à avancer pour que j'avance moi-même car un "pont de neige" ça peut céder et... la fille... risque bien d'y aller au fond de cette crevasse !...

Nous sommes enfin tirés d'affaire mais le "dernier de cordée", Jean (un Jean) a son piolet dans la crevasse et m'a l'air d'avoir une de ces frousses comme il n'est pas permis... les autres garçons aussi d'ailleurs !

Jean dit que je lui ai sauvé la vie. C'est un peu vrai puisqu'il a fallu que la secousse arrive jusqu'à moi pour... réagir, planter le piolet et tenir bon.

Bref ! ceci dit, une cordée de deux hommes revient du sommet. Ils ne nous encouragent pas à continuer ainsi... l'orage arrive, il faut redescendre au plus vite, nous aurions dû faire deux cordées de trois.

C'est vrai... avec le Père Orelu nous nous sentons responsables des garçons. Tous deux, rien que nous deux, nous aurions continué d'ailleurs, ce sommet, il serait déjà atteint.

- Claude, qu'en pensez-vous ?

Il a les larmes aux yeux... moi aussi.

- Nous nous vengerons l'an prochain... d'accord !

- D'accord !...

Autant vous dire de suite que le Père Orelu s'est vengé l'année suivante mais pas moi, jamais...

Pour l'instant nous redescendons calmement mais sûrement autant que le veut le glacier.

Un repos bienfaisant sur la pierraille nous permet et le casse-croûte et de donner des soins aux pieds des garçons ; ils ont tous des ampoules... faut voir ça !

Ayant fil, aiguille et mercure au chrome ; ils se disent ragaillardis et Jean le malchanceux recommence à m'appeler "son sauveur" ; j'en suis presque gênée.

Maintenant il faut descendre sentiers et pentes caillouteuses au pas de course car trois de ces garçons doivent regagner la grande ville ce soir même. Ils aimeraient et devraient avoir un car au col du Galibier. Je dis : au pas de course... pour moi car eux, avec leurs grandes jambes, n'ont pas besoin d'autant se fatiguer.

Heureusement que je peux tenir le "sprint" dans les descentes et... encore à l'heure où je vous écris.

Même que le plus grand des "grands" me dit :

- Claude, si on pouvait donner une croix à une fille pour sa performance, vous l'auriez. Je n'ai jamais rencontré une fille comme vous ! - voilà bien une réflexion de scout !!!

Merci Jean, ce compliment est encore doux à mon coeur.

Nous voici au col, assis tous les six au bord de la route raclant des boites de sardines et des fonds de bouteilles.

En plus, riant comme des petits fous, à un point que le Père Orelu me demande de ne pas l'appeler "Père".

D'accord mais alors comment dire !...

Je ne l'appelle plus... c'est plus simple.

Pour le car... trop tard, il faut faire du stop. Enfin, les trois gars pour la ville sont embarqués et les trois autres casés peu après dans des locomotions différentes.

Notre retour est salué et fêté avec joie par toute l'auberge. Malgré notre déconvenue, nous sommes heureux, bronzés, brûlés et Jean... les pieds en "marmelade".

Il faut vous dire que nous avons une douche à Mizo, elle est rudimentaire mais rudement bonne dans les retours.

Un dimanche, une Messe en plein air à "Rif-Tord" est fort appréciée et par nous et par quelques villageois et villageoises.

Nous décidons une excursion au "Goléon" ; nous serions une bonne bande, enfin voyons... une bonne dizaine.

La nuit, nous nous serrons sur quelques lits offerts par le Curé de "La Grave". La soeur de Mimi, malgré nos morceaux de sucre croqués, ne ferme pas plus l'oeil que moi.

C'est lui, Monsieur le Curé, le grand manitou de cette sortie à laquelle se joignent deux ou trois de ses amis.

Pas difficile le "Goléon" mais le glacier est interminable ; il se finit enfin par une arête escaladée sans difficultés.

Je me souviens de ce vendredi où, comme pique-nique, nous avions eu du mal à y soustraire les fameuses boîtes de pâté car c'était vendredi et, de ce temps-là, mesdames et messieurs, nous aurions accompli un abominable péché si nous avions mangé de la viande !...

Mais voilà que le Curé de "La Grave" sort de son sac quelques belles tranches de saucisson. Nous sommes outrés, pourquoi trente six mesures ? Nous ne pouvons que le laisser dévorer à pleines dents et le laisser s'arranger avec le Seigneur... Peut-être que dans de semblables occasions, des dérogations sont permises ! Serions-nous le dindon de la farce !!!

Si je n'en garde pas un merveilleux souvenir c'est, je crois, à cause du nombre. Nous n'avons pas réussi à nous souder. Non, d'autres fois nous avons été aussi nombreux et l'amitié, la chaleur, passaient.

Mimi manquait ou le Père Orelu ou... ou...

Au retour, Malou et son frère sont là. Chouette ! De suite, nous préparons tous trois une sortie de trois à quatre jours.

Nous pourrions aller à Briançon puis à Sestrières, pas moins... puis... puis...

Ils ont une tente et la mère aubergiste donne son accord.

Nous voici partis, moitié par car, moitié à pied, découvrant de belles vallées.

Passé le col du Lautaret, nous avons l'impression ou plutôt nous avons eu l'impression de baigner dans un air bleuté. Nous ne nous lassons pas de ce qui veut bien se présenter à nos yeux. C'est tout simplement si majestueux ! Si imposant !... Enfin quoi ! comme si je ne commençais pas à connaître les plus belles merveilles de notre monde !!!

Une nuit, malgré la tente, nous nous hasardons à demander à coucher dans une grange, sur de la paille. Nous sommes à "La Vachette" ; qu'est-ce qu'on dort bien cette nuit-là ! et les autres aussi d'ailleurs...

Pour la toilette, nous avions toujours un torrent à portée de main.

Tous trois, nous aimions tant l'escalade que nous nous hasardons à grimper sur le fort de Briançon, carrément sur son mur de pierres. Je ne vous raconte pas des blagues, j'ai une photo sous les yeux.

Nous faisons demi-tour à Clavière :

- Halte Douane

Si, comme je vous l'ai dit, Malou deviendra première de cordée au C.A.F., son frère aussi. Il réussira "l'Aiguille du DRU" par la face la plus dure.

J'ai aussi sous les yeux, la photo de famille ; la famille de Mizo bien sûr ; trente trois à trente cinq se serrent - les anciens - les meilleurs - tous sont là. Je me vois perchée sur le mur avec un garçon, un nouveau qui me serre de près.

Non, cette fois encore, pas d'étincelles !!!

Mimi étant présent et le Père Orelu aussi, d'autres randonnées se discutent. Mimi veut faire "la Barre des Ecrins" avec Thérèse. Pourquoi seulement avec Thérèse ? Ce n'est pas de Mimi ça...

Malou et moi nous lui demandons de nous emmener.

- Non ! c'est bien trop dur...

Malou est surprise, elle a les pieds si montagnards et moi : où Malou passe, je passe...

Alors, qu'est-ce qui lui passe par la tête !

Le frère de Malou est reparti et nous avons le coeur serré.

Le Père Orelu nous propose "la Brèche de la Meije", 3317 mètres, mais il veut attendre un ou deux jours, le temps de se remettre en jambes... ou plutôt de... se les reposer.

Trop tard, le mauvais temps est là et nous ne pouvons plus faire "la Brèche de la Meije". Par contre, Mimi et Thérèse de retour, sont heureux. C'est réussi, si bien réussi que Mimi est fiancé avec Thérèse.

Il nous dit à Malou et moi que s'il ne nous a pas emmenées, c'est parce que d'autres le lui avaient demandé, des moins... bons ; il avait refusé et avait voulu éviter les jalousies.

- Je vous le promets, si cela se représente, je vous emmène toutes les deux.

Nous le croyons, Mimi tient toujours sa parole à moins d'aléas du temps ou autres aléas en dehors de notre volonté.

Ainsi, un certain onze novembre, ayant trois à quatre jours de congés, il avait organisé "le Tour du Mont Blanc". Seulement à cinq ou six et je faisais partie de ces cinq ou six. Mais voilà ! temps épouvantable sur ces cimes neigeuses.

C'est ainsi que je n'ai jamais fait :

- La Barre des Ecrins

- La Brèche de la Meije

- Le Tour du Mont Blanc

Octobre 1949. Mariage de Marie-Thérèse et Roger.

C'est au moins la quatrième sortie de ma robe en crêpe mousse bleu ciel. En 49, nous n'avions pas encore les moyens matériels et financiers de changer de toilette comme de chemise...

Et c'est aussi Pierre, le beau brun, qui est mon cavalier.

C’est l’époque où dans chaque réunion de famille ou de fête, je leur chante :

- "Santa Lucia"

- "Je t’aime" (un air des Trois Valses)

ou encore

- A Tolède il existe une belle que l’on dit cruelle, insolente et rebelle à l’appel de l’amour... etc... etc...

Ces chansons, je m’aperçois que je les chante avec conviction.

Je tombe amoureuse, c’est sûr mais je ne me sens pas mieux pour ça...

Je me trouve plus gauche et idiote que jamais et puis, il ne faut pas qu’il s’en rende compte, il se moquerait de moi.

Pourquoi m’aimerait-il, lui !

C’est la vogue à Champagneul, juste devant les fenêtres où se déroulent les festivités.

Sur le soir, bien gais, tous bien gais même les parents, nous grimpons sur les chevaux de bois. Quels beaux tours de manège ! Je m’amuse comme une petite folle.

J’ai toujours aimé les vogues ne serait-ce que pour monter sur les chevaux qui montent et qui descendent. Les autos tamponneuses ne m’attiraient pas beaucoup.

Je ne me souviens plus comment s’est terminée la fête, jeunes mariés à part bien sûr !... mais tous les habitués de la maison se sont retrouvés chez nous.

Si... je me souviens, Lonlon, toujours bout en train malgré son coeur gros d’avoir donné son meilleur copain à sa cousine, nous raconte des blagues et nous faisons des jeux jusqu’au petit jour... plutôt grand jour oui !!!

Les parents ont beaucoup de constance de supporter tout ce monde !... Je ne m’en rends compte qu’à l’heure où je vous écris.

Depuis deux ou trois ans déjà, Papa parle de construire une maison, une grande où chacun de ses enfants aurait son appartement.

Quelle ambition ! Et Maman le veut aussi, peut-être encore plus fortement que Papa.

Alors, il cherche, il cherche, il cherche quoi ! Eh bien ! un emplacement tout simplement... Ce serait chouette un peu loin de la grande avenue... on verrait de la verdure, des fleurs, des arbres et pft ! plus... ou presque plus de circulation automobile.

Oui mais voilà ! pour le commerce ce serait moins accessible.

On en fait des projets... je ne vous dis que ça !... Chacun a le sien dans sa tête.

On parle même de petits logements individuels mais, sur le même terrain. C’est une idée de moi ça... Papa réfléchit :

- Non, cela coûterait bien trop cher !...

Papa a enfin la sienne derrière la tête :

- Pourquoi ne pas démolir notre petite maison et construire un immeuble de trois étages à la place ! On peut avancer sur la bascule qui ne sert plus à rien ; on peut prendre sur la petite cour mais on laisserait le "carré" de jardin en place avec une ouverture sur la place de l’église en plus de l’entrée principale sur la grande avenue.

C’est évidemment le mieux. Il se renseigne, nous avons droit à l’alignement au lieu d’être frappés de disparition comme prévu un certain temps par la mairie, histoire d’avoir plus d’espaces verts... mais elle n’a pas d’argent, alors !!!

Papa me demande souvent mon avis, je sais qu’il hésite, il faudra se serrer la ceinture, faire un emprunt mais moi, je l’encourage, pas pour moi... non, mais simplement parce que je suis lasse d’entendre Maman dire :

- Quand est-ce qu’on la construit cette maison !

On dirait que les soucis à venir ne lui font pas peur, à moi... si.

Pour se loger pendant tout ce temps, Papa prévoit d’agrandir sur l’atelier. Il y a déjà deux petites chambres ; l’une deviendra cuisine, l’autre restera ma chambre et il aménagera une grande, grande pièce séparée par des rideaux. Ici, il y aura donc : le séjour, le coin des parents, le coin des garçons et celui de Grand-Mère.

Papa a trop de soucis. Il se retire du rôle de Directeur du Groupe Artistique ; Louis le remplace quelques temps, ensuite ce sera Jacky.

Moi aussi je me retire, je me sens fatiguée ; au bureau, je vous l’ai déjà dit, je ne m’arrête jamais.

Je rouspète aux répétitions de la chorale car si elles doivent commencer à vingt heures, ce n’est jamais avant vingt et une heures à cause des bla... bla... bla...

Un jour que je le reproche à Jacky, il me dit :

- Tu n’as qu’à pas venir...

C’est ce que j’ai fait et, plus tard, Jacky s’excusera.

Je ne peux plus veiller jusqu’à vingt trois heures ou minuit. Pourquoi suis-je si lasse ?

En fait, je le sais. Je vous ai dit que j’étais, ou du moins il me semblait être tombée amoureuse de Pierre.

Nous sortions beaucoup : Lonlon, lui, Roger, jusqu’au jour où il convole ainsi que d’autres de leur âge.

Je m’aperçois que Pierre me regarde... me regarde trop... j’en suis gênée... oh combien ! Quand j’attends le car, il est là sur la porte, non... sur le pas de porte du commerce de ses parents ; bon sang ! c’est à en devenir folle !!!

Un dimanche matin, je me risque à en parler à Lonlon :

- Pierre, qu’est-ce qu’il a ?

- Pourquoi ?

- Dis-moi, Pierre qu’est-ce qu’il a ?

- Il voudrait se marier avec toi mais il n’ose pas te le demander, il faut que ce soit toi qui fasses les premiers pas.

- Eh bien ! dis lui que c’est d’accord.

Voilà, les premiers pas sont faits, maintenant, à lui de faire les seconds.

Le lendemain, comme d’habitude, il est sur le pas de sa porte. Il ne s’avance pas vers moi. Un timide bonjour, c’est tout.

Lonlon ne l’a sûrement pas vu !!!

Le surlendemain... idem... mais je sais qu'ils se sont rencontrés ; alors pourquoi cette attitude ? Attend-il que je lui parle ?

Non ! ce n'est pas mon genre, vous le savez. D'abord j'ai bien dit à Lonlon que j'estimais que les premiers pas étaient faits.

La semaine passe ainsi. C'est dingue ! je n'y comprends plus rien et il me semble que mon frère m'évite.

Quinze jours ont passé, il faut que j'en ai le coeur net.

Ce dimanche matin, encore un dimanche, je le coince :

- Lonlon, tu en as parlé à Pierre ?

- Oui, il faut que tu attendes, ce n'est pas sûr...

- Très bien ; dans ce cas, pourquoi ne pas me l'avoir dit de suite ?

Lonlon ne répond pas, il est très gêné. Il y a de quoi ! Mais je lui en veux.

Cette situation est ridicule surtout qu'il y a seulement huit jours nous sommes allés tous les trois chez la cousine Jeanine et Louis, dans le car, a fait exprès de s'éloigner de nous deux. Quelle horreur ! Pierre ne m'a pas desserré les dents de tout le voyage. Qu'a-t-il bien pu se passer ?

De toutes façons, pour moi c'est terminé.

J'ai l'impression de tomber dans un trou noir. Au travail, pas de problèmes, je n'ai pas le temps de penser mais dès que j'ai les pieds au-dehors ou à la maison, cette histoire ne me sort pas de la tête et le soir je pleure dans mon lit, je suis si lasse !!!

C'est idiot mais je profite des beaux jours pour porter des lunettes de soleil ; elles ne me quittent plus, je m'enfouis derrière elles. Je réfléchis :

- Comment aurais-tu fait pour tenir son commerce, tu n'es pas douée... tu sais bien que tu n'es pas forte, jamais tu ne pourrais faire des lessives comme Grand-Mère ! Sa famille se moquerait bien de toi ! Et puis... et puis... Je m'accuse de tout.

Il me revient bien à l'idée qu'à vingt cinq ans à peine, j'avais passé un pacte avec le Seigneur mais je me disais que Pierre-Jean avait toujours son cavalier dans les poumons. Alors ! faudrait savoir... ce qu'Il veut !

Heureusement que les vacances à Mizo me remettent du baume au coeur, ce sera l'époque de "La Grande Ruine".

Au retour, je m'aperçois que Pierre vient toujours à la maison. Je me débrouille pour l'éviter. Je me débrouille aussi pour lui faire savoir tout ce qui se passe à Mizoën... les belles randos que je fais, même seule avec des garçons.

Autrement dit... je me venge comme je le peux. Le dimanche, je sors un peu plus avec les copains de montagne que ceux de Champagneul.

Un jour, je sens une gêne dans la famille, je sors, lunettes de soleil sur le nez - j'avais encore pleuré, cela recommence - et j'entends Papa dire à mon frère :

- Mais ça ne va pas Pierre avec Claude !

Bon sang ! dire que je croyais que les parents ne s'en apercevaient pas. Quelle horreur !

Encore plus grande horreur car dans la réponse de Lonlon j'entends :

- Si, mais...

Si, mais... si, mais quoi ? La suite je ne l'entends pas.

Je n'en veux plus à mon frère, je ne suis pas capable de rancune. Je n'en veux même pas à Pierre.

Si j'étais un peu moins timide, je pourrais peut-être lui en parler et le disputer... à une autre si autre il y a !

Que peut-il donc y avoir ? Je ne le vois pas avec d'autres filles... C'est sûrement quelque chose qui se passe dans sa famille et dont il n'est pas responsable !...

Je m'en tiens là de mes réflexions mais j'ai eu vingt sept ans le vingt neuf novembre de cette année 1949 et je deviens vieille.

Il me faudra quitter la maison, mon père est trop pénible, je ne peux pas toujours le supporter... Il ne se rend pas compte que moi aussi j'ai des responsabilités au travail et que j'ai besoin de me défouler ; j'ai bien le droit de crier non !... Comme lui quand il en a marre. Non ! je ne ferai pas ça à cause de Maman, je dois l'aider à élever les petits frères. Il me faut patienter puisque Papa est décidé à construire ; il a fait son plan, celui de l'architecte ne vaut rien. J'aurai donc mon appartement, je me mettrai chez moi.

Le 13 février 1950 Bernadette, la première fille de Pierre-Jean vient au monde. Elle est brune et mignonne, elle ressemble à sa mère.

Je vous le dis entre parenthèses mais je reprends :

- Il me faut patienter.

Patienter... patienter... oui mais voilà ! je suis à bout ; je n'y comprends rien ; je ne m'écoute pas, Pierre !!! j'oublie, il le faut bien.

Seigneur, aide-moi, je me sens si lasse !

Je vais voir le médecin ou plutôt non, c'est lui qui vient à la maison. Les parents ont appelé ce nouveau Docteur installé tout récemment à Champagneul.

Je n'arrivais à dormir qu'une heure ou deux par nuit, comment tenir comme cela ? Comment dire encore aux collègues : ce n'est pas le travail qui tue !

Je me sens prise au piège sans aucune sortie de secours.

Il vient un soir, je suis dans mon lit et il me fait mettre quasiment... à poil.

J'ai honte, sans savoir pourquoi... peut-être que je le trouve trop jeune, trop bel homme et sa voix est douce et tendre ; enfin ! il m'intimide !

Résultat : je dois m'arrêter de travailler pendant un ou deux mois suivant l'évolution ; il reviendra.

Une nuit, je dors cinq minutes. Grand-Mère aussi est malade et tante Claire est venue aider Maman. Nos deux chambres au-dessus de l'atelier sont loin ou du moins pas assez près du corps principal de la maison.

Il est vingt deux heures et à vingt deux heures cinq j'ai fini ma nuit ; c'est ce que dit ma tante. Elle n'en revient pas de me voir dans cet état ; moi non plus d'ailleurs !...

Bon ! advienne que pourra...

Dans la journée je me tiens souvent auprès du poêle à feu continu ; j'ai froid, j'ai mal dans le dos, des petites bêtes me rongent les os, elles gambadent sur mes vertèbres, c'est dur à supporter.

Le Docteur revient ; il est indiscret, il veut tout savoir de moi. Il reste longtemps dans ma chambre. Je n'ai rien à lui dire, non, rien du tout...

Des fortifiants me redonnent un peu de courage et me donnent un peu plus de sommeil.

Je prends contact avec l'assistante sociale de mon Industrie. Il me faut partir en maison de repos.

Ce tout début de printemps, plutôt cette fin d'hiver, Maman m'accompagne. Je vais à "La Giettaz" ; le train n'arrive pas jusque là, il faut prendre un taxi pour la fin du voyage et comme il n'est pas facile à Maman de faire l'aller et le retour le même jour, je lui dis que j'arriverai bien seule.

Elle me laisse ; je ne sais pas si j'en suis contente ou pas. Je crois que je suis mieux seule, j'ai moins à lutter pour un semblant de vitalité.

Je me trouve assez bien à "La Giettaz". J'ai une chambre à partager avec deux filles très sympathiques. Côté sommeil c'est mieux mais j'ai de plus en plus mal de partout.

Qu'est-ce qui peut bien me bouffer ainsi !

J'aime bien la sieste d'après-midi, j'ai tant besoin de repos ; toutes ces dames sont allongées sur des "transats". Sur une chaise, le dossier me fait mal et je trimballe mon oreiller... même pendant les repas.

Après goûter, je me rends à la chapelle ; j'y reste facilement une heure à lire la Bible. J'aime bien ; dans ce malheur-là, j'ai de la chance de pouvoir lire. La lecture ne me fatigue pas, je dévore la bibliothèque.

C'est curieux ce qui se passe dans ma tête ; je me dis que si je recevais une lettre de Pierre, je revivrais... oui, cela m'aiderait à guérir, j'aurais enfin un but...

Après tout, s'il a un brin de gentillesse, s'il a ou a eu un peu d'amour pour moi, il peut m'écrire ; il continuait de venir à la maison, jamais la porte ne s'est refermée sur son nez, jamais... malgré tout, jamais !

Voici la mi mai, je me sens beaucoup mieux, je peux même sortir faire une courte promenade.

Avec des copines, on se confectionne une petite jupe d'été. La mienne est rouge avec des fleurs de lys blancs. Je la réussis bien.

Vous savez, j'en ai vu passer des filles dans cette maison ! de tous les genres.

Il y a eu deux soeurs qui ne pouvaient avaler que quatre haricots verts par assiette. La solution aurait sans doute été de leur présenter au moins quatre assiettes de quatre haricots verts ; il aurait fallu y penser.

Leurs parents, si avares, les avaient élevées en forme de haricot vert si j'ose m'exprimer ainsi. Avec une monitrice qui s'était jurée d'en rajouter chaque fois un de plus, on était arrivé à les faire grossir un peu.

Finalement je n'étais pas si mal que ça dans cette vie au ralenti. On me bourrait de vitamines "B". A cette époque, les médecins donnaient leur langue au chat pour ces maladies sans nom bien défini : Dépression, hum ! dépression de quoi ? Je voudrais bien le savoir !...

Ma meilleure copine, du moins une des meilleures, vient de Royan. Elle a fait du cheval et nous raconte des anecdotes plus amusantes les unes que les autres. Elle reçoit beaucoup de gâteries et en fait profiter son entourage.

Je sais qu'elle aime un garçon qui étudie la médecine mais ses amours ne sont pas si simples ; elle est riche et il se pourrait qu'il ait plus besoin de ses sous que d'elle-même.

Chacun a bien son "lot", c'est ce que je commence à comprendre.

Le grand Chef de la Comptabilité me demande au téléphone ; il s'inquiète, il voudrait que je reprenne le travail. Il sait que je ne suis pas encore dans la meilleure forme mais il pense que je dois reprendre ma place.

Je rentre donc à Champagneul pour trouver quoi ?

Devinez !...

Vous ne devinez pas !...

Eh bien ! la petite maison n'existe plus et, à la place, déjà s'élèvent d'autres murs. Je rejoins la famille, comme Papa l'avait prévu, dans les pièces au-dessus de l'atelier.

C'est chouette ! j'aime bien... Il n'y a plus de bruits, plus le bruit de la grande route, seulement ceux des machines qui tournent en dessous, ce qui n'est pas gênant.

De toutes façons, j'ai bien la même chambrette. L'an dernier, après un soir de fête, j'avais surpris deux garçons vers deux ou trois heures du matin qui essayaient d'entrer mais voilà, je fermais toujours à clef et c'est moi qui suis sortie. Heureusement que les parents ne s'en sont pas aperçus !

Dans quelques jours c'est la kermesse ; Papa en a toujours la direction ; mon beau-frère attire le monde grâce à son bla... bla... bla... au micro. Il n'est jamais à court de paroles, c'est une chance. Quant à moi ! ne vous inquiétez pas, on m'a sûrement confié la vente des billets de tombola...

Le dimanche soir : bal et repas champêtre. Je ne veux pas rester ; après quelques mois de repos complet ou presque, c'est dur de retrouver la foule, de faire très bonne figure et, en plus, j'ai très mal aux jambes.

Pourtant, Pierre est là ; il me recherche, je n'en reviens pas, il voudrait danser, je refuse ; comment lui dire que je tiens debout par simple miracle... comment lui dire !...

Non, je pars. Je le vois à la clôture d'entrée de la cour de la Maison des Oeuvres. Il m'attend. Non, c'est non... je me défile par une petite porte. Le sort en est jeté encore une fois.

Au bureau, avant de reprendre mon poste de secrétaire responsable, le Chef me demande de m'occuper d'une partie de la comptabilité fournisseurs en attendant de trouver "quelqu'un".

Le mois suivant, ce "quelqu'un" est là ; c'est une chic fille dont j'ai vite fait de me faire une amie jusqu'à la fin de ses jours, de ses jours terrestres bien entendu car ses jours ont commencé dans l'éternité et, croyez-moi, elle a mérité d'être heureuse.

Chère Marcelle, tu prendras aussi ma place de Déléguée du Personnel et de Déléguée au Comité d'Entreprise.

Une autre jeune dame, nouvelle elle aussi, a paraît-il enquiquiné tous les autres pendant mon absence.

Chacun me raconte la sienne. En gros, on ne l'accepte pas ou... très mal. Elle fait beaucoup d'erreurs et le grand Chef passe ses journées à pointer des "états" avec elle.

Du coup, il n'est libre pour personne d'autre ; même le Chef comptable m'en parle :

- Chacun à notre tour nous lui avons dit que c'était inacceptable. Même moi il ne veut pas m'écouter. Il n'y a que vous qui pouvez améliorer cette situation.

Point final... non, pas point final. Il me faut agir, je n'en ai pas envie, je n'étais pas là pourtant, je me rends vite compte que c'est vrai.

Donc, je prends mon courage à deux mains sachant que la "belle" est en ce moment à son poste et je frappe chez le grand Chef. Invitée à entrer, je ne me le fais pas dire deux fois, je serais plutôt entrée sans invitation... c'est mon genre, au bureau.

Je parle... je parle... il ne me répond pas. Il m'écoute cependant sans fermer ses oreilles, sans se dire : parle toujours, tu m'intéresses !!!

Non, il n'est pas comme cela.

Le dialogue... le monologue oui... dure peut-être bien un quart d'heure. J'essaye de lui arracher une promesse. Rien ne vient, rien... je me retire.

Les jours suivants, il semble tout de même que quelque chose a changé. Il reçoit les collègues quand ils le demandent mais... sans lâcher la "belle".

Après tout, cela ne nous regarde pas. L'intérêt seul du travail était en jeu ; de ce côté-là c'est gagné.

Et voilà que l'on re déménage. Les sections sont bien divisées, elles s'étoffent à nouveau. Les bureaux sont vastes et agréables, il y a de grandes baies mais l'inconvénient est que, seulement un grand couloir nous sépare des ateliers,. J'aime autant vous dire que la plupart de ceux-ci ont des machines tellement bruyantes, qu'à côté d'elles, il faut hurler pour se faire entendre.

Dans les bureaux, le bruit continu traverse les cloisons ; il n'est plus qu'un ronronnement mais toujours est-il que nous prenons l'habitude de parler fort, surtout au téléphone, si bien que si les machines s'arrêtent pour cause de "panne" ou de "grève", nous n'osons plus téléphoner. Il nous semble que tout l'étage va nous entendre et, comme ce qui se passe dans un service ne regarde pas l'autre, ou bien on attend que revienne le ronronnement ou, si c'est urgent, on essaye de mettre sa voix en sourdine.

Maintenant vous savez pourquoi je garderai toute ma vie cette façon de parler fort au téléphone... Chez moi, les habitudes sont tenaces...

Dire que l'on s'entend tous à merveille serait mentir.

Entre la section "Client France" et la section "Client Export", il y a des zizanies mais allez donc savoir où est le bon droit !...

C'est à cette période qu'est engagé pour un temps relativement court, un an ou deux pas plus, un homme jeune, gentil garçon.

Je ne sais pas pourquoi chaque fois que j'ai à faire dans son secteur il m'attaque sur mes convictions religieuses.

Les questions étant souvent ardues, il fallait que ma tête réfléchisse vite pour donner une réponse exacte ou du moins une réponse de bon sens. Les oreilles de tous les autres étaient grandes ouvertes malgré le nez dans leurs papiers.

Cela pouvait durer une heure et, de loin, le grand Chef surveillait.

Il ne m'a jamais fait aucune réflexion, il me laissait faire et je lui en sais gré ; je restais une heure de plus le soir, tout simplement.

La "belle" était toujours et de mieux en mieux dans "ses petits papiers" - au propre comme au figuré - aussi elle en profitait pour enquiquiner tout le monde.

A quatorze heures, quand je veux reprendre ma place, Madame est là, assise sur mon bureau, mon bureau... vous entendez !... Elle n'a rien à y faire... elle pérore et moi j'attends... Pressée, pas pressée... que lui importe ! Un jour je me fâche, elle en avait enquiquiné tant d'autres et une collègue en pleurait souvent.

Alors, quand on en a marre... ça déborde ! Je file voir soit Monsieur le Directeur Général, soit Monsieur le Directeur Administratif. N'étant pas présents, le Secrétaire Général me conseille d'aller plutôt voir le Directeur de l'Usine. C'était justement ce que je ne voulais pas faire ; il me semblait qu'il valait mieux frapper plus haut.

Enfin, pas le choix, me voici devant Monsieur le Directeur de l'Usine avec ma collègue. Notre grand Chef est là, ils nous attendent ; le tam-tam avait résonné...

Devant le Chef que dans le fond j'aime bien, il faut m'expliquer.

Je le fais. Ni l'un ni l'autre ne sourcillent mais ils appellent notre enquiquineuse.

Quelle chance ! elle reconnaît ses torts et s'excuse ; pour un peu, elle se mettrait à genoux. La grande comédie... quoi !

Elle promet qu'elle nous laissera travailler en paix. Gagné ! elle a tenu parole mais... pas de chance ou... tant mieux... notre "belle" a trouvé un autre admirateur, un chic type d'ailleurs, un patron lui aussi.

Plus tard, j'aurai l'occasion de travailler quelque temps avec lui et je l'ai beaucoup apprécié.

Mais, pour en revenir à nos moutons, nous voici tranquilles... pour l'instant !

Notre Chef est à nouveau très près de chacun de nous et s'il a été... blessé... il ne le laisse pas trop paraître.

Pour ma part, je suis si peu gênée qu'un jour me trouvant en plein travail, travail que je sais "urgent", il me sonne.

Il me parle d'une recherche à faire.

- D'accord Monsieur, mais il me faut feuilleter plusieurs classeurs et maintenant je n'ai pas le temps.

- Je le veux de suite.

La fureur me prend, ce n'est pas à un jour près... je vais chercher trois classeurs, les jette par terre dans son bureau.

- Eh bien ! cherchez vous-même...

Il rit aux éclats, je repars en faisant claquer la porte ; je l'entends qui rit encore plus fort. A vrai dire, au fond de moi, j'en fais autant.

C'est le 14 avril 1951 que Gilbert vient au monde ; le frère de Bernadette.

Cela ne se passe pas très bien. Jeanine accouche chez elle aux aurores mais le bébé se présente mal. Un bras seulement, un bras voit le jour. Mon frère, aidé de Papa, réagit vite. Tous deux l'emmènent en taxi dans une clinique de la grande ville. Le bras du bébé est cassé alors il vient sans peine. Son petit bras restera bandé jusqu'à ce qu'il soit bien ressoudé.

Gilbert n'a eu aucun handicap et ne se souvient même pas de cette venue... malencontreuse.

A l'avenir, les bébés de Jeanine viendront au monde en clinique.

Cet été 51, ne me trouvant pas assez en forme pour partir à Mizoën malgré que je continue à me bourrer de "Bévitine", je passe mes congés dans notre maison de campagne.

Y séjournent ma soeur et ma belle-soeur, leurs bébés, les petits frères puis Grand-Mère pendant quelques jours.

J’avoue que je m’y sens bien. J’aime faire trois ou quatre kilomètres dans la fraîcheur du matin pour assister à une Messe et revenir par les champs, les prés...

Ces dames n’ont pas besoin de moi comme femme de ménage ou cuisinière ou bonne d’enfants et il m’arrive de ne revenir qu’en fin de matinée.

J’avoue aussi que je tiens mal toute une journée. Dans l’après-midi, j’ai besoin de m’allonger... ne serait-ce qu’une demi heure.

Comme je ne veux pas me faire plaindre, j’ai trouvé... "le truc"... Je m’étends de toute ma taille, qui ne fait pas deux mètres, au milieu des herbes de la cour, là où picorent quelques poules ; je fais semblant de jouer et mes neveux sont ravis.

Cet automne, je ne m’aperçois pas de ce qui se passe dans mon propre bureau.

Un jour, arrivant à quatorze heures, deux de ces dames sont en furie, elles en arrivent à se jeter les chaises à la figure.

Que se passe-t-il donc ?

Le Chef m’appelle, surpris, et moi autant que lui, peut-être encore plus que lui...

- Mais non ! elles travaillent bien toutes les deux, je ne me suis aperçue de rien, je vous assure...

- Mais ce n’est pas possible !

- Mais si, d’ailleurs je leur donne à chacune un travail bien défini, l’une excelle dans "cette partie", l’autre dans cette autre et elles n’ont rien, rien du tout à faire ensemble.

Au bout d’un quart d’heure de discussion, je comprends :

- Cela se passe entre midi et quatorze heures, elles déjeunent toutes deux à la cantine et elles ont une bonne heure où elles sont livrées à elles-mêmes.

  C’est pendant ce moment-là qu’elles doivent s’envoyer des mots gentils à la figure avant d’en arriver aux chaises. Elles se jalousent.

Oui, il en convient. Comme l’une des deux est repartie chez elle, on la rappelle et la paix est faite.

Peu de temps après, le repos de midi est réduit à une heure ; de ce fait, moi aussi je déjeune dorénavant à la cantine pour la meilleure ou la pire... des "bouffes".

Cet hiver, Marie, la fille de Rosa et de Jeantou à six ans.

Nous l’emmenons, nous... plutôt ses parents l’emmènent à Saint Pierre de Chartreuse essayer ses premiers skis. Nous sommes trois filles à les suivre et à profiter des cours de Jeantou.

Je deviens secrétaire du "club de ski" de mon Entreprise et, cet hiver-là, je m’en donne à coeur joie. Je commence à savoir ce qu’est l’amont, l’aval, le chasse-neige, etc...

Le 15 mai 1952, Bruno, le quatrième enfant de ma soeur vient au monde. C’est un châtain aux yeux bleus, au visage réjoui. Dans son enfance, je l’ai toujours vu sourire aux anges... comme on dit... ou aux habitants de la terre. Bref ! la famille s’agrandit.

Lonlon a fait connaissance, par le biais du "groupe artistique" devenu "Les Joyeux Tréteaux", d’une jeune fille, Marguerite.

Je l'avais remarqué quand elle avait environ quinze à seize ans, dans le trolleybus, car elle était ma foi très belle.

J'avais également remarqué son père ; il avait de l'humour et avait le don d'amuser les voyageurs par ses réparties très à propos.

Donc, ce printemps, Lonlon fréquente sérieusement. Il invite même sa "future" dans notre maison de campagne.

Ensemble, ils ont joué :

- Docteur Knok

- La cuisine des anges

- Et... je ne sais plus.

Michel, à ces occasions, fait ses premiers pas sur scène.

Ça y est, le mariage est fixé. Ce sera dès le début de l'été 1952.

Ça y est, j'ai à nouveau Pierre comme cavalier. Mais comment donc vais-je pouvoir tenir !!! J'ai trouvé ; je demande un "dopant" à un pharmacien.

Je me souviens parfaitement des fiançailles de ces amoureux-là parce que la maman de Marguerite nous a servi des quenelles avec des ris de veau dont je me suis franchement régalée. Je n'en ai jamais mangés depuis...

Il faut vous dire aussi que le premier appartement de la nouvelle maison est terminé. En fait, il a fallu "l'accélérer" pour que les "futurs" puissent y loger.

D'ailleurs, pendant quelques jours un rideau a tenu lieu de porte principale ; heureusement qu'il faisait chaud !

Avec Maman, nous gardions Gilbert, il n'a qu'un peu plus d'une année. Jeanine, malade, est partie un mois en maison de repos mais, bien sûr, elle revient pour la noce. Bernadette était chez sa Grand-Mère maternelle.

Me voici fin prête, en robe longue, toujours la même, l'oeil assuré grâce aux médicaments. Je prépare Gilbert... c'est l'angoisse... deux secondes sans surveillance et il tombe du lit ; il n'a même pas une bosse mais j'ai eu chaud car, vous savez, quand on garde un enfant, on s'y attache.

Quand ma soeur me racontait les prouesses des siens, je lui racontais les prouesses de Gilbert.

Pour en revenir à la noce, elle se déroule parfaitement bien.

Le soir, je me trouve en pleine forme ; je peux même passer la nuit sans sourciller, Pierre et les autres jeunes n'en reviennent pas... Le petit matin les trouve "chaos", pas moi ; Pierre en est presque gêné... Je me venge mais je n'ai jamais recommencé, c'était risqué !

Voici août 1952. Je retourne à l'auberge de Mizoën ; je m'étais arrangée pour dire aux copains de Champagneul, surtout pour que Pierre le sache !!! qu'une seule chose comptait pour moi, du moins passait en priorité :

La montagne.

Me voici donc sur le glacier de "La Girose". Nous sommes six : deux cordées de trois. La nuit au Refuge "Evariste Chancel" tenu par le guide Jules Retourna, s'était mal passé. Deux par deux sous les couvertures, je ne me méfie pas d'André qui m'a pris sous sa protection.

Gourde va !!! C'est la première et la seule fois où un garçon de l'auberge aura, non, plutôt aurait voulu profiter de "la fille".

Il est près de trois heures et je n'ai pas encore fermé l'oeil, plutôt je me lève pour aller "rendre" le bon vin chaud au genièvre. Je ne crois pas que ce soit lui, le vin chaud, qui m'ait barbouillé l'estomac, ce sont plutôt les agissements de mon compagnon. J'ai résisté en priant la Vierge Marie.

Faites le compte... j'avais près de trente ans, j'aurais pu me débrouiller avec un enfant, mais... de lui... non et, en plus, je me serais coupée des miens, du moins de mon père, c'est sûr ! En ce temps-là, pas de préservatifs. Etait-ce plus mal ! D'ailleurs Marie, la Vierge Marie m'a protégée.

Voici donc le moment d'attaquer le glacier. André me veut derrière lui. "La Girose" est très pentue, c'est une calotte glacière typique, il faut tailler des marches avec le piolet et nous avons chaussé les crampons.

A chaque instant je me dis qu'il me flanquera dans une crevasse, heureusement... elles sont rares.

Nous voici enfin au pied du "Rateau", 3766 mètres, il nous faut escalader l'arête. Il fait excessivement froid, le rocher verglacé luit comme un miroir. Mes chaussures cloutées ne tiennent pas ; j'annonce que j'abandonne, c'est un casse-gueule, les autres en font autant sauf André qui, lui, a des chaussures plus perfectionnées ou plus adéquates.

Il la fera donc seul cette arête ! Nous autres, nous faisons demi-tour et arrivons le soir au refuge.

Penauds... non, ce n'était pas faisable. Nous n'avions jamais rencontré, dans nos courses, en cette période, des difficultés semblables dues au verglas.

Le lendemain soir, André arrive à l'auberge, directement vers moi. Je me trouve seule dans un angle du réfectoire ; je m'attends à une de ces engueulades !...

Eh bien ! non, nous nous regardons sans un mot, en profondeur ; il a alors un sifflement admiratif !...

Le jour suivant il nous quitte. "Arts et Joie" n'est pas fait pour ce garçon.

Je ferai une grande et belle balade mais seulement d'une journée avec Monseigneur Lavarenne. Le projet était : "Les trois lacs" au-dessus d'Huez. Nous avons pris du retard et n'arrivons qu'au "Lac Blanc".

Une dizaine dans ces déserts d'herbe rase, riches cependant en petites fleurs.

Presque arrivés au col : une bergerie... un abri plutôt. Là, le Père Lavarenne nous dit :

- Laissez les sacs, ne prenez qu'un pull, nous repasserons par ici.

Je réplique :

- Il vaut mieux prendre l'anorak que le pull !

- Non, faites comme je vous le dis.

- Non Père, l'anorak protège mieux du vent...

- Il n'y a pas de vent, faites comme tout le monde.

Eh bien ! non, je ne ferai pas comme tout le monde, je prends l'anorak. D'ailleurs, le frère de Malou m'a fait signe :

- Ne dis rien mais fais comme tu penses, c'est toi qui a raison.

Un petit quart d'heure de grimpette et nous voici aux quatre vents. Ça souffle... je ne vous dis que ça... Chacun enfile son pull ; j'enfile mon anorak et, en plus, je ferme bien le capuchon.

Dix minutes de repos, tous grelottent, Père Lavarenne compris, sauf moi.

J’entends :

- Claude vous aviez raison.

Tiens donc ! comme si je ne commençais pas à connaître la montagne !...

J’apprends que Pierre doit arriver avec sa soeur. Je m’inscris pour le "Pic Nord des Cavales". Qu’est-ce qui me prend de le fuir ?

Bref ! le Père Clément, deux garçons dont ce Claude connu à l’école d’escalade, veulent bien de moi. C’est heureux !...

Après une nuit sous la tente, au petit jour, plutôt à la fin de l’obscurité... nous attaquons la montée.

Et les pierres parlent, et les pierres roulent, et les pierres gémissent sous nos pieds... ça, c’est à cause des chaussures cloutées. Ça n’aime pas être écrasée... une pierre, ça veut vivre, se chauffer, s’éclater au bon soleil de midi. Enfin ! pourquoi elles se trouvent dans les sentes ? Il faut dire, pour être honnête, que quand elles en sont en dehors, bien entassées les unes sur les autres, bien tranquilles à se faire leurs confidences, nous, les grimpeurs, nous trouvons le moyen de les déranger.

Nous... surtout moi... j’aime faire une dégringolade sur un tas de cailloux alors, pour me punir, il y en a qui me fichent par terre. C’est bien fait !...

Nous attaquons les névés puis le glacier, encordés comme il se doit. Tout va bien, nous voici au pied du "Pic Nord des Cavales".

Claude, garçon, étant Premier de Cordée, attaque. Il assure les autres ; je suis en bout de corde. Il y a un surplomb à passer. C’est dur, Claude me hisse, je n’y arrivais pas, mes membres ne sont pas toujours assez longs... enfin bref !... le sommet n’est pas loin. Chacun à notre tour nous nous mettons à plat ventre ; il faut ramper, nous ne passerons pas autrement. Les trois garçons (pardon, Père Clément) sont au sommet.

A mon tour... je trouve que ce n’est pas trop difficile mais Claude me trouve sûrement trop lente. Je l’entends dire aux autres :

- Pas sensas... la fille !

Pas sensas... s’il était à ma place, il verrait bien !... C’est vrai, cette dépression m’a diminuée, mes forces ne sont plus les mêmes. J’encaisse mais je suis sûre que le Père Orelu m’aurait comprise et aidée avec tout son AMOUR. Il savait, lui, ce que la montagne, l’effort, représentaient pour moi.

Sur le Haut, nous nous reposons un peu et faisons un magnifique rappel.

Nous voici à nouveau sur le glacier mais de l’autre côté. La descente commence ; j’ai moins d’efforts à fournir, je me sens à nouveau très bien.

Le Père Clément avait laissé son vélomoteur sur la route du Galibier. Les deux garçons feront du stop, quant à moi, devinez comment je reviens ?

Vous ne trouvez pas ! Non, bien sûr... Eh bien ! sur le porte-bagages du vélomoteur.

Le Père Clément prend de l’essence dans une station faite pour ce service ; je me retiens de rire parce que l’on nous dit :

- Bonjour Monsieur, Dame... comme si... enfin, vous me comprenez !

Voici le départ de la route qui monte à Mizoën, le Père Clément :

- Je vous laisse là parce qu’il est samedi et je vais confesser les gens du village. Que diraient-ils si j’arrivais avec vous ?

- Bien sûr ! Père Clément...

Il monte et moi je m'aperçois que je ne suis plus capable de faire un pas dans le sens du haut. Je me repose un moment mais j'ai la plus grande peine du monde à arriver à l'auberge.

Personne ; tous en promenade et c'est tant mieux. Je vais m'allonger une heure ; ni vu, ni connu...

Au repas je reprends des forces et peux raconter la balade.

Je peux aussi affronter Pierre. Il me fait la tête, il pensait que je l'attendrais ! Il est beau garçon, des filles ont vite fait de lui mettre le "grappin" dessus.

N'en parlons plus, il se mariera avec l'une d'elles, peu de temps après. Sa soeur aussi, elle a trouvé son mari à l'auberge.

Curieusement, je ne suis pas jalouse, je me souviens du serment fait mais je demande au Seigneur de me redonner mes forces ; c'est de bonne guerre... non ! J'avais fait un marchandage, c'est vrai... mais comment vivre autrement !...

Au moins quinze ans plus tard, je saurai le "pourquoi" de ce qui s'est passé quand, avec Lonlon nous avons parlé de Pierre et le "pourquoi" du "Il faut que tu attendes, ce n'est pas sûr".

Rendant visite à ma cousine, la maman de Jeanine, elle me vend "la mèche" sans s'en rendre compte :

- Pierre est venu me demander la permission de sortir avec Jeanine mais cela était trop tard ; elle venait de dire "oui" à un autre.

Voici la raison de ces quinze jours d'attente. J'ai mal d'entendre ça... mais j'ai la vérité et je n'en suis pas surprise.

Je suis allée au mariage de Jeanine ; à vrai dire je ne sympathise pas tellement avec son mari.

Nous nous reverrons une fois à Champagneul, elle me laisse ses enfants, petits, en garde pendant deux à trois heures et une fois chez elle dans la grande ville, puis nous nous perdons de vue.

Au club, on vend des skis en frêne et pas chers du tout. Je décide de m'en offrir une paire. Les louer... toujours un problème quand on n'habite pas à côté du magasin !

La veille du premier de l'an, fière comme Artaban mais hum ! pas si sereine que ça... j'arrive à la maison, skis sur l'épaule.

Je vois encore la tête de mon père. On s'attrape comme on ne l'a encore jamais fait.

- Tu as payé ça combien ?

- Cinquante francs (évidemment, j'ai diminué le prix)

- Cinquante francs ! pendant que nous n'avons pas fini de construire la maison !...

- Tu as bien acheté un poste de radio à Lonlon ?

- Et alors, tu vas me le reprocher ?

- Non, mais j'ai autant le droit d'avoir une paire de skis que Lonlon un poste de radio !

Et on continue à s'engueuler, je ne vous dis que ça... il en tremble et moi aussi.

Qu'ai-je donc fait de si mal !

Le lendemain, premier janvier 1953, Maman entre dans ma chambre.

- J'espère que tu souhaiteras la Bonne Année à ton père ?

- Bien sûr !

Je me contiens, je suis accablée.

- Bonne année Papa !

- Bonne année à toi !

Nous tremblons tous les deux et enfin il lâche :

- Tu n'étais pas plus grosse que la poignée de la porte quand tu es née, comment peux tu partir avec ça sur le dos !

Ça y est, j'ai compris. Ouf ! toutes ces réprimandes chaque fois que je pars... Tout ça parce que je ne pesais qu'une livre... Pauvre père... mais qu'y puis-je ! Je veux vivre et vivre avec ce que j'aime.

Je ne veux pas rater ma vie et personne ne m'en empêchera mais à partir de maintenant je serai indulgente envers lui ; il a dû s'imposer des sacrifices pour m'élever, je ne l'oublierai pas.

Dorénavant, j'attends la veille pour lui annoncer mes départs ; il a moins de jours à se faire du souci.

Voici une autre belle saison de ski qui s'annonce. Je sors environ tous les quinze jours.

Une fois, après une journée à "Saint-Sorlin d'Arve", fiers de nos prouesses, nous nous préparons pour le retour.

A quelques kilomètres du départ, notre car tombe en panne.

"Stan", le directeur du groupe prend la décision de rejoindre une gare SNCF.

Tous dans ce train qui va je ne sais où... je ne sais où... car il n'est pas dans la direction "grande ville"... Nous n'avons pas le choix, nous prendrons une correspondance, c'est le seul moyen pour être au travail le lendemain matin. Pas un ne ferme l'oeil de la nuit.

Ce lundi à sept heures nous sommes en gare d'arrivée. Une copine téléphone à son père ; il est le Chef du Personnel. Il vient la chercher et me ramène aussi chez mes parents.

Du coup... pas d'engueulade... pensez donc, c'est un grand "ponte" qui me raccompagne. Entre nous... toujours cela de pris. En plus, toute l'Entreprise est au courant. Je prends donc mon temps car un brin de toilette, même plus qu'un brin... et un bon petit déjeuner... ce n'est pas de trop.

Au bureau, je sais qu'un gros travail de dactylographie m'attend car c'est le moment des déclarations d'impôt. Je ne fais pas une faute, même de frappe et le soir le travail est terminé. Le grand Chef n'en revient pas. Je suis contente car cela n'était pas évident après une nuit... complètement blanche !

Pourquoi "blanche" ! La nuit... c'est "noir".

La fête du "Club ski" arrive ; nous avons un super slalom à "Saint Pierre de Chartreuse" ; il me semble avoir été "moyenne" sans plus, vu tous les grands cracks !

La "Comptabilité clients" s'installe au-dessus, nous prenons de plus en plus d'envergure et Rosa monte d'un étage.

Patrick, le premier fils de Marguerite et Louis vient au monde le 8 mars 1953. C'est un joli blondinet tout bouclé ; longtemps je garderai une de ses mèches... de cheveux bien sûr ! en souvenir. Vous savez, les tatans... c'est quelquefois un peu "idiot"... sur les bords ; ou alors c'est tout simplement une marque d'affection parmi tant d'autres...

Nicole, le troisième enfant de Jeanine et Pierre-Jean, nous arrive le 15 mai 1953. Elle, c'est une bonne grosse brunette.

A vrai dire, je ne jouirai pas de son temps de petite enfance car il m'a fallu retomber malade.

Notre appartement provisoire au-dessus de l'atelier est envahi de petites puces des bois ; attention, ne lisez pas... fraises des bois. Eh oui ! les puces des bois du plancher existent aussi. Ce n'est pas tenable. Ce mois de mai, nous nous offrons quelques longs jours de canicule. Pensez donc, la météo, le 25 mai 1953, a enregistré 32,0° C.

Papa décide de descendre, pour la journée, dans leur nouvel appartement, au rez-de-chaussée de la grande maison. Il installe quelques meubles. Nous sommes un peu mieux mais voilà que je ne tiens pas le coup.

Pourquoi ? Les autres supportent... je me traîne à nouveau ; le Docteur me demande de m'arrêter de travailler. Bien sûr ! je lui désobéis et je vais jusqu'à ce que toutes les forces me quittent.

Rien à faire, je rechute. Cette fois l'Assistante Sociale de l'Entreprise me retient une place à Morzine, au "Chalet Bernadette" mais avant, mon Médecin me fait hospitaliser dans un grand hôpital au Service de Monsieur le Professeur Levra. Oh ! je n'y reste qu'une semaine mais c'est une semaine bénie ; je n'ai plus besoin de lutter, d'essayer de donner le "change" à la famille.

Par contre, où je suis moins enthousiaste, c'est quand un médecin vient me faire raconter ma vie. Je ne sais pas comment il s'y est pris mais il me fait avouer ma... "déconvenue" à cause de Pierre. J'espère que cela restera entre nous !

Un matin que passent internes et apprentis médecins précédés par le Professeur Levra, il s'amuse à relever ma chemise de nuit jusqu'au cou.

Quelle horreur ! je ne sais pas où poser mes yeux...

Il annonce :

- Elle fait une..... (je n'ai jamais compris ce mot).

Bref ! tous constatent ma maigreur, pensez donc : 37 kilos pour un mètre cinquante pendant que mon poids normal est de 45 kilos.

C'est comme ça... qu'y puis-je !

De retour à la maison, mon Médecin arrive un soir et m'enferme... ou presque... dans une chambre.

Grands dieux ! il sait, il a lu le rapport de l'hôpital et me reproche de le lui avoir caché depuis, déjà, ma première dépression. Je suis furieuse et il le sent.

- Ils m'ont tellement "cuisinée" que je n'ai pas pu faire autrement que d'en parler, mais... vous savez... au diable Pierre !

- Peut-être... au diable ! mais c'est la raison.

Je ne suis pas d'accord et le lui dis.

- Si j'avais pu en parler à mon père, je m'en serais délivrée et d'abord, j'ai assez de volonté pour lutter.

- Oui mais... pas comme il le faut.

Sans qu'il le sache, je vais voir le Professeur Levra à son cabinet.

- Ne vous mariez jamais, vous êtes trop nerveuse, cela ferait des étincelles...

- Mais, s'il est gentil ?

- Alors il faudrait qu'il le soit joliment, ce serait la perle rare...

Au diable ! lui aussi.

Je me prépare à partir ; il est temps car une fois où je me sens plus particulièrement fatiguée, Maman me demande de surveiller les deux petits qui sont chez nous, pendant qu'elle fait ses courses.

Allongée sur le lit, je ne peux même pas tourner la tête. J'ai peur ; s'il y a le feu, je ne pourrais même pas sauver les enfants, enfin... Dieu est là.

C'est le départ. Je refuse que Maman m'accompagne ; je pars seule ; descendue d'un train, j'ai deux à trois heures d'attente pour un car.

J'essaye de visiter le pays ; heureusement qu'il est grand comme un mouchoir de poche parce que je ne peux pas aller bien loin.

Je zigzague dans la rue principale en traînant ma valise. Sur le pas de leur porte, les gens me dévisagent comme si j'avais bu un coup de trop.

Je m'en moque bien. Arrivée à Morzine, un taxi me conduit au chalet.

J'ai de suite une très bonne impression. Nous ne sommes pas plus de trente. Le soir en bout de table, la Directrice m'interpelle :

- Mademoiselle, vous avez fait bon voyage ?

Je ne peux pas répondre, je suis trop lasse.

- Enfin, Mademoiselle, vous ne me répondez pas ?

Les larmes me montent aux yeux. Ma voisine me regarde, elle a compris.

- Mais Madame, elle ne le peut pas, elle est trop fatiguée...

Madame Arnoux me dévisage et une grande amitié naît entre nous deux.

Deux à trois jours passent, je vais mieux ; bien reposée, je peux me promener un peu. Cela dure une semaine et... patatrac... je vais à "reculons". Pourquoi ?

Pourquoi ? Je me le demande... Madame Arnoux se le demande... Le Docteur Vuarnet se le demande... Mais c'est ainsi.

Dès que je fais un effort, par exemple quelques pas sur le chemin... je repars en "zigzags". Pourtant, je vous assure... je ne bois pas d'alcool ni ne fume.

Ma chambre étant à l'étage, il arrive même que, descendant pour le déjeuner de midi, si par hasard j'ai fait un peu de lessive, oh ! soyez sans crainte, dans un lavabo on ne lave pas de draps... eh bien ! je n'ai plus le courage de remonter pour la sieste.

Madame Arnoux n'insiste pas, elle se rend compte de l'effort surhumain que je fais pour avancer seulement d'un pas.

Ce n'est rien... un pas... c'est tout simplement mettre un pied devant l'autre. Pour moi, à ce moment-là, c'était... quelque chose. Bref ! le cuisinier n'avait qu'à me prendre dans ses bras et me porter dans mon lit. J'en avais pour trois jours sans bouger puis, à nouveau, j'essayais d'être... comme les autres pour rechuter très rapidement.

C'est l'été, il fait beau, des fleurs embaument les champs, les jardins, le chalet.

Les copines sont chouettes... chacune avec leurs problèmes... Il en part, il en revient.

J'apprends que Madame Arnoux a sauvé bien des vies grâce à sa volonté et son AMOUR.

Un jour, logeant dans une chambre à deux lits et me trouvant au repos complet, arrive une jeune fille, ma future compagne.

Première impression : c'est une gitane, elle en a le visage et surtout la chevelure.

Je me dis : Il faudra que tu l'aimes beaucoup car elle risque de ne pas se lier avec tout le monde.

En fait... elle s'est liée avec tout le monde mais c'est ainsi que Nadia est devenue une de mes meilleures amies et... pour la vie. Elle est mon amie de Grenoble.

Je ne reste pas longtemps avec elle. Madame Arnoux me loge dans une chambre seule ; comme je l'en remercie !...

Dans mes périodes de "mieux", je lis et je tricote. C'est ainsi que j'ai confectionné une jolie robe blanche à Nicole avec paletot assorti. J'y ai mis du temps mais qu'importe ! A deux ans, elle la portait encore.

J'ai brodé également des petits napperons roses, l'après-midi dans une des chaises longues du jardin.

J'avoue que j'étais heureuse, une grande amitié passait entre nous.

Le Docteur Vuarnet a réussi à me faire grossir oh combien ! Il me disait :

- Mais il vous faudra bientôt deux chaises... Bon sang ! je n'y comprends rien, pourquoi n'avez-vous pas d'énergie !

Et il faisait d'autres essais de remèdes et piqûres.

Il me disait aussi :

- Criez-moi après ! Disputez-moi !...

Madame Arnoux me disait la même chose mais je répondais :

- Pourquoi ? puisque je vous aime bien.

Un jour, dans une crise... quels excès avais-je dû faire ! je n'arrivais pas à attraper mon verre posé sur la table de nuit. Madame Arnoux venait de m'apporter mon déjeuner de midi. Il paraît, elle l'a chronométré, qu'il m'a fallu vingt minutes pour y arriver. Je me souviens si bien... au-dedans de ma tête je me disais, les yeux fixés sur le verre : il faut que tu prennes ce verre, il faut... il faut... il faut... enfin, voilà, c'est fait mais c'était surhumain.

Ce jour-là aussi, impossible de dégonfler ma vessie... Je souffrais à en avoir les larmes aux yeux ; je ne pouvais pas me lever. Madame Arnoux a compris, elle m'a soutenue mais... impossible d'arriver à... à... A minuit, elle a dû faire venir le Médecin et il m'a sondée.

Ouf ! quel soulagement... Mais enfin quoi ! Que se passait-il pour que je sois si mal !

Quand Madame Arnoux allait dans la grande ville une journée ou deux de temps en temps, pour rendre visite à des amis, elle venait me dire tout spécialement "au revoir" en ajoutant :

- Vous savez, je pense bien à vous.

Quelquefois, les dimanches, j'ai pu me rendre à la Messe par un petit sentier ; l'église était à cinq minutes ; Nadia, elle, ne le pouvait pas, elle faisait de la claustrophobie et au bout de dix minutes, elle ressortait.

Toutes deux ensemble, nous avons souvent marché un bout de chemin. L'une regardait le ciel et ses nuages ; l'autre les fleurs, les bouquets à cueillir aussi bien que de menus trésors ; les chemins en sont pleins.

Nadia pouvait aller plus loin ; dans ces jours-là elle revenait avec son appareil photographique bourré de chèvres et de moutons, d'un cheval... même. Elle surprenait les animaux dans leur vie quotidienne et me racontait les merveilles du monde des alpages.

Plus tard, elle s'est mariée avec un autrichien, un beau garçon. Ils eurent Jean-François et Patricia, jolis bambins que j'aimais comme des neveux et... même grands, cela n'a pas changé. Elle est restée veuve assez jeune.

En milieu d'été, j'ai la joie de voir arriver Jeantou, Rosa et Jojo. Quelle bonne surprise ! Ils m'offrent de la part de Stan et du "G.S.R." (club de ski) un anorak, un vrai, en synthétique. Il est de couleur noire avec une fermeture éclair. Ce mot l'accompagne :

- "Tout près des pistes neigeuses, quel grand as vous allez devenir !

  Le "G.S.R." compte sur vous pour défendre ses couleurs les saisons prochaines.

  Meilleurs voeux de prompt rétablissement et bon souvenir de tous.

  Pour tout le Bureau

  Stan (lisez Stane)"

Si tu lis ces lignes, sache que je t'ai toujours beaucoup aimé ; j'ai trouvé en toi... tellement de valeurs morales !

J'ai aussi la visite des parents et de Pierre-Jean. Ce jour-là nous pique-niquons dans un pré. Au retour, un petit ruisseau à enjamber nous découvre à tous combien je suis... disons "fragile" ; Pierre-Jean est obligé de m'aider ; ils en sont surpris.

En fait, pour quelqu'un qui aime sauter dans les torrents, c'est dur à avaler... Bref ! ils me ramènent au chalet et je regagne ma chambre avec joie.

Voici l'automne. Les parents m'envoient des vêtements chauds et je me fais faire un pantalon noir, un pantalon de ville. La Toussaint est passée.

Un jour, un jour de pluie, Madame Arnoux m'annonce :

- Mademoiselle, nous ne pouvons et ne voulons pas vous garder. Le Docteur Vuarnet a tout essayé sans résultat. Il vous faut aller consulter un neurologue dans la grande ville. Le Docteur vous donnera un mot pour lui.

C'est tellement inattendu que je me mets à pleurer. Vlan ! les vannes sont ouvertes pour la journée. J'entends :

- Mademoiselle, vous ne trouvez pas qu'il pleut suffisamment au-dehors !...

Quelques jours après, je suis prête pour le départ ou... le retour... comme vous préférez. Madame Arnoux me fait accompagner par une monitrice, celle qui, un jour, le cuisinier étant sorti, est restée près de moi pendant tout le temps que ma tête puisse donner l'ordre à mes jambes de monter l'escalier. Croyez-moi, cela a duré et il m'a fallu un bon repos sur une chaise avant la traversée du couloir...

Que c'est "con" de se trouver dans cet état-là !

Surprise. Le car quitte Morzine et, d'un coup, une heure après environ, d'une minute à l'autre, je me sens mieux, presque bien... Je dis à Michèle :

- Mais, ça y est, je vais bien, je peux voyager seule ; une fois dans le train, retournez donc à Morzine !

- Non, j'ai reçu l'ordre de vous accompagner jusqu'au bout.

Je débarque à Champagneul assez guillerette. Je vois mon médecin traitant et lui annonce que je dois vois un neurologue.

Il n'est pas tellement... pour, mais moi, j'y tiens. Je veux comprendre. Rendez-vous est pris assez rapidement ; ce neurologue est un des meilleurs de la grande ville.

Les parents tiennent à m'accompagner ; j'accepte. Je suis reçue la première dans son cabinet ; c'est un homme très bien. Je lui explique mes fatigues, pourquoi donc je "chute" si bas quand je sens tant de volonté en moi !

Pourquoi donc à Morzine, de trente sept je suis passée à quarante sept kilos sans pour cela me sentir en forme !

Pourquoi donc me suis-je sentie mieux si subitement, en redescendant ?

J'ai la réponse :

- Vos nerfs ne sont pas assez vigoureux, cela vient de votre naissance, ils n'ont pas été finis de former ; il faut faire avec...

- Comment ?

- La montagne est contre-indiquée. Vous étiez trop fatiguée, il ne fallait pas dépasser sept cents mètres.

- Oh ! Docteur, je fais de la montagne l'été dans l'Oisans...

- Arrêtez...

- Quelle horreur ! mais pourquoi ?

- Pour les nerfs, il faut de l'oxyde de carbone.

- Alors, s'il vous plaît, laissez-moi le ski ! Je ne peux pas abandonner, c'est ma joie de vivre. Autrement, je n'ai rien à quoi me raccrocher !

- Oh ! vous partiriez bien un mois au ski... vous vivrez sur vos réserves !...

Ouf ! c'est arraché mais je comprends qu'ayant besoin de travailler, j'ai besoin de mes nerfs et qu'une semaine de ski, ce sera déjà merveilleux.

- Avec les parents, comment cela va ?

- Papa a construit une maison et ses six enfants ont leur appartement. Je voudrais me mettre chez moi mais mon père a du mal à comprendre.

- Pour partir très loin de votre famille, je dirais non, mais là, entourée de vos frères et soeurs, bien sûr qu'il faut faire ce pas !... Vous pourrez vous reposer si vous en sentez le besoin ; ce sera vous qui déciderez, comme vous le sentirez...

- Merci.

- Vous allez faire faire une série de piqûres d'insuline à faible dose par votre médecin traitant pour faire un contre-choc mais, soyez tranquille, tout va aller mieux.

- Merci encore.

Puis il reçoit mes parents, cela est rapide ; ensuite, il nous voit les trois ensemble.

Il dit à Papa :

- Laissez votre fille agir comme elle l'entend.

- Mais, elle est venue au monde si fragile !

- Qu'y faire !... vous avez fait un canard au lieu de faire une poule...

Je sens mon père qui "tique" ; je le comprends et j'en ai de la peine.

Maman ne dit rien ; je sens qu'elle accepte que je m'installe au troisième étage, chez moi ; ils acceptent d'ailleurs finalement tous les deux.

Mon Médecin me fait donc une série de piqûres sans grande conviction et je suis un peu de son avis.

Je revois ce neurologue une autre fois. Nous avons un court entretien, il me fait prendre conscience de ma faiblesse et, lui aussi, me demande :

- Vous voudriez vous marier, avoir des enfants ?

- Oui, bien sûr ! j'en ai les larmes aux yeux.

Il ne réplique plus rien, je ne le revois pas, je sais à quoi m'en tenir...

Maman invite tout "son monde" un dimanche, la veille de ma reprise de travail.

Je me croyais forte mais cela m'est difficile de "tenir" la journée avec sept enfants autour de moi et pourtant Bruno me regarde avec un air si gentil !... Il a un sourire ravi et, à ce jour, il l'a encore quand il veut bien ne pas ressembler à son grand-père maternel - ne pas "piquer" une colère quoi !

Cela m'a toujours amusée de remarquer les ressemblances... de mes neveux !

Le soir, je suis à bout et, machinalement, je regarde la fenêtre comme pour me jeter au-dehors, j'ai repris mal au dos.

Qui m'a retenue ? Je ne le sais pas... mais si je le sais... Dieu, tout simplement !

Cette fin d'hiver 1953, j'ai donc repris le travail. Mon amie Rosa s'absente, elle veut mettre au monde son deuxième enfant.

Le Chef me demande de la remplacer avant de reprendre ma place. J'accepte et me mets dans le "bain" de la Comptabilité Clients.

Le travail me plaît ; j'enregistre factures et avoirs ; une des premières machines comptables est à pied d'oeuvre. J'aime la faire marcher et à chaque fin de mois, je fais le bilan.

Il m'est arrivé d'avoir une petite erreur, nous en discutons avec le Chef et de suite, je lui dis :

- J'ai trouvé, cela provient d'un certain crédit...

Vérification faite, c'est exact ; il n'en revient pas que j'ai pu mettre aussi vite le... doigt dessus.

Il faut aussi vous dire, pour être claire et juste, qu'il m'est arrivé de faire une erreur, une erreur monumentale...

"Un montant de redevances que j'ai additionné, par inadvertance, au lieu de le soustraire." La Comptabilité générale installée à Paris s'en aperçoit et le grand Chef est prévenu. Il m'appelle et me demande comment doivent se traiter les "Redevances" ?

- Je les soustrais du bilan, bien sûr !

- Vous les avez additionnées.

- Oh mince ! c'est vraiment une erreur idiote et je m'en excuse.

- Je pensais que c'était cela ; soyez tranquille, Paris va redresser.

C'est la seule grosse erreur qu'il me semble avoir commise durant ces années de travail.

J’avais une jeune dame pour m’aider - le mari au régiment, une petite fille à élever - Elle n’était pas riche mais la belle-famille assez aisée.

Depuis ma reprise de travail, je rentrais à midi déjeuner chez les parents et me reposer un peu ; c’est ce qui m’a sauvée... faire une heure de sieste.

De ce fait, je commençais après les collègues et compensais plus tard le soir.

Un de ces soirs, je m’aperçois que mon porte-monnaie a été allégé. Bizarre ! j’ai un doute.

Le lendemain, je prends plus d’argent ayant un achat important à faire.

A quatorze heures, mine de rien, je surveille ce qui se passe. Ma petite collègue a les mains dans mon sac ; je la surprends, elle me raconte je ne sais quelle histoire !...

Que dois-je faire ? Ne rien dire !...

Non, elle le fera encore, à moi et à d’autres. Il faut que j’en parle et d’ailleurs j’ai besoin de mon argent.

Je vais voir le Directeur. Il la convoque et la renvoie sur le champ. Son mari est en permission. Nous sommes tous confrontés. Elle se vend par une parole malheureuse. Le Directeur me demande si je porte plainte. Bien sûr que non ! La belle-famille me rend mon argent.

Plus tard, je sais qu’elle a trouvé du travail et son mari, une fois dégagé des obligations militaires, a un poste important.

Résultat : pour l’instant on ne la remplace pas, j’assume le travail de deux.

Après cinq ou six mois, mon amie reprend son poste et moi le mien.

J’ai craint que la personne qui me remplaçait au secrétariat ait du mal à repasser sous mes directives. Eh bien non ! elle paraît soulagée. Elle doit se dire ; un casse-tête de moins.

Le premier mai 1954, Pierre-Jean emménage ; Jeanine est heureuse, l’appartement est plus ensoleillé et plus vaste, les petits pourront s’épanouir.

Mon tour arrive vers la fin de l’été puis celui de ma soeur. Nous sommes toutes deux au troisième étage, voisines quoi !...

Les parents occupent le rez-de-chaussée puis un appartement du premier étage, en attendant que Daniel le prenne. L’autre, réservé à Michel-Guy est loué sous réserve à un bon ami de Papa. Quand toute la famille sera en place, autrement dit quand les deux derniers auront grandi, la maison sera ainsi occupée :

- Rez-de-chaussée : Parents + partie magasin + atelier
- 1er étage : Famille Louis et Famille Daniel
- 2ème étage : Famille Pierre-Jean et Famille Michel-Guy
- 3ème étage : Famille Marie-Thérèse et moi

En attendant nos installations et, en début des vacances scolaires, Maman a du plaisir à aller passer le samedi dans notre maison de campagne. Elle y retrouve sa fille, sa belle-fille, leurs enfants et surtout ses deux petits ; comme je la comprends !

Je suis là pour m’occuper des hommes ; Grand-Mère est partie pour quelques temps chez l’une de ses filles.

J’essaye d’être une bonne maîtresse de maison mais si vous saviez comme j’ai du mal à m’en sortir !...

En fin de semaine j'ai besoin, mais vraiment besoin, de repos. Alors, maligne, j'écoute les bruits de l'atelier. Repas prêt, je m'allonge et pft !... dès que des pas s'engagent dans l'escalier, je suis debout. Personne ne s'aperçoit de mon stratagème.

Le 17 juillet 1954 Marguerite et Louis ont leur deuxième fils. Il est bien mignon mais sans ressembler à son frère. Il est prénommé Yves ; il est encore dans ses langes... non, ça n'existe plus les langes... et ce n'est pas plus mal ! Quelle allure avaient les bébés là-dedans !...

Je disais donc qu'Yves, encore tout bébé, voit arriver son père, un samedi soir, tout en pleurs. Marguerite est surprise et elle vient me chercher. Très simple à comprendre quand on connaît son frangin !

A midi, son beau-père l'avait entraîné au repas des pompiers, rien que ça... et Lonlon... n'étant pas alcoolique... évidemment ne supporte pas la "chopine". Seulement voilà ! il est le contraire de moi. Si moi cela me rend gaie, même très gaie... lui, cela le rend triste, même très triste... Le voici donc penché sur ses deux petits pleurant toutes les larmes de son corps.

Je tranquillise Marguerite et effectivement le lendemain, dégrisé, il a repris sa jovialité naturelle.

Sacré Lonlon... va, il ne remettra plus les pieds chez les pompiers, même pas pour les aider à éteindre un feu de cheminée...

Papa est devenu Directeur de la "C.A.P.A.M." (Coopérative d'Achat et de Production des Artisans Menuisiers). Il a sa secrétaire particulière, femme d'un menuisier ; elle est très gentille et Maman n'en est même pas jalouse.

A quoi cela sert me direz-vous ?

Tout est dans le "Nom". Autrement dit, les artisans menuisiers achètent le bois en commun, ils ont un prix intéressant. Cela permet aussi d'obtenir du travail par adjudications car ce que l'un ne peut pas faire, un autre, lui, en a peut-être le temps.

En fin d'année, un bilan était fait par madame la secrétaire - un repas préparé par un grand restaurateur - un discours par mon père, comme il se doit - et chacun rentrait chez soi, heureux, du moins pour mon père et Maman ; les autres... je ne leur ai jamais demandé.

Il s'occupera de la "C.A.P.A.M." jusqu'à ce que le grand âge l'en arrête mais aucun n'a pu reprendre le flambeau. Mon père était irremplaçable.

Il faut vous dire aussi que quand "Les joyeux tréteaux" ont plié bagage, Papa a repris le flambeau si j'ose m'exprimer ainsi, car il a créé le "Familly Cinéma".

Il en était le patron et achetait ses films mais, vous savez, c'est pour tous les cinémas pareils, de temps en temps, on leur file un ou deux ou trois "navets" ; je crois que c'est au pourcentage.

Papa avait ses directeurs de séance, ses opérateurs, ses ouvreuses.

Séances : samedi en soirée

dimanche en matinée

dimanche en soirée

Maman, puisque plus de "petits" pendus à ses jupes n'a pas dû manquer beaucoup de séances. Depuis cette période, elle était au cinéma le samedi soir avec mon père.

Souvent, Papa y retournait à l'improviste le dimanche. Il aimait surprendre ses équipes. Je crois, non, j'en suis sûre, tous l'aimaient bien.

Un "chef opérateur", Robert, était plus attentionné que les autres, surtout auprès de Marie-Hélène qui, souvent à Champagneul, était devenue "ouvreuse". Pardi ! un opérateur l'attirait, nous en reparlerons.

Pour ma part, j'y mettrai très peu les pieds. Le week-end, j'avais besoin et de repos et de m'aérer.

Ces vacances 54, je retourne quinze jours ou trois semaines à Morzine. Madame Arnoux n'en revient pas... Où sont passés mes beaux kilos ? mes belles rondeurs ?

Que voulez-vous ! c'est ainsi. Si je ne suis pas assez grosse... à son goût, par contre j'ai de l'énergie, du moins plus que l'an dernier... L'énergie, c'est vital et... enfin... j'excursionne les alentours de Morzine. Enfin, je connais "Super Morzine" et "Avoriaz" qui va se mettre en chantier pour mes futures sorties de ski et mes glissades sur le derrière.

C'est donc à mon retour que je m'installe au troisième étage.

Vous n'allez pas en croire... ou vos yeux ou vos oreilles... peu importe ! mais cela m'est dur, très dur la première semaine.

Seule pour le repas du soir quand on a l'habitude d'une famille... réduite mais où il y a encore deux garçons adolescents !

Vraiment c'est dur... dur..., bêtement je lis des bêtises, vraiment des bêtises, des romans feuilletons "eau de rose" ! Quelle horreur ! je n'en ai que pour une semaine car finalement je m'abonne au "Reader Digest" ; c'est tout de même plus intéressant... non !

Papa me pose la question :

- Tu t'y fais là-haut ?

Je dois avoir une mine déconfite car il me propose de revenir avec eux et, bien heureusement, me fait cette réflexion :

- Le phare à mazout que tu viens d'acheter, on pourra le mettre à l'atelier...

Cela me décide : je m'y ferai là-haut !

Effectivement, je m'y suis faite.

Revient la période des congés 54/55. Vous comprenez n'est-ce pas, pas besoin de dessin, que c'est à partir de cet hiver-là que je m'octroie une semaine de skis, oui ! carrément une semaine... Vous avez bien lu ; par contre j'abandonne les sorties de neige pour un week-end, il me semble que c'est plus sage.

Me voici au refuge des skieurs à "Val d'Isère". Oh ! ce refuge, ce n'est pas vraiment un "4 étoiles" mais on s'y fait. L'ambiance est agréable et d'ailleurs les pistes sont "extra"... ceci est le principal.

Si je vous parle du "Solaise", de "Bellevarde", vous connaissez sans doute ! mais, pour moi, c'est la découverte du ski à haute altitude et des descentes pleines de bosses. Je regarde comment font les autres et j'essaye de les imiter.

Cette fois, le chasse-neige n'a plus de secrets mais il faudra que j'arrive à piquer le bâton sur une bosse ou sur... rien... non, pas... rien, sur la neige bien sûr !... et à virer de bord, un beau "stem" au moins pour m'arrêter... en attendant mieux.

Le week-end de Pâques, je pars à Chamonix avec le club ; trois jours, cela valait le déplacement. Daniel me propose de nous rejoindre le dimanche. Papa lui donne la

permission, je n'en reviens pas. J'ai l'impression que Daniel se venge ou plutôt prend une revanche... à ma place.

A la gare, je suis surprise ; mon frère s'est fait une "frange", une frange de cheveux sur le front... Il doit vouloir s'émanciper, se montrer "à la page" comme on dit.

Le soir, il attendra que l'on soit couchées et il se glissera dans la chambre que je partage avec trois filles. Il avait un matelas pneumatique ; le matin : premier levé. Personne ne s'aperçoit du stratagème.

Le lundi nous skions ensemble ; j'abandonne "la Vallée Blanche" que Jean me propose de me faire faire ; mon petit frère passe avant. Le soir, retour par le train en chantant.

Pour cette première sortie de ski, je crois que mon filleul a été content, moi aussi... ça c'est sûr !

Ce printemps 1955, Michèle, la monitrice qui m'avait accompagnée depuis Morzine, est malade à son tour.

Ses parents m'invitent chez eux ; c'est à une centaine de kilomètres de Champagneul. Ils me disent que leur fille va être hospitalisée dans une clinique psychiatrique.

Il me demandent de m'en occuper pendant la semaine de Pentecôte car, eux, ont besoin de se reposer et ils vont s'absenter.

J'accepte mais... Santa Madona... je me souviendrai longtemps de ce long week-end là !...

Je vais chercher Michèle et, en promenade essaye de l'intéresser à quelque chose... quelque chose quoi ! Un oiseau, un arbre, une fleur, une herbe, un nuage... rien n'y fait. Elle reste lointaine, plongée dans ses rêveries.

Enfin ! moi aussi j'ai passé ces... stades !... Non ! pas tout à fait ainsi car jamais mon esprit, ma pensée, m'ont abandonné ; c'est mon corps qui ne répondait plus.

Vraiment, j'ai plaint ses parents et c'est la première fois que je mettrai les pieds dans une clinique "psy"... mais... pas la dernière.

Au travail, il y a du nouveau. Le grand Chef me demande de m'occuper du Service Appointements car Mademoiselle Marguerite ne peut pas faire seule.

Il exagère, il sait bien que j'ai horreur des chiffres ! Il sait bien que je n'ai jamais fait ça !... Jamais... si, une fois, mais si peu et c'est si lointain !...

- Eh bien ! justement, je sais que vous apprendrez vite.

Il me flatte mais... je n'en ai vraiment pas envie. Le comptable m'encourage : ce sera une promotion ; en une année j'aurai tout vu ; le service n'aura plus de secrets, du moins pour moi, car c'est un poste "extra confidentiel" et les années se ressemblent !...

Ai-je le droit de refuser ? Non ! J'accepte.

Pour tâche première, j'ai à redresser des "états" partis faux à la Direction de Paris.

Bon ! je m'y fais et ai la chance de ne pas trouver dans les différents travaux, seulement des : 1 + 1 = 2 ou bien 2 + 2 = 4. Non, cela... très peu pour moi.

Dans les diverses opérations, il y a souvent un problème à résoudre, une énigme ; derrière chaque acte il faut de la réflexion.

Il y a une tête de bonhomme ou de bonne femme bien entendu ! mais il y a les gens travaillant :

- A la journée
- En 2 x 8
- En 3 x 8
- En 4 x 8
- En ...
- En ...
- En ...

... les primes pour ceci, les primes pour cela.

Il y a aussi les gens en maladie, en accidents de travail, en accidents de la circulation etc..

Finalement, c'est assez compliqué et c'est la raison pour laquelle je m'y fais. Il faut faire travailler ses méninges.

Cependant, il y a un "hic" ! Eh oui ! celui-là je ne l'avais pas prévu. Ma collègue est jalouse et elle me fait des "scènes".

Il ne faut pas que le grand Chef me regarde mieux qu'elle, même s'il a un "problème" à expliquer. Finalement, il regarde le plafond. C'est dingue ! mais c'est ainsi.

Combien de fois essuiera-t-il des "scènes" lui aussi !

Un jour, après un bel orage, de bureau bien entendu, je lui dis :

- Allez donc prendre une douche, cela ira mieux après.

Réponse :

- Oh ! vous alors...

Effectivement, la douche la calme.

Il y a aussi du rire, du vrai, sans arrière-pensée.

Je reçois, par la poste, une boîte de dragées blanches c'est à dire ni bleues, ni roses. Mon amie de Royan me l'envoyait à cause du baptême de son premier enfant. Je l'emporte au bureau et en offre à tous les employés du service. La responsable d'une section me dit :

- Vous vous mariez ?

- Oui

Tous sont surpris ; en plus l'une de ces dames à la drôle d'idée de téléphoner au Secrétariat de Direction . La secrétaire avertit le Directeur qui ne trouve rien de mieux... et de prévenir notre Chef et de me convoquer pour me féliciter.

Eh bien ! j'ai tenu le choc. Ils ont marché... même couru... au moins deux heures.

Vlan ! cela a fait le tour des bureaux de l'Entreprise mais voici l'heure du départ et là... alors là... je me marre et leur dis la vérité. Pourquoi sont-ils déçus ? Je ne le sais pas et pas encore aujourd'hui que je mets noir sur blanc cette anecdote.

Ils avaient déjà dû comploter pour m'offrir un cadeau...

Ils avaient...

Ils avaient...

Cet été 55, j'ai mes congés en août. Après cinq années de vacances à Mizoën, il m'a fallu lui tourner le dos. Je l'ai fait d'un coup, sans avertir personne, sans dire pourquoi je vous lâchais,

vous, mes copains de montagnes, vous Père Orelu, sans pouvoir me venger de "La Grande Ruine".

Sachez simplement que j'en avais trop gros sur le coeur et je pensais qu'il en était mieux ainsi. Je vous aimais tous... trop, vous et mes chères montagnes.

Cet été je pars à Saint Dalmas de Tende, en hôtel. Le professeur Levra que j'avais revu, ayant très souvent des maux d'estomac, nerveux parait-il, m'avait dit :

- Vous ne pouvez pas mieux choisir, vous aurez les bienfaits de l'air marin et de l'air des montagnes.

Vraiment, je m'y suis beaucoup reposée mais Dieux !... que les digestions étaient longues !

Je me promenais seule, sautais d'une pierre à l'autre dans le torrent où coulait l'eau, certes, mais sans trop...

J'aimais aussi gravir les sentes... comme il se doit. Je me trouvais dans des alpages où l'herbe était douce, si douce, si belle à regarder quand elle se laissait balancer par le vent...

Ma cousine Marie-Thérèse passait ses vacances sur la côte avec son mari et ses beaux-parents, au grand hôtel du "Cap Martin".

Un jour, ils m'invitent et me font visiter la Côte d'Azur, du moins une bonne partie.

Il faut vous dire qu'en débarquant à Nice, avant de prendre le car de Saint Dalmas, je suis allée voir la mer, la Méditerranée je précise, pour ceux qui ne le comprendraient pas.

Ce me fut une grande joie, une surprise plutôt car rien n'égalait mes montagnes de l'Oisans bien sûr ! Mais puisque je ne pourrai plus les gravir, peut-être qu'un jour je penserai à m'ébattre dans la Grande Bleue !...

Elle était vaste, remuante, j'aimais aussi ses vagues. Peut-être pourrais-je y avoir ma place !... peut-être... peut-être...

Que de points de suspension... mais j'aimais trop la vie, j'aimais trop cette terre, mer comprise, que Dieu nous avait donnée en héritage.

Très bien... j'apprendrai à nager.

L'été suivant, je suis retournée à Saint Dalmas de Tende, autant vous en parler tout de suite...

Un jour, je vais loin, loin jusqu'au bout du chemin, de ce chemin que suivait le torrent. Oh ! surprise, un lac, un beau lac.

Curieuse, je m'aventure encore et je découvre une autre vallée, une vallée extraordinaire, avec un charme encore jamais rencontré.

A l'hôtel, on me dira qu'elle fait partie du Parc du Mercantour où se trouve "la vallée des Merveilles" avec ses pics et ses lacs.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'aurai l'occasion d'en gravir des sommets.

J'ai traîné aussi mes pieds jusqu'à "la Brigue" et découvert une chapelle décorée par un peintre de grand talent ; c'est magnifique.

A cause des repas et d'un minimum de repos, j'avais peu de temps pour les balades, il me fallait adopter une marche rapide.

Un après-midi, je m'aventure dans les alpages. L'orage éclate. Le sentier m'oblige à passer entre des rocs grimaçants que l'éclair illumine. Je continue, pas le choix... Là, des hommes réparent la ligne à haute tension ; ils sont stupéfaits de voir ce petit bout de femme sans peur. Je n'irai pas jusqu'à dire... sans reproches.

Enfin, l'orage va voir plus loin ce qu'il pourra inventer et moi, j'attaque un sentier de descente en pleine forêt. Devant moi, un homme titube, il a trop bu... sans nul doute. J'arrive à le dépasser, le "Je vous salue Marie" aux lèvres et je cours à toutes jambes. J'ai beaucoup plus peur de lui que de l'orage !

Les autres estivants avaient peine à croire que je puisse marcher autant. Il est vrai qu'il y avait surtout des personnes d'un âge certain ; moi, je n'avais que trente trois ans non, trente deux et huit mois voyons !... Pourtant, j'avais remarqué une personne de conversation intéressante.

Un soir, elle a rabroué un couple qui se plaignait de leur vie... "fade".

- Comment ! mais lisez le journal et voyez ce qui se passe dans le monde... Lisez donc les articles en profondeur. Moi ainsi, je voyage, je fais de la politique, je prends parti pour des causes qui me semblent intéressantes. Je suis jamais à court de sujets et cela m'aide à vivre, à vivre avec mes sens, mon esprit, mon âme.

J'ai aussi pris cette leçon pour moi.

Un soir où je fais quelques pas sur la route, je rencontre un garçon déjà aperçu au torrent et qui avait sifflé d'admiration en voyant mon manège sur les pierres ; du moins je l'avait accepté de cette façon.

Nous devisons tranquillement assis sur un banc et il essaye de m'embrasser.

- Non ! à quoi cela rime...

Il a l'air de comprendre et me donne rendez-vous pour le lendemain soir. Il est tout près d'ici, moniteur d'une colonie de vacances.

J'accepte car je suis certaine que je l'amènerai sur un terrain plus élevé, pas un terrain de terre bien sûr ! mais sur une certaine élévation d'esprit.

Le lendemain soir j'hésite ; je vais bien faire un tour au clair de lune mais d'un autre côté, dans une clairière.

Il est là, pas le temps de reculer que je me trouve à même le sol et lui cherchant... je ne sais trop quoi !

Je réussis à lui filer une paire de claques malgré le réveil de mes sens.

Un "Je vous salue Marie" m'aide, comme au refuge Evariste Chancel... Vous vous souvenez ! Enfin, il s'enfuit, mon honneur est sauf mais je rentre à l'hôtel avec une robe froissée... mais froissée... Seule me voit la lingère et elle me promet de me la réparer le lendemain. Merci.

Finies les promenades au clair de lune. Je le croiserai à nouveau mais de jour ; il est avec un groupe d'enfants et il est encore plus admiratif. Je passe sans seulement lui envoyer un sourire.

Ce mois d'août 56, je décide de quitter l'hôtel plus tôt que prévu et de passer trois jours à Nice.

J'avais entendu parler d'un médecin qui imposait les mains. Vers la fin d'août, je ne trouve à Nice qu'une chambre sous les toits. Je m'en contente ; je n'y viendrai que vers une heure ou deux heures du matin pour ne pas mourir de chaleur.

Je vais donc voir ce médecin vers quatorze heures. Effectivement, il lui suffit de poser ses mains sur mon estomac de dix à quinze minutes pour que ma digestion se fasse. Quel bien-être !

J'en profite au maximum car, enfin, en sortant de chez lui, eh bien ! j'ai faim.

Eprouver ce plaisir est rudement bon, même plus que ça !...

Je profite de ces jours pour me rendre à la plage. Je me suis offert mon premier maillot de bains, bleu marine à rayures blanches. Ces deux, trois bains de soleil sont bons mais combien j'aimerais prendre des leçons de natation...

Comment faire ? Jamais je vais oser le demander à ce moniteur !... J'aurai trop l'air d'une gourde...

Je me décide enfin le troisième jour. Il me sourit, il est sympa ; il me promet que je n'ai rien à craindre car il va me mettre une ceinture. Je flotterai donc, je n'irai pas au fond, d'un coup.

C'est vrai, il me définit les premiers rudiments pour se tenir allongé sur l'eau. Qu'est-ce que c'est bon ! Mais voilà que je me mets à trembler. Il s'en aperçoit et me ramène immédiatement. Il va lui-même au bar me chercher une tasse de thé bien chaude et m'oblige à la déguster lentement pour me détendre.

Avant, j'avais eu droit à une douche chaude.

- Cela va mieux ; merci Monsieur le Moniteur, c'est sympathique.

- Revenez demain, vous aurez déjà moins peur car c'est la peur qui vous fait trembler ; ce n'est pas le froid.

- Demain, je serai partie. Cela fait le troisième jour que je vous regarde sans oser m'approcher.

- Il faut oser dans la vie, il faut oser...

Je retiens plus cette leçon-là que la leçon de natation. Pour cette dernière, d'ailleurs à cause des deux, j'irai à la piscine de ma grande ville accompagnée d'une collègue.

Le moniteur m'a découragée :

- Je n'y arriverai jamais, je suis trop nerveuse.

Tant pis, je peux au moins "barboter" là où j'ai pieds. Deux à trois brasses et il me faut reprendre mon souffle. C'est toujours ça... c'est un début.

En mars 56, je passe une semaine à Courchevel avec Jeantou, Rosa et Simone une copine de Champagneul. Le matin, nous partions tous les quatre mais, en route, on "semait" Rosa et Simone ; avec Jeantou, nous prenions le télésiège pour "La Saulire". Alors là, c'était moi qui était "semée" ; on démarrait ensemble mais quand Jeantou se payait trois "Saulire", moi je ne pouvais m'en offrir qu'une et encore... j'étais tout juste rentrée pour le repas de midi où chacun racontait ses exploits.

De suite, je vais vous dire que, depuis, Rosa m'a dépassée haut la main car, au moment où j'écris ces lignes, elle skie toujours et moi... plus.

Au retour du ski, plutôt six jours après, je m'aperçois que je suis enflée, oui, enflée comme une baudruche, même mes collègues s'en aperçoivent.

- Mais, vous êtes enceinte de... de... sept mois !

Cela m'amuse de donner cette impression.

Mon médecin est surpris et pense que cela vient du coeur. Il veut m'emmener de suite voir le Professeur Levra. Refus catégorique. J'ai un travail urgent au bureau ; les payes doivent se faire, les gens n'attendront pas mon bon plaisir. Mon médecin est bien forcé de céder.

Enfin, il m'emmène lui-même consulter ce Professeur. Je suis furieuse, je n'ai pas le temps de recommencer une maladie quelconque. J'ai sûrement trop serré mes lacets de chaussures de ski... cela a dû arrêter la circulation.

Devant l'hôpital, nous descendons tous deux de voiture et, lui ayant dit son fait, je claque la portière à l'en faire sursauter. Cela l'amuse beaucoup.

Le Professeur Levra est surpris. Allongée sur une table fabriquée exprès pour les consultations d'ordre médicale, il constate mon embonpoint surprenant et me donne rendez-vous la semaine après Pâques car il doit s'absenter.

En attendant, il me faudra rester chez moi sans bouger ou presque.

Mon médecin me retient donc un lit et me remmène.

Ma fureur n'a pas passé ; au bureau il y a du travail et je pense que si j'étais le Directeur Général, je me foutrais dehors. Mes dépressions, je n'y pouvais rien mais ça !...

Enfin, je reste donc chez moi bien tranquille et voilà que mon énormité, mon embonpoint si vous préférez, disparaît.

Illico... je vois mon médecin traitant :

- Vous n'êtes pas idiote, cela peut revenir et il faut savoir pourquoi ! Vous irez donc quand même à l'hôpital.

Mon Dieu ! qu'il est pénible...

Bref ! m'y voici, dans un lit comme il se doit. Prélèvements de ci... analyses de ça... radios et tout... et tout...

Passe le Professeur Levra.

- Les résultats ne donnent rien. Si je ne vous avais pas vu enflée, je ne l'aurais pas cru. Donc, vous pouvez partir.

Donc... donc... ce sont sûrement mes chaussures ! cela je le garde pour moi.

Autant vous parler de suite de l'hiver suivant.

A la fin de cet hiver 56 ou au début du printemps, en mars 57 exactement, quand les pâquerettes et les violettes pointent leur bout de nez mais que la montagne est encore recouverte d'une neige des plus éclatante, je passe une semaine toujours à Val d'Isère.

Je loge donc au Refuge des skieurs et, cette fois, je m'inscris dans un cours pour la matinée. Nous sommes une dizaine et tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le moniteur n'a pas de patience et, quand c'est à chacun son tour pour une descente du "Solaise", il me crie, non... il hurle :

- Vous faites tout, tous les mouvements qu'il faut mais tout de travers.

Eh oui ! il me glace... je skie bien mieux seule les après-midi.

Le dernier jour, il nous annonce :

- Slalom, on verra qui sera le meilleur ou... la meilleure !

Eh bien ! c'est moi.

Il écarquille ses yeux, il n'en revient pas. Je ne loupe pas un passage, je n'envoie pas un piquet en l'air, j'arrive même à skier serré s'il le faut, à ouvrir quand il le faut etc... etc... etc...

Je n'arrive pas sur le derrière mais en arrêt fixe avec léger dérapage.

Il faut vous dire que le dérapage, il y avait déjà quelques années que je le pratiquais.

Je m'étais dit : Tu skies comme tu sais faire ; tu n'écoutes plus et ne fais plus attention au moniteur.

Donc, rayé de ma vue, seule et libre je me défends.

Oh diable ! les leçons de ski... pourtant, j'aimerais apprendre la godille. Cela me trotte dans la tête, j'y arriverai, je suis plus têtue qu'une mule.

C'est comme la natation... un jour... un jour...

De retour de Val d'Isère, je m'aperçois immédiatement que mes jambes sont enflées. Très bien, cela n'atteindra pas la tête.

Je rentre du travail et m'allonge. Le tout prochain week-end je ne quitte pour ainsi dire pas le lit. N'avais-je pas raison ! Mes jambes redeviennent normales et personne n'en a rien su.

Chantal, le troisième enfant de Louis et Marguerite est née en novembre 56.

Joël, le quatrième de Jean et Jeanine, en mars 57 ; il sera mon filleul n°4.

Dans la maison, tous s'aiment bien et se rendent service. Les portes s'ouvrent facilement sans être obligés de sonner deux fois. Pour plus de facilités, les clés sont enclenchées dans la serrure, oui, carrément, un simple toc... toc... et on entre.

C'est ainsi chez ma soeur qui est ma voisine et chez d'autres aussi.

Comme je vous l'ai dit, un appartement a été loué en attendant le mariage d'un des deux derniers et cette famille est accueillie sans problème dans la nôtre.

Au rez-de-chaussée, les parents sont toujours disponibles à tous, surtout Maman car Papa continue son métier avec Pierre-Jean, Louis et un ouvrier.

Grands-parents et petits enfants font, j'ai envie de dire, de bonnes paires.

Pour ma part, il m'est arrivé qu'en rentrant du ski, ma soeur et mon beau-frère m'attendent sans même que je m'en doute.

Un Jour de l'An, passé avec le club à Cluses, ayant pour but principal le ski à "Araches les Carroz", me reste en mémoire.

Nous étions une bonne équipe et, comme il se doit, réveillon prévu jusqu'à minuit, on ne pouvait pas faire moins.

Je me souviens Jean, pas mon frangin mais notre meilleur skieur, commence à faire pétarader une papillote ; j'en fais autant et à tous deux, nous en avons écorché des oreilles !...

Comme minuit tarde à sonner, je gagne mon lit car si demain je veux skier, j'ai besoin d'un temps de repos. Pas chouette ça !... Jean me réveille pour un : Bonne année Claude !

Le lendemain, c'est un dimanche et je n'ai aucun moyen pour assister à une Messe ; d'ailleurs cela sera toujours pour moi un grand souci. Manquer la Messe du dimanche pour cause du plaisir de skier... c'est presque un péché mortel, quoiqu'en disent certains prêtres !... Pour compenser, j'essaye d'être plus à l'écoute des copains et copines.

Sur la piste "d'Araches les Carroz", le club met un moniteur à la disposition de ceux qui le désirent. Je décide d'en profiter mais il se trouve que j'y perds mon temps. Cela ne fait rien, je suis avec de bons copains.

Mal m'en a pris. Nous nous arrêtons pour souffler et bavarder un instant. Pourquoi j'avance légèrement un ski, je ne le sais... mais j'accroche une quelconque racine d'arbuste qui a le front de montrer son nez et vlan ! me voici à terre. Je sens craquer un genou, oh ! ce n'est pas grave, je peux skier à nouveau, seulement voila... le soir, dans le car qui nous ramène à la grande ville, j'aurais hurlé !...

Les copains m'installent le plus confortablement possible et pensent à une entorse. Je me laisse chouchouter et, pour arriver à Champagneul, deux garçons me font la chaise de leurs bras solides et me déposent dans un taxi.

Le conducteur recevra l'ordre de me conduire jusqu'à mon appartement mais, pas avec sa voiture dans les escaliers, vous vous en doutez... Ma soeur et mon beau-frère ont entendu le remue-ménage, pourtant il est minuit et les voilà tous deux chez moi.

Cela me touche beaucoup, plus que je dois en avoir l'air. On m'avait déjà mis un bandage alors... vite au lit.

Le lendemain matin vient mon médecin. J'ai l'ordre de ne pas mettre le pied à terre ; c'est bien une entorse du genou. Je téléphone au grand Chef :

- Si vous me voulez, il faudra venir me chercher.

Pas moyen de me reposer tout le jour. A quatorze heures la voiture et le chauffeur de la Direction sont là.

Le soir, je me fais faire un plâtre de marche. Impossible de prendre un car avec ça... Pendant trente ou quarante jours, j'aurai donc une voiture particulière.

Pas drôle non plus d'enlever un plâtre... Il m'a fallu quelques séances de rééducation mais je ne m'en suis jamais ressentie et c'est la seule fois que le ski m'aura eu et encore... sans skier.

C'est en octobre de cette année 57 que naîtra "Quinou", Gilles pour plus de précision, le cinquième enfant de ma soeur.

Ma frangine a toujours accouché chez elle et comme elle est devenue ma voisine, je parie que j'entendrai le premier cri du bébé.

Effectivement, le quinze vers six heures j'entends ce qui veut dire : "Bonjour la vie".

Je me précipite chez elle et je vois un joli petit garçon aux cheveux roux dorés comme son frère aîné. La sage femme a cette réflexion :

- Vous allez vous en voir, un rouquin c'est toujours difficile à élever !

A cette minute-là, je me promets que je l'aiderai, qu'il serait un tout petit peu plus "le mien" que les autres.

J'ai essayé de tenir parole dans la mesure de mes moyens... sous-entendu.

Avant cette période, en été 57, en août, nous sommes partis sept garçons et filles :

- quatre de Champagneul et trois de mon Entreprise

ou...

- trois de Champagneul et quatre de mon Entreprise

... tout dépend où je me positionne.

Bref ! les cinq filles et les deux garçons, après un voyage exténuant dans les trains italiens, débarquent vers six heures du matin à "Rimini".

Curieux comme on laisse sa peau quand on part ! On est plus léger, plus guilleret. Hop ! soucis envolés. J'ai l'impression d'un air qui "flotte". Est-ce la mer toute proche ? la belle Adriatique ?

Quinze jours dans un hôtel à se laisser vivre ; quinze jours de sable fin ; quinze jours de trempette, même pour quelqu'un qui ne fait que trois ou quatre brasses de suite, c'est un peu de paradis...

Cinq filles, deux garçons, pensez -donc ! Il y a du flirt dans l'air. Pas moi, non, pas moi, ils ne sont pas... mon genre.

Nous excursionnons aussi : San Morino - Assisi - Montéconero - La Baie de Porto-Novo avec sa mer si douce, si claire, si lumineuse qu'elle est un enchantement - Pérugia - Ancôna.

C'est curieux comme on peut-être libre en pays étranger même, et sans doute, parce que nous avons des difficultés à parler et comprendre la langue. Quand ma copine veut acheter une caméra, on lui propose une chambre avec un grand lit comme il se doit !

Un dictionnaire nous a éclairés sur notre bévue ; depuis, nous ne nous en séparons pas.

Au retour, un grand moment à Torino nous permet de connaître un peu cette ville.

Je me souviens qu'à Assisi on m'a interdit d'entrer dans l'église. Figurez-vous que mon chemisier a des manches qui m'arrivent aux coudes ! comme si Saint François et à plus forte raison Notre Seigneur se tenaient toujours sur leur "trente et un"... cravate ou noeud papillon...

Gentiment, le chauffeur du car me met sa veste sur les épaules. Geste simple d'affection qui fait chaud au coeur.

Autant vous raconter de suite comment se passent les congés d'été des deux années suivantes.

En août 1958, je pars seule avec Christiane un peu plus loin que Rimini, histoire de changer. Elle a vingt ans, j'en ai trente six. Sa mère me la confie.

Christiane est un boute-en-train, pas deux comme elle. Elle a le don de m'entraîner dans son rire, non, plutôt son fou rire.

Nous débarquons dans un hôtel de Riccione. Nous sommes les seules françaises.

Les soirs, concert sur la terrasse même de l'hôtel. Une chanteuse italienne que je n'oublierai pas car elle n'avait pas seulement une voix extraordinaire mais émanaient d'elle un charme et une simplicité que seules ont "les grandes dames".

Si ces soirées nous amenaient dans nos chambres vers deux ou trois heures du matin, nous récupérions par un lever tardif ; juste le temps d'une trempette avant le repas de midi.

Un jour, ce repas nous a valu un fou rire encore plus extravagant que les autres.

Le patron de l'hôtel s'essaye à notre langue :

- Bonjour - Bonsoir - Ça va

Voilà qu'il veut desservir notre table, à la place du garçon de service. Nous avions mangé du poulet et les os trônaient dans nos assiettes.

- Bonjour, ça va ?

Et vlan ! voilà que les os du poulet s'enfuient sous la table, et vlan ! voici le patron, à quatre pattes essayant de les récupérer mais vlan ! nous partons d'un de ces fou rire !...

Comment se fait-il que nous ayons pu rattraper notre sérieux au moment même où il se redressait ? Je ne le sais pas mais cette scène est tellement dans notre mémoire que nous en rions encore.

Au fait, le garçon de service n'était pas toujours de service.

Sergio était beau garçon et faisait de sérieux clins d'oeil à Christiane. Cela l'amusait beaucoup tout en n'y étant pas indifférente et elle acceptait les rendez-vous.

Dans ces moments-là, je me tenais à proximité et, s'ils faisaient une promenade, Christiane me voulait à vingt pas derrière eux.

J'étais la "Mama"

la "Tata"

la "Nounou"

la ...

la ...

que sais-je encore...

Bref ! au signe convenu je les rattrapais et alors je reprenais "ma fille" d'occasion.

Mère à seize ans... pourquoi pas !

Il est arrivé deux à trois fois que le beau Sergio ait invité un copain un peu plus âgé. Pour qui ? Pour moi bien entendu !

Si cela... marchait pour une heure ou deux de balade, de tour de foire ou autres, ces deux-là n'ont jamais réussi à nous entraîner dans des... dans des... aventures pardi !

Dans notre chambre d'hôtel, qu'est-ce que nous avons pu nous moquer d'eux !...

L'été suivant, en août 59, nous voici reparties toutes deux, cette fois encore un peu plus loin, à Cattolica.

C'est une station balnéaire moins importante mais un endroit charmant.

Nous nous sommes beaucoup baignées mais il faut bien ajouter que nous avons failli nous noyer. Soyons franche, j'ai failli me noyer et entraîner Christiane.

Quelle idée, aussi, a cette Adriatique d'avoir des "trous" !

Nous nous pensions bien tranquilles, pouvant reprendre pied où bon nous semblerait mais... j'y pense... à cette période-là je pouvais sans doute m'offrir dix à douze brasses d'affilée ! Au diable le nombre de brasses... nous sommes assez éloignées de la plage, personne ne s'est aventuré jusqu'ici.

- Christiane, on n'a pas pied !

- C'est vrai

La peur me prend, je suis incapable de "brasser" ou "rebrasser", je sens le courant qui nous entraîne au grand large.

Subitement la peur disparaît et je songe à une histoire lue étant enfant.

- Christiane, on fait le chien

- Comment ?

- N'arrête pas de remuer tes jambes comme si tu pédalais et les bras pareillement.

- Mais si on se donnait une main ?

- D'accord

Le spectacle valait la peine, je vous assure. L'eau entrait dans ma bouche et une fois crachée je criais :

- Hou-hou... hou-hou... hou-hou

Enfin quelqu'un nous voit car le sauveteur, un surveillant dans sa barque nous crie :

- Tenez bon, j'arrive.

Dix minutes ont dû passer ainsi. Bon sang ! que c'est long dix minutes... notre sauveteur est là. Christiane monte ; moi, il faut qu'il me hisse car je suis à bout de force.

C'est en arrivant sur la plage que des français nous ont parlé de ces fameux trous mais nous, oui et bien nous... qu'est-ce qu'on fait ? On y retourne bien sûr ! sans attendre mais... pas dans les trous.

Grands dieux ! je deviens prudente.

Dorénavant je surveillerai que quelqu'un soit à proximité et qu'il puisse entendre mon premier "hou-hou".

J'avoue que si j'ai crié "hou-hou", c'était pour ne pas hurler "au secours"... "au secours". Vous voyez ça vous... de quoi aurais-je eu l'air ? D'une poule, d'une poule... mouillée.

Mouillées... nous l'étions bien assez comme ça, n'est-ce pas !

Le cuisinier de l'hôtel où nous étions descendues, confectionnait chaque mercredi ou peut-être jeudi, des lasagnes, des lasagnes vertes. Une couche de pâte vert épinard, une couche de viande, une couche de sauce rouge tomate et une couche de pâte... une couche de... enfin vous avez compris ! Je n'ai jamais mangé ailleurs les mêmes choses, aussi bonnes.

Vers douze heures trente, ce jour-là, dans la mer, on se regardait et on les dévorait déjà des yeux. C'était à celle qui aurait remis le plus vite une tenue correcte et on arrivait à notre table au pas de course. Je crois bien que le serveur avait remarqué notre manège car les autres jours nous n'étions pas dans les premiers.

Implicitement, il nous prend l'envie d'un petit voyage à Venise. Il nous suffit de rejoindre Rimini et là d'embarquer.

Et vogue la galère... Oh ! comme il est beau notre bateau et encore plus belles les deux demoiselles accoudées au bastingage, les yeux rivés sur l'horizon...

Déjà, au loin, on aperçoit Venise et l'entrée au port est un régal, un régal... vraiment.

La place Saint Marc nous enchante avec ses pigeons et surtout ses musiciens.

A la terrasse d'un café, tout en dégustant un quelconque jus de fruit, nous tombons sous le charme ; notre coeur et notre âme se poétisent au contact d'un "je ne sais quoi" qui fait que Venise est Venise.

Après la visite de l'église, la visite de monuments et d'artisans verriers, nous ne pouvons résister à l'envie de "gondoler".

Gondoler, oui gondoler et alors !... comment dois-je appeler cela... se laisser bercer par le chant du gondolier qui rame tout au long du grand canal uniquement pour notre plaisir, notre rêverie, comme si un amoureux était présent, à nos pieds... nous roucoulant de ces mots qui font plaisir aux âges de vingt à trente ans et... pourquoi pas encore plus, pendant que j'y suis...

Quelle belle journée ! courte mais bien remplie. Le soir nous ramène par la route dans notre chambre d'hôtel de Cattolica mais nous avons pu nous arrêter un quart d'heure à Pise pour voir se pencher la Tour.

Cela faisait la troisième année que Christiane me demandait la permission d'aller dans un "nigth club". Les deux premières années j'avais refusé mais cette fois... oui ; d'ailleurs je l'accompagnerai.

Ce soir-là, nous enfilons nos plus belles robes, nos plus belles chaussures et... un peu de poudre par ci... un peu de rouge par là ; pas besoin d'explications, vous savez comment on peut rendre un minois encore plus attirant...

Hum ! il fait chaud, bien chaud et malgré la piste de danse en plein air éclairée par des lampes au néon voilées à cause de l'intimité, nous dégoulinons de sueur et alors... adieu la poudre au visage ou... la poudre aux yeux !

Vite, nous sommes invitées et l'une et l'autre par un homme et par un autre, comme il se doit. Ce que je pressentais arrive. Ces messieurs mis sur leur trente et un ne sont, bien évidemment, pas des néophytes et ont des mains assez baladeuses.

Pour ma part, j'avoue que je m'en moque, je m'y attendais et je n'ai plus vingt ans mais Christiane... alors là je me marre dans mon for intérieur. Elle essaye de tenir son cavalier éloigné d'elle mais ce n'est pas facile.

Environ deux heures à tenir comme cela et, enfin, chacun s'assoit autour d'une table pour se rafraîchir.

Nous avons de la chance ; il est environ deux heures trente à trois heures du matin et nous nous trouvons toutes deux seules un instant.

Christiane :

- Dis donc, si nous partions !

La bonne aubaine, elle en a assez ! Nous voilà dans la rue prenant les jambes à notre cou, histoire de les faire aller plus vite...

Havre de paix : notre chambre avec son lavabo, son robinet d'eau.

Sans la moindre hésitation, sans nous consulter, nous nous précipitons... vous devinez sur quoi ? Non ! vous ne devinez pas. Eh bien ! sur notre gant de toilette.

Nous éclatons de rire et nous frottons toutes les parties que ces doigts mal intentionnés ont pu caresser.

Oh ! comme le lit est bon après ce combat corps à corps ! C'est le cas de le dire...

Ma Christiane est guérie, guérie... c'est vite dit car elle n'était pas malade mais... enlevée cette idée de night club !

Après ces vacances, notre retour dans la grande ville réservait une surprise à mon amie. Elle fit la connaissance d'un garçon, Henri. Il faisait son régiment. Oh ! comme est compliquée et abstraite notre langue... on ne fait pas son régiment, heureusement car si chaque garçon avait son propre régiment, vous voyez ce que cela donnerait... il faudrait enrôler les filles :

"Un... deux... Un... deux... Un... deux... "

Non, je veux dire qu'il était enrôlé pour un temps dans un régiment de notre grande ville.

Ce fut le bon. Ma Christiane se marie avec Henri pour le meilleur et pour le pire aussi. Ils iront vivre dans notre beau Midi car Henri est méridional ; ils eurent deux filles et, à l'heure où je vous écris, l'aînée est mariée. J'ai beaucoup aimé cette petite, plus loin je vous parlerai d'elle et... encore plus loin, de la seconde.

Il me faut vous raconter que dans le train, de retour d'Italie dans le même wagon, nous rencontrons... devinez qui ? Non, vous ne devinez pas, alors je vais vous le dire :

Daniel, mon frère Daniel, il revient de Sicile... je crois ou peut-être de Sardaigne... moins sûr ; bref ! dans ce train il a l'occasion de prendre notre défense, contre qui ? Je ne le sais trop mais sûr que c'est contre des gens mal intentionnés... les carabinieri !

Il nous faut donc descendre au passage de la douane et ouvrir nos valises. Comme si celles-ci transportaient des bijoux de valeur... pour quelques boucles d'oreilles de "quatre sous", quelle affaire ! et des vêtements "super luxe"... pour quelques maillots de bain bon marché, et alors !

Nous avons par contre une ou deux bonnes bouteilles de vin ou d'apéritif, histoire de régaler nos familles. Ces bouteilles nous les avons payées. De grâce... laissez-nous en paix, d'ailleurs étant entendu notre faiblesse naturelle, nous ne pouvons transporter des tonneaux !...

Enfin, nous pouvons repartir. A vrai dire, je soupçonne plutôt les douaniers d'avoir voulu avoir à l'oeil, quelques instants, une jolie fille comme Christiane ; heureusement que mon frère la protégeait car qu'aurait-il pu arriver... je ne le sais... mais je le devine !

Assez parlé de cet été chaud et revenons au froid de l'hiver 58 si vous le voulez bien.

Les quatre aînés de Jeanine s'offrent une trachéite inguérissable... je dis bien inguérissable. Ça tousse, ça tousse... il faut entendre ça ! Le médecin conseille d'envoyer Bernadette, la plus touchée, celle qui... qui... carcasse le plus fort, en montagne.

C'est la plus grande mais elle n'a quand même que huit ans et ses parents hésitent. Gilbert sept ans bientôt et Nicole cinq ans bientôt, toussent aussi.

La décision est prise. Jeanine emmènera ses enfants avec elle en Maison Familiale à Courchevel à 1500 mètres d'altitude.

Bien sûr ! le petit dernier, Joël, n'a qu'une année de vie terrestre et là-haut, il risque de n'avoir plus de nerfs... entendons nous, il sera comme ramolli, sans trop de réactions mais tout redeviendra normal quand il redescendra à Champagneul.

Les voici partis pour un mois et Pierre-Jean y monte le samedi soir. Il rejoint une nuit, un jour, sa petite famille.

Quant à moi, je décide de prendre ma semaine de congés d'hiver avec eux puisque nous sommes en mars et que là-bas, je ferai du ski aussi bien qu'ailleurs puisque je m'y trouvais avec mes amis en mars 56.

Il est vrai que ma chambre, si on peut appeler cela chambre, est plutôt un taudis ! Mais j'ai quand même un lit avec un toit dessus et du chauffage. Pour la toilette, autant vous dire qu'elle se fera à l'eau froide dans un grenier. Vous savez, les célibataires n'ont qu'à ne pas être célibataires... il me semble que pendant deux ou trois nuits, un garçon est venu dormir dans le grenier.

Bref ! le jour je dévale les pentes et je reste des moments avec ma famille.

Les enfants ont une luge et je joue avec eux. Chacun à leur tour, je les mets aussi sur le devant de mes skis et on dévale une petite pente sur une piste bleue, pas une piste noire ; ils sont heureux.

Ma belle-soeur prend du plaisir à voir ses enfants revivre car les quintes de toux commencent à être franchement moins violentes et... elles s'espacent.

Jeanine ne sort Joël qu'une heure par jour, histoire de prendre l'air et elle peut le laisser sans peine à la garderie ; il ne réagit pas, sans doute aussi grâce à ce bout de caoutchouc qu'un bébé aime sucer à défaut d'autres choses !

Aux repas, nous nous retrouvons tous et ensuite donnons un coup de mains pour l'essuyage de la vaisselle. Autre corvée : mettre le couvert. C'est la règle.

Grand émoi ! Joël a perdu sa tétine, quoi faire ? Le pharmacien n'est pas à la porte à côté !... Ni une... ni deux... je chausse mes skis, prend le remonte-pentes et redescend en cinquième vitesse. Affaire réglée.

Daniel est monté un week-end avec son frère alors nous avons pris une pension à l'hôtel tout à côté des pistes.

Le samedi soir, nous nous sommes régalés d'un couscous dont j' ai encore le goût dans la bouche et, le dimanche, Daniel a pris des leçons de ski. Moniteur : moi.

J'avoue qu'il s'est très bien débrouillé et qu'il est capable de devenir un as du ski. L'après-midi, le restant de la famille est monté voir nos ébats. Je crois bien qu'au bout d'un mois, plus personne ne toussait et que de retour à Champagneul, Joël, ce petit bonhomme, avait retrouvé le mordant et la joie d'un bébé d'un an.

En août 58, avant de partir à Cattolica, Jeanine me dit connaître une Madame Mas, médium, qui pourrait la guérir de ses maux de rein mais elle doit aller la voir chez elle.

- Non, Jeanine, tu n'iras pas seule dans cette banlieue, je vais t'y accompagner samedi puisque je n'irai pas travailler !

D'accord ; nous partons de bon matin en prenant deux autocars ou autobus, je ne le sais plus mais ce n'est pas encore le métro.

Nous descendons au terminus et marchons une demi-heure ou trois quarts d'heure sous un soleil plus chaud que chaud... Enfin, nous y voilà, il est près de onze heures et cette dame nous reçoit fort aimablement, nous offre à boire et une chaise, plutôt vice et versa.

Curieux. Elle ne fait presque pas cas de ma belle-soeur mais me dit tout de go :

- Vous savez, vous pouvez y aller... vous pouvez la demander votre augmentation, ils ne peuvent pas vous la refuser.

Je reste médusée et ne suis pas la seule... Il est vrai que Mademoiselle Marguerite est de plus en plus pénible et dans ma tête, bien sûr ! pas avec mes pieds, je réfléchissais que je ne pourrais pas la supporter encore trop longtemps.

Donc, il me fallait soit demander une augmentation, histoire de passer au-dessus d'elle, soit demander mon changement de service. En principe, cela se faisait en début d'année suivante.

Madame Mas qui ne m'avait jamais vue, qui n'avait pas entendu parler de moi par ma belle-soeur, d'ailleurs elle en aurait été incapable puisque je ne racontais pas à ma famille ce qui se passait au bureau mis à part ma soeur puisque j'allais souvent me... "dégonfler" chez elle, comme on dit.

Eh bien ! cela se fera car j'aurai le courage d'affronter la Direction.

Nous sommes reparties me promettant de rencontrer quelquefois cette femme quand elle viendrait à Champagneul. Elle prenait souvent le mal des gens sur elle, ce qui la faisait beaucoup souffrir, mais... les gens guérissaient.

Début janvier 59, je suis reçue chez le Directeur comme tout un chacun. Auparavant j'avais formulé une demande d'augmentation auprès de mon Chef de Service qui ne m'avait laissé aucun espoir mais me comprenait.

- Mademoiselle, pourquoi cette demande d'augmentation ? Vous savez bien que vous êtes soudée avec Mademoiselle Marguerite ! (à mesure qu'il parlait, il se cachait derrière son journal) mais... on n'a pas pu vous la refuser.

Les mêmes paroles : on n'a pas pu... ils ne peuvent pas...

J'ai souri sans répondre. Au revoir et merci.

Ainsi me voici Chef de Section Appointements.

L'histoire ne se termine pas comme ça...

Pendant cette période, Mademoiselle Marguerite est malade, elle a la fièvre typhoïde et comme d'habitude, dans ce cas-là, j'assure quelque temps le travail de deux puis on me donne quelqu'un d'autre.

A son retour, elle remarque ma nouvelle appellation :

- Ils vous ont augmentée, ils ont bien fait, vous le méritiez.

Cette fois, c'est elle qui m'a eue, je ne m'attendais pas à ce changement de comportement et, depuis, tout est pour le mieux, de ce côté-là j'entends !...

J'aime bien cette deuxième collègue Denise. Comme moi elle est fonceuse et toutes deux, cette année 1959 nous travaillons dur.... Même le quatorze juillet, même les dimanches en matinée, même... même... si bien que fin 59 je "m'accroche" avec la Direction parce que la gratification de fin d'année de Denise n'est pas supérieure à celle de Marguerite.

Je vois le Directeur administratif et lui en fais la réflexion. Il ne trouve rien de mieux que de me rappeler l'évangile de l'ouvrier de la dernière heure. Je lui réplique que je peux comprendre son point de vue mais que celui de Denise reste entier, donc qu'il prenne un "morceau" de ma gratification pour la lui donner ou alors je m'en vais.

C'est gagné ; elle a une plus grosse part et sans toucher à la mienne, pourtant mon offre était de tout coeur.

C'est le 30 décembre 1958 que Grand-Mère est partie rejoindre le Seigneur. La veille je lui avais rendu visite et elle m'avait regardée avec ses yeux bleus d'une tendresse que je ne peux pas oublier et ses yeux profonds me sollicitaient. Pourquoi ce regard. Je me suis souvent posée la question et c'est seulement maintenant que j'y apporte une réponse.

Je lui ai dédié un poème :

"Grand-Mère, ton message !"

Ecrit le jour de la Toussaint 1983 ; il a paru dans le recueil "Joie".

C'était bien la moindre des choses, le jour de la Fête de tous les Saints...

Il faut vous dire que dans les derniers temps, elle avait perdu un peu la tête. Notre Mémé, la Grand-Mémé des enfants, je veux dire de ses arrières petits-enfants, ne nous reconnaissait pas. Son fils, elle l'appelait : son père.

Mon Dieu ! cela a été très douloureux pour Papa. Il essayait, en vain, de la raisonner.

A l'église, il lui est arrivé de faire son Chemin de Croix pendant un office, tellement elle en avait l'habitude.

Quand, le dimanche, la cloche sonnait pour appeler au rassemblement des fidèles, Papa en était arrivé à fermer la porte à clés.

Santa Madona ! quel drame...

Basta... basta... mais comment faire !

Un jour, elle a enjambé une fenêtre. Mémé où es-tu ? Mémé... Mémé...

De la journée, Papa ne la retrouve ; pourtant on essayait de réfléchir à ce qu'elle avait pu faire...

Le soir, seulement à la nuit tombée, quelque bonne âme nous la ramène. Elle avait fait deux à trois kilomètres dans un quartier inconnu d'elle. Heureusement que la bonne âme l'a reconnue et nous a ramené notre Mémé.

En fait, elle cherchait la maison de son père, elle se croyait en Italie ; autrement dit, elle était retombée dans l'enfance.

La veille de son retour près de Dieu, je suis persuadée qu'elle avait retrouvé ses esprits et qu'elle nous reconnaissait. Elle avait quatre vingt sept ans.

Gilles, "Quinou", a eu un an le 15 octobre 1957. C'est un bon petit diable, il commence à dire "maman" mais "tatan" impossible, vraiment impossible.

Pour lui, je suis aussi "maman" ; j'en suis fière et c'est vrai qu'il aime beaucoup venir chez moi.

Le soir, il sait quand je reviens du travail alors, si je passe chez ma soeur - commode, nous sommes sur le même palier - il me prend la main et j'ai un petit compagnon.

C'est agréable, il me raconte un tas de choses, oh ! bien sûr... j'ai appris à déchiffrer son langage... Il est curieux, il me pose un tas de questions.

Le jour où il a voulu savoir d'où venait et où allait l'eau du robinet, je lui ai montré la tuyauterie et oh ! surprise, ensuite il m'a dit : va là... en me montrant sa bouche grande ouverte.

Les prises de courant le passionnaient ; je faisais mon possible pour le surveiller mais un jour, le courant l'a eu et autant vous dire qu'il a vite retiré ses doigts, ils étaient tout noir mais... ouf ! pas de mal.

Quand il a enlevé la fiche de la prise de mon chauffage, je lui ai donné une petite tape sur les fesses ; il a pleuré mais il a compris. Je crois en avoir été aussi malade que lui.

Avant qu'il ne sache descendre les escaliers, ma soeur avait installé une mini portière entre la cuisine et le hall pour éviter qu'il ne sorte ; vu que la porte d'entrée s'ouvrait et se fermait facilement étant donné le nombre de personnes qui la franchissaient.

Un soir où je passe chez ma voisine, elle et ses enfants d'un côté de la barrière et moi, donc de l'autre, ne voulant pas trop m'arrêter je n'avais fait que repousser la porte.

Gilles me tend les bras, je le prends. Du coup, vous devinez ce qui s'ensuivit...

Non, eh bien ! je vais vous le dire.

Ce petit malin me glisse des bras pendant que je jacasse et hop !... sur le palier. Je m'en aperçois et sors en vitesse, ma soeur derrière moi.

Réflexe : j'ai hurlé "Maman" et me suis précipitée derrière lui. Il débaroulait... comme on dit chez nous. Je l'ai rattrapé par le fond de sa culotte juste avant qu'il ne cogne fort sur le palier d'en dessous. Quelle trouille ! Quelle peur !

Il pleure mais il n'a pas une bosse. Je retrouve ma soeur qui en avait pris un malaise ; il y avait de quoi !

Vous pouvez être sûr que, depuis ce jour, j'ai été dix fois ou mille fois plus attentive...

Un samedi matin, il frappe à ma porte ; il avait pris de l'âge et était plus autonome. J'allais terminer de nettoyer mes vitres de fenêtres mais, avec lui, comment faire ? Il risque bien de faire un plongeon depuis le troisième étage !

Réflexion faite, je me l'attache avec une corde autour de ma taille. Il ne s'en trouve pas plus mal et mon travail une fois terminé, je referme les issues.

Le samedi où nous allons dans la grande ville avec ma soeur pour y faire des achats et malgré sa répugnance à le faire, ma soeur le tient en laisse car, une fois précédente, il a bien failli nous échapper.

Curieux ce petit bonhomme ou... pas malignes les grandes personnes...

Je lui fais choisir une voiture, un jouet bien sûr, eh bien ! il prend la plus petite, une miniature.

Nous avons compris, il pouvait la garder bien serrée dans le creux de sa menotte, elle ne lui échapperait pas.

Bon sang ! comme sont idiots les adultes...

Dans un soir, nous avons bien ri. Les quatre enfants font leur devoir et ma soeur les aide ; je suis chez elle.

Gilles va chercher un petit cartable, héritage des grands, en sort un livre, s'approche et me dit :

- Maman, fais-moi réciter mon anglais ! Ceci dit dans son jargon de deux ans.

Imperturbable, j'ouvre le livre et lui dis :

Yes	il répète	yes
No		no
Time		time
Skay		skay

etc... mais cela n'a pas dû aller bien plus loin !

Je le félicite, il en est fier et part ranger son petit cartable.

Les autres rient "sous cape" mais ils ont beaucoup de sang-froid. Ils auraient pu s'esclaffer !

Une autre fois, plutôt un autre soir, Marie-Thérèse me dit :

- Je n'ai pas pu le chausser de la journée...

Je me fâche :

- Eh bien ! si tu veux venir chez moi, tu viens te faire chausser immédiatement.

Pas eu besoin de le dire deux fois, il s'amène avec ses petites bottines blanches à la main.

Sacré gamin !

Vous pensez sûrement :

Mais comment parle-t-elle plus de lui que des autres enfants de sa soeur ou des enfants de ses frères...

Chez Marie-Thérèse, les quatre autres varient environ, à cette époque, de sept à quinze ans ; ils ont donc des devoirs. Ma soeur s'occupe de les faire travailler et, sans doute Gilles, Quinou, a besoin de plus de calme ; calme qu'il trouve chez moi mais, souvenez-vous aussi de sa naissance !...

Entre Christian et Bruno, il y avait plus de bagarres que de tendresse. Bruno... presque un souffre-douleur. Oh ! j'exagère un peu mais Christian passait ses nerfs sur lui ; plus difficile avec les filles ! Les garçons... faut que ça se battent, les caractères se forment.

Bruno a été malade assez longtemps mais je me souviens... non, je vous raconterai cela plus tard.

Les enfants, petits, nous sortions tous ensemble le dimanche. Il m'arrivait aussi de sortir avec Jean et sa famille. En fait, je me suis très attachée à tous.

Chez moi, on trouvait des jeux de construction en bois, en matière plastique, des jouets pour les petits, des jouets pour les plus grands genre puzzle. Ces jouets-là ont dû occuper tous mes neveux et nièces.

Ceux qui s'en sont servis en dernier les ont eus en piteux état... non, pas tant que cela ; il manquait seulement une vis ou un boulon en bois pour la finition d'un char ou d'une chaise ; peut-être bien aussi le coin d'un puzzle...

Et s'annonce un ou une sixième. Blandine est née le 26 juin 1959. Elle est très jolie mais elle arrive six mois après le décès de Grand-Mémé.

Ce n'est pas croyable ! c'est tout son portrait ; on ne peut pas la regarder sans un pincement au coeur. Les mêmes yeux bleus qui vous dévisagent...

Est-ce la raison pour laquelle ma soeur la laisse plus tranquillement dans son berceau !... Du coup, elle est plus facile à élever que les autres.

Avant la naissance de Blandine, Maman a dû être opérée d'une tumeur au palais.

Il faut vous dire qu'étant jeune mariée ou jeune mère de famille, elle en avait eu la hantise. Seul un médecin l'avait convaincue qu'elle n'avait rien mais... curieux comme l'on sent ce que l'on a ou... ce que l'on aura. Bref ! il faut l'opérer d'urgence dans ce grand "Hôtel-Dieu".

C'est la panique dans la famille. Que Maman nous quitte alors là... pas question ! D'abord Papa a besoin d'elle ; il ne peut pas assurer son travail de charpentier menuisier et le travail de la maison... vite dit, plutôt le travail de bureau car il a passé l'affaire à ses deux fils aînés ; et puis il ne sait même pas cuire un oeuf, allons voyons !...

Il ne voulait pas aller chez l'un ou l'autre de ses enfants cependant tous dans la grande maison.

La solution aurait été que moi, célibataire, j'aille chez lui mais je ne me suis pas sentie le courage de l'assumer, mon travail étant trop pesant. Il me fallait aller voir Maman, c'était bien assez pour moi.

Finalement sa soeur Claire est venue habiter avec lui. Je vous jure que j'ai remercié le Ciel ou le Seigneur ou les deux à la fois.

De ce côté, affaire réglée. Oh ! je ne pense pas qu'ils aient fait très bon ménage. Ils sont bien trop tous les deux "têtes de bois" enfin, entre frère et soeur ça peut passer.

Donc, de mon côté, j'allais voir Maman avant et après le travail. Le jour où elle est opérée, j'y suis vers dix huit heures, je la trouve installée dans une petite salle attenante à la grande salle, les deux séparées par un vitrage.

L'infirmière me prévient qu'il n'est pas sûr qu'elle s'en sorte. On lui a enlevé le palais et un kyste sous le bras.

Pauvre Maman, elle avait une fièvre au-delà de ce que l'on peut imaginer.

Voici qu'elle me cause. Cela donnait :

- Han... han... han... han...

Vous auriez compris ce langage, vous ? Non, mais moi... si, grâce à son regard.

Elle me demandait qui on avait mis à sa place de l'autre côté du vitrage... Je lui ai dit de ne pas s'en faire, qu'il y avait une dame mais que bientôt elle retrouverait son lit.

Bizarre non... comme l'on peut en deux ou trois jours s'attacher à un lit !

Pierre-Jean arrive, il est bouleversé ; nous restons avec elle jusque vers vingt et une heures puis il nous faut rentrer. Je la préviens que le lendemain je serai vers elle à sept heures.

Au-dehors mon frère me dit :

- Elle ne s'en sortira pas.

Je lui rétorque que si, tout simplement parce qu'elle est curieuse, et lui raconte l'histoire du lit.

J'ai eu raison, elle s'en est sortie. Comme quoi la curiosité n'est pas un vilain défaut n'est-ce pas !...

Un samedi que j'étais auprès d'elle, je me suis occupée de sa toilette. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire :

- Maman, mais qu'est-ce que tu es belle !

Je découvrais son corps trop caché par des jupons, et sa peau mate et douce.

Elle m'a souri ; je sais que je lui ai fait plaisir.

A cette époque, les personnes de son âge, soixante cinq ans, ne se mettaient pas en maillot de bain n'est-ce pas ! D'ailleurs Papa ne l'aurait jamais voulu et puis il n'aimait pas la mer, la plage, enfin tout ce qu'on pouvait lui raconter sur des lieux où les gens étaient à peine habillés.

Oh ! on le fera changer d'avis... rien de tel que beaucoup d'enfants pour élever des parents.

Maman se remet, on lui remplace son palais par un palais en matière plastique et elle est en état de retrouver son "chez elle".

Elle passera une visite de temps en temps puis elles sont de plus en plus espacées puis... plus du tout.

Bien sûr ! elle a les lèvres qui vont légèrement de travers, elle porte souvent un foulard car son cou est abîmé mais, peu à peu, cela s'estompe... et on n'y fait plus attention.

Par contre, elle a du mal à supporter son appareil dentaire. La bouche reprenant une place, il faudra le retoucher souvent mais je la trouve très courageuse car elle arrive à ne plus se plaindre.

Avant sa maladie, en mai 51, j'avais pris une semaine de vacances et j'étais retournée aux "Chaumes" chez ma tante Bénédicte.

"Ma tante"... celle que je m'approprie, celle qui est une seconde Maman.

J'avoue que ce fut un régal, j'en ai profité pour prendre des photos :

> Les vaches, les poules, les cochons, le cheval, les filles, l'un des jumeaux donc le petit dernier, mon oncle et son chien, ma tante au milieu de ses trèfles.
>
> Ce sont peut-être bien les meilleures photos que j'aurais réussies et, en plus, celle de ma tante est sensationnelle. Je suis sûre qu'elle aurait eu un premier prix non pas parce que c'est moi qui l'avait prise mais parce que c'était "elle" plutôt "C'était toi" - titre du poème que j'ai écrit le 21 juin 1982 et que je lui ai dédié dans le recueil "Merveilles".

Elle gardait un de ses petits fils et au retour de l'école, elle ne le lâchait pas tant que les devoirs n'étaient pas faits, les leçons apprises et récitées sur le bout de ses dix petits doigts.

Je lui disais :

Le premier jour : Comment faites-vous pour avoir faim à quatre heures (16 h) !

Le deuxième jour : Je veux bien un fromage blanc sans crème.

Le troisième jour : Je veux bien un fromage blanc avec crème.

Le quatrième jour : J'en voudrais bien encore plus mais cela deviendrait de la gourmandise.

Arrive le jour où Daniel part faire son régiment ; il rejoint à Valence avant de partir en Algérie.

Blandine a grandi et nous décidons, la famille de ma soeur et moi, de lui faire une petite visite. Blandine, bien installée dans un porte-bébé, nous voici dans cette ville et, oh bonheur ! dans un square, Gilles aperçoit pour la première fois de sa vie, un élément de jeux, vous savez... par une échelle on grimpe d'un côté et de l'autre, hop ! on se laisse glisser pour arriver, en principe, les deux pieds dans le sable.

Pas besoin d'explications... on entend un léger : Oh !... et le voilà grimpant tout seul à l'échelle ; son père le rejoint vivement mais lui a encore plus vite fait de se laisser glisser sans aucune peur.

Pour le déloger de là, ce ne fût pas une mince affaire... Nous dégustons un "en-cas" dans le square et Daniel, prévenu, a une permission pour l'après-midi.

Nous voici heureux d'être ensemble. Il nous fait visiter ce que, lui, a déjà pu visiter. Il nous raconte un peu sa vie et nous fait remarquer que les prisonniers algériens détenus, sont souvent sans repas. Lui, à la nuit, il leur porte à manger.

Je crois qu'il est inutile de lui dire d'être prudent, nous en aurions fait autant.

Le train du retour était tellement bondé que nous avons eu du mal à nous "caser" avec les enfants.

J'avais Gilles dans mes bras et personne au monde n'aurait pu me le prendre.

Et si nous reparlions de ski !...

En mars 59, je passerai une semaine à Val d'Isère au refuge des skieurs, comme je l'avais déjà fait. Nous étions quatre de mon Entreprise : Jean, Lionnel, sa femme et moi.

Dans la journée, chacun skiait à son rythme. Jean, le "crack", partait seul ; Lionnel, sa femme et moi nous étions plus souvent ensemble. Souvent... mais pas toujours. Un après-midi je prends idée de rejoindre Tignes ; au haut de Bellevarde, il y avait un tire-fesses. Je m'embarque, enfin... façon de parler mais au bout d'un moment je m'aperçois que je suis seule et que, de chaque côté, des crevasses sont béantes. Trop tard pour aller au bout surtout sans connaître ce passage. Je lâche et reviens sur mes pas, à ski bien sûr !

Il y eu des jours de soleil plus beaux que d'autres, si bien que ce soleil-là m'a brûlé les lèvres ; en plus j'étais enflée, du moins le visage. Cela a beaucoup amusé Jean, il me trouvait jolie, bien bronzée, trop bronzée...

Le médecin de la station me donne les médicaments nécessaires et me fait faire une pommade pour les lèvres, pommade à utiliser à l'avenir. En fait, c'était un genre de cire ou à base de cire si vous préférez ; je m'en suis très bien portée.

Pour l'instant, quoi faire ?

Les copains ont cru que je m'arrêterai mais quand ils m'ont vu sur le "Solaise" avec un mouchoir attaché aux lunettes et qui ne laissait apercevoir que les yeux, ils ont bien ri et m'ont appelée : "La Mouquaire".

Le soir où nous décidons d'aller au Cinéma, nous voici tous les quatre bien installés dans des fauteuils mais est-ce qu'un joli jupon ne vient pas s'asseoir pas très loin de nous !... Et pft ! pft ! Jean nous quitte sans tambour et sans trompette pour faire la cour à la fille. Dommage ! je pensais me "rapprocher" un peu de lui, devenir encore plus... copine mais avec lui, ce n'est

guère possible ; il était capable de changer de fille d'une heure à l'autre. Même Lionnel en était gêné.

Par contre, le dernier jour, m'en donnant à coeur joie, nos skis se croisent et... miracle, il me propose de m'apprendre la godille.

- Ça y est, ça y est, tu y arrives ; c'est formidable comme tu skies bien quand tu le veux !

- Jean, c'est tout simplement parce que maintenant je suis détendue.

Une semaine de plus et je godillais à la perfection. Je garde cela dans un coin de ma tête et, un jour, je prendrais des leçons ; un moniteur pour moi toute seule.

L'année suivante, en mars 60, j'y retournerai avec une amie : Angèle. Que de bons moments ensemble !

La première nuit nous sommes logées dans un dortoir où les lits sont deux par deux, l'un sur l'autre.

J'en ai l'habitude mais Angèle est plus âgée et c'est sa première sortie de ski. Je demande à la Direction si nous ne pourrions pas avoir une chambre, je savais qu'il en était prévu quelques unes pour les clients. Accepté, nous avons deux lits séparés, en chambre, et nous ne sommes que nous deux... non... pas que nous deux.

Des sacs de pommes de terre nous tiennent compagnie mais, à vrai dire, cela ne nous gêne pas, on ne les entend pas ronfler...

L'eau est dans le couloir, alors là nous ne pouvons que mouiller nos visages. Peu importe, il y a des douches.

Oui, deux douches et c'est chouette ! on ne s'y presse pas... toujours libres ou presque pour la seule bonne raison qu'elles sont froides, oui... froides et nous sommes à 1850 mètres d'altitude. Eh bien ! autant l'une que l'autre, après des journées bien remplies nous nous en contentons ; au moins on ne traîne pas.

Pour le ski, Angèle en loue une paire et elle "chausse" et souvent "déchausse" mais elle a bien l'air de s'amuser comme une petite folle.

Même un Monsieur, bon chic, bon genre, pas logé au refuge des skieurs mais d'un quelconque trois ou quatre étoiles, lui fait la cour.

Elle est tellement gaie Angèle ! Elle a tellement de l'humour ! qu'elle déridait tous les "durs à cuire".

Une amie lui avait prêté un pantalon qui "godillait" légèrement, dommage que ce ne fût pas les skis n'est ce pas !...

Un enfant, quatre ans peut-être, la traite de "Charlot" et vlan ! Angèle s'en fait un petit ami.

J'ai essayé de lui faire prendre un remonte-pentes, celui pour le premier étage ; finalement c'est le mécanicien qui l'a mise devant ses skis et, ainsi, elle y est arrivée mais pour la descente, que de tours et de contours !...

Comme on était bien avec elle ! Les gens simples sont les plus riches ; ils ont un coeur ouvert à tous parce qu'ils ont souffert et très souvent dans leur enfance. C'était son cas.

Pour ma part, de cette année-là, je garde aussi le souvenir de la "Combe de la Madeleine". En partant du "Solaise", il faut descendre dans une combe qui vous amène assez loin et retour à Val d'Isère par une autre piste.

Là-dedans, presque personne ; seules des traces de skis, deux grands murs de glace de part et d'autre et le soleil qui fait étinceler la glace de mille feux.

J’en ai parlé dans le poème "Silence" écrit en octobre 1979 et paru dans le recueil "C’est chouette".

Ce jour-là, je m’y trouve seule et je m’arrête de longues minutes pour contempler. Un skieur, comme un éclair, passe et me revoici seule.

Oh ! que c’est beau, pas un bruit, pas un seul, un ciel presque "marine" ; la glace, du vrai diamant et moi... petite, frêle, pas si forte que ça mais courageuse ah oui ! une volonté qui m’aide et m’aidera toujours.

J’en prends vraiment conscience en cet instant présent.

Dieu et moi. Sans lui que serais-je... c’est lui qui me donne la force d’aimer le monde avec tout ce qu’il contient : les humains, les fleurs, les arbres, les animaux, la terre telle qu’elle est :

- ruisselante d’or, de diamants, de pluies, de feuilles mortes, de fruits, de chants d’oiseaux ;

  ruisselante en cet instant de beauté et de silence. Merci.

Au travail, cette année, tout allait bien mais il est vrai que nous n’avions pas le temps d’un "nez en l’air" ; très souvent, Denise et moi nous faisions des heures bien en dehors de celles prévues mais nous y étions habituées et Marguerite s’était calmée.

Un soir, fou rire :

Je sors du bureau et commence à descendre les deux étages.

Quelqu’un m’emboîte le pas. Dès un pied levé, il ou elle pose le sien.

- Non, je ne me retournerai pas, je ne me retournerai pas, je ne me retournerai pas... seulement sur le palier, le dernier.

Ça cogite dans ma tête : qui cela peut-il être ? Qui ?

Après la dernière marche, je me retourne d’un bloc et me trouve face à face, presque à le toucher, avec le grand P.D.G. de Paris.

Grand... non, il n’est pas très grand en taille. Nous éclatons de rire et je vous assure que nos rires réunis ont dû résonner dans les étages. On m’avait dit, du temps où je travaillais à son service, que nous avions le même rire.

Ce qui est certain, c’est qu’il partait du fond du coeur.

- Que faites-vous là ?

- Réunion technique.

Nous nous séparons et allons chacun de notre côté ; je pense :

- Réunion technique... réunion technique... réunion...

  Oui, réunion mais pas technique, pour... "couper des têtes"... oui sûrement.

On commençait à parler de réduction d’effectifs ; je ne crois pas m’être trompée.

Arrive août 60 et je pars, en congés payés d’été.

Avec Angèle, une amie à elle puis, à moi, "Toinon". Les amis de vos amis sont vos amis n’est-ce pas ! Nous descendons dans le midi, "Les Lecques" pour être plus précise.

De l'hôtel à la plage, seulement la route à traverser, si bien que nous n'avions pas besoin de trente six tenues mais tout de même, un vêtement en éponge pour couvrir le maillot de bain... c'est plus correct.

Vacances agréables ; avec Angèle, son rire et ses moqueries... on ne s'ennuyait pas. Vous en avez déjà eu un aperçu !

Daniel a une permission, il nous rejoint un week-end.

Tout jeune homme avec trois vieilles filles, il parait le supporter et c'est avec regret qu'il reprend le train, sens inverse, le dimanche soir. Après tout, les trois vieilles filles valent sans doute mieux que la caserne !

Angèle et notre amie quittent aussi, avant moi, ce coin calme et tranquille, encore tranquille à cette époque.

J'ai la visite d'un copain, Jo, un qui était avec moi et les autres, à Rimini.

Après le bain, nous nous promenons et pour nous distraire ou... nous occuper, nous prenons plaisir à nous balader dans les rues sans voitures ou presque sans voitures, dans le quartier embourgeoisé si vous préférez.

Là ! je vous le donne dans le mille... nous cherchons notre villa préférentielle, notre résidence.

Pourquoi ce jeu ? Je ne le sais pas mais il m'aura marquée.

Jo était en vacances pas très loin d'ici, chez sa soeur. Celle-ci était une ancienne copine de classe et elle s'était mariée avec un bijoutier de cette région.

Le lendemain ou le surlendemain... mais peu importe, je suis invitée chez eux.

Reçue comme une reine, comme si je devais devenir la belle-soeur, du moins je le ressens ainsi.

Nous passons notre après-midi moitié dans l'eau ou sur le sable, moitié à nous promener. De retour aux "Lecques", je réfléchis à ce qui s'est passé. Je suis certaine des avances de la soeur mais de Jo, je n'en sais rien...

Donc : et si Dieu voulait que je fonde un foyer avec ce garçon-là !...

Est-ce que je l'aime ? Je ne peux pas répondre à cette interrogation. Il me semble doux et gentil et prévenant ; il ne "gueule" pas.

Je pourrais vivre avec lui mais comment le lui faire savoir !

L'expérience de Pierre est dans ma tête ; je ne veux pas la renouveler. Il est timide, il n'ose sans doute pas faire les premiers pas...

Je me décide ; de retour à Champagneul, je lui écrirai.

Je l'ai fait, quelques mots brefs :

- Si tu le veux, je le veux bien.

Oh ! quelques mots de plus bien entendu ! Mais sûrement pas une déclaration d'amour.

Il me répond gentiment qu'il n'a pas l'intention de se marier, c'est clair et tout aussi simple et c'est vrai. A l'heure actuelle il est toujours seul mais nous restons bons copains sans malgré tout nous fréquenter.

- Bonsoir, tu vas bien, et le travail ça marche ?

- Oui et toi... où en es-tu ?

Cela s'arrête à peu près à ces quelques mots si par inadvertance nous nous rencontrons.

Voilà ! Je n'ai pas le remords d'avoir manqué à ce qui pouvait être mon destin.

Non, ce destin est tout autre et vous le comprendrez à la fin de ce livre.

Arrive novembre 60, les mois se succèdent vite, trop vite. Au bureau le travail est de plus en plus lourd.

Avec Denise nous travaillons toute la journée du onze novembre, jour férié. C'était à celle qui en ferait le plus, le plus de quoi ? De paperasses bien sûr ! C'était devenu un jeu.

Un soir, à la descente du car, à Champagneul, je croise Madame Mas. Depuis notre première entrevue, je l'avais rencontrée quelquefois et nous avions bavardé comme de vieilles connaissances. Elle m'intriguait.

Un jour, elle m'avait annoncé que je ne me casserai pas la jambe au ski, donc en l'hiver 59/60.

Ceci, je m'en suis souvenue quand j'ai failli me noyer et entraîner Christiane en août 1959 dans la mer Adriatique. :

- Si je ne me casse pas la jambe l'hiver prochain, c'est que je ne me noie pas en cet été 59. Logique... non !

Ça avait arrêté ma panique et m'avait obligée à réfléchir.

Revenons à Champagneul, en cette fin de jour de novembre 60.

Madame Mas :

- Oh ! mais vous êtes fatiguée !

- Mais non... je vais très bien.

- Mais si, vous êtes très fatiguée !

- Non, je vous assure que non...

C'est curieux, elle a l'air triste et affolé. Elle a une vision... de moi à l'intérieur ou... de l'intérieur de moi ou bien de mon subconscient... comme vous le voudrez.

Eh bien ! n'y pensons plus... tout simplement.

Arrive fin décembre, plutôt la mi décembre ; le travail va s'accroître par un gros travail de dactylographie et nous ne pourrons pas l'assumer.

Autant prévenir de suite le Chef de Service. C'est fait mais voici sa réponse :

- Vous l'avez bien assumé l'an dernier !...

Ah ! cette réplique, comme je l'attendais !

- Oui, mais dans le courant de l'année, l'effectif a augmenté. L'an dernier ça "passait" déjà juste.

  Avec Denise et quelquefois Marguerite, nous avons travaillé pendant combien de samedis, même des dimanches et jours fériés...

- Le Directeur ne vous donnera personne.

- Je sais qu'à la Section Appointements généraux, ils prennent une intérimaire.

- Oui, mais ce n'est pas la même chose. Le jeune homme ne peut pas accomplir cette tâche.

- Très bien Monsieur.

Je vais donc voir mon médecin et lui demande un fortifiant pour m'aider à tenir le coup.

- Je veux bien, mais ça ne servira à rien. Arrêtez-vous tout de suite, vous êtes trop fatiguée.

- Je ne le peux pas.

- Oh ! vous ne le pouvez jamais ! Mais si vous attendez, cela fera comme d'habitude, il vous faudra des mois pour vous remettre.

- Non, j'ai très bon moral.

- Alors, je vous fais un certificat que vous donnerez à votre Chef de Service (votre : comme s'il m'était personnel...) comme quoi je me décharge de toute responsabilité.

Très bien mais pas sûr que je le lui donne...

Dans la semaine, j'ai un remords : et s'il avait raison !

Je prends mon courage à trois mains (deux... ce n'est pas suffisant) et vlan ! je lui sors tout de go :

- Je suis allée voir mon médecin (lui aussi je me l'approprie)

- Pourquoi ?

- Pour qu'il me donne un fortifiant qui me permettra d'assumer cette fin d'année et voici le certificat qu'il veut que je vous remette.

Je le vois changer de couleur mais pft ! je retourne dans mon bureau.

Quelques semaines passent, non, pas quelques semaines... il en aura fallu seulement deux pour que je me sente à bout de forces.

Le matin, après ma toilette, je me glisse le long du mur de mon hall... oui... je me glisse, le mot est juste, si le mur ne me soutient pas, je tombe.

Enfin je réussis à atteindre la porte palière et je me... fous dehors.

J'essaye encore de cacher ma faiblesse. Ah ! Seigneur ! aide-moi !...

Je recommence à traverser la route en zigzaguant.

Au bureau, au bout d'une heure ou deux, je ne sens plus mes membres et ma voix se sauve. Où ? Je me le demande.

Un matin, j'oublie d'éteindre le radiateur de ma salle de bains. Vraiment, comment cela peut-il recommencer !...

Madame Mas avait bel et bien raison.

Je ne reverrai plus cette "médium", des médecins lui ont fait du mal, elle obtenait des guérisons puisqu'elle prenait le mal sur elle. Elle a été obligée de quitter la ville.

C'est triste, des gens que l'on pourrait croire, disons... désintéressés, sont imbus d'eux-mêmes, de leur science, comme si celle-ci était arrêtée à cette époque, comme si cette médecine seule pouvait guérir, comme s'ils avaient peur qu'elle prenne tous leurs clients. !

Pourquoi faut-il que ce monde-là soit aussi près de ses sous ? Le dieu argent fait faire beaucoup de choses, disons pas très honnêtes.

Je recommence à pleurer nuit et jour. Le Chef de Service est désolé mais moi encore plus.

Je dois m'arrêter. Pendant deux semaines je viendrai les matins pour mettre Madame x au courant de tout le travail. Elle seule est capable de me remplacer.

J'explique avec une voix éteinte ; des moments c'est presque à voix basse.

Un matin, dans la cour, je rencontre le comptable ; nous causons un moment mais moi, tout en pleurant.

- Mademoiselle arrêtez-vous, on va croire que c'est moi qui vous fait pleurer...

- Je ne le peux pas, c'est au-dessus de ma volonté et même bien au-dessus.

- Venez, mettons-nous dans cette encoignure de porte.

Il est sympa ; c'est lui qui avait choisi mon poudrier, celui de mes vingt cinq ans. Je comprends sa gêne. C'est drôle, je l'aime bien ; d'ailleurs j'aime bien tous ceux avec qui je travaille, même Marguerite mais elle, je crois que j'en ai pitié.

Je me rends compte à quel point je suis attachée à tous ceux qui ont à faire avec moi, cela m'est dur de devoir m'éloigner à nouveau.

Ils mettent deux personnes pour combler mon absence ; en fait une seule et la deuxième pour assurer ce travail important de dactylographie.

Oui mais... ce travail terminé, elle restera.

Ma fatigue n'était pas du "bla bla bla". Je crois bien que la Direction s'en est mordue les doigts.

Bref ! pour commencer, je me repose chez moi. Je refuse que l'on m'aide, je tiens à faire mes courses.

Encore combien de fois le boucher tendra l'oreille pour comprendre ce que je lui demande !

Un soir, Angèle vient me voir avec une de ses collègues. Je ne peux que lui ouvrir la porte. Je n'ai pas pu leur décrocher une parole. Au bout de vingt minutes, elles s'en vont ; elles étaient venues pour dialoguer et non pour m'assurer un monologue. Elles sont tristes de me voir ainsi.

Peu à peu, je reprends des forces ; assez pour essayer un changement d'air.

Cette fois encore, le médecin veut que je parte en maison de repos.

Je refuse, c'est trop dur.

Non seulement je suis fatiguée mais je me connais, je prends les malheurs des autres.

Je pars donc en hôtel à Villars de Lans, un mois. J'ai des remèdes pour dormir mais est-ce cela ou ma dépression qui me fait faire des cauchemars !

Un matin, alors que je me réveille ; un matin !... c'est vite dit, plutôt dans une matinée avancée... je sens un côté de mon oreiller qui... qui... qui bat de l'aile ; oui, il bouge et je me glace de frayeur ; je n'ose pas porter mon regard sur ce coin d'oreiller... j'en ai des sueurs froides... est-ce le diable... est-ce un malin démon qui vient me faire "la nique"... pourquoi ? Je pense à l'excellent livre que je viens d'acheter et que j'ai lu avant de l'expédier à Daniel, maintenant en Algérie - je vous en parlerai plus loin. Son titre est "L'avocat du diable", j'avais hésité à l'acheter justement à cause de ce titre.

Je ne peux définir cette frayeur en moi car ceci n'était pas mon genre, mais si ça se renouvelle, vite je me retournerai, on verra bien lequel des deux aura le dessus... le diable ou moi !

Effectivement, deux jours après cela recommence. Surmontant ma panique, je me retourne d'un bond. Rien, il n'y a rien, rien ni personne. Ouf ! j'ai froid mais je ne me sens pas le dos glacé. Cela ne se renouvellera pas.

Au bout de huit jours je me décide à passer environ deux heures sur les pistes de ski, dans l'après-midi.

Oh ! je ne me sens pas l'âme fonceuse, du moins pendant cette période mais, tout doucement... j'allais dire tout doucettement... je descends une piste facile - bonne idée d'avoir emporté mes skis - cela me change les idées. Je préfère les pistes neigeuses au "malin".

A l'heure où j'écris, je remarque cette photo de mars 61 avec mes skis. C'est peut-être idiot mais je me trouve plutôt bien. Je me vois avec un fuseau qui ne fait plus la "godille" et des chaussures moins béantes.

Avant cette saison 1961 j'avais dû renouveler mon équipement et également mes skis ; ils sont en "hickory" ; tout pour devenir une championne mais... pas cette saison-là...

Ce mois de mars se termine et je retourne à Champagneul avec quelques couleurs et une livre ou deux de plus.

Santa Madona ! moi qui me croyais forte, je sens à nouveau en moi cette envie de pleurer. Bon ! essayons de nous dominer.

Je vais voir mon médecin afin qu'il me signe une reprise de travail mais pourquoi me sort-il cette phrase :

- Vous ne pleurez plus mais si je gratte un peu...

Justement ce qu'il ne fallait pas dire. Les larmes coulent, je ne peux pas les refouler. J'en ai vraiment plein le dos de ces dépressions... plein le dos... plein le dos... plein...

Pendant mon séjour à "Villars" il m'avait écrit de gentils petits mots, je lui avais répondu de même tout en lui expliquant cette histoire de "diable".

Est-ce cela qui lui fait penser que je suis encore malade ! Sans doute...

- Il vous faut aller en maison de repos, il faut qu'un médecin vous suive. Vous ne m'écoutez pas assez. Etant donné votre petit tempérament et votre travail exigeant, il faudrait vous arrêter de travailler tous les trois mois.
- Tous les trois mois... tous les trois mois... Mais vous ne savez vraiment pas, mais vraiment pas ce que vous dites ! Cela est impossible.
- Avec vous c'est toujours impossible et cependant, voilà où on en est : au lieu de huit jours tous les trois mois, chaque fois que vos nerfs ne tiennent plus le coup, c'est cinq à six mois d'arrêt...

Oh ! mais cette fois ce sera moins, j'ai très bon moral.

- Alors, pourquoi pleurez-vous ?
- Je n'en sais rien, c'est malgré moi, je ne peux pas me retenir.
- Il ne faut pas pleurer devant vos neveux.
- Mais je le sais, je pleure toute seule, chez moi.
- Ce n'est pas bon non plus, venez pleurer ici. Je suis sûr que tous vos anciens problèmes reviennent à la surface...

Il n'a pas tort, c'est vrai et pourtant je me fiche bien de tout ce qui s'est passé quand j'avais vingt ou vingt sept ans !...

Enfin, il me raccompagne jusqu'à sa porte d'entrée et là, quelque chose se passe ; quelque chose de troublant. Il se penche sur moi, plutôt sur une oreille comme pour me parler d'une chose importante mais il se reprend et se redresse.

Il est grand, je suis petite... alors, cela ne passe pas inaperçu... n'est-ce pas ! Il prononce cette phrase énigmatique :

- Non, pas maintenant, je vous le dirai plus tard.

Que voulait-il me dire !... Peu à peu je comprendrai ou devinerai mais, effectivement, c'est pour plus tard.

Denise et son mari me proposent de m'emmener. J'accepte, vu les souvenirs d'autres départs !

Au moment des adieux aux parents, ma soeur est là avec Gilles. Je prends Gilles dans mes bras ; il pleure autant que moi. Il ne veut pas que je m'en aille ; cela me fait mal, très mal ; j'en suis déchirée... comme l'on dit ; il ne veut pas que je parte à nouveau.

Je me promets que dorénavant, je le détacherai de moi, du moins... un peu.

Me voici donc... encore... en maison de repos. J'ai choisi "Villaz" consciente de ne pas aller dans un lieu à trop haute altitude ; enfin à ne pas dépasser 600 ou 700 mètres, la leçon du neurologue aura porté.

Le mois d'avril passe et les pleurs n'ont pas cessés... eux ; même qu'ils redoublent.

Le médecin du village vient nous voir une ou deux fois par semaine.

Un jour, il m'engueule... oui, m'engueule... crie très fort quoi !

- Arrêtez-vous de pleurer, vous n'avez rien ; c'est tout dans votre tête.

Je l'aurai "bouffé" ! Tout dans ma tête... tout dans ma tête... qu'y puis-je si j'ai une tête comme ça hein ! Que sait-il de moi, de ma naissance, de... de...

Oui, je l'aurai bouffé mais peu de jours après je me dis :

- Tu es bien ici, l'endroit est charmant, le printemps va regarder les prés fleurir et toi... tu pleures ; en plus sans raison alors arrête-toi.

Je lis, je tricote aussi un vêtement blanc pour Gilles, ma soeur devant faire le même pour Blandine car, en juin, il y aura la communion solennelle d'Agnès, ma filleule et... et... je ne pourrai pas y assister.

Seigneur, c'est dur ! tout est difficile et pourtant Tu sais bien que je T'aime !

Ma soeur m'écrit que tous les soirs, Gilles va s'asseoir sur mon paillasson et m'attend.

Comment, dans sa petite tête de trois ans et demi peut-il savoir l'heure à laquelle je rentre habituellement du travail !... Pour moi, cela restera toujours mystérieux.

Seulement voilà ! je ne rentre pas et son petit coeur est bien gros - j'en ai les larmes aux yeux en écrivant ces lignes.

Marie-Thérèse mettra huit jours pour le reprendre en mains et quand je reviendrai, ce ne sera plus la même chose entre nous deux et c'est tant mieux... pour l'enfant bien sûr !

L'assistante sociale de l'Entreprise m'écrit que Sylvette va venir me rejoindre, ainsi nous pourrons pleurer ensemble.

Que n'a-t-elle pas dit là !...

Si elle trouve que c'est amusant de pleurer ! Alors je souhaite que ça lui arrive un jour.

Non, je ne le lui souhaite pas mais je lui en veux et... je garderai ça sur le coeur jusqu'à ma préretraite où j'aurai l'occasion de le lui dire. Je me le permets, c'est une copine.

Donc, je prends Sylvette sous ma "coupe", comme si je n'avais pas suffisamment à faire pour m'y prendre... moi...

Pour l'instant cela ne change rien. Arrive le jour où, me traitant d'idiote, je décide, comme je vous l'ai dit, de ne plus pleurer. Eh bien ! je suis encore plus idiote que je l'aurais pensé car je me suis arrêtée de pleurer mais, à la place, des hoquets sont venus me tourmenter nuit et jour.

Autrement dit, dès que j'ouvrais la bouche, les hoquets en profitaient.

Alors là, le médecin a bien été tenu de constater que je n'y pouvais rien, mais rien du tout, que c'était malgré ma volonté.

De ce fait, on me donne une chambre pour moi toute seule car j'arrivais à ne plus pouvoir parler à personne.

Je suis bien logée et, grâce à Dieu, je peux dévorer la bibliothèque.

Dés son arrivée, Sylvette m'avait raconté son histoire. Au début, j'ai tout encaissé mais après... plus tard... beaucoup plus tard... je vous raconterai un "brin" de sa vie car elle vient s'impliquer dans la mienne.

Juin arrive ; les prés ont avalé suffisamment d'eau et se permettent de fleurir. Les escargots, eux, ont "bavé" tant et plus pour ne pas se mouiller les "pieds"... ou le "ventre".

Je reste moins cloîtrée dans ma chambre et me hasarde à de courtes promenades, seule ou accompagnée de Sylvette et d'une amie.

Elles savaient qu'elles ne pouvaient le faire qu'en respectant mon silence.

Un jour, dans un pré, la luminosité était telle que toutes les herbes rayonnaient. Prise d'inspiration, j'écris un poème en vers et le fait lire à ces dames. Sylvette est partie d'un grand éclat de rire ; du coup j'en ai fait des "boulettes".

Pourtant il arrivera un moment où je devrai écrire.

Me sentant enfin mieux, je rentre à Champagneul et vlan ! tout recommence.

A vrai dire, impossible de discourir avec mon médecin traitant. Quelle plaie ! Si, lui cela l'amuse, moi pas... mais pas du tout !

Bref ! que faire !

Je décide d'accepter l'offre de ma belle-soeur Marguerite et je passe un mois et demi environ avec elle, en campagne.

Je m'y sens bien, ses trois enfants sont gentils. Louis nous rejoint tous les week-ends.

Enfin, début septembre, je suis en état de reprendre le travail.

Trois Chefs de Service m'écrivent, me demandant de travailler avec eux. Cela me fait extrêmement plaisir mais lequel choisir ? Plutôt lequel de ces trois postes me conviendra le mieux !...

- Reprendre la responsabilité du bureau Appointements

- Prendre la même responsabilité mais pour les ingénieurs et directeurs

- Travailler à la Gestion du Personnel

Je choisirai le troisième pour "le meilleur" et évidemment aussi pour "le pire" selon la formule.

Avant de partir à la campagne et, en fait, ce qui a voulu mon retour... rapide, plutôt assez rapide de Villaz, est le mariage de Michel-Guy le 8 juillet 1961.

Il avait présenté sa future, Madeleine, à la famille en tout début de cette année.

J’ai découvert une belle-soeur aux yeux verts, assez timide. Leur rencontre s’était faite au mariage d’un des frères de celle-ci.

Elle m’avait beaucoup plu, aux parents aussi, aux autres membres de la famille aussi, du moins je le pense.

Quand eurent lieu les fiançailles, c’était assez drôle cette rencontre des deux familles au grand complet. Daniel, venu en permission, a été très à l’aise ; pour un peu on l’aurait pris pour le fiancé. Non, mon filleul a le don de casser la "glace" ou... les "glaces"...

Ce jour du huit juillet avec ce grand nombre d’enfants très jeunes, moins jeunes ou adolescents, formant le cortège, est resté dans ma mémoire. Ils étaient tellement beaux avec leur robe ou leur costume de fête !...

Blandine avec ses blonds cheveux relevés en chignon, Gilles et son noeud papillon, Joël et les autres et aussi les neveux de la mariée.

Dieu sait qu’ils n’étaient pas peu fiers !...

Pour ma part, mon amie Marie-Joseph m’aidera à acheter les accessoires d’une toilette. J’avais beaucoup amusé la patronne de la boutique où je m’habillais.

- Vous voulez une robe comment ?

- Oh ! comme il vous plaira... c’est à l’occasion d’un mariage ; je reviens de maison de repos et le brouhaha de la ville me fatigue.

Ainsi, je me suis retrouvée avec une robe en soie dans les tons de bleu, un collier avec des boules de cristal et... trois rangs, s’il vous plaît !

Cela est bien suffisant pour une toilette.

Les mariés bien sûr, sont les plus beaux mariés de l’année, cela va s’en dire !

Une ombre cependant au tableau. Daniel est en Algérie et jusqu’au dernier moment on avait pensé qu’il obtiendrait une permission mais non... il n’est pas arrivé.

Maman avait préparé son costume de cérémonie sans oublier les gants.

Il est temps que je vous parle de cette période de guerre.

L’armée a mis mon frère dans un régiment de "para" le prenant pour une "tête brûlée" parce qu’il portait à manger aux prisonniers quand il était à Valence ; la hiérarchie avait dû le surprendre.

Il en a "bavé", lui, le pacifique. Nous en étions malades, nous avions peur pour sa vie car son régiment l’avait pris en grippe.

Il ne voulait pas faire du mal ; il ne voulait pas tuer ; il s’élevait contre ceux qui rendaient mal pour bien, mal pour mal ou faisaient le mal... tout court... presque pour le plaisir. Ce n’est pas beau une guerre... des erreurs et des horreurs s’y commettent.

Quand il écrivait aux parents ou à nous autres, il ne s’étendait pas trop sur ce qui se passait, sauf à Michel-Guy.

Je ne vous relaterai pas ce que j’ai pu apprendre de cette période car je pense qu’il ne le veut pas, je n’écris pas son histoire.

Je veux seulement dire qu’il a failli être tué par ses propres compagnons de régiment alors, sans prévenir les parents, Pierre-Jean et Michel-Guy sont allés voir le Gouverneur de la huitième région militaire, le Général Descours, pour qu’il intervienne.

C’est ça "La Porte Ouverte" ; c’est ouvrir son coeur et aimer :

"Rire avec ceux dans la joie"

"Pleurer avec ceux dans la peine"

Nous ne savons pas si c'est cette démarche qui l'a sauvé ou si ses supérieurs ont fini par comprendre, car il a du être hospitalisé puis a été muté.

Ouf ! la vie réserve bien des surprises, bonnes ou mauvaises mais enfin, dans ces cas-là, c'est une bonne nouvelle.

Il aide un copain à faire la classe aux enfants algériens.

Il découvre des gosses avides d'apprendre et, de ce fait, il se sent une vocation d'enseignant.

A son retour, il annonce à Papa qu'il ne continuera pas le travail de charpentier menuisier et qu'il reprendra ses études, des études arrêtées au "BAC". C'est ce qu'il a fait et maintenant il a le droit d'enseigner.

Pour son premier poste, il est Directeur d'une école privée sous contrat dans la grande ville, pendant deux ans ou trois ans... je ne le sais plus.

Ensuite, dans un collège technique comme enseignant car l'école où il était Directeur avait fermé ses portes. Non, ce n'est pas tout à fait cela, les garçons ont rejoint les filles, il y a donc eu une suppression de poste. Puis il assure des cours dans une autre école privée plus près de chez lui.

Michel-Guy partira à son tour au régiment mais dans la grande ville car il est marié. Il avait une licence de lettres et avait tenu un poste de professeur, Madeleine aussi était enseignante. Cela leur a permis de n'être pas pris au dépourvu quand un enfant s'annonça.

Isabelle est née le 20 avril 1962. C'est une jolie petite fille ; Papa est presque fou de cette petite... peut-être qu'il se ressentait des responsabilités de père. A vrai dire, il mélangeait les deux, quelquefois père, quelquefois grand-père !...

Elle avait le chic de le faire rire ; lui qui avait mal aux jambes, ne ressentait plus rien quand elle prenait celles-ci pour une balançoire.

C'est comme quand il jouait aux boules, les rhumatismes s'envolaient comme par un hasard bienfaisant ou bienveillant... au choix.

Je ris en vous écrivant cela car dans deux jours j'aurai soixante neuf ans et mes propres rhumatismes s'envolent aussi quand je pars en randonnée avec les copains...

Revenons un peu en arrière. Dans mon nouveau service, pendant le dernier trimestre 1961, on me demande de travailler quelque temps pour un Directeur, sa secrétaire devant s'absenter pour congé maternité.

Evidemment j'accepte... je m'occupe de travaux plus confidentiels que confidentiels et ces calculs m'intéressent fort.

C'est fou comme je n'aime pas le chiffre par lui-même, ce qui me vaut d'ailleurs de ne pas le retenir, mais c'est fou ce que je peux aimer la recherche, la difficulté des maths.

Donc, toute imprégnée de ce travail, un soir le Directeur me dit :

- Encore là !

- Mais... quelle heure est-il donc ?

Il y a belle lurette que tous les employés avaient regagné leur maison, leur jardin, leur feu de cheminée et je ne m'en étais pas rendu compte. Ce travail important se termine, tout s'est bien passé et j'en suis fort contente mais voilà ! encore un... mais voilà !...

Eh oui ! l'envie de pleurer me reprend ; impossible de le cacher. Ce Directeur s'en aperçoit et pense que je n'aurais pas dû reprendre à temps plein ; j'ai fourni un effort trop important.

Quelle plaie Dieu du Ciel ! Mais quelle plaie !

Il me propose de partir à Nyons quelques semaines car nous sommes en plein hiver et là-bas le climat est doux ; ensuite, il me faudra faire une reprise à mi-temps.

Je ne peux que suivre ses conseils.

Me voici dans un hôtel où je suis, à quelques individus près de passage, la seule cliente. La patronne me mitonne de bons petits plats et entre le sommeil, les repas, la promenade, je ne vois rien d'autre à faire.

Si, la lecture, bénis soient les écrivains ; ils m'auront rendu de fiers services.

Au bout de trois semaines, je prends le train du retour.

Quand je me présente devant le Directeur après avoir fait le nécessaire pour un travail à mi-temps, il me dit :

- Déjà là ?

- Oui, je ne pleure plus.

Je suis presque fière de moi. Lui... un peu moins, il a peur que je rechute.

Mais non, ainsi pendant quatre mois, j'arrive à me remettre complètement.

Encore quelque temps avec lui et sa secrétaire peut reprendre son poste.

De mon côté, je rejoins le mien au Service de Gestion du Personnel.

Le travail m'intéresse. A vrai dire j'ai toujours pris mon travail à coeur... Quelle expression ! Comme si on pouvait "prendre" un travail... Enfin, vous me comprenez n'est-ce pas...

Et puis il est décidé que l'on va redonner un coup de pinceau aux murs défraîchis ; j'ai le droit de choisir la couleur de mes murs.

Tenez-vous bien : je me commande tout un mur couleur "orange" et les trois autres "blanc cassé crème". Quel contraste ! J'en ris encore car ce mur orange une fois assise à mon bureau, je ne l'avais pas... dans l'oeil mais ceux qui me rendaient visite, s'asseyant en face de moi, en ont eu "plein le dos" de ce mur orange, "plein le dos"... non ! plutôt "plein les yeux"... Le sous-chef, psychanalyste de métier, me l'a avoué plus tard du moins, lui, a osé me l'avouer.

Je demande ici pardon à tous ceux que j'ai enquiquinés...

Quand on gère du personnel, on gère du personnel. Je suppose que vous savez ce que cela veut dire :

- Calcul de mises au mois pour les ouvriers

- Lettres de mises au mois et d'engagements

- Augmentations à faire passer au Bureau Appointements

- Tenue de Fiches de Carrière

- Courrier avec les différents services de l'usine

- Etc... etc... etc...

Je ne vais pas tout vous dévoiler, non !

Il arrive que le Chef de Service me demande de préparer une lettre de licenciement. Entre nous, cet employé l'avait bien cherché...

Ni une, ni deux, en me servant de sa lettre d'engagement et de la Convention Collective, je l'ai établie sans difficulté.

Mon Chef ne trouve rien à dire ou... à redire ; il ajoute seulement un mot auquel d'ailleurs j'aurais dû penser.

Bref ! je me défends. Dans le service tout le monde s'entend bien, les secrétaires sont gentilles et conscientes de leur travail.

Puis on me donne le travail des "Intérimaires", non ! je n'ai pas voulu dire que je faisais leur boulot mais je m'occupais de les recruter. Au début, c'était surtout pour des remplacements d'employées de bureau.

J'ai commencé à travailler avec trois ou quatre agences puis peu à peu ce chiffre est monté à dix ou onze.

J'aimais en recevoir les Directeurs ; j'aimais accueillir les employées et suivre leur travail dans les services.

Autant vous dire que j'étais très occupée et... plus tard... nous en reparlerons donc... plus tard.

Je tiens quand même à vous dire qu'en fin d'année, je recevais des cadeaux de ces agences. Je ne voulais pas accepter mais mon Chef m'a dit que cela faisait partie de ma rémunération. Ainsi, j'avais pas mal de bouteilles de champagne dans ma cave, ce qui faisait hurler mon père.

- C'est pas possible, tu ne vas pas boire tout ça ?

- Ne t'en fais pas Papa, un jour on sera bien content de les trouver.

Effectivement, pour leurs Noces d'Or, j'ai pu offrir le champagne à toute la famille.

Un stagiaire est venu dans nos murs, un parmi d'autres.

Celui-ci se formait comme Chef du Personnel et, faute de place, il s'est installé, plutôt on l'a installé dans mon bureau ; ce qui veut dire en face de moi et en face du mur orange.

Il ne s'en est jamais plaint et là, je lui en sais gré.

On s'entendait bien et il trouvait même que je travaillais trop.

Mais un jour... quelle histoire pour peu de chose ! Vraiment peu !...

Le sous-chef, quand il partait en congés, congés payés va sans dire !... me laissait son "macaron" afin que je puisse rentrer ma voiture dans l'enceinte de l'Entreprise. Ce jour-là, à mon nez, le stagiaire le prend pour lui et me passe le sien. Ceci fut fait d'une telle façon que la colère m'a prise et le rire aussi mais le rire en dedans et la colère en-dehors, ce qui a donné :

- Comment... vous, avec vos grandes jambes, vous voulez vous rapprocher du bureau et moi, avec mes petites jambes, j'irai à votre place en bout d'usine !... Quelle galanterie ! En plus, vous n'avez rien à faire en rentrant le soir chez vous... (comme si je le savais !) moi, j'ai mon travail de maison ; vous pouvez vous le garder votre "macaron" !...

Résultat : j'ai continué à me garer à l'extérieur, lui, à sa place et la place du sous-chef est restée vide.

Il est temps que je revienne encore un peu en arrière pour vous annoncer la naissance de mon cinquième filleul Pierre, le sixième enfant de mon cousin Louis, le 30 juin 1962.

Roger était le parrain. Vous vous souvenez du copain qui était venu avec moi enlever la cloche de l'église lors du passage de Vincent Auriol ! Vous vous souvenez aussi, bien certainement de son mariage avec Marie-Thérèse ma cousine, la soeur de Louis !

Bref ! il y a donc le Baptême à Modane où, en ce moment, Louis est Chef de gare.

Louis a toujours aimé les trains. Il y en a qui ont une horloge parlante dans le ventre ; lui, c'était un peu ça mais, en plus, son mécanisme était très performant.

Il me semble qu'il aurait pu réciter sur le bout du doigt, oui, d'un seul doigt, tous les trains qui circulaient, à la même heure, dans le Royaume de France et de Navarre et même dans les Royaumes au-delà des frontières.

Quand je dis : à la même heure, je veux dire à chaque heure ou même à chaque demi-heure ou même chaque minute.

Pas étonnant cela puisque le père de sa mère, tatan Claire, a été Chef de gare en Italie ; ainsi était notre Grand-Père.

Roger et Marie-Thérèse aimaient conduire les voitures, aimaient s'enivrer de vitesse. Je ne pense tout de même pas qu'ils auraient dépassé de trop les réglementations.

A ce moment-là, n'ayant pas encore de voiture, je suis partie avec eux. J'avoue avoir passé une excellente journée.

J'ai retrouvé toute la famille également lors de la communion solennelle de Pierre à Chambéry. Les trains ça bougent... et les Chefs de gare aussi.

Pierre a été un garçon charmant, je l'aimais et l'aime toujours beaucoup. Nous reparlerons sûrement de lui.

Les vacances d'été 62 je les ai passées à Annecy avec Marie-Joseph.

C'était une jeune amie comme Christiane, vous vous souvenez... celle des "années Adriatique" ! Des années... c'est vite dit, comprenez plutôt des congés payés au bord de la mer Adriatique.

Pour l'instant nous sommes à Annecy, journées tranquilles avec des promenades en forêt ou au bord du lac.

Je me souviens cependant d'un après-midi moins tranquille.

Figurez-vous que Marie-Joseph m'emmène en barque sur le lac. Très bien si le lac avait été serein et calme mais il y avait de la houle, du remous, des vagues, encore je ne sais trop quoi ! Et voilà mon amie qui rame de plus en plus loin du rivage...

Moi, qui ne suis pas froussarde, j'ai eu une peur bleue, une peur plutôt blanche car ce devait être la couleur de mon visage. Je lui demande de me débarquer au plus vite. Elle ne comprenait pas ; elle n'avait pas peur, elle ! Elle qui savait qu'une barque ne pouvait pas chavirer comme ça... pour un semblant de houle.

Force lui fut de me laisser sur une rive et elle est rentrée seule au port en barque et moi, seule à pied en longeant le lac.

L'automne arrive. Ma soeur me fait remarquer que je devrais prendre des leçons de conduite, de conduite automobile, pas de barque...

C’est vrai, pourquoi n’essayerais-je pas ? Elle pense que ce serait un moyen de dominer mes nerfs et moi je pense qu’elle a raison.

Donc, je me présente à l’auto-école de Champagneul et rendez-vous est pris pour le samedi. Pas question de leçons le soir, d’abord l’hiver va être à nouveau là et le soleil basculera très tôt pour réchauffer et éclairer l’autre côté de la terre à moins que ce soit notre terre qui s’amuse à lui présenter une autre face. Peu importe, qu’ils se débrouillent tous les deux ; nous, on s’en arrange ; bien obligés... d’ailleurs !

Première leçon : pas d’objection ; on fait du "sur place".

Deuxième leçon : toujours pas d’objection malgré que l’on essaye de rouler un peu.

Troisième leçon : oh là ! mais qu’est-ce qu’il y a comme chose à apprendre... je n’y arriverai jamais.

- Mais si, mais si, vous verrez...

Bon, continuons et me voici dans la grande ville. Cette fois, c’est trop...

- J’arrête les leçons, il y a trop de choses à faire attention en même temps.

- Formidable ! si vous vous rendez compte qu’il y a trop de choses à faire attention en même temps, c’est que ça rentre.

Oh ! comme il parle bien ce monsieur-là ! Mais je ne suis pas sûre qu’il ait raison... ma foi non !

Le Patron avait mis à ma disposition un moniteur "doux", heureusement car lui était plutôt du genre "brusque" et "gueulard".

Avec moi, ça... ça ne passe pas. Rappelez-vous le ski à Val d’Isère...

En même temps j’apprends le code bien sûr ! Et là je me défends.

Un samedi - je me demande encore pourquoi - je décide d’arrêter ; nerveusement je ne tiendrai pas.

J’arrive à l’auto-école en pleurs. Au diable ce Patron ! Il appelle le moniteur et lui dit :

- Tu la fais conduire dans le plus difficile, elle peut y arriver.

Me voici donc repartie dans la grande ville.

Le moniteur :

- A gauche - à droite - à droite - à gauche - créneau - démarrage en côte - etc... etc... etc...

Une heure ainsi, ouf ! enfin c’est fini mais, en attendant, je me suis bien débrouillée et adieu l’envie de pleurer.

Arrive le jour de l’examen. C’est mon tour.

Code : Vous le savez par coeur mais pour la conduite... vous repasserez.

Eh voilà ! après le code j’en avais marre alors ! pour un démarrage en côte, il m’a semblé être enfermée dans un brouillard épais... mais épais comme jamais plus je n’en reverrai.

Je n’ai plus qu’à recommencer les leçons ; plus j’en prendrai, plus je serai sûre de moi et... au diable l’inspecteur.

Me voici à nouveau assise à côté de lui :

- Vous avez tout fait très bien, un créneau parfait mais à cet endroit là... oui là... pour bien reprendre la droite, votre coup de volant a été un peu brusque ce qui révèle chez vous un état de nervosité.

Je n'ai rien à répliquer mais c'est un peu dur même si je me suis aperçue du coup de volant un peu brusque... Il y en aura d'autres... de coups de volant un peu brusques !

Que croît-il ce bonhomme-là ! Il est plus que parfait, lui !

Ma décision est prise, la prochaine fois je prendrai un calmant ; mon médecin me donnera bien ce qu'il faut.

Effectivement, arrive la troisième fois.

A force de leçons, je n'ai plus peur de personne et surtout pas de l'inspecteur. Je me sens d'un calme !...

Lui, il gueule, il crie si vous préférez, il crie les ordres ; il ne doit pas savoir parler autrement, d'ailleurs c'est pour cela qu'il est inspecteur.

- Allez ! plus vite... plus vite... plus vite... plus...

Je me pense : c'est cela, j'arrive à un carrefour, il y a un feu et je vais aller plus vite ! Non, il ne faut pas compter là-dessus... Gueule toujours !...

Et moi, au lieu de poser le pied sur l'accélérateur, je le pose sur le ralentisseur, sur la pédale de freins quoi.

Au feu rouge, je m'arrête.

- Ah ! ça alors...

- Je l'ai ce permis ?

- Vous l'avez arraché.

Arraché, arraché, qu'est-ce que ça veut dire ça ?

Sans doute qu'il pensait "m'avoir"... Eh bien ! il sera obligé "d'avoir" quelqu'un d'autre.

Je prends mon papier. Ouf ! merci Seigneur mais pas merci inspecteur ; lui, il en a pour son argent.

Ce jour était le 25 février 1963, j'avais donc quarante ans depuis le 29 novembre 1962 mais, à quarante ans, on n'est plus à deux ou trois années près, n'est-ce pas !

Il y a des gens qui passent leur permis pour acheter une voiture. Moi, j'ai fait l'inverse, j'ai acheté une voiture parce que j'avais mon permis.

Le choix... vite fait. Ayant appris sur une "Simca 1000", je ne vais pas changer de modèle, il me faudrait reprendre des leçons !

"Simca 1000" bleue marine commandée, il y a un "hic" ; c'est drôle comme il y a toujours des "hic" !

Il me faut aller la chercher de l'autre côté de la grande ville du moins du côté opposé à Champagneul.

Sûr que je n'y arriverai pas seule.

A l'auto-école, le directeur me dit qu'un jeune homme va m'accompagner.

Oui, c'est vrai, il m'a bien emmenée, il avait à faire là-bas mais une fois chez le garagiste il me dit :

- Voici votre voiture, maintenant, vous vous en retournez seule.

- Santa Madona ! quelle route devrais-je prendre ?

- Ce n'est pas difficile, je vais vous faire un plan.

Me voici donc abandonnée à mon sort. Je sais bien qu'il n'aurait pas pu conduire deux voitures à la fois mais je pensais pouvoir le suivre ; en quelque sorte, il m'aurait ouvert la route.

J'arrive à traverser la grande ville sans encombres mais dans la montée, pour arriver dans ma banlieue, un autocar me gêne.

Il traîne, il traîne, il s'arrête ; je n'ose pas le dépasser, d'ailleurs trop de voitures en face.

Ce qui devait arriver... arriva. Je n'ai pas rétrogradé comme il l'aurait fallu et... je cale. Vlan ! un démarrage en côte.

Enfin, je me débrouille mais, arrivée devant l'auto-école, je vais immédiatement incendier le Patron de sottises, ce qui l'a fort amusé.

- Il n'y a pas de quoi, tout à votre service...

Non, cette phrase je l'ai gardée au fond de moi.

- Laissez votre voiture ici et cet après-midi je vous la mets en mains.

C'est bien la moindre des choses, une cliente telle que moi !

L'après-midi, tout se passe parfaitement bien, on a même fait une grande promenade.

Il ne me reste plus qu'à conduire... conduire... jusqu'à me sentir aussi bien dans ma voiture que chez moi.

C'est ce qui arrive ; tous les jours je la prends pour aller au travail et ce que je finis par aimer le plus, devinez ? Non, vous ne devinez pas ; ce sont les embouteillages.

Je réussis toujours ou presque toujours à me faufiler. Cela m'amuse, il m'en faut peu vous savez !

Je la bichonne, la lave, l'astique, même Maman m'aide. Elle l'aime autant que moi et, c'est vrai le samedi je peux maintenant l'emmener faire des courses... Ça la sort et cela nous permet des moments, comment dire... à nous deux, quoi !

Nous avons beaucoup de goûts semblables pour ce qui est linge de maison ; nous aimons les draps un peu "rudes", en métis, et nous savons où les dénicher.

Un jour, cela m'a valu une contravention mais, tant pis, une fois payée on n'y pense plus. Pense plus... pense plus... Mais si puisque je vous l'écris ; je veux seulement dire que ce n'est pas un drame, j'en aurai d'autres !

Il y a déjà quatre ou cinq ans que Papa a passé l'affaire à ses fils Pierre-Jean et Louis ; ils travaillent à trois, ils ont un ouvrier aussi travailleur qu'eux.

Papa s'occupe du bureau. Il fait les plans, les factures ; il s'offre une machine à écrire et même en tapant d'un doigt, les clients ne se plaignent pas des factures ; à choisir, ils se plaindraient plutôt des prix. Finalement, il est très occupé.

En mars 63, j'étais partie une semaine faire du ski avec Angèle. Nous avions pris le train et le car, ma voiture sur du verglas !... encore pas assez sûre de moi pour m'y risquer. Semaine de ski pour moi, de balades pour Angèle.

Heureusement que les repas nous réunissaient et que les veillées étaient longues, autrement nous ne nous serions que croisées et... encore !

Le printemps est là. Je propose aux parents de les conduire aux "Chaumes". Ils sont contents et moi aussi ; aller et retour dans la journée.

C'est la joie jusqu'au retour, plutôt jusqu'à la fin du retour.

Un accident dans la montée sur Champagneul me fait ralentir. Un car descend et voilà mon père qui prend sa grosse voix :

- Allez ! passe, tu as bien le temps, dépêche-toi.

J'ai le tort de l'écouter, j'accélère mais ne passe qu'à quelques centimètres du car.

A la maison, je me sens obligée de lui dire :

- Papa, c'est la première et la dernière fois que je te prends dans ma voiture. J'avais une autre idée que toi et c'est moi qui conduit.

Il est penaud et me dit quand même :

- Si je suis malade, tu me laisseras dans mon coin ?

- Non, bien sûr !

Je pense que s'il est malade, il ne criera plus.

J'ai tenu parole mais quand il lui fallait aller dans la grande ville pour un examen des yeux par exemple, c'est Maman qui me demandait de les emmener et Papa ne disait plus rien. Je n'avais pas envie d'avoir leur mort sur la conscience...

Avant cette balade aux "Chaumes", je m'étais risquée à emmener ma belle-soeur Madeleine voir ses parents avec sa petite Isabelle, son mari étant toujours au régiment.

Quelle responsabilité !

Ce n'était pas très loin, peut-être une quarantaine de kilomètres ; c'était la période des cerises. Je me souviens de la traversée d'un pont avec un panneau indiquant : 10 km/heure. Scrupuleusement, je ne dépasse pas la vitesse réglementée mais derrière moi, quel concert ! Cela ne m'a pas démontée, cela ne m'a pas fait faire du "11" à l'heure, non, j'aurais plutôt fait du "9", rien que pour les embêter...

Le lendemain, au bureau, le sous-chef :

- Qu'avez-vous fait hier ?

- J'ai emmené ma belle-soeur et ma nièce à Bellevue.

- Vous avez vu les cerisiers ?

- Oui, j'ai vu les panneaux "Cerises".

Il a beaucoup ri, mon champ de vision était la route et les bords de la route. Vous pensez bien que je n'allais pas distraire mes pensées de ce qui était uniquement mon devoir !...

Blandine va avoir quatre ans et il y a belle lurette qu'elle s'est engagée sur les pas de Gilles. Celui-ci allait maintenant à l'école et la petite soeur s'amenait le soir chez moi.

- Tu dînes avec moi Blandine ?

- Non

- Tu veux une pomme, un gâteau ?

- Non

- Alors tu veux quoi ?

- Te regarder.

Assise en face de moi, elle épiait mes gestes, non pas par curiosité mais pour apprendre, apprendre comment chaque personne faisait pour, en fait, arriver au même but.

C’était du pareil au même avec son père ; elle le regardait se raser avec... j’ai envie de dire : science.

Pas étonnant qu’un jour elle eût envie de faire une maîtrise de psychologie. !

En attendant, les dimanches après-midi, je sortais mes deux petits ou... mes trois quand Bruno était libre.

On allait plus loin maintenant que j’avais une voiture.

Ces trois-là auront été les premiers de la famille à faire un tour de pays avec moi, non, je crois bien que j’avais aussi les grands.

Quelle confiance avaient les parents !

Le jour où nous nous sommes trouvés, ces trois-là et moi, à faire une partie de "cache-cache" puis une partie de ballon dans les monts, pas trop loin de Champagneul, il y avait encore quelques plaques de neige mais, pris par le jeu, je ne voyais pas que l’heure devenait tardive.

Bon sang ! plus personne alentour...

Allez les enfants ! on rentre.

On s’installe et voilà que je m’aperçois que la voiture a quelque chose d’anormal.

C’est Bruno qui a trouvé "l’anormal".

- Tu n’aurais pas crevé Tatan ?

Je descends et oui ! il a raison, j’ai un pneu à plat.

- Seigneur, tu m’aides s’il te plaît !

Je ne sais pas d’où cette voiture arrive mais je m’empresse de lui faire un grand signe de la main, pas du pied bien sûr !

- Ne vous en faites pas Madame, je vais changer votre roue.

Voilà, c’est fait mais je change de chemin pour le retour de manière à faire vérifier par un mécanicien.

- C’est bon Madame, votre dépanneur a bien vissé la roue.

Ouf ! je suis plus tranquille.

Combien de fois nous sommes allés dans les bois chercher des châtaignes ou simplement pour le rire.

On s’inventait des histoires genre "La Belle au Bois Dormant", la Belle étant Blandine, les chevaliers servants devaient la délivrer.

Les histoires de fées bienfaisantes étaient aussi au programme.

Dans le retour, on s’arrêtait pour le goûter et les enfants aimaient s’asseoir dans un café pour un chocolat chaud.

Une fois par an nous allions visiter un vieux village médiéval.

Quand j’étais petite, j’y avais passé plus d’un mois avec la famille, rappelez-vous.

Ce village s’était remis à neuf. Des commerçants s’y étaient installés et nous ne manquions pas de déguster quelques crêpes ou autres. Pour les petits, on ne pouvait pas faire de si bonnes choses ailleurs, non, cela ne se pouvait pas...

A peu près à cette époque, mon beau-frère a passé son permis ; permis de conduire il va s’en dire. Il l’a obtenu du premier coup malgré qu’il ait fait une bêtise, du moins c’est lui qui le

dit... Je crois qu'il est monté sur le trottoir, seulement voilà, très calme, souriant, sans se démonter, il en est redescendu aussi calme et souriant qu'il en était monté.

Il a eu l'occasion d'une "Versailles". Qu'est-ce qu'on l'a aimé cette "Versailles" ! Je dis on car il arrivait que le dimanche où les enfants se trouvaient en période de congés, on parte tous pour une belle balade.

C'est ainsi que l'on s'est retrouvé dans le Vercors sur un chemin verglacé, loin de toute habitation. Quoi faire ? Continuer bien sûr ! à moins de geler sur place et... piano... piano... la voiture avance mais quelle malencontreuse idée ! Elle prend le malin plaisir de s'offrir un petit dérapage. Heureusement qu'Armand ne panique pas... non ! La belle "Versailles" pique simplement du nez dans le talus, à moins que ce soit son arrière, peu importe ! Le principal est de la voir se stopper sans se jeter dans le ravin opposé.

Bref ! la voilà en travers de tout le chemin mais les petits et les grands sont sains et saufs. Que faire ! On palabre un peu, histoire de trouver la meilleure solution.

Remettre la voiture dans le sens qu'elle n'aurait jamais dû quitter... il ne faut pas y songer, il faudrait un expert en la matière ; c'est trop risqué.

On se décide ; nous irons à pied jusqu'au prochain village en ne l'espérant pas à des lieues à la ronde.

Christian, mal chaussé, encore plus mal que les autres, se propose de rester et de nous attendre. Ma soeur a du mal à laisser son grand fils dans le froid, et je la comprends, mais nous nous rangeons à son avis car il est aussi utile de veiller ici au cas où un autre véhicule aussi peu expérimenté apparaîtrait, il faudrait l'empêcher de foncer sur la "Versailles".

Pas question de laisser les petits, il vaut mieux qu'ils marchent.

On les prend par la main et ouste !... en route. Ma soeur, mon beau-frère et moi nous laissons prier notre for intérieur et nous sommes exaucés car nous atteignons une ferme peut-être à deux ou trois kilomètres.

Nous voici frappant à la porte, frappant aux volets. Personne ne répond pourtant nous avons entendu des voix.

Sûrement ces gens ont peur ; la nuit arrive et il y a souvent des maraudeurs.

Mon beau-frère ou ma soeur, je ne sais plus, les deux sans doute expliquent la situation et une porte cochère s'ouvre toute grande.

Oh ! la joie de trouver un bon feu, des âmes accueillantes !... Les bras s'ouvrent pour les enfants.

Le paysan s'offre d'accompagner Armand et de délivrer la "Versailles" avec son tracteur.

C'est accepté et vraiment avec bonheur.

Bientôt nous reverrons notre véhicule et Christian pas trop raidi par le froid.

Nous sommes sauvés. Ces Messieurs Dames nous informent que nous allons rejoindre une Nationale sans verglas. Inutile de vous répéter tous les "merci" qui sont sortis de nos bouches ; inutile de vous dire combien nous confions ces gens au Seigneur.

Nous rentrons dans la nuit très noire mais tout va bien, nous pouvons chanter notre joie... Seulement, nous nous souviendrons de cette journée et cela est si vrai que ma plume vous l'écrit.

La plupart de mes samedis et même dimanches, je pouvais également les passer à m'occuper de Sylvette, chose promise... chose due...

Divorcée avec un enfant qu'elle a mis en nourrice, elle s'est trouvée souvent en clinique psychiatrique. C'est curieux, j'avais l'impression qu'elle s'y plaisait.

Chez elle, elle a essayé de se suicider au gaz. Quand j'en fus avertie, j'ai pensé que la première chose à faire était de prévenir sa soeur car Sylvette avait été emmenée par les pompiers et hospitalisée.

Je me demande pourquoi je vous le précise... vous vous en doutiez n'est-ce pas !

Bref ! comment ai-je fait pour trouver cette soeur que je ne connaissais pas. Je n'en sais fichtrement rien... mais j'y suis arrivée et nous voilà tous les deux, son beau-frère et moi à l'hôpital psychiatrique.

Ouf ! elle s'en est bien tirée.

Un soir où je vais la voir, ô surprise ! elle m'annonce qu'un homme a été hospitalisé seulement pour quelques jours, histoire de se reposer ; entre parenthèses je vous dis que personnellement je me suis toujours reposée ailleurs que dans ces endroits-là...

Donc, elle me raconte qu'il va créer un commerce et il lui a demandé une avance d'argent assez importante.

Santa Madona ! elle s'est fait piéger, c'est sûr et certain...

J'essaye de le lui faire comprendre mais... autant parler à un mur.

Sylvette croit au Père Noël. En fait, il y a belle lurette que j'ai compris pourquoi son mari l'a délaissée pour une autre. Elle est très égoïste, c'en est presque dingue !

Elle m'avoue qu'il reviendra la voir car il lui a promis le mariage. Quand il lui aura pris tout son argent, il se "tirera", cela est mon intime conviction.

Du coup, je me pointe vers elle presque chaque soir avec l'espoir de le rencontrer.

Enfin, ça y est, il est là. Il n'arrête pas son charme mais moi je ne m'en vais pas. En silence, je les dévisage tous deux.

Vers vingt et une heure, il se retire, j'en fais autant et je l'interpelle. Il me fait monter dans sa voiture et je lui dis de laisser Sylvette tranquille, qu'il l'a assez dépossédée comme cela.

Il ne nie pas ; c'est donc bien un escroc !

Il me demande :

- Que faites-vous ?

- Je rentre chez moi bien sûr !

- Je vous emmène dîner en ville.

- Pas question, vous avez vu l'heure ? Et même si vous ne l'avez pas vue... je refuse ; allez donc au diable !

Ouf ! il me laisse partir et Sylvette ne le reverra plus, ni lui, ni son argent.

Il faut vous dire que ma jeune amie Marie-Joseph m'a beaucoup aidée.

Elle a eu quelqu'un de sa famille hospitalisé dans la même clinique. Cette personne a perdu son mari dans un accident de voiture comme l'a été le Papa de Marie-Joseph.

Donc, nous faisions d'une pierre... deux coups.

Un dimanche, en fin d'après-midi, nous avions toutes les deux la tête farcie des problèmes de ces dames et nous décidons de nous changer les idées par une promenade.

Croyez-le si vous le voulez ou ne le croyez pas... peu importe ! mais toutes deux sur le sommet d'un mont, nous éclatons de rire.

Eh oui ! nous nous apercevons que nos têtes ne se sont pas vidées et, soit en voiture, soit en marchant dans l'herbe fraîche, nous n'avons pas pu cesser de parler d'elles.

Si nous continuons ainsi, c'est nous qu'il faudra hospitaliser !...

Cette amie a une soeur beaucoup plus jeune ; elle travaillera dans la même Entreprise que nous. Elle est l'opposée de Marie-Joseph et il faut toujours la pousser, l'encourager si vous voulez.

Ces filles ont perdu père et mère, c'est dur quand on est âgé alors c'est encore plus dur quand on est jeune. Il y a un garçon entre les deux filles.

Vivre chez les grands parents quand vous ne vous sentez pas bien accueillis, c'est dur aussi. Avec la Grand-Mère ça allait mais avec le Grand-Père, c'était tout autre.

Marie-Joseph avait des "piques" avec lui ; quant à la petite, le jour de sa Communion Solennelle, le Grand-Père n'a pas assisté à l'Office pourtant il y assistait toujours pour les autres enfants.

Il est difficile de juger ; il y avait certainement un secret en cet homme et il a pu être très malheureux.

Mais revenons à Sylvette et je pourrai clore mon histoire avec elle.

Un week-end, non, plutôt un dimanche aux aurores, je pars en voiture voir ma tante visitandine, Soeur Marie-Blandine de la Visitation, c'est à dire tatan Claudia.

J'arrive en larmes mais quand même pas avec de gros sanglots... heureusement, ils m'auraient empêchée toute visibilité.

Tout de go, chacune d'un côté des barreaux, je lui demande comment agir avec Sylvette.

- Tu sais, moi, je ne connais pas assez le monde pour te donner un conseil mais va voir les jésuites, ils sont là tout près, prends rendez-vous avant le déjeuner.

J'ai donc rendez-vous à quatorze heures. Je suis reçue par deux Père jésuites.

Ils écoutent l'histoire que je raconte, vous vous en doutez bien, avec un "relent" de pleurs... dans la voix, pas ailleurs...

- Arrêtez immédiatement de voir cette collègue, sinon c'est vous qui allez tomber malade.

- Mais je ne peux pas faire ça !

- Mais si... et à partir de cette minute-là, vous vous la sortez de l'esprit. Il y a des psychiatres pour ce genre de personnes.

Je suis stupéfaite de leurs réactions mais... aussi... soulagée. Je réalise que je n'aurai donc pas de scrupules.

Je revois ma chère tante et elle approuve car elle sait leur jugement "sûr".

Eh bien ! je l'ai fait, pourtant c'est dur de ne plus s'occuper d'elle, c'est dur de ne plus allez la voir, c'est dur de me dire que je n'y peux rien.

C'est presque abdiquer mais c'est aussi laisser son orgueil de côté.

Qu'a t-elle pu penser ? Je ne le saurai jamais.

Martine, quatrième enfant de Marguerite et Louis est née le 28 avril 1963.

A l'hôpital, le lendemain, je m'aperçois que cette enfant n'est pas comme les autres bébés. Je me fais sans doute des idées car personne d'autre de la famille ne le remarque.

Malheureusement, j'avais vu juste. Curieux comme il m'arrive d'avoir des intuitions !

Cette jolie brunette, à l'âge où elle aurait dû s'asseoir dans son landau, autrement dit, se relever d'elle-même, ne le pouvait pas.

Je me souviens d'un jour de kermesse à Champagneul où des gens admiraient cette enfant. J'avais le coeur serré ; je soupçonnais quelle souffrance ses parents commençaient à vivre.

De docteur en docteur, de spécialiste en spécialiste, rien n'y fit. Martine était bien née handicapée moteur cérébral comme on dit. Des médecins ont essayé de mettre ça sur le dos des parents ou grands-parents plus ou moins alcooliques !... Quelle grossière erreur ! Ils auraient mieux fait d'avouer que l'erreur venait de l'accouchement !... Du moins c'est vraiment ce que, moi, je pense.

Martine, tout en se développant comme une jeune fille, en est restée à six mois d'âge mental.

Pour la kermesse de l'été 1963, il y a eu un rallye automobile.

Je me le suis offert avec Marie-Joseph comme coéquipière. Toutes deux nous nous en sommes tirées avec honneur puisque nous avons obtenu le troisième prix - une coupe de fruits en mi-cristal - il y avait de quoi être un peu fières non !

Puis, cet été-là a voulu que je prenne mes congés en Ardèche près de Vals-les-Bains.

Avec l'achat de la Simca 1000, vous comprenez, les fonds étaient sérieusement en baisse.

C'est grâce à une annonce vue par ma soeur sur un journal, que je me suis décidée pour un hôtel modeste, très modeste même puisque j'ai dû dormir sous les toits avec robinet d'eau sur le palier. Il est vrai que je m'y étais prise tardivement !

J'en ai vu d'autres... et j'en verrai encore d'autres...

La nourriture était familiale et bonne, ça c'était un bon point car Daniel était parti un mois en Algérie pour aider à reconstruire les routes et nous nous étions entendus ou... mis d'accord, comme vous le voudrez, pour qu'à son retour il passe une semaine avec moi.

Entre temps, on m'avait donné une chambre un peu plus confortable que je comptais réserver à mon frère.

Cette "tête de mule" n'a jamais voulu que je remonte dans mon "pigeonnier" ; c'est lui qui se l'est pris.

Je soupçonne quand même qu'il a mieux dormi que sur le sol et il a repris son poids. Ouf ! il était revenu avec une telle maigreur que je n'aurais pas aimé que les parents le voient ainsi !

Si vous saviez les belles balades que nous avons faites... dans des gorges, sur des hauteurs, à la source de la Loire. Vous avez appris je l'espère que c'est au Gerbier de Jonc et ce mont est facile pour la grimpette.

Nous avons même fait un petit viron aux bois de "Païolive". Vous savez peut-être que ces bois ont des galeries souterraines et que l'on peut y errer des heures ou des jours avant de revoir le soleil ou la pluie, tout dépend du temps...

Bref ! notre père avait erré là-dedans et nous étions émus de voir ces lieux mais, je l'avoue de suite, sans guide, nous ne nous sommes pas hasardés à prendre un tel risque.

Non, d'ailleurs, j'aime les hauteurs mais pas les profondeurs. Brr... Brr...

Un jour, plutôt un soir, en rentrant du travail, quelqu'un m'arrête au beau milieu de la nationale, vous devinez, je pense, que c'est mon médecin !

J'ai dû baisser ma vitre et nous avons causé oh ! bien dix minutes.

Les voitures klaxonnaient, passaient à droite, à gauche et rien ne le faisait bouger.

Je suis rentrée chez moi, songeuse, même très songeuse.

Le 24 février 1964 est né le deuxième enfant de Madeleine et Michel ; c'est un garçon, Rémi.

Plus je vieillis, plus je me sens une âme proche de mes neveux, ce qui veux dire tout simplement que je les aime.

Les hivers 64 et 65, une semaine en mars comme à l'habitude, je dévalerai avec Marie-Joseph les pentes neigeuses des Arcs et de Serre-Chevalier.

A Serre-Chevalier, la petite soeur a pu nous rejoindre mais comment se fait-il qu'elle n'arrive pas à tenir sur des skis ?

Nous avons beau lui consacrer du temps, j'allais dire de... notre précieux temps, nous ne sommes là que pour l'aider à se relever.

Cette petite... petite..., pas si petite que ça d'ailleurs ! a un problème morphologique ; cela nous nous en rendons compte mais nous ne savons pas comment le compenser. Comme si tout le monde devait être bâti sur le même modèle que nous deux... Et alors ! Et nous... notre modèle serait où ? Serait qui ?

L'été 64, Daniel ayant son permis, permis de conduire s'entend, il propose aux parents et à Tatan Claire de les emmener en voyage.

Primo : le Piémont puis Venise ; retour par la Côte d'Azur.

Quel beau voyage de Noces il leur à fait faire !... A soixante dix ans !...

A leur retour, la maison n'a pas été triste. Tout d'abord, Papa avait l'allure d'un touriste : chemise bleue à manches courtes, casquette d'été. Comme il est un excellent conteur, il nous met au courant des moindres détails.

Ils ont été reçus aussi bien dans des hôtels quatre étoiles ou même cinq étoiles, que dans des campings, couchette à la dure.

Ils ont goûté aussi bien à d'excellents menus que pique-niqué aux bord des lacs.

Ils se sont pliés à tout ça, mieux que des jeunes de vingt ou trente ans...

Maman a dû rudement être heureuse, elle qui rêvait d'un mariage avec un cheminot qui lui aurait fait faire le tour du monde !...

Je remercie mon frère du fond du coeur de le leur avoir offert.

J'allais oublier de vous dire que dans le Piémont, ils ont été reçus par la famille mais Papa n'a pas retrouvé "le grand mur" de son enfance. Celui-ci était petit ou plutôt... pas si haut que ça.

Pour ma part, les vacances de cet été-là m'ont vu avec mon amie dans la presqu'île d'Arvert. Délicieux souvenir que celui de marcher sur un sable or fin jusqu'au phare de "La Courbe", de se lancer dans des vagues et de s'y sentir balancées. Ile d'Oléron, la Rochelle, Ile de Ré, Royan où je rends visite à mon amie.

Pour nous c'était un dépaysement genre "Adriatique".

Je me souviens qu'au retour d'une de ces îles, nous avons manqué le bac, trop de voitures... quelle queue ! Nous avons dû revenir par les terres. Les terres... les terres... vite dit puisque c'est une île, mais plutôt une bande de terre à marée basse. Et moi qui n'aime pas rouler au bord de l'eau ! De nuit en plus...

- Marie-Joseph, il y a de l'eau ?

- Non, sois tranquille.

Je savais pertinemment qu'elle me cachait la vérité mais sa réponse me rassurait quand même et, au bout du compte car il y a toujours un bout du compte, nous en avons bien ri.

Pour le retour, quelle idée nous avons eue de pousser jusqu'à Arcachon par la magnifique route des Landes où je pouvais rouler à vitesse plus raisonnable sans risque.

Quelle idée nous avons eue de remonter via l'Auvergne car, quand on descend, il faut remonter n'est-ce pas !

En plus, l'après-midi s'avançant tout doucement vers la soirée, même en étant partie très tôt d'Arvert, nous avions encore un grand bout de route à parcourir et me voici au bord des larmes tellement je me sens fatiguée.

Même à cent à l'heure seulement, à ma Simca 1000 il faut s'accrocher ; au diable les tractions arrière ! Pourtant je l'aime bien cette voiture bleue marine...

Marie-Joseph s'en aperçoit et m'oblige à m'arrêter. Effectivement, je pleure un moment histoire de me dégonfler... d'ailleurs autant que ce soit moi qu'un pneu car pour le changer, cela aurait été une autre affaire !

Que fait mon amie ? Pft ! la voilà qui me quitte presque au pas de course et qui revient de la même façon.

- C'est fait, je viens de retenir une chambre à l'hôtel.

- Il n'est pas question de passer la nuit ici, nous repartons.

- Mais ça ne va pas ?

- Si, trop bien même, remonte.

Elle ne se le fait pas dire trois fois et nous voici sur les routes... comme si nous les avions quittées !

- Tu comprends, toi tu travailles demain à compter de quatorze heures, moi seulement après-demain mais... fatiguée pour fatiguée, il me vaut mieux arriver ce soir ; demain je dormirai toute la journée pour récupérer. J'aurais pu ne pas m'endormir à l'hôtel; demain matin cela aurait été pire car toi, il ne te faut pas arriver en retard.

Je crois qu'elle a compris mon point de vue et à minuit sonnant, je la déposais sur son paillasson.

L'été suivant nous sommes parties pour Giens, vacances tranquilles mais pendant le trajet :

- Là, tu aurais pu doubler le camion...

- Là, tu aurais pu...

- Là, tu aurais...

Je m'arrête ; j'ouvre la portière toute grande et lui dis :

- Tu peux descendre.

Je ne l'ai plus entendue jusqu'à la fin du voyage mais... seulement jusqu'à la fin du voyage, heureusement car les vacances auraient été trop tristes.

La fin de l'automne 64, la famille s'est trouvée endeuillée.

Triste souvenir que celui-ci. Un dimanche, de retour de promenade, Marie-Thérèse et Roger ont un accident de voiture.

A cette époque, personne n'avait songé aux ceintures de sécurité. C'est curieux comme d'une époque à l'autre les méninges cogitent et évoluent.

En tout cas, Roger passe par le pare-brise. Ma cousine a perdu le contrôle de la voiture, elle a dû avoir un malaise. A l'arrière, son neveu est indemne, il s'est mis en boule.

Roger et Marie-Thérèse arrivent en ambulance dans la grande ville, l'un dans un hôpital, l'autre dans l'autre.

J'ai reconnu ma cousine grâce à ses poignets ; elle est boursouflée, défigurée et j'ai dû faire deux à trois fois le tour de la salle.

Quant à son mari, il était dans le coma et n'en est jamais sorti.

J'allais le voir entre douze et quatorze heures, j'y rencontrais souvent sa soeur mais il n'y avait rien à faire, rien à dire pour le ramener sur cette terre et il n'avait que trente six ans.

Il est parti rejoindre l'au-delà le deux décembre. Copain puis cousin, Mon Dieu que c'est dur !

Quant à Marie-Thérèse, elle a eu recours à la chirurgie esthétique.

Janvier 1965. Une augmentation... Cela fait toujours plaisir de grimper d'un échelon ! Il ne faut pas croire que les patrons ne se rendent pas compte du travail que vous fournissez !... Malgré mon "handicap", ma petite nature si vous préférez, j'ai toujours eu conscience de faire le maximum ; d'ailleurs c'était le seul moyen de... de... de quoi au fait ! De me prouver sans doute à moi-même que je n'étais pas plus bête qu'une autre. D'ailleurs cela était de rigueur dans la famille ; l'exemple des parents, des grands-parents, des oncles, des tantes, était là pour vous stimuler. Peut-être même que ça vous stimulait trop !...

Daniel avait connu une jeune fille dans le midi de notre douce France. Avec sa famille il s'occupait d'un camp de vacances.

Entre eux deux, ça à fait "tic". Enfin bref ! ils ont eu des sentiments amoureux.

Il fait même venir les parents une semaine, histoire de voir ce qu'ils pensent de la demoiselle. Il leur retient une chambre dans un hôtel mais mon père ne s'y plaît pas trop. Il y a trop de monde exubérant à son goût alors il écourte son séjour et du même coup celui de Maman. Quant à la jeune fille, il nous en dit du bien sauf... sauf... qu'il l'a trouvée habillée d'un short. Oh ! pas que d'un short bien sûr ! Mais ça c'est dur à avaler, une fille qui ne porte pas de jupe... Heureusement qu'il ne m'a jamais vu à Mizoën, même pas en photos !...

Puis un jour, qui voyons-nous arriver dans la maison ? Vous l'avez deviné... la jeune fille en short qui n'était plus en short mais qui portait une toilette simple qui lui allait à ravir.

Dans mon esprit, je la verrai toujours de ma fenêtre du troisième étage, à la porte grillagée de notre tout petit jardin, le sourire aux lèvres et un bouquet de fleurs dans les bras : Agnès, ma future belle-soeur.

Les fiançailles sont fixées ; les parents de la jeune fille nous invitent tous, repas commandé et tout... et tout...

Coup de théâtre. Trois jours avant, je crois, Daniel vient m'annoncer, comme à chacun de nous, qu'il a rompu ses fiançailles, "because", il connaît une autre jeune fille et il veut réfléchir.

Je suppose que c'est dur à avaler pour Agnès et ses parents mais... qui faire !

C'est le problème de Daniel ; la parole donnée elle est donnée pour toute la vie. Il est très scrupuleux, autant arrêter de suite que d'aller plus tard à une séparation.

Le lendemain, dés mon arrivée, l'adjoint au Chef du Service me dit :

- Quel temps fait-il ?

- Je n'en sais rien.

- Vous n'avez pas vu les flocons de neige ?

- Non.

Il se met à rire.

- J'ai vu sur votre visage que quelque chose n'allait pas.

- Mon frère a rompu ses fiançailles.

Impossible de cacher ses soucis ; le visage est là pour révéler votre âme ou votre esprit... je ne le sais.

O surprise ! Que s'est il donc passé ?

Un mois après, ou deux ou trois, peu importe... Daniel nous annonce que cette fois, il se fiance ce prochain dimanche et devinez avec qui ?

Vous ne devinez pas, eh bien ! avec Agnès.

Comme la Maman d'Agnès est hospitalisée d'urgence pour une opération, c'est donc à l'hôpital que Daniel passera la bague au doigt de sa future.

Bien sûr nous n'y assistons pas ; vous voyez d'ici ce défilé de famille qu'il aurait fallu faire !...

Le mariage civil est fixé au jeudi vingt quatre juin et le mariage religieux au samedi 26 juin 1965.

Daniel me demande d'être son témoin ; étant sa marraine, j'en suis très fière.

Le jeudi à douze heures, je me trouve donc devant la mairie d'un quartier de la grande ville. C'est vite fait quand un mariage religieux est prévu. Seulement ce que je n'avais pas prévu, c'était le déjeuner avec la belle-famille. Peu importe, au bureau ils comprendront mais... mais... où habitent-ils ?

Le quartier... je le sais, c'est celui de la mairie mais quelle rue ? Quelle adresse ?

Daniel me dit :

- Tu n'as qu'à nous suivre.

Très bien mais au prochain feu... autant pour moi, nous sommes séparés.

C'est ça dans les grandes villes, on ne vous laisse pas faire ce que l'on veut...

Je me gare et entre dans une épicerie :

- Madame, s'il vous plaît, je suis perdue, il me faut aller chez des gens dont je ne connais même pas le nom ni même l'adresse !... Je suivais un mariage ; pouvez-vous m'indiquer le chemin ?

Inutile de vous dire que cette personne éclate de rire et moi aussi car j'ai très conscience de ma question idiote.

- Vous ne pouvez pas apporter une petite précision ?

- Si, c'est ce quartier-là et je dois passer sous un pont, un pont de chemin de fer va sans dire...

- Alors prenez cette rue et après le pont, quelqu'un sans doute vous attendra.

Oui, effectivement, mon frère m'attendait. Ouf ! ce jour-là, j'ai bien dû arriver au travail, deux bonnes heures en retard... Je me souviens d'un excellent repas cuisiné par belle-maman. Curieux... les belles-mamans savent toujours préparer de bons repas !

Et voici le vingt six.

Quelle belle noce ! Un mariage m'a toujours émue, m'a toujours mis la larme à l'oeil ; je n'y échappe donc pas.

Les mariés sont beaux, comme toujours. Agnès, sa robe longue... son sourire... tout y est ; les garçons et les demoiselles d'honneur sont sur leur "trente et un".

Quant aux deux "oui", je sais qu'ils sont donnés "pour le meilleur et pour le pire" mais je souhaite que "le pire" ne vienne... jamais.

Bien sûr, la Messe est célébrée dans la paroisse d'Agnès c'est à dire à l'opposé de Champagneul et comme le repas est prévu dans l'atelier de la menuiserie, nous avons dû traverser toute la grande ville.

Quel défilé de voitures ! Que de bruits ou plutôt coups de klaxons ! Et là, je n'ai pas ménagé ma peine. Comme cela, le monde s'est arrêté de remuer ; les chauffeurs de rouler, à part nous ; les agents de la circulation de siffler, sinon de siffler d'admiration !...

Impossible de se perdre... nous pouvons rouler à dix à l'heure, peu importe ! Je me demande même si la terre n'a pas été obligée de ralentir son mouvement !

Quant à l'atelier, inutile de vous dire qu'on ne le reconnaît pas, tellement les grands frères lui ont enlevé chaque ruban de copeaux ou chaque brin de sciure ou encore quelques toiles faites avec art et précision par ces dames les araignées. Comme les machines non déplaçables n'ont pas su prendre la poudre d'escampette, cette partie de l'atelier servira de vestiaire ; des planches feront l'office de tables de desserte etc... etc...

Des traiteurs ont préparé le repas sauf le plat de haricots verts que Maman, Belle-Maman et nous avons effilé avec soins mais pas encore assez car il me semble qu'il en restait encore, au grand désespoir des maîtresses de maison.

Je me souviens avoir dégusté des bouchées à la reine comme jamais je n'en avais mangées et n'en mangerai.

C'est le grand restaurateur du coin, client de Papa et de mes frères aînés qui les a préparées.

- Qui veut se resservir ? Il faut les finir...

- Moi... entr'autres.

C'était chouette ! Quand on voulait le plat suivant... un coup de téléphone et pft ! on nous l'apportait sur un plateau, non, sur plusieurs plateaux car je ne me souviens pas exactement le nombre de convives... soixante, soixante dix... peut-être plus, surtout le soir car les copains, les copains des copains sont là.

Je crois même savoir que le premier garçon d'honneur, Robert, le chef opérateur dont je vous ai parlé, a fait "tic" avec la première demoiselle d'honneur, Marie-Hélène, la soeur d'Agnès qui criait à l'entracte du "Familly-Cinéma", "Bonbons", "Glaçons"...

Ils se marieront plus tard ; comme quoi des accordailles peuvent aider aussi d'autres à s'accorder...

Le premier jour de l'année 67 ou 68, peu importe, après avoir fêté le Nouvel An avec toute la maison, arrive chez moi la soeur de Marie-Joseph.

Mon Dieu ! elle est en plein désarroi ; elle ne veut pas me dire pourquoi et je ne sais quoi faire...

Elle dormira chez moi et demain sera un autre jour. Qui vivra verra !

Il faut vous dire que mon amie avait eu d'énormes problèmes ; elle s'est mise chez elle, sa soeur aussi d'ailleurs car maintenant elle travaillait dans la même Entreprise que nous.

Au bureau, Marie-Joseph avait des ennemis, hommes, femmes, peu importe.

Elle était jolie, intelligente, son travail était impeccable alors !... dans ce cas-là, la jalousie s'en mêle.

On lui a fait beaucoup de mal ; elle a dû laisser son emploi, heureusement que quelqu'un s'est occupé d'elle !

Elle avait eu une très grosse déception, les jeunes gens ne sont pas toujours à la hauteur... loin de là !

Bref ! la voici Maman d'une très jolie petite fille, elle est son portrait. Lui naîtra aussi un garçon.

Donc, le deux janvier, tout d'abord je décide de prendre ma matinée et je vais voir mon amie.

Elle vient chercher sa soeur et lui fait avouer ce qui ne va pas.

Marie-Joseph reviendra me voir et me racontera l'histoire. Elle a eu une relation avec un monsieur pas très catholique ou peut-être trop... et il l'a laissé tomber. Elle est très jeune ; lui, c'est un vieux. J'irai dans le village pour essayer de rencontrer cet homme ; c'est bien lui, je ne me trompe pas. Il me dévisage, il semble avoir peur car je ne suis pas... du lieu.

En fin de compte, malgré ma colère, je ne l'accoste pas. Ce n'est pas mon problème, cela ne me regarde pas, de quoi je me mêle ! Et où vais-je encore mettre les pieds !...

Mieux vaut laisser agir Marie-Joseph. En attendant, il a eu une belle frousse !

Sa soeur ne se remettra jamais bien et combien de fois est-elle venue me parler au bureau...

- Je vais me suicider, je vais me jeter à l'eau.

- Attends-moi, je te pousserai...

Voici la réponse qu'un jour je lui ai faite.

Vous savez... vous avez beau avoir toute la patience du monde, d'avoir des oreilles faites pour écouter les malheurs des autres, il y a des moments où primo vous êtes saturés et secundo vous ne savez plus comment vous y prendre.

Même à la retraite, elle me relancera par téléphone mais un jour, sa soeur m'apprendra la vérité, elle venait seulement de la connaître :

- C'est une maladie de naissance.

- Si je l'avais su, je ne l'aurais pas bousculée.

- Mais moi aussi je l'ai bousculée, d'ailleurs le médecin dit que sans cela elle n'aurait jamais avancé.

Peut-être mais j'ai beaucoup de peine et là, je clos leur histoire, du moins en ce qu'elle a de rapport avec ma propre histoire.

Pour mes congés d'hiver, d'une semaine, dorénavant je commence à me diriger à Morzine.

Je trouve un hôtel sympa et je dormirai moins... en altitude qu'à Val d'Isère, pour ne vous parler que de cette station.

D'ailleurs, à présent, je peux m'y rendre en voiture, les routes sont dégagées et le soleil est assuré. Ça je vous l'affirme...

Je découvre Super Morzine et Avoriaz. J'irai trois années de suite, en mars 66, mars 67 et mars 68.

En mars 68, Angèle m'accompagnera ; elle se contentera de balades à pied pendant que je ferai les descentes à ski. En fait, il y a tellement de façons de voyager ! En voiture... à pied... à ski... en bateau... en avion... en esprit aussi.

Je me décide à prendre des leçons particulières ; j'aimerais tant savoir godiller, godiller... bien godiller... sur des chemins étroits, sans peur et, j'allais dire sans reproche !... Mais ne peut se charger de ma personne qu'un moniteur qui ne "hurle" pas comme cela s'était produit à Val d'Isère.

Après tout, pour des leçons particulières, j'ai le droit d'être exigeante, non !...

J'en parle au patron de l'hôtel qui est lui même moniteur. Comme je n'ai pas changé d'hôtel pour cette troisième année, il commence à me connaître.

- Très bien ma petite dame, j'en parle à un jeune, grand, fort, doux, tout juste comme vous le désirez.

Effectivement, se présente ce jeune homme grand, fort, doux ; toutes les qualités requises quoi !...

Autant vous dire de suite que ce fut très chouette. Deux heures de cours chaque matin et mon après-midi de liberté.

Je me suis régalée. Il m'a appris à tourner autour des bosses, à sauter par dessus des bosses, à piquer le bâton sur des bosses ; il m'a appris... il m'a appris... à skier avec élégance quoi !...

Jean, dans un hôtel avec des copains à quelques pas du mien, passe un matin comme une flèche sur ce morceau de piste particulièrement difficile à cause de sa pente et justement de ses bosses. Il paraît sidéré de me trouver à cet endroit.

Il ne pouvait pas ne pas me voir, je m'y trouvais seule avec mon moniteur.

Il s'arrête et voilà qu'il me regarde descendre. Il paraît encore plus sidéré quand il me voit descendre, comment dire, pas aussi vite que lui bien sûr !... il est grand et bien musclé, mais avec art et souplesse.

J'ai droit à un sourire de satisfaction et du moniteur et de Jean.

J'en suis plutôt fière.

Et la godille alors !... Elle vient... elle vient... et je réussis comme je le souhaitais.

J'ai enfin cette maîtrise et je me vois encore dans un chemin étroit en godillant.

Ça y est, j'y suis ; j'ai compris le jeu des genoux, des hanches, des fesses.

J'ai l'impression que plus rien ne me manque pour être une très bonne skieuse.

J’ai aussi l’impression que maintenant, ici, cette année-là, ma "carrière" de skieuse se termine et, malgré tout, en beauté.

Pourquoi cette intuition...

L’après-midi je montais à Avoriaz et me suis même offert Super Avoriaz qui m’a permis un joli saut.

Angèle montait avec moi et découvrait les beautés du site, les promenades en traîneaux tirés par des rennes.

Un après-midi ou plutôt un "après seize heures", voulant descendre rapidement dans la vallée, on m’indique qu’il existe une piste mais qu’elle est complètement glacée et des plus raides.

- Seulement les cracks s’y risquent en ce moment ; c’est une "barre" ; si vous faites une faute de carre dès le départ, vous dévalez tous les kilomètres sur le dos.

Curieuse comme je le suis, je vais dévisager cette fameuse piste.

C’est vrai, c’est une "barre" mais ça descend jusque dans le bas au niveau du départ du téléphérique.

Je ne me pose pas longtemps la question : Que fais-je ?

J’y vais et... vlan ! la faute de carre est au rendez-vous et... tous les kilomètres sur le dos aussi et... je perds un bâton et... un ski.

Quelle chance d’être souple ! Je vous avoue que je ne me suis quand même pas régalée.

C’est seulement à mon arrivée sur le "plat" qu’un skieur hurle du haut de la "barre" :

- Vous vous êtes fait mal ?

- Non

Le voilà donc qui repart sans se risquer de ce côté-ci.

Je récupère bâton et ski et je ris de moi-même. Ça en fera une de moins à la queue leu leu du téléphérique...

Le samedi soir, à l’hôtel, c’était la fête. Nous dînions tous ensemble, les petites tables réunies et ce soir-là, nous avons droit à une fondue savoyarde... savoyarde bien sûr puisque nous sommes en Savoie.

Les blagues fusent et voilà que quelqu’un propose des jeux.

J’allais omettre de vous dire que moi, de taille un mètre cinquante, j’étais placée entre le patron moniteur et le monsieur le plus grand, grand de combien... pas loin de deux mètres.

Il était près de deux heures du matin quand il est demandé à chaque monsieur de porter à califourchon sur son dos la dame qui se trouve derrière lui.

Nous étions tous debout, vous vous en doutez, et...houste, me voici placée ou... juchée, comme vous le voudrez, sur le dos du monsieur de près de deux mètres.

Fou rire général ; nous voici tous tournant autour de la table et plusieurs fois, s’il vous plaît... Hue dada... hue dada... hue !

La musique s’arrête et ensuite les rôles sont inversés mais là... pas moyen... impossible de placer ce monsieur sur mon dos.
Enfin, ce fut une très chouette soirée et chacun regagne son lit heureux de cette semaine bien remplie.

En faisant un petit retour en arrière, je vous apprendrai que le cercle de famille s’est agrandit.

Hélène est née le 27 avril 1966, c'est le troisième enfant de Madeleine et Michel-Guy.

Anne est née le 24 septembre 1966, c'est le premier enfant d'Agnès et Daniel.

Béatrice est née le 12 octobre 1967 et c'est leur deuxième enfant. Elle est ma filleule comme son père.

C'est curieux ou pas curieux... je n'en sais rien mais, je vous le répète, plus il y a des nouveaux venus dans le famille, plus j'en suis ravie.

L'été 66, nous avons formé le projet de partir en congés à l'Océan en emmenant les parents.

Nous... c'est à dire ma soeur et sa famille, Pierre-Jean et sa famille, moi et ma famille, c'est à dire seulement ma personne ; Papa, Maman, les parents d'Armand, plus un copain de Christian, Alain qui est le frère d'Agnès.

Ma soeur s'occupe de tout, elle correspond avec des agences et une grande demeure est trouvée à Etaules.

Chouette ! Je retournerai dans la presqu'île d'Arvert et me ferai un plaisir d'être le guide pour des jolis coins, plages de sable ou promenades.

Bref ! tout ce monde paraît heureux.

Au jour "J" avec Pierre-Jean qui, bien sûr, comme moi, ne prenait pas deux mois de congés, nous rejoignons tous ceux qui sont en Auvergne.

Ma soeur et Jeanine avaient pris la merveilleuse habitude de louer une maison, dans cette région, du côté de Cunhlat, même avant l'arrivée de la Versailles.

Les deux familles prenaient le chemin de fer et c'était une expédition. Comme il y avait des touts petits, il fallait embarquer le pot de chambre. Il paraît qu'ils avaient un wagon pour eux seuls.

Cette maison était grande et confortable, c'était la maison de naissance de Jeantou, c'est grâce à lui qu'elle a été louée.

Pour en revenir à... nos moutons..., nos moutons... quelle expression ! Il n'y a pas de moutons ; nous rejoignons donc la maison d'Auvergne et y arrive également Alain.

A chacun, un petit coin est prêt pour dormir après avoir chargé les voitures car le lendemain le départ est prévu aux aurores ; pas tout à fait quand même car, si je compte bien, nous sommes vingt à nous préparer.

Cinq voitures donc cinq chauffeurs. J'ai Nicole comme coéquipière et, à l'arrière, mon lit pliant acheté exprès pour la circonstance au cas où il en manquerait un.

Les parents ! Qui a trouvé la solution... la bonne ? Je ne le sais mais peu importe car vous connaissez mon père !...

Alain est tout désigné ; ils seront :

Primo : confortablement installés dans sa voiture

Secundo : Papa n'osera pas gueuler... oui, gueuler...

Tertio : si, par hasard, il fait une réflexion au chauffeur, ce chauffeur-là ne se démontera pas.

Je me souviendrai toujours de cette arrivée à l'ouest avec un soleil couchant éblouissant, donnant à l'atmosphère un reflet de nuit féerique. Je crois que tous s'en sont aperçus.

Nous découvrons notre demeure, elle est belle, spacieuse et il y a un parc, pas un parc national bien sûr mais un grand jardin avec espaces verts.

Le premier soir, on s'installe au mieux mais le lendemain, eh bien ! c'est encore mieux. Les hommes dérangent, arrangent, mon père donne des ordres. Les femmes nettoient. A vrai dire, c'est propre sauf la cuisine. Il faut voir ma soeur et ma belle-soeur frotter et refrotter !

Tout devient reluisant et agréable. Un rez-de-chaussée, un étage ; chacun a sa chambre, les enfants évidemment tous dans la même, la plus grande ; aussi deux W-C, deux salles de bains, un immense salon qui devient le lieu réservé à Armand et Marie-Thérèse.

Dix, douze pièces peut-être, plus la tente d'Alain occupée par lui-même et Christian.

Assez pratique pour une descente en ville en soirée... soirée tardive oui !... Mais c'est de leur âge.

On y a passé d'heureux jours et nous aurions pu l'acheter mais voilà, elle était trop loin de chez nous. Dommage !

Le matin, en principe : plage.

L'après-midi, toujours en principe, à cause des exceptions : promenades.

Les jeunes se régalent dans l'océan, même ceux qui ne savent pas nager.

Moi, je dis bien : moi, presque avec orgueil, je savais nager.

Je savais... je savais... à vrai dire je croyais le savoir puisque après six à huit brasses je reprenais pied.

Plus tard, je comprendrai que je ne savais pas grand chose.

Les trois plus petits mettent prudemment les pieds dans l'eau, sauf Blandine.

On lui achete une bouée car elle n'a que sept ans. Elle se laisse porter par les vagues ; c'est un vrai plaisir de la voir, ses cheveux dorés fouettés par la mer, par la houle.

Un jour, en visite à La Rochelle, Papa nous dit :

- Achetez-moi un clips...

- Un clips mais... c'est quoi ?

- Un clips comme les jeunes, quoi !

On comprend. Il veut dire un slip de bain.

On obtempère, vous vous en doutez. Papa dans l'océan, quel événement !

Et ce fut bien un événement.

Nous voici à la plage et Papa veut mettre son "clips". Il me demande ma "cabine". Vous savez, ces "cabines" faites en tissu. C'est pratique. Il m'a vu m'en servir déjà le soir de notre arrivée pour un tout premier bain lors de notre premier contact avec ce sable fin, avec ce remous continu, avec la grandeur, la majesté de cette vivante nature.

Vous vous fourrez là-dessous et les curieux n'ont qu'à attendre que l'on en ressorte.

Il veut faire pareil mais voilà ! Il est fort, large de carrure et moi plutôt du genre inverse. Une fois dessous, il ne peut plus remuer, alors Maman veut l'aider. Elle lui tire les deux jambes de son pantalon... comme elle peut.

Fou rire général, non seulement de nous tous mais aussi de tout ce grand coin de plage ; on en a amusé des gens !... Tant mieux, ils auront passé un bon moment.

Enfin, le voilà, en "clips" (inutile de vous dire que ce mot est devenu légendaire dans la famille) mais, qui va l'accompagner ? Il n'est pas question qu'il se fourre seul dans les vagues... avec ses sacrés rhumatismes !

Personnellement je ne me sens pas assez forte pour le retenir au cas où ...

Marie-Thérèse se décide ou se dévoue ou bien encore elle a envie, elle aussi, de tenter l'expérience je ne sais... mais les voilà tous deux se laissant bousculer par les vagues.

Ils marchent un peu le long du rivage, l'eau à mi hauteur ou plutôt à hauteur des mollets et vlan ! une vague plus hardie les enveloppe, tourbillonne, joue autour d'eux et ce qui devait arriver, arriva.

Ils sont vite mis hors de combat, le derrière à terre et les jambes en l'air ou... presque quoi !

Nous volons à leur secours, du moins ceux qui ne craignent pas de se mouiller et les voici redevenus sages et riant aux éclats.

Ils n'ont plus qu'à demander au soleil d'envoyer des rayons chauds, très chauds car pour ma soeur... en robe, la trempette n'est pas évidente.

Papa n'a jamais voulu recommencer cet essai mais au fond de lui, je suis sûre qu'il a apprécié.

Un jour, nous décidons de descendre jusqu'à Bordeaux par route bord de mer ; retour par route intérieur de terre.

Il faut passer le bac à Royan, pas le BAC Philo ou autres, mais mettre les voitures et nos personnes sur un paquebot assez tôt le matin pour aboutir à la Pointe de Grave.

Alors là, c'est Maman qui se régale puisqu'elle a toujours eu envie de voyager loin, loin, loin... et ce moment en pleine mer la ravit.

Qu'est-ce que l'on peut-être joyeux quand on voit les autres heureux !...

A la première plage en vue, à Mimizan, nous faisons un arrêt. Nous n'avons jamais vu des vagues aussi hautes. Les parents et ceux de mon beau-frère n'en reviennent pas et dire que j'ai le culot d'aller m'y fourrer dedans...

En plus, j'entraîne mes nièces : Babette, Nicole, Agnès et peut-être des garçons. Tous se régalent mais quelle confiance ils ont eu en moi ! C'était quand même... risqué.

Les Landes, ses pins ; Bordeaux... beaucoup de circulation automobile dans cette ville. Enfin on en sort pour un pique-nique bien venu et apprécié.

Au retour, installé dans un pré, restant du pique-nique avant d'entrer... chez nous.

Les tâches étaient partagées et jamais un de nous ne s'en est plaint.

On arrivait à garder une maison propre ; Maman et Belle-Maman ont même réussi à faire pousser les fleurs à force d'arrosages.

Ces dames se prenaient pour des châtelaines et préféraient quelquefois rester dans le parc plutôt que de nous suivre à la plage.

Tous n'aimaient pas les coquillages mais il nous est quand même arrivé de faire la fête avec huîtres, moules et, comme il se doit, champagne.

Nous avons eu la visite de "Lapin". "Lapin" était le monsieur de l'agence qui nous avait loué la grande maison.

Pourquoi ce surnom ? Je ne le sais mais il y avait sûrement une raison et une bonne, vous vous en doutez...

Lui et sa femme nous aimaient bien. La preuve est qu'il nous ont fait une offre pour son achat, comme je vous l'ai dit.

Déjà le retour ; les minois bien dorés s'allongent mais... mais c'est ainsi, il faut rentrer.

Nous démarrons beaucoup plus tard que prévu si bien que la nuit noire nous prend ou nous attrape... à moins que ce ne soit l'inverse.

Je n'aime pas conduire la nuit sur des routes inconnues sans une seule ligne blanche pour vous guider.

Je suis en queue et Nicole s'est endormie, tu parles d'une coéquipière !... Elle n'a que treize ans, c'est pardonnable, non !

Je m'arrête net, je ne sais pas ou plutôt ne voit pas si la route est droite ou non, tellement... tellement il fait sombre.

Que fait la lune !...

La voiture précédente, chauffeur Christian, s'en aperçoit ; il fait demi-tour.

- Ça ne va pas ?

- Je n'y vois rien ou du moins pas assez.

- Passe devant moi et suis la troisième voiture, on t'entoure.

Tous s'étaient arrêtés ; je me trouvais en plein tournant. Si je n'avais pas fait "pile", je faisais le plongeon mais pas dans l'océan, dommage !

Nous voici dans la maison d'Auvergne, contents de nous. Les travailleurs rejoindront Champagneul un autre jour.

En novembre, je m'offre quatre ou cinq jours à Paris. Une envie me prend... comme ça !

J'avoue que je me régale. Tant de sculptures, tant d'oeuvres... Comment des hommes réussissent ces merveilles !

Bien sûr ! Paris ne s'est pas fait en un seul jour et il faut une drôle de chaîne de générations pour réussir.

Il faut aussi imaginer, oser, forger, forcer des portes et croire que Dieu nous accompagne. Sans Lui, on n'aurait qu'à rester les bras croisés et attendre... attendre quoi !...

Oui, on est sur terre pour continuer l'oeuvre de Dieu, Son Oeuvre de création jamais terminée, même pas ce jour où j'écris : Pentecôte 1992.

Pentecôte... je suis rêveuse, c'est pour moi un anniversaire mais... chut ! Je vous en parlerai le moment venu.

Une cousine de mon beau-frère me fait découvrir les grands magasins, la rue de Rivoli et m'invite chez elle.

C'est ainsi que je connaîtrai le tri postal de Paris/Brune.

Je découvre Rodin, le Luxembourg et son Palais, le Panthéon, Notre-Dame, le Sacré-Coeur, la Madeleine, le Palais de l'Elysée, le Boulevard Saint-Michel, les quais de Seine... Je pleure à la Conciergerie. Je ne vais pas vous décrire tout Paris, non ! mais, place du Tertre je me régale à cause d'un défilé de petits "Poulbot", à cause des galeries de tableaux. Je tombe en arrêt devant une "Mer", ses "bateaux", ses "nuages", ceux de l'océan. Je me l'offre mais, pour l'emporter... il est lourd, plutôt encombrant alors : Taxi S.V.P. Direct chambre d'hôtel. Pour une fois, pas de métro ; je me régale aussi dans celui-là... les gens sont si rapides, surtout aux heures de pointe, alors autant les éviter le plus possible, moi je suis moins pressée.

Je prends le métro seulement pour aller d'un point précis à un autre point précis car, pour visiter, il faut faire comme Papa : les pieds dans ses sabots (des bottes en l'occurrence), un croque-monsieur à croquer, le guide Michelin à la main ainsi que le plan métropolitain.

C’est seulement le soir qu’il faut prendre un repas, un vrai, tranquillement assis dans un restaurant, ça repose !

Le onze novembre, je prévois d’être aux premières loges. Lisez : bien au bord du trottoir sur le Champ de Mars. Etant petite, je ne me suis pas laissée barrer la vue par une grande carrure.

Il est beau ce défilé, j’applaudis vraiment avec tout mon coeur et toute mon âme.

Je ne réfléchis pas à ce que veut dire cette armée, notre armée. Il est vrai qu’il a bien fallu être défendu pendant la dernière guerre et celles d’avant. Combien de familles en ce jour pleurent leurs disparus !...

Arrive le jour du départ, je sais déjà que je reviendrai, je n’ai pas tout vu mais les choses, les lieux visités, je les ai mis dans mon coeur.

- Tu sais Papa, Paris c’est beau !

- Je te l’avais bien dit... Je suis heureux que tu aies pu ressentir ce que moi-même j’ai ressenti.

- On ne peut pas comparer avec le ski. La montagne c’est autre chose.

- C’est sûr.

Cela lui fait plaisir que nous soyons d’accord.

Une autre année, je repars. Cette fois, je prends une semaine entière de congés, en plein mois de mai.

Je descends à l’hôtel de la Chambre des députés, c’est assez central et celui-là je l’avais repéré la fois précédente. Il est calme, très convenable, une bouche de métro pas très loin.

A la découverte ou redécouverte. C’est avec une paire de chaussures de rechange et un pépin, mais pas "Le Bref", que j’arpenterai les rues de Paris.

Cette fois, c’est la Tour Eiffel, le quai d’Orsay. Je me surprends à demander des explications aux gardes.

- Le Palais Bourbon, la Chambre des Députés, le quai d’Orsay, l’Assemblée Nationale, c’est tout pareil ma petite dame.

  Le Sénat, c’est autre chose.

- Oui, je l’ai vu.

Dorénavant, plus de confusions dans ma tête quand j’entendrai ces mots à mon poste de radio.

Sur le pont Alexandre III, je ne peux m’empêcher de faire cette réflexion à un monsieur pressé :

- Monsieur, vous avez vu ce pont comme il est beau... quelle merveille !

Il s’arrête interloqué :

- C’est vrai, je ne l’ai jamais bien détaillé.

C’est fou ce que l’on est idiot quand on travaille et dire que j’en fais autant dans ma ville !... Je me promets à l’avenir de remédier à cela.

Le Louvre... J’y passe une journée entière. En plus, c’est l’année où "La Joconde" est exposée. Quel sourire énigmatique et que d’admirateurs !

Encore cette fois, je me surprends à en discuter à la sortie avec un monsieur. Il a la gentillesse de bavarder un moment et ensemble, nous visitons l’Orangeraie.

Je retourne à l'Arc de Triomphe de l'Etoile et descends cette fois toute l'Avenue des Champs-Elysées à pied ce qui m'amène à l'Obélisque de la place de la Concorde.

J'admire, en passant, la discipline des piétons ; je m'aperçois vite qu'il y a lieu d'en faire autant si l'on ne veut pas se retrouver au Père Lachaise.

Quelle prétention ! Au Père Lachaise... voyez-vous ça !... J'irai mais en visite.

Là aussi je me régale. Découvrir des tombes où un jour on a déposé des corps de gens illustres.

A Paris, on apprend l'histoire, l'histoire de France, sa culture, ses troubles, ses joies, ses peines. C'est le coeur de la vie de tous qui bat à Paris, c'est le poumon de la nation.

J'assiste à un défilé de... rebelles dirons-nous, mais je ne me souviens pas pour quelle cause !...

Je rêve et comprends ou essaye de comprendre ce qui a pu se passer à la Bastille. La folie du monde... la révolution qui nous donne un quatorze juillet.

Je retourne à l'Elysée mais ma demande d'être reçue, seulement dans la cour, m'est refusée avec un gentil sourire. J'ai la chance de voir entrer et sortir des ministres car je me poste à l'entrée... moyen de me reposer un peu.

Tiens ! Voici la rue Jean Goujon, elle me dit quelque chose celle-là ; l'avenue Percier aussi d'ailleurs.

Tiens ! L'Observatoire, il me fascine ; c'est le siège de l'heure et le méridien de Paris est en son milieu.

Tiens ! L'Hôtel de Ville ; que c'est beau la nuit quand tout s'illumine !...

On en apprend des choses avec un livre à la main !

Je me réserve une demi-journée... ou presque... pour aller place des Vosges. Comme je vous l'ai dit, c'est un pèlerinage ; la soeur de Papa, Claire, a habité rue Pavée vers la rue des Francs Bourgeois et j'ai prié dans l'église Notre-Dame des Blancs-Manteaux où Grand-Mère allait faire ses dévotions.

Sûrement que je m'y suis agenouillée où elle s'agenouillait. Pour ça, je n'ai eu qu'à faire tous les prie-Dieu... J'ai envie de pleurer tellement je suis émue.

Je retourne place du Tertre et là j'ai encore un coup de foudre.

Oh ! ce tableau, c'est le "Moulin Rouge" ; en plus il est du même peintre que ma "Marine".

Et si je l'offrais aux parents ! Oui, c'est ça, je vais le leur offrir et puis je l'aurai bien en héritage... Ce qui est arrivé d'ailleurs à force d'en avoir rabâcher les oreilles aux uns ou aux autres !

Donc me voici avec le "Moulin Rouge" sous le bras ; il est moins grand que l'autre et donc moins encombrant ; heureusement car l'envie me prend de descendre par la rue Lepic. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Je ne suis pas à mi-chemin que... vlan ! je me tords un pied et ma chaussure, plutôt la chaussure de ce pied, prend la poudre d'escampette.

J'ai de la chance, une voiture garée me permet un appui et mon pied n'a pas l'air en aussi mauvaise forme que ça.

Un monsieur, galamment, me rapporte ma chaussure et me voici, à nouveau, déambulant.

Encore cette fois, je ne sais pas combien de kilomètres j'ai bien pu faire mais... j'en ai mon compte. Je me permets de prendre un bus mais, ô dérision, il m'emmène du côté d'où je viens. Dès qu'il m'est possible, je descends et je pense que vous avez tout compris ; je redémarre pédibus !... Donc je me suis encore allongée.

J’ai presque envie de chanter :

- Un kilomètre à pied ça use, ça use. Un...

Je m’offre le théâtre, en soirée :

- Palais de Chaillot pour une pièce assez originale dont le titre m’échappe.

- Le Châtelet pour "L’Auberge du Cheval blanc".

Un jour, je m’arrête devant une vitrine où, entr’autres, est exposée une sculpture.

C’est une forme allongée ; ressemblance : Homme, Femme, je ne sais le dire ; le sexe n’est pas déterminé.

Un jeune garçon dévisage comme moi.

- C’est quoi ?

- Je ne vois pas si c’est du sexe masculin ou du sexe féminin mais c’est beau !

- Comment est-ce que l’on différencie l’homme et la femme ?

Je le regarde étonnée.

- Tu as quel âge ?

- Quatorze ans

- Tu as des parents par ici ?

- Ils sont dans les Vosges. Je suis en apprentissage dans une école à Paris.

- Tu as des soeurs, des frères ?

- Non

- Tes parents ne t’ont jamais parlé du sexe ?

- Non

Quoi faire !...

- Et tes copains à l’école ?

- Ils se moquent de moi. Ils disent quand ils reviennent d’un moment de liberté qu’ils ont "enculé" une fille.

C’est bien la première fois que j’entends ce mot mais... encore heureux que je comprenne !

Je le fais entrer dans une allée, je sors une page blanche de mon sac plus un crayon... cela va de soi et entreprends de lui faire un dessin. Il est attentif et je me rends compte qu’il ne s’est pas moqué de moi.

Comment des parents peuvent-ils envoyer au loin leur enfant sans un minimum d’instruction sur ce sujet !

Je lui dis qu’il n’a pas à rougir devant ses copains, au contraire, qu’il est moins bête qu’eux.

- Si un garçon met une fille enceinte, tu te rends compte ! Qui élèvera le bébé ?... Il faut être adulte, prendre toutes ses responsabilités avant de s’unir. D’ailleurs, l’amour c’est tellement beau qu’il ne faut pas y voir seulement l’union de deux sexes. Aimer une fille, c’est l’entourer de soins, lui faire plaisir et cela pour toute une vie ; alors les enfants se trouveront bien dans ce foyer.

  Tu comprends ?

- Oui Madame, je crois que j’ai compris.

Et il part avec un grand merci.

Longtemps je me souviendrai de ce gosse car "La Porte Ouverte" c'est aussi... c'est aussi... euh ! Enfin vous comprenez !...

Versailles !... et Versailles !... Une journée à Versailles, bon sang, que c'est beau !

Visite du palais, commentée s'il vous plaît...

Je me vois encore dans la Galerie des Glaces.

Je me revois aussi dans les jardins de Marie-Antoinette à la ferme. Je prends le temps de rêver, assise sur un banc ; il fait si beau, les oiseaux chantent.

Merci à ceux qui ont su et savent préserver ces lieux charmants malgré toute la peine, toute l'horreur que ses habitants ont dû traverser.

J'arpente la plus grande partie du parc royal à pied et c'est encore une journée qui s'est révélée bien chargée.

Comment ai-je fait pour faire ou voir tant de choses finalement en si peu de temps !...

Il est vrai que le matin je me levais comme si j'allais au bureau mais le soir, après un repas au restaurant, je ne traînais pas pour gagner mon lit à moins d'une soirée prévue, bien entendu.

J'ai dîné au restaurant chinois près de la Madeleine. Des baguettes comme couvert, je m'en suis fort bien débrouillée et un dessert de bananes flambées au rhum a été apprécié. Je les ai vues flamber et chez moi je ferai cette expérience un soir où j'ai reçu mes jeunes frères et leurs familles. Ils ont aimé puisque Michel-Guy m'en a redemandées.

A la Samaritaine, je cherche une robe pour Blandine et une chemisette pour Gilles. Je suis sûre qu'ils seront contents.

Finalement, c'est dans un petit magasin de lingerie que je trouve mon bonheur.

Oh ! comme elle lui ira bien... cette robe chasuble "pied-de-poule" très fin, noir et blanc, avec son petit chemisier blanc manches "ballon" et col rond...

Effectivement, une vrai petite princesse, ses longs cheveux blonds dorés plus que les blés au temps de leur moisson, son teint rose, conviennent à ce noir et blanc. Elle la portera très longtemps et l'appellera sa robe parisienne.

Pour Gilles, j'ai donc trouvé une petite chemisette bleue ; lui aussi paraît satisfait.

Qu'est-ce que l'on peut-être heureux de faire plaisir ! Donner plus que recevoir serait souvent à méditer...

A mon retour, comme promis, le samedi après-midi ou plutôt des samedis après-midi, avec maman, nous arpenterons les rues de notre petite ville provinciale et, croyez-moi, nous en découvrirons des beautés... le nez en l'air !

- Tu as vu cette maison ?

- Oui, et celle-ci !

- ... et cette autre...

Comment avons nous fait pour ne pas trop gêner la circulation ? Je me le demande encore.

Les vacances d'été, en septembre, je partirai seule : les Vosges, l'Alsace, la Lorraine.

Première halte : Gérardmer.

De là, je rayonne ; les forêts des Vosges sont magnifiques ; sa chaîne de montagnes aussi avec son ballon de Guebwiller.

En empruntant des chemins départementaux ou même vicinaux, on découvre des lieux, des coins presque inexplorés près de Sainte-Marie-aux-Mines par exemple.

Midi : pique-nique.

Le soir : restaurant.

Le seul ennui est le temps. Pour les "bouclettes", il faudra revenir une autre fois.

Un jour, la grêle et le brouillard m'attrapent ou me devancent sur la route du Col du Bonhomme. Heureusement que la maréchaussée a tracé une ligne blanche, je la suis ou plutôt la longe, sans cela je n'aurai eu qu'à dormir sur place.

A Colmar, je me régale. Je visite un musée. A la sortie, un journaliste m'assaille micro en mains :

- Vous êtes de la région ?

- Non

- Comment trouvez-vous Colmar et le musée dont vous sortez ?

- C'est très beau, surtout le vieux Colmar ; quant au musée, j'ai découvert des tableaux de peintres anciens qui ont beaucoup de valeur, spécialement un triptyque.

- Comment faites-vous pour découvrir ce que vous me dites ?

- Monsieur, j'ai le guide Michelin en mains.

- Merci Madame et merci pour Michelin. Ce soir vous passerez à une émission de radio.

Dommage... ou pas... que je ne me sois pas entendue ! Mais je suis certaine de ne pas avoir bafouillé.

Une journée pour Domrémy, oh ! ça vaut le dérangement... surtout pour le souvenir ou la mémoire ou plutôt pour, honorer celle qui n'a pas eu peur d'écouter et d'obéir à Dieu. Je suis émue et dans cette plaine vallonnée de Lorraine, je ressens une atmosphère de douceur méconnue jusqu'ici.

Notre pays valait bien la peine d'être défendu.

Retour par Baccarat because sa verrerie.

Puis, un jour, direction Freiburg-in-breisgau dans la "Forêt Noire".

Non, je ne connais pas la langue allemande mais c'est curieux comme je me risque !...

- Monsieur, s'il vous plaît, qu'y a-t-il d'intéressant à voir dans votre ville ?

- Madame, je ne parle pas suffisamment le français pour vous l'expliquer mais je vais vous conduire chez un ami.

Quelle gentillesse et quelle réception chez l'ami ! Il me fait entrer dans son salon ; je quitte mes chaussures de marche, elles ne sont pas adéquates et là, il me fait un plan de manière à savoir me rendre sur tous les lieux les plus intéressants en s'excusant de ne pouvoir m'accompagner.

- J’espère, Monsieur, que quand vous viendrez en France on vous recevra aussi bien que vous l’avez fait pour moi.

- J’y suis allé mais pendant la guerre et je compte bien y retourner en temps de paix.

- Merci

Je me rechausse évidemment et, à l’heure de midi, je prends mon repas sur un coin de bar comme les autres gens. C’est amusant, pratique et on fait connaissance.

Je vais jusqu’à Titisé et laisse la voiture dans un parc avant de longer le lac.

- Madame, Madame... (en allemand)

- Monsieur... (en français)

Ni le gardien du parc ni moi ne nous comprenons en tant que langues, mais en tant que geste, si...

Ce parc est immense et il n’y a qu’une voiture en stationnement. Le gardien veut m'y faire mettre à côté mais moi, j’avais lorgné l’autre côté moins boueux.

Notre petite "histoire" dure bien dix minutes.

- No capito...

- Niet, niet...

Finalement, je fais mine d’avoir compris, remonte et ressors très fière. J’irai me garer ailleurs.

Un allemand et sa discipline... une française n’en faisant qu’à sa tête... J’en ris, au fond de moi bien sûr, mais si vous saviez comme j’ai eu du mal à trouver à me garer en bordure d’un chemin !... Heureusement qu’il ne m’a pas vue, c’est lui qui aurait rigolé !

Quand ma visite vosgienne est terminée je me rends en Alsace, à Obernai pour plus de précisions.

Dix jours à Gérardmer, dix jours à Obernai et voilà !... je recommence à sillonner, pas à creuser des sillons bien sûr ! Cela vous l’avez compris et c’est heureux.

Primo : la route des vins. L’avez-vous faite ? Oui... non... Pour ma part, je me suis régalée, les noms des vins chantent dans ma tête comme si... comme si... je m’enivrais. "Sylvaner", "Riesling", "Gewurztraminer" et tant d’autres encore dont je ne me souviens pas.

A vrai dire, le "Gewurztraminer" je ne m’en souvenais pas non plus. Voyons... voyons... "Traminer", non ce n’est pas tout à fait ça... je n’ai plus qu’à visiter un supermarché de ma ville...

J’en reviens et voilà ! le nom que je cherchais trônait sur une étiquette.

Quelques petites astuces comme celle-ci quand la mémoire fait défaut... Je pense que c’est pardonnable... non !...

Un matin, après avoir admiré les vignobles, les maisons alsaciennes typées, gaies, fleuries, j’arrive sur un haut plateau "Le Champ du feu". Une tombée de grêle me coupe le souffle, c’est une patinoire, ça glisse comme sur du verglas. Nous sommes deux voitures. Obligées de nous arrêter, nous nous rejoignons. Je me sens en sécurité et ensemble nous attendons la fin de l’orage puis nous redescendons l’un derrière l’autre, j’ai envie de dire :

- C’était beau mais ouf !!!

Quand j'ai voulu visiter un cimetière, un des plus grands, avec ses croix de Lorraine, ses tombes alignées et fleuries ; vous aurez compris, je pense, combien d'hommes ont donné leur vie pour la patrie !...

Bien sûr ! ils n'ont sans doute pas eu le choix mais... mais...

J'avais fait remplir d'essence le réservoir de ma Simca 1000 à cinquante kilomètres de là et au moment de fermer les portières, je ne trouve pas ma clef, cette voiture ayant un "bouton" ou plutôt un genre de "bouton" pour la faire démarrer.

Je fouille mon sac, mes poches, je regarde la serrure des quatre portières... eh bien ! non, pas de clef.

Je n'ai plus qu'à faire demi-tour.

- Monsieur, Monsieur, vous ne m'avez pas rendu ma clef !

- Mais si Madame, j'en suis sûr !

- Pas moi...

- Regardez donc ! Elle se trouve enclanchée dans la serrure du bouchon du réservoir d'essence.

Je me serais battue...

- Oh ! Monsieur, il faut que je refasse les cinquante kilomètres pour retourner voir le cimetière et je sens que je rejoindrai mon port d'attache de nuit...

- La prochaine fois Madame, vous serez plus vigilante ou... clairvoyante !

- Pour ça... c'est certain !

Autant pour moi... j'arriverai quand même à voir et faire ce que je voulais mais, cette nuit-là, je dormirai sans me faire bercer... par des souvenirs j'entends !...

A l'hôtel ils ont cru à un accident et se sont même fait du souci. C'est "chaud" ça et je me suis quand même restaurée ; repas comme il se doit arrosé d'un bon vin du pays d'Alsace.

Egalement comme il se doit, je monte à Sainte Odile mais je ne m'y attarde pas, trop de choses à voir.

A Strasbourg, c'est autre chose.

Comment aller là-bas sans s'offrir une bonne choucroute...

C'est impossible n'est-ce pas, vous êtes de mon avis !

Je prévois donc un temps de digestion suffisamment long. Vers seize heures je pourrai sans doute avoir les yeux en face des trous comme on dit et je pourrai prendre le volant.

C'est en effet ce qui arrive.

Jamais et jamais plus je ne pourrai avaler une aussi imposante et délicieuse choucroute arrosée de bière car je me méfie du vin blanc.

Je m'aperçois cependant que j'en bois suffisamment pour que me tourne la tête.

Ce qui est prévu est prévu donc pas de problèmes ; il est heureux que je puisse quand même marcher droit car je visite la ville pédibus.

Le restaurant était sur la place de l'église et j'avais pu visiter celle-ci et son horloge astronomique le matin.

En effet, vers seize heures je suis redevenue en pleine possession de mes moyens et je reprends la voiture pour traverser le Rhin et visiter son port.

Il m'impressionne avec ses bateaux, ses hangars, ses quais, ses marchandises en attente de descendre le fleuve.

Là aussi je touche à la grandeur de l'humanité ou, du moins, je découvre ici tout ce qu'il faut de marchandises, de matériaux pour que nous autres, humains, nous puissions vivre.

Je découvre la richesse de l'Europe, ses bras, sa sueur, sa peine.

J'ai envie de pousser jusqu'à Saarbrüchen... C'est curieux comme je n'ai peur de rien et de personne. Plus tard, beaucoup plus tard, il me sera donné de comprendre pourquoi !...

Et me voilà un beau matin roulant via Saverne et Sarreguemines.

J'ai l'occasion de voir des cigognes nichées sur un clocher. Elles sont belles et des gens me disent que, peu à peu, elles quittent ce beau pays ; pour quel autre !... Je ne le sais.

Je m'enfonce dans Saarbrüchen, ville que je trouve un peu triste. Elle n'est pas fleurie, elle ne me paraît pas gaie et puis... et puis... ses avenues et ses rues sont en sens unique.

Comme ça, au hasard, je m'enfile dans un chemin, heureusement que j'ai prévu le pique-nique !

Sur la droite ce passage, presque un sentier avec de la bonne herbe fraîche, devrait me procurer mon... campement ! Quel grand mot pour une chaise longue, quelques provisions et ma personne !

Je suis bien installée, les rares maisons sont closes. Il n'y a qu'une chose que je n'avais pas remarquée : une porte s'ouvrant sur un verger.

J'attaque ma tranche de jambon quand justement le supposé jardinier sort de son jardin. Il s'approche et me cause mais en allemand. Je lui souris gentiment car il m'a sûrement souhaité "Bon appétit".

Je me rends compte de mon imprudence, c'est désert ici et nous ne nous comprenons pas. A la Grâce de Dieu, voyons !

Je continue de mâcher mon sandwich quand il met les mains dans les poches de sa salopette et les ressort pleines de prunes. Il me les offre, c'est pas gentil ça !... Je les prends donc et les pose à côté de moi mais il me fait signe de les manger.

Mon "oui" de la tête n'a pas l'air de lui suffire, il me faut les manger de suite, cela ne peut pas attendre.

Peut-être que dans son pays ils font des sandwiches jambon/prunes... Je m'exécute et il me regarde les avaler avec plaisir.

Il avait certainement peur, qu'une fois partie, je jette ses prunes, son bien le plus précieux du moment à offrir à une étrangère.

Et voilà ! il est satisfait puisqu'il me sourit et me dit au revoir.

Vous savez, ou vous ne savez pas, mais jambon puis prunes, puis à nouveau jambon, ne conviennent pas du tout à mon estomac et se déclenche une aérophagie que j'ai envie de préciser... "maison". C'est à dire celle dont mon estomac a l'habitude.

Enfin, pique-nique terminé, je reprends le volant, mais comment sortir de Saarbrüchen quand on ne sait pas lire les noms allemands... Oh ! je devine quand même les principaux...

Vous qui conduisez, vous savez comme c'est vite fait de se tromper... Eh bien ! c'est fait, je me trouve sur une autoroute direction Cologne et je vais me trouver en panne d'essence avant d'y arriver.

Ma tête se met à réfléchir tout en continuant à rouler et voici que deux jeunes auto-stoppeurs me font signe.

Je m'arrête, la bonne aubaine... Ils montent et je leur demande mon chemin. Ils ne pigent absolument rien à ce qu'ils pensent être mon "charabia".

Je n'ai qu'une solution, c'est de m'engager sur la première voie de sortie que je trouverai. Voilà, c'est fait mais aller où ! Une brave dame étend du linge dans son jardin. La voici ma chance... Je m'approche, carte routière à la main car j'ai quand même une carte routière et je lui fais comprendre que je veux aller en France.

A son tour, elle me fait comprendre que la douane est tout près d'ici.

Effectivement, je ressors d'Allemagne par où je n'y suis pas entrée mais peu importe !...

Les douaniers font placer les auto-stoppeurs d'un côté et moi de l'autre.

Pour moi, c'est vite réglé, je peux continuer la route mais les deux garçons ne reviennent pas vite. J'attends vingt bonnes minutes et je me dis que c'est aussi bien car ils voulaient aller où moi j'allais... pas très clair ça...

Je les laisse à leur sort et je rejoins facilement Obernai mais... quelle rude journée !

Cette année-là, les postes de travail de "ma maison", "ma maison"... curieux comme mon lieu de travail est devenu ma propriété.

Je crois que dans cette "maison", tous les travailleurs - cadres inférieurs ou cadres supérieurs - pas joli... joli... l'inférieur et le supérieur mais remarquez que j'ai noté "cadres" et non pas ouvriers... employés... etc... etc... cela rattrape, non !...

Donc tous les postes de travail sont revus, disséqués, discutés.

Comme tout un chacun, j'écris, je note plutôt tout le travail qu'il m'est demandé d'accomplir et un beau jour... en fait je ne me souviens plus si ce jour-là avait un ciel bleu ou un ciel gris mais qu'importe !

Donc, je reprends. Un beau jour, un délégué F.O. je crois, vient me trouver :

- Mademoiselle, on a étudié votre poste de travail, on peut demander "tel" coefficient.

- Vous croyez que la Direction me l'accordera ?

- Sûrement pas car c'est un marchandage, mais ça les vaut.

- Très bien, essayez...

Il me faut quand même vous expliquer qu'un service avait été créé pour étudier les postes par rapport à une nouvelle Convention Collective et les messieurs de ce service participaient à la discussion entre patronat et délégués.

Je vous fais remarquer en passant, qu'en tout début de mon entrée dans cette maison, j'avais été déléguée moi-même mais sans faire grand chose et que peu à peu, je m'étais sortie de tout syndicat. Je trouvais donc chouette que celui-ci s'occupe de moi.

Quelques jours plus tard, le revoilà :

- Le patronat propose "tel" coefficient, vous valez plus ; je réattaque, qu'en pensez-vous ?

Comme je n'aime pas les marchandages, je lui dis :

- Non, ne vous y opposez pas.

- C'est dommage car il n'y a aucun poste dans toutes les firmes de l'Entreprise qui ressemble au vôtre. A vrai dire, on pourrait aller beaucoup plus haut.

- J'ai horreur de la bagarre, alors quand je peux l'éviter...

Adjugé vendu comme on dit et me voici assimilée à un agent commercial. Pourtant, mes intérimaires ne sont pas de la marchandise...

Enfin, je suis contente de "grimper" un peu, bien sûr !

Quelle terrible nouvelle ! Ma tante Bénédicte que j'aime tant est malade. Il paraît qu'une de ses vaches lui a transmis la tuberculose. On l'a abattue mais ma tante à besoin de repos, d'un grand repos.

Je suis persuadée qu'elle se remettra, d'ailleurs ses jumeaux ont encore besoin de leur mère !

Donc voici mon oncle et les garçons obligés de se débrouiller seuls. Je suppose que les filles viendront à tour de rôle pour donner un coup de main... Lessive, repassage, ménage, et... et...

Mon oncle n'était pas habitué à ce travail, l'extérieur l'occupait suffisamment vous vous en doutez !

Ma tante est donc soignée dans une maison genre maison de repos, pas très loin de Champagneul et chaque samedi que je le pourrai, j'irai la voir. Un après-midi j'arrive ; ces dames font leur sieste obligatoire dans une galerie aérée ; elle me voit arriver :

- C'est toi Claude, c'est pas rien toi !...

Jusqu'à la fin de mes jours, je me souviendrai de sa joie.

La sieste se terminait et nous nous sommes promenées dans le parc.

Elle était gaie mais je la sentais soucieuse :

- Tu sais, il se pourrait que l'on m'opère parce que je ne guéris pas.

Entendre ça est pour moi la catastrophe.

- Mais Tatan, d'une opération on s'en remet...

- Bien sûr Claude !

- Dis-moi Tatan, après, tu ne pourras pas assumer tout ce que tu faisais ; avec Tonton, avez-vous prévu de vous retirer ?

- Oui, sois tranquille, nous avons rangé nos affaires. Joseph prendra la ferme et indemnisera ses frères et soeurs.

- Et vous deux alors ?

- Nous ferons comme les parents de ton oncle, nous nous retirerons dans les deux pièces adjacentes à la ferme.

Effectivement, tout aurait dû aller pour le mieux mais voilà !

C'est en octobre 1968 que ma soeur frappe un beau matin à ma porte :

- Tatan Bénédicte a été opérée.

- Oui, je le savais.

- L'opération...

- Quoi ! l'opération...

- Elle ne s'est pas réveillée, l'intestin paraît-il n'a pas fonctionné.

C'est la stupeur. Ma soeur s'y attendait ; elle savait combien nous étions toutes deux "complices".

- Il fallait bien que je te le dise !

- Si j'avais su, je serais allée à l'hôpital et je l'aurais veillée avec ses enfants. J'aurais pu laisser mon travail un jour ou deux.

Elle avait soixante deux ans quand elle a donc rejoint la "Maison du Père". Marie a dû l'accueillir, toutes deux étaient tellement complices !...

Quand j'ai rejoint les "Chaumes" avec ma famille, je pensais encore la voir, la voir encore une dernière fois, voir la douceur de son visage mais... trop tard... le couvercle est refermé.

J'éclate en sanglots ; les siens sont consternés, pourquoi j'ajoute encore à leur peine... je n'ai pas pu me retenir.

Nous nous joignons au chapelet ; c'est à tour de rôle que ses enfants le récitent.

Ce matin-là, chaque fille aura été chez le coiffeur, n'aura pas pris l'habit noir conventionnel mais sera vêtue sobrement et avec dignité.

Elles nous donnent une belle leçon à laquelle nous nous référerons plus tard.

Son fils Antoine, son neveu Paul, lui font une belle célébration et lui rendent un hommage bien mérité.

Mon oncle tient à nous réunir tous dans une salle de restaurant, histoire de se retrouver ensemble car nous sommes nombreux et cela réconforte les proches.

J'avais pris ma voiture et mes frères la leur ; nous trouvons moyen de ne pas rentrer par le même chemin ; je crois bien que j'ai choisi le plus compliqué et je me suis offert un bel orage.

En plein milieu de cet hiver 67/68, je me souviens :

Un samedi matin, je me trouve chez le même commerçant, chez le boucher pour plus de précisions, avec ma belle-soeur Madeleine.

Elle avait emmené sa petite Hélène et, en sortant, sur le trottoir, Hélène dit dans son jargon :

- Je veux porter le panier.

- Non, c'est trop lourd Hélène et c'est trop grand.

Plouf !... de dépit, Hélène se jette dans une flaque de neige fondue en trépignant.

Nous nous regardons et attrapons la petite par la main, chacune d'un côté. Elle hurlera jusqu'à la maison mais quoi faire !... Autant ne pas y faire attention. Ça, c'était notre petite Hélène "tout craché" aurait dit mon père, il l'a sûrement dit d'ailleurs.

Madeleine et Michel ne savaient jamais comment agir avec cette enfant... elle était plus difficile à élever que les deux grands.

Le dimanche où les parents et moi les avons accompagnés dans une promenade un peu plus loin que Champagneul, aux alentours du lieu où Michel-Guy avait passé une partie de son enfance, car on revient toujours sur les lieux de son enfance ! Maman et moi tenions Hélène par la main.

A l'heure du goûter, Maman lui offre un petit beurre comme à Isabelle et Rémi.

Hélène le prend en disant merci, toujours dans son jargon bien sûr ! Puis, ô surprise ! elle le rend à Maman après avoir cassé le petit bout d'un angle.

Cela lui suffisait, tout son goûter se trouvait dans l'angle arrondi d'un petit beurre.

Je suppose que vous comprendrez que cela ne pèse pas lourd !...

Nous nous regardons ne sachant pas quoi faire d'autre !... et éclatons de rire.

Madeleine nous rassure, elle sait combien son petit bout d'Hélène de deux ans est une petite souris. Je gage quand même qu'une petite souris aurait mangé les quatre coins.

Une autre fois, c'est Rémi qui nous surprend.

Nous nous promenons dans un chemin serpentant dans un bois. Il fait beau, bien sûr qu'il fait beau puisque nous pouvons aller en balade avec des petits enfants !...

Enfin bref ! les oiseaux chantent, ils se répondent d'une branche d'arbre à une autre branche d'arbre.

Madeleine se régale et dit :

- Rémi, jette donc ton oeil là-haut !

- Non Maman, je veux pas jeter mon oeil là-haut.

- Rémi, n'aie pas peur, je voulais seulement te dire de regarder les oiseaux là-haut sur les branches d'arbres.

Le petit a enfin l'air rassuré et dorénavant, autant les uns que les autres, les grands je veux dire, nous ferons attention à notre langage quand nous parlerons à des petits enfants.

Il me semble que c'est au printemps 1968 que se marie la soeur d'Agnès. Marie-Hélène épouse Robert. Ils se sont connus au mariage de Daniel et Agnès et ensuite Marie-Hélène retrouvait Robert aux séances de cinéma dont mon père était Directeur. L'un était opérateur, l'autre était ouvreuse, comme je vous l'ai déjà dit.

J'ai comme tâche de garder Béatrice du samedi matin au dimanche midi.

C'est une grande joie. Elle n'est pas pénible et la nuit je me lève plusieurs fois histoire de m'assurer si elle dort tranquillement, histoire de me vouloir seule à veiller ce bébé.

Quel plaisir ! par contre ce n'est pas une goulue, heureusement que j'étais prévenue... Je l'appelle "ma Grenouillette".

Pourquoi "ma Grenouillette" ? C'est tout simplement parce que je venais de lire une "Nouvelle" qui racontait l'histoire d'une maman avec sa fillette et celle-ci était "ma Grenouillette".

Cette histoire était délicieuse, pleine de rires, de rêves et tout naturellement Béatrice est devenue "ma Grenouillette" à moi. D'ailleurs, elle l'est toujours...

Quand à Anne, elle était, vous vous en doutez, première demoiselle d'honneur.

Quand Daniel et Agnès, un peu reposés, sont venus chercher leur bébé le dimanche à midi, nous étions toutes deux assises sur le canapé à nous raconter des contes genre "La Belle au bois dormant" ou "Le Petit Chaperon rouge". En fait, ceux de ma Grenouillette étaient : are... are... are... mais peu importe, on se comprenait. Encore une fois, j'ai le coeur gros de voir repartir un bébé. En fait, elle n'est descendue que de deux étages !

Cet été-là fut également délicieux. Avec Daniel et sa famille nous avons projeté de passer deux semaines, les deux premières de juillet, en Bretagne, exactement à Val André à côté de Saint Brieuc.

Départ fixé un samedi à trois heures du matin afin que les deux petites dorment dans la voiture, la mienne, en l'occurrence, car elle est plus vaste.

La veille, Daniel l'avait gardée pour pouvoir la bichonner et remplir son coffre ; donc il a eu aussi pour tâche de me conduire à mon travail, ce qui veut dire qu'il est venu également m'y chercher.

Quand je l'ai vu à la porte de mon Entreprise, je n'ai pas été peu fière de le voir avec Anne dans ses bras et je n'ai pas été peu fière de la présenter à des collègues.

La mâtine... elle n'a jamais voulu leur décrocher un sourire.

Celle-ci, je l'ai très vite appelée "Nanouchka". Eh oui ! je pouvais dire "ma Grenouillette" ou "ma Béa" mais "ma Anne" cela n'allait pas ; alors elle est devenue "ma Nanouche" ou "ma Nanouchka".

Trois heures pile ; Daniel sonne à ma porte. Nous sommes vite embarqués.

Béa n'a causé aucun problème, elle était très bien installée dans un hamac mais Anne n'a jamais voulu s'allonger et s'endormir.

A vrai dire, elle a chanté presque tout le long du voyage. Agnès commençait des phrases et elle les finissait.

- C'est le roi Da... obé

- Qui a mis sa cu... ote envé

- C'est vrai lui dit... le oi

- Mets-là moi bien vite à... endoi.

Pour une petite qui n'avait pas deux ans, ce n'était déjà pas si mal ! Elle promettait cette enfant...

Arrêt à Blois pour un petit déjeuner. Que cela fait du bien de se reprendre un peu ! D'ailleurs à mon tour de conduire.

C'est sous la pluie que nous arrivons à Val André. Agnès n'a pas le moral ; il est midi, nous décidons de nous arrêter dans un bar, de manger un en-cas, de mettre la Grenouillette bien propre et après nous aviserons.

Reposés, nourris, tout va mieux. Nous trouvons notre location à quelques pas de la Manche. une bonne nuit et, le lendemain, le soleil est là ; il ne nous fera plus défaut ou... presque plus.

Le matin, plage, bain et voilà notre petit "bout de choux", comme aurait dit mon père, qui se met à avaler tout ce qu'on lui présente.

Ce changement d'air la fera... démarrer ou, si vous préférez, lui ouvrira son appétit.

Quant à Anne :

- Tu veux du jambon ?

- Non, du "cisson".

- Tu veux du gruyère ?

- Non, du "bleu".

Elle nous amuse ; bientôt, à la place d'un verre de lait elle voudra du gros rouge qui tâche...

L'après-midi, balades dans l'arrière-pays. Ce fut pour moi l'occasion de leur montrer comme j'étais tête en l'air pendant les vacances.

Je me décontractais tellement que j'en faisais des bêtises.

Souvenez-vous de la clef sur le réservoir à essence !...

Cet après-midi-là, nous descendons à Paimpol ; non, nous sommes partis du matin et avons pris le temps de visiter des dolmens.

L'un était placé au milieu d'un champ et pour nous en rapprocher nous avons pris un bon bain de pieds. Ce n'était pas vraiment dramatique mais sur la place de Paimpol ma belle-soeur et mon frère vont acheter des provisions pour le pique-nique.

Pour ma part je reste avec les petites et fais tout haut cette réflexion :

- Tatan va poser ses chaussures là, sur la place. Elles vont sécher au soleil.

Comme si Anne et encore moins Béatrice pouvaient me donner leur accord, vous vous en doutez...

Pieds nus, j'ai au moins les pieds au sec.

Nous repartons et nous nous arrêtons dans un pré à, environ, une heure de là.

Je suppose que vous voyez ma tête quand je veux descendre de voiture !...

- Daniel, j'ai laissé mes chaussures sur la place, pour qu'elles sèchent au soleil...

Agnès a cette réflexion :

- Anne, tu ne pouvais pas dire à Tatan qu'elle oubliait ses chaussures !

Franchement, je me trouve idiote ; comme si à deux ans, même pas deux ans, on peut veiller sur... sur... voyons... une vieille de quarante cinq sonnés.

Mon frère a tenu à retourner sur cette place, encore heureux qu'il accepte, pas sans mal d'ailleurs, de se restaurer avant, et nous avec.

A n'y pas croire mais nous voici sur les lieux juste au moment où une dame prend les chaussures.

- Madame, Madame, ce sont les miennes !

- Mais Madame, je ne voulais pas vous les voler, je voulais les poser sur ce petit mur...

- Je ne vous accuse pas, bien au contraire, je vous remercie. Il se trouve qu'elles étaient humides et que ce matin, je les ai oubliées ; je les avais posées au soleil.

- Elles sont bien sèches maintenant.

Effectivement je me rechausse, elles sont chaudes.

A vrai dire, j'en aurais bien acheté une autre paire mais Daniel est aussi tête de bourrique que moi. Une marraine et un filleul, ça se ressemble un peu, non !...

Un autre jour, nous allons du côté de Dinan. Comme le soleil n'est pas au rendez-vous... ça, c'est pour ne pas nous faire regretter la plage, nous pique-niquons dans un bar. Cela nous devient une habitude... Mais, avant, Agnès et moi nous léchons les vitrines et nous nous achetons, entr'autres, une paire de mules, aussi pour les petites demoiselles ; quant à Daniel, je ne me souviens pas de ce qu'il s'est offert.

Ensuite, sur un banc, encore une de nos habitudes, Agnès change les couches de ma Grenouillette.

Tous bien propres et restaurés, nous reprenons la route. Daniel est le chauffeur.

Voici une belle église à visiter. Arrêt, tout le monde descend.

- Tu me donnes la clef pour fermer la voiture !

- Mais je ne l'ai pas !

- Moi non plus, je te l'ai donnée.

Je fouille mon sac, mes poches, pas de clef. Je fais le tour des portes, on ne sait jamais... rien. Elle n'est même pas après le bouchon du réservoir à essence... Vous pensez bien que cette fois j'ai vérifié !

Daniel propose :

- Retournons au bar où nous avons pique-niqué ; nous vérifierons aussi sur le banc qui a servi de "table à changer", elles seront peut-être dessous !

Je ne suis pas de cet avis et propose :

- Réfléchissons à tout ce que nous avons fait. J'ai une idée ! Vérifions le coffre à bagages, nous y avons déposé les boîtes à chaussures !...

Nous voici tous les trois le nez dans ces fameuses boites. Hourra ! la voilà.

Eh oui ! elle trônait bien sagement au milieu d'une paire de mules.

Effectivement, mon frère me l'avait remise et elle a glissé dans une boite.

Quelle tête en l'air ! Pas moyen d'avoir confiance en moi... j'ajoute : en vacances car au travail c'est tout le contraire.

J'aime autant vous dire que mon frère et ma belle-soeur veilleront dorénavant sur mes faits et gestes (une enfant de plus).

Heureusement qu'ils prennent le parti d'en rire !

Quand nous partions en balade le matin, il va s'en dire que le bain se prenait en soirée. Le bain dans la mer ou la douche à la maison pour les moins courageux mais, en principe, la mer était bonne. Je dis en principe car une fois Daniel a renoncé.

C'est un matin vers onze ou douze heures qu'il a renoncé. Moi, pour renoncer... il m'en aurait fallu encore plus ou plutôt encore moins, moins de degrés.

Elle ne devait pas en dépasser quinze, je me suis régalée. Je crois que, pour moi, me "dépasser" devenait un plaisir ; je me confrontais à moi-même.

Il faut avouer que j'ai mis deux heures pour me réchauffer. Les petites, Daniel, Agnès sous une verrière en maillot de bain et moi : pantalon plus deux pull-overs.

Encore de quoi les amuser...

Quand nous avons visité le Mont Saint-Michel, Daniel a posé Anne sur ses épaules et moi j'avais Béa dans mes bras.

Ma belle-soeur me l'a réclamée bien sûr ! mais comme cela ne me fatiguait pas, j'ai pu en jouir tout le temps de la visite.

Juste, juste le temps du retour sur le continent car l'eau montait... montait... et à une demi-heure près, nous aurions pu être coupés du monde à cause de la lise.

En redescendant, du côté de Saint-Malo, c'était du pareil au même ; les gens pouvaient se baigner sur les "sables mouvants". Cela m'a beaucoup impressionnée.

Pas loin de Val André, il y a un énorme rocher planté tout exprès dans la mer et assez éloigné de la plage. Là y nichent d'innombrables oiseaux. Quelle merveille et quelle joie de les savoir protégés des hommes, de leur manie de détruire !...

Tout a une fin et nous retrouvons Champagneul et le travail.

Le Chef de mon service ne paraît pas très content, il me fait remarquer... et encore remarquer que... moi... je ne devrais jamais partir en juillet ni en août bien entendu ! Ces mois sont réservés pour les gens en couple.

Très bien, leçon retenue ; dorénavant je partirai en septembre, seule... je n'ai pas le choix.

Quand je me rends chez la blanchisseuse, j'entends :

- Vous avez passé de bonnes vacances ?

- Oui, très bonnes.

- Je le sais, votre belle-soeur me l'a dit.

J'éclate de rire et elle aussi car Agnès lui avait raconté, à son grand amusement, toutes les bêtises que je n'avais pas manquées de faire. Comme quoi on peut toujours servir à quelque chose !...

Ce doit être à cette fin d'année que les parents ont parlé des "Cri-Cri".

En fait, par hasard, ils s'étaient aperçus que Christian fréquentait Christiane.

C'était un dimanche après-midi. Les parents attendaient un car pour aller voir une belle-soeur quand la voiture de Christian s'arrêta.

Il leur propose de les emmener mais à une condition... qu'ils gardent le secret car une jeune fille l'accompagnait.

Christiane avait été sa demoiselle d'honneur au mariage de Marie-Hélène et Robert.

Encore une fois, un mariage en prépare un autre ; ça c'est formidable !

Un après-midi de dimanche, Christiane reçue dans la famille, ils nous ont emmenées en promenade Blandine et moi.

Ce jour-là, Gilles était malade et de ce fait n'a pas profité du baptême de l'air que nous avons pris toutes deux avec ravissement.

Cette petite Blandine jouissait des mêmes plaisirs que moi, sa tante ; elle n'avait pas peur.

Au travail, on a changé de bureaux, une fois de plus mais peu importe ! Ça remue la poussière... Ça remplit les archives... Ça nous empêche de nous "coller" sur la même chaise ; quoique les chaises ont bien dû prendre le même "rail" !

On a aussi changé de Directeur ; ça aussi ça permet de changer un peu la façon de travailler...

Cependant, il y en a sur qui cela n'a eu aucune conséquence mais sur moi... si.

En fait, d'autres changements se préparaient et l'avenir de l'Entreprise dépendait aussi des gens qui savaient garder leur langue.

C'est parce que je savais tenir la mienne bien à sa place que m'échoit un travail supplémentaire. Ainsi, j'avais du courrier à faire pour la Direction et également pour ceux qui, justement, essayaient d'organiser l'avenir ou... le préparer si vous préférez. Personnellement, je ne sais pas refuser, je ne sais pas dire "NON". Si vous saviez comme cela m'a joué des tours ! Pas seulement dans le domaine du travail !...

Plus jeune, c'était différent... vous vous souvenez ! Mais c'est drôle comme l'on peut avoir des "domaines" dans la vie !

Pour le domaine genre x hectares de terre à blé ou x hectares de vignobles ou x hectares de prés tout simplement, c'est autre chose ! D'ailleurs, qu'en aurais-je fait...

Bref ! je recommençais à faire des heures en supplément, je recommençais à me sentir fatiguée.

Une belle-soeur me propose d'aller en cours de «gym» avec elle. Quelle bonne idée !

Cela me préparera pour ma semaine de ski en mars. J'achète vêtements et chaussures adéquats.

Premier cours : Tout paraît parfait mais seulement... paraît car, allongée sur le sol, un mouvement me fait ressentir une vive douleur à droite de l'abdomen.

Je ne peux plus me relever. Les autres élèves sont debout, toutes, même ma belle-soeur, oui, même Madeleine.

Comment se fait-il que le moniteur ne m'enguirlande pas ! Il me dit simplement :

- Cela ne va pas ?

- Non, je ne peux pas me relever.

- Attendez un moment, cela va passer.

Oui, bien sûr ! cela a fini par passer mais, finalement, je me suis, malgré tout, retrouvée assise.

Je n'étais plus assise au sol mais sur un banc, vous voyez la différence... vous ! Pas moi.

Finis les cours de «gym», adieu les jolis petits chaussons, je ne les remettrai jamais plus de ma vie.

Ne vous inquiétez pas, d'autres pieds les auront trouvés à leur goût.

Quoiqu'il en soit, le lendemain ou le surlendemain, peu importe, je vais voir mon médecin. Je lui explique ce qui s'est passé et après une visite de l'endroit sensible, il me dit :

- Vous n'avez rien mais par contre vous êtes très fatiguée, il faut vous arrêter.

Il recommence ; ah non ! c'est un peu fort !... Je croyais avoir une hernie ou un appendice abîmé. Même pas ; encore mes nerfs qui voudraient ne pas tenir le coup !...

- Regrettable docteur mais de ce côté tout va bien, d'ailleurs dans un mois à peine je pars faire du ski à Morzine.

- On verra...

- C'est tout vu...

Je repars mécontente, mécontente... très mécontente de son cabinet.

Seulement voilà ! peut-être quinze jours après, en fin de matinée, le Directeur m'appelle :

- J'ai ce travail à vous donner, c'est pressé.

Et voici que des larmes me montent jusqu'aux yeux, impossible de les retenir, impossible de les renvoyer d'où elles viennent.

- Cela ne va pas ?

Vlan ! elles sont de plus en plus énormes.

- Je vous en prie, n'y faites pas attention, ça va passer.

- Vous avez trop de travail ?

- Oui

- Bien, arrêtez-vous...

- Je vous en prie, donnez-le moi votre courrier !

- Non, je trouverai quelqu'un d'autre.

Je suis presque vexée, je me croyais indispensable... comme toujours d'ailleurs. J'en connais un qui va bien rire !...

Il appelle mon Chef de Service et moi je me dépêche de sortir.

Je ne sais pas ce qu'ils se sont dits. Entre hommes, il y a longtemps que je me suis aperçue que les coup de gueule n'allaient jamais très loin.

Je m'explique. Quand deux hommes s'enguirlandent, deux, cinq ou dix minutes ; les deux, cinq ou dix minutes suivantes, ils vont boire un coup ensemble.

Deux femmes sont incapables de faire ça. Elles sont rancunières ou bien tout simplement leur coeur est si gros qu'il a du mal à reprendre son volume normal dans les deux, cinq ou dix minutes qui suivent. Il faut plus de temps.

Pour en revenir à mes deux hommes, mon Chef de Service ressort du bureau, blanc, blanc comme un linge. Il me fait de la peine mais quoi faire !...

Tout cela est de la faute à mes larmes.

Il vient vers moi et me dit d'aller voir mon médecin pour un arrêt de travail.

- Mais qui va me remplacer ?

- Mademoiselle Lucie l'a déjà fait, je vais essayer de la mettre à votre place.

Effectivement, je sais qu'il n'y a qu'elle qui soit au courant et d'ailleurs, si elle ne l'est pas, elle s'y met très vite.

Par contre, pour le travail spécial, très spécial, je ne saurai jamais qui s'en sera chargé.

Je reviens le lendemain en fin d'après-midi.

- Alors, dites-nous dans quelle région montagneuse vous allez vous retremper ?

- Non, Monsieur le Directeur, cette fois je n'irai pas à la montagne ; je n'ose pas ou plutôt je n'ose plus ; je suis trop longue à reprendre mes forces ou... mon courage, comme vous voudrez.

Je vais essayer du côté du midi, par prudence.

C'est bien vrai, mon intuition ne m'avait pas trompée ; mars 1968 était bien ma dernière "folie" de ski mais... je savais godiller.

De fil en aiguille, me voici dans un hôtel de Mougins.

Je voudrais dormir, dormir nuit et jour mais pas moyen. Des voitures passent sur la route, elles ne sont pas nombreuses mais leur ron...ron... emplit ma chambre.

Oh diable les voitures ! ou... Oh diable ! moi.

Au bout de quatre jours, je n'en peux plus. Je cherche ailleurs, toujours à Mougins, dans un lieu loin de tout passage bruyant. Je ne trouve qu'une chambre sous les toits mais on est en mars, il ne fait pas trop chaud, ça fera l'affaire.

La maîtresse de maison de l'hôtel a très bien compris ce qui se passait et ne m'a fait aucune difficulté ; comme je lui en sais gré !

- Mademoiselle, le taxi vous attend...

- Merci Madame.

On allait démarrer quand elle a une idée subite :

- Voici cette adresse, c'est à Cannes mais je connais le coin, aucun bruit et vous serez bien reçue.

Effectivement, je suis bien reçue et je décommande la chambre de Mougins.

Cette nouvelle chambre est un peu sombre mais on m'en promet une autre mieux orientée sous peu.

Je suis au calme ; dormir, lire puis broder sont mes passe-temps.

C'est là que j'ai lu "Moby Dick" ; c'est là que j'ai réalisé un dessus de coussin, mon premier et unique canevas : des fleurs et des feuilles stylisées ; comme tons : du jaune citron au jaune orangé ; du violet et du mauve en dégradés ; du bleu et du vert, du plus clair au plus foncé.

Ne pensez pas que je me souviendrais de ces couleurs si je ne les avais pas encore sous les yeux!

Dès que je me suis sentie assez forte, je suis descendue à la plage et bien couverte, assise confortablement dans une chaise longue, je regardais la mer.

Qu'est-ce que ça peut être calmant de "dévisager" la mer. Pourtant, c'est curieux, elle n'arrête pas de remuer. Comme les tons des fleurs, ses remous sont en "dégradés" et, en plus, ces remous-là, on ne peut pas dire qu'ils soient silencieux !...

Je me demanderai toujours pourquoi c'est aussi apaisant de regarder l'eau ! La mer en particulier... Sans doute est-ce parce qu'elle fait partie de la nature et nous aussi !

Sans doute parce que son ronronnement est une berceuse qui chante en notre âme !

Quant à songer à une berceuse pour le ronronnement des deux ou quatre roues, alors là... c'est bien tout le contraire, il nous fait plutôt l'effet d'un marteau piqueur.

Quelque chose s'est passé dans cet hôtel ; une chose à laquelle je ne m'attendais pas.

Dans ma chambre, un matin, débarque par la fenêtre le patron de l'hôtel ; que me veut-il ?...

Je le sais très vite car il est rapidement sur le lit et essaye de me violer.

- Non, je regrette Monsieur, je regrette et foutez le camp d'ici.

Je me débats en silence et... ouf ! sa femme l'appelle. Il repart comme il était venu.

Me voici songeuse et méfiante. A moi de veiller car ici je suis bien.

On me donne une chambre plus claire et ensoleillée au deuxième étage ; la lumière y entre à flots.

Me voici tranquille. Je me lie d'amitié avec la jeune fille des patrons et à table je me rends compte que l'on me sert de façon à attiser ma faim.

Après le petit déjeuner en chambre, un jour, vlan ! voici le patron qui rapplique.

Oh ! comment m'en débarrasser... Je n'ai plus vingt ans et je ne me vois pas aller raconter cela à sa femme.

La voici qui appelle ; il ressort sans se faire remarquer, à pas de loups et c'est elle qui prestement, malgré un bon embonpoint, vient récupérer le plateau du petit déjeuner.

J'ai presque envie d'en rire car elle n'y trouve pas son... tendre époux.

Bref ! vers seize heures je dois me rendre au Cannet chez un médecin pour une prolongation d'arrêt de travail.

Je sors de l'hôtel presque en cachette mais pourquoi le patron est-il devant la porte avec sa voiture !...

- Je vais en courses, je vous emmène ?

- Non Monsieur, merci.

- Mais si, le Cannet est loin...

- Non vous dis-je !

Sa femme sort ; a-t-elle suivi la scène ! Je ne le sais...

- Mais si Mademoiselle, acceptez l'offre de mon mari, cela ne dérange pas.

Ça alors, c'est la meilleure ! Peut-être veut-elle se faire pardonner son soupçon de ce matin... Je ne peux que m'exécuter, le coeur gros.

Le trajet se déroule sans un mot mais en me déposant il me dit :

- Je viendrai vous reprendre tout à l'heure.

Je ne sais pas pourquoi ce médecin a lui aussi un soupçon car il me parle de cet homme et je ne peux pas moins faire que de lui dire ce qu'il cherche.

Il est outré plus qu'amusé et me fait comprendre qu'il sera à ma disposition au cas où...

Mais quel cas où !... J'espère bien que j'arriverai à m'en défaire sans esclandres...

Il est bien là devant la porte, impossible de me défiler.

Je monte sans un mot mais je m'aperçois vite que nous ne prenons pas le chemin du retour. Il veut me faire visiter je ne sais pas trop quoi !... Si vous saviez encore une fois tous les "Je vous salue Marie" récités en silence !

Nous descendons à Super Cannes pour admirer le paysage et... me voici au milieu des genêts en fleurs. Je résiste, il est plus fort que moi. Je réussis quand même à éviter ce que je nommerai "le pire" mais je me rends compte encore un fois que mes sens sont éveillés.

Je suis comme toute femme, j'ai une sexualité et là, j'en ai presque honte.

Le lendemain, je vais voir un prêtre.

- Vous le cherchez ?

- Non.

- Eh bien ! pourquoi vous vous culpabilisez ?

J'en suis perplexe et j'en viens à me dire que cette histoire a peut-être son bon côté. Elle me fait oublier le travail, toutes mes déceptions antérieures revenues à la surface et... et... Très bien; essayons de prendre les choses du bon côté.

Un autre après-midi, même coup. Il m'emmène en voiture dans un lieu désert et essaye de faire l'amour dans la voiture, ce qui ne peut pas aller bien loin.

- Non, vous savez bien que non.

- Mais si !

Il me raconte sa vie, sa première femme disparue, celle-ci qu'il n'aime pas mais qui élève ses enfants. D'elle, il n'a que le petit dernier dont il ne s'occupe presque pas. C'est vrai, je m'en étais aperçue. J'essaye de lui faire la "leçon", l'enfant n'y est pour rien.

Il pleure. C'est bien ce qu'il ne fallait pas faire avec moi car je m'attendris et deviens plus attentive à ses soucis.

C'est sans doute ce qu'il a cherché pourtant je sens qu'il dit vrai.

Curieusement je me sens plus forte, plus gaie, le moral et la santé reviennent.

Le printemps est là sur la côte, les fleurs s'épanouissent, le mimosa l'était déjà, nous sommes en avril. Proposition du jour :

- J'emmène mes clients aux îles de Lérins sur mon bateau.

La patronne :

- Mademoiselle, il faut y aller, ma fille va vous prêter un maillot de bain.

Il est ravissant ce deux-pièces, il me va bien car j'ai repris du poids.

Nous sommes sept à huit mais peu importe. L'après-midi est beau, même chaud, la balade agréable.

Avez-vous remarqué le puits dans l'ancien monastère ? Sans doute...

Eh bien ! m'attrapant à bras le corps, à l'improviste, il fait mine de m'y jeter dedans comme un objet encombrant dont on voudrait se débarrasser !...

Quelle idée lui a-t-elle passé par la tête ! Je ne le sais pas mais les autres ont ri et moi... obligée de faire de même.

Au retour il nous dit :

- Ce soir, après le dîner, tous au salon, nous allons fêter ça avec une bonne bouteille.

Comme ils sont heureux les autres : le jeune homme à l'accent anglais, la maman et sa petite fille, le monsieur d'un âge incertain, la dame avec ses beaux bijoux.

Quelle bonne aubaine, je filerai vite dans ma chambre, il ne s'en apercevra pas.

Niaise que je suis. Je n'ai pas eu le temps de fermer la porte à clef qu'il était là à me jeter sur le lit.

Je dirai que cette fois il m'a eue ou... presque. Sa femme l'appelle. Prestement il est dehors et la voici essayant d'ouvrir la porte. Je repousse et la porte et elle.

- Je voudrais vous causer !

- Demain Madame, ce soir je suis fatiguée.

Elle repart en marmonnant. Qu'y puis-je !

Un jour il m'avait dit :

- Changez d'hôtel, je pourrai vous voir plus facilement.

Ma réponse fut : Non.

Je ne pouvais pas être plus protégée que chez lui, du moins c'est ce que j'ai pensé, sa femme surveillait.

Ils se sont disputés assez souvent.

Une fois, en étant témoin, je l'ai défendue et elle m'en était reconnaissante.

Bref ! le lendemain matin je prenais un bain de soleil sur la terrasse servant de toit. Il faisait délicieusement bon et je m'attendais à voir arriver la patronne.

Non, elle n'est pas montée.

Douze heures, je descends et la croise dans les escaliers.

- Madame, je voudrais vous causer...

- Moi aussi.

- Madame, sachez que je n'ai pas cherché ni provoqué votre mari ; c'est lui qui l'a fait et croyez bien que, à mon âge, on sait se défendre.

- Il est arrivé la même chose il y a quelques temps avec une dame comme vous qui était fatiguée. C'est pour cela que je me méfie.

  Aussi, je vous ai toujours servi ce que j'avais de meilleur, vous étiez si lasse que vous me faisiez de la peine.

- Madame, je pars d'ici peu, ne craignez rien, je ne vous l'enlèverai pas et sachez bien que je me suis aperçue de votre attention pour moi ; je vous en remercie.

C'est le jour du départ, j'ai retrouvé la forme. Je demande un taxi mais Madame me répond :

- On accompagne toujours les clients à la gare, mon mari vous emmènera.

J'attends dans le salon ; Monsieur est dans la cour avec la voiture.

- Mademoiselle, mon mari vous attend.

- Madame, il n'est pas encore l'heure.

Elle a compris je crois et paraît heureuse. Je me décide en dernier instant et nous voilà tous deux sur les quais de la gare de Cannes.

- Emmenez-moi, je ne peux plus vivre avec elle...

- Non.

J'ai le coeur gros malgré moi, malgré ma belle assurance. Je commençais à m'attacher. Quelle horreur !

Le train démarre. Il court tant qu'il peut m'apercevoir avec un geste de la main. J'en ai les larmes aux yeux.

Son histoire serait-elle vrai ! Sa première femme qu'il adorait me ressemblait, paraît-il...

Il est certain qu'il n'a d'attention que pour les enfants de sa première femme.

Bref ! il me faudra oublier et dire :

- Seigneur, aide ce ménage à se souder, malgré tout !...

Je sais aussi que je passerai et mes jours et mes nuits de retraite dans ce coin de France. La raison en est que j'ai mis à peine deux mois à me refaire une santé au lieu de six comme à la Giettaz, à Morzine, à Villaz et ailleurs. Je sais qu'il y a des lieux tranquilles même en ville. Un appartement avec un balcon, une chaise longue et un livre entre les mains, je crois que c'est tout ce dont je serai capable.

Je sais aussi que, plus loin, les petits villages sont encore plus agréables.

Il ne me restera plus qu'à mettre de l'argent de côté pour l'achat d'un appartement. Oui, cela doit être possible ; il y a également des prêts dont je pourrais bénéficier, pourquoi pas !...

En attendant, je reprends mon poste. Je tiens le coup mais j'avoue avoir le cafard.

Oh ! celui-là, il faudra qu'il aille voir ailleurs... Mais moi... il me faut aller voir mon médecin.

Bon sang ! mais ce n'est pas possible... mais si, j'ai attrapé quelque chose.

Examen fait ce n'est pas grave ; quelques soins et on n'en parle plus.

Cependant un événement s'est produit plus grave ou... plus sérieux, comme vous le voudrez !

Donc, chez lui, après lui avoir raconté mon histoire, nous nous tenons debout, côte à côte.

Il me prend dans ses bras, dans ses grands bras devrais-je dire !

- Et moi, je ne suis pas gentil ?

- Oh si !

Ce "Oh si !" je l'ai dit en me retournant si bien que je ne me trouvais plus face à face.

Pourquoi ? Dieu seul le sait... vraiment Dieu seul et là, j'insiste, à cause des événements qui se sont succédés.

- Je vous revoie dans huit jours.

- Très bien.

Je me sauve, pas fière, mais pas fière du tout !

A la cantine, une amie s'aperçoit de mon désarroi.

- Cela ne va pas, qu'y a-t-il ?

- C'est personnel.

- Je peux vous aider ?

- Non.

Chaque jour de la semaine elle revient à la charge et je finis par lâcher le "morceau". Vous, comment auriez-vous fait !...

- J'aurais préféré ne pas le savoir...

- Je vous l'avais dit.

- Si vous faisiez intervenir un prêtre !

Voici notre conversation :

- Que pensez-vous de ce médecin ?

- Il est bien.

- Je crois qu'il m'a fait une proposition !

Et je lui explique ce qui s'est passé.

- Sûrement pas, vous avez mal compris. Il est seul et a peut-être effectivement besoin de tendresse mais ça s'arrête là.

Et voilà ! tout est joué... encore une fois. Mais, me serais-je trompée ! Pourtant il y a assez d'indices... souvenez-vous !

Pourquoi aussi suis-je si timide... et lui, pourquoi pas suffisamment osé !...

Cela ne sert à rien de me torturer l'esprit.

Je le revois donc comme prévu et je suis si froide... si froide... qu'il n'ose plus un geste. Que pensez-vous que j'ai fait, de retour chez moi !...

Eh bien ! j'ai pleuré comme une "Madeleine" ; oui, "Madeleine" avec un grand "M" majuscule, comme la Madeleine de l'Evangile.

Septembre ; puisque je ne peux plus partir avec ma famille ou des amis en juillet/août, je partirai donc à nouveau seule. La leçon a porté mais c'est curieux comme, après coup, on ne voit pas les événements sous le même angle... Curieux... curieux... non, Quelqu'un nous conduit.

Me voici dans un hôtel de Sanary, un hôtel en retrait des bruits.

Mon amie Christiane est donc mariée avec un gentil garçon et leur bout de choux de fille, Jocelyne, est mignonne. Ils habitent Sanary.

Tous les après-midi nous allons ensemble à la plage ce qui fait dire à la petite :

- C'est la "page" à "Caude".

Formidable, j'avais une plage à mon nom, alors, qu'en dites-vous !...

Comme Henri a un bateau, il nous a emmenées aux îles des "Embiez".

Christiane à présent nageait très bien ; moi, c'était du pareil au même. Il me fallait toujours avoir pied pour risquer quelques brasses pourtant je me croyais "maligne".

A l'hôtel, il y avait une pensionnaire qui m'intriguait. Elle était toujours habillée de blanc et portait son regard au loin ; elle me rappelait la "médium" que j'avais connue. Elle sortait seule et nous avions pris l'habitude avec un couple d'un âge mûr de l'accompagner le soir pour un bout de promenade, histoire de faire la digestion.

Elle nous a dit avoir peur, très peur ; des gens la poursuivaient.

Nous avons essayé de la calmer, de la tranquilliser. Il est vrai que deux à trois fois, une voiture a pris ce chemin et nous a dévisagés en passant. Chaque fois nous avons fait demi-tour et sommes vite retournés à l'hôtel.

Quand le couple est reparti, elle n'a pas voulu sortir seule avec moi.

Bravement je me suis risquée, des pierres dans les mains ; ça... c'était pour la défense.

Eh bien ! un soir, une voiture s'est arrêtée. Le chauffeur m'a dévisagée et a fait demi-tour. C'était bien vrai, on la recherchait.

Je vous dis de suite que ce fût ma dernière sortie au clair de lune, d'ailleurs je repartais sous peu.

Le matin du départ, après l'au revoir aux hôteliers, aux connaissances établies, je voulais également dire au revoir à "La Dame Blanche".

N'étant pas sortie de sa chambre, je risque un toc-toc.

- Madame, je retourne chez moi et aimerais vous souhaiter bonne chance.

Elle s'arrête de tourner autour du lit.

- J'habite Paris, il se passe quelque chose, j'ai peur !

- A cause de votre travail ?

- Non, c'est mon appartement, je crains qu'il ne soit envahi par le feu.

- Essayez donc de téléphoner à quelqu'un !

- Non, j'ai trop peur.

Subitement elle s'arrête, me fait face et tout de go :

- Vous, il vous arrivera quelque chose de merveilleux !

- Au bureau ?

- Non.

- De retour chez moi ?

- Non, au printemps prochain mais habillez-vous le plus possible en blanc, oui, en blanc.

Il me faut m'en aller, le taxi attend mais le train n'attendra pas ; pourtant je suis plus troublée par ce qu'elle pressent pour elle que ce qu'elle pressent pour moi. Je suis lâche et ne lui demande pas son adresse. A ce jour, je ne sais toujours pas ce qui s'est passé.

Le train-train reprend ses droits. Celui-là il serait un peu pénible à supporter si l'on n'y glissait pas un brin de fantaisie...

Le 26 novembre 1969, Agnès met au monde son fils Philippe et autant vous dire de suite que le 19 janvier 1970, c'est Madeleine qui met au monde son deuxième fils Guillaume.

Cet hiver, beaucoup de changements dans mon Entreprise.

Le Chef de la Gestion du Personnel, mon Chef direct devenu sous-directeur, devient maintenant Directeur administratif d'un établissement à l'autre bout de la grande ville. Donc, je change de "patron".

Un nouveau Chef du Personnel est nommé, c'est le stagiaire que j'avais eu dans mon bureau, vous savez, celui avec qui j'ai eu une altercation au sujet du parking de nos voitures !...

Si vous saviez comme il est aimé par tous ! Je travaille beaucoup avec lui plus qu'avec mon propre Chef et ceci surtout à cause des intérimaires.

Le Directeur aussi change ; le personnel diminue, il faut licencier, non... il faut commencer à reclasser, ce qui veut dire que l'Entreprise périclite. Du moins celle-ci ; elle est trop coûteuse ; il faut se moderniser mais ce n'est pas facile alors, comme je vous ai déjà parlé de changements... ici je précise que c'est de changement de lieu, mais cela ne pourra se faire qu'à longueur... de temps ou longueur d'années... comme vous le voudrez.

En attendant, j'ai de plus en plus d'intérimaires en ateliers. Je ne suis pas mécontente de contacter ces gens sans qualification précise, sans famille auprès d'eux, du moins le plus souvent ; ces gens qui cherchent dans notre pays le pain quotidien qu'ils ne trouvent pas dans le leur.

Oh ! ce n'est pas toujours facile... il y a beaucoup d'instabilité et, en plus, mettre dans le même atelier deux ou trois ouvriers en manutention de races différentes, vous êtes sûrs qu'il y aura des bagarres.

J'avoue que la "Maîtrise" est assez compréhensible et ne reporte sur moi que les problèmes qu'elle ne peut pas régler.

C'est ainsi qu'un dimanche après-midi, un Chef d'atelier m'appelle ; encore heureux que je ne sois pas en promenade...

- Qu'y a-t-il ?

- Un intérimaire s'est endormi sur les sacs (traduisez : sur les sacs de bourre), ce n'est pas la première fois que cela se produit !

- Très bien, je vais le chercher et je vous le remplacerai demain.

Je suis rapidement à l'Entreprise et me voici dans le quartier, tournant en rond avec Monsieur l'intérimaire dans ma Simca.

- Où habitez-vous ?

- Je ne le sais pas.

Ça c'est un peu fort !... Aurait-il perdu la mémoire ? Dois-je l'emmener dans un hôpital ?

Je patiente et je continue de circuler dans les rues du quartier.

- C'est là !

Il reconnaît l'endroit ; sans doute y loge-t-il depuis peu...

Je lui souhaite bonne chance.

Je pensais que ce petit "trafic" ne serait pas connu de la Direction ; c'était méconnaître le travail fait au poste des Gardes car, dès le lendemain le Chef du Personnel m'en parlait, surpris que j'interrompe mon repos dominical.

Pour moi cependant, je considérais cela comme faisant partie de mes responsabilités. Responsabilités humaines tout simplement.

Tout cet hiver est dur... dur... et vous savez pourquoi ! Je lutte contre moi-même ; je mets tous mes efforts dans la bataille sans grands résultats. Mon amie voudrait m'aider mais comment !...

Arrive le mois de mai, j'ai encore quelques congés à prendre, une semaine environ.

- Si vous partiez loin d'ici, très loin...

- A l'autre bout du monde ! J'aimerais bien...

- Non ! mais presque à un bout de la France. Je connais un village, presque une petite ville, c'est en bordure de mer. Je connais un hôtel bon chic bon genre (encore heureux !).

Quelle coïncidence ! c'est justement le lieu idyllique dont on m'a parlé.

Me voici à l'hôtel ; effectivement tout est bien mais le lendemain matin je me retrouve dans une chaise longue, les larmes aux yeux.

Ah non ! cela ne peut pas durer... La mer n'est pas loin, s'il y avait un moniteur de natation... je pourrais sans doute prendre des leçons ! Oui, quelle bonne idée j'ai là !

L'après-midi, timidement, je m'aventure sur la plage.

Des baigneurs... aucun mais un Monsieur, petit, râblé, pas mon genre... installe des chaises longues et une pancarte indique : "Ferdinand, moniteur".

Je m'approche et ose demander :

- Monsieur, pourriez-vous me donner des leçons de natation ?

- Ce n'est pas moi Ferdinand, mais le Monsieur qui accourt.

Effectivement, un Monsieur grand, fort, justement comme il ne le fallait pas, arrive au pas de course.

- Cette dame voudrait prendre des leçons de natation !

- Mais bien sûr ! On pourrait commencer de suite si elle le désire.

Le Monsieur est affable mais pourquoi je me sens mal à l'aise !

Trop tard, je ne me vois pas m'enfuir... de quel droit ! Je fais face.

Me voici dans l'eau avec des bracelets en caoutchouc autour des bras et une planche devant mon menton. Celle-ci je dois la tenir à bout de bras.

- Vous avez déjà nagé ?

- Oui, mais seulement où j'avais pied.

Il me regarde évoluer et me dit :

- Il faut tout reprendre à zéro.

Quel culot !

- Mais Monsieur, j'ai nagé à l'océan dans des vagues immenses.

- Vous n'avez sans doute pas peur mais vos mouvements sont mal coordonnés. Nous allons remédier à cela. Comment vous appelez-vous ?

- Mademoiselle R.

- C'est votre prénom que je désire connaître. L'esprit sportif le veut ainsi.

Comme si je ne le savais pas ! Mais si je le pouvais, je m'enfuirais... Pourquoi ? Je me sens idiote.

- Mon prénom est Claude.

- Très bien, cela suffit pour aujourd'hui. Demain... même heure.

Quelle aventure m'attend ! Je ne le sais... Le lendemain, deuxième leçon. Je suis moins contractée, il s'en aperçoit et ose le tutoiement. Peu à peu il a d'autres clients et agit avec eux comme avec moi.

Ouf ! je me sens mieux.

Un jour il vient me chercher à l'hôtel pour une visite de son jardin, sa campagne comme on dit dans ce pays.

C'est charmant, tout petit mais plein de fleurs et je goûte aux premières cerises.

Séjour terminé, nous reprendrons les leçons en septembre.

Il me dit qu'il est également kinésithérapeute et, vu ma nervosité, des massages me seraient bénéfiques. Donc en septembre, natation le matin, massages l'après-midi. Voici des vacances très occupées car comme cette petite ville m'enchante, je la parcours de long en large.

J'ai l'occasion de rencontrer sa femme, tous les matins elle est avec lui ; les gens l'appellent Madame Ferdinand mais plus tard, je saurai qu'elle se prénomme Irène. Je la trouve très belle, je n'ai donc rien à craindre de son mari.

A Champagneul, j'ai revu mon médecin.

Exprès je lui raconte mes vacances à Mentol et aussi ma rencontre.

Exprès je lui avoue avoir rencontré un homme fort aimable et exprès je lui dis que nous nous serions mariés s'il ne l'avait pas déjà été !...

Voilà ! je suis vengée et je le sens extrêmement peiné. Qu'y faire !

C'est le 22 décembre 1970 que Fabienne est née, ma première petite nièce. Quelle jolie petite fille et que Christian et Christiane en sont donc fiers !...

Fiers, aussi, José et Maryse avec leur petite Céline née le 10 janvier 1971.

Pareil pour Eric né le 14 août 1971, le premier enfant d'Agnès et Roger.

Une nièce, Christine, voit le jour chez Jeanine et Pierre-Jean le premier mars 1971, c'est leur cinquième enfant.

Celle-ci, ah ! celle-ci... Elle n'est pas comme les autres, du moins comme les quatre aînés.

Je me souviens. Un soir que je me trouve chez eux, ses parents la posent dans son berceau ; il est l'heure où les petits s'endorment, elle, pft !... pas plutôt couchée, pas plutôt assise. Son père lui remet la tête sur l'oreiller, aussitôt elle se redresse.

Ils ont dû jouer une dizaine de fois à ce petit jeu et c'est mon frère qui a abdiqué.

Que ce petit bout de femme est donc volontaire et aussi d'une autre génération car Joël avait quatorze ans.

Il est un peu vrai qu'elle a fait tourner son entourage en "bourrique" comme on dit dans ma famille.

Un samedi après-midi, Jeanine me demande de la garder pendant qu'elle allait faire des courses dans la grande ville ; elle devait avoir trois ou quatre ans. Etant prévenue, je m'étais arrangée pour n'avoir à m'occuper que d'elle autrement dit, vu les jeux acquis peu à peu, nous avions de quoi jouer. Ils l'ont amusée un moment... puis elle a voulu rejoindre ses cousins dans l'appartement voisin ; sa maman me l'avait confiée et je n'ai pas voulu céder.

Elle a pleuré tant et plus... peut-être bien une heure ou deux...

Bon sang ! les autres m'ont toujours obéi, je ne vois pas pourquoi celle-ci n'en ferait pas autant...

J'avoue avoir redoublé d'amabilité, d'avoir eu recours aux histoires ; à vrai dire, je ne savais plus quoi imaginer.

Arrive l'heure du goûter, elle me le refuse. Je le dépose sur une chaise, elle n'y touche pas. J'étais à court d'idées, elle était plus forte que moi.

Quelle chance ! sa soeur Bernadette arrive de ses cours, elle est enseignante, et passe la voir. Ouf ! elle l'emmène chez elle car Bernadette est mariée.

A l'heure où je vous écris, je ne sais toujours pas si j'ai eu raison de ne pas céder... Ses parents, eux, ont vite compris.

Aussi, à l'heure où je vous écris, si elle sait bien ce qu'elle veut, et c'est heureux car elle a vingt et un ans, c'est une gentille et jolie jeune fille mais diable !... elle est bien de son époque ! Il y a une chose qui m'a toujours étonnée en elle. Elle adore ses propres neveux et nièces guère plus jeunes qu'elle et elle sait parfaitement s'en occuper. Là, je fais amende honorable.

C'est vers la fin 1970 que le Chef du Personnel vient m'annoncer que dans un an, moi aussi je serai sur la touche et que l'on me présentera un autre poste, étant entendu que l'on continuait à diminuer le personnel et que cela devait s'accentuer.

Donc, moins de personnel à gérer, aussi moins d'intérimaires.

Cela, s'était compter sans la détermination des ouvriers qui, alléchés par des primes de départ, ont vivement trouvé du travail ailleurs.

Résultat, même des ouvriers en 4x8 ont pris la poudre d'escampette et... de ce fait il a fallu, contrairement aux prévisions, prendre du personnel intérimaire à même de travailler en 4x8.

Ceci a été fait pendant que je me prélassais sur la plage au mois de mai et que je deviens de plus en plus intime avec mes nouveaux amis.

A mon retour, le Chef du Personnel me prévient que deux agences ont été choisies.

A vrai dire, je ne suis pas satisfaite.

Primo : cela s'est fait sans moi.

Secundo : on aura du fil à retordre avec les ouvriers d'une de ces agences.

Mais !... qu'est ce qui me permet de dire cela ? Je ne suis pas devin pourtant j'ai souvent des pressentiments.

J'allais omettre de vous dire qu'à l'annonce de la suppression de mon poste d'ici un an, j'ai demandé que l'on me présente les offres d'emploi de notre grande Direction installée à Paris.

- Pourquoi à Paris ? Il y tant de filiales de notre Entreprise ailleurs...

- Parce que j'aime Paris et que, seule, là-bas, je mènerai la grande vie. Oui, Monsieur, je dépenserai toute ma paye en... plaisirs, en... frivolités. Mais je demande un studio près de mon travail, je ne tiens pas à passer des heures dans les bus ou le métro. Je veux aussi un emploi intéressant, je suis capable de... grimper.

Voilà, tout est dit. Ces Messieurs sont surpris de ma réaction, ils ne s'attendaient pas à cela et... d'ailleurs, moi non plus.

Quand plus tard, le Chef de Service du moment me présente un emploi sur Paris, je réponds :

- Oui, cela m'intéresse.

Réplique :

- Mais vous ne voulez pas nous quitter !

Un peu fort... ça !...

- Mais qui met l'autre dehors !...

On en reste là et encore plus tard quand le Chef du Personnel vient m'annoncer :

- Mademoiselle, votre poste ne sera pas supprimé vu le travail qui se présente.

Je reste bouche bée et me mets à pleurer.

- Ça alors! vous n'avez pas eu une larme à la suppression de votre poste et maintenant vous pleurez ?

- L'émotion sans doute !

Bref ! de mon côté, j'avais eu des contacts avec deux autres filiales. Je m'étais déjà rendue près d'une des deux et prévoyais un déménagement au cas où !...

Bien, pour l'instant j'ai de plus en plus à faire avec mes ouvriers intérimaires car ils doivent être payés comme les nôtres, le même salaire quoi, et les agences ne peuvent pas modifier leur façon de présenter les payes. Il me faut tout vérifier, sur les factures s'entend... une erreur n'est pas de mise.

Ce qui est drôle, à mon avis, c'est que le pressentiment que j'avais eu s'est confirmé.

Un jour, je dis au Chef du Personnel :

- On paye plus cher à l'agence "A" qu'à l'agence "I".

- Comment pouvez-vous en être sûre ?

- C'est un pressentiment.

- Apportez des preuves.

- Bien sûr !

J’aurai mieux fait de me taire car personne ne pouvait s’en rendre compte, même pas moi.

"Qui cherche trouve". Quelle devise !

J’en ai passé du temps à faire parler les uns, les autres, à potasser bulletins de paye et factures... Mais j’ai trouvé.

Cela a valu des ristournes à mon Entreprise mais j’ai envie de dire comme Grand-Mère : "Et moi j’étais là à côté, y m’ont rien donné".

Ceci dit, restant dans le domaine travail ou plutôt Intérimaires, il nous arrive une drôle de... tuile.

On me prévient de l’absence d’un jeune. On lui laisse sa chance et on attend, avant de le remplacer, plus de temps que le prévoit la loi.

L’agence n’a aucune nouvelle. Après plusieurs jours, il est évident que je demande quelqu’un d’autre.

Un matin, arrivant au travail, on découvre :

"Grève générale : on a renvoyé un jeune, l’entreprise fait peu de cas de ce personnel"

Ça alors, c’est un peu fort !...

Je recontacte l’agence mais rien... disparu dans la nature...

Dans la soirée quelque chose d’imprévisible se passe.

On me prévient que dans la poche d’une blouse on a trouvé un arrêt de travail pour maladie. Je le lis, c’est bien lui, il concerne bien ce jeune mais pourquoi diable nous l’a-t-il envoyé ?... Nous ne sommes pas l’employeur. Et pourquoi diable, au Service Administratif, a-t-on fourré ce papier dans une poche ?... Je les ai pourtant questionnés !

Oh ! c’est très simple, ce nom un peu illisible, comme toutes choses écrites par un médecin..., était méconnu de ce service. Il a été mis au rancart et pft !... il a fallu une grève générale pour faire travailler... les méninges, dirais-je !

Quoi faire ! Aller voir ce jeune... Oui, c’est cela.

Je vois la Direction et lui soumets mon plan.

- C’est d’accord.

L’agence veut bien me donner l’adresse, plutôt son adresse. Ce n’est pas loin et me voici dans un H.L.M. dévisageant les noms sur les portes.
J’y suis, c’est ici mais il m’a fallu grimper au sixième ou septième étage, je ne le sais plus et peu importe !

Dehors la nuit est noire, il est environ dix neuf heures et... toc... toc... toc...

- Qui est-ce ?

- Mademoiselle R.

- Que voulez-vous ?

- Voir votre fils.

- Il n’est pas là.

Entre nous, je le croyais malade !...

- S’il vous plaît Madame, laissez-moi entrer afin de vous expliquer ce qui se passe.

Ouf ! la porte s’ouvre et je vois un peu d’amabilité sur les visages.

J’explique tout et demande où est le fils.

- A une réunion.

- Il faut absolument que je lui cause. Puis-je le rejoindre ?

Enfin, une jeune fille se décide :

- Tout à l’heure, moi-même je le rejoins, que devrais-je lui dire ?

- Voici mon numéro de téléphone personnel, j’attendrai son appel jusqu’à vingt deux heures, pas plus tard.

- Très bien.

Encore ouf ! Je redescends les escaliers et rentre vite car il ne s’agit pas de le manquer...

Pile vingt deux heures ; je commençais à penser que j’avais échoué quand la sonnerie retentit.

- Je suis contente que vous ayez appelé !

- Ma soeur m’a expliqué, que dois-je faire ?

Je sens malgré tout un peu de réticence et me fais de plus en plus aimable et convaincante.

- S’il vous plaît, demain matin trouvez-vous à neuf heures devant la porte de l’Entreprise nous rentrerons ensemble.

- C’est d’accord.

Neuf heures ; il est bien là ; nous allons directement voir la poche de la blouse où avait été enterré le certificat d’arrêt fatidique, oui... fatidique.

La jeune dame s’explique et s’excuse.

Le jeune homme est convaincu de sa bonne foi et il reprend le travail. Pas de chance pour les meneurs de grève, ils avaient cru marquer un point mais le point c’est moi qui l’ai marqué.

Au bout de quelques semaines ce jeune a démissionné ; je pense que les autres l’ont pris en grippe et il ne devait plus savoir sur quel pied danser.

Sur quel pied danser... sur quel pied danser... quelle expression !... Mais cela est presque vrai.

Qui croire pour des gens qui sont incapables ou qui n’ont pas les moyens de se faire une opinion... Dans ce cas-là, une Direction a obligatoirement tord et il faut bien une tête de Turc.

- Au revoir jeune homme, je vous regretterai, je vous aimais bien.

Je vous livre la lettre que m’a valu cette histoire ; je la garde précieusement et encore, ce jour où j’écris, elle me vaut les larmes aux yeux.

Mademoiselle,

Je voudrais profiter de cette année pour vous présenter mes meilleurs voeux pour 1973.

Depuis longtemps également je voulais vous exprimer mes remerciements pour votre action en faveur de Monsieur Mézette.

Il est toujours très dangereux que l’administratif et la gestion déshumanisent les relations de travail et cela notamment quand on est responsable de problèmes humains.

Vous avez voulu qu’il n’en soit pas ainsi et avez fait tout votre possible pour comprendre et trouver une solution conforme à la justice.

Nous souhaitons pouvoir nous aussi agir dans ce sens même si nous ne réussissons pas toujours comme nous le voudrions.

Merci encore.

Je vous prie de croire, Mademoiselle, à l'expression de mes hommages respectueux.

Signé : Agence "A"

Mr "C"

Cette lettre m'a touchée d'autant plus que c'est cette agence qui nous fait des ristournes et cela à cause de mon entêtement à... à... trouver le pou dans la paille.

Après tout, ce n'est pas moi qui payait ! Pourquoi me croire obliger à ce qui me paraît "régulier". Diable ! je me suis drôlement créée du travail en plus.

Un matin, quand un homme, jeune, se présente , venu de la capital, pour prospecter dans la région afin d'y créer une agence, je suis nette et lui dis franchement que notre Entreprise décline et que, peu à peu, nous n'aurons plus besoin d'intérimaires et sans doute plus besoin de personnel... tout court.

Il a l'air de comprendre pourtant il me téléphone deux à trois fois et m'invite pour un dîner dans un restaurant renommé.

Bien sûr ! je refuse... une fois... deux fois mais la troisième il insiste tellement que je vais lui faire de la peine à force de dire :

- Non, je suis prise et vous remercie.

Et puis... et puis... cela m'ennuie d'aller seule au restaurant avec lui mais vu la différence d'âge, je fais taire mes scrupules.

Un samedi soir, toute pimpante, je suis à l'heure au rendez-vous.

Ouf ! une jeune dame est avec lui.

Assis en face les uns des autres, nous dégustons une spécialité maison comme je n'en avais encore jamais mangé.

La conversation se déroule sur leur installation dans la grande ville.

- Monsieur, je m'excuse de vous le redire mais il me sera impossible de vous faire travailler.

- Mademoiselle, si je vous ai invitée ce n'est pas pour essayer de vous acheter... c'est tout simplement parce que vous êtes la seule personne qui, dans cette ville, m'ayez souri.

J'en suis abasourdie et la soirée se déroule en me mettant très à l'écoute de ce couple. Il va s'en dire que le lendemain je leur ai envoyé des fleurs ; c'était la moindre des choses et je les porte toujours dans mon coeur ; pas les fleurs mais ce jeune couple.

Je tiens à vous dire que j'ai eu beaucoup d'invitations de la part des agences. Elles ont toujours été de bon goût et se joignaient à moi, soit le sous-chef du service, soit la secrétaire, soit les deux ensemble.

Revenons en arrière, c'est-à-dire au premier janvier 1971.

Il fait froid, très froid ; des routes ou autoroutes sont coupées par un fleuve, non, plutôt un ouragan de neige tombé où l'on ne voudrait pas.

Bref ! ce sont les Noces d'Or des parents. Oui, ils se sont mariés un premier janvier.

C'est la fête. Nous l'avons préparée avec le plus grand soin :

- Matin : Messe.

- Midi : Repas dans une partie de l'atelier nettoyé de ses toiles d'araignées et de ses copeaux.

Repas commandé chez le traiteur qui se tient à notre disposition comme pour le mariage de Daniel et Agnès. Champagne enfin, pour la grande joie de mon Père, monté tout droit de ma cave.

Je le savais bien qu'un jour nous serions heureux de le déguster ensemble !...

Nous, les enfants, comme cadeau, nous offrons : le photographe.

Un photographe à notre disposition pour toute la journée, c'est pas chouette ça !

Et puis, et puis, fête 1900. On essaye de s'habiller, du moins pour la soirée, avec des vêtements d'époque.

On a réussi à apprendre des chansonnettes également de l'époque. Il y a même des bouquets de violettes sur les tables.

Enfin, nous célébrons l'AMOUR ; l'amour de deux êtres, amour qui a tenu bon malgré les difficultés de la vie.

Amour pour leurs enfants malgré que chacun d'eux ne s'en soit pas toujours rendu compte. Amour pour leurs petits-enfants, et aussi amour intense pour tous les "rapportés" comme ils le disaient eux-mêmes avec une très grande affection.

Oui, les "rapportés" étaient aussi leurs enfants à part entière. D'ailleurs un jour, ma soeur et moi avons dit à Maman :

- Tu aimes mieux tes belles-filles que tes propres filles.

- Vous êtes jalouses...

- Oh non ! Maman, au contraire, nous sommes très heureuses qu'elles se sentent bien avec toi.

Nous ne sommes pas loin de cinquante car ont été invitées et surtout ont pu se joindre à nous deux soeurs de Maman, une soeur de Papa ; vous savez Tatan Claire habitant tout près, et sa fille la deuxième Marie-Thérèse ; puis les parents d'Armand et aussi Antoine le fils prêtre de ma Tatan Bénédicte. D'ailleurs, c'est lui qui a officié.

Paul, le fils de Tante Juliette aurait dû être là ; mon père le gardait toujours dans son coeur. Il était le fils prêtre qu'il n'avait pas et, à eux deux, ils faisaient la paire comme on dit car, ils avaient autant d'humour l'un que l'autre.

Mon cousin n'a pas pu venir à cause de la neige sur les routes et autoroutes. Papa a été assez décontenancé et nous aussi...

Nous n'avons pas dû lever le derrière de nos chaises avant seize heures comme il se doit pour tout repas de fête et puis il fallait attendre le discours de Papa.

Papa a toujours un discours en réserve, il a l'art de les préparer. Si c'est un chanteur c'est aussi un poète et la "finesse" ne lui fait pas défaut.

Après des jeux de société genre : tourner autour des chaises avec l'accompagnement de l'orchestre animé par Patrick et Gisèle, une fille de quinze ans qui, je vous le dis en passant deviendra la femme de Patrick, nous nous déguisons en 1900 et nous voici chantant.

- Caroline, Caroline,

  Mets tes petits souliers vernis

.....

- Oh ! j'ai rêvé d'une fleur qui ne mourrait jamais ;

J'ai rêvé d'un amour qui durerait toujours

.....

- Je l'appelle ma petite bourgeoise,

Ma Tonki-ki, ma Tonki-ki, ma Tonkinoise.

.....

- Au loin, c'est l'Angélus,

C'est l'Angélus qui sonne.

A genoux donc sous le ciel bleu,

A genoux donc et prions Dieu.

.....

Je ne vais pas vous chanter tout notre répertoire mais je signale celle ci-dessous plus particulièrement à votre attention : "Le Couteau".

Papa l'a chanté maintes et maintes fois alors, quand il nous entend l'entonner, il se met debout et, bon ténor, chante plus fort que nous. D'ailleurs, lui, l'italien du Piémont, joint les gestes à la parole.

L'atelier résonne :

- Pardon, Monsieur le Métayer,

Si de nuit je dérange,

Mais je voudrais bien sommeiller

Au fond de votre grange...

Mon pauvre ami la grange est pleine

Du blé de la moisson ;

Donne-toi donc plutôt la peine

D'entrer dans la maison.

Suivent quatre couplets plus le dernier que voici :

- Au matin jour, le gueux s'en fut

Sans vouloir rien entendre,

Oubliant son couteau pointu

Au milieu du pain tendre.

Vous dormirez en paix ô riches,

Vous et vos capitaux

Tant que les gueux auront des miches

Où planter leur couteau.

Alors-là, c’est le grand geste ; Papa fait mine de planter un grand couteau dans un gros pain, pas dans une "ficelle"... non... Nous, nous avons tous les larmes aux yeux tant la scène est vivante.

Il a bien dû continuer par : "Les Flots Bleus".

- Ils sont partis sur la barque légère

Les trois petits gars,

Ils sont partis se disant que leur mère

Ne le saurait pas ;

Mais les flots bleus que la brise taquine

Se sont fâchés

.....

Vous devinez la suite je pense et vous allez sûrement sortir vos mouchoirs car nous... chaque fois, nous les sortons.

La soirée se termine par un lunch toujours accompagné de musique, de chants, de jeux, de rires.

Quant aux photos, celle où nous voulons les parents seuls, nous les accompagnerons, quelques jours plus tard, dans le studio du photographe. Ce fut une bonne idée car ils sont plus décontractés ; la lumière est réglable et cette photo nous la ferons faire en grand format.

Quel beau couple malgré les "ans". Ils sont souriants ; nous aimons nous les rappeler ainsi.

Il me semble que c’est à l’automne 1971 que je suis allée en Saône et Loire, invitée dans la maison de campagne de Madeleine et Michel-Guy.

Le samedi, nous nous sommes promenés dans les bois avec les quatre enfants. Je rectifie, cinq car une fille de la soeur de Madeleine était avec nous.

Puis, il y eut une bataille de "foin" à laquelle s’étaient mêlés d’autres enfants de Marguerite dite "Bob".

"Bob"... "Bob"... je ne sais pas pourquoi mais ce surnom lui allait bien et lui va toujours bien.

Madeleine, c’est "Mado".

Inutile de vous décrire dans quel état nous étions mais nous nous sommes beaucoup amusés.

Le lendemain, dimanche, après la Messe, arrivent des amis, puis d’autres amis.

Mado panique, moi pas. Vite, les commerçants sont encore ouverts..., vite nous faisons d’amples provisions.

Dans ces cas-là, pas de "chichis". Un bon plat de macaronis ça tient au ventre si on les sert avec un "beef".

Après le repas, en arrivent d’autres si bien que dans l’après-midi nous sommes cinquante.

Heureusement, le jardin est grand et s’organisent des jeux de boules.

Cependant, je vois mon frère assis sur un petit mur.

- Tu sais, je suis extrêmement fatigué mais je me dois aux autres, à tous, et je me force à garder le sourire.

- Michel, demain tu donnes tes cours et tu as, toi aussi, besoin de détente ; ne te néglige pas.

Je suis soucieuse mais sans plus car la veille, les enfants endormis, nous étions à une veillée chez des cousins de Mado et une fondue bourguignonne nous a régalés. Seulement nous ne nous sommes pas couchés avant deux heures du matin et à six heures nous étions deux dans la cour à vouloir faire descendre la fondue de force : Michel et moi.

Pourquoi les copains rappliquent tous ici ?... Ils n'ont donc pas de meilleur endroit !

Si chez nous la Porte est ouverte, chez Michel et Mado elle l'est encore bien plus grande...

Vers dix sept heures, c'est moi qui panique et me voici prestement dans ma Simca 1000 au milieu des boulistes.

Madeleine en est surprise mais je lui dis que si je ne pars pas immédiatement, je ne pourrai plus le faire et... demain... travail.

Ouf ! je regagne mon lit avec un bonheur évident mais je me pose des questions au sujet de mon frère...

Le 5 mai 1972 est né Laurent, le frère de Fabienne, le deuxième enfant des "Cri-Cri".

Un jour où je déjeunais chez eux, la petite Fabienne trouvant sa mère trop occupée par le bébé, est venue se faire câliner par son père.

Christian a pris sa fille et il l'a fait sauter sur ses genoux. Ils ont causé longtemps ensemble, tant de tendresse passait entre eux !... La petite riait aux éclats.

Fabienne adore toujours son père mais... ne vous y méprenez pas, elle a autant d'amour pour sa mère !

Ce doit être cette année-là que la famille a entrepris de repeindre les volets de notre maison de trois étages plus la réfection de l'appartement des parents.

En un week-end ou deux, tout a été fait. Je revois dans ma mémoire mes neveux et nièces sur l'échafaudage. Je revois Maryse refaire le plafond de la salle à manger du rez-de-chaussée. Je revois mes frères, pistolet à peinture à la main ; pas pistolet à balles... soyez tranquille.

Mon rôle personnel était d'héberger les parents puisque l'on s'activait chez eux. Même leur tapisserie a été changée, bois de rose... Je la trouve très chouette. Il est vrai que j'ai eu aussi pour tâche de nettoyer les vitres des fenêtres, fenêtres trois fois plus grandes que la moyenne... J'exagère un peu... disons deux fois et demi.

Bref ! c'était formidable ; tous ont participé et je parie que les Champagneulois ont approuvé !

Depuis 70 j'avais donc pris l'habitude de passer des congés à Mentol, soit une semaine en mai, trois semaines en septembre.

Monsieur Ferdinand se réservait de me trouver une chambre ou un studio. Suivant les cas, je faisais ma "bouffe" ou je ne la faisais pas... ce qui était beaucoup plus reposant et, bien entendu, je prenais mes repas au restaurant.

J’en avais trouvé un qui me convenait à merveille. C’est assez curieux ça mais quand un homme s’asseyait à côté de moi, trois fois sur cinq, il trouvait le moyen de me raconter sa vie, comme si elle m’intéressait !...

La plupart était honnête ; j’ai bien dit la plupart car cela n’a pas toujours été le cas.

- Que faites-vous ce soir ?

Après cette phrase, j’avais compris et j’essayais de m’en... débarrasser avec des raisons valables. Non pas celles très connues comme :

- On m’attend...

- Je suis prise...

J’essayais plutôt de les mettre en face de leurs responsabilités, genre : Votre famille vous attend !

Ça !... ce n’était pas la bonne réplique car, au restaurant sans famille c’est qu’ils avaient déjà vécu un drame.

Bref ! j’arrivais à me tirer des mauvais pas ; cela amusait la patronne du restaurant ; elle voyait le manège.

Je commençais à faire des progrès en natation et les massages me faisaient du bien, cependant, j’étais toujours... sur mes gardes comme on dit.

Un jour, Monsieur Ferdinand m’annonce qu’il doit se rendre dans ma grande ville pour y passer un examen de santé. Pourrais-je le recevoir chez moi ?

Cela ne m’enchante pas. Que va dire la famille ! Mais je ne peux pas refuser, il est incapable de se débrouiller seul, du moins c’est ce qu’il me semble.

Me voici arrivant dans notre maison accompagnée d’un homme.

Il a fallu très peu de temps pour que mon père fasse le tour des appartements.

- Claude amène un fiancé.

Tous sont déçus quand ils apprennent qu’existe une Dame Ferdinand.

J’avais raccourci mes congés et ne pensais pas retourner dans le midi pour deux ou trois jours, mais il a fallu que Maman s’en mêle :

- Mais si, tu repars avec Monsieur !...

S’il y en a un qui a bien ri, c’est bien Monsieur Ferdinand !...

Peu à peu, je connais mieux Irène et... le chien. Nous devenons de bonnes amies si bien que l’an prochain je la recevrai à Champagneul en même temps que son mari car il a eu souvent besoin des hôpitaux de ma grande ville.

Cela me faisait dire :

- Ferdinand, Irène, le chien et moi.

J’ai beaucoup aidé Irène à repeindre leur cabanon car je ne craignais pas de grimper sur le toit. C’était un véritable amusement et combien de repas j’ai partagés avec eux ! Leur campagne n’était pas grande mais ça embaumait tellement !... Les fleurs s’y trouvaient à leur aise.

Irène aime toujours ses roses, ses pivoines, ses freesias, ses violettes, ses iris, ses forsythias, ses giroflées, ses..., ses...

J’ai toujours eu un "béguin" pour les giroflées.

Il y avait quelques agrumes ; oh ! il n'y avait pas de quoi en remplir des paniers mais ils aimaient et moi aussi, voir la première fleur d'oranger, de mandarinier, de citronnier et aussi les olives se noircir sous le soleil. C'était agréable.

La plupart de leurs amis sont devenus mes amis, d'ailleurs on se retrouvait à la plage.

Une journée pluvieuse de mai, avec deux de ses clients, nous avons quand même pris notre leçon. C'était à qui serait le premier dans l'eau. Lui était chauffeur de bus dans la capitale et elle, infirmière.

Si un jour ces lignes leur tombent sous les yeux, qu'ils sachent que je et... que nous... les aimions bien.

Quel fou rire nous avions pris ! J'ai l'impression que nous avons nagé beaucoup mieux que sous le soleil... facile à deviner... sous l'eau, on ne se mouillait pas.

Il y avait aussi Maurice et Germaine. Avec Maurice, nous n'arrêtions pas de nous faire des farces. Le jour où mes chaussures se sont trouvées remplies de graviers, le lendemain se sont mes poches pleines de sable que j'ai vidées dans leur appartement. Ça fait plaisir n'est-ce pas !... d'avoir à nettoyer à fond, la veille du départ !...

Il y avait aussi Pierre et Madeleine. Si vous vouliez déguster une bonne tarte aux pommes, il fallait aller chez Madeleine. Il n'y a bien qu'elle sur cette terre pour réussir pareille gourmandise !...

Aussi Papy, Mamy et leur petite fille Aurore. Aurore est la plus jolie enfant que je connaisse.

L'idée me vient que j'achèterai bien un appartement pour y passer ma retraite ; en fait, cette idée-là je l'avais depuis Cannes, si l'on peut dire et, machinalement, j'en parle à mes amis.

En ce mois de mai, Monsieur Ferdinand me fait rencontrer un directeur d'agence immobilière.

- On construit un immeuble accolé au plateau, il reste deux "F2", voulez-vous les visiter ?

- Oui.

Effectivement l'endroit me séduit. La vue depuis la cuisine et la chambre : un mur de soutènement. La vue du séjour avec balcon : les toits des maisons de la petite ville ; autrement dit, elle est à mes pieds avec ses rues, son chemin de fer ; à gauche, une "langue" du plateau avec verdure ; sur la droite, plus au loin, la montagne et, au-devant : la mer, encore la mer, les barques de pêche, les gros navires.

Qu'est-ce que cela me plaît ! Je demande une... nuit de réflexion. Je fais mes comptes, je vois ce qu'il m'est possible d'emprunter et voilà... c'est oui.

Le lendemain l'acte est signé. Mon "F2" est au premier étage et il y en a quatre plus un entresol. Au rez-de-chaussée, garages, caves, parkings et... chemin privé.

Il faudra attendre deux à trois ans avant de m'y installer sommairement, juste le nécessaire pour les vacances.

"Le Grand Bleu" c'est son nom, curieux car il est peint en vert mais vert très clair, pas vert prairie, ni vert pomme.

Je sens que Monsieur Ferdinand y viendra facilement, que les massages ne se feront plus chez lui et cela m'ennuie un peu car il me semble que parfois il me fait avoir des positions qui me paraissent un peu érotiques et je me sens très féminine. Je réagis vite, trop vite à mon goût et il est vrai que je ne lui déplais pas mais je ne dois pas être la seule dans ce cas-là.

Un jour, Irène me dit :

- Je vous prête mon mari mais pas à Champagneul.

Je suis un peu soulagée. L'idée m'est venue d'arrêter, malgré tout le bienfait qu'en éprouve mon corps. Mais, si je... coupe les ponts, je sais qu'il ne pourra plus se faire soigner dans ma grande ville car il n'y a qu'un service ophtalmologique où l'on sait soigner les yeux. Ce n'est pas un homme à rester seul quelque part, il lui faut tout son monde et, des périodes, j'en fais partie.

Que la vie est compliquée !... Et encore plus que ça...

Ce doit être en 72/73 qu'un travail supplémentaire m'échoit. Il était prévu depuis longtemps mais voici le moment de l'assumer.

Je ne vais pas vous expliquer ce que c'est dans le détail car, bien sûr, vous n'avez pas besoin de tout savoir...

On me donne deux personnes pour m'aider. Pour l'une c'est facile ; elle nage dans les chiffres. Pour l'autre, c'est moins évident car ce n'est pas son domaine. En plus, elle est très près de la retraite et elle apprend la science de l'astrologie. Quand elle m'en parle, je l'envoie un peu sur les roses... comme on dit, mais elle insiste et elle me raconte ce qui se passe sur terre à cause de l'influence des astres. C'est vrai, je suis obligée d'acquiescer.

Elle sait d'avance si, par exemple, un train sera en retard gare de Lyon ; elle sait d'avance que des fermetures éclair vont craquer.

Un soir, je passe chez ma belle soeur Agnès :

- Je répare le pantalon de Béatrice, la fermeture éclair a craqué, jamais cela n'arrive...

Je le savais... fut ma réponse.

Elle reste interloquée mais Madame Simone me l'avait dit le matin même.

Quand mon poste de radio annonce que le train gare de Lyon n'aura plus de retard car la ligne est réparée, Madame Simone me dit :

- Ce n'est pas possible, rien n'a changé dans le ciel.

En effet, deux jours après l'information est démentie.

Je commence à prendre tout cela au sérieux et, quand elle me fait mon thème, tout est exact.

Revenons au travail spécial. Il n'avance pas vite ; cela concerne la paye du personnel et presque chaque personne est un cas.

Si le vendredi, je donne une indication sur la façon de traiter tel service, le week-end, chez moi, ma tête travaille.

- Madame Simone, pour ceux-ci il faut faire de cette manière...

Ou bien

- Pour celui-là, il faut faire autrement.

- Mais vendredi, vous m'avez fait faire exactement le contraire !

- Je sais mais ce week-end j'ai réfléchi...

- Bien mais il faut que je recommence ?

- Eh oui !

Vous vous imaginez combien de petits pas il a fallu faire pour avancer avec justice !... Je dirai même "justesse".

Une fin de matinée, le Directeur... du moment, vient dans mon bureau :

- Mademoiselle, il n'est pas fini ce travail ! Vous en mettez du temps !

- Non Monsieur, ce n'est pas terminé car, par exemple, pour tel service, chaque personne est un cas.

- Mais non, il y a une règle, elle est la même pour tous, il n'y a qu'à... il n'y a qu'à...

- Non Monsieur, ce n'est pas possible. Voici donc le cas de celui-là... voici le cas de celui-ci...

Le week-end, chez moi, je réfléchis ; j'en arrive à donner des contrordres.

- Mademoiselle on ne réfléchit pas seule !

- Avec qui voulez-vous que je le fasse !... Qui est au courant de ce qui s'est passé ici il y a vingt ou trente ans ?

- En tout cas, vous me devez un apéro...

Il s'en va en claquant la porte et moi j'en ai les larmes aux yeux mais rien ne me fera changer ma façon de faire ou de voir... les choses.

Une dizaine de jours plus tard, le voici à nouveau.

- Mademoiselle, pouvez-vous m'expliquer comment vous procédez pour les messieurs de ce service car j'ai les délégués du personnel dans mon bureau.

Tiens donc... elle est bonne celle-là !...

Je lui explique et... j'ai tout juste. Pas une seule récrimination.

Ouf ! maintenant, qui doit l'apéritif à l'autre ?

Si vous lisez ces lignes, Monsieur, sachez qu'à ce jour je ne désespère pas que vous me l'offriez.

Quelques jours plus tard, dans le bureau de mon Chef de Service, un délégué est venu se plaindre. Il pense, avec raison d'ailleurs, qu'un réajustement n'avait pas été fait.

Je suis présente à l'entretien et il finit par avoir gain de cause, cela l'arrangeait, lui... mais, en ma tête je pensais :

- Bon sang ! il y a quelque chose qui n'est pas très normal ; si on recommence pour ce cas-là, il faut aussi reprendre pour... pour... mais quoi !...

Sacré pressentiment ! Mais qu'est-ce donc !...

Entretien terminé, je me prépare à revenir chez moi, chez moi non... dans mon bureau bien entendu !

La main sur la poignée de la porte, je lance tout de go :

- Si on recommence pour les personnes concernées par ce problème, il faut recommencer pour les personnes concernées par cet autre problème.

Je les regarde tous les deux, ils n'avaient pas pensé que cela irait si loin... mais le Chef tranche :

- Non, on ne peut pas tout recommencer, revoyez seulement le cas des personnes touchées par ce que nous venons d'invoquer.

Ouf ! c'est une chance mais je pense, encore à présent, qu'il y a eu injustice. Il ne fallait rien reprendre, s'en tenir à la règle du jour "J". Il y avait bien assez de cas spéciaux comme ça.

Madame Simone, elle, ne s'était pas fait autant de souci et avec mon autre collègue, il nous a fallu vérifier son travail.

Ce n'était d'ailleurs pas anormal, ce n'était pas son "job" et la personne qui nageait mieux que moi dans les chiffres a fourni un sacré boulot.

Il faut dire aussi que dès qu'elle avait un moment, Madame Simone se plongeait dans les "thèmes". Elle a sauvé ainsi bien des gens, elle en a poussé à faire le saut pour un autre emploi puisque nous étions tous sur... la touche.

Elle se rendait compte si le moment était opportun ou pas. J'ai toujours eu en tête le bien qu'elle faisait même s'il était "extra-travail"... pas "extra-terrestre" bien sûr !

Quelques mois plus tard, une autre filiale va se lancer dans le même réajustement et mon ami d'enfance, Jojo, vient me trouver.

- Dites donc, on me demande d'aller à Thizy pour expliquer ce travail que vous avez fait mais moi je n'y comprends rien, rien du tout.

Effectivement, malgré son grade supérieur au mien, il ne pouvait rien y comprendre... Mais pourquoi ce n'est pas moi qui y vais à Thizy, hein ? Pourquoi ?

J'en ai un peu gros sur le coeur mais je ne sais pas le montrer et à quoi cela servirait-il !

Pas le montrer... pas le montrer... parce que c'est Jojo tout simplement.

Donc, je deviens instructeur et lui démontre tous les cas spéciaux qui pourraient lui être soumis.

Il en est revenu satisfait de son savoir ou de lui-même comme vous voudrez.

Revenons en arrière à cause de ce qui se passe dans la famille.

Fin 72, Michel-Guy croisé dans les escaliers de l'immeuble me dit :

- J'ai mal au dos, qu'est-ce que cela peut bien être ?

- Sans doute des douleurs rhumatismales !...

- C'est ce que l'on pense mais Mado m'a passé des pommades et rien ne me soulage.

- Viens chez moi, je te donnerai la pommade en cas d'effort musculaire. Nous nous en sommes toujours servis au club de montagne ou au club de ski.

- Bien, je vais essayer.

C'est ce Noël-ci ou le précédent... c'est le précédent, Noël 71, que nous avons fêté dans la nouvelle maison de Louis et Marguerite. Il faisait très froid ; des congères de neige obstruaient la grande porte. Louis s'occupait à déblayer et à faire de la place pour les voitures.

A cause de Martine, ils ne pouvaient plus vivre en immeuble, il fallait une maison avec jardin de manière à ce que ma belle-soeur puisse sortir le fauteuil roulant de sa fille.

Quel mérite de s'occuper de cette enfant avec autant d'amour et de tendresse ! C'est certain que toute Maman en aurait fait autant ; n'importe laquelle de nous dans la famille, mais Marguerite, après le désespoir bien compréhensif, a su retrouvé le sourire.

C'est curieux comme on peut être faible et fort en même temps... Ce doit être cela l'état de grâce !

Bref ! à dix kilomètres environ de Champagneul, les voici installés ; la maison est grande et Louis a aménagé comme il aime le faire.

On s'y retrouve donc tous l'après-midi de ce Noël jusqu'à tard dans la soirée.

Chacun a apporté un cadeau confectionné par lui-même. Nous avions pris cette décision environ quinze jours avant la fête alors je préfère vous dire qu'il a fallu faire vinaigre...

Pour ma part, j'ai confectionné un coussin, coussin de forme ronde. Le décor : simplement des bouts de tissu de plusieurs couleurs coupés en losanges. La pointe au milieu bien entendu et deux côtés qui vont en s'évasant. Un gros bouton dans le milieu pour cacher les raccords. J'étais assez contente de moi.

Tous les paquets ont été tirés à la ligne. Vous pensez si les enfants ont aimé !... et les adultes aussi.

Mon coussin s'est trouvé au bout de la ligne de Marguerite. Pour ma part, ce fut un napperon crocheté par sa Maman.

Papa avait confectionné un jeu de dés ; deux dés assez imposants me semble-t-il. Maman, des chaussettes pour nouveau-né qui serviront sûrement un jour prochain.

Il y a eu un jeu de dames, un jeu de quilles, des peintures, etc... Beaucoup de dons se sont révélés.

Les enfants, du moins les plus petits, avaient leur quartier à eux, leur pêche à la ligne à eux quoi ! Avec des jouets achetés.

Après la bûche et d'autres choses délicieuses, pour la soirée nous avons confectionné des sandwiches.

Pour les autres Noël dès que Maman, à cause de l'âge et aussi de notre nombre, ne s'est plus sentie la force de nous recevoir à déjeuner, c'est ma soeur qui avait pris la relève et l'on se réunissait à l'heure fixe de quinze heures.

Chacun y contribuait bien sûr !

Au long des ans, ces dames avaient appris à connaître les hommes. Autrement dit, on pouvait discuter de tout sauf... sauf de la politique.

Je me souviens qu'une fois nous nous étions passés une consigne : si on entend parler politique, vite l'une de nous se mêle à la discussion et vite, fait changer de sujet.

Le manège avait réussi et cela s'était terminé par des rires et... des chansons.

Que de délicieux souvenirs !

Après Noël 72, le premier jour de l'an 73, la maison se vide. Comme les autres années, chacun part dans la belle-famille. Pour ma part, les parents montent au troisième ou, quand Papa ne peut plus monter les escaliers car il souffre de ses jambes, je descends au rez-de-chaussée.

Michel nous annonce qu'il se présente aux élections législatives des quatre et onze mars. Il se présente dans la circonscription où il est prof. de lettres.

C'est vrai qu'il est très engagé syndicalement, Daniel aussi...et il pense que mettre un "pied" dans le système peut faire changer bien des choses.

Si des gens honnêtes et droits comme lui n'avaient pas peur des responsabilités, le monde deviendrait meilleur, ça c'est sûr !...

Cependant il a de plus en plus mal au dos et s'il mène sa campagne électorale, il a besoin des copains pour poser les affiches. Entre nous, ils lui doivent bien ça !...

Et c'est la catastrophe. Mado le fait hospitaliser d'urgence ; son mari ne tient plus... debout. Pourtant, le médecin traitant, celui de la famille, ne voit pas ou ne veut pas voir la réalité.

Qui pourrait la voir d'ailleurs !... Avant qu'il ne parte, je m'aperçois que ses jambes ont des grandes marques bleues.

Au travail et devant les secrétaires, j'ai cette réflexion :

- Quand quelqu'un a des grandes marques bleues dans les jambes, que cela veut-il dire ?

L'une d'elle, veuve, me répond :

- Vous savez, ce n'est pas bon du tout mais c'est qui ?

- Mon frère Michel-Guy.

Je regagne mon bureau, angoissée. Bien sûr que ce garçon a toujours pensé qu'il avait un cancer !...

Bien sûr qu'il a pris toutes ses dispositions au cas où !... Même une assurance vie, même une assurance orphelins, même... même...

Isabelle aura bientôt onze ans, le quatrième tout juste trois ans passés.

- Mon Dieu ! S'il Vous plaît, il faut qu'il s'en sorte. Mon Dieu ! Mon Dieu !

Ma belle-soeur reste auprès de lui ; sa soeur a pris les enfants.

Le dimanche suivant, vers midi je crois, je reçois un appel téléphonique :

- Ici le Docteur qui s'occupe de votre frère. Comment êtes-vous avec votre belle-soeur ?

- Mais très bien, pourquoi ?

- Pouvez-vous venir ? Elle a eu un malaise, on a du mal a la remettre sur pieds.

- Je descends de suite.

Je préviens Daniel et nous partons tous deux.

Le médecin nous attend :

- Le Professeur a prévenu Madame, entre deux portes, que son mari était perdu et elle fait une crise de tétanie.

Il nous faut avaler ça ! Notre décision est vite prise, Daniel va ramener Mado et moi je resterai vers mon frère.

La veille, elle lui avait amené ses enfants ; je me trouvais présente et je le vois encore leur caresser la tête, Isabelle revenait, toute heureuse, d'un séjour à la neige.

Ma soeur prendra Mado chez elle et nous, les autres, nous nous organisons pour être près de Michel jour et nuit. Nous faisons des tours de garde.

En dehors du travail c'est facile quoique personnellement on me laisse "libre" et je prends un peu sur mes horaires.

La nuit on se relaye environ toutes les trois heures. En fait, trois heures de repos, par expérience, c'est valable mais il est vrai que quinze jours comme cela, nous sommes plusieurs à nous être offerts un petit accident de voiture sans gravité.

Daniel organisait le roulement et, d'un jour à l'autre, cela pouvait changer ; c'était suivant les disponibilités.

Un jour, je me souviens, il y avait une heure de battement, de onze heures à douze heures car moi j'arrivai à midi, cela permettait que je lui donne son repas.

Le Curé de notre paroisse s'est offert. Quand je suis arrivée et que j'ai vu Monsieur le Curé avec Monsieur le Vicaire qui était un très grand ami de Michel, les larmes me sont montées aux yeux.

Vite refoulées... il ne faut pas que mon frère s'en aperçoive.

Monsieur le Curé est resté avec moi jusqu'à ce que la "relève" arrive.

Sur le trottoir, nous n'avons pas pu nous dire au revoir, nous nous sommes embrassés... tout simplement.

Le week-end, il m'est arrivé de lui faire sa toilette. J'avais remarqué le manège des aides-soignantes ; elles se servaient de deux cuvettes et j'avais trouvé cela peu pratique. Donc, pour ma part, étant près du robinet d'eau chaude, j'ai entrepris la toilette sans cuvette, d'ailleurs je pouvais passer le gant éponge bien savonné jusqu'à la taille.

Quand je rince le gant, une petite voix me dit :

- Dépêche-toi, j'ai froid.

Eh oui ! j'en aurai toujours le remords, toujours... toujours...

Pour sa toilette intime, il s'est laissé faire comme un petit enfant. Ça c'était l'humilité de Michel.

Mon Dieu ! que c'est dur de s'apercevoir que son petit frère est redevenu "mon petit frère" ! Comme si le temps était effacé. Toute son enfance est revenue en ma mémoire.

Quand il m'a dit : "Je te vois double", vite je suis allée prévenir le médecin. De suite, il a été dans la chambre et lui a fait fermer un oeil puis l'autre oeil.

- Ce n'est rien Monsieur, c'est le traitement. Je vais vous faire apporter vos lunettes de soleil, on bouchera un verre en attendant que cela se passe.

C'est donc ce que j'ai fait mais, en aparté, il m'a dit que le cancer atteignait le cerveau. Je savais que toutes les glandes étaient atteintes ; je savais que quand il a commencé à se plaindre, déjà il avait une côte rongée.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que c'est dur... Il faut l'apprendre aux parents et personne n'a ce courage pourtant il fallait les prévenir.

Finalement, Pierre-Jean l'a fait avec autant de ménagements qu'il était capable.

Maman a toujours dit :

- C'est comme si j'avais reçu un coup sur la tête.

Mais avant , je les vois un après-midi de week-end arriver tous deux à l'hôpital.

Comment ont-ils fait ? Papa marche si mal...

- Nous avons pris trois cars et nous voilà. Vous, vous ne voulez pas nous amener... (et pour cause).

J'étais en conversation avec le médecin ; il me prévenait du nombre de jours qu'il restait à vivre à Michel.

- Docteur, ce sont les parents, ils ne savent pas.

Quel brave homme ! Quelle délicatesse ! Plein d'attention et plein de compréhension il leur dit :

- Nous n'avons pas les résultats de tous les examens.

- Mais enfin ! il s'en sortira ?

- A ce jour, nous ne pouvons pas nous prononcer.

Sa chambre était remplie de fleurs. Il aimait tellement les fleurs ! Les plus simples, pour lui, étaient encore les plus belles. En rentrant de ses cours, il faisait très souvent un détour dans la campagne pour cueillir un bouquet pour sa femme.

Ce samedi, un couple se présente. Ils avaient rendez-vous car c'est Michel-Guy qui devait les préparer à leur mariage.

Il s'est levé ; on l'a installé dans un fauteuil. Je me suis retirée et, peut-être au bout d'une heure, quand ils sont ressortis, ils ont eu cette réflexion :

- Michel n'est pas malade ! Il a une bonne grippe c'est tout.

J'ai serré les dents et, revenue auprès de lui, il était vert ; j'ai vu la mort sur son visage.

Il a pris sur lui pour ne pas effrayer ces jeunes.

Il était fort, Michel-Guy, dans sa faiblesse.

Le lendemain, il commençait par moments à entrer dans le coma. Quand il en sortait, il disait :

- Que m'est il arrivé ?

- Mais rien Michel, tu t'es endormi.

Tellement de monde à la porte de sa chambre ! Tellement de famille et d'amis qu'un jour le médecin a mis une infirmière en faction avec ordre de ne laisser entrer que deux personnes à la fois.

Monsieur, si vous lisez ces lignes, que le Seigneur vous bénisse et vous rende en bienfaits tout ce que vous avez fait pour mon frère.

Les parents sont revenus bien sûr et Michel leur a dit :

- Pour Pâques je serai tout seul.

Réponse de Papa :

- Non Michel, tu seras avec nous.

Je n'étais pas présente quand cela s'est passé.

J'avoue qu'en fin de semaine, je suis allée voir Madame Simone :

- Pouvez-vous me faire le thème d'un homme né un dimanche à quinze heures, le 3 mai 1936 ?

- Tout de suite...

- Oui, s'il vous plaît.

- Bien, je regarde ; en amour...

- Cela ne m'intéresse pas.

- Question travail...

- Cela non plus ne m'intéresse pas.

- Alors que désirez vous savoir ?

- Question santé...

Elle regarde de très près ; j'ai envie de dire : sur toutes les coutures... puis elle répond :

- C’est tellement noir que je me demande comment il ferait pour s’en sortir !...

- Je le savais.

- Mais qui est-ce ?

- Mon frère.

- Si je l’avais su je ne vous l’aurais pas dit.

- Oh ! peu importe... Je sais qu’il n’en a plus que pour quelques jours.

En vérité, j’ai dû chercher un espoir et en même temps, j’ai testé Madame Simone.

Ce dimanche soir, dimanche des Rameaux, Daniel accepte l’offre d’un copain qui se propose pour un tour de garde le lundi matin vers six heures.

Cette nuit-là, nous ne nous sommes pas éloignés de mon frère sauf ma soeur bien sûr ! qui soignait Madeleine.

Elle allait mieux ; son médecin la "dopait" pour lui permettre d’assister à l’enterrement de son mari.

Quand je dis "dopait", ce n’est évidemment qu’avec calcium, magnésium et que sais-je encore...

Quand s’est présenté le copain, je lui ai glissé à l’oreille :

- Vous pouvez rester si vous le voulez mais nous, nous ne partons pas ; Michel est dans un coma profond.

Il n’a pas voulu me croire, c’était trop dur ; il s’est approché bien près de son ami et a hurlé :

- Bon Dieu ! Michel, mais réveille-toi... Réveille-toi donc... Tu n’as pas le droit de nous laisser.

Je ne suis pas très sûre de la parfaite exactitude de ces mots mais c’est ce qu’il a voulu dire. Cela nous a cogné aux oreilles et nous a fait mal.

Nous avions mal non seulement pour nous mais pour sa femme, ses enfants, les parents et en plus pour les copains.

A sept heures s'en est allé ; c’était le lundi 16 avril 1973.

Pourquoi me semblait-il qu’il partait sur un cheval blanc chevaucher les nuages ! Mais pourquoi ! Ses cheveux blonds au vent, son visage apaisé, le départ de sa souffrance... à présent, il était hors de notre portée ; j’en avais... nous en avions conscience...

Madeleine, Marie-Thérèse ont pu venir le voir avant que l'on dépose son cercueil dans l’église de Champagneul.

Ces dernières années, beaucoup de décès de tantes, d’oncles que nous aimions bien. Michel avait été seconder son oncle quand tante Pauline avait rejoint Notre Seigneur car c’était chez eux que Maman l’avait placé pendant la guerre et Michel était quelqu’un d’une grande sensibilité, quelqu’un qui mettait les gens dans son coeur et ne les en sortait pas.

Pourtant, son départ à lui nous semblait à tous, injuste. Sa vie n’était pas terminée, il n’avait pas encore élevé ses enfants ; il laissait ce soin à son épouse.

Il n’avait pas terminé son métier d’homme politique, il était seulement ébauché... oui... seulement !

Il y a une chose à laquelle je ne pouvais pas répondre.

Au dire des médecins, le cancer était parti des poumons. La façon dont il est mort l'a laissé supposer.

Michel fumait, fumait beaucoup trop ; effectivement c'est sans doute le tabac qui nous l'a enlevé.

S'il avait su que cela était mortel il n'aurait pas fumé, du moins... pas autant.

A cette époque, il n'y avait pas de campagnes antitabac. Depuis, bien sûr ! mes autres frères en ont pris conscience et... tabac... cigarettes... terminé.

Mais pourquoi ressentait-il en lui, depuis plusieurs années, son départ de cette façon ou du moins à cause d'un cancer ! Oui, pourquoi !

Rappelez-vous, Maman était pareille mais elle, on l'a sauvée, elle ne fumait pas elle, mais Papa... si.

C'est le jeudi, le Jeudi Saint qu'ont été célébrées les funérailles.

Comment oublier cette célébration !... C'est impossible, oui... impossible.

Tant de fleurs autour du cercueil !

Pour notre part, nous avons voulu une croix, une croix de fleurs le recouvrant entièrement. Ce ne sont pas des fleurs ordinaires ou plutôt si, c'était des petites fleurs telles qu'il les aimait ; des marguerites, des freesias, des..., des...

C'était bien le dernier cadeau que nous pouvions lui faire.

Tant de monde ! L'église venait d'être agrandie par Jean et Louis, une tribune en pente descend presque jusqu'au choeur. Sur les côtés et au plafond, des lattes de bois vernies. Il en tenait et... il en tient du monde...

Cependant, des gens sont au milieu des portes et d'autres ont dû rester au-dehors.

Nous avions préparé la Messe, plutôt Madeleine avec le copain prêtre.

Nous avons chanté, nous, la famille, de toute notre force. Nous voulions entraîner l'assemblée car ce que nous avons vécu est pour moi et... pour tant d'autres, une envolée au Ciel.

Mado avait mis un costume marine, elle aurait aimé le costume rouge parce que c'est celui que Michel lui préférait mais sa Maman l'en avait dissuadée.

Isabelle et Rémi étaient présents, ils ont voulu y assister :

- C'est notre Papa, ont-ils dit...

Ils ont déposé sur son cercueil un bouquet de fleurs, des ficaires cueillies dans leur champ.

L'homélie dite par le copain prêtre, je peux vous la livrer, je l'ai sous les yeux.

"Jeudi Saint

L'amitié parfois est écrasante.

Aujourd'hui, l'amitié de Michel et de Madeleine me laisse la charge de la parole ; mais je voudrais dire des mots très silencieux, qui ressembleraient comme un frère à ce qu'est devenu Michel pour nous : un silence. Je voudrais laisser parler le coeur : si possible le vôtre, parents et amis qui êtes là dans une présence muette et grave, le mien, bouleversé et cependant apaisé.

Nous avons entendu l'Evangile, Parole qui suffirait à nous introduire plus avant dans l'espérance et qui pourtant ne suffit pas, car c'est d'abord Michel qui, mystérieusement nous fait signe. Ou alors, c'est bien le Christ, mais par Michel.

Je voudrais redire quelques visages de Michel, non pas pour évoquer des souvenirs, non pas pour que nous restions fixés sur l'absence et le passé, mais pour apprendre à VIVRE.

Michel, c'est d'abord l'action, une passion pour l'homme. Sa lutte pour la justice, sa présence politique au sens le plus noble du mot, la rigueur et parfois l'excès de sa réflexion étaient impressionnantes.

Une vigilance sans faille. Et pourtant, le caractère inébranlable et même la véhémence de ses paroles cachaient sa fragilité. C'était un timide et il avait dû passer par dessus cette timidité pour prendre le parti des humiliés. Le choix pour lui était fait : impossible de revenir en arrière.

Je sais qu'il lui fallait le courage et l'amitié de ses camarades, de vous qui êtes ici, pour pouvoir tenir. Cette passion pour l'homme le brûlait, l'a brûlé. Mais ce n'était pas une passion aveugle, c'était un don, le don de sa vie.

Surtout Michel tenait à ce que l'oeuvre entreprise soit continuée par d'autres. L'effacement fait partie de la passion et la mort de Michel en est le dernier acte.

A nous maintenant, de VIVRE.

Michel est aussi la tendresse. Tous ses parents, tous ses amis le savent et plus encore Madeleine, Isabelle, Rémi, Hélène, Guillaume. Même si, comme il le disait par boutade sur son lit d'hôpital "La pudeur est un sentiment bourgeois" je n'évoquerai cette tendresse de Michel qu'avec infiniment de pudeur. La tendresse pour la vie, pour les choses, pour les êtres. Chérir, aimer, c'est cela être un homme.

La tendresse de Michel n'avait rien d'une faiblesse, c'était une tendresse virile, exigeante et simple. Un amour qui ne payait pas de mots. Un seul exemple : Michel qui se laissait volontiers emporter par la parole, savait écouter ses enfants. Sans la tendresse, l'action peut être une pure violence, ou une fuite. Avec la tendresse, l'action est une force. A nous maintenant d'AIMER.

Michel, enfin, c'est la FOI. Et il vouait une reconnaissance discrète mais étonnante à sa famille, à ses parents d'abord qui lui avaient donné la FOI. Son merci pour eux, c'était sa vie. Son christianisme n'était ni moralisant, ni prédicateur mais humain et vrai. Sa mystique, car il était mystique, n'avait rien d'un sentiment pieux, et sa communion à Jésus-Christ l'inspirait, silencieusement, plus que toute idéologie. Elle l'arrachait à sa famille et à lui-même pour le conduire à ses frères.

"Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis".

A nous maintenant de CROIRE.

La mort de Michel n'est pas absurde. Nous ne la comprenons pas, nous l'acceptons mal, nous en souffrons, nous en pleurons, mais elle n'est pas absurde.

Elle nous invite à vivre, elle nous ouvre une voie, elle nous mène vers une espérance nouvelle. Le Christ nous dit, Michel nous dit : "Je m'en vais, mais que votre coeur ne se trouble pas ; vous ferez des oeuvres plus grandes que les miennes".

Notre tristesse ne peut pas nous enlever l'espérance. Michel est présent, Michel est vivant. Non pas comme un souvenir, mais parce que nous allons vivre.

Là-bas, près de la maison qu'il aimait, dans le jardin, il faudra planter des fleurs, beaucoup de fleurs.

Les fleurs de la vie et de l'AMOUR."

Cette homélie nous a fait comprendre, aux parents, à ses frères, à ses soeurs qui était cet homme !

A la fin de la Célébration, nous avons chanté : "Le monde meilleur".

On chantait tous, on pleurait tous.

Une collègue m'a dit :

- Mais comment avez-vous fait ? Pourquoi tant de femmes pleuraient ?

La réponse fut simple :

- Nous voulions l'accompagner dans le monde vraiment meilleur et si les femmes pleuraient c'est qu'elles sont plus sensibles.

A la sortie, un de ses copains, Chef de Personnel m'a révélé :

- Michel nous disait toujours : "Dans vos réunions de comités d'entreprises ou autres, pensez à l'homme ; il n'est pas une machine ni un pion. Je vous en prie, pensez à l'homme".

  Maintenant qu'il n'est plus là, je crois que ce sera plus fort qu'avant, je ne pourrai jamais l'oublier.

Dix neuf ans ont passé et il me semble que c'était hier. Dans une éternité, il n'y a ni hier, ni aujourd'hui, ni demain.

Et c'est dimanche, le jour de Pâques. Toute la famille se rend au cimetière sauf Mado et les enfants, pour quelque temps dans sa propre famille.

Nous prions autour du caveau où il y a déjà mon parrain, Grand-Mère, Georgette et, subitement, Papa en pleurs lance ces paroles :

- Pardon Michel, je n'avais pas compris tout le bien que tu faisais, je croyais que tu passais beaucoup de tes soirées à t'amuser, je ne savais pas, mon fils, qui tu étais ! Pardon.

Bravo Papa d'avoir pu le dire. Nous avons terminé la soirée chez Marcelle, une collègue amie, d'un coeur aussi grand que celui de mon frère.

Et moi je me pose toujours cette question :

- Où est-il ?... Que fait-il ?...

Une quinzaine de jours passent et Madame Simone m'invite à un colloque de Madame Holley dans la grande ville.

Le thème en est : "La vie après la mort".

Il est vingt heures trente, vais-je me décider à y aller ! Je suis si fatiguée, et pourtant j'ai l'impression que quelqu'un me pousse.

Je n'ai pas regretté. C'est là que j'ai commencé à "saisir" le corps biologique, le corps psychique, le corps spirituel. Dieu nous habite et c'est en nous-mêmes qu'il faut le chercher.

L'Esprit vit, là, près de nous.

Je me sens plus rassérénée même si encore aujourd'hui, en écrivant toutes ces lignes, la douleur est aussi vive.

Mais la vie a repris ses droits et chacun garde le sourire pour éviter de faire de la peine à l'autre. Maman ne pleure pas devant Madeleine et Madeleine ne pleure pas devant Maman.

Mado a reçu, entr'autres, une lettre de la Maman d'un élève lui apprenant que pendant une année Michel est allé donné son cours à son fils obligé de garder la chambre, et cela sans accepter aucun argent.

Un autre, un élève, lui a écrit que son mari était bien le seul prof qui accepte la discussion et qu'il était le seul à l'avoir encouragé, sans lui il n'aurait pas pu avancer.

Oui, on est grand dans l'humilité. Quelle leçon il nous laisse, il me laisse !

Pierre, le fils de Maryse et José est né le 6 mai 1973.

A ce moment-là, le couple habitait l'appartement de Louis et Marguerite.

Si Céline nous amusait avec ses airs de petite bonne femme... Par exemple : son petit panier à la main, elle descendait au rez-de-chaussée et disait :

- Je vais faire mes commissions.

Sachez qu'elle n'avait que deux ans.

Pierre, lui, avait trouvé le bon système pour s'endormir. Il se massait la tête. Comment ? Quelle bonne question !

Non, il ne se servait pas de ses mains, il n'était qu'un bébé mais l'oreiller en faisait office. Droite... gauche... gauche... droite... droite... gauche... jusqu'à ce que le sommeil interrompe son "DO.IN".

Un matin, Papa dit à José :

- Pierre est-il malade ?

- Mais non.

- Pourtant vous l'avez promené dans son berceau toute la nuit !...

- Mais non, nous ne l'avons pas promené...

Finalement, la lumière se fait dans l'esprit de José :

- Je comprends, Pierre a l'habitude de masser sa tête sur son oreiller pour faire venir le sommeil, alors chaque fois qu'il s'est réveillé, il a recommencé son manège. D'ailleurs, ce matin le berceau était à l'autre bout de la chambre.

Sacré Pierrot, va ! Et mon père a bien ri, à défaut de n'avoir pas bien dormi...

Rien ne lui échappait dans cette maison ou, du moins, pas grand chose !...

Le vingt cinq septembre de la même année naissait Emmanuelle, la fille d'Agnès et Roger. Emmanuelle a été un bébé difficile. Il semblerait... mais je peux me tromper, qu'elle ait souffert de l'attention que sa mère portait à ses petits beaux-frères et belles-soeurs. Cela doit être vrai car les médecins n'ont jamais rien décelé de fâcheux chez ce petit bout de femme.

En tout cas, elle pleurait plus qu'il n'en fallait. Je n'ai rien à dire, moi, car j'en ai fait autant. Même si les raisons n'étaient pas les mêmes, bien malin celui qui sait ce qui se passe dans la tête des bébés...

Un peu plus grande, un jour où avec ma soeur, mon beau-frère et les parents des deux côtés, nous avons dîné chez Agnès et Roger, en Auvergne, vlan ! voilà que Manu commence son caprice sans... sans raisons, du moins nous semble-t-il !

Ma décision fut vite prise.

- Mangez donc tranquillement. Je vais sortir avec la petite, je mangerai après.

Ce fut sensationnel. Nous avons fait le tour du jardin à tous petits pas bien sûr et elle n'a pas arrêté de me raconter des histoires ; en fait, sa vie à elle : les fleurs, les petites bêtes, une mémé voisine et, formidable, j'ai compris tout son jargon.

C'était son besoin à elle, la nourriture l'intéressait moins qu'une oreille ouverte ; j'allais dire : qu'une porte ouverte.

Je ne vous ai pas parlé, ou peu, du mariage de mes neveux, sans doute parce qu'il me faudrait trop de pages et aussi, sans doute, parce que je pense qu'ils ne le voudraient pas et aussi... sans doute... parce que je ne suis pas assez mêlée à leur vie à mesure qu'ils deviennent adultes.

Mais quand même, deux, trois ou quatre mots pour Agnès et Roger.

Ma filleule avait connu Roger en Auvergne puisque je vous ai dit qu'ils y passaient leurs congés d'été.

Quand ils se sont mariés ou du moins peu de temps après la naissance d'Eric, la Maman de Roger est morte, laissant cinq enfants encore en âge d'étudier ; le dernier, en fait, n'avait pas dix ans. La décision du grand frère a été rapide et celle de sa femme aussi.

Ils sont partis en Auvergne vivre en ferme laissant Eric, pour quelque temps, à ma soeur.

Voilà comment une fille sortant tout juste de ses études, devient mère de famille nombreuse. Il y a eu beaucoup de problèmes et beaucoup de soucis ; elle a donné d'elle-même plus qu'elle ne le pouvait et, sa santé s'en ressent. C'est dur de se faire accepter par des enfants qui ont leur mère dans leur coeur, ce qui est normal.

Vers la fin mai 73, quand je retourne à Mentol, mes amis viennent m'attendre à la gare car, pour quelques jours je ne prends pas la voiture, il n'y a pas encore l'autoroute directe et, en voiture, il me faut m'arrêter pour une nuit.

Bref ! mes amis m'annoncent qu'ils m'emmènent en montagne. C'est vraiment gentil de leur part et nous nous arrêtons dans un grand restaurant pour déguster un "Pan Bagnat".

Vous savez ce que c'est... je suppose : une miche de pain tranchée en deux, imbibée d'huile d'olive et recouverte de tomates, d'oeufs dur, de thon, de mayonnaise, de salade verte et, je ne sais trop quoi encore...

C'est bon, bien sûr ! mais j'ai le coeur trop gros pour avaler ça...

Sur mon coeur, il y a le départ de Michel et les larmes retenues. Mais là... là... rien ne les arrête et voilà qu'elles s'écoulent. De gros sanglots me secouent que je ne peux pas arrêter.

Monsieur Ferdinand n'a plus qu'à s'excuser auprès du restaurateur et je ne me souviens pas si c'est lui ou Irène qui a terminé, ou plutôt avalé ce "Pan Bagnat".

C'est ainsi et il faut bien qu'ils comprennent ma détresse...

En début décembre 73, les parents reçoivent un appel téléphonique de Paray-le-Monial :

- Votre soeur est très malade, elle a un cancer de l'estomac.

- S'il vous plaît, pouvons-nous vous rappeler demain ?

- Bien sûr !

Peu de temps passe quand on apprend que c'est la fin.

Mon père se décide ; on ne peut pas la laisser partir sans qu'elle ait revu au moins sa soeur...

Il téléphone à mon cousin Paul :

- Ce soir Pierre-Jean nous emmène voir Tatan Claudia, tu viens avec nous ?

- Bien entendu...

Cette nuit-là, le 10 décembre 73, Maman, Papa, Paul et mon frère seront près d'elle pour quelques heures. Elle est très heureuse car, en plus, ils ont forcé... pour ainsi dire... la porte du Couvent. Elle est partie rejoindre le Seigneur le lendemain 11 décembre 1973 au terme de cinquante ans de profession religieuse.

Nous avons la permission d'entrer pour assister à ses funérailles.

Quand je dis : nous, cela veut dire toute sa famille : frères, soeurs, neveux, nièces, c'est la première fois, mais sûrement pas la dernière.

Mon père aura réussi ce tour de force : une ouverture plus grande des portes d'un cloître.

J'ai en mains une image avec quelques phrases. Entr'autres je lis :

- Ses dernières paroles à sa famille : "Je vous aime tous"

Toujours je me poserai cette question :

- Pourquoi la hiérarchie ecclésiale s'amuse-t-elle à élever des statues de pierre pour des gens, saints sans doute, mais toujours les mêmes, et des gens pas forcément près de chacun pendant que... près de chacun, il y en a par milliers !...

Quand Patrick et Gisèle se sont mariés, début mars 74, le neuf pour être plus précise, j'avais prévu quelques jours à Mentol. Je ne pouvais pas reculer car j'avais à y faire des démarches déjà engagées au sujet de l'installation de mon appartement du "Grand Bleu".

A la fête, il y avait un orchestre et, dans la soirée, un membre de celui-ci a chanté des chansons populaires de son pays ; c'était un africain bon teint.

J'ai dû laisser la fête à minuit car je prenais un train de nuit, couchette réservée.

Le temps d'entrer chez moi, de mettre ma voiture chez elle, de prendre ma valise et voici le taxi devant la porte.

Au mois de juin suivant, se présente à mon bureau un africain de couleur noire. Il m'avait été envoyé par un de nos agents de maîtrise me le recommandant tout spécialement.

- Quel genre de travail vous semble-t-il pouvoir faire ?

- N'importe quoi ! La manutention ne me fait pas peur, je suis fort.

Effectivement, il est "baraqué"... bien musclé pour parler un français plus correct. Il vient du "Dahomey" devenu République Populaire du Bénin.

- Je note votre nom, inscrivez-vous à telle agence intérimaire et, si j'ai une demande d'un atelier, je vous promets de penser à vous.

- Merci, deux mois m'arrangeraient.

Conversation conventionnelle terminée, il a un léger sourire et... tout de go :

- Je vous connais et vous me connaissez.

- Veuillez m'excuser mais je ne pense pas vous avoir rencontré !...

- Si... Patrick...

Ça par exemple, c'est le bel africain qui a chanté des chansons populaires... Etant partie avant la fin de la fête, je ne l'ai pas assez remarqué...

Quelques jours s'écoulent et effectivement j'ai une demande pour le "quai". Il y a besoin d'un homme courageux pour charger ou décharger des camions, ceci dans un certain ordre.

Et voilà ! Zacharie peut travailler. Il le fait si bien que son entourage en est surpris. Il ne regarde pas à rester quelques instants de plus si besoin est. Il ne regarde pas à remplacer ou à

aider quelqu'un de fatigué. C'est bien la première fois que j'ai des compliments pour ce poste-là !

Il avoue à ses compagnons, seulement au moment de son départ, qu'il est prêtre. Sur sa demande, je l'avais caché. Il voulait avoir un peu d'argent afin d'acheter du matériel pour l'école qu'il allait créer dans son pays. Il y repartait à la fin de ses études.

Il est venu me dire au revoir et me remercier, alors je l'ai invité chez moi pour un soir. Le Chef de Gestion a tenu également à lui dire merci et surtout à le connaître.

Je me souviens. Ce soir-là j'ai fait une quiche lorraine (un peu trop salée), une tranche de gigot accompagnée d'épinards. Epinards bien passés à la moulinette, bien égouttés dans un torchon, assaisonnés avec de la crème. Erreur... grossière erreur... Je savais que sa mère cuisait des épinards mais... c'était tout ; ils les mangeaient en feuilles sans assaisonnement.

Bon sang ! pour ce repas, qu'est-ce que j'ai pu passer à côté de la "plaque"... comme on dit. Heureusement que pour lui, comme pour moi, là n'était pas l'essentiel.

Nous avions la même FOI, le même AMOUR de Jésus, le même AMOUR de nos frères.

Qu'est-ce que j'ai pu me régaler de... ses paroles, de... nos échanges.

Il m'a raconté sa vie de petit africain ; son père, trois femmes, les enfants...

De sa mère, ils étaient seulement trois, mais les plus ouverts au monde :

- Un médecin,

- Un prêtre,

- Une soeur se préparant à être jardinière d'enfants.

Vers minuit, il voulait faire la vaisselle, j'ai seulement accepté qu'il l'essuie.

Je pensais : si mon père nous voyait, il en rirait. Moi, petite, très blanche de peau. Lui, grand, très noir de peau.

Quand les esprits s'entendent, on ne voit plus les couleurs. En fait, on ne voit plus que les couleurs de l'âme.

Il m'a fait cadeau d'une cotonnade commandée expressément à sa Maman.

Je m'en suis fait une robe longue à l'occasion d'un mariage et je viens d'en confectionner deux coussins. J'allais omettre de vous dire qu'il lui en avait précisé les coloris.

J'ai écrit "Zacharie mon frère" le 25 janvier 1982 et lui ai envoyé via l'archevêché de Cotonou. Il ai paru dans mon recueil de poèmes "C'est chouette".

Tout ceci grâce à Patrick et Gisèle. Je les en remercie.

En septembre 77, je peux installer mon appartement de Mentol ; du provisoire en attendant la retraite, mais déjà je suis chez moi le temps des congés ; c'est agréable.

Quand à Monsieur Ferdinand, je le vois arriver quand cela l'arrange... pas tout à fait tout de même car il pourrait trouver porte close.

Cela lui arrivait aussi de me demander la permission de prendre un bain, chez lui, il n'avait pas ce confort.

C'était un homme bon de nature mais, sans le connaître, il paraissait plutôt "bougon" et il prenait des colères sans trop savoir pourquoi !... Plutôt pour peu de choses !

Un après-midi, dans sa campagne avec Irène, moi et le chien, il en a pris une belle et Irène s'est mise à pleurer, alors moi :

- Non mais ! qu'est-ce que c'est que ces façons ! A-t-on idée de crier comme ça. Vous ne pouvez pas parler plus gentiment !...

Voici que je me mets moi aussi à pleurer. Alors là, il s'est trouvé bête, idiot si vous préférez. Il entre dans son cabanon et en ressort avec deux mouchoirs en papier. J'en ai pris envie de rire mais, bien sûr, je ne le lui ai pas montré et, ensuite, il a été tout doux pendant toute la soirée.

Au point de vue natation, je commençais à me défendre et à nager où je n'avais pas pied, mais accompagnée soit par Monsieur Ferdinand, soit par Irène.

J'ai pu passer mes deux examens, les premiers, vingt cinq mètre et cinquante mètres. De quoi crier "Hourra !" n'est-ce pas quand on pense que le moniteur de la piscine m'avait dit que je n'y arriverai jamais !...

Je peux bien parler des autres mais moi je peux aussi me regarder car ce que j'ai dans la tête, je ne l'ai pas aux pieds, comme on dit chez nous...

Quand je veux arriver à quelque chose même s'il me faut des années... j'y arrive. C'est d'ailleurs cette tête-là qui m'a sortie de bien des mauvais pas, alors... gardons-là donc telle qu'elle !

Le 11 avril 1974, Papa a eu quatre vingts ans ; le 14 septembre 1974, Maman a eu quatre vingts ans.

Ces quatre vingts ans nous voulions les fêter, mais nous avons attendu exactement le dimanche 9 février 1975 pour le faire.

Le départ de Michel-Guy était trop présent et il fallait que l'on arrive à vivre... ou à recommencer à vivre sans cette présence, sans cette présence ici sur notre terre. C'était si dur pour Madeleine et ses enfants, pour les parents, pour toute la famille. Nous avons donc, malgré tout, préparé cette fête des quatre vingts ans. Cette fois, nous avons décidé de tous nous rencontrer pour un repas au restaurant se trouvant juste en face de chez nous. Nous savions qu'il y avait une grande salle de réception.

Les restaurateurs ont accepté à une condition ou plutôt... trois conditions :

- Primo : La veille, ces dames viendraient éplucher les légumes.

- Secundo : Le matin, ces mêmes dames disposeraient les couverts.

- Tertio : A midi, les plats mis sur table, les mêmes dames s'occuperaient du service.

L'idée nous a vraiment emballées et je vous prie de croire que les épluches - cardons, haricots verts et autres - ont été faites dans une ambiance de gaieté. Quelle bonne occasion pour papoter !... A vrai dire, nous aurions pu en éplucher le double. Le lendemain, à la disposition des couverts, grand conciliabule :

Qui est à côté de qui ! Bonne question n'est-ce pas ! qui en embarrasse plus d'un... plus d'une personne je veux dire...

Pour placer les parents, aucun problème ; ils trônent à la table d'honneur car il y a toujours une table d'honneur !

Le Curé du pays a aussi droit à cette table d'honneur, Tante Jeanne aussi, mon cousin Antoine, prêtre, aussi. Mais qui va-t-on mettre entre Monsieur le Curé et Antoine ?... Encore une bonne question !...

Les jeunes, les moins jeunes, tous placés, reste donc cette place à occuper. Ma soeur, mes belles-soeurs ne trouvent rien de mieux que de m'y mettre.

Ah non ! elles y vont un peu fort...

Maligne, je trouve vite quelqu'un d'autre et je fais un échange.

Bien sûr !... bien sûr !... elles se demandent pourquoi..., me questionnent mais je suis un "mur" et elles n'en sauront rien... même toujours à ce jour.

Vous, vous avez compris, c'est à cause de ce que Monsieur le Curé m'avait dit de... "mon médecin". Après le Messe en l'honneur des quatre vingts ans, les invités arrivent mais qui, croyez-vous, est le premier !... Non, même pas les parents, même pas les Messieurs ou plutôt si, celui que je n'attendais pas... Monsieur le Curé. Mais que fait-il ? Que dit-il ?

- Je vais voir, Mesdames, où vous m'avez placé... Vlan ! quelque chose ne lui convient pas. Il prend le carton de sa voisine de gauche, en cherche un autre et fait échange.

Avec qui, croyez-vous !... Moi, évidemment ! Ma soeur et mes belles-soeurs ne peuvent s'empêcher de pouffer de rire ; lui, doit bien se demander pourquoi !...

Le sort en est jeté, maintenant tous sont là et prennent place, donc moi aussi.

Si je vous disais que mes deux prêtres ont été charmants et de très agréable compagnie, cela vous surprendra n'est-ce pas ! Pourtant c'est la vérité.

Les plus jeunes mais pas les bébés ou les enfants, non... les jeunes gens, les jeunes filles ont préparé un spectacle ; j'allais dire un "pestacle" en l'honneur de Vincent mon petit neveu de dix ans dont le corps a été mis en terre il y aura un mois ; nous sommes aujourd'hui le lundi 30 novembre 1992.

Les petits ont souvent des mots "écorchés" comme on dit et ces mots restent dans la tête des adultes. La soirée se termine donc par le fameux spectacle que nous offrent nos jeunes et nous sommes certains que Michel était parmi nous car mon frère aimait tellement sa famille !

L'AMOUR est présent au Ciel et sur terre.

Le journal du quatorze février nous révèle une photo de la table d'honneur avec ces mots :

- Mr et Mme R. ont fêté leurs noces d'or en 1971. Dimanche neuf février, une grande fête réunissait à nouveau les nombreux membres de cette grande famille. Il s'agissait de célébrer cette fois le quatre-vingtième anniversaire des deux époux que notre journal félicite.

Le 25 mars 1975 est né Cyril, le premier enfant de Patrick et Gisèle.

Quand j'ai connu Gisèle aux Noces d'Or des parents, nous nous sommes surtout rencontrées dos à dos, le derrière à même le sol et les jambes en l'air. Eh oui ! tout bêtement si j'ose parler ainsi, nous étions toutes deux vainqueurs du jeu où l'on tourne autour des chaises.

Quant à Cyril, petit garçonnet, à l'occasion des fêtes de mariage, cet enfant aimait jouer et rire et, évidemment, en faisant le "tourniquet", nous étions tous deux souvent le derrière sur le sol. Telle mère, tel fils ; quant à moi, jouer avec neveux ou petits neveux, c'était une joie.

C'est à cette époque que Jocelyn est arrivé. "Joce" pour les intimes. Il avait trois ans et demi quand Agnès et Daniel ont ramené leur quatrième enfant de l'Assistance Publique.

Pauvre petit bout de chou ! Je le verrai toujours sur les bras d'Agnès devenue sa Maman, avec ses jolies boucles brunes, et la serrant très fort.

Il avait si peur d'être à nouveau... abandonné. Il a une soeur et un frère. Son frère était déjà dans une famille mais Pierrette ne se plaisait pas dans sa "maison d'enfants".

Elle aurait tant voulu venir vivre auprès d'Agnès ; elle a finalement trouvé une famille d'accueil dans la grande ville.

Pour fêter un "Noël", une collègue m'avait donné une poupée ayant appartenu à sa fille. Elle l'avait habillée de neuf et Pierrette a semblé être très heureuse de cette poupée arrivée tout bonnement chez moi.

Fin mars, j'ai passé quelques jours à Mentol. Comme Ferdinand devait passer une visite médicale nous sommes revenus ensemble en nous arrêtant pour une nuit à l'Isle-sur-Sorgue car des amies s'y trouvaient.

Quand je dis Ferdinand, bien sûr cela veut dire : Ferdinand, Irène, le chien et moi.

Que s'est il passé ? Je ne le sais mais à un arrêt, le chien est descendu le premier et il a failli se faire renverser par un chauffard.

Pourquoi est-ce moi qui me suis faite engueuler ?... Allez donc savoir ! Comme si mon devoir était de m'occuper du chien !...

Il va s'en dire que j'en ai eu le coeur gros et je n'ai pas été très gracieuse chez ces dames ; d'ailleurs, tous s'en sont aperçus...

A nouveau au travail et mes amis de retour chez eux.

Peu de temps après cet incident, un matin je m'aperçois, en me dirigeant au bureau, que je ne peux pas faire plus de trois pas sans m'arrêter pour souffler.

Curieux ça... Que m'arrive-t-il encore ?... Je ne peux m'empêcher d'en parler aux secrétaires car, de toutes façons, cela va se voir.

Voici que le Chef de Service arrive et, bien entendu, il est mis au courant.

Patatrac... Il m'ordonne d'aller voir mon médecin et ordonne à Chantal de m'y emmener.

Ça alors, je n'en reviens pas, comme on dit... Mais, de gré ou de force, je dois m'exécuter.

J'arrive quand même à faire admettre que je peux prendre ma voiture.

- D'accord, mais Chantal vous suivra...

Ainsi donc je me retrouve à Champagneul mais encore là... surprise ! mon médecin veut me faire admettre à l'hôpital.

- Mais voyons, je rentre chez moi me reposer et, demain, cela ira mieux.

- Il n'est pas question que vous montiez vos trois étages !

- Je ne vais pas partir ainsi, sans quelques affaires indispensables...

- Mais si, je veux bien ne pas appeler une ambulance, un taxi pourra être suffisant, à condition que je donne mes ordres au chauffeur...

- Alors, pour moi, à condition que je passe voir ma mère...

- Vous direz au chauffeur de vous l'appeler ; interdiction de marcher plus de... trois pas.

Encore une fois, pour une raison inconnue, je me trouve à l'hôpital. Dès mon arrivée... en chaise roulante, comme les vieux et... Service des Urgences.

Pas de lit disponible ; en attendant, me voici, toujours dans ma chaise, en train de tenir compagnie à une moribonde.

Qu'à cela ne tienne ! comme mon problème du moment me suffit, je décide de me fermer les oreilles et les yeux.

Au bout d'une heure peut-être, entrent deux jeunes filles :

- Tatan, qu'est-ce que tu fais là ? Tu viens voir quelqu'un ?...

- Non, je suis hospitalisée.

C'est Nicole, ma nièce, en stage de médecin. Elle prend les choses en main et une heure après arrive sa soeur Bernadette.

Ça c'est chouette ! elle m'apporte ma trousse de toilette, mes pantoufles. Le tam-tam a fonctionné.

Je suis enfin dans une chambre et il est déjà grand nuit quand il me prend envie d'aller aux toilettes. Quoi de mal à ça ? Je vous le demande...

Au retour, à petits pas lents et mesurés, je rejoins ma chambre quand je me fais apostropher :

- Que faites-vous debout ?

- Heu !... Heu !...

- Interdiction de vous lever, vous devez le savoir !...

- Non, personne ici ne me l'a dit.

- Moi, si...

Comme le sommeil ne vient pas, à minuit l'infirmière me fait avaler de quoi rester inconsciente quelques heures. Ce n'est pas plus mal, je n'ai qu'à dormir.

Le lendemain, commencent les examens. Apparemment rien d'anormal.

Au bout de trois jours, je suis admise dans un autre service mais ne croyez pas que les examens vont s'arrêter là ! Non, ça continue de plus belle. J'ai même droit à une angiographie mais dans un autre hôpital. Je me laisse balader en ambulance accompagnée d'un infirmier. Cet infirmier-là de race maghrébine est d'une gentillesse et d'une douceur rarement rencontrées. Examen terminé, on me laisse me reposer car cela a été assez pénible.

Qu'ai-je fait de mon slip ! Je croyais le trouver dans une poche de ma robe de chambre...

L'infirmier voit mon désarroi et... tranquillement :

- Madame, ne vous inquiétez pas, le voici !...

Il le sort de la poche de sa veste avec une telle amabilité qu'il est impossible d'avoir un petit brin de honte. On ne peut qu'essayer de lui sourire.

Au retour, il me remet dans mon lit sans que je ressente le moindre heurt, la moindre secousse. Me voici partie pour un sommeil réparateur. Il paraît que j'ai eu la visite d'Angèle, je ne l'ai pas entendue.

Une autre fois, méfiante, avant les heures de visite, comme j'ai maintenant droit au pot de chambre, je m'arrange pour cette chose indispensable.

C'est le premier mai. A toute la famille, j'ai fait promettre de ne pas venir, ils ont droit à d'autres distractions, ne le pensez-vous pas !...

En fait, je n'attends personne.

Vlan ! voici qu'arrive Monsieur le Curé... au mauvais moment... mais pourquoi vient-il avant l'heure ! J'essaye de m'excuser mais cela le fait bien rire.

Une autre fois c'est mon Chef de Service accompagné de Madame qui me joue le même tour...

Ceci dit, trois semaines d'examens n'ont rien donné et le grand Patron me reçoit dans son bureau :

- Mademoiselle, si cela recommence, inutile d'aller voir votre médecin, vous venez directement ici, il y aura toujours un lit pour vous.

Ça c'est gentil, mais à ce jour, dix sept ans et sept mois après, le lit doit toujours m'attendre...Pendant ce séjour, mes amis de Mentol sont venus me voir. Cela m'a vraiment fait plaisir. Pourtant j'ai ma petite idée sur cette histoire. Je parie que quand Ferdinand m'a engueulée à cause du chien, j'en ai eu le coeur tellement gros, qu'il a vraiment été trop gros et a gêné ma respiration (ceci dit entre nous).

Au travail, la Direction commence à proposer des stages.

J'en avais fait un il y a quelques années ; stage de Maîtrise concernant le Commandement : "Comment instruire". Durée d'une semaine en demi-journées et nous étions environ une dizaine d'élèves et deux moniteurs.

J'ai surtout appris qu'un ordre il fallait le donner deux fois ; le faire répéter, moyen de savoir si on s'est bien fait comprendre car, si une erreur est commise, la faute en incombe à celui qui a donné l'ordre et non à celui qui l'a exécuté ; autrement dit : si l'exécutant n'a pas appris, le moniteur n'a pas instruit.

Vous qui avez la constance de me lire, saviez-vous cette chose-là ?...

Le dernier jour : travail à deux.

Votre voisin de droite vous donne un ordre et vous l'exécutez. A votre tour d'en faire autant avec votre voisin de gauche. Il a donc fallu préparer un petit cérémonial.

Donc, mon voisin de droite :

- Mademoiselle, voici un petit problème : avec ces chiffres, trouvez le résultat ; il y a une équation à faire.

Le problème m'est donc expliqué deux fois et je le répète une fois.

Résultat... pas identique.

- Mais Mademoiselle, vous avez dû vous tromper !

- Non Monsieur, c'est vous qui avez fait une erreur...

Il est obligé de se rendre à l'évidence et je vois les sourires en "coin" des autres élèves.

A mon tour :

- Monsieur, les fêtes de Noël arrivent et en tant que Chef de l'Action Sociale, je suis chargée de la décoration de la Salle des Fêtes pour l'arbre de Noël des enfants du personnel. Je vous ai engagé pour m'aider dans ce travail, voici ce que vous allez faire :

  Avec ce papier "Canson" de différentes couleurs, vous allez découper des carrés de dix centimètres. Ces carrés vont devenir des cônes à trois faces de cette façon-ci. Vous les collerez les uns aux autres, sur une face bien sûr ! et vous obtiendrez une boule ou plutôt un genre de boule (entre nous, je ne me souviens plus du nom). Cette boule, pendue au plafond, sera d'un bel effet.

La veille, je m'étais fait expliquer par Maryse la façon de procéder car elle devenait monitrice dans les "Arts plastiques".

- Je vous explique à nouveau...

- Ce n'est pas la peine, j'ai très bien compris.

- Alors, veuillez répéter !

- Ce n'est pas la peine non plus.

Papier, crayon, décimètre, ciseaux, tube de colle en mains, il s'exécute.

Cinq cônes à trois faces sont réunis. Inutile d'aller plus loin, le message est très bien passé.

Comme tout un chacun, un des moniteur demande :

- Qu'avez-vous à dire à Mademoiselle ? Qualités... Défauts...

Tous, d'une seule voix répondent :

- Patience.

Je suis éberluée et... contente bien sûr !

Cette année, c'est tout autre chose :

Primo : On a le choix.

Secundo : Il est tout de même nécessaire que ce soit dans un but d'enrichissement.

Tertio : Il ne faut pas que le travail en soit gêné.

Pas évident de tout concilier mais je suis intéressée par le stage "Expression orale et écrite".

Il ne se passe pas sur les lieux du travail mais dans une aile du Séminaire de la grande ville. Dans l'autre aile y sont toujours reçus des garçons qui se destinent à la prêtrise et c'est mon cousin Paul qui, en ce moment, en est le Supérieur. Neuf hommes, cinq femmes y compris les deux animateurs hommes.

C'est rudement intéressant ; nous travaillons seuls ou en sous-groupes. Presque tout est présenté sous forme de jeux, de dessins où ressort, bien sûr, le besoin de communications.

"Etre à l'écoute" des voisins, des étrangers, avec Dieu, avec les animaux, avec soi-même.

J'apprends même que Dominici a utilisé quarante mots au lieu de deux mille cinq cents (cause de perte du procès).

Des exercices m'ont beaucoup marquée :

- Que devez-vous emporter si vous êtes perdu dans la lune...

Un autre :

- Situation d'un entrepreneur :

- Et répondre à vingt trois questions ; tout lire avant de commencer.

La vingt troisième est :

- Retournez votre feuille et attendez de nouvelles instructions.

Vlan ! comme les neuf douzième, j'ai répondu jusqu'à la vingt deuxième et vlan ! les animateurs ont vu du départ ceux et celles pas plus malins que moi.

Le dernier jour, un exposé est à faire par un membre de chaque groupe.

Je suis avec deux hommes de la Maîtrise.

Concertation... Nous avons une dizaine de minutes pour préparer l'exposé.

Quelle mouche me pique ! Je ne le sais mais j'ai une grande envie de raconter une escalade en montagne...

Les deux hommes acquiescent. Ouf ! je ne vois pas ce que l'on aurait pu dire sur un match de foot !...

Mon plan est écrit, je vais essayer de m'y tenir. Il me faut parler dix à vingt minutes environ.

Formidable ! c'est mon tour et mon coeur ne bat même pas...

Je raconte "La Grande Ruine" faite vers vingt sept ans avec cinq garçons dont un aumônier.

- La marche d'approche,
- Le campement,
- La montée vers le glacier,
- Le passage des crevasses avec une seule cordée,
- Un garçon dévisse (le dernier) je suis sur un pont de neige,
- Une cordée descendante nous conseille de faire demi-tour,
- L'opinion du Père Orelu et de moi-même : presque au but, nous en avons eu les larmes aux yeux.

Comme je vous l'ai déjà raconté, inutile de m'étendre, mais dans mon exposé je dois révéler mes sentiments.

J'ai terminé et les autres élèves me posent des questions :

- Que veut dire : encorder..., dévisser... ?
- Comment s'encorde-t-on ?
- Qu'est-ce qu'un pont de neige ?
- Quelle est la profondeur d'une crevasse ?

Je suis presque surprise de ces questions ; en fait, j'en aurais posé, moi, des questions pour un match de foot !

"Critique des animateurs"

- Bon démarrage : sujets, lieux bien situés, mais vous auriez pu vous étendre sur la marche dans le sentier... Il y a beaucoup de choses à dire !

Même reproche en ce qui concerne la beauté du glacier...

Réponse :

- Oui, mais j'ai craint ne pas avoir assez de temps, d'être trop bavarde...
- Conclusion très bonne.

Elle était :

- On se sent petit devant cette beauté, cette immensité, on n'est pas plus qu'une fleur mais tout cet ensemble est l'univers, c'est formidable... La vie vaut la peine d'être vécue.
- Tonalité un peu faible...
- Vous mêlez le geste à la parole, c'est bon.
- Vous avez parlé pendant neuf minutes.
- On vous a questionné pendant sept minutes.
- Vous n'avez pas assez regardé l'auditoire.

Réponse :

- Oui, mais je me concentrais pour me souvenir de cette escalade qui s'est passée il y a vingt ans.
- Ce n'est pas la première fois que l'on raconte une histoire de montagne et pourtant elles sont toujours intéressantes.

En fait, je ne suis pas mécontente de moi. Je ne regrette qu'une chose, de ne pas avoir assez parlé des pierres sur le sentier car, pour moi, les pierres parlent. Quand elles sont échauffées par le soleil et qu'elles vous renvoient ce qu'elles ont reçu, c'est un plaisir que je ressens tout au fond de mon être.

J'aime la roche, j'aime la pierre, j'aime le gros bloc, j'aime le caillou, j'aime le sable. Je suis tout... ou je ne suis rien... pas plus qu'un grain de sable.

Ce tout petit peu qui est lui... ou qui est moi... prend une valeur éternelle, infinie, parce qu'il est... ou que je suis... membre à part entière de cet Univers, notre Univers, confié par le "Tout Autre", Son Univers.

Comment tant et tant de gens peuvent-ils passer à côté de cette VERITE-LA !...

Pendant cette semaine, j'ai rendu visite à Paul. Il était en cours ; j'ai donc demandé à le voir pendant les deux heures d'arrêt, de midi à quatorze heures.

Il est venu pendant notre partie de boules.

Justement, un animateur me dit :

- Allez ! Mademoiselle, il faut pointer et il faut tirer...

Je fais les deux pour l'unique fois de ma vie.

- Formidable ! je le dirai à mon oncle.

- Surtout pas, il me ferait passer les dimanches les boules à la main.

C'est en mars 1976 que je suivrai le stage "Economie". Il se passe dans les locaux de l'Entreprise. Intéressant, très intéressant car les sujets sont vastes et variés :

- Besoins - Ressources

- Micro-économie

- Economie d'entreprise - Formes juridiques

- Macro-économie - Economie générale

- Monnaie - Crédit - Banque

- L'Etat, ses ressources - La bourse

- La croissance - Le pouvoir d'achat - L'inflation

- Systèmes économiques - Problèmes monétaires internationaux - Balance des dollars

N'est-ce pas qu'il y a de quoi apprendre... même si l'on sait gérer ses propres affaires !

Pourtant, je ne suis pas à l'aise comme dans le stage "Expression orale et écrite". C'est beaucoup plus rébarbatif parce que... parce que... ce n'est pas inné chez moi, voilà tout !...

Cependant, je me régale avec le "P.N.B.", avec le "Serpent monétaire".

Comme tous les cours sont sous mes yeux, je lis page trente : Qui fraude...

Embarrassante cette question n'est-ce pas !

Non, je ne déchire rien, on ne sait jamais... Un neveu pourrait être intéressé.

Le dernier jour, nous l'avons passé à la "Bourse". Amusant à voir ce remue-ménage, mais tout cela à cause d'argent.

On achète, on revend des actions, on cherche à augmenter son capital et cela... toujours sur le dos de quelqu'un d'autre.

Même pour les entreprises, est-ce bien sain ?... Je ne le sais.

Une chose est sûre, ce n'est pas mon "job". Non, j'ai mieux à faire sur cette terre.

Le soir de cette journée, avec un animateur, nous nous dirigeons vers le parking dans le seul et unique but, bien entendu ! de récupérer notre voiture.

A brûle-pourpoint, il me dit :

- Mademoiselle R., vous avez de la chance, vous n'êtes pas mariée, vous n'avez pas de soucis !

Mon sang ne fait qu'un tour car, de ce pas, je me dirige à l'hôpital, la mort dans l'âme. vous comprendrez tout à l'heure pourquoi ! Mais c'est si "énorme" que je ne peux que répondre :

- Vous avez raison.

Je reviens en arrière. En début d'été 75 à Mentol, nous avions déjeuné dans la campagne quand Ferdinand nous dit :

- Je redescends ; j'ai une course à faire et je reviens.

Effectivement, il revient mais là encore avec Irène, nous ne nous apercevons de rien.

C'est le moment du retour.

- Où est Laetitia ?

Vous avez compris, je suppose, que le chien était une chienne. Ferdinand nous regarde et Irène comprend.

- Tu l'as faite piquer !...

- Oui et tu ne t'en aperçois que maintenant !

Notre bavardage a occulté sa disparition. Elle était âgée et avait de plus en plus de peine à se déplacer. Les larmes nous montent aux yeux. Que sa maîtresse pleure, j'en conviens ! mais moi... eh oui ! je m'étais attachée à cette bête.

Ferdinand a repris de suite un autre chien ; il l'a sorti du cambouis dans le garage du mécanicien. Il l'a appelé Yak. Irène qui n'en voulait plus, mais... plus du tout, a fini par l'accepter bien sûr et moi... il le fallait bien puisqu'il suivait ses maîtres à Champagneul.

Une fois, mon père a bien ri. J'avais la charge de Yak et voici qu'il traverse toute la grande place au risque de passer sous un véhicule. J'ai pris la voix de son maître, les mots de son maître et je vous assure qu'il a fait demi-tour vivement, oreilles basses et queue entre les pattes. Alors, mon père :

- Ça, eh bien ! je n'en reviens pas...

Quand je travaillais, Irène venait à ma rencontre, le chien en laisse. Comme Laetitia, Yak tirait, il savait très bien où j'étais et il me faisait la fête. Un soir où sa maîtresse n'avait pas pu sortir, il m'attendait derrière la porte et il m'a sauté au cou si fort qu'il m'en a cassé une dent.

A un voyage Champagneul/Mentol, nous nous arrêtons pour la détente du chien et pour la nôtre aussi. Mais quelle est cette odeur nauséabonde ?... Nous nous apercevons vite que le chien s'est roulé dans ce qu'il n'aurait pas fallu et, allongé à côté de moi, j'en avais ramassé aussi. Le flacon d'eau de Cologne s'est vidé en un rien de temps, c'est moi qui vous le dis !...

Dans la maison, Yak s'arrêtait à tous les étages, comme son maître. Les petits l'aimaient bien, surtout Christine et Jocelyn. Christine le calmait et savait le faire obéir, quant à notre ami Joce, Yak le bousculait et tous deux éclataient de rire ; oui, j'ai bien dit... tous deux.

Le matin, vers six heures, six heures trente, je suppose que mes frères et soeurs l'auraient envoyé... au diable et, moi aussi !

Il avait une façon à lui de sonner le "réveil matin". Avec sa queue, il donnait des grands coups dans mon chauffage à gaz et j'aime autant vous dire que ça résonnait à tous les étages ! Il valait mieux le descendre en sautant les marches d'escalier deux par deux.

Malheur à moi quand, par hasard, ma porte de chambre s'est trouvée entrouverte car le voilà sur mon lit... dos à dos et... à ronfler.

Bien des années passées, quand ce chien-là est mort, Jocelyn lui a dédié un poème : "Yak mon chien".

En automne 75, le retour à Champagneul, je le ferai avec Madame Lucienne. Elle couvre ou... couve... sous son aile maternelle, plusieurs services.

Elle passait ses congés sur la côte à la même période que moi ; j'avais donc laissé ma voiture au garage.

A mi-chemin, tout de go, elle me lance :

- Demain, le Directeur et votre Chef vont vous poser une question. Je vends la "mèche", mais ayez l'air surprise !...

- Cela concerne quoi ?

- Monsieur André, le Directeur de l'Etablissement à l'autre bout de la grande ville, vous demande pour vous occuper de la Gestion du Personnel du "Centre" près de l'Entreprise.

  Madame la Chef de Gestion de cet Etablissement aura regard sur ce que vous ferez et vous passera les ordres. Vous aurez aussi à faire directement avec le Directeur de ce "Centre".

Me voici extrêmement surprise et pose la question :

- Pourquoi moi ?

- Parce que Monsieur André dit qu'il n'y a que vous qui puissiez faire ce travail. Le "Centre" disparaîtra dans un an ; le personnel sera reclassé à l'extérieur, si possible dans les autres filiales du groupe. Le personnel non reclassé rejoindra donc cet Etablissement.

- Et moi, au bout d'un an, je deviens quoi ?

La bonne question... n'est-ce pas !

- Vous, vous pourrez revenir chez nous ou les rejoindre. Vous aurez le choix.

Alors, quelle sera votre réponse ?

- C'est d'accord, j'accepte.

- Je le savais, le poste est intéressant.

Personnellement, je sais que je peux faire aussi bien du travail de petite employée que du travail de... petit cadre et Monsieur André le sait bien. Depuis le temps que nous nous connaissons !...

Donc, le lendemain, on m'appelle :

- Mademoiselle, on vous demande pour vous occuper du "Centre". La Direction ne veut personne d'autre que vous et...

- D'accord, j'accepte.

Ils sont éberlués car je n'ai pas réfléchi et n'ai pas posé une seule question... pour cause.

Les voici qui parlent tous les deux à la fois :

- Vous savez, ensuite, vous pourrez reprendre votre poste...

Si vous saviez comme me prend l'envie de rire !... Ceci, je ne l'ai révélé à Monsieur André qu'en 1990 et il en a bien ri lui aussi.

- Quand dois-je prendre ce nouveau poste ?

- Dès que vous aurez réglé vos affaires ici. Mademoiselle Lucie prendra une partie du travail et...

Il est vrai que mon travail a beaucoup diminué. Plus d'intérimaires, plus de personnel en régie.

Curieux comme le déclin d'une entreprise peut avoir de l'influence sur d'autres entreprises.

J'ai l'impression d'être aussi responsable de la faillite de la maison où travaillait l'aîné de mes neveux. Christian était en passe d'être nommé Ingénieur mais ses patrons ont fait les... les... tant pis, je le dis... les "cons".

Mon neveu a fait tout ce que sa conscience lui demandait de faire :

- Grève sur le tas avec les ouvriers non payés.

- Procès qu'il a gagné.

Je sais trop de choses que je ne me permettrais pas de dévoiler.

Mon neveu est resté plus d'un an au chômage et, en fin de compte, a acheté un restaurant en Auvergne près du ménage de sa soeur.

Il a fallu faire un emprunt. Bruno de retour d'Afrique - une année passée là-bas en tant que technicien - s'est associé à son frère pour le meilleur et aussi pour le pire. Après cette parenthèse, revenons à nos moutons. Tiens... tiens... quelle expression ! Non, je ne vais pas garder des moutons ; je m'installe au "Centre".

J'y suis à mon aise mais dans ma famille se déclenche un autre drame.

Depuis quelques années, Louis s'est fait mal à un doigt. Un ongle qui noircit n'est pas une affaire d'état mais je ne suis pas la seule à m'apercevoir qu'il y a quelque chose d'anormal.

Il faut avoir Louis par surprise car il a vite fait de mettre sa main derrière son dos quand on passe à ses côtés.

- Louis, qu'as-tu à ton doigt ?

- Mais rien...

- Non, il n'est pas normal, va voir le médecin !

- Je n'ai pas le temps.

Effectivement, il pense qu'il n'a pas le temps parce que, à ses moments hors travail, il travaille quand même.

Il travaille pour réparer la maison achetée, celle dont je vous ai déjà parlé.

J'ai prévenu le médecin et je ne pense pas être la seule de la famille. Bref ! il fait "l'andouille", comme promis, et a Louis par surprise.

Il a fallu lui couper le doigt mais c'était déjà trop tard car se révèle le cancer de la peau.

Il se soumet de force plutôt que de gré, aux soins de chimiothérapie mais cela ne l'empêche pas de continuer son travail.

Il est courageux car on sait que ces soins sont pénibles. En plus, il ne veut pas en parler. Quand Michel est parti, Louis était déjà en soins.

Donc, en cette fin 75 et en ce début 76, Louis est soi-disant guéri mais... que se passe-t-il ?...

A l'atelier, il tombe, on ne sait pas pourquoi ! Il prend des maux de tête et là, on commence à être effrayés.

Je me souviens... il est ré-hôspitalisé à l'hôpital où il recevait ses soins et mis en observation. Le jour où je vais en visite, je vois le médecin ; Marguerite avait déjà fait de même bien sûr !

- Je vous assure que votre frère n'a rien. Son cancer de la peau est guéri et les examens ou radios de la tête ne donnent rien.

- Mais enfin, Madame, pourquoi tombe-t-il ? Pourquoi souffre-t-il ?

- Je ne le sais pas.

Louis rentre chez lui mais cette fois il ne peut plus travailler. Il hurle le mal de tête. Ce n'est pas tenable, ni pour lui, ni pour sa femme, ni pour ses enfants.

Ma soeur prend l'initiative de passer les nuits près de lui car Marguerite doit être auprès de Martine. C'est tragique, de plus en plus tragique.

Il est inutile de lui parler d'hospitalisation quelque part dans la grande ville. Il refuse, il n'a plus confiance.

Comment faire... Les uns ou les autres de la famille ne peuvent plus l'entendre hurler. Qu'a-t-il donc ?..

En accord avec ma belle-soeur, j'essaye d'intervenir auprès d'un chirurgien parent d'une ancienne collègue qui sert d'intermédiaire.

Il répond qu'il ne peut pas faire des examens en-dehors de sa clinique. C'est évident et on décide enfin Louis à quitter sa maison deux à trois jours, pour le meilleur, pense-t-on !...

Les examens révèlent une tumeur au cerveau mais il faut ouvrir ; le chirurgien, pour son pronostic, ne peut pas faire autrement. Il décide mon frère et c'est ce vendredi soir-là que l'on m'a dit :

- Vous avez de la chance, Mademoiselle R, vous n'avez pas de soucis !...

C'est ce soir-là que je rejoins la clinique car c'est ce soir-là que Louis va être opéré et j'ai la mort dans l'âme quand je réponds :

- Vous avez raison.

A vous de juger...

Sa femme, frères et soeurs nous sommes autour de lui quand on l'emmène en salle d'opération.

- Alors ! on y va...

- Je vous fais confiance.

Oh ! que c'est long l'attente dans ces conditions...

Opération réussie... mais !

Il y a un mais ! Ce mais-là est drôlement d'importance. La tumeur est avancée, tout ne peut pas être enlevé.

Maintenant, c'est à la seule grâce de Dieu. Louis se remettra. Un mois après environ, il rentre chez lui.

Marguerite est heureuse et toute la famille aussi ; c'était lourd pour elle, pour sa petite qui a tant besoin d'elle, pour les deux garçons et pour Chantal.

Dans sa maison, il peut bricoler ; il manque un peu d'équilibre mais il ne tombe plus et paraît ne plus souffrir.

Un samedi après-midi que je vais le voir, il est debout sur une table en train de réparer un lustre. Je suis terriblement gênée, il paraît si heureux qu'il en "bouscule" sa femme :

- Dépêche-toi de nettoyer, Claude est là.

Comme si j'étais le Président de la République ou bien son Premier Ministre...

Je repars, confiante.

Un mois plus tard, il est paralysé de la colonne vertébrale.

Je me reproche, et encore à présent, d'avoir agi pour tenter une opération. Aujourd'hui, j'en demande pardon à Marguerite et à ses enfants.

Ce seront : des jours de clinique... des jours chez lui avec soins à domicile.

Quand j'emmène Maman voir son fils, il s'agit aussi pour moi de lui faire comprendre avec ménagement que l'on ne peut compter sur une guérison.

C'est elle qui prend la parole la première :

- Tu sais Claude, il ne faut pas avoir peur de la mort parce que j'ai vu Michel.

- Maman, justement, je voulais t'en parler, mais comment cela s'est passé ?

- Un matin, vers huit heures, je faisais mon repassage quand j'ai vu un homme, de dos, traverser le hall. J'ai cru que c'était Papa ; je suis allée voir dans la salle à manger, dans la chambre et la salle de bains... personne. Alors, je vais au bureau :

- Papa, c'est toi qui a traversé ?

- Mais non, je n'ai pas bougé d'ici.

- Alors c'est Michel-Guy. Oui, c'est Michel, il avait le costume gris qu'il mettait quand il allait donner ses cours. Je le dis seulement à toi car les autres ne me croiront pas.

- Oui, Maman, je te crois ; nous sommes comme Jésus, nous passons au travers des murs.

Plus tard, elle le dira à tous ses enfants. Après le décès de sa belle-mère, à une messe, Maman l'a sentie très près d'elle.

Egalement ma soeur a eu ressenti la main de Georgette sur son épaule.

Il arrive un moment où Louis ne sortira plus de la clinique.

Voir sa tristesse nous fait mal. Il pense à Martine, comment fera Marguerite !...

Personne ne peut lui enlever cette tristesse. Il cherche des "combines" pour essayer de bouger ses jambes, de se retourner sans l'aide de personne. On l'entoure le plus possible mais arrive le jour où on ne le laissera plus jamais seul.

D'ailleurs, maintenant, il est en chambre à part. Recommencent les tours de garde ; un cousin à Marguerite se joint à nous.

Nous assumons les nuits, ma soeur en fait plus que son compte.

Pour ma part, je suis de garde, en principe, la nuit du samedi au dimanche. Nous avons un transat et nous pouvons nous allonger, même dormir... pour ceux qui le peuvent.

André se réserve également une nuit. Daniel a repris son rôle de coordinateur.

La vie de la famille s'organise en fonction de Louis comme elle l'a été en fonction de Michel.

Un matin, ou un soir... je ne le sais plus, j'arrive sans avoir pu causer au précédent garde-malade. Mon frère a cette réflexion :

- Cette nuit, on m'a changé de chambre...

- Pourquoi ?

- Je ne le sais pas, mais ils ont fait un de ces trafic !...

Surprise et ennuyée, je demande à parler à une infirmière :

- Que s'est il passé pour mon frère ?

- Rien du tout !...

Je commence à comprendre. La tumeur atteint des "centres" encore plus complexes. Je décide d'entrer dans son jeu.

Ma soeur a pris la même initiative. Elle lui fait croire qu'il est à l'hôtel, cela le rassure mais :

- Comment vais-je payer ?

- Ne t'inquiète pas, on a de l'argent.

- C'est vrai !... Surveille ma serviette qu'on ne la vole pas.

Il lui arrive de faire semblant d'aller payer.

Quand il lui prend des hallucinations :

- Oh ! des rats, des rats, ils approchent de moi !

Alors, on fait semblant de les éloigner... Il se tranquillise.

Cet été-là, il fait chaud, très chaud, trop chaud ; c'est la canicule.

Au bureau, au "Centre", des vitrages... trop de vitrages. Je m'installe un "soufflant"... un peu pour le dos... un peu pour les jambes... puis un peu... puis... comprenez donc qu'il fait tout le tour de ma personne.

Le Directeur me propose de me rafraîchir sous la douche quand cela devient intenable.

C'est curieux comme "l'intenable" est "tenable" quand on n'a pas le temps de faire autrement !...

Quand je suis de nuit à la clinique, je me garde bien de m'envelopper d'une couverture, le système de climatisation m'arrange, du moins c'est ce que je crois.

Vers la fin juillet, le Service va donner un coup de pinceau dans les chambres, le personnel est évacué sur d'autres hôpitaux. Louis va retourner où on lui a donné les premiers soins et on a l'impression qu'il s'en rend compte car ici, les soins ne sont plus appropriés à son cas.

Deux à trois jours après son admission, cette nuit-là ma soeur est de garde.

Vers six heures, coup de fil ; c'est Marie-Thérèse :

- Demande à Armand d'aller chercher Marguerite. Louis n'en a plus pour longtemps et je n'arrive pas à la joindre au téléphone.

  Toi, ne viens pas car ici, ils n'acceptent pas que l'on dérange...

Commission faite à mon beau-frère, je m'empresse de rejoindre ma soeur ; je ne vais pas la laisser en attendant Marguerite et Armand !... D'ailleurs, je ne vois pas en quoi on dérange !...

Ce matin-là, Louis est parti rejoindre son frère près du Seigneur. Nous sommes le 28 juillet 1976.

A Champagneul, à la Messe, Monsieur le Curé souligne, dans l'homélie, la foi de Louis, sa foi en Dieu, sa foi dans son travail, car c'est en partie grâce à ses mains de charpentier menuisier, comme Joseph, comme Jésus, qu'a été refaite la voûte de l'église.

Des lattes de bois recouvrent également les murs jusqu'à la tribune créée aussi spacieuse que les nefs. C'est un pur chef d'oeuvre, je vous en ai déjà parlé.

Ma belle-soeur a bien du souci. Son père aussi est parti, il a eu une congestion cérébrale qui lui a enlevé l'usage de la parole.

Que c'est dur et difficile... la vie !

Dur et difficile... oui, car mes frères aînés étaient associés et s'est posé le problème de la part qui revenait à ma belle-soeur et ses enfants.

Quelle famille ne passe pas par ces épreuves ?... Je me le demande !

Quoiqu'il en soit, je vois Pierre-Jean se replier sur lui-même. De nature, il n'est pas homme à enquiquiner les autres avec ses soucis.

Une fin de semaine, je ne peux pas fermer l'oeil tellement cela me tracasse.

Je réfléchis donc et pense que je peux agir. Je peux agir !... Je peux agir !... Qui encore me souffle ça ?...

Qui ?... Je sens bien que cela me vient du subconscient, et encore plus loin que ça... A vous de comprendre.

Avec la permission de mon père et de mon frère, je cherche et découvre les écrits notariés par lesquels Papa a passé son commerce à ses deux fils aînés et une clause bien spéciale y est mentionnée.

Ni mon père, ni mon frère n'ont l'intention de s'en servir et cela est tout à leur honneur, mais ceci permet à mon frère de se sortir de ses angoisses.

Alors, je prends la liberté d'écrire à ma belle-soeur et ses enfants afin d'essayer de leur montrer que nous sommes tous touchés par ce qui arrive. Je veux aussi leur montrer qu'un commerce n'est pas facile à gérer et que l'on ne fait pas son "beurre" aussi vite...

Une entreprise n'a pas forcément, à un jour "J", un capital à son actif.

Je sais tellement, l'ayant vécu dans mon enfance, que l'on peut passer un "Noël" sans le sou !...

Cette initiative ne peut venir que de moi, je n'ai pas d'enfants et je pense que je suis apte à supporter beaucoup de choses.

Je le pense..., je le pense... oui, mais c'est "lourd" !

Enfin bref ! Marguerite, elle, prend la meilleure initiative qui soit ; elle demande une réunion de famille ; ça, c'est chouette ! C'est justement cela qu'il fallait faire. Nous réunir tous et discuter. Pour être claire, personnellement, j'ai reçu une lettre très longue en réponse à la mienne. Elle n'est pas de ma belle-soeur ; elle contient tellement d'âneries que, malgré une signature, je ne sais toujours pas qui a pu l'écrire... Je ne le cherche pas et une lettre semblable a comme destination, directement, la... poubelle.

Nous sommes onze, douze, treize, je ne m'en souviens plus, autour de la table dans le séjour des parents.

Les réunions se font toujours autour d'une table ; ce serait presque amusant s'il n'y avait dans notre tête la mort d'un mari, d'un père, d'un fils, d'un frère.

Daniel mène les débats et nous nous apercevons vite que Marguerite a des trous de mémoire car, peu à peu, elle reconnaît ce qu'elle niait auparavant.

Qui pourrait l'en blâmer ? Surtout pas nous !... Nous savons trop bien ce qu'elle a vécu, ce qu'elle vit encore et ce qu'elle a encore à vivre.

Pour ma part, pourquoi je m'énerve ? Pourquoi ? Pas la peine d'avoir pris un calmant ou alors, si je n'en avais pas pris, qu'aurais-je pu dire qui aurait blessé... pourtant, loin de moi cette intention. Je ne peux m'empêcher d'aimer la clarté, la vérité ! A l'intention de tous, Madeleine a une phrase qui réchauffe les coeurs :

- Nous, vous, les rapportés, n'avez-vous pas compris l'amour qui passe dans cette maison !

Pour ma part, après la mort de Michel, j'ai été heureuse de me trouver dans cette famille, mieux que dans ma propre famille.

J'en profite pour vous livrer ce qu'elle m'a révélé ce dernier été 1992 car, sans doute, je n'aurai pas l'occasion de vous le dire plus tard.

- Après la mort de Michel, ma belle-mère m'a dit :

"Madeleine, si vous voulez vous remarier, faites-le, nous l'accepterons comme notre fils."

Revenons à cette soirée d'un samedi. Pierre-Jean, lui, reste peu de temps. Il a compris qu'il fallait payer de suite mais il a la tête haute et il se permet de dire, de dire surtout aux enfants :

- Tenez-vous tranquilles car vous pourriez très bien ne rien avoir du tout.

C'était vrai, à cause de cette clause spéciale mentionnée dans l'acte de donation.

C'est assez curieux ; nous comprenions très bien Marguerite, pas facile de rester seule avec une enfant handicapée mais nous comprenions moins les enfants.

Pourtant :

1/ Ils voulaient défendre leur mère, quoi de plus normal ! Ils se sont serrés autour d'elle... ce qui est sain.

2/ Ils pensaient sûrement que leur père, en vie, les aurait aidés à s'installer maintenant qu'ils étaient adultes... c'est certainement vrai et ils souffrent eux aussi.

En conclusion, tous ceux qui l'on pu ont avancé à Pierre-Jean ce dont il avait besoin et... affaire réglée.

En conclusion aussi je peux dire que malgré ces moments difficiles, qui n'en a pas !... nous restons et resterons unis.

Chantal, ma Chantonnette, comme je l'appelais dans mon coeur, s'est mariée peu après avec un garçon prénommé Daniel.

Le 22 juin 1976, est née Solange, le premier enfant de Bernadette et Jean-Marc.

Le 11 août 1976, est né Xavier, le troisième enfant d'Agnès et Roger.

Le 24 mars 1977, est née Marie-Pierre, le premier enfant de Gilbert et Colette.

En septembre 76, je pars à Mentol ; très vite je me sens fatiguée.

Une nuit, je ne peux me retourner dans mon lit qu'après un immense effort. Franchement, je me demande pourquoi ! Je suis prise aussi d'une drôle de toux, plutôt c'est la toux... qui me prend.

Elle m'enserre et ne me laisse pas de répit. Sans doute un de ces virus qui a le secret de vous enquiquiner juste pour le plaisir d'exister !...

Patiemment, j'attends que se lève le jour pour téléphoner. A vrai dire, j'ai du mal à attraper le téléphone pourtant à côté de mon lit ; bien le peine de l'avoir placé là !

Bref ! sur le coup de six ou sept heures, j'arrive à le "décrocher" et demande à Irène le nom d'un médecin. Ceci fait, Irène et Ferdinand arrivent en même temps que lui.

Primo : Interdiction de me lever.

Secundo : On verra d'ici deux jours comment cela évolue !

Vlan ! tout cela ne me dit rien de bon. Mes amis s'installent chez moi, ça c'est chouette ! Je suis de plus en plus malade et de tousser sans arrêt m'épuise.

Ce qui devait arriver, arriva ; bonne pour l'hôpital.

Diagnostic : une pneumopathie.

Je tousse tellement qu'à la première visite du professeur, je l'entends dire au bout du fin fond du couloir :

- Mais qui est-ce qui tousse comme ça ?...

Je n'entends pas la réponse mais depuis cet instant on me donne un sirop qui endort la toux... et moi avec.

En fait, moi c'est vite dit... car je n'ai pas été piquée par la mouche tsé-tsé !...

Ceci dit, mais entre nous, le grand prof, dans ces tournées, avait quatre yeux pour la belle infirmière et un oeil pour ses malades, en considérant qu'il pouvait en avoir cinq...

Un mois d'hôpital c'est long mais il faut tout ça pour me rétablir.

Où ai-je donc attrapé cette maladie ? Facile à comprendre, au "Centre" je m'installais un ventilateur bien près de moi, il faisait si chaud !...

La nuit, près de Louis, et contrairement aux autres gardes-malades, je ne me couvrais pas. Une robe décolletée recevait la ventilation du plafond... ; la robe, peu importe, mais mes épaules étaient heureuses de se rafraîchir. Quelle canicule cette année-là !

Tous les jours mes amis sont venus me voir, oui, tous les jours.

Enfin, me voici à nouveau chez moi, dans mon appartement secondaire. Cela fait du bien de se retrouver au milieu de ses affaires !

J'y resterai trois semaines puis, bien sûr, je rejoindrai mon appartement principal et... le "Centre".

Mais, encore en convalescence, quelle surprise j'ai eue !

Le premier novembre 76, retentit la sonnette.

Franchement, je dévisage en deux fois ceux qui sont là, sur le pas de la porte. Devinez... non, vous ne devinez pas !... Marie-Thérèse, Armand, Gilles et Blandine.

A l'improviste, sans me prévenir, diable de diable ! que vais-je pouvoir leur servir à manger ! Cela serait sans connaître ma soeur qui prévoit toujours tout.

Sans connaître aussi Ferdinand, qui lui fait mettre les petits plats dans les grands car, bien sûr ! aussitôt prévenus, aussitôt arrivés.

Résultat, ils se trouvent tous deux à la cuisine, l'un commande, l'autre exécute.

Pauvre Marie-Thérèse va !... Elle se serait bien contentée d'un plat de nouilles et d'une tranche de jambon !

L'après-midi, tous, nous allons en pays voisin. Il faut profiter un peu de ce trop court séjour pour une petite visite.

Pour la nuit, Ferdinand a la solution. Ma famille se loge dans un studio dont il s'occupe, libre pour l'instant, qui se trouve justement en dessous de chez moi. Au moins, là, il se seront reposés très convenablement.

Au début de ma convalescence, mon amie de Grenoble est venue une semaine.

Ferdinand, pas gêné celui-ci ! lui avait téléphoné et proposé ce séjour à la mer. A vrai dire, j'ai été très heureuse de l'avoir, je n'aurais pas pu faire mes courses. Elle, de son côté, a pu profiter du soleil, de la mer et des fleurs.

Ma grande amie Marcelle a séjourné à Mentol avec sa Maman et je me doute combien Irène et Ferdinand l'ont appréciée ; toujours prête à aider, à aimer les autres sans même que cela lui soit rendu... En plus, elle nous a reçus tous les trois à Champagneul mettant les petits plats dans les grands.

De retour au "Centre", je reprends mon travail, pour peu de temps, mais cela fait plaisir de retrouver son bureau, sa chaise, ses paperasses, et ses amis..., j'allais dire : par dessus le marché !

Un an a passé et... tout le monde dehors !... Non, la "maison" n'a pas agi comme cela. Les personnes non reclassées rejoignent l'Etablissement à l'autre bout de la grande ville et... moi avec. Je retrouve d'anciens patrons et collègues puisque presque tous viennent de l'Entreprise. Je dis "presque" car Monsieur le Chef du Personnel, lui, vient d'ailleurs. D'ailleurs... oui et non, car il vient d'une filiale de l'Entreprise. Quant à Madame la Chef de Gestion, elle avait fait un stage de recyclage chez nous

Avant de nous quitter, elle avait arrosé ça ; c'était sa façon de nous prouver son amitié. Je me souviens :

- Mademoiselle R. : Champagne ou Whisky ?

- Whisky.

Elle m'en sert une de ces rasades ! et elle refait une tournée. Pas le temps de répliquer... me voici avec une nouvelle rasade. Je ne vais pas reculer... non... et donc, me voici complètement "pompette". La tête me tourne, les autres ont l'air d'aplomb puisqu'ils parlent d'aller prendre leur repas à la cantine !...

Quant à moi, je trouve plus sage de chercher un endroit pour sommeiller ; j'ai une heure pour reprendre mes esprits.

A quatorze heures, Monsieur le grand psychanalyste entre dans mon bureau, il éclate de rire . Je suis sous ma table de travail, étendue sur ma blouse.

- Ça alors !

- Déjà l'heure !

- Oui, mais est-ce que cela va ?

- Très bien, je me sens à nouveau en pleine forme.

En fait, lui et tous les autres le sont beaucoup moins et je parie qu'ils ont eu souvent le nez sur leur montre. De mon côté, le travail avance sans peine.

Mon premier jour a été plutôt folklorique. Tout d'abord, je suis arrivée presque en fin de matinée.

- Mademoiselle R., que vous est-il arrivé ?

- Malgré vos plans, je me suis trompée de chemin, il y a un moment que je tourne !... Pas facile de se repérer... et de se récupérer...

- Nous nous en sommes doutés et vous n'êtes pas la seule à avoir "tournicoté" le premier jour !

Ouf ! je me sens moins idiote.

Le travail ne change pas beaucoup. Il est vrai que j'ai la chance de m'adapter facilement. Il est vrai aussi que je fais confiance en Dieu. Lui, il n'est même pas nécessaire de le supplier ; Il n'aime pas ça... moi non plus !

Simplement être sûre que Jésus nous accompagne ; autrement dit : lui laisser la Porte de notre coeur ouverte.

Tatan Jeanne est malade depuis deux ans déjà. Une congestion cérébrale lui a enlevé la parole. Les uns, les autres, ses soeurs, frères, neveux, nièces lui rendent souvent visite au "Calvaire".

"Le Calvaire", eh oui ! c'est le nom de l'hospice où elle se trouve "grabataire".

Les uns, les autres, nous lui parlons de la famille. Invariablement, elle a tout d'abord quelques pleurs dans nos bras et le sourire lui revient.

Elle essaye de nous parler ; je crois ne l'avoir comprise qu'une fois et cela pendant dix ans.

Je dis bien dix ans, mais nous en reparlerons.

Nous lui avons mis un crayon et un papier entre les mains, elle n'a jamais voulu, ou n'a jamais pu, écrire.

Quand nous pouvions nous y rendre à deux ou plus, c'était mieux et pour elle, et pour nous. Je crois que Pierre-Jean était le seul qui savait lui raconter des "calembours" et ainsi, elle semblait distraite et pour lui c'était moins pénible.

Mon père la blaguait souvent. Il fallait presque le faire taire pour éviter qu'il lui dise :

- Jeanne, vous étiez tellement bavarde que...

Vous avez compris la suite. Chez lui, c'était loin d'être méchant et Tatan Jeanne aimait bien son beau-frère.

Elle lisait un peu, plutôt feuilletait des revues et le chapelet était toujours entre ses doigts, ce qui veut dire que son for intérieur priait tout le temps.

Elle avait aussi la visite de sa patronne. Célibataire, n'ayant pu se faire religieuse, elle s'était dévouée à une famille ; elle en était non pas la bonne mais la gouvernante.

D'ailleurs, cette famille, même pendant sa retraite, aurait aimé la garder auprès d'elle. Elle nous parlait de leurs enfants comme s'ils étaient les siens, et avec infiniment de respect.

Rappelez-vous !... elle avait dû les laisser quelques temps pour s'occuper de la ferme de son frère Joseph à "La Montagne" et j'avais passé cet été-là avec eux.

Comme Grand-Mère, elle n'a pas dû manquer souvent d'assister chaque jour à la Messe !

Ces années me revoient donc deux ou trois fois à Mentol dans ma résidence secondaire... Cela sonne bien n'est-ce pas ! Soyez rassurés, elle deviendra bientôt ma résidence principale pour le meilleur et pour le pire. Je dis bien : pour le pire... parce que le pire vient toujours ; il vient, atténué par le meilleur, atténué par la Grâce.

En mai 1978, quand je veux la rejoindre pour une bonne semaine de congés, je me rends compte que mon père n'a pas la forme.

Pas la forme... pas la forme... Vous savez, bien sûr, qu'il y a longtemps qu'il ne monte plus sur les toits mais enfin, je le trouve plus "blanc" que d'habitude, blanc de visage... vous vous en doutez, alors au moment du :

- Au revoir Papa.

J'ajoute :

- Sois certain que si tu ne vas pas bien, je reviendrai de suite.

Effectivement, un samedi soir, coup de fil de Daniel :

- Papa est au plus mal, on ne sait pas s'il va passer la nuit, il a une congestion cérébrale et est à l'hôpital Saint Joseph.

- Très bien, j'essaye d'avoir un avion car à cette heure-ci il n'y a plus de train.

- Rappelle-moi à n'importe quelle heure, j'irai te chercher à l'arrivée.

- D'accord.

Je téléphone à mes amis. Ferdinand vient de suite ; il me console ou du moins il essaye car je suis secouée de sanglots.

Bref ! téléphone à l'aéroport ; personne ne répond. J'essaye tous les numéros qui me semblent bons ; rien, je sonne dans le "grand vide". J'essaye la gare, même celle de la grande ville, là aussi le grand vide s'est installé.

Curieux ça... moi qui croyais qu'un avion était conçu pour aller plus vite..., pour dépanner les gens..., pour les aider quand ils sont pressés... Alors là, je déchante.

Ferdinand est reparti ; le voici qui revient avec Irène ; il l'a réveillée, elle me conduira à la gare. Cela me touche mais je rappelle Daniel pour qu'il essaye d'avoir les heures de chemin de fer : grande ville midi / grande ville la nôtre.

Non, rien dans la nuit, rien de rien. J'aurais mieux fait de prendre ma voiture mais... conduire de nuit, un si long trajet.... pas évident non plus. Je me résous à ne prendre le train que le lendemain vers sept heures. La valise est prête et je crois bien que le peu que je dors, je le fais toute habillée. Pourvu que Papa m'attende ! Il sait bien que je lui ai dit que je reviendrais !... Quel pressentiment j'ai eu ! C'est bien de moi ça...

Avant le départ de Michel-Guy, peut-être même un an avant, je savais qu'un malheur arriverait chez eux et j'en étais tourmentée. Aux environs de Noël il m'avait dit : Mado fait un peu de dépression. Ouf... ce n'est rien, cela se soigne mais... vous connaissez la suite.

A l'heure prévue, Daniel est à la gare. Nous allons directement à Saint Joseph.

- Papa, je suis là, tu te rappelles ce que je t'avais dit ?

- Oui, je me rappelle.

Il a une toute petite voix mais il peut parler. Pour nous, c'est énorme ; il est donc paralysé du... du... bon côté.

J'ai pris ma garde immédiatement pour relever le précédent, ma soeur je crois, et en attendant qu'elle puisse revenir le lendemain.

Daniel m'a expliqué ce qui s'était passé :

- Il est tombé chez lui et, pour l'emmener, il a fallu passer le brancard par la fenêtre ; par la porte il aurait été trop secoué.

  Il a été immédiatement dans le coma, c'est pour ça que je t'ai appelée. En fait, il a fait un coma diabétique mais les médecins ne l'ont pas compris de suite ; maintenant, des remèdes l'ont fait sortir du coma.

Daniel redevient le grand organisateur des gardes. Heureusement Seigneur que tu nous as donné ce petit frère ! Je me demande bien comment on ferait sans lui...

Papa semble un peu mieux. Les médecins nous disent qu'il est inutile de passer la nuit. Très bien, nous essayons, nous essayons en deux fois.

La première fois, malgré son handicap, il est passé par-dessus la barrière de son lit et s'est cogné contre la table de nuit.

La deuxième fois, il a tellement gémi que les autres malades ont demandé s'il y avait un bébé dans le service.

Cette fois, les médecins ont compris quel homme était mon père et ils nous disent :

- D'accord, nous admettons que vous passiez la nuit malgré que ce soit également difficile pour vous.

Ceux-là ne savent pas que nous en avons pris l'habitude ! De toutes façons, nous ne pouvions pas le voir avec un bras attaché à sa barrière.

Il restera deux mois à l'hôpital.

Pendant ces deux mois est arrivé le jour où s'est posée la question :

- Votre père va mieux, il faut lui trouver une maison genre... genre... asile.

Quelle horreur ! non, cela n'est pas pensable. Nous savons ce qu'est un asile, Tatan Jeanne s'y trouve depuis près de trois ans et Papa a toujours dit :

- Ne me mettez jamais dans un asile, laissez-moi mourir en paix.

Si Tatan Jeanne s'accepte dans un asile, du moins si elle en a l'air, Papa ne s'acceptera jamais... non jamais... Chaque jour, pendant sa maladie, il disait :

- Donnez-moi mes vêtements que je parte d'ici.

Vite, les uns ou les autres, nous lui racontions des histoires, des histoires vraies, des histoires de sa vie, même les histoires où nous n'y étions pas mêlés, because pas encore nés.

Avec, ou grâce à son talent de narrateur, nous savions tout sur sa vie ou du moins... presque.

Il y avait :

- Quand il était petit en Italie,

- Quand il était jeune garçon, à l'école ou canotant sur le lac du Parc,

- Quand il était jeune homme, qu'il faisait des blagues...

- Quand il a rencontré Maman,

- Quand... quand...

Donc, le prendre à la maison, impossible, Maman est du même âge, elle ne pourra pas s'en occuper. Une infirmière à domicile, ce serait vingt quatre heures sur vingt quatre, il ne faut pas y songer.

S'il avait tous ses esprits et que l'on puisse l'installer dans un fauteuil roulant, ce serait sans doute envisageable. Mais dans son cas... impossible.

Je me souviens du jour où trois infirmières et moi-même, nous nous sommes mises à genoux sur le lit pour le relever d'un centimètre, oui, un centimètre... je n'exagère pas.

Ma soeur paraît plus confiante :

- Ne t'en fais pas, ils ne veulent ou ne peuvent pas le renvoyer dans cet état, comme ça, d'un jour à l'autre.

Effectivement, c'est vrai. Et se déclare une septicémie, il a donc une perfusion.

Une nuit, chez moi, je n'en peux plus et réfléchis. Je ne suis de garde que le lendemain matin.

J'avais omis de vous dire que cette fois je m'étais déclarée en maladie, je n'avais pas pu faire autrement.

Ma décision est prise. Je vais demander au grand patron de le laisser partir de sa bonne mort. C'est justement ce matin-là que Pierre-Jean vient me voir :

- Papa ne veut pas mourir, il est toujours là, cherchons-lui une "maison".

Il me semble ne pas lui avoir répondu.

Ma nièce Nicole, médecin stagiaire, m'accompagne. Justement le Professeur est là, il fait sa tournée :

- Je voudrais vous causer.

- Attendez-moi un moment, je vous reçois.

Je suis aux bord des larmes et lui demande de laisser partir mon père.

- Je suis d'accord mais vous, l'êtes vous bien aussi ?

- Bien sûr ! Papa ne s'acceptera pas dans un asile.

- Je l'ai compris, c'est un diable de bonhomme votre père ! Ce matin, j'ai diminué la pénicilline.

- Merci.

Il s'adresse à Nicole :

- Vous, soignez votre tante, elle est à bout...

Nous sommes soulagées et je vais prendre mon tour de garde. Nicole repart après un bisou à son Grand-Père.

C'est fou ce que mes neveux ont pu admirer leur Grand-Père...

Je ne révélerai à personne de ma famille, sinon beaucoup plus tard, ce qui s'est passé ce matin-là ; et ma nièce a tenu sa langue, elle avait intérêt puisqu'elle est la fille de Pierre-Jean.

Pour en revenir à ces moments près de Papa, ce jour je lui ai chanté toutes ses chansons puis, prise de court, je lui en ai chanté une de mon propre répertoire c'est-à-dire "Santa Lucia". Vraiment, je ne m'attendais pas à sa réplique :

- Elle n'est pas de moi celle-là !

- Non Papa, je le sais, elle est à moi. Ne t'en fais pas, je vais bien en trouver une autre... des tiennes.

Un peu plus tard, il a cette réflexion :

- Je ne sais pas où est mon père.

- Mais Papa, tu as une femme, des enfants, des petits-enfants... Tu es à la tête d'une très grande famille !

- Oui, mais tout ça, c'est pas mon père.

Dieu seul sait comme j'ai mal pour lui. Pendant toutes ces années il a dû souffrir en silence.

Le voici qui pleure.

- Mais Papa, pourquoi ?

- Quand tu es née, tu n'étais pas plus grosse que la poignée d'une porte...

Décidément, cette fois c'est moi qui ai les larmes aux yeux.

- Papa, maintenant je suis grande, du moins... suffisamment. Ne t'inquiète plus pour moi.

Le lendemain, c'est Madeleine qui est de garde ; elle m'avoue qu'elle lui a chanté tous les cantiques en latin qu'elle connaissait. Elle a eu du mérite de s'en souvenir : "Tantum Ergo", "Salve Regina", elle qui n'est pas, et heureusement, une "punaise de sacristie" !

Un jour plus tard, le 28 juin 1978, Papa a rejoint Son Seigneur, ses enfants déjà partis et... sûrement... son père.

C'était en milieu de journée et toute la famille était autour de son lit y compris sa soeur et sa nièce.

Il faut vous dire que Marie-Thérèse numéro deux a pris aussi des tours de garde, elle nous a bien aidés.

Une autre vie s'achève pour commencer ou recommencer... dans l'Autre Royaume.

Maman veut le faire revenir chez elle, chez lui. Elle a raison, c'était certainement le souhait de Papa.

Mais pourquoi à l'hôpital, ils sont si longs à le préparer ! Mes frères ont fait le nécessaire, alors qu'attendent-ils !...

En définitive, c'est seulement en milieu d'après-midi que Maman, ma soeur et moi apprenons que personne ne veut s'en charger.

Très bien ! nous nous en occuperons nous-mêmes. Je peux vous assurer qu'il faut être convaincu que notre chair biologique n'est plus grand chose et que notre esprit est bien au-delà, car ce n'est pas drôle ni facile d'habiller un corps quand on attend trop.

Pourtant Maman est très sereine, heureusement qu'elle avait vu Michel-Guy !

A Champagneul, le préposé au travail d'embellissement des corps, vient lui redonner un air humain. Il est beau maintenant notre père avec sa plus belle chemise blanche et sa cravate noire...

Entre nous, il est bien le seul à porter, pour son deuil, une cravate noire.

La veille de sa mise en terre, nous, ses enfants, nous préparons l'Office du lendemain. Comme lecture, nous choisissons, entr'autres, un passage du "Livre de Job" :

"(...) Je sais, moi, que mon Libérateur est vivant et, qu'à la fin, il se dressera sur la poussière des morts (...)".

Et entr'autres, comme cantique : "Je crois en Toi Mon Dieu".

Pourquoi faut-il qu'une anecdote assez burlesque vienne troubler nos cogitations !...

On sonne, Maman va ouvrir, un homme se présente :

- Je voudrais voir le menuisier...

- Entrez donc, il est ici.

Oh ! quel fou rire nous prend !... Ce monsieur inconnu voulait sans doute prendre contact avec mon frère... et voilà qu'il se trouve en face d'un mort.

Après quelques minutes de recueillement, je dirai, obligatoires, il a pris la poudre d'escampette ; mon frère ne l'a jamais vu ou... revu et nous ne savons toujours pas qui il était. Depuis, nous avons surveillé Maman car son trouble était tellement compréhensible !...

Avant que son corps ne parte, nous avons pu le montrer à tous ses petits-enfants et "Joce" à dit :

- On va toujours garder Pépé comme ça !...

Quand Monsieur Charles est arrivé, lui, il a eu cette réflexion :

- Il est comme je l'ai quitté il y a trente ans, le même qu'au théâtre.

Pour ma part, je n'ai pas pu m'empêcher de crier : "Attention, ne lui faites pas mal".

Au moment des condoléances, nous avons "inauguré" et, ma foi, je vous le souffle, tous ont trouvé cela mieux.

La famille s'est dispersée sur la place de l'église et chacun a pu recevoir "les siens".

C'est ainsi que discutant avec ma famille "travail", je me suis trouvée en queue du cortège funéraire ; nous avions, n'est-ce pas, tant de choses à nous dire... Le Directeur m'a proposé de continuer mes journées en maladie.

Oui, j'accepte car je me sens incapable de reprendre.

Je vais partir quelques temps en Haute-Savoie avec Maman. Seulement toutes deux dans cette grande demeure de mon beau-frère.

Avant, je dois vous annoncer la naissance de Sophie, première enfant de Chantal et Daniel, le 30 juin 78.

Notre voyage s'avère un peu long mais nous déjeunons au restaurant, cela repose et Maman paraît assez bien. A l'arrivée nous faisons un bon feu dans le grand poêle.

Ces quelques jours s'écoulent paisibles ; je m'évade des moments pour les courses, en matinée et, en principe, les après-midi, nous visitons la région. Elle est belle en ce début juillet avec ses hautes herbes, ses marguerites qui nous fournissent des bouquets. Voici le quatorze juillet. La veille nous sommes allées à Thonon acheter deux belles truites, une tarte aux fraises et je ne sais trop quelle autre friandise, histoire de nous chouchouter un peu.

Après le déjeuner, Maman a cette réflexion :

- Nous avons mangé aussi bien qu'au restaurant.

Elle avait raison ; en plus nous nous étions installées à la mi-ombre des grands arbres.

Dès le lendemain, Maman ne se sent pas bien et je ne lui trouve pas des yeux normaux ; pourquoi le blanc est jaune au lieu d'être blanc !...

Je crains un cancer et ne prolonge pas le séjour comme il était prévu.

Je pensais attendre le retour d'Auvergne de ma soeur pour prendre une décision mais Agnès frappe à ma porte dès le samedi matin.

- Claude, je trouve Maman pas bien du tout, elle ne s'est pas levée.

Du coup, je descends les escaliers quatre à quatre... ou presque. Effectivement elle est fatiguée et, en aparté, je fais part de mes soupçons. Maman a des larmes et nous dit :

- Papa m'appelle.

Le médecin va lui faire faire des examens pensant que c'est une hépatite virale.

Tout recommence. Nous nous apercevons vite qu'elle ne peut pas rester seule au rez-de-chaussée. Ma soeur la prend chez elle.

Pour ma part, je reprends le travail, les gros soucis familiaux sur le coeur.

Vite, nous savons que c'est un cancer ; pour elle, cela restera une hépatite virale.

Les tours de garde reprennent mais qui oserait dire que les jeunes ne sont pas bons à grand chose !...

Alors là ! pas moi. Que de services ils nous ont rendus ! Gilles, Blandine, la copine de Blandine s'occupaient de Maman aussi bien que nous.

Quand ma soeur et, ou, ses enfants étaient absents les week-end, Daniel reprenait son rôle de Directeur des gardes-malades.

Nous avons fait suivre à Maman un régime alimentaire très strict ; oh ! nous n'avons fait qu'obéir aux ordres du médecin :

- Si vous ne faites pas comme je vous le dis, votre mère souffrira trop...

Bien sûr ! qu'elle aurait aimé un bon café au lait au lieu d'un potage de semoule... Bien sûr ! qu'elle aurait aimé une tranche de pain beurrée à souhait... Bien sûr !... Bien sûr !... Mais voilà, chère Maman, il valait mieux que tu nous trouves sévères plutôt que de te laisser souffrir !...

Je n'ai pas mis les pieds à l'église pour la Messe dominicale pendant tout le temps de sa maladie ; je pensais qu'il était plus humain de passer une heure avec Maman en regardant toutes deux la Messe à la télévision.

Notre Curé lui apportait la communion ; un jour elle lui fait cette réflexion :

- Vous avez bien une si jolie cravate !

- C'est en votre honneur Madame !

Quand il était trop pressé, c'était Jean qui la lui apportait.

Chacun prendra ses congés comme prévu parce que :

Primo : Inutile de donner un soupçon à notre mère.

Secundo : Elle ne paraît pas trop mal, elle ne passe pas toutes ses journées au lit.

Tertio : Nous avons besoin, aussi, de nous changer les idées.

Ceci dit, septembre me retrouve à Mentol. Une semaine de tranquillité et vlan ! un autre drame.

Tranquillement, je passe chercher Irène pour aller à la plage. Il est environ neuf heures le 13 septembre 1978.

- Madame Irène, Madame Irène, votre mari a eu un accident avec sa mobilette, il est à l'hôpital ; allez le voir mais ce n'est pas grave.

Ça alors !... nous voici toutes deux, nos sacs de plage en mains, direction hôpital.

Pas grave... pas grave... Au moins six médecins à son chevet. Il est entouré de bandelettes, il ne parle pas, il paraît... comme dans l'autre monde, du moins, vu par moi.

Quel choc ! Irène prend un malaise alors j'essaye d'évaluer la situation.

Je m'approche de lui :

- Monsieur Ferdinand, ne craignez rien, on s'occupe de vous.

- Qu'est-ce que j'ai !...

Les médecins en sont "bouche bée"... Ce sont ses premières paroles depuis... depuis... son arrivée, bien sûr !

- Mesdames, une ambulance va le conduire à la grande ville au service des "Urgences". Que faites-vous ?

- Je vais suivre en voiture.

- Mais, Madame Ferdinand, vous, vous montez dans l'ambulance...

- Non, je vais dans la voiture de mon amie, j'ai trop peur.

Et voilà ! l'ambulance klaxonne ; moi... pas. Alors j'accélère et la suis le plus près possible car je ne sais pas du tout où se trouve le service des "Urgences", d'ailleurs même pas l'hôpital.

Quand je me remémore tout ce dont j'avais pensé... Hum !

- Tu n'iras jamais dans la grande ville du midi avec ta voiture ;

- Tu ne conduiras jamais plus de nuit ;

- Tu..., Tu...

En fait, à l'entrée de la ville, un carrefour avec des feux ; rouge, orange, vert, comme il se doit.

L'ambulance passe au "vert" mais presque à "l'orange". Quand je m'engage, le feu de signalisation me joue le tour de passer au "rouge". Je klaxonne très fort et continue.

Un camion s'engage à ma droite... puisqu'il a le feu "vert".

Au coup de klaxon, il marque un arrêt mais repart aussitôt ; il est dans son droit, moi... pas. Je crois l'avoir évité seulement d'un centimètre mais son coup de klaxon à lui résonne encore dans mes oreilles...

Ouf ! je suis toujours derrière l'ambulance et nous voici arrivées aux "Urgences".

Quelle scène ! nous suivons le brancardier avec nos petites "robettes" de plage. Nous passons tout le jour ainsi et rentrons seulement quand on nous dit :

- Monsieur Ferdinand a un traumatisme crânien, il peut s'en sortir. Pour cette nuit, nous l'installons en médecine infantile, nous n'avons pas de place ailleurs mais il sera très surveillé. Revenez demain.

Bien sûr ! que nous reviendrons demain ; en attendant, la "conduite", pour le retour, est... de nuit.

Le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, nous partons avec Irène, dans la matinée, pique-niquons avant d'arriver et retour... de jour.

Bref ! huit jours sans nous reconnaître :

- Vous êtes qui ?...

- Comment je m'appelle ?...

Bon sang que c'est dur ! Irène a mal, très mal. Elle avait déjà passé de durs moments car l'état de santé de son mari aurait presque voulu qu'on lui coupe un pied. Ils ont toujours fait opposition et ont tenu le coup avec un régime sévère ce que, lui, n'aimait pas du tout. En plus, son métier voulait qu'il ait les pieds dans la mer.

Irène avait pris l'habitude de me donner elle-même des leçons. Elle nageait très bien, j'avais confiance en elle et j'avais toujours une planche de secours à proximité en cas de fatigue à présent que j'allais où je n'avais pas pied !...Bientôt, plus de leçons, plus d'accompagnateur.

Un jour, enfin...

- Claude, il faut que tu rentres à Champagneul.

Ça y est, il reconnaît et il a ce souci dans la tête ; je ne devrais plus être ici.

- Monsieur Ferdinand, ne vous inquiétez pas, je me suis mise quelques jours en maladie.

Deux semaines... en vérité.

Que fallait-il faire ? Je me le demande...

Encore une fois, à cause de grands malades, je me sens obligée de me mettre au "repos". J'avais téléphoné à mon Directeur, il avait compris la situation et m'avait donné son accord.

Irène était incapable de se débrouiller seule et elle me sentait très près d'elle.

Encore une fois, je me suis dit, ou plutôt j'ai dit à Jésus :

- Seigneur, c'est Toi qui m'a mise dans une situation fâcheuse mais c'est Toi aussi qui a dû me souffler : "Ma fille, tâche d'en faire quelque chose à ma convenance".

Le voici de retour chez lui et comme il me reste une semaine de congé maladie, je rentre pour en faire profiter Maman.

Moitié/moitié... C'est juste... non !

L'année précédente ou, dans les années précédentes, j'avais eu quelquefois Nicole ; mes amis l'aimaient bien. Elle avait le chic pour prendre des photos. C'est vrai que j'avais de la patience... Pour une seule photo, il fallait trouver l'endroit adéquat, la luminosité adéquate, le sourire adéquat.

Quelle tante n'aurait pas eu cette patience avec ses neveux... Je me le demande !

Pour des congés, de retour... de terre sicilienne, je crois, elle s'est arrêtée à Mentol avec Gérald. Je me doutais qu'il deviendrait son époux parce que... parce que... il est le seul garçon à s'être occupé d'elle quand elle a eu une grande fatigue à la fin de ses études de médecine.

Elle s'est très bien remise et ils se sont mariés. Comme cela, il y a deux médecins dans la famille et, en prime, il a la même passion qu'elle pour les photos.

Il me semble avoir omis de vous dire combien Ferdinand aimait les enfants. A la plage, il y en avait toujours beaucoup autour de lui pourtant... il s'en défendait.

Un jour, chez mon frère Louis, nous faisions une partie de belote. Nous avions le temps, ma belle-soeur nous gardait à dîner. Etait chez elle une petite fille dont les parents n'avaient pas toujours le temps de s'occuper.

Son âge, trois ou quatre ans ; ma belle-soeur se plaint qu'elle ne sourit jamais.

Ferdinand l'appelle près de lui. Il prend une de ses menottes dans une de ses grandes mains et il fourre le tout dans la grande poche de sa veste.

Le tout... le tout... je veux dire seulement les deux mains.

Quand ces deux mains ressortent, la petite a un de ces sourires !... dont Marguerite avait du mal à imaginer. Il ne lui avait rien donné. Si... son amitié, sa tendresse. L'amitié et la tendresse d'un grand bonhomme pour une toute petite bonne femme.

De retour à Champagneul, je ne peux pas m'empêcher de lui dire :

- Vous ne me direz plus que vous n'aimez pas les enfants parce que je ne vous croirai pas !

Il a un grand rire et soudain je me rappelle qu'un jour, il a sorti de son portefeuille la photo d'un bébé avec sa maman et qu'il était fier de me la montrer.

Suffisamment discrète, je ne lui ai pas posé de questions mais j'ai compris qu'il avait un secret, qu'il portait un secret, seul... ou avec Irène.

Il aimait beaucoup mes neveux, même les plus petits.

Un jour, il entre chez moi, au troisième étage en continuant d'éclater de rire. Avec Irène, nous nous demandons ce qui peut l'amuser autant...

- Devinez ce que "Joce" vient de me dire ?

Nous donnons notre langue au chat.

- Il m'a tapé sur le ventre et m'a dit : "Qu'est-ce que tu mets là-dedans ?"

- J'y mets ce que j'ai de meilleur, la bouffe.

"Joce" était très jeune encore, cinq ou six ans sans doute et comme Ferdinand était un gros mangeur, effectivement sa "bedaine" était imposante ; cela devait dépasser l'entendement de "Joce" qui, lui, avait un ventre bien plat.

Mais revenons en arrière. Je peux m'occuper de Maman toute une semaine avant de reprendre le travail.

Nous voici début 1979. Le Directeur administratif de l'Etablissement où maintenant je travaille part en préretraite comme le prévoit la "maison" pour tout le personnel, du plus humble ouvrier au plus humble patron.

Etant entré une année avant moi, il doit avoir environ trente huit ans de service.

Le personnel de l'Etablissement se réunit au réfectoire ; y viennent aussi un bon nombre de personnes de notre Entreprise primitive.

La Gestion du Personnel s'occupe du buffet donc, moi, je m'occupe aussi du buffet.

Le discours d'adieu qu'il nous prononce a dû amener des larmes sur beaucoup de visages car, entr'autres, il a dit :

- Je suis ce que vous m'avez fait vous, ouvriers, employés, cadres, ce dont je vous remercie.

C'est vrai, ce Directeur avait beaucoup changé, il avait acquis une humilité et une sagesse qui, vraiment, étaient tout à son honneur.

Je m'en étais aperçue quand je l'avais rejoint à l'autre bout de la grande ville.

Les coupes se remplissent de champagne et la journée se termine dans l'euphorie générale. Nous sommes une grande famille montée dans la même barque, pour le meilleur et pour le pire et bien des établissements, bien des entreprises, bien des sociétés, bien des industries devraient prendre de cette graine-là.

Une histoire amusante s'est passée peu après. Amusante... amusante... vite dit car, sur le moment elle n'étais pas si amusante que cela !

Après une réunion du Comité de l'Etablissement, il a été annoncé qu'il devait y avoir encore "x" licenciés non, plutôt "x" préretraités ou "x" reclassés ; en fait, il fallait encore un "moins". Il y a longtemps, qu'entre nous bien sûr, nous blaguions là-dessus.

Comment faire des "moins" :

- Faire mettre de la mort aux rats dans les plats cuisinés à la cantine,

- Poser des embûches ça et là autour des ateliers ou des bureaux,

- Faire faire une "bombe" par nos services de chimie,

Au Service du Personnel, nous étions si tourmentés par ces problèmes qu'un moment de "blagues", pendant l'heure du repas, arrivait à nous détendre ; nous en avons dit des bêtises !... et je crois bien que Monsieur Henri aurait pu remporter la palme.

Voici que je me trouve au secrétariat. Monsieur le Chef du Personnel revient du C.E. Sa mine est sombre en nous annonçant la nouvelle du nombre de personnes à traiter en "moins". J'ai cette réflexion :

- Et moi, dois-je partir ?

- Oui, le plus tôt possible.

Bon sang ! une "bombe", une vraie, me serait tombée sur la tête, cela ne m'aurait pas plus surprise car, en fait, nous sommes en mars et fin juillet 1979, je sais que ce sera mon tour. Je reviens dans mon bureau complètement bouleversée. Nous sommes un début de semaine et chez moi, je fais mes comptes.

Non, je ne peux pas partir sans mon indemnité de licenciement because le prêt fait pour acheter mon "Grand Bleu".

Tout est écrit noir sur blanc :

- Gain = x francs

- Dépenses = x francs

Je ne m'en sortirai pas.

Au bureau, je fais la gueule, oui, vous avez bien lu... je fais la gueule à... à... à tous ceux qui m'approchent :

- Madame la Chef de Gestion du Personnel,

- La secrétaire et son adjointe,

- Monsieur le Chef du Personnel,

- Marguerite, ma copine assistante sociale,

Le jour où Madame la Chef de Gestion me dit :

- Qu'avez-vous Mademoiselle R. ?

- Rien qui ne vous regarde !...

J'en ai les larmes aux yeux.

D'autres personnes essayent une approche mais... idem... je les envoie sur les roses.

Je suis franchement désagréable ; même qu'un soir, Madame la Chef de Gestion me tient ce langage :

- Vous ne partirez pas sans m'avoir dit ce qui ne va pas !

- Je vous en prie, laissez-moi tranquille.

- Vous ai-je fait de la peine ?

- Non, pas vous...

- Alors qui ?...

Motus... Je suis bouche cousue mais le coeur, lui, parle, car voilà les larmes qui me remontent aux yeux. Heureusement qu'elles ne débordent pas ! Enfin, je réussis à franchir la porte.

Vous supposez bien, je l'espère, que le travail ne s'en est pas ressenti !

Vendredi arrive et vers onze heures, qui vois-je entrer dans mon bureau et s'asseoir en face de moi ?... Qui ? Vous le devinez sans doute.

Monsieur le Directeur de l'Etablissement qui est parti en préretraite il y aura environ trois mois. Je suis éberluée. Madame la Chef de Gestion l'a fait venir et ce qui devait arriver, arriva... Cette fois, les larmes débordent. Il ne dit rien ; il attend que je parle et, encore une fois, ce qui devait arriver, arriva...

- Je ne peux pas partir maintenant ; j'ai établi mon budget, le voici.

Il y jette un coup d'oeil et me dit :

- Mais qui vous a dit de partir ?... Vous n'êtes pas sur la liste des "moins" ; je monte au Bureau Directorial pour m'en assurer.

Comme il a toujours vite fait de tout faire, le voici de retour :

- Je vous le confirme, vous n'êtes pas sur la liste des "moins". Encore une fois, qui vous a tenu un tel langage ?

Maintenant, les mots me sortent de la bouche et je lui explique ce qui s'est passé.

Il sort et qui vois-je entrer dans la minute qui suit : Monsieur le Chef du Personnel lui-même, en personne, la mine déconfite.

Il s'assoit en face de moi à la place toute chaude encore de notre ex Directeur.

- Mademoiselle, je suis navrée. Ce que je vous ai dit était pour rire. Vous savez bien que j'ai un humour noir ! Mais pourquoi m'avoir posé une telle question ?

- Monsieur, dans de pareilles circonstances, on ne peut pas se permettre de blaguer.

Il appelle la secrétaire :

- Vous, comment auriez-vous réagi ?

- Comme elle.

- Je suis désolé, vraiment désolé de vous avoir fait tant de peine... Quand Madame la Chef de Gestion m'a demandé ce que j'avais bien pu vous dire, pas une minute je me suis trouvé fautif, notre petite "escarmouche" ne m'est pas restée en tête car elle n'avait pas lieu d'y être. Je lui ai même dit que c'est elle qui se faisait des idées.

  Vous savez bien que nous sommes tous deux de la même année ! Vous partez... moi aussi... !

C'était vrai et maintenant j'avais de la peine pour lui tellement il avait l'air malheureux.

- Me pardonnez-vous !... Moi, je ne me pardonnerai jamais.

- Bien sûr que je vous pardonne puisque maintenant je comprends, bien sûr... bien sûr... alors, n'y pensons plus tous les deux.

Ouf ! le week-end approchait et j'allais le passer avec sérénité mais je savais, malheureusement, que Monsieur le Chef du Personnel en avait toujours le coeur bien gros.

Pâques 1979. Dans la maison nous décidons que je serai de garde, d'ailleurs c'est mon tour... non !

Par là, je veux dire que tous peuvent partir, je m'occuperai de Maman. Daniel n'est pas très d'accord, il pense que je ne peux pas rester seule ; alors il emmène sa famille dans leur maison de campagne et il revient à Champagneul. Le samedi soir, après avoir donné à Maman ses derniers soins, elle paraît s'endormir. Daniel se couche dans la pièce à côté et moi je rentre chez moi c'est-à-dire dans l'appartement situé sur le même palier.

Il est vingt deux heures ; dans mon lit, je dis à Papa :

- Aide-moi à m'endormir, s'il te plaît !

Aussitôt, quelque chose de lourd tombe ou paraît tomber dans ma penderie, à quelques pas, et je m'endors immédiatement.

Le lendemain matin, j'en parle à Daniel qui ne semble pas s'en préoccuper mais, moi, j'ai ma petite idée derrière la tête.

Le lundi je reviens à la charge et lui demande de regarder dans ma penderie que je n'ai pas eu l'occasion d'ouvrir.

Nous nous apercevons que rien n'a changé alors il me questionne :

- Cela s'est passé quand ?

- Samedi soir, vers vingt deux heures.

- Effectivement, je lisais un moment avant de m'endormir quand j'ai entendu un bruit "lourd". J'ai cru que Maman était tombée et j'ai accouru, mais elle dormait paisiblement.

- Daniel, c'est Papa. Il est venu ou... revenu.

- Je n'y crois pas trop.

Mon frère est sceptique mais moi je ressens que c'est notre père, j'en suis persuadée.

Sacré Daniel ! Peu de temps avant que Maman nous quitte, nous sommes également de garde et, comme elle a envie d'aller aux toilettes, mon frère l'entoure de ses bras ; elle dit :

- Mais qui va m'aider ?

- Claude pardi ! Tu ne l'as pas assez torchée... toi !

Du coup, cela l'amuse et elle devient comme un petit enfant entre nos mains.

Une semaine plus tard, le samedi soir, ma soeur est obligée de partir vers ses enfants qui ont besoin d'elle.

Son coeur est gros. Il lui semble que le lundi elle ne la reverra plus. Dans la semaine, ma soeur a été très très près de sa mère et celle-ci lui a dit qu'elle s'en allait.

En effet, cette nuit-là je suis restée de garde avec mon frère Jean. Je me suis reposée un peu mais vers minuit Maman m'a refusé tous soins.

Nous sommes restés près d'elle et le dimanche, vers huit heures, elle a rejoint Papa.

Nous sommes le 6 mai 1979, elle a quatre vingt cinq ans à peine.

Dans la maison, ses enfants ayant été alertés, nous sommes tous autour d'elle sauf ma soeur. Quand je lui téléphone, elle a le coeur triste et me dit de vite la changer et la faire belle. Bien sûr ! que je le fais. A ce moment-là, je me sens responsable. Non seulement responsable de l'immédiat car mes frères, mes belles-soeurs sont là pour ce qui est du temporel, mais c'est comme si Maman m'avait légué le droit ou plutôt, le devoir moral, de chef de famille du point de vue spirituel.

Savez-vous ensuite ce que nous avons fait !... Non, vous ne vous en doutez sûrement pas !... Nous avons fait le ménage, oui... le ménage dans cet appartement qui a accueilli Maman pour ses derniers mois car nous avons pensé que c'était ce qu'elle voulait.

Des amis, des voisins, des parents allaient venir lui rendre un dernier hommage alors... que tout reluise. En plus, nous devions bien cela à son aînée. Ma soeur et mon beau-frère ont été de retour le dimanche soir.

Maman avait dit : ni fleurs, ni couronnes.

Dites-vous que nous lui avons offert les plus belles roses, qui puissent exister, celles qu'elle aimait d'un joli ton rose. Sur son cercueil, un parterre de roses, elle les avait bien méritées et puis, nous nous sommes dits, qu'après tout, c'était elle qui se les offrait parce que pour nous... l'héritage... nous nous en fichions pas mal !

Encore une Messe bien émouvante. Comme lectures nous avons choisi entr'autres, un passage du Livre de la Sagesse :

"La vie des justes est dans la Main de Dieu"

Et entr'autres comme cantique :

"Les mains ouvertes devant Toi Seigneur".

Christophe, le fils de Bernadette et Jean-Marc est né le 13 mai 1979.

Estelle, la fille de Patrick et Gisèle est née le 29 mai 1979.

Quelle bonne nouvelle ! Mon départ en préretraite est donc prévu le 31 juillet 1979 à cinquante six ans et dix mois.

Et voici que les "cinquante cinq ans" sont aussi prévus, contre toute attente, ce qui veut dire que j'ai du pain sur la planche car je n'ai guère plus d'un mois pour m'occuper de ceux et celles qui vont partir, hormis le personnel "cadres".

Il me faut m'occuper :

- Des lettres à Monsieur l'Inspecteur du Travail,
- Du calcul des montants de pension "Préretraite", du calcul des montants de pension "Retraite",
- Du calcul des indemnités de licenciement et autres,
- Des entretiens obligatoires avec ce personnel accompagné ou non par des délégués de l'Etablissement,

Il faudra aussi remonter le moral de ceux et celles, mais surtout ceux, qui ne s'attendaient pas à partir à cet âge.

A combien j'ai dû tenir ce langage :

- Mais voyons, vous allez avoir le temps de faire ce que votre travail d'état vous a empêché de réaliser.

  Cherchez au fond de vous-même, vous trouverez. Il y a tant de bénévolats, tant de services à rendre qui vous attendent... Et la culture, et l'art, qu'en faites-vous ?...

Il se trouve que quelques personnes sont venues me remercier. Elles avaient trouvé leur voie.

J'avais commandé une voiture en Corse, s'y trouvant des amis. Quand on me prévient de sa réception par un agent Renault, je m'aperçois que ce n'est pas la voiture commandée.

Je téléphone à mes amis et leur demande par quel moyen je peux la reconnaître.

- Nous vous envoyons les papiers : photocopie du bon de livraison et facture. Relevez le numéro du moteur et regardez, vous le verrez de suite en soulevant le capot.

Effectivement, je retourne voir mon agent :

- Je voudrais vous causer...

- Je suis occupée, je n'ai pas le temps.

- Je regrette, Monsieur, mais veuillez soulever le capot de cette voiture...

Il s'exécute et, bien sûr !... ce n'est pas le bon numéro.

- Cette voiture n'est pas celle qui a été livrée en provenance de Corse...

- Pourtant c'est celle-ci dont j'ai pris livraison dans l'agence de la grande ville, d'ailleurs vu le prix que vous l'avez payée...

- Veuillez donc m'y amener.

L'autre client... oust... disparu !...

Monsieur l'agent s'exécute et nous rejoignons la "fameuse agence" dans cette "fameuse voiture". Je recommence mon "cinéma" mais je vous dis, en passant, que j'étais très fatiguée et que ma voix me fuyait comme elle l'avait déjà fait tant de fois... Il me fallait donc tout mon courage, tout le tréfonds de ma petite personne, pour vaincre les obstacles.

- Cette voiture n'est pas la mienne.

- Mais si, c'est bien celle qui nous est arrivée de Corse, à moins qu'il y en ait eu plusieurs !...

- J'appelle le correspondant en Corse d'ici même et nous allons voir...

Monsieur l'agent n'est pas d'accord mais j'insiste :

- S'il vous plaît, combien de voitures ce jour avez-vous livrées à la métropole ?

- Une seule et la vôtre.

- Merci.

Je transmets donc et dis :

- Je ne partirai pas d'ici tant que l'on ne m'aura pas donné ma voiture, quitte à y passer la nuit.

M'endormir sur leurs canapés, je n'aurais pas été très mal...

Ils l'ont retrouvée ma voiture !... Ils font "mine" de la nettoyer car, soi-disant, ils l'ont découverte dans un coin de leur grand garage (sous un tas de détritus... pendant qu'ils y sont !...), certainement que leur magasinier s'est trompé (les plus "petits" ont toujours le bon dos !)

Bref ! nous rentrons à Champagneul et Monsieur l'agent ose encore me dire :

- Je n'y comprends rien dans cette histoire !

- Moi, si, j'ai tout compris.

Je regagne mon domicile enfin au volant de ma voiture !

Je suis blessée de ces manigances, vraiment blessée, Monsieur l'agent était un ami de Michel-Guy, c'est dur à avaler...

Mes collègues ont été heureux d'apprendre que j'avais su me défendre.

Il faut vous dire que j'ai horreur de la malhonnêteté, horreur... horreur !

Ma dernière semaine de travail arrive. Vu mon état de santé, je n'ai pas le courage de lancer des invitations, d'offrir une coupe de champagne à tous les amis, j'ai presque envie de dire... de compagnonnage. J'aurai trente six ans et dix mois de maison ; non seulement il me faudrait inviter ceux de l'Etablissement à l'autre bout de la grande ville, mais aussi ceux de l'Entreprise qui ont bien voulu de moi le premier septembre 1942.

Vous vous rendez compte :

- Tous ces gens à qui je devrais parler...

- Tous ces gens qui devraient drôlement tendre l'oreille pour entendre le son de ma voix...

J'en suis désolée mais, c'est impossible. Monsieur le Chef du Personnel s'en aperçoit :

- Mademoiselle R, ne venez pas travailler le matin, reposez-vous, dormez, arrivez à midi trente pour déjeuner à la cantine, vous verrez...vous irez mieux.

Effectivement, pour ma dernière semaine, un mi-temps me suffit et, au moins, je retrouve un peu de ma voix.

C'est drôlement chouette ce qu'il a fait ! mais l'en ai-je remercié... Lui aussi prépare son départ, ce sera... sous peu.

Nous sommes le 27 juillet 1979. On me demande d'arriver vers onze heures car, l'ex Directeur de l'Etablissement à l'autre bout de la grande ville viendra en personne dire un dernier adieu aux personnel partant. On me demande aussi de me mettre sur mon "trente et un".

Me voici donc bien coiffée, bien pomponnée, bien habillée, bien chaussée... à l'heure dite et dans la salle prévue.

Nous ne sommes pas nombreux, une dizaine peut-être. Après le discours d'usage, nous rappelant à chacun notre... carrière, nous trinquons en nous souhaitant bonne chance.

Vers douze heures, me voici à mon bureau, suivie pas l'ex Directeur. Que se passe-t-il ! Ces Messieurs me disent :

- Mademoiselle R., nous n'allons pas déjeuner à la cantine, nous vous emmenons au restaurant.

Ça alors !... je n'en reviens pas ; une table de dix ou douze couverts avait été retenue. Comment vous expliquer l'émotion que je ressens ! Oui... comment !

C'est simple, sympathique, cordial. Je reçois un beau cadeau, un magnifique livre "Les rivages de France" illustré et en couleurs puis un vase en bronze.

Bref ! nous dépassons... de beaucoup... l'heure de rentrée prévue mais... peu importe ! Que pourrait dire Monsieur le Chef du Personnel puisqu'il est l'un des initiateurs de la fête ! J'avais même eu droit, de sa part, à un regard admiratif vu ma toilette.

Une chance... comme j'ai beaucoup de neveux et de nièces, beaucoup de mariages évidemment..., je suis donc tenue à chaque fête à une toilette élégante. Celle-ci l'était particulièrement car la mode en était, pour peu de temps, aux jupes descendant presque à la cheville.

Bien sûr ! cela changeait du pantalon ou de la jupe juste en dessous du genou.

A vrai dire, ces Messieurs et Dames n'avaient pas tellement envie de passer la porte de l'Etablissement... Ils et Elles se seraient bien permis une petite virée loin des soucis du bureau.

Les deux ou trois jours, plutôt après-midi, qu'il me restait à faire, ont dû être employés à des rangements et à passer quelques consignes à mon successeur.

Ne croyez pas que la page se soit aussi vite tournée, du côté amitié... non. Madame la Chef de Gestion nous invite toute une grande soirée chez elle, nous... les plus "intimes", dans son beau jardin en fleurs, pour un apéritif je dirais... plus que copieux mais hors whisky... évidemment. Au moins, son mari et sa fille peuvent être de la fête.

En écrivant ces lignes, l'émotion me donne encore les larmes aux yeux et... autant vous dire de suite que, chaque fois que je reviendrai de mon "Grand Bleu", dans ma ville natale, nous nous retrouverons pour un... "mâchon".

Une carte-lettre m'a également beaucoup touchée ; le futur Chef du Personnel se trouvant en congés, m'a écrit quelques mots. Entr'autres il me disait que je ne manquerai pas seulement du point de vue travail, mais qu'il avait pu apprécier mon humeur... égale... A croire qu'il ne m'avait jamais vu en colère ; il est vrai qu'il venait d'un autre service et qu'il était depuis peu parmi nous.

Aussi mon sourire, ma gaieté l'avait "frappé". Hum ! Hum ! Hum ! Qui oserait dire le contraire !... C'est lui qui m'a surprise le soir où je suis restée jusqu'à vingt deux heures... j'avais à préparer le C.E. du lendemain.

Ce soir-là, je suis entrée dans un bar restaurant demandant le peu qu'il leur restait à manger sachant que, chez moi, je n'aurai pas le courage de me nourrir.

Une page est tournée et... pas la moindre. Je prépare mon départ pour Mentol. Il est prévu que je m'arrêterai deux à trois jours dans la maison de campagne de Pierre-Jean et Jeanine car ils s'y trouvent une bonne partie du mois d'août.

Dans la maison, tout le monde est en vacances sauf Joël qui a maintenant vingt deux ans.

Nous sommes le douze ou treize août et je compte prendre la route le lendemain.

Comme je le fais tous ces soirs, je m'occupe de fermer les portes de l'allée, de la cour et m'assure que celles de l'atelier sont toujours bien closes. Depuis le départ de Papa et la maladie de Maman, nous avions pris à tour de rôle les corvées qu'ils assuraient.

Quand c'était mon tour, pour la poubelle je faisais comme Papa ; j'en garnissais le fond de sciure de bois et lui disais chaque fois :

- Tu vois Papa, je sais faire aussi bien que toi malgré que tu prédisais le contraire !

Pour le balayage de la cour, je le taquinais pareillement car j'étais certaine qu'il nous surveillait.

Donc, ce soir-là, il fait chaud, très chaud, pas le moindre vent.

Je vide mon réfrigérateur et porte les aliments restant à Joël, dans l'appartement en dessous du mien. Je m'aperçois qu'il reste encore un peu de lait et je redescends quand, sur le palier,

j’entends des pas, des pas lourds dans l’allée au rez-de-chaussée. Il me vient naturellement à l’esprit que c’est Joël. Je crie donc par-dessus la rampe :

- Joël, j’ai omis de te donner du lait.

Il me répond du fond de sa chambre car la porte de l’appartement est ouverte :

- Tatan, j’arrive.

Surprise, je lui dis :

- Je te croyais au rez-de-chaussée, alors... il y a quelqu’un, pourtant j’ai tout fermé !

Il descend voir immédiatement, je remonte chez moi, prend un objet qui, au besoin, servira de défense, en l’occurrence... un énorme cendrier et je le rejoins.

- Tatan, tout est bien fermé et je ne vois rien d’anormal.

- Joël, la cave... j’ai pris la clef.

Nous voici, lui devant, moi derrière, en train de tout visiter. Rien !...

En remontant, je fais cette réflexion :

- Mais, c’est Pépé !

Il se retourne et me répond :

- Oui.

- Tu y crois ?

- Oui (à ce moment, nous sommes devant la porte d’entrée de l’appartement des parents), car un jour j’ai tellement entendu du "ramdam" là-dedans que je suis rentré pour voir ce qui se passait et rien n’avait bougé.

Il n’a que vingt deux ans ce neveu/filleul et je peux vous dire qu’il est loin d’être un "mystique", il a bien ses deux pieds sur terre, il aime rire et s’amuser.

Voici donc qu’il ne doute pas un seul instant ; sa conviction est faite.

Isabelle, quinze ans, a dit avoir vu son Pépé quelques jours après son départ, assis sur la murette comme il en avait l’habitude mais, pour elle, c’était une hallucination.

Personnellement j’en doute car elle est saine de corps et d’esprit.

Mon frère est très troublé quand je lui en parle car son fils ne lui avait rien dit.

Nous sommes le 17 août 1979 et me voici dans mon "Grand Bleu".

Ouf ! j’ai tellement besoin de repos que je passe les trois quarts de ma journée dans mon lit. Tant pis, je me connais et je sais que c’est la seule façon de pouvoir revivre un jour.

Chaque fois que je descendrai en ville, chaque fois que je prendrai le tournant de mon chemin je dirai :

- Oh Mon Dieu ! que c’est beau... Merci.

Chaque fois... chaque fois... cela a dû durer pas loin de deux ans ; ensuite, le décor m’est devenu naturel, tellement naturel que je n’ai plus rien dit du tout et... c’est rudement dommage.

Bref ! mes forces, mon courage, reviennent. Monsieur Ferdinand avait essayé des massages mais cela aussi m’avait tellement fatiguée qu’il était resté chez lui et moi chez moi. Quand j’ai voulu descendre au bord de l’eau, je n’ai, non plus, pas pu supporter le brouhaha des gens et le léger remous des vagues d’habitude si apaisantes ; j’ai vite fait demi-tour.

J’entendais derrière moi le pas rapide de Madame Irène et de son mari mais ils ne me rattrapaient pas, pourtant... ils se demandaient ce qu’il m’arrivait... Comment faire comprendre aux gens que le seul moyen de reprendre vie était, pour moi, que l’on me foute la paix !... Que je n’avais pas besoin d’aides !... C’est idiot à dire mais, encore une fois, il fallait me laisser faire les choses indispensables au moment où je pouvais les faire.

Ce moment-là ne correspondait pas forcément aux moments choisis par les autres.

Pour les bains de mer !... on verra l’été prochain.

En ce début d’année 80, beaucoup de courrier m’arrive de ma grande ville, aussi beaucoup de coups de fil de la famille, de collègues, d'amis. Cela fait chaud, fait très chaud au coeur.

Tellement d’amitié, tellement de fraternité, tellement d’amour ont passé pendant toutes ces années que j’en resterai marquée pour le restant de mes jours.

En cet été 80, je redécouvre l’arrière-pays, je découvre qu’il est possible de le fouler de ses pieds. Autrement dit, je retrouve la montagne. Que ses pics, ses sommets soient à mille mètres ou quinze cents mètres au lieu de trois mille ou trois mille cinq cents, peu importe car, en partant de zéro ou presque, il y a tout autant de dénivelés à faire qu’en haute montagne. Il y a les mêmes sentes, les mêmes roches à grimper, les mêmes cailloux à faire rouler sous ses pieds ; le même silence à écouter, le même vent à entendre siffler.

Alors là ! j’en reste abasourdie. Dieu me rend tout, me donne tout, tout ce que j’aime, tout ce qui est inscrit au plus profond de mon être.

Quand Madeleine vient quelques jours avec Hélène, Béatrice et une de ses nièces, Emmanuelle, je suis heureuse de les emmener au "Berceau". C’est le quatorze juillet, les genêts sont en fleurs et nous nous régalons toutes les cinq de cette marche inattendue qui nous éloigne un peu des baignades. En plus, ce jour, au village de Castel, nous savons que nous nous régalerons d’une soupe au pistou offerte par la municipalité. Belle journée qui m’a valu d'écrire "Le Berceau" :

"Monte ma grenouillette,

Monte, grimpe au "Berceau",

Monte, monte fillette,

Monte toujours plus haut.

(...)"

Il est peut-être le moment de vous dire que je me suis mise à écrire de la poésie.

"Le Berceau" est le vingt cinquième poème. Oh ! peu d’écrits avant ma préretraite mais peu à peu les idées viennent et... j’ai le temps. En fait, je prends l’habitude de toujours avoir sur moi un quart de page de papier plus le cinquième d’un crayon et s’il me vient un mot qui fasse "tic" dans mon esprit, si je vois une fleur, un oiseau, une herbe dansant sous le soleil, cela peut faire "toc" et vlan ! voici l’idée qui prend forme, le cahier se couvre de mots, de mots qui s’alignent en rimes.

Ceci grâce et à cause de ces quelques lettres inscrites au bon moment sur le quart de page de papier. Le quart de page... le quart de page... quelquefois un "klenex" fait l’affaire.

"Jésus", je l’ai écrit auprès de mon père à l’hôpital pendant les moments où il pouvait s’assoupir. Il ne s’en est jamais rendu compte.

"Par les chemins tu as couru,

par les chemins tu cours encore,

Voyageur sans armes ni ors,

Des richesses tu en es nu.

(...)"

Je n'en ai pas parlé à mon père et je le regrette car en novembre 1975 ayant écrit "Ma mésange", une strophe parlait de lui.

"(...)

Quand au fond du jardin,

Leur grand ami s'avance,

Jetant le pain, le grain

Et bien d'autres pitances,

(...)"

Mais je ne vais pas vous les citer tous car il vous suffit de les lire par ailleurs.

Le 31 août 1980 est né Cédric le fils de Gilbert et Colette.

En cet automne, plutôt cette fin d'été, je me trouvais à Champagneul, chez moi, et j'ai connu Cédric à quelques heures.

Pendant ce temps-là, se mourrait ma collègue et amie Marcelle. J'allais lui rendre visite et un jour elle m'a demandé de ne pas quitter Champagneul avant son départ.

J'ai dit oui mais j'avoue que cela m'était dur, très très dur. Quand je l'ai surprise sans sa perruque, j'ai eu un tel choc que peu après il m'a fallu lui dire que je retournai dans le midi.

Je crois qu'elle a compris ; j'avais et nous avions eu quatre décès en six ans plus les oncles et les tantes peu avant.

Cette fin d'année et ce début 1981 ont vu arriver au "Grand Bleu", Blandine et Alain. Ils étaient fiers sur leur moto, fiers et beaux.

Pour la première fois de ma vie j'avais confectionné une bûche de Noël et, ma foi, ils l'ont trouvée délicieuse.

Le trente décembre, nous nous sommes lancés dans une escalade, plutôt une randonnée et, bon sang !... comme il nous a fallu longtemps pour découvrir le départ du sentier, nous n'avons vraiment commencé à grimper qu'à douze heures. Bien de moi ça !... Les aventures, ça me connaît... et vous allez vite vous en apercevoir.

Quand, depuis "Pierres pointues", nous avons décidé de prendre un sentier de descente, après avoir admiré le panorama vu de l'autre côté et m'être promise d'y traîner un jour mes pieds, Alain ne nous a pas immédiatement suivies.

Pour l'attendre, au premier, deuxième ou troisième tournant, avec Blandine, nous cueillons du thym et faisons marcher notre langue.

Alain n'arrive pas et nous prenons peur.

- Alain ! Alain ! Alain ! Alain !...

Nous hurlons ce prénom mais... aucune réponse, il ne nous reste qu'à remonter.

Savez-vous comme il est dur, quand on a pris le chemin du retour, le chemin de descente, de revenir en arrière... Non, vous ne le savez peut-être pas eh bien moi... si, je peux vous le certifier.

Les broussailles, les trous ont notre visite. Personne ; nous décidons de descendre au plus vite et d'avertir la gendarmerie.

Surprise, vraiment... surprise ! Car qui apercevons-nous près de la voiture... Alain. Comment a-t-il pu nous court-circuiter ?... Comment a-t-il pu ne pas entendre notre bla... bla... bla... ? Et comment, nous deux, avons-nous pu ne pas entendre ses pas ? Ça nous ne le comprendrons jamais, pourtant il a dû couper le sentier... par le travers comme on dit dans le jargon montagnard et, en plus, pas loin de nous...

J'ai refait plusieurs fois "Pierres pointues", en reliant d'ailleurs les deux vallées, aucune réponse ne m'a vraiment satisfaite.

Tout est bien, puisque ça fini bien et nous profitons pleinement de cette soirée du 30 décembre 1980.

Les neveux et nièces commencent donc à rendre visite à leur tante. Je réalise que j'ai bien fait d'avoir choisi ce coin de France ; il est beau et les jeunes ont l'envie d'y venir. J'exagère un tant soi peu car pouvez-vous me dire quel coin n'est pas joli dans notre pays !...

En février 1981, Isabelle et son fiancé Gérard arrivent puis, fin juillet c'est son frère Rémi et son ami Miguel. Ils sont de passage et se dirigent en Italie ; Florence, Rome, la Sicile, etc... Je crois qu'ils sont montés sur le "Vulcano" à défaut de s'offrir le "Stromboli".

Au printemps, j'avais connu Barbara et sa Maman. Barbara était un petit bout de fille de deux ans et demi. Un jour, je les ai emmenées dans un vieux village haut perché ; oui... haut perché sur un piton rocheux.

Nous nous sommes arrêtées dans une crêperie et là, quelque chose de curieux s'est passé. Dans mon dos, était assise une jeune fille qui lisait les lignes dans les mains de deux copines, puis, le jeune patron de la crêperie a voulu, lui aussi, connaître son avenir :

- Vous êtes appelé à faire de grands voyages !

- C'est vrai, j'ai bien l'intention, pendant les mortes-saisons de parcourir le monde.

Je me retourne vivement et lui présente une main :

- Qu'y voyez-vous ?

- Vous avez une vie, oh ! oh ! oh !... suffisamment longue.

Evidemment, là, elle ne risquait pas de trop se tromper... Mais ce petit bout de Barbara est venue tendre aussi sa jolie menotte.

Surprise, la jeune fille regarde la maman, regarde la petite et dit :

- Toi, tu évolueras dans les arts ; je ne sais pas lesquels, mais dans les arts.

- Eh bien ! Mademoiselle, effectivement je voudrais que ma fille soit musicienne ; dans ma famille, il y a des musiciens.

Curieux, n'est-ce pas ! Et très troublant.

A ce jour, Barbara a douze ans et demi, et comme elle n'était avec sa maman que de passage au "Grand Bleu", je ne sais nullement si la prédiction se réalise.

Souvent, très souvent, je retournerai dans cette crêperie et je suis devenue une vieille copine du jeune Jean-Pierre.

Le 27 mai 1981 est né Jérôme le deuxième enfant de Chantal et Daniel.

Je commençais à courir la montagne, seule ou accompagnée si des neveux étaient là, mais il est évident que c'était le plus souvent seule.

J'ai gravi des monts, des pics dont je croyais connaître le nom mais comme je ne sais presque pas ou pas du tout lire une carte, c'était bien souvent sur un autre mont ou un autre pic que je grimpais.

Cela m'a, au moins, valu une véritable aventure qui, je l'espère, vous amusera beaucoup mais... à plus... comme diraient les jeunes.

La veille de Pâques, je me suis présentée dans l'église du Sacré-Coeur, histoire de me confesser.

Voyons, vers qui irais-je ?

Voici un jeune prêtre assis derrière une petite table ; je préfère cela au confessionnal de mon enfance.

J'essaye donc de lui raconter mes fautes, autant que je puisse m'en rendre compte. Je me permets aussi de lui parler de mes rapports avec Monsieur Ferdinand étant entendu que lui et sa femme ont eu besoin de moi, autant que j'ai eu besoin d'eux.

Ouf ! il ne me le reproche pas, bien au contraire. Il me propose même un "Jules" ; je suis catégorique :

- Non, bien sûr que non !

  Monsieur l'Abbé, j'aimerais savoir ce que je pourrais faire à la paroisse... Y a t'il une chorale ?

- Justement, ils manquent de voix. Demain, pour la Messe de dix heures, montez à la tribune et dites que je vous envoie.

Le lendemain, me voici chantant l'Alléluia de Pâques. Je m'y ferai de très bonnes amies. Martoune, France, Johanna une jeune Sarde avec son petit François, Odile, Jocelyne, Laetitia. Il y avait aussi des messieurs, même toute une famille des plus sympathique.

Elle était dirigée par un jeune homme avant que Martoune prenne les rênes.

Il y avait aussi quelques chanteurs ou chanteuses de passage puis, plus tard Geneviève et Christiane.

Répétition un soir par semaine. Si vous saviez comme je me sentais bien avec eux ! Je pouvais donner toute ma voix.

Les coquines... ces dames disaient souvent que l'on était bien obligé de répéter toutes les semaines car j'avais la tête "dure". Je reconnais que c'est vrai, les nouveaux cantiques, il me fallait les répéter... les répéter encore... mais vu ma tête de "cochon", j'y arrivais.

J'allais omettre de vous parler de Georges. Georges était l'organiste, il était aveugle de naissance et comme beaucoup d'aveugles, il était et est toujours un excellent musicien.

Qui ne connaît pas et n'aime pas Georges à Mentol !... J'aimerais bien le savoir !

Un soir par semaine je rejoignais également Martoune chez les Petites Soeurs de Jésus. Un prêtre officiait et ensuite les langues partageaient et la "Parole" et le gâteau préparé par l'un d'entre nous.

Avec eux, je me sentais bien dans ma peau ; tout était Amour, affection et simplicité.

Cet été-là, Monsieur le Curé m’a demandé d’effectuer quelques remplacements à l’accueil des églises, pendant les congés de la religieuse préposée à ce poste.

Quelques jours seulement à partager avec Martoune, France ou une autre.

Il va sans dire que la plupart des matins, car c’est le matin que l’eau de mer est plus claire, plus délectable, je rejoignais mes amis à la plage.

Donc, dans les premiers après-midi, je reçois des fiancés. Facile, je viens justement de lire ce qu’il faut faire pour répondre à leur attente : "Préparation au mariage" - Rencontre avec un prêtre, extraits de baptême, etc..., etc...

Derrière mon dos, trois jeunes gens se préparent pour une veillée. L’un, séminariste, chante les poèmes qu’il écrit, les deux autres l’accompagnent à la guitare.

Je me retourne et dis :

- Comment ça s’est passé ?

- Oh ! très bien.

Ce séminariste sert les lèvres, il a une grande envie de rire. Nous sympathisons et les jours suivants, je prends l’habitude de préparer de la pâtisserie. Cela leur fera toujours quelque chose à manger car ils font leur cuisine.

Quelquefois, l’après-midi, Martoune me rejoint et ce jeune nous prépare un bon thé avec biscuits bien entendu ! C’est gentil... non !

Quand je m’autorise à lui dire que moi aussi j’écris, je dois en être à mon trente cinquième poème.

- Apportez-moi votre cahier, si vous voulez bien, je le regarderai.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

J’assiste à sa dernière veillée ; c’est vrai qu’il chante bien, c’est aussi vrai que mes poèmes vont dans le même sens que les siens !... Lui, en a fait un disque et les trois garçons me le dédicacent.

L'un d'entre eux a écrit "Sans vos gâteaux, nous n’aurions pas tenu le coup". Amusant, non !...

Bref ! je réclame mon cahier :

- Je n’ai pas eu le temps de le regarder ; puis-je l’emporter... Je vous le renverrai bientôt!

- D’accord.

Je n’aime pas veiller, pourtant il est près de minuit quand je prends le chemin du retour et voici que j’entends cette réflexion de deux jeunes filles :

- Quel dommage, un si beau garçon !

C’est vrai qu’il est bien bâti, qu’il a du "punch" comme on dit mais quelle réflexion idiote ! La voici dans un recoin de mon cerveau, peut-être la ressortirai-je plus tard.

Quand il me renvoie mon cahier, la carte jointe m’apprend que mes poèmes l’intéressent. Je prends donc l’habitude de lui en envoyer une photocopie.

Sur scène, j’ai eu l’occasion d’écouter chanter un religieux, Pierre. A vrai dire son "jeu" était plus émouvant, car l’orchestre était meilleur que celui du séminariste mais sa voix était moins belle et... "chaude".

J’ai rencontré Pierre quelquefois. Il me disait que chez lui, les mots ne venaient pas facilement, qu’il lui fallait du temps pour écrire, beaucoup de temps. J’ai bien été obligée de

lui avouer que, chez moi, c'est-à-dire dans ma tête, les mots venaient tout seuls. Quelle chance j'avais et quelle découverte !

Un poème daté du jour voulait dire que je l'avais écrit le jour même. Un poème écrit sur plusieurs jours, je notais seulement le mois. Pour un poème racontant, par exemple, une histoire de montagne, je notais : "En souvenir du x jour" ; que ceci soit bien clair !

En septembre, j'ai Maryse, José, Céline et Pierre. Comme le père et les enfants aiment l'eau, nous nous régalons de baignades ; quant à Maryse, elle a le mérite de faire des essais.

Pierre n'a que huit ans mais déjà il s'occupe beaucoup des autres. Quand il veut distraire un petit bout de fille d'environ deux ans, le père se prend d'amitié pour ce garçon.

Un après-midi, Pierre prévient José que le Monsieur l'emmène avec lui dans son rafiot.

- Surtout, n'allez pas trop loin !

- Non Papa, sois tranquille.

Passe une heure, Maryse et José n'aperçoivent pas ou... plus, le frêle esquif. Nous commençons à nous inquiéter, pourtant la Maman de la petite fille paraît sereine.

Bref ! tous trois nous allons d'un côté ou de l'autre de la plage, du port, de la digue. Rien à l'horizon, personne...

Je sens que la panique va nous prendre mais... qui voit-on revenir du grand large ? Qui voyons-nous avancer tranquillement sur les flots ? Un homme et un petit garçon dans leur petite embarcation.

Ouf ! nous respirons et, tranquillement assis sur le sable, Pierre nous explique :

- On était derrière les rochers ; on a plongé, une fois lui, une fois moi ; on a fait de la plongée sous-marine. J'ai vu beaucoup de poissons, c'était beau.

Et voilà, notre petit Pierrot se régalait mais, comment un inconnu a-t-il pu prendre en charge un gamin de huit ans ? Qu'est-ce que Pierre a pu lui dire pour que l'autre soit rassuré ?

Nous ne le saurons jamais... mais jamais plus notre Pierrot repartira avec un étranger.

José et les enfants vont au plongeoir et que fait-on au plongeoir, sinon... plonger !

- Mais enfin, comment faites-vous ?

- Oh ! c'est facile Tatan, tu fais ce mouvement-là avec tes bras : un... deux... trois... tu retiens ta respiration et tu plonges la tête bien en avant.

- Très bien, Pierre, montre-moi, là, au bord de l'eau.

Et nous voici tous deux, un petit garçon et sa grand-tante :

- Un... deux... trois... Un... deux... trois... Un...

- Non, pas comme ça, courbe-toi plus.

- Très bien, je recommence.

Peu à peu, ça vient.

- C'est ça Tatan, ça y est, ça y est...

José déclare :

- Demain nous allons tous les quatre au plongeoir ; Tatan, ne t'en fais pas, je suis fort ; au besoin, je peux te ramener.

C’est ainsi que le lendemain j’ai fait mon premier plongeon et, je vous l’assure, pas mon dernier...

- Ça va ?

- Ça va !

Je suis fière de mes prouesses ; après tout, il y a de quoi, à près de cinquante neuf ans !... Mais je suis fière aussi de mon petit neveu, sacré Pierrot va ! Je lui dédierai un poème. Promesse tenue, le 19 novembre 1982, j’ai écrit "A Pierre".

Quant à Céline, je l’emmenais avec moi à la Messe, le dimanche. Elle se trouvait donc avec la chorale et Georges l’a surnommée, heu ! mais comment donc la surnommait-il... ah oui ! cela me revient :

- "Ma petite colombe", "Ma petite merveille".

Un matin de dimanche, leur dernier dimanche à Mentol, Maryse a habillé sa fille d’une robe rouge à pois blancs. Elle est jolie Céline, ses cheveux bien lissés, ses immenses yeux gris et cette robe... c’est une vrai merveille.

Mon voisin la voit et ne peut s’empêcher cette réflexion :

- Oh ! Mademoiselle, que vous êtes jolie...

Le 14 novembre 1981, j’écrirai "A Céline" et ces mots en seront l’essence, mais nous en reparlerons.

Ensemble, nous avons voulu faire une randonnée en montagne. Ce n’était pas évident, Pierre aimait trop la mer et Céline était mal chaussée mais c’est ainsi qu’est sorti le 23 septembre 1981 "C’est dur les petits".

J’avais de la chance, il me fallait une chose, un événement, un... un... je ne sais trop quoi ! pour qu’un déclic se fasse dans ma tête et... une idée de plus germait.

C’est en cette fin de mois que le fils de Johanna est tombé malade. Il était handicapé de naissance et comme bien d’autres, je m’étais attachée à François. Il a rejoint Jésus le quatre octobre, il avait six ans.

Bien heureux ce petit enfant, bien heureux mais quelle souffrance pour la mère ! Quelle souffrance ! Je me sens l’âme d’écrire les joies, mais aussi d’écrire les désespoirs, peut-être pour essayer d’apporter un réconfort...

J’avais appris que Gilles serait bientôt père. Gilles... lui... père ! Pour moi, c’était un événement, un événement de marque... un événement de choix... Je le revoyais tout petit et maintenant il serait capable d’aimer, de choyer un enfant.

Charlotte est née le 15 novembre 1981. J’aurais voulu que le monde entier le sache alors j’ai chargé les mouettes de cette mission et leur ai crié :

- Charlotte est née !

Ce fut "Joie", mais j’ai envie de vous parler du mariage de ses parents.

Gilles et Marie-Hélène ont dit "oui" en plein Beaujolais, le maire d’une commune étant le parrain de la mariée.

Je me trouvais à Champagneul quand, quelques jours avant je me suis aperçue que leur petite chienne "Davies" était seule dans l’appartement voisin. Quel gâchis ! elle avait uriné un peu partout mais le plus fort c’est qu’elle avait fourré son nez au beau milieu d’un carton "interdit".

Résultat : l'appartement était fleuri de mille fleurs en papier, toutes bien éparpillées. Ces fleurs devaient décorer la salle du repas de noces. Gilles m'avait prévenue qu'il ne serait de retour qu'en fin de matinée mais, midi sonné, j'ai pris la chienne chez moi et le soir... j'en riais d'avance... Quelle tête ferait son maître !

Le jour "J" il manquait aussi la chemise commandée tout exprès pour se donner le genre "troubadour". Qu'en a pu faire le marchand ? Gilles se le demande encore. Tant pis ! bien sûr et heureusement qu'il avait une autre chemise blanche de dépannage !...

Quant à Marie-Hélène, elle était très belle ; il me semble qu'elle portait une longue robe bleue à pois blancs et, par dessus, une grande et magnifique cape blanche. Dans ses cheveux frisés, relevés en chignon, des fleurs blanches bien sûr ! Il pleuvait, il pleuvait... et je me souviens que Gilles m'a dit :

- Tatan, mariage sans Dieu, mariage pluvieux.

J'ai répondu :

- Pourquoi sans Dieu Gilles !

C'est vrai, Dieu n'est-il pas de partout... dans tous les coeurs et Il a bien dit :

"Quand plusieurs seront réunis en Mon Nom, je serai au milieu d'eux".

J'avais demandé qu'Il soit au milieu de nous, de cette grande famille, alors !... puisque l'Amour passait ; Dieu n'est-il pas AMOUR !

Un beau matin, pour être plus précise le 8 janvier 1982, un vendredi, sac au dos, j'ai eu envie d'aller explorer un pic ou, du moins, de grimper sur ce massif de "Nouméa" qui me fait la nique depuis un bon bout de temps.

J'en avais entendu parler et j'avais essayé des "approches".

Soi-disant qu'il existait une ancienne piste balisée "rouge" devenue impraticable, ainsi qu'une piste balisée "orange".

Je laisse ma voiture à Castel et pense, à bon escient, qu'en suivant tout le bas de la muraille, je trouverai bien une balise...

C'est ainsi que je vois un départ de piste balisée "rouge".

Vous pensez certainement comme moi :

- Essayons de la suivre et je verrai bien où j'arriverai !

C'est facile jusqu'à... jusqu'à un pan de rocher droit comme un "I" et plus haut que moi. En fait, il ne doit pas dépasser deux mètres vingt, deux mètres cinquante et il a des "prises".

C'est sûrement à cause de cela que cette piste n'est plus praticable... Eh bien ! essayons...

Facile, me voici au-dessus, très, très fière de moi. Je remarque tout car pour redescendre je devrai emprunter le même chemin, si on peut appeler ça... chemin.

Me voici entre deux murailles, puis sur un surplomb, et là, je cherche un passage.

Le voilà, il me faut passer de l'autre côté. Il y a une seule faille veillée par un arbre rabougri. Je ne peux pas passer avec mon sac, donc, d'abord lui, puis moi.

Je ne sais plus trop comment arriver au sommet mais, à force de dévisager... ici... entre ces deux rochers, ce doit être bon.

Effectivement, après quelques pas... quelques pas... vite dit, plutôt après plusieurs méandres, voici juste ma tête qui dépasse la dernière roche. Il est onze heures ; il m'a fallu deux heures

depuis Castel mais là au-dessus, il fait un temps de chien, un de ces temps à ne pas mettre le pied dehors, encore moins les deux.

Il pleut, il brouillasse...

Redescendons vite. J'avais bien tout repéré et rapidement je me trouve au-dessus de mon rocher, de mon pan de rocher.

Plus je descends, plus le brouillard est dense et le : deux mètres vingt, deux mètres cinquante est devenu cinquante centimètres et encore !... En plus, je suis sur un monceau de feuilles mouillées, donc glissantes.

Au pied, ce doit être la même chose. Inutile de vouloir passer dans ces conditions. Je vais remonter et je trouverai sûrement autre chose ! Après tout, il y a des chèvres sauvages et elles, elles passent où !...

Me revoici là-haut, sur l'autre versant. J'essaye de descendre dans un amoncellement de pierres mais elles roulent trop vite... et moi avec...

Je suis l'arête, c'est plus sage et essaye de passer où passent les chèvres mais... oust !... elles, elles sautent mais moi... inutile de vous faire un dessin, je ne saute pas, du moins pas d'aussi loin ni d'aussi haut...

Ça y est, me voici sur le roc, le roc "Nouméa". Visibilité nulle tellement le brouillard est devenu dense.

Il sera bientôt seize heures et seize heures amèneront la nuit. Que faire ? Oh ! une seule chose est possible ; la passer... ici. Demain sera un autre jour.

Pas de "caches", pas d'abris, je reste sur une plate-forme un peu protégée du vent.

Martoune va s'inquiéter, je l'avais prévenue, mais qu'y faire !

Heureusement qu'un jeune prêtre m'avait donné des calissons. Avec un morceau de pain, un peu de vin, ce sera ma seule nourriture car le riz est trop froid.

Vous vous demandez comment j'ai dormi bien sûr ! Cela va de soi...

Eh bien ! c'est vite dit, je n'ai pas dormi du tout. J'ai chanté, j'ai prié, j'ai pensé aux miens vivants ou morts, j'ai fais la danse de "Saint Guy", aussi la danse des "Petits canards".

Pas une seule fois je me suis arrêtée de sauter sur place, je me serais gelée. J'ai entendu sonner les heures au clocher de Castel, j'ai entendu les dégringolades des chèvres, les galopades des sangliers.

Curieux comme les bruits de la nature, de la nature dans sa pureté, me sont familiers, me mettent en harmonie avec eux. Curieux de ne pas avoir pensé à avoir peur... peur de quoi !

Bref ! nous sommes le 9 janvier 1982, huit heures viennent de sonner et c'est à cette heure précise que le jour se présente.

Quelques exercices... histoire de voir si les membres sont en état... Une tranche de pain d'épice et une minime rasade de rhum servent de petit déjeuner.

Tout va bien ; je vais donc faire le chemin en sens inverse et passer obligatoirement ce pan de rocher, à plat ventre ce sera faisable.

- Mais, que font ces hélicoptères ! Pourquoi tournent-ils au-dessus de moi, me chercheraient-ils !...

  Bon sang de bon sang !... Je ne peux pas me foutre dans la muraille, ils ne me verraient pas...

Je n'ai plus qu'à attendre. Une heure passe, sans doute plus, les hélicoptères ne sont pas revenus ; quoi faire !... Ils ont du moins éclairé ce "plan", ce plan du "Léopard" que je connais

bien. Tiens... cette ravine sur ma gauche va m'y conduire !... Conduire... vite dit car il faut me traîner dans la broussaille, à même le sol rocailleux.

Bref ! les vêtements en piteux état, les gants en lambeaux, je crois atteindre un but.

Vlan ! je déchante... l'à-pic est là ; il m'est impossible de sauter, je n'ai plus qu'à remonter. Dans le haut de cette ravine, j'ai dû légèrement dévier car, me voici sur un autre versant, au-dessus d'autres abîmes.

Je cherche de ce côté, je descends, je remonte, je redescends et je remonte. Au loin, dans le brouillard toujours aussi dense, j'aperçois quelqu'un ; j'appelle, hou-hou ! hou-hou !

- Madame, répondez-moi, je vous prie !

Je ris de bon coeur car personne ne répond. Bien sûr ! ce sont trois chèvres.

J'ai dû déposer les lunettes dans le sac alors, ne nous laissons plus avoir par des... mirages.

Le temps passe, inutile de faire marche arrière, trop tard, bien trop tard !

Tant pis ! cherchons un abri pour la nuit prochaine, demain sera à nouveau un autre jour.

Vite dit... vite dit... rien ne me satisfait ; je suis trop maniaque ! Ici, je devrais avoir les pieds en-dehors tandis que là ce serait la tête, et puis... si Dieu me prend, je me demande combien de temps je mettrai pour... pour...

Mais qu'entends-je ? Est-ce mon nom... Est-ce une illusion ! D'où vient cette voix !... Non, je ne rêve pas, on m'appelle.

- Je suis là !

- Ça va ?

- Oui.

- Ne bougez pas, on arrive.

Oh ! que c'est chouette, des larmes me montent aux yeux. Il me semble qu'il était quinze heures quand j'aperçois quatre têtes d'hommes dépassant la roche.

- Ne bougez pas, on va vers vous.

Je les entends s'éloigner.

- C'est moi qui vais vers vous, je sais où passer...

Nous voici réunis et je vois aussi deux chiens, ce sont les pompiers de Mentol.

Je ne trouve à dire que "C'est chouette".

Ils m'apprennent que des pompiers, des gendarmes sont sur les chemins, puis d'autres à Castel.

- Rien de cassé ?

- Non, mais j'ai froid.

Un blouson chaud en plus n'est pas de trop et ils veulent que je tienne une corde. Il nous faut une heure trente pour rejoindre un chemin où attend un quatre-quatre.

Bien sûr ! tout le monde est déjà prévenu, les postes émetteurs ont marché...

Quand je descends et que je vois tout ce monde, j'ai presque envie d'en rire.

Martoune est là, Séra aussi, le capitaine de gendarmerie aussi, ses hommes aussi, les pompiers aussi, les gens du coin aussi et, si vous désirez tout savoir, deux journalistes... aussi.

- Le nom de votre père, celui de votre mère ?

- Pourquoi faire ! Ils sont morts.

Séra veut me faire dire que j'ai eu peur.

- Non, cela ne m'est même pas venu à l'idée. Je serais revenue ce matin mais il y a eu des hélicoptères.

- Ce n'est pas vous qu'ils cherchaient.

- Entrez tous chez le père "Jo", vous méritez bien un pastis !

On trinque et je repars avec ma voiture, comme si de rien n'était ou... presque. Je remercie Martoune, après qu'elle m'ait eu raconté ce qu'elle avait fait de son côté et comment ces messieurs avaient ma robe de chambre à la main quand ils m'ont rejointe... Entre nous, elle avait besoin d'une lessive car, dans la pureté de l'air, mon odeur a envahi mes narines !

Je l'aurais bien balancée dans la ravine si les hommes ne m'en avaient pas empêchée !...

Robert, lui, dirigeait les opérations depuis Castel et calmait surtout le capitaine de gendarmerie. Il s'amusait, lui, un montagnard, de voir revenir des hommes grelottant de froid.

Et moi alors !... (fallait pas y aller la Rosalie).

Bref ! sur le journal, les remerciements ne sont pas allés à ceux qui le méritaient. Quoi faire ! Une rectification s'imposait mais on n'a pas voulu m'écouter ni à Mentol, ni dans la grande ville du midi.

- C'est moi qui suis le patron...

Fut la réponse.

Heureusement, j'ai une corde à mon arc et ce que je viens de vous raconter, je l'ai écrit en poésie, et j'en ai donné un exemplaire à Jean et un exemplaire à Robert.

J'ai appelé ce poème "C'est chouette", cela allait de soi et c'est le titre que je donne à mon premier recueil.

Début avril 1982, Robert me téléphone :

- Mademoiselle, le club fait les calanques de Cassis, départ à quatre heures.

- A quatre heures... à quatre heures... mais c'est bien trop tôt pour moi, je ne pense pas pouvoir me joindre à vous.

- Vous avez bien passé une nuit en montagne !...

Peuf ! cela devait arriver.

- Monsieur, je réfléchis et vous rappelle.

Bien sûr que j'ai fait les calanques, pouvais-je faire autrement !

Dans le car, Danielle parle au micro et dit :

- A tous, j'ai remis un dossier ; vous y trouverez le détail de la randonnée de ce jour, les commentaires de précédentes randonnées et un poème écrit par Claude qui se trouve avec nous ; lisez-le.

Voilà pourquoi Robert tenait à ce que je sois avec eux. Je me tasse dans mon coin car je ne connais, pour ainsi dire, encore personne.

J'ose un oeil et m'aperçois qu'un jeune fait un signe à l'un de ces copains, un signe qui veut dire : c'est formidable !

Ça passe... Je passe... Ouf !

Cette journée fut merveilleuse. Tous m'ont regardée descendre les "noires" ; il ne me fallait pas rater un passage.

Le soir, à Cassis, nous étions tous amis et :

"Bien sûr qu'il faut monter, monter et puis descendre.

Bien sûr qu'il faut descendre et alors remonter.

Mais dans cette aventure, qui oserait prétendre

N'y pas trouver son compte, ne pas être payé !

..."

Quel don Dieu me donne, quelle bonne façon de remercier les gens, de dire ce que je pense ! Quelle bonne façon de faire réfléchir, ça vraiment c'est chouette !

Cette année-là, beaucoup de monde au "Grand Bleu" : les "Daniel", les "Gilles", Isabelle et son copain, des cousins, des amies ; pas le temps de s'ennuyer car, en plus, ils me mettaient des idées dans la tête et, de retour chez eux, vlan ! ils recevaient un écrit qui relatait soit un moment... heu ! j'allais dire presque d'intimité, soit des courses en montagne, soit... enfin, de quoi avancer "C'est chouette".

Quand Germaine et Pierre sont arrivés pour deux jours à peine, en août, nous avons tellement fait de choses que leur visite, pour eux et pour moi, nous a paru durer une semaine : les baignades, la montagne, la visite de la ville, l'escapade en pays étranger, que sais-je encore !...

Personne n'avait le temps de s'ennuyer, même pas mon amie et ancienne collègue Lucienne.

Tous mettaient la main à la pâte pour les repas.

Angèle aussi est venue à Mentol, elle descendait dans un hôtel le plus souvent accompagnée d'une amie, Jeannette.

Un jour de fin d'automne, nous trouvant toutes trois à la plage, nous étions montées sur un plongeoir mais pas loin du rivage. Un remorqueur est venu pour le remiser jusqu'à la saison prochaine.

- Mesdames, voulez-vous partir s'il vous plaît !

Mes amies descendent l'échelle et se mettent à nager. Alors, j'entends crier :

- Claude, prenez l'échelle, ça va très bien.

- Mais Angèle, je suis là, à côté de vous, j'ai plongé...

- Ça alors, je n'en reviens pas ; même Monsieur Ferdinand disait que vous n'y arriveriez jamais ! Vous avez une drôle de volonté...

Oui, c'est vrai ; ma tête de bourrique me sert bien souvent !

En mars, en promenade dans un chemin, je m'arrête vers un homme qui cassait la croûte à côté de son vélo.

- Bon appétit !

- Merci, vous allez où comme ça ?

Voici une conversation engagée ; je vous assure que je ne l'ai pas regrettée. Nous avons parlé de pain, de vin, de beauté du monde, d'ondes. Il était instruit, j'ai beaucoup appris de cet homme. Et voilà : "Au détour d'un chemin" est né.

Le 2 avril 1982 est né Vincent, le premier enfant de Danielle et Bruno.

En cette période, j'ai l'occasion d'aller en Auvergne, à Clermont pour être plus précise, mon beau-frère et ma soeur ayant provisoirement un appartement dans cette ville.

Danielle et Bruno habitent dans les parages.

Vincent avait à peine un mois quand Danielle nous demande de nous occuper de lui, ayant des courses à faire.

Je me revois dans le parc de Clermont avec ce petit bébé, un moment dans les bras de sa Grand-Mère, un moment dans les bras de sa Grand-Tante. Les gens passaient, nous regardaient l'une et l'autre ; sans doute se disaient-ils :

- Qui est la mère ? Qui est la Grand-Mère ? De ces deux femmes aux cheveux gris...

Nous avons bien ri.

Un de ces beaux jours où l'Auvergne revit ses jours de printemps, avec ma soeur nous décidons une grande randonnée, un grand bol d'air pur.

Un car nous dépose sur les hauteurs de Chamalières, et, panier du pique-nique à la main, tout en avançant au milieu des chemins de terre, nous devisons.

Nous devisons... nous devisons... est bien vite dit car dès neuf heures, dès le départ du car, me voilà prise de... comment dirais-je, de hoquets et rien, mais rien ne peut les arrêter. J'ai l'impression de recommencer comme à Villaz cette horrible aérophagie.

Que l'on ne me dise pas que c'est nerveux ou plutôt... dans ma tête, car cela je ne peux et ne veux plus l'accepter.

Il est midi :

- Que veux-tu manger ?

- Je n'en sais rien.

Je ne grignote qu'un morceau de pain et casse quelques noix et nous continuons notre promenade de la même façon... que nous l'avions commencée. En fin d'après-midi, je ne sais si c'est le hasard ou la Providence qui nous fait rencontrer quelqu'un.

- Je cherche mon chien, il s'est échappé.

A vrai dire, je ne sais plus si c'est un chien ou un chat qui avait pris la clef des champs...

Nous voici donc toutes trois à la recherche de l'animal. Il me semble que c'est ma soeur qui l'a retrouvé et cette dame, bien sous tout rapport, se confond en remerciements.

- Vous êtes loin de tout ici, ma voiture est à côté, je descends sur Clermont, puis-je vous conduire quelque part ?

Nous acceptons avec joie ; comme quoi un bienfait n'est jamais perdu.

Arrivées à l'appartement, ma soeur me fait cette réflexion :

- Va donc t'étendre un moment, peut-être iras-tu mieux après...

Effectivement, la digestion... en retard, se fait plus facilement.

Mon beau-frère arrive de la Préfecture ; il y occupait un poste de Directeur de Cabinet.

- Alors, vous vous êtes bien promenées ?

- Oh ! Claude a eu ses hoquets sans arrêt, toute la journée.

- Elle est comme moi ?

- Non, c'est bien autre chose.

Enfin, me voici en état et je peux avaler un repas normal en profitant de leur présence car, malgré tout, je peux dire : quelle agréable journée !

De retour à Champagneul, j'ai la visite de Blandine et Alain ; ma soeur a dû leur téléphoner.

- Tatan, il y a une exposition pas loin d'ici, on t'y emmène ; tu pourrais sans doute y parler de tes problèmes digestifs et, au besoin, y consulter un médecin. Un copain tient un stand et vend des bouquins appropriés à beaucoup de cas.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Effectivement, le copain me conseille de suivre "Les combinaisons alimentaires" du Docteur Shelton.

Après le décès de Maman, j'avais vu un docteur qui m'avait dit :

- Vous avez le nerf "vague" qui ne fonctionne pas, j'ai une cousine qui a le même problème que vous.

Il vous faut manger le plus simplement du monde. Par exemple : une tomate avant l'oeuf dur mais pas ensemble.

Voici aussi ces remèdes, ne les lâchez pas, jamais, ils sont à vie.

J'avais donc commencé à me nourrir autrement mais cela n'avait pas été suffisamment efficace.

J’apprends à cette expo que le bol alimentaire commence la digestion vingt minutes après le repas, donc la tomate et l’oeuf dur ont la joie de se retrouver et c’est l’erreur... fruit acide et oeuf ça ne va pas ensemble.

En fait, les "combinaisons alimentaires" me réussissent et je serai très stricte au moins pendant une année. Non, que dis-je ! plus que cela car pour le mariage de Joël et Laurence, repas dans un grand restaurant, j’ai refilé tout mon repas à ma voisine, assiette par assiette, vu que celle-ci a une capacité énorme de digestion et moi, dès le serveur parti, je prenais mon repas caché sous ma chaise. Ceci, il fallait le faire !...

- Claude, comment as-tu pu tenir ?

- J’ai décrété que tout ce que vous mangiez était de la... cochonnerie.

A ce régime-là, j’ai pu danser toute la nuit sans aucun malaise.

Je me suis rattrapée. Au mariage de Nicole et Gérald je n’avais pas été à la fête mais, cette fois, je me sentais bien dans ma peau.

J’ai envie d’ajouter : à chacun son "truc", il suffit de se connaître.

Dans une revue, à la rubrique médicale, j’ai également lu :

- Le nerf "vague" qui ne fonctionne pas peut être la cause de plusieurs troubles... digestifs, cardiaques, circulatoires, il est le nerf de la digestion.

Cette fois, j’avais tout compris. Compris pourquoi j’ai dû être hospitalisée plusieurs fois sans aucun résultat, du moins sans que les médecins en découvrent la cause.

Sachez que maintenant, je suis vigilante tout en élargissant ou en dérogeant de temps en temps à mon régime, non... plutôt à ma façon de me nourrir.

Notre maison, d’indivis passe en copropriété.

Quand je suis arrivée, j’avais trouvé des mines "déconfites", plutôt des tristes mines.

Heu ! que se passe-t-il ?

- Il y a un problème à cause des murs de l’atelier, le géomètre ne les aurait pas évalués à un prix assez élevé.

- Qu’à cela ne tienne, si nous ne sommes pas tous d’accord, je refuse la copropriété.

En "indivis", tout est à tous.

- Mais toi, si tu veux vendre un jour ?

- L’argent ne m’intéresse pas, je m’en moque.

Et voilà, c’était tout aussi simple. Plus de problèmes, la répartition est faite et, en ce qui concerne l’appartement des parents, nous sommes cinq à le garder en "indivis".

Plus tard, nous louerons mais, de ce fait, il nous semble que les parents sont contents. C’est, pour nous, une des façons de les remercier pour ce qu’ils ont fait. Il est encore trop tôt pour le mettre entre des mains étrangères.

A mon départ, déjà en voiture, Jeanine me dit :

- J’aurai appris deux choses dans ma vie. Il faut aimer et pardonner.

J’avoue en avoir pleuré et je mets ça dans une case de mon cerveau.

A Mentol, Monsieur Ferdinand est à nouveau malade ; nous sommes en juillet, il doit entrer à l’hôpital.

Son frère, bien plus jeune que lui est près d’ici avec sa femme et une de ses filles, en congés pour quelques jours. J’en suis heureuse car Irène ne tiendra pas le choc, Ferdinand nous quitte.

Je ne sais pas si j'ai bien fait ou si j'ai mal fait, mais j'ai prévenu un prêtre et il a eu le temps de causer avec lui.

Son frère s'occupe des déclarations ; Ferdinand avait donné son corps à la science.

Irène me demande de l'aider car elle ne sait pas trop comment se débrouiller pour les retraites et d'autres choses. Je suis donc obligée de mettre le nez dans leurs papiers et d'essayer de comprendre. Irène est tenue de me dévoiler un secret toujours gardé par elle et son mari, donc je ne le dévoilerai pas moi non plus mais il me fait comprendre l'attitude de Ferdinand.

Je regrette de ne pas l'avoir assez écouté, de ne pas l'avoir aidé car ce qu'il a vécu pendant la guerre est dur, très très dur.

Chacun a une vie à accepter et à supporter mais il me semble que pour quelques uns elle est plus lourde que pour d'autres.

Souvent, il me faut me souvenir de ce que m'avait dit ma soeur :

- Le Seigneur n'envoie à chacun que ce qu'il est à même de pouvoir supporter, pas au-delà.

Cet été, en montagne, car maintenant je sors environ une fois par semaine avec des copains du club alpin, je monterai à deux milles mètres d'altitude sur la "Cime de la Nauque" et j'y cueillerai des edelweiss. Que de souvenirs me reviennent en mémoire ! Que de souvenirs des massifs de l'Oisans ! Emoi des retrouvailles après combien d'années...

A nouveau, je me sens liée à l'au-delà par la grâce d'une fleur. Vous avez bien deviné quel poème va exprimer ma joie !...

Eh oui ! une randonnée, une rencontre, une naissance, un malheur, un souvenir viennent se poétiser sur une feuille blanche.

Vous ai-je dit que pour la plupart je les illustrais d'un dessin !... Un oiseau, un animal, une fleur, un bouquet, des cailloux, un soleil, des étoiles, une montagne, un fruit, etc... Non, je ne vous en ai pas parlé mais, avez-vous vu la frimousse de Pierre dans un rafiot !...

Quand j'ai écrit "Joie", j'ai essayé de "croquer" des mouettes, croquer... croquer... non ! je ne les ai pas fait rôtir, j'ai voulu les dessiner. Au bout de deux heures, il y avait bien une douzaine de mouettes sur mon papier mais je ne m'en sentais pas satisfaite.

J'entre dans une librairie-papèterie acheter des crayons quand je m'aperçois qu'un monsieur achète un pinceau très très fin.

Sûrement un artiste peintre me dis-je ! Je lui emboîte le pas :

- Monsieur, Monsieur, s'il vous plaît, pouvez-vous me dire dans ces croquis, lequel ressemble le mieux à une mouette !
- Aucun, on dirait des grues ; les mouettes sont plus trapues, les ailes sont plus..., les pattes sont plus...

Voilà, je n'ai plus qu'à recommencer.

Un peu au... "pif", beaucoup par décalque... La décalque, soit dit en passant, n'est pas aussi aisée que cela, il y faut beaucoup de retouches, les becs d'oiseaux sont toujours trop épais et puis, une décalque trop importante, à mon goût, il faut la raccourcir, faire des découpes, des collages comme pour ma chèvre du Pic de "Nouméa" plus finette que celle de Monsieur Seguin dont j'ai dû acheter le livre.

Le jour où j'ai voulu dessiner une fleur d'oranger, je suis allée faire une décalque à la bibliothèque de la ville mais la branche était quatre fois trop grande, ce n'était pas sensationnel.

Je retourne chez moi après deux heures d'essai quand un rayon de soleil se pose sur la première branche d'une fleur d'oranger, la première de la saison.

Je crois bien que Monsieur Soleil a eu pitié et est venu à mon aide ; cette branche-là, je me suis empressée de la "piquer". Cette fois, c'était du... "pris sur le vif".

Le Lys "martagon" aussi a été du "pris sur le vif". Je me débrouillais comme je le pouvais et rester quatre heures, assise à ma table, ne m'a jamais fait peur ; il est vrai que ça repose les jambes le lendemain d'une randonnée...

Mon amie Irène était bon juge, elle choisissait le meilleur parmi... parmi... Quelquefois, elle me faisait recommencer :

- Rien de bon...

Et je recommençais.

Quand j'ai fait la "Cime du Diable", il y a eu un problème, un sérieux problème.

Du départ, j'ai perdu les copains, simplement le temps de remplir la gourde à la source et pft !... plus personne. Je reviens sur mes pas, je cherche, envolés...

On m'indique le chemin à suivre mais je n'ai pu les rattraper qu'en haut, près des lacs. Personne ne s'était inquiété : Claude arrivera bien, elle marche...

Enfin, nous voici au pied du "Diable" mais là, je n'en pouvais plus et ce ne fut que trois pas en trois pas, en laissant mon coeur reprendre son rythme, que j'ai pu arriver au sommet.

Deux copains médecins ont bien essayé de m'attendre mais ils y ont renoncé, d'ailleurs moi-même, je leur ai fait comprendre qu'il fallait me laisser aller piano... piano... because, effort en altitude.

Ils avaient terminé le pique-nique ; le mien fut vite avalé et la descente, je crois l'avoir faite au pas de course. Plus d'effort à fournir... A vrai dire comme l'orage nous est tombé dessus, c'est jusqu'au village que nous avons gardé cette allure.

Malgré tout... quelle belle journée !

En septembre, des jeunes gens, des enfants étaient en tournée et chantaient des cantiques et des chants liturgiques. Ils venaient de "Kiel" et ont donné un concert au Temple de Mentol.

Logés dans des familles, j'ai reçu pour une soirée et une nuit un jeune prénommé SÖNKE. Sans parler la même langue, nous nous sommes parfaitement compris et, le matin, quand il m'a fallu le réveiller, il a fait comme aurait fait un neveu ; il s'est étiré et a dit : "C'est dur".

C'est à cette époque que ma cousine m'a envoyé mon premier recueil "C'est chouette", elle en avait assuré la frappe. Sur la fin, j'avais écrit deux poèmes que m'avait demandé le séminariste sur le thème de "La Paix" :

- "Hommes de bonne volonté"

- "Le chemin de la Paix"

En début 1983, j'avais ressorti de mon cerveau : "Quel dommage, un si beau garçon".

Vous devinez pourquoi, bien sûr !

Cette phrase terminait le poème :

"Jésus... le plus beau des Enfants de l'Homme".

Vous aussi, mettez cela dans un coin de votre mémoire, plus loin vous en comprendrez la raison.

Olène, la première fille de Blandine et Alain est née le 28 janvier 1983. C'est "Ma petite étoile".

J'avais noté de vous reparler de Pierre, mon petit cousin et filleul.

Quand ses parents venaient dans leur appartement de la grande ville du midi, lui, arrivait jusque chez moi. Il aimait parcourir les sentiers ; quoi de plus simple avec sa marraine

Le séminariste me demande de parler à la radio pour annoncer la création d'une association ou plutôt d'un atelier, section "Culture". Pendant deux jours, dans son village, il y aura une exposition de tableaux, livres, etc... Une veillée est organisée.

A l'heure, au rendez-vous, je l'attends car c'est lui qui doit m'emmener. Personne... il pleut... Une femme de ménage me fait entrer dans une salle d'expo.

Un grand jeune arrive ; lui aussi attend. Un déclic se fait dans ma tête... et si lui aussi attendait le séminariste...! Je l'aborde :

- Vous attendez quelqu'un ?

- Oui.

- Monsieur, serait-ce un séminariste ?

- Oui, plutôt non, c'est lui qui m'envoie, je dois emmener Claude R. à un rendez-vous à la radio à sa place car il a eu un accident de voiture sur l'autoroute, plutôt un accrochage.

- Mais, Monsieur, c'est moi.

- Très bien, alors allons-y.

Le courant passe avec ce garçon, il s'appelle Marc et est éducateur de métier.

Très chouette la speakerine. Après avoir dit la raison de mon "passage", elle me demande de lire un poème et ouvre elle-même à la page "A Céline".

- Oh ! mais vous récitez bien et ceci est très beau ; elle a de la chance Céline !

Pendant que passe un disque, elle lit "C'est chouette". Je la vois rire en douce et elle dit :

- Allez écouter Claude, cela en vaut la peine ; ce que je viens de lire est une de ses aventures en montagne mais c'est trop long pour vous la déclamer ici.

Nous nous quittons comme si il y avait belle lurette que nous nous connaissions.

Plus tard, je passerai à FR3 Côte d'Azur. C'est le même scénario, il a encore eu un accident. Je vous avoue que cela ne prend plus, je suppose qu'il ne peut pas y aller, lui, vu sa situation. Là, c'est moins détendu. Alain S. a dix minutes pendant que je n'en ai que trois.

On fait un essai. Après l'annonce de l'atelier je déclame "Bien sûr". Quel beau moyen de remercier le club alpin de la rando dans les Calanques !

Il fait chaud sous les projecteurs, un technicien s'avance :

- Madame, choisissez autre chose, c'est trop long.

Vite, je feuillette en pensant à "Au détour d'un chemin".

Ça passe. Alain S. me complimente. Est-ce sincère ! Est-ce de bon aloi ! Je ne le saurai jamais.

Le soir, chez moi, bien calée sur mon canapé, je me dévisage.

Ils ont mis un décor qui se marie bien avec le poème - un chemin en automne - mais bon sang, que je suis raide !... Vraiment pas décontractée... Enfin ! ce qui est fait, est fait.

Ghislaine, la première fille de Nicole et Gérald, est née le 2 août 1983. Ce bébé-là a tout pris à sa mère ; quand ils viennent à Mentol, j'ai du mal à la soulever.

Soyez tranquilles ! Soyez rassurés ! Dès qu'elle marche elle perd du poids mais ce n'est pas pour cela qu'elle échange avec sa mère...

Déjà grandette, à la plage elle joue et je dois me nourrir de toute sa cuisine. En voilà une qui amuse bien son monde. On peut l'emmener au restaurant, elle sait s'y tenir comme une grande personne. Sacrée Ghislaine va !...

Pascal, le troisième enfant de Bernadette et Jean-Marc, est né vingt jours après sa cousine, le vingt deux août.

Pour Pâques, les "Gilles" ou... "la petite famille Ru-Ru" comme aime dire Marie-Hélène, passent quelques jours au "Grand Bleu".

On fait quelques promenades en montagne, non on ne fait pas de l'alpinisme, c'est trop risqué avec un "bout de chou" dans le dos de son père... D'ailleurs, on a bien failli faire attraper froid à ce "bout de chou" car nos parlotes à nous, les deux femmes, prenaient souvent tout notre esprit, même là-haut sur les hauteurs quand décline le soleil...

Par contre, Davies s'en donne à coeur joie au milieu du thym, du romarin et de toutes les fleurs du chemin.

L'année suivante, Charlotte était capable de marcher seule dans les sentes et de faire un bon bout de chemin pour grimper au "Berceau" jusqu'à... jusqu'à... heu ! ce qu'elle dise "Zai faim".

Toutes deux assises sur la pierre, nous avons mangé du biscuit tandis que Maman et Papa montaient un peu plus haut... pour la découverte.

Irène ne va pas bien en cet hiver 82/83, elle doit être hospitalisée. La clinique se trouve de l'autre côté de la grande ville et je m'efforce d'aller lui rendre visite tous les deux jours.

Heureusement qu'elle est... visible ! Mais elle ne se livre pas et je me demande si les médecins comprennent son cas... Irène a besoin de crier, de gueuler... après moi, elle ne veut pas le faire. Je la comprends vu que je suis passée par là moi aussi.

En mars, j'apprends le décès de quelqu'un qui m'est très cher.

Mon frère Pierre-Jean lui avait passé mon recueil "C'est chouette" et à chaque autre écrit je prends l'habitude de le lui envoyer. Il était cultivé et sa critique ne m'était pas indifférente.

Dès après son décès, le jour où je pars rendre visite à Irène, vlan ! au premier tournant mes freins ne répondent pas et une voiture monte. J'ai le réflexe de dévier et je me trouve... dans le mur. J'en suis "choquée" mais il me faut reprendre mes esprits et faire partir la voiture en réparations. Quant à moi, je me bande les... côtes et je n'ai plus qu'à me reposer une quinzaine.

Heureusement, des amis communs m'ont remplacée auprès d'Irène.

Pour moi, c'est clair, mon grand ami ne voulait pas que je m'occupe des malades et je reste persuadée que du haut de son Paradis, il m'a envoyée dans le mur.

Bon truc pour... me reprendre car j'en avais besoin. Bien de lui... ça... vraiment bien de lui !

Le trente et un mars, Jeudi Saint. Pendant cette période de mi repos, il se passe quelque chose de surprenant.

Je fais la sieste sans mettre la sonnerie de mon réveil, l'office religieux étant à dix sept heures, il y aura belle lurette que j'aurai remis les deux pieds à terre.

Pourtant il sonne et s'arrête, cela me réveille. J'écoute, surprise. Il re sonne et s'arrête à nouveau de lui-même.

Je le regarde sur toutes les faces ; je suis formelle, la sonnerie n'était pas enclenchée.

Le premier avril, Vendredi Saint.

Je fais la sieste et ne m'endors pas ; l'office est à quinze heures donc pas le temps. A nouveau, mon réveil sonne et s'arrête de lui-même. Je remarque qu'il est l'heure de me préparer. Suis-je dingue ou quoi !!!

A la mi octobre, je demande au Seigneur une grâce très importante. S'Il m'a comprise, que sonne le réveil comme il l'a déjà fait.

Un brin de sieste sans m'endormir.

Le réveil sonne comme les deux autres fois ; cela donne à peu près : "sol-la-sol". Puis, curieux effet ou effet curieux, comme vous le voulez, je me sens en ce monde sans y être ; je

sens à peine la pesanteur. Cela dure deux à trois jours. Les pieds sur terre reviennent graduellement.

En janvier 1984 (jour de l'an) ma grâce est exaucée. J'avoue ne plus me souvenir laquelle. Il est vrai que je Le sollicite tellement !

Le 26 octobre 1983, j'ai écrit "Tes signes, Seigneur".

Quand je reprends mes visites, d'un commun accord, je demande une procuration à la Poste car les factures arrivent même si vous n'êtes pas chez vous...

Quelle histoire !

La première fois, il y manquait la signature du Directeur de la clinique.

La deuxième fois, c'est Madame la chef de clinique qui a signé en notant : "pour...".

La troisième fois, la signature d'Irène n'est pas tout à fait conforme à celle que détient la Poste.

Je suggère donc que Monsieur le Receveur rende visite à Irène... Il refuse catégoriquement. Il m'avoue également que le Docteur était P.D.G. d'une clinique privée et, de ce fait, ne pouvait signer une procuration, celles-ci n'étant valables que pour les hôpitaux ou cliniques publiques.

Il faudrait donc une procuration notariée.

Alors là... je me fâche ; ce petit commerce a assez duré, j'en ai les larmes aux yeux.

- Rendez-moi tous ces papiers ; ce soir même j'écris à Monsieur le Président de la République.

Aussitôt dit, aussitôt fait et j'en profite pour lui envoyer mon premier recueil "C'est chouette".

Son cabinet me répond qu'il transmet ma lettre au ministre des P.T.T. et Monsieur Mitterrand me remercie de mon recueil.

Je vous dis de suite que, plus tard, je lui enverrai également les trois prochains.

Après enquête, le cabinet du ministère des P.T.T. m'écrit :

- Le P.D.G. d'une clinique privée n'est effectivement pas habilité à certifier une signature.

  Madame Irène était dans l'impossibilité de se rendre à la réception de la clinique.

  Il faut donc, comme la Poste vous l'a demandé, une procuration notariée et d'autre part, j'apprends que Madame Irène est rentrée chez elle le 6 mai 1983.

Cette lettre est datée du 5 juillet 1983. J'ai dû commencer à réclamer une procuration à la mi avril ; la lettre à Monsieur le Président étant datée du 26 avril 1983.

Effectivement, j'ai dû faire un voyage de quelques jours à Champagneul pour... peu importe ! Mais pour raison sérieuse et ceci début mai 1983.

Irène m'a téléphoné :

- Je suis rentrée, la Poste m'a appelée et je leur ai dit qu'il n'y avait plus besoin de procuration.

Bien contente que mon amie soit guérie mais je suis furieuse quant au contenu de la lettre du ministère des P.T.T. que je reçois en juillet.

- Irène, on la demande quand même cette procuration, si vous rechutez, le même problème va se poser.

Elle en convient et demande elle-même d'être reçue par le Receveur des Postes accompagnée de deux amies. Nous en rions car, par hasard, le Receveur Principal est en congés et une autre personne nous reçoit.

Je n'ai jamais vu quelqu'un faire autant de courbettes ; je n'ai jamais vu quelqu'un avancer des chaises avec autant d'empressement.

Nous l'avons cette procuration et je peux répondre au ministère que :

1/ Irène était visible à la réception.

2/ Une procuration notariée... qui aurait payé !

3/ Irène est sortie de la clinique le 6 mai 1983 et, pour préserver l'avenir, sur ma demande, Madame Irène a donné suite à cette affaire. Elle a été reçue avec une amie et moi-même à la Poste de Mentol le 22 juin 1983.

4/ Il est inadmissible qu'un P.D.G. de clinique privée ne puisse certifier une signature.

J'ajoute... pour faire bon poids... que, dorénavant, j'aurai le regret de laisser à... d'autres... le soin de s'occuper de pareils cas.

Comme si j'allais me laisser faire... comme si... comme si... Quand je sais être dans le "VRAI", je vais jusqu'au bout, je n'ai peur de personne... qu'on se le dise !...

Pour la petite histoire, sachez que quelques mois après, Irène a laissé la Poste pour la banque et à la question d'un formulaire reçu :

- Madame, pourquoi avez-vous enlevé votre argent ?

J'ai su, mais vraiment su, quoi lui faire répondre...

Cette année-là, le dix février pour être plus précise, avec les copains, quelle belle randonnée nous avons faite ! Il neigeait dès le départ mais sur la côte, pft ! cela ne peut pas faire des congères, qu'en pensez-vous !...

Finalement, plus on montait, plus la neige était épaisse et, au Col de la Madona, nous avons trouvé un abri pour casser la croûte.

Je nous revois, assis presque à même le sol, serrés les uns contre les autres car si l'abri avait un toit, il avait aussi des courants d'air et, en plus, nous avons gardé nos gants, même Jean, même Marin, même Jack, même Luce, même Josette et... même moi.

Un berger est là, il tape des pieds en nous racontant ses ennuis. Le feu lui avait brûlé plus de cent brebis mais il ne savait pas qui avait mis le feu. Oh ! il avait sa petite idée derrière la tête... entre bergers ce n'est pas toujours une amitié... solide.

Nous sommes repartis en pleine tourmente et par quel miracle, ça je ne le sais mais je le devine..., le soleil nous envoie ses rayons.

C'est magnifique, quel contraste ! La mer, la neige, le soleil ; c'est une vraie merveille.

Du coup, nous allongeons la balade, nos yeux en veulent pour leur argent ; les arbres, les arbustes scintillent comme... comme si c'était Noël. Quelle féerie !

J'ai donc écrit "Merveilles" et mon deuxième recueil s'appellera "Merveilles" ; cela coulait comme de l'eau de source, non !...

En juin, je ferai une randonnée seule avec Jean, les autres n'étant pas libres. Là aussi je me suis régalée. Je me demande en fait quand je ne me régale pas !

Bref ! ce jour nous avons trouvé des fleurs, beaucoup de fleurs, des lys, des lys orangés, "Martagon" parait-il et les oiseaux chantaient et Jean se voulait marcher à mon pas.

Ce fut "Aubade au lys orangé". Pour le dessin, j'ai dû, comme je vous l'ai dit, placer le lys devant moi.

Si vous saviez combien il m'a fallu en dessiner pour en sortir un plaisant à Irène ! Ça je vous le donne en mille... Enfin, pour finir, je n'ai pas été trop mécontente.

En mai, j'arrivais tout juste de Champagneul, quand un coup de fil m'empêche même un repos que j'estimais nécessaire. C'était la maman du séminariste.

- Mademoiselle, on vous cherche car il y a une réunion en ville pour discuter d'un refuge qui, éventuellement, pourrait être prêté à l'Association. Entr'autres, il s'y trouvera Monsieur le Maire du village.

Mon fils aimerait que vous y soyez car je crois que vous en avez déjà parlé ensemble.

Il ne me reste plus qu'à reprendre la route. Il est vrai que le séminariste m'avait dit :

- Avec mon cousin et un autre séminariste, nous aimerions créer une section "éducation" dépendant de "l'atelier". On pourrait faire des camps de jeunes. J'aimerais bien que vous puissiez venir leur parler car vous m'avez eu dit "J'ai tant de choses à dire !".

C'était vrai, j'avais tant de choses à dire et, pour moi, l'écriture en était également un moyen.

C'est fait, nous aurons pour l'été un refuge à rénover à douze cents mètres d'altitude près d'un sanctuaire dédié à la "Madona", également à rénover.

Le village le plus près dont ce lieu dépend est à sept kilomètres en dessous - une épicerie, deux restaurants, un bureau de poste, un ou deux bergers, des villageois en retraite ou pas, Tata Marie, plus une mairie et une école mais encore à six kilomètres plus bas.

En août, des fêtes, beaucoup de monde, beaucoup de musique, beaucoup de jeux.

J'apprends donc tout ça et me fait expliquer comment arriver sur ce plateau idyllique.

En juillet, pendant la première quinzaine, j'ai trois filles : Hélène, Anne et Béatrice.

On fait des baignades ! On en a fait des travaux d'aiguilles ! On en a fait des parties de belotes ! On en a fait... on en a fait...

On a aussi fait une virée en montagne pour découvrir ce fameux refuge car bientôt je devrai y monter. Oh ! je n'ai pas trouvé de suite mais ma tête de mule y arrive toujours.

Le chemin pour faire les derniers sept kilomètres, je ne vous dis que ça... plus on monte, plus il se rétrécit ; plus on monte, plus il y a de ravins ; plus on monte, plus c'est le désert ; plus on monte, plus les virages sont en épingles à cheveux. Bref ! tout pour plaire.

Quand je dis "tout pour plaire", c'est vraiment, vraiment, vraiment vrai... pour moi j'entends, car j'aime ça, mais pour mes nièces... hum ! elles n'ont fait aucune réflexion mais elles n'en pensaient sûrement pas moins !...

Le plateau de la "Madona" est aride, le refuge paraît presque inhabitable, le sanctuaire en désuétude. Tout est aux quatre vents, y compris les courants d'air...

Premier camp ouvert : du 15 juillet au 16 août 1983. Je monte le lundi matin pour redescendre le samedi matin car le dimanche je chante à la Messe avec la chorale. Les jeunes sont entourés d'une équipe qui met bien la main à la pâte : deux séminaristes, Marc, Frédérique et moi.

Quinze à vingt jeunes, garçons et filles venus de différents coins de France - âgés de quinze à dix huit ans.

Ce fut une réussite ; ils ont bien travaillé avec peu de moyens, ils ont chanté, ils ont fait quelques promenades, même dans le "Mercantour", ce qui a permis un bivouac à la belle étoile le soir où on les a récupérés. Ils se sont liés d'amitié autour de feux de camp.

Ce fut tellement exceptionnel que quelques uns ont demandé d'y revenir pour fêter l'année nouvelle. Nous l'avons fait, sans feu ou presque, sans électricité, sans eau sur évier.

Le Premier de l'An 1984 fut "chaud", chaleureux, une réussite quoi ! Tout cela était de bon augure pour l'avenir et moi, la vieille, j'étais très bien acceptée.

J'ai écrit "Agapé" et "Un bivouac", aussi "Ces enfants-là".

En fin d'automne et début d'hiver 1983, j'irai quelquefois aux prières charismatiques dans la grande ville. Une amie, Roselyne, m'a demandé de l'accompagner car c'est assez loin et, seule, de nuit, pas très agréable.

Ce soir-là, un monsieur témoigne :

- J'étais à l'Adoration du saint Sacrement ; assis sur ma chaise, je dis : "Jésus, Tu es beau"!

"Toi aussi" !.

Il m’a répondu, là, près de mon coeur.

C’était chouette ce qu’il nous faisait partager !

Plus tard, chez moi, vers la fin novembre 1983, dans ma cuisine, j’épluche des carottes.

C’est bête d’éplucher des carottes... n’est-ce pas !

Oui, mais ce sont dans ces instants-là que je cause le plus à Jésus ; ma tête n’a pas besoin de se remplir d’autres choses.

Je pense à ce Monsieur et dis à Jésus :

- C’est vrai que Tu est beau, d’ailleurs je l’ai écrit. Tu sais bien, j’ai dit :

"Jésus... le plus beau des Enfants de l’homme".

Je n’ai pas le temps de terminer "homme" qu’une voix près de mon coeur a répondu :

- "Et toi, tu es jolie".

J’ai répliqué très vite en penchant la tête du côté droit comme pour écouter encore :

- Heureusement que c’est Toi qui le dis.

Et puis !... et puis !... eh bien ! j’en suis restée abasourdie. Ma carotte et mon éplucheur à la main, je suis allée m’asseoir vingt minutes ou une demi-heure sur mon canapé, muette comme une carpe... et puis !... et puis !... je suis retournée dans la cuisine, continuer les épluches.

Après une de nos Messes, j’avais raconté aux Petites Soeurs, à Guy, à Martoune, ce qui se passait avec mon réveil, mais tous en avait ri, ce qui m’avait fait fuir en pleurant.

Martoune en avait été navrée mais je comprenais... qu’ils ne pouvaient comprendre.

Ça, c’était autre chose. Je vais les voir et là, tous m’ont crue.

Je l’ai dit aux prêtres de Mentol ; un m’a répliqué :

- Ça c’est la délicatesse de Jésus.

J’ai souvent médité sur ce "Et toi, tu es jolie" ce qui m’a fait écrire dans "Petit Frère" :

"Dans les premiers mots vois-tu,

De la réplique de Jésus,

Le mot Liberté est conçu".

La Liberté, la Tendresse, l’Humilité, l’Egalité, le Respect, la Patience... je trouve tant de vertus dans cette simple phrase !...

Quelle patience de m’avoir... attendue... à ce tournant-là !

Cela... ça vous retourne l’âme, ça vous fait décoller et abaisser, ça vous prend aux tripes, ça arrête vos élans pour vous en donner d’autres, autrement... réels... car ils entrent dans l’éternité.

Roselyne, environ deux à trois fois par semaines après moi, il me semble, a reçu elle aussi un message de la même manière.

Elle l’a dit aux prêtres et :

- Puisque c’est arrivé à Roselyne, Claude, c’est donc vrai.

Fin 83, à la Radiodiffusion nationale, un journaliste disait avoir interviewé Monsieur Jacques Delors, alors Ministre de l’Economie Nationale, des Finances et du Budget, sur son appartenance à la religion chrétienne.

Celui-ci, aurait répondu qu’en politique, il ne pensait plus à sa valeur de chrétien.

Fin décembre, un poème est né : "Monsieur le Ministre".

Dans ma lancée, j'écris : "Monsieur le Scientifique".

En mars 1984, nous en discutons avec mes amis de la chorale :

- Toi, puisque tu écris, pose-lui la question !

Aussitôt dit, aussitôt fait et je lui envoie "Monsieur le Ministre".

Rapidement, je reçois photocopie de l'entretien qu'il a eu avec André Sève du journal "La Croix", le 25 août 1983.

Il y en a deux grandes pages en écriture d'imprimerie. Bon sang ! je les décortique et souligne toutes les phrases non conformes, du moins que je trouve non conformes avec la pensée d'un chrétien.

Le 10 juin 1984, je lui envoie deux grandes pages mais... de ma plume, car j'ai une réponse pour toutes ces phrases... non conformes.

J'en profite pour lui adresser "C'est chouette", "Merveilles" et quatre écrits du troisième recueil non terminé soit :

"La justice" (la justice c'est être juste envers Dieu)

"Tes signes, Seigneur"

"Dieu"

"Pour pénétrer l'Eternité".

Un dimanche matin, j'arrive au Sacré Coeur. A la tribune on me dit :

- Martoune est absente, qui va animer ?

Je dévisage copains, copines, personne ne se décide alors !... alors j'y vais. Hum ! quelle audace... mais Jésus est indulgent et les gens n'ont qu'à l'être.

Ça ne se passe pas si mal que cela... sauf... mais quoi... qu'y a-t-il ?

J'avais demandé à la chorale de me soutenir, pourtant dans "Peuple de l'Alliance, Ton Dieu te fait signe" quelque chose se décale ou ne tourne pas rond ; à vous de choisir.

Après la Messe; le Père Paul me félicite pourtant, je lui avais dit :

- Vous savez, je suis bien petite !

Réponse :

- Oh ! pas tant que ça...

Hum ! j'ai tout de suite pris un demi centimètre de plus.

A la sortie, toute la chorale m'attend :

- Et alors ! la ritournelle à Georges...

Voilà donc ce qui ne cadrait pas ; j'avais trop vite enchaîné entre le refrain et le couplet mais, pourquoi diable, lui, ne m'a-t-il pas suivie !... Il connaît très bien la musique ; moi, j'ai la tête dure !... de quoi reperdre le demi centimètre. J'animerai quatre dimanches de suite plus ou moins bien, suivant l'officiant.

Le jour où le micro était mal branché, personne n'est venu voir ce qui se passait... Qu'est-ce que j'ai dû m'égosiller !...

On se serre les coudes ou on ne se les serre pas, la confiance est là.

Plus tard, beaucoup plus tard, Martoune doit s'absenter et le prêtre de service veut une remplaçante. Evidemment, me voici encore sur la sellette. Je sais que cette Messe ne sera pas celle définie pour ce dimanche. J'essaye de me renseigner et en cherchant sur mon livre, je découvre les lectures qui seront dites.

Bien m'en a pris. J'arrive une demi-heure avant espérant me mettre d'accord sur les cantiques que j'ai choisis en fonction des lectures.

Bien ma veine ça ! L'officiant, lui, n'arrive que cinq minutes avant. Quelle horreur !

- Vous avez préparé les livres ?

- Quels livres ! Je n'ai jamais fouillé dans votre sacristie, je ne me le serai pas permise. Vous avez de la chance, j'ai découvert les lectures sur mon livre personnel.

- On chante quoi ?

- Voici ce que j'ai préparé et ai donné à la chorale.

- En plus, il faut un cantique pour la partie pénitentielle que je dois faire, un cantique comme... comme...

Il me chante un air inconnu.

- Mais je ne le connais pas !

- Si, en latin c'était... c'était...

- Je ne m'en souviens pas donc je ne peux pas faire chanter ce que je ne sais pas.

- Mais si, vous saurez...

Quelle tête de mule lui aussi ! Pire que moi.

Je fais une répétition ; du moins, lui croyait que c'était une répétition du cantique d'entrée car il n'arrive pas.

On chante, on chante presque tous les nombreux couplets.

Pas vrai ça !... le voilà avec son assistant, il recommence tout.

Puis, il s'agenouille devant le tabernacle, dit des prières et attend.

Il attend quoi !... Il me regarde, je ne bouge pas de mon siège alors il est bien obligé, lui, de chanter, de chanter tout seul car personne, mais personne n'a suivi, même pas la chorale, même pas l'organiste...

Je riais sous cape mais, en même temps, j'étais rudement sur les nerfs si bien que, à "l'Agnus Dei", je n'avais plus de voix, plus rien ne pouvait sortir et... pour cause.

Enfin, l'office est terminé mais... à la sacristie :

- Pourquoi vous ne m'avez pas aidé ?

- Je vous avais prévenu que je ne le savais pas. De toute façon, à "l'Agnus Dei", une aérophagie s'est déclenchée. Sachez bien que c'est la dernière fois que j'anime.

Je m'en vais presque en claquant la porte.

Convoquée dans la grande ville par ma Caisse de retraites pour créer ou plutôt recréer un club du troisième âge, je me trouve casée dans l'équipe d'animation.

Sachant que le séminariste chante, sachant qu'il veut bien consacrer une heure pour les personnes âgées, sachant que je pourrai déclamer de mes poèmes - j'ai bien déclamé à la veillée culturelle et à la radio - qu'auriez-vous fait, vous, sinon en parler à ces Messieurs et à ces Mesdames...

Un cadre supérieur me ferme vite le bec :

- Cela ne nous intéresse pas.

- Très bien, je m'aperçois que, à part vos voyages, à part vos parties de belote, à part vos parties d'échecs, à part vos petits goûters, à part..., à part..., les autres ne vous intéressent pas. Je m'en vais et ne remettrai plus les pieds ici.

Sortie de la salle, j'éclate en sanglots. Madame la Déléguée à l'Action Sociale, qui est jeune, me rattrape :

- Je suis navrée de ce qui arrive mais vous avez bien fait de ne pas cacher votre pensée ; cependant, ne partez pas comme ça ! Venez prendre une coupe de champagne avec nous !

- Non merci, vous au moins vous avez compris et je vous estime mais je ne veux plus les revoir.

Au premier bar, je me suis offert un bon chocolat chaud avant de reprendre le train.

Plus tard, la Déléguée à l'Action Sociale m'annoncera que ça a fait son chemin et que maintenant, ils s'occupent des personnes isolées, mettent leur voiture à disposition au cas où... enfin, ils s'ouvrent aux autres.

Pourquoi diable... le Seigneur passe par moi pour faire avancer les choses, mais m'en retire aussi vite ; Pourquoi !...

Combien de fois aurai-je encore à me faire cette réflexion !... Vous le découvrirez.

Le trois juin, le séminariste est ordonné Prêtre ; c'est une grande joie pour l'équipe qui s'est agrandie d'une fille, Anne, un peu jeunette à mon goût mais... bon... elle vieillira.

Il l'a choisie parce qu'elle l'accompagnait à la guitare.

Pendant le camp dernier, ou plutôt le dernier camp, elle avait rouspété parce qu'il y avait des plus jeunes qu'elle et qu'ils ne pouvaient donc pas assez parler de leurs problèmes ; elle n'avait pas été la seule d'ailleurs.

Alors, je leur avais expliqué que dans une famille, il y avait des vieux, des adultes, des jeunes, des enfants et que tous devaient s'entraider ; les plus âgés devant aider les plus jeunes, les plus jeunes devant aider les enfants et quelquefois les plus âgés.

J'étais bien placée pour le savoir n'est-ce pas !

Pour en revenir à l'Ordination, il est le seul et assez fier, je dois l'admettre...

Quand il parle, il remercie ceux qui l'ont aidé à cheminer. Il semble éclater de rire quand il dit que le Curé de la Paroisse où il était stagiaire, lui avait appris à... à faire la cuisine.

Tiens !... je ne le connaissais pas sous cet angle !

A l'apéritif d'honneur, la salle est comble. Roselyne me rejoint. Elle voudrait le féliciter mais... pour l'approcher... c'est autre chose.

Enfin, la salle un peu désemplie, nous arrivons vers lui et après un bref toc... toc... dans son dos, nous pouvons parler.

C'est assez curieux, il m'entoure de ses bras après s'être assuré qu'Anne ne le voyait pas, elle doit en avoir le "béguin".

Est-ce de la tendresse à mon égard, de la possession... Je ne saurai le dire mais Roselyne aussi se pose la question.

Le deuxième séminariste est ordonné trois à quatre mois plus tard car ils ne se trouvent pas dans la même ville.

Ils sont deux, peut-être trois, je ne m'en souviens pas et la cérémonie est plus simple.

Je préfère car, qui, quel Prêtre, quel Archiprêtre, quel Evêque, peut se trouver au-dessus de son Maître : Jésus-Christ.

Le seize avril de cette année, le lundi de la Semaine Sainte, dès le réveil, une grande joie m'envahit sans en définir la cause.

L'après-midi, dans une réunion liturgique, on annonce le décès de Monsieur Martin.

- Je suis heureuse, je comprends cette joie qui me dure depuis ce matin.

- Parce que ce Monsieur est décédé ?

- Non, je ne le connais pas, mais cela me fait souvenir qu'il y a onze ans que Michel-Guy est parti. C'était le lundi de la Semaine Sainte et un seize avril.

Quinze jours après, par hasard, je me trouve devant l'église du Sacré-Coeur et décide d'assister à la Messe du soir. Je m'aperçois qu'elle est célébrée pour ce Monsieur Martin ; j'en suis stupéfaite.

En cet été, le camp sera plus long, ce qui veut dire que nous n'aurons pas tout le temps la même jeunesse.

En début de camp, même des adultes sont montés, des connaissances de Mentol dont un couple et leurs deux enfants. Il faut dire que j'ai dû insister car l'abbé ne voulait pas, du moins l'abbé directeur, heureusement que le deuxième abbé était présent ! Je ne vois pas pourquoi on les aurait refusés...

Un jour, à table, je fais cette réflexion :

- Pourquoi pas la réincarnation !...

- Cela n'est pas possible.

- Quand j'en ai parlé à Paul Bony, il m'a dit : "Bah ! pour manger des nouilles...".

- Tu connais Paul Bony, toi ?

- Mais oui, c'est mon cousin, il est Supérieur des "Carmes" à Paris.

- Celui dont je parle est Professeur d'écritures saintes à Marseille, ce ne doit pas être le même.

- J'en doute... il n'y a pas plusieurs Paul Bony.

- Tu en parleras au directeur quand il viendra.

Justement, il arrive.

- Paul Bony ?

- Oh oui ! il y a six mois que je dois te donner son bonjour...

- Mais il était à Paris !

- Il a été muté quand le cardinal Lustiger a pris ses fonctions.

Tout s'expliquait mais la famille n'en avait rien su. Par contre, ce doit être exprès que l'abbé ne m'en a pas parlé...

Je lui ai donc écrit. Nous nous sommes rencontrés à une ordination et il est venu chez moi pendant quelques jours. Nous avons fait une balade, nous nous sommes fait rincer par la pluie, mais surtout, nous avons prié ensemble, ce dont il avait été heureux et moi aussi.

J'avais parlé à l'abbé directeur de ce qui m'était arrivé fin novembre 1983 et en juillet il a réuni tout le camp devant le Sanctuaire pour un partage d'Evangile.

- Dieu se révèle aux plus petits.

C'en est trop, j'en pleure. Il me laisse avec les jeunes. Je leur explique donc ce qui m'est arrivé. Pas un n'a douté, pas un seul, même pas notre Richard, même pas notre Farid, même pas notre Manu déjà là l'an dernier ; des quinze ans, des seize ans, des dix sept ans, pas plus...

Peu après, l'abbé et Manu sont dans le cloître du sanctuaire ; je m'y rends.

- Pourquoi Jésus m'a répondu ! Je ne comprends pas. Pourquoi là, près du coeur !... Ce doit être à cause de toi !... Parceque j'ai écrit... "Quel dommage un si beau garçon" !

- Non, c'est toi.

- Mais non, ce n'est pas possible !

- Mais si, c'est toi.

Alors, Manu dit :

- Oh ! ça y est Claude, j'ai compris. Oui, c'est toi.

Voilà, Manu (Emmanuel) dix sept ans à peine avait compris avant moi.

En ces mois d'été, je vais... je viens... entre Mentol et le refuge.

Au "Grand Bleu" arrivent la femme de mon cousin Joseph des "Chaumes", son fils Pierre et les deux jumelles, Marie-Laure et Elisabeth, dix ans ; aussi ma cousine Marinette devenue Soeur Marie-Paule.

Ce sont des enfants de ma chère Tante Bénédicte.

Quels beaux jours nous avons passés !

J'avais écrit :

"Comme font deux boutons de rose,

On les a vues s'épanouir,

Et ces deux fleurs à peine écloses,

N'étaient déjà qu'éclats de rire".

Oui, elles étaient toujours "éclats de rire" et je crois qu'ils gardent tous les cinq, un bon souvenir de ce séjour.

Quant à moi, ma porte étant ouverte, je me débrouille toujours pour loger mon monde. Il n'y a rien de plus drôle pour un enfant que de mettre un matelas sous la table... même parfois deux, car cela est arrivé avec mes amis de Sanary. J'avais couché Jocelyne sous la table et voilà que Sylvie se met à pleurer :

- Qu'y a-t-il ?

- Moi aussi je veux dormir sous la table !

Et l'histoire de la chèvre... quelle histoire effectivement ! On m'avait demandé de la monter dans ma R5. Ça alors ! en fait, c'était une petite chèvre naine et elle a été aussi sage qu'une image.

Elle était notre premier animal sur le plateau de la "Madona", en un mot : notre mascotte.

Que s'est-il passé ? Nous ne le saurons jamais. Nous l'avons gardée du treize au dix huit juillet puis pft... pft...

Qui a ouvert la porte de son logis ? Qui ? Mystère...

Nous l'avons cherchée bien sûr... Où pouvait-elle être sinon au milieu des arbustes, des broussailles, des épineux du ravin...

Bref ! un jour, monte Jean, mon copain de rando. Etait arrivé également Eric, le petit Eric comme nous l'appelions pour le différencier du plus grand. Le directeur l'aimait bien et nous voici, une nouvelle fois, crapahutant pour retrouver la chèvre ; lui avec Eric, moi avec Jean.

Eh bien ! nous l'avons vue, nous l'avons réellement vue, perchée sur un bout de rocher, mais voilà, même en marchant à pas de loup, nos semelles crissaient tant et plus. Nous ne marchions ni sur du velours, ni sur de la mousse, alors la chèvre, hop-là ! la voici partie un peu plus bas dans le ravin, là où nous, pauvres humains, nous n'avions pas accès.

Un berger m'a proposé de l'attraper avec son troupeau. Je pense qu'il l'a fait mais je pense aussi qu'il l'a gardée.

Nous avons eu une fille, Françoise, qui, l'an dernier avait toujours une ou plusieurs mèches... de cheveux bien sûr ! qui lui tombaient devant les yeux, lui cachaient le visage et, en plus, toujours un "feutre" sur la tête.

Cette année, plus de mèches, plus de chapeau.

- Sais-tu que tu es jolie !

En septembre, elle recevra ceci :

"Je ne sais rien de toi ou du moins pas grand chose,

Pourtant, je la voudrais au fond de moi... ta vie ;

..."

C’est peu de chose mais si vous saviez quelle amie je me suis faite, là !

Si vous saviez et connaissiez la correspondance qui en a découlé ! Vous seriez surpris...

Formidable les jeunes... Au lieu de commencer sa lettre par "Bonjour" ou "Chère Claude" ou "Claude" tout court, elle, c’était et c’est "Bon soleil". Pas mignon ça !...

En août, nous sommes allés voir jouer les "Golden Gate Quartet". Ce n’était pas la porte à côté, ce n’était pas non plus pendant le jour.

Donc, trois ou quatre voitures remplies par nos jeunes, il m’a bien fallu suivre le mouvement.

A trois heures du matin, après s’être tous, même moi, régalés, mais vraiment régalés, j’ai placé Farid à côté de mon siège.

- Tu me préviendras de tous les tournants.

- Sois tranquille, j’y vois très clair.

Effectivement, il annonçait :

- Virage toute gauche...

- Virage toute droite...

Il avait intérêt car sinon c’était ou "pile" ou "le plongeon".

L’abbé a donné un concert dans l’église du même village. Moins de monde que pour les "Golden Gate Quartet" cela va sans dire... mais même "topo" pour le retour.

Satané plateau de la "Madona", tout là-haut, là-haut au bout du chemin mais heureusement, bien entretenu.

C’est en été 84, pendant le mois de juillet, que nous avons eu un Christian dans l’équipe. Ce garçon se destinait à être "Père Blanc". Les abbés n’étaient pas toujours présents et Marc fuyait je ne sais pas trop où, ce qui a été extrêmement dommageable.

Une fille, oh ! seize ans pas plus, se coulait mal dans ce camp. Corinne n’était pas "bien", cela se voyait dans ses yeux.

Un jour, peu avant midi, elle décide de partir seule. Les autres veulent l’en empêcher, ce qui ne servait strictement à rien.

Personnellement, je pense qu’elle ne craint rien et qu’il faut la laisser faire.

Heureusement que Daniel arrive, il a un peu l’expérience des enfants et a immédiatement jugé la situation.

- Je suis de l’avis de Claude, laissez-là faire.

C’était quand même un risque à prendre et vers dix sept heures, je décide de descendre au village. Prétexte : allez chercher de l’eau.

Il faut vous dire que tous les jours nous remplissions des bidons d’eau potable à la fontaine du village.

Il faut vous dire que mon coffre a été souvent inondé... Il suffisait d’un bouchon qui ne fermait plus bien, alors, vu les secousses...

Il faut vous dire que l’on descendait en fait chaque matin vers onze heures, à l’arrivée du préposé à la poste.

Il faut vous dire que les autres, et moi avec, conduisions comme si l’on était sur une autoroute... enfin presque...

Je me suis souvent faite engueuler par des touristes et les autres aussi mais que voulez-vous, notre temps était précieux !

Pour en revenir à Corinne, mine de rien, avec Frédérique, nous remplissons les bidons et la voilà qui s'amène, un petit chat dans les bras. Ouf !

- Tu viens me chercher ?

- Non, je suis venue chercher de l'eau mais... monte et laisse le petit chat.

Ce qu'elle a fait sans se faire prier ; c'était gagné... pour cette fois.

Une autre fois, pendant une sieste, on vient me dire :

- Corinne a un couteau, elle nous menace.

Tranquillement, j'entre dans le dortoir. Effectivement, elle a son couteau de poche ouvert dans sa main.

- Corinne, donne-moi ce couteau.

- Non.

- Si et... de suite.

- Non, ils se moquent de moi.

Elle se met à pleurer. Je l'emmène dans ma chambre, la console ; elle me donne enfin son couteau et je la laisse se reposer.

Un autre jour, l'abbé est là, il est l'heure du repas.

En passant, sachez que les tâches étaient partagées :

- Equipe de repas,

- Equipe de vaisselle,

- Equipe de ménage,

et puis... et puis... équipe de rénovation du refuge, du sanctuaire ; promenades, cueillette de la lavande sans oublier les moments de prière. Qu'est-ce que j'ai pu cueillir comme lavande sur ce plateau ! J'emmenais les plus petits et nous avions souvent des conversations fort intéressantes.

Je disais donc que l'abbé est là au moment du repas de midi.

Corinne préfère danser plutôt que manger, ce qui met l'abbé fort en colère. Il lui lance une carafe d'eau et elle en fait autant. Ils roulent tous deux sur le sol. J'en suis navrée, ce n'est pas de cette façon que l'on peut traiter un malade atteint, il me semble, de schizophrénie.

Je sais que maintenant c'est guérissable. Corinne, je t'en prie, retrouve ta santé psychique...

L'abbé part, Corinne est dans le dortoir. On m'avertit qu'elle lance les chaises vers qui veut bien les recevoir. Je demande à Christian de la surveiller ; il est très doux et il faut lui parler avec autorité mais calmement. Je demande aussi à Murielle de l'aider, elle est jeune mais très mûre et moi, je n'ai pas le temps.

Vers seize heures, ils m'avertissent qu'elle est calmée ; ils vont goûter et faire ensemble une promenade ; la journée se termine bien.

Je me souviens ; le lendemain Christian scie du bois mort le long de la route. Je le rejoins, nous pouvons discuter :

- L'abbé ne sait pas bien agir avec les enfants, heureusement que tu es là !

Un des prochains soirs, l'équipe se réunit dans le sanctuaire pour discuter de son cas. L'abbé pense que nous pouvons bien la supporter jusqu'à la fin du camp. Je ne suis pas de cet avis et dit "Non".

- Pourquoi ?

- Parce qu'elle fait manquer le camp aux autres.

- Tu as peut-être raison alors demain je la reconduis chez ses parents.

- Non, pas toi... moi.

- Pourquoi ?

- Avec moi, elle passe mieux. Les quelquefois que j'ai pu faire une promenade avec elle, nous avons parlé de choses et d'autres tranquillement. Elle est intelligente, elle a beaucoup lu ; si elle est malade, elle n'y est pour rien.

Avec toi, vous risquez l'accident et l'accident grave.

- Très bien, tu l'emmèneras demain matin et tu fais signer une décharge.

Après la prière du matin, je dis à Corinne :

- Fais ta valise, je t'emmène chez tes parents.

- Oh ! chic alors... Oh ! chic alors... Oh!

- Tu as un quart d'heure pour te préparer.

Effectivement, elle est prête à l'heure prévue.

Devant le refuge, l'équipe s'est rassemblée ; ils sont trois ou quatre plus des copains, copines.

Elle embrasse copains, copines et, volontairement, ne regarde pas les autres.

- C'est tout ?

- Ah bon !

Et elle tend la main aux autres.

Au village, elle veut récupérer le petit chat.

- Non, tu as un petit frère et ce ne serait pas bon pour lui.

Elle n'insiste pas et tout se passe bien mais dans la grande ville, je ne me gare pas "pile" devant chez elle. Elle prend sa valise et pendant que je verrouille les portières, elle file dans son allée. J'ai prévu le coup et j'ai juste le temps de mettre un pied dans l'entrebâillement de sa porte. Ouf ! j'y suis. Sa grande soeur me prévient que sa maman est au marché.

- Je l'attends.

C'est une vrai bibliothèque cette pièce ; ces gens sont instruits. La maman arrive.

- Madame, je vous ramène votre fille. Elle passe mal dans un camp. Veuillez me signer cette décharge et, s'il vous plaît, montrez Corinne à un spécialiste.

La maman obtempère tout en grondant sa fille :

- C'est de partout pareil... Tu vas voir ton père !...

Quand j'arrive au refuge, tous sont inquiets.

- J'ai mis du temps car j'ai dû attendre sa mère, mais tout s'est bien passé.

Dans une de ces prochaines années, nous avions accueilli une colonie. Accueilli... c'est vite dit car ce soir-là je n'étais pas la responsable et celle-ci avait reçu l'ordre de ne pas faire entrer les enfants dans le refuge. Ils ont dû pique-niquer au-dehors.

Vous savez, là-haut, les soirées ne sont pas forcément chaudes ! Soi-disant... qu'ils auraient dérangé notre "veillée".

Et alors ! l'auraient-ils dérangée !... Ils auraient au moins appris l'accueil...

Je me suis excusée auprès du moniteur et heureusement que le directeur, enfin l'abbé, est arrivé, il a quand même bien vu qu'il faisait froid et il les a fait entrer.

Ils ont passé la nuit sous notre toit et le lendemain avec nous sous le soleil.

Combien de fois j'ai eu envie de dire :

- Très bien mon capitaine, un ordre c'est un ordre ; mais que fais-je ici !...

C'est comme ça que j'ai connu Julia.

- Tu sais Claude, j'ai des soucis à cause de mon frère.

Entendre ça de la bouche d'une gamine de dix ans; ça fait mal... et ses yeux angoissés en disaient Long...

Je m'étais rendue compte qu'elle n'osait pas jouer ; alors, je l'ai cajolée, je lui ai parlé de Jésus ; je lui ai dit qu'elle pouvait Lui causer, qu'Il l'écouterait puisqu'Il écoute tout le monde, surtout les plus petits.

J'ai vu son visage sourire ; elle avait découvert un grand Frère.

J'ai sauté à "pieds joints" jusqu'en 1987, alors revenons au printemps 1984.

L'abbé me demande d'être avec lui au Festival de Cannes, au Festival du livre du 20 juin 1984 car j'ai aussi reçu "Merveilles".

Nous avons rendez-vous en bordure de mer ; à vrai dire j'ai une heure d'avance ; le temps de trouver un endroit tranquille pour la voiture n'est-ce pas !

Avant l'ouverture et tout en ayant un oeil sur l'arrivée du "gratin", nous allons boire un verre.

- Comment me trouves-tu... Suis-je présentable ?

- Oh ! très bien, tu es parfaite toute vêtue de blanc !

- J'ai verni mes ongles mais... le rouge à lèvres, voici au moins trois fois que je le mange, alors j'ai décidé de m'en passer.

- Tu n'en as pas besoin. Et moi, comment est ma chevelure ? Je n'ai pas eu le temps de passer chez le coiffeur...

- Cela va très bien, tu n'avais pas besoin de coupe.

- Alors, allons-y.

Une table est réservée à mon nom. Une table est réservée à l'abbé, ce qui nous met à l'opposé l'un de l'autre.

En fait, je suis entre Alain Saury que je connais et Daniel Prévost. Celui-ci est arrivé avec Sim et j'ai droit au baisemain.

Je suis tout à fait à mon aise.

L'abbé m'avertit qu'il partira avant la fin car il a rendez-vous avec... avec je ne sais plus trop qui... si, des gens qui doivent lui faire un don pour le refuge.

- Frédérique doit venir, nous devions dîner ensemble mais ce n'est plus possible.

As-tu vendu des livres ?

- Non, aucun mais une personne est venue me causer, et toi ?

- Moi, si ; j'avais lancé des invitations et la dame, c'est moi qui te l'ai envoyée.

Autant il peut être agréable, autant il peut être le contraire.

Primo : J'ai été prévenue la veille.

Secundo : Pour Frédérique... ce n'est pas chouette.

Tertio : Lutter contre les "célébrités" mondaines, je m'en fous !... Je dis ce que j'ai à dire.

Il est près de dix neuf heures ; Frédérique arrive.

- Où est l'abbé ?

- Il est parti.

- Ça c'est fort... Il sait que j'ai des choses plus que sérieuses à lui dire et il s'est "défilé" ; ce n'est pas la première fois !

Je la comprends et je me doute de ce qu'elle a à lui dire.

Essayons de faire le "tampon". Je l'invite dans un restaurant et retourne à Mentol à une heure plus qu'avancée.

Vers la fin septembre, précisément le 27, je décide un pèlerinage.

En 82, j'avais causé à un paysan déjà âgé assis sur une pierre ; il ne quittait pas le vallon des yeux ; alors, il m'a raconté que, autrefois, dans ce creux, la fermette envahie de ronces, sans toit et tout ce qui est autour, c'était à lui.

- Il y avait six sources. Les légumes poussaient, je les vendais au marché ; j'étais fier avec mon mulet, et puis, plus haut, poussait du blé ; j'avais aussi de la vigne.

  La vie était dure mais c'était le bon temps. On se parlait d'une fermette à l'autre, les voix portent loin.

  Les soirées on chantait, on dansait aussi. Maintenant, oh ! maintenant... c'est la ronce qui fait sa loi mais, tu sais, il y a toujours un sentier !

- Paysan, un jour, je le prendrai... pour toi.

Une promesse... c'est une promesse... et une promesse... ça se tient.

Le voici le sentier, du moins je le crois...

J'ai des "planches" à passer mais je m'en débrouille et puis, la voilà la fermette !

Le sentier... terminé... disparu sans doute dans les broussailles et, maintenant, je suis dans le creux du vallon.

Si je monte la pente de cet autre côté, je rejoindrai le chemin de la "Péna" que je connais bien !...

Mon Dieu ! comme c'est trompeur... Je pensais me faufiler parmi des genêts, des hautes herbes douces et tendres mais à la place... ou plutôt en dessous... il y a trop de ronces, trop de plants épineux qui s'enlacent autour des genêts ; il y a des murets, des trous, que sais-je encore ! C'est la forêt vierge.

Il y a longtemps que l'heure du déjeuner a sonné pourtant il faut, avant tout, que je me sorte de là. Trois pas en avant, deux pas en arrière, bifurquer à droite, bifurquer à gauche.

Je suis presque arrivée mais là, la dernière broussaille est impossible à passer. Elle est bien plus haute que moi et même un lièvre n'aurait pas pu y faire un trou !

Les bras, les jambes sont égratignés ; peu importe, j'en ai l'habitude.

Il me faut redescendre et joindre le sentier que j'aperçois, le retour sera facile quand... quand je m'y promènerai dessus.

En attendant, j'ai encore plus de mal que pour monter. Je me pends même à des lianes, c'est amusant et plus simple que de descendre dans des trous.

Ce sont deux pas en avant et trois pas en arrière qu'il me faut faire. Je ne m'en sortirai pas !

Sur le chemin du haut, des randonneurs sont assis. Bonne aubaine ! Je crie :

- Hou... hou..., je suis perdue... perdue...

Personne ne bouge, seul l'écho me répond : "perdue... perdue... perdue...".

Au diable !... non :

- Seigneur, aide-moi, tu vois bien que j'ai du mal à trouver une voie ! S'il Te plaît, à choisir, je préférais ma nuit sur le pic de "Nouméa".

Je crois qu'Il m'a entendue car, petit à petit, ronces après ronces, trous après trous, je me retrouve dans le creux du vallon.

Il est seize heures et alors... là, le pique-nique est le bienvenu.

Je suis sur le sentier, ce sentier plein de fraîcheur, bordé de fleurs. Les oiseaux chantent pour moi seule, j'en suis sûre.

- Paysan, j'en ai bavé, mais... promesse... tenue.

Cette histoire-là je la raconte aux copains de montagne et peut-être six mois après, je pars en rando avec Jean et Marin.

- Vous savez, si on prenait ce sentier ! J'aimerais le faire dans l'autre sens, il est si beau et ce matin est clair et frais.

Jean ferme ses oreilles et se garde bien de me répondre. Je n'insiste pas, c'est lui le chef.

La journée se passe parmi pics et cols et, de retour, justement au col, pas loin du "Berceau" :

- Si on le prenait ce sentier... Il part là, en bas, cela nous éviterait ce chemin-là que nous n'aimons pas beaucoup.

Jean ne répond pas mais s'engage dans la descente ; Marin et moi le suivons. Chouette ! c'est gagné.

J'ai parlé trop vite. Un semblant de sentier remonte la pente par ici, nous le prenons mais... bien vite nous sommes perdus et... dans les broussailles.

- Depuis ce matin qu'elle cherche à nous y mettre, elle a réussi !...

Le fou rire me prend mais j'avoue ne plus y comprendre grand chose.

- Ne bougez plus, je vais retourner dans ce creux et chercher, il doit partir d'un peu plus loin.

Effectivement, après quelques minutes, je le trouve mon beau sentier.

- Hé ! Ho! Je l'ai trouvé, redescendez.

Nous y sommes, mais c'est curieux, ni l'un, ni l'autre ne veulent admettre qu'il est beau mon sentier ; le plus beau sentier que cette terre ait inventé !...

Je repense à Marin. Un jour, nous nous trouvions cinq vers la "Péna". Que s'est il passé ! Je ne le sais, mais Marin a "débaroulé", s'est retrouvé sur un lit fait de ronces. Elles étaient tellement serrées que pas une n'a "bronché". Il aurait presque pu y faire la sieste. Etant assez couvert, il n'a même pas eu une égratignure.

Quand je vous disais qu'un lièvre n'aurait pas pu y passer !...

Cet automne 84, j'aurai à Mentol ma cousine Paulette et son mari pour quelques jours.

J'étais rudement bien avec eux, d'ailleurs je me trouve toujours en harmonie avec ceux qui passent la porte de mon logis.

Bref ! Paulette et moi... deux gamines... son mari n'en revient pas. En promenade derrière la résidence, des jeux pour enfants sont installés. Sans nous concerter, nous nous trouvons toutes deux sur la balançoire ; vous savez, celle où la planche vous envoie dans les airs chacune à votre tour ! Puis ce fut le tour d'autres balancelles ou tourniquets... Alors, on entend Jean dire :

- Ce sont deux chevrettes, celles-là !

Me voici en Auvergne, au restaurant "Les Tilleuls". C'est la foire aux bestiaux et toute la famille de ma soeur est présente car il y a beaucoup de repas à servir. Mes neveux ont même installé un chapiteau au-dehors pour un deuxième bar.

Dans la salle, je trouve intelligente la façon d'annoncer les menus : ils sont sur des affichettes, épinglées sur un grand rideau couleur bleue... il me semble ! Original... n'est-ce pas !

Pas besoin de s'écarquiller les yeux, tous peuvent lire facilement et commander car le choix est grand. Quant à moi, j'obtiens la "grâce" de me tenir devant l'évier. Je préfère la plonge au service des tables. Ceci est l'affaire des jeunes dames.

Je ne sais plus si c'est vers huit heures ou vers neuf heures que j'ai attaché le tablier mais je sais que je ne l'ai pas quitté avant dix huit heures. Je n'ai pas brougé de ma place sauf pour une bouchée avalée en vitesse et une tasse de café.

J'en ai vu passé des tasses, des verres, des assiettes, des couverts, des plats !

Je vais vous avouer que j'ai été assez fière de moi et, en plus, mes mains dans l'eau chaude pendant si longtemps ont retrouvé une souplesse envolée avec l'âge et, en plus, je me suis régalée des paroles affables qui animaient la cuisine quand les jeunes y passaient ou... y repassaient.

A dix huit heures donc, ma soeur m'a voulue à table avec cinq ou six neveux. A nous de nous restaurer mais j'avoue que le repas pris, pour se relever... c'est une autre histoire ; impossible de se remettre à quelque travail.

Ma soeur, mon beau-frère, Christian, Bruno, José, Roger, Gilles, Alain, leurs dames, et d'autres, ne se sont pas fait prendre au piège, la journée n'était pas finie ; ces messieurs les maquignons ont eu le verre à la main et la blague aux lèvres au moins jusqu'à minuit.

Plus tard, en octobre 84, je me suis amusée à écrire cette journée en poésie. Ce fut "La Foire aux Bestiaux".

En début d'année, un homme, plus ou moins de ma connaissance, était venu me présenter ses voeux. A cela rien d'anormal, bien au contraire, mais je savais qu'il cherchait autre chose, peut-être rien d'anormal pensez-vous !... Mais moi je pensais autrement.

Oh ! comment faire pour ne pas ouvrir sa porte... Comment trouver une excuse quand on n'en a pas ! Comment mentir quand on a horreur du mensonge ! Comment !... Comment !...

La voici la solution :

- Seigneur, je l'accepte de bon coeur assis à table avec une tasse de café à condition que ce soit enfin une occasion de lui parler de Toi, de mon Amour pour Toi.

Cela s'est fait et vraiment j'en suis fort heureuse. Il sait ce que je pense, à qui je pense ; quant à lui, je ne le reverrai pas.

Le 18 novembre 84, je m'offre une sortie, une rando plus exactement, une rando en solitaire au col du "Berceau", montée sud-est.

Elle est belle cette montée ; elle vous enveloppe de soleil, de sentiers, de silence. Pas dure si vous la faites tranquille, à votre pas.

Pas dure... pas dure... vite dit, diront quelques uns ! Mais que se passe-t-il ?

Ces derniers jours j'ai appris une mauvaise nouvelle. Ma cousine a eu un accident de voiture pas complètement de sa faute d'ailleurs... Les freins ont lâché. Bref ! pour elle pas de mal mais pour la voiture adverse, si... un mort, un blessé because non protégés par la ceinture.

Pourquoi donc suis-je en joie ! Pourquoi donc je me sens si légère ! Pourquoi donc, mais pourquoi donc !

Au col, arrive un jeune couple ; ils sont montés par d'autres sentes.

Nous sympathisons comme si souvent en montagne mais là... c'est encore plus que ça, si bien que nous faisons le retour ensemble, si bien que la journée se termine dans mon home.

Je me sens vraiment en état de grâce si bien... si bien que je ne peux vous dire si cela dure deux jours ou deux jours et demi mais ce qui est certain c'est que, à un moment donné, il me semble percevoir comme... comme... comme quoi ! Difficile à expliquer : un bruissement d'ailes, plutôt un bourdonnement d'abeilles et vlan ! je ressens la pesanteur, ce qui me fait dire :

- Bon sang ! mais qu'est-ce qu'on est lourd !...

C'est à ce moment-là seulement que je reconnais ma légèreté de ces deux à trois derniers jours.

Plus tard, bien plus tard, au procès, ma cousine n'aura qu'une légère amende.

Elle ne pensait pas s'en sortir aussi bien, moi non plus d'ailleurs à moins que... oui... à moins que l'état de grâce dont j'ai bénéficié fût un "présage" heureux ou un "signe".

Au sanctuaire de la Madona, il y avait beaucoup de pèlerinages, les grands et les moins grands.

J'entends par là que les grands étaient ceux des villages alentour, et les moins grands ceux d'aumôneries, de jeunes de tout le département avec l'Evêque ; de paroisses plus ou moins éloignées, de..., de..., même de ceux que l'on appelle "intégristes". Ceux-là chamboulaient tout dans le sanctuaire mais ne remettaient rien en place. A vous de faire !... Aussi, pour arriver à savoir qui était le responsable, c'était une toute autre histoire ! Ils se renvoyaient mutuellement la balle... ces messieurs avec leurs soutanes noires !

Nous avions le droit, les jours de grands pèlerinages, de préparer des repas ; toute l'équipe était sur son "trente et un", je dirais plutôt sur les nerfs... J'en ai vu cuire des gamelles de riz !... Car au menu, il y avait toujours : salade de riz agrémentée bien sûr ! Dessert : part de tarte aux pommes ; j'en ai vu se rouler des pâtes !... En principe, c'était réussi et, en principe, il nous en restait pour toute la semaine.

Pour ma part, mon travail consistait à faire des bouquets. Oh ! ces bouquets faits de branches d'aubépines, de branches d'églantines ou, en septembre, quand il ne restait que des "scabieuses" que je mêlais à de hautes herbes ! Je vous assure que l'effet était ravissant mais... j'y passais des heures.

Le jour du pèlerinage, j'étais d'accueil au sanctuaire et aussi de surveillance car nous avions des expositions tout autour du cloître : expositions de sculptures, de peintures, de poterie.

J'étais préposée à la vente : vente de cartes, croix, médailles, sachets de lavande, vente de nos bouquins.

Cependant, j'aimerais revenir au pèlerinage du 8 septembre 1983, pèlerinage d'un village voisin.

Le six, en montant, plutôt en me rendant sur le plateau de la Madona, je prends un auto-stoppeur. Bien mis de sa personne, "bon chic, bon genre", nous bavardons.

- Où allez-vous ?

- Dans la vallée.

- Très bien, je vous arrêterai à...

- Merci, mais vous, où allez-vous ?

Comment ne pas lui répondre ! Curieux mais je sens un piège. Bref ! je lui parle du pèlerinage du huit.

- Oh ! c'est chouette, je m'y rendrai...

Hum ! je ne lui offre pas de l'emmener avec moi au refuge malgré que j'en perçoive son envie, et je le laisse au lieu prévu.

Là-haut, arrivent Marc et Anne. Nous seront donc trois. En 83 et pour le huit septembre, nous n'avions pas encore d'expo et les gens apportaient leur pique-nique. Il nous fallait seulement assurer le ménage et l'accueil.

Je parle à Marc de l'auto-stoppeur.

- Très bien, on verra s'il vient...

Le voici, je le présente à Marc et nous décidons une surveillance discrète.

Pour le repas, nous l'acceptons, bien sûr ! à notre table.

Le soir arrive, les pèlerins sont partis. Ce garçon reste, nous le descendrons avec nous. Il monte à l'étage et bavarde avec Anne mais on s'aperçoit vite que quand elle nous rejoint, lui reste.

- Bon sang, la recette est là-haut !

Marc monte les escaliers deux par deux ; avec des grandes jambes, c'est facile...

Il revient, ce garçon n'y est plus et l'argent non plus et le pantalon de rechange de Marc non plus.

Tous trois, on le cherche sur le plateau mais le brouillard est là et dans un brouillard pareil, impossible d'apercevoir quelqu'un.

Heureusement, Marc a ses deux pieds sur terre et sa décision est prise.

- Il y a une grande chance pour qu'il soit sur le chemin, il ne connaît pas les raccourcis, on va le coincer avec les voitures.

Refuge et sanctuaire fermés, nous sommes prêts à partir. Marc, dans sa voiture et moi dans ma R5 avec Anne.

On roule lentement et vlan ! Marc l'aperçoit après quelques tournants.

Il colle sa voiture contre lui et descend en cinquième vitesse ou même sixième...

- Tu rends l'argent et mon pantalon.

L'autre ne peut que s'exécuter. Dans la bourse, la somme est complète.

Bon prince, Marc lui donne un peu de monnaie et pantalon remis (le sien), le prend dans sa voiture pour le laisser dans la vallée.

On ne le reverra plus, jamais plus mais, personnellement, je me promets d'être plus prudente et dans mes actes et dans mes paroles...

Deux ou trois ans plus tard, aussi un huit septembre, au temps où l'on recevait les "officiels", l'équipe quasi au complet, j'ai vécu quelque chose qui m'a beaucoup marquée.

Après la Messe, nous sommes quelques uns à rapporter des bancs au refuge ou à en laisser au-dehors près d'une table au soleil.

Un pèlerin a voulu m'aider. Un homme grand, bien, à l'air très doux. J'accepte son aide de grand coeur et, dehors, nous nous asseyons sur un banc. Nous causons longtemps, longtemps. Il me raconte un peu sa vie, un peu seulement car il est très discret mais il me fait comprendre qu'il est atteint d'une maladie qui l'a fait réfléchir et ramener près de Jésus.

Son plus grand voeu serait que son fils âgé de vingt ans trouve la foi.

Monsieur Jacquet... Monsieur Jacquot... je n'ai pas très bien compris son nom, mais pour moi, il est "Monsieur Jésus".

On vient me chercher pour le repas. Je ne peux me joindre aux "officiels" car cette table-là lui est refusée malgré sa demande car il craint le soleil. De mon mieux, je l'installe près du petit prunier puisqu'il a un pique-nique et je fais promettre à Marianne de veiller sur lui, aussi de lui offrir un café. Elle le fera gentiment, je le sais car elle, au moins, a compris.

Quant à moi, j'irai directement aider à la cuisine.

Une autre fois, à table avec ces messieurs dont le recteur d'un monastère, je ne peux retenir ma langue.

Figurez-vous que pendant la Messe, me trouvant dans le cloître pour la surveillance, j'écoute et suis malgré tout l'office. C'est l'homélie, le recteur prêche sur la mort.

- Il ne faut pas avoir peur de la mort.

Oui, je suis d'accord, il ne faut pas avoir peur de la mort mais pourquoi, à table, je l'entends dire :

- Tout le monde a peur de la mort, moi aussi j'ai peur de la mort !

Mais comment a-t-il pu prêcher là-dessus quand lui-même a peur !

Je ne peux vraiment pas retenir ma langue.

- Non, moi, je n'ai pas peur de la mort.

- Mais si, vous avez peur... tout le monde a peur !...

- Non, je regrette... je n'ai pas peur de la mort. D'ailleurs, pourquoi votre homélie sur la mort puisque vous-même vous avez peur ?

Il ne répond pas ou plutôt ne répond plus. On aurait pu entendre voler une mouche.

Dans la soirée, arrive l'abbé.

- Tu sais... j'ai remis le recteur à sa place. Il voulait m'entendre dire que j'avais peur de la mort pendant que ce n'est pas vrai.

- Mais alors, il ne viendra plus !

- Ce que je m'en fous !

J'avais appris à monter à cheval car, à présent, nous avions des chevaux sur ce plateau de la Madona.

A mon âge, j'en étais assez fière. Comme quoi ! Quand il faut... il faut...

Au club, à la première leçon, le moniteur m'avait dit :

- Vous avez appris sept mouvements en une fois.

Pas formidable ça ! J'ai dû y aller quatre ou cinq fois pour arriver au galop et même à sauter un petit obstacle.

Il est vrai que le cheval mis à ma disposition était un animal facile. J'ai appris à seller, à bichonner la monture.

- Allez !... Allez !... Allez !...

Combien de fois j'ai crié cela pour ramener les chevaux car ceux-ci avaient le don de se cacher au fin fond du plateau.

En plus, dans le brouillard, car il y avait souvent du brouillard, on ne pouvait pas apercevoir ces messieurs et ces dames ; il fallait piquer un trois cents mètres... que dis-je... un cinq cents mètres... quelquefois plus. Donc un aller, un retour, comptez les pas que cette gente animale faisait faire !...

Je les aimais bien ces chevaux, c'était les nôtres.

Une fin de saison d'été, je me trouvais seule là-haut avec une fille, Cathy. Elle était gentille mais tournait en rond, dirons-nous, avec son problème...

A vingt ans passés, elle avait du mal à se prendre sérieusement en mains.

Elle aimait monter, c'était un atout. Combien de temps, toutes deux, avons-nous passé à seller ! Je ne saurais le dire mais, quand un ne voulait pas desserrer la mâchoire, l'autre non plus. A force de câlineries, nous y arrivions quand même et nous voici toutes deux à faire un ou deux petits tours.

Quand, dès le pied à terre, Cathy me disait :

- Claude, je descends à la ville, ça ne va pas fort.

Vite, dans ma tête, je faisais se bousculer les idées pour lui donner à faire une chose que seule, elle pouvait faire.

- Cathy, ce soir, nous avons des jeunes au dîner ; je pensais faire une polenta mais tu sais bien qu'il n'y a que toi pour la réussir !

Ce n'était pas un mensonge, c'était vrai.

Elle aimait cuisiner mais, pour faire "bon", il faut y passer du temps. Ce temps-là, je ne l'avais pas ou, du moins, j'en avais moins qu'elle.

C'était reparti pour un jour ou deux.

Un autre matin... rebelote...

- Cathy, nous avons besoin de fleurs, de feuillages pour décorer le sanctuaire. Là, autour, il n'y a plus grand chose. Si tu le veux, je te donne un pique-nique et tu pars la journée vagabonder dans la campagne mais, s'il te plaît, il faut que tu sois rentrée avant la nuit.

Ça a marché mais j'avoue que tout ce jour, j'ai marché, moi, sur des oeufs...

Ouf ! la voici, les bras chargés de bouquets. Brave Cathy ! Je l'ai beaucoup aimé cette fille. J'ai su, plus tard, qu'elle avait pris de l'aplomb et trouvé un travail à sa convenance.

L'année précédente, j'avais eu à peu près le même problème avec Marianne.

Elle avait environ quinze ans et tous les petits copains et copines étaient repartis.

Entre parenthèse, ceux-là me jouaient des tours. Ils trafiquaient les dates inscrites sur les pots de "yogourt" et ainsi s'en délectaient de deux ou trois par jour.

A vrai dire, cela n'était qu'enfantin ; l'ennui c'est qu'à table, ils n'avaient plus faim.

Pour eux, j'avais innové ; au lieu de les commander pour les travaux à effectuer, je faisais une liste et je l'affichais.

Diable de diable !... Qu'ont-ils à travailler si vite ! Je pense que le fait de pouvoir choisir leur convenait et leur donnait du coeur à l'ouvrage. Heureusement qu'en creusant un peu dans ma cervelle je pouvais allonger ma liste :

- Petit bois pour allumer le feu de cheminée ;

- Remplir des sacs du crottin des chevaux ;

- Etc..., etc...

Pour en revenir à Marianne, la voici seulette.

- Marianne, tu manges ?

- Je n'ai pas faim.

Oh ! quelle "tronche" elle pouvait faire !... Pourtant elle aimait les chevaux et a toujours été la plus douée de tous pour les commander.

- Claude, je veux retourner à la ville.

- Très bien, je te descends au car demain matin.

Chose dite, chose faite.

Deux jours passent. Coup de téléphone de sa mère :

- Marianne veut remonter ; pourquoi l'avez-vous fait descendre ?

- Pour la bonne raison qu'elle demanderait à revenir car ici elle a les chevaux et, à la ville, les petits copains sont tous partis.

Je l'ai donc récupérée et, depuis ce jour, nous marchions... la main dans la main.

Plus tard, nous l'avons prise dans l'équipe d'animation.

Peu à peu, celle-ci s'était transformée. Marc était parti, aussi Frédérique, aussi le deuxième abbé et cela était dommage car ces nouveaux, France, Anne, Nicou, J-F, Monique, Jacou, Béa, Chris, Marie-No, étaient, je trouve, trop à genoux devant l'abbé.

- Le Saint-Père par ci, le Saint-Père par là !

Je crois bien qu'il a fini par y croire...

Enfin, personne n'est parfait et, bien entendu, je me mets dans le lot ; d'ailleurs Jésus m'a dit que j'étais jolie, il ne m'a pas dit que j'étais parfaite ! Qui l'est sur cette terre !...

Un été, l'été 84 je crois, nous avons eu un "Pierre". Sur la côte, le deuxième abbé, ne sachant pas trop qu'en faire, nous l'avait envoyé. Environ vingt ans mais mal dans sa peau.

Les enfants trop gâtés, les enfants de divorcés, ont du mal à grandir. Il avait toujours besoin de causer, non, plutôt de se raconter, de nous titiller, de nous pousser chacun au plus profond de nos "retranchements". On en avait bien pour une bonne heure... pour finalement arriver au point "zéro". Cela ne menait à rien, il recommençait avec l'un ou avec l'autre. Frédérique, partant deux jours en randonnée, l'a eu emmené dans son groupe.

Ouf ! mais pas pour elle car aux endroits les plus critiques, là où le sentier n'est qu'un passage étroit entre murailles :

- Je n'en peux plus, je m'arrête.

- Tu files, tu gênes tout le monde, tous les autres crapahuteurs...

Pas le choix Frédérique !... Une bonne gifle lui fait remettre les pieds l'un devant l'autre.

Depuis ce moment, il nous a moins titillés.

Combien de parents n'ont pas osé en faire autant à leur progéniture !

C'est curieux, ces gamins restent gamins à vingt ans et plus si quelqu'un ne leur barre pas la route un jour ou l'autre. Ces enfants-là manquent de repères et de respect. Un jour que je veux seller un cheval, le voilà qui recule ou avance, je ne sais plus, mais je sais qu'il me monte sur un pied ; c'est lourd un pied de cheval ! J'apprendrai qu'il avait aperçu Pierre et que, la veille, celui-ci l'avait frappé mal à propos.

Heureusement, son séjour n'a pas duré tout l'été...

Habitude prise, le réveillon du Jour de l'An, nous le passions toujours là-haut.

A cette occasion, je déclamais un nouveau poème, poème dédié à tous.

Nous étions près d'une vingtaine.

"Quand l'hiver étendra son blanc manteau d'hermine,

Paré dans les soirées d'étincelants diamants

..."

- Bonne et joyeuse année à tous !

Le réfectoire était décoré. J'ai eu pris l'habitude de préparer, chez moi, des bûches de Noël et de les monter. A vrai dire, elles étaient un régal. Non ! mes chevilles n'enflent pas !!!

En début 85, l'abbé est venu à Mentol. Le seuil franchi, je l'entends dire :

- Je comprends pourquoi !...

Oui, c'était beau chez moi, j'avais une si belle vue sur la Grande Bleue !... Voilà pourquoi je pouvais écrire... Voilà pourquoi je pouvais décrire les Merveilles de Dieu... du moins, c'est ce qu'il pensait.

Ils sont venus une autre fois, toute l'équipe.

En ce printemps, une amie m'appelle :

- J'ai des gros problèmes, mon fils a fait des bêtises, plutôt une grosse bêtise.

C'est curieux comme, dans ces cas-là, on veut faire porter le "chapeau" à toute la famille !

Quand sera organisé un défilé dans les rues, je ne m'y joindrai pas, je me joindrai plutôt à la famille et je pense que si on vient les insulter, c'est moi qui répondrai, mais tout se passe bien.

Cependant on m'a fait des reproches :

- Je ne vous comprends pas Claude, vous n'étiez pas dans le défilé ! Cela veut-il dire que vous vous moquez de ce qui s'est passé ?

- Non Monsieur Robert mais ne pensez-vous pas que la famille, mère, père, soeurs, femme, enfants... n'avaient pas besoin de soutien ! J'étais avec eux.

  J'en ai fait des allers et retours à la prison pour y conduire la maman, la femme, les enfants si petits soient-ils ! Je peux vous assurer que ce n'est pas drôle de "poireauter" des heures et des heures devant une porte...

  Je peux vous assurer que ce n'est pas drôle de voir les passants s'éloigner...

Je peux vous assurer que ce n’est pas drôle de devoir rester là, dans le froid ou sous la pluie, des enfants de deux à quatre ans à la main...

Je peux vous assurer que ce n’est pas drôle de voir et d’écouter le malheur de parents, d’épouses, de frères et soeurs...

Quand enfin, s’ouvre la grande porte, tout ce monde s’engouffre pour les voir ressortir une heure après. Des heures et des heures d’attente... car le laissez-passer se délivre dans le matin et la grande porte ne s’ouvre que dans le soir.

Bref ! cette expérience que j’ai vécue me permet de vous en parler et, de ce fait, vous ne porterez plus, je l’espère, le même jugement sur ces personnes qui attendent de voir les leurs car, malgré tout, ce sont "les leurs".

Je n’ai pas à vous raconter le détail des souffrances de cette famille mais je me permets de vous dire que ce jour où je vous écris, les enfants, éloignés de leur mère, semblent retrouver un peu de stabilité, et le prisonnier va bientôt retrouver la liberté.

Puisse-t-il en faire bon usage !... Surtout sachant qu’il a aussi endossé des fautes qui ne lui incombaient pas.

C’est le 6 juin 85 que je commencerai à écrire mon quatrième recueil "Le Seuil". D’ailleurs le poème écrit sur le mont "Gramont" - randonnée en solitaire - se termine ainsi :

"Si en haut d’un de Tes sommets,

Commence ce recueil,

C’est que Seigneur Jésus, Tu es,

Du Haut Sommet, le Seuil".

Cette année-là, me sont nées trois nouvelles petites nièces :

Claire-Marie, le treize mai, au foyer de Danielle et Bruno, donc soeur de Vincent.

Marjolaine, le quinze mai, au foyer de Marie-Hélène et Gilles, donc soeur de Charlotte.

Emâ, le seize septembre, au foyer de Blandine et Alain, donc soeur d’Olène.

Début mars, Mireille Nègre, que sans doute vous connaissez, est venue danser à Mentol ; danser pour Jésus... quelle belle façon de Lui prouver son AMOUR... et quelle belle façon de le faire partager aux autres...

D’elle, j’ai ces quelques lignes :

"Pour Claude

de tout coeur

en communion !

Mireille de Jésus

Le premier mars 1985."

Nous nous étions très bien comprises.

Ce dix sept août, je suis au refuge. Ce jour-là, j’ai vécu quelque chose de si mignon que j’ai tout transcrit tel quel en poésie. Je vous le livre :

"Un jeune couple entre avec deux fillettes, environ quatre et cinq ans. Je leur sers une boisson fraîche et m’assois près de la plus jeune :

- Comment t’appelles-tu ?

- Perle.

- Perle...

- Oui, Perle !

- Perle comment ?
- Perle SIMPLE.
- Et ta soeur ?
- Fleur.
- Fleur...
- Oui, Fleur !
- Fleur comment ?
- Fleur SIMPLE.

Et ça... c'est Jean-Marc SIMPLE.

Et ça... c'est Valérie SIMPLE.

Et toi, comment t'appelles-tu ?

- Moi... Lavande !
- Lavande, c'est drôle ça...

Lavande... comment ?

- Lavande SIMPLE.
- Mais non, c'est nous SIMPLE.
- Moi, c'était pour rire, je m'appelle Claude.
- Claude comment ?
- Comme il est écrit, là, sur ce livre.

Au revoir, petite Perle.

Au revoir, petite Fleur."

Ce soir-là, quand mes "ouailles" dispersées regagnent le refuge, l'heure est passée pour le petit office de dix sept heures. Je décide, en accord avec eux, de le faire après le repas mais, sur leur demande, en dialoguant car ils sont en... recherche.

Je suis tout à fait d'accord et même si l'abbé m'en fait le reproche, je sais que je peux apaiser ses véhémences par... par... un poème bien sûr !

Merci Jésus de m'avoir donné ce don ; tant de messages passent ainsi et... pour Ta Gloire.

J'écrirai donc "Un temps fort" :

"Assis nous six en rond aux pieds de Notre Dame,

Sur le tapis usé par les allées-venues ;

Au fil de la lecture vont s'entr'ouvrir les âmes,

La fontaine des coeurs à la source aura bu.

..."

Ce fut vraiment "Un temps fort". Il y avait Bernadette, Marie-Louise et trois jeunes : Emmanuel, Richard et ma petite Marianne.

Le hasard a voulu que nous nous penchions sur la Première Lettre de Jean (3,23).

Des extraits :

"(...) dès maintenant nous sommes enfants de Dieu (...)"

"(...) lorsque le Fils de Dieu paraîtra, nous serons semblables à Lui (...)"

Ce fut pour moi l'occasion de leur parler de ce que Danielle, venue quelques jours au refuge, vivait.

Croyez-moi, à minuit seulement nous avons regagné les chambres.

Ils avaient tous, tant besoin de "savoir" et d'essayer de comprendre !...

Marianne n'avait que quinze ou seize ans. J'ai voulu l'envoyer au lit plus tôt, elle a refusé.

Cette nuit-là, il n'y a que moi qui ai fermé l'oeil. Les "cinq" étaient trop bouleversés pour dormir ; les conversations devaient continuer sans doute entre eux... Le lendemain, je leur ai donné un pique-nique et, comme Marie-Louise était motorisée, ils sont partis dans la nature, histoire de se retremper dans cette vie sur terre.

En fait, ils se sont bien retrempés dans le courant puisqu'ils se sont baignés dans la rivière !

Je ne pense pas qu'ils puissent oublier ce que nous avons vécu !...

Il est peut-être temps que je vous fasse partager ce qui m'arrive car comment garder cela pour soi... mais aussi... comment l'expliquer ! Comment en témoigner ! Comment dire tout simplement la Vérité avec des mots humains !...

Je prends mon cahier "Témoignages" et voici :

A partir des premiers jours de mars 1985, des rayons lumineux passent dans ma cuisine à Mentol, genre "flashs" couleur "or", spécialement entre onze heures et douze heures trente.

Cela est, soit en rayons longs de un mètre cinquante à deux mètres, soit en rayons moins longs mais larges comme environ deux mains, soit en rayons formant des noeuds ou des liens épousant la forme, comment dirais-je... de "fer à cheval". Ils se passent sur ma droite ou sur ma gauche quand je suis à table, donc soit sur mon poste de radio, soit sur un élément de ma cuisine. Cela dure assez longtemps mais ce mot "longtemps" ne veut rien dire car ce genre de "flash" disparaît et revient.

Je reste rêveuse et vers le vingt mars, je me pose sérieusement des questions.

Bien sûr ! j'ai déjà entendu parler de choses ou plutôt d'événements assez semblables mais, quand cela vous arrive à vous... c'est... c'est... dans un "domaine" qui vous dépasse, certainement dans le "domaine" de la Transcendance.

J'ai du mal à accepter cela... et pourtant !...

Je commence à accuser ce que je peux :

- Mes lunettes mais... ôtées, c'est pareil.

- Des réverbérations sur les casseroles mais... rayons "or" au lieu d'argent.

- Des oiseaux passant à l'extérieur dans les rayons du soleil mais...pas toujours de soleil.

- Le vent faisant bouger du feuillage mais... où est le feuillage !...

- Etc..., etc...

Le vingt et un mars, je suis en randonnée. C'est au retour que mon amie, angoissée, m'appelle. Y a-t-il un lien ?

Le vingt deux mars, vers douze heures, des rayons "or" traversent rapidement ma cuisine tout d'abord près de la porte-fenêtre puis de plus en plus près de moi. Cela s'éclaire, s'éteint, environ sept à huit fois puis le rayon prend la forme d'un éclair puis il se pose en "liens" épousant la forme d'un "fer à cheval".

Ensuite, coup de fil de mon amie.

Du vingt quatre mars au trente mars, je les ai tous les jours mais les moments varient. Cela peut se produire aussi bien aux environs de huit heures ou toutes autres heures, même jusqu'à quatre fois dans la journée et... quoique je fasse.

Le trente et un, c'est la kermesse à Mentol. A cette occasion, je rencontre un prêtre. Nous prenons le thé ensemble, plutôt il a l'amabilité de me l'offrir.

Je lui parle de ce qui m'arrive. Nous causons près de deux heures et il me dit :

- Ce sont des ondes bénéfiques ou maléfiques ?

- Pourquoi maléfiques !...

Premier avril, même "problème".

Deux avril, même "problème". Je décide d'aller à l'EDF, j'y connais un technicien.

- Non, Mademoiselle, ce n'est pas un problème électrique.

- Très bien, alors quoi !...

On me parle d'une antenne sur le plateau derrière ma résidence.

Le trois avril, je la cherche sans la trouver.

Un copropriétaire du quatrième étage me pose cette question :

- Que cherchez-vous ?

- Une antenne de télévision. Vous savez où elle se trouve ?

- Non, pourquoi ?

- Parce qu'il y a des lumières dans mon appartement et chez vous ?

Il consulte sa femme et leur réponse est "Non".

Ces personnes habitent au quatrième étage. Mon appartement est au premier, au-dessus d'un rez-de-chaussée et d'un entresol, ce qui fait que ce quatrième étage égale un sixième niveau.

Ce sixième niveau est à hauteur d'un mur de soutènement ce qui veut dire qu'entre le mur de la résidence et le mur de soutènement il y a environ deux mètres cinquante à deux mètres soixante. Pour que des rayons arrivent ou plutôt descendent à mon étage, vous voyez l'espace... et le chemin qu'ils devraient faire !...

Bref ! je reste là-haut dans la verdure tout l'après-midi. Je suis tranquille.

Il est dix huit heures cinquante ; de retour j'entre dans ma salle de bains qui n'a aucune ouverture sur l'extérieur. J'éclaire et ferme la porte. Vlan ! à gauche ou plutôt dans l'angle de gauche juste en dessous du plafond, deux "flashs" de rayons très puissants qui se posent comme en équerre et qui s'irradient.

- Non, ce n'est pas l'antenne !...

Le lendemain, donc le 4 avril 85, je vais consulter un prêtre et lui demande le Sacrement de Réconciliation.

Et cela continue chaque jour ou presque.

Chouette ! une rando est prévue le onze. Nous sommes cinq ou six à faire ce "Brec".

Curieux, des formes me suivent, des formes d'oiseaux. Les autres ne voient rien ; il n'y a d'ailleurs ni oiseaux, ni avions.

Le dix huit avril, répétition de chorale dans la tribune de l'église dédiée au Sacré-Coeur.

Le groupe, environ douze, attend devant la porte de la tribune que notre chef de chorale, Martoune, ouvre la porte.

Pas de chance, pas de lumière au bas des escaliers ; seule la petite bougie près du tabernacle éclaire.

J'en profite pour adorer deux minutes, installée dans l'allée de droite puis... pourquoi !... Je ne le sais, je viens me placer près du bénitier placé au début de l'allée centrale.

Alors, deux rayons se rejoignent en "V", chacun de un mètre cinquante environ, le bec touche le tambour et ils s'ouvrent côté tabernacle "<". Ceci est à peu près à deux mètres du sol. La forme d'oiseau vient me piquer le visage. Pendant ce temps, les copains m'appellent.

A la tribune, ils ont éclairé et, en bas, plus rien. Je monte et demande que l'on éteigne, que l'on rallume, que l'on..., que l'on...

Finalement, c'est moi-même qui le fait en demandant à Martoune de se pencher au-dessus de la balustrade.

- Je ne vois rien ; il y avait quelqu'un ?

- Non Martoune, enfin... si... mais je t'en parlerai demain.

La répétition commence.

Le vingt avril, je vais voir le prêtre qui aurait pu être avec nous car il est le responsable de la chorale.

- Vous devriez faire une retraite... On ne connaît pas votre passé.

Je le quitte, angoissée. Je ne me sens pas le besoin d'une retraite.

Le même jour, en soirée, il y a une réunion chez l'abbé. A vrai dire, il fête son anniversaire ; il y a des membres de sa famille, l'équipe et d'autres jeunes habitués dont Michel.

On danse, plutôt ils dansent. Je ne peux pas me mêler à eux, je ne peux absolument pas, alors, je m'adosse contre un mur.

Je ne suis pas la seule, Michel fait pareil. On veut l'obliger, on veut m'obliger, nous ne le pouvons pas.

Il a un "problème" ce garçon, il a sûrement un "problème"...

Anne veut nous "décoller"... France s'en mêle. J'ai envie de pleurer et elle le voit.

- Non, France, il m'est arrivé trop de... de choses, je ne le peux pas.

- Mais ce n'est pas la première fois !

C'est vrai, ce n'était pas la première fois mais c'était la première fois que l'on me demandait de danser, de danser à leur façon à eux.

Les derniers événements étaient trop... comment dire... m'avaient bouleversée.

Cette fois, j'éclate en sanglots et France me conduit à l'étage. Un peu calmée, je lui explique à demi-mot.

Enfin, je peux partir, il est aux alentours de minuit et j'ai hâte de regagner Mentol. L'abbé m'a fait promettre de l'appeler le lendemain soir.

Ce vingt et un est un dimanche ; je les ai du matin en déjeunant puis dans ma chambre, enfin plusieurs fois dans la journée.

Le soir, je raconte tout à l'abbé. Il me conseille un court séjour chez les "Cisterciennes". J'accepte, il va s'en occuper et je lui dis :

- Je pense qu'il me faut, peut-être, écrire un livre...

- Oui, une page par jour sans arrêter la poésie. Avec humour, on peut tout dire.

Voilà, c'est décidé et, ce qui est décidé... est décidé. Vous voici donc contraints... à ma prose.

Vingt cinq avril, rando. Même "topo" que le onze. Les autres ne voient rien... Ils sont aveugles ou quoi !...

Je vous ai expliqué comment était situé mon appartement mais je vous redis que ma cuisine et ma chambre ont des portes-fenêtres côté mur de soutènement et que ma salle de séjour est située sur le devant de la résidence, porte-fenêtre avec balcon dominent Mentol et la belle bleue.

Ma cuisine a également un petit balcon, soit dit en passant très pratique pour y déposer un garde-manger... Du balcon au mur : un mètre, pas plus

Ce matin du vingt neuf, j'ouvre la porte-fenêtre de ma chambre, je remarque que le ciel est bleu, j'écoute chanter les oiseaux.

J'entends, comment dirais-je, comme... comme... le bruit d'un frottement d'allumettes qui me fait regarder à gauche.

Un beau rayon couleur "or", environ de deux mètres, se tient au-dessus de mon balcon, en son milieu et à mi hauteur entre le mien et celui du deuxième étage.

Je n'ai pas le temps de réaliser ce qui arrive qu'il vient me faire ciller les yeux.

Vlan ! je suis éblouie ; je ferme la porte-fenêtre et mes yeux sont noirs.

Comprenez bien, je ne suis pas dans une pièce sombre, noire, mais mes yeux sont noirs, d'un noir d'encre. A tâtons, je recule et m'assieds sur le rebord de mon lit.

J'ai compris Saint Paul.

Combien de temps resterai-je ainsi ! Je ne le sais... trois minutes, cinq minutes, dix minutes !... C'est plutôt le point d'interrogation puisque je ne vois rien.

Une chose est sûre, si je reste aveugle cela ne m'ennuiera pas car maintenant je sais trop d'où cela vient et je suis nullement angoissée. Peu à peu, mes yeux deviennent gris puis je retrouve la vue.

J'essaye toujours de rapprocher ces manifestations d'événements heureux ou le contraire d'ailleurs... Ai-je raison ? Je ne le sais...

La seule chose dont je suis vraiment sûre c'est qu'une Grâce immense m'est offerte. Ce don que Dieu m'offre et qu'Il est de la seule bienséance de Lui rendre.

Mai est là avec son renouveau et les mêmes manifestations se produisent : rayons, flashs, formes d'oiseau, etc... Je ne vous parlerai donc que d'événements nouveaux plutôt, ceux-ci, je vous les décrirai.

Huit mai, huit heures trente, neuf heures ; je les ai sans arrêt dans ma cuisine. C'est le jour de mon départ chez les "Cisterciennes".

Seize heures trente ; dès mon arrivée à l'Abbaye, je vois Mère Abbesse ; elle me demande de lui parler de ma vie puis :

- Cela peut provenir d'une tension dans les yeux, je vous donnerai l'adresse d'un ophtalmo.

En deux fois je vois la forme d'oiseau mais sans plus.

Le lendemain, je me repose vraiment tout en assistant à deux ou trois offices, tout en me promenant dans le parc.

Dix mai, sept heures trente ; je descends au rez-de-chaussée où mon petit déjeuner est servi mais, presque machinalement, je murmure :

- Jésus, je T'aime, ouvre mon âme

Puis :

- Ce n'est pas la peine d'être dans une Abbaye si Tu ne viens pas !...

En fait, ces mots sont ma prière matinale. Je n'y pense plus mais, le nez dans mes fruits cuits (je déjeune ainsi) j'entends le frottement au-dessus de moi.

Je vois un beau rayon "or" dans le sens de la hauteur, de un mètre pas plus, plutôt moins, puis il disparaît pour réapparaître dans le sens de la largeur. C'est, il me semble, ce que nous faisons sur terre qui peu à peu monte vers Dieu.

Peut-être que vous, vous trouverez une autre explication ! J'appelle la religieuse préposée au service, lui dis ce qui s'est passé ; de suite, elle regarde par les fenêtres. Non, impossible... je lui demande de voir Mère Abbesse.

- Elle doit vous recevoir vers midi ?

- Oui, d'accord.

En fait, elle me reçoit de suite ; il est neuf heures quarante cinq et nous bavardons jusqu'à midi.

Retour le soir à Mentol sans l'adresse de l'ophtalmo.

Onze mai.

Dans la matinée, dans ma cuisine, c'est un véritable feu d'artifice. Alors, je téléphone à Mère Abbesse :

- Ce matin, c'est un véritable feu d'artifice.

- Il n'est pas loin n'est-ce pas ?

- Non, mais je voudrais l'adresse de l'ophtalmo.

Vu Docteur Carbonnelle ce quinze mai.

- Vous avez un risque de glaucome et un début de cataracte.

- Très bien, mais cela joue-t-il pour les lumières ?

- Non, pas du tout, cela on peut le soigner au laser, maintenant, je vais vous faire un examen de la rétine.

Il me dilate encore plus les yeux.

- Je n'ai jamais vu une rétine aussi claire et aucun décollement. Voyez votre médecin pour éventuellement soigner un problème circulatoire.

Et il me fait une lettre pour lui.

Rien ne presse, à ma prochaine visite, je lui en parlerai.

Seize mai. En déjeunant, je dis :

- Ce n'est pas parce que j'ai vu l'ophtalmo qu'il faut, Seigneur, que Tu me laisses tomber.

Le nez dans mes fruits cuits, je sens et vois au-dessus de moi un rayon couleur "feu" à l'horizontal d'environ cinquante centimètres et de la hauteur d'une main. Cela reste quelques secondes ou quelques minutes et revient trois à quatre fois. C'est le jour de l'Ascension.

Vingt cinq mai. c'est curieux... les ténèbres s'entrouvrent.

Je comprends que nous sommes dans les ténèbres et qu'au-delà, il y a une lumière plus intense, plus réelle, plus puissante, infiniment puissante et qu'après le passage que nous appelons la mort, il y a la Vie, la vraie Vie en Dieu, en joie. Cette lumière, ce Paradis est là au milieu de nous.

Quelle révélation !

Vingt six mai 85 - Pentecôte.

Vous vous doutez qu'à la Messe, en l'église du Sacré-Coeur, je chante avec la chorale installée près de l'orgue, à la tribune.

Après la communion est prévu le cantique : "Esprit de Pentecôte, Souffle de Dieu".

Je donne toute ma voix vivant intensément ce moment.

Voici qu'un rayon large comme une main, couleur "feu" mais pas très vif, traverse l'église.

Il part de dessous l'ogive du milieu de la nef centrale à gauche et traverse en diagonale jusqu'à l'autel de la Vierge, plutôt juste en dessous du vitrail précédant cet autel. Il se balance légèrement ; au bout de ce rayon, des branches genre "palmes" se croisent, fortement agitées car un vent violent fait tout bouger.

Je chante de plus en plus "transportée"... si ce mot convient !... et pense à un raz de marrée ou un tremblement de terre. Quoi d'autres !... pour que claquent les portes !

Puis, ce rayon... voyons... d'environ sept mètres (ceci je l'évaluerai les jours suivants) disparaît et se pose en liens, en deux fois, tout autour de l'ogive, il en épouse la forme.

Le cantique est terminé. Plus rien, plus de visions, plus de vent, plus de bruits.

Je me tourne à droite vers Geneviève :

- Tu as vu ?

- Quoi ?

Alors, je me tourne à gauche vers Christiane et là, bouche cousue...c'est elle qui me dit :

- Qu'as-tu ! Tu as l'air si réjoui !

Je ne peux répondre.

A la sortie, j'en parle à Odile ; elle n'a rien vu non plus.

Le lendemain, je vois le prêtre :

- Qu'avez vous fait après la communion ! Vous avez fait des "spots" dans votre église !...

Il rit, il n'a rien fait et rien vu.

Si vous saviez le nombre de fois que je retournerai dans cette église pour voir si des branches d'arbres à l'extérieur, par temps de grand vent, pouvaient se refléter à l'intérieur ! Mais non... impossible.

En plus, ce 26 mai, il n'y avait pas de vent à l'extérieur.

C'est seulement le 12 octobre 86 que j'en parle à Christiane car le prêtre vient de faire une homélie sur Pentecôte et je lui raconte ce que j'ai vu.

- Oui, tu rayonnais.

Revenons en 85. Le dix neuf juin je vois mon médecin. Il me donne un traitement.

- Dans dix jours, vous ne verrez plus de lumières.

Ce ne sera pas pendant dix jours que je ferai ce traitement mais vingt jours mais... trente jours mais...

Rien... mais rien n'a changé. Quand le neuf août, je revois mon médecin, il accepte les faits et me supprime le traitement.

En juin, je me partage entre Mentol et le refuge puis du quatorze juillet au vingt août, je reste en principe au refuge pour les camps de jeunes.

Le dix huit juillet à vingt heures cinquante cinq, au refuge, flashs puissants dans la cuisine, du plafond jusqu'à la table ; j'y baigne dedans car le tiers de la cuisine s'est éclairé. Cela dure une ou deux minutes. Je questionne les jeunes :

- Nous n'avons allumé ni bougies, ni lampes (il n'y a pas d'électricité) et aucun phare de voiture.

Je les ai aussi quelque fois dans le sanctuaire.

Le vingt trois juillet, à table, cela recommence. Je ne peux pas le cacher ; les jeunes ne voient rien.

Finalement, je leur explique ce qui se passe, ce que je vis. Ils sont intéressés.

A la mi août j'en reparle à l'Abbé ; il me dit que la preuve est faite.

Vingt quatre août. Je suis chez moi, je me repose car la vie de camp est dure. Des rayons apparaissent vers douze heures.

Après la sieste, je me prélasse sans doute un peu trop car voilà mon réveil qui sonne, qui sonne sans le lui avoir demandé... bien entendu !

On m'en joue de ces tours !... Je dis "on" car je sais bien qu'il y a Jésus, je sais bien qu'il y a l'Esprit-Saint mais je crois fermement que ma famille, entrée dans la Lumière, veille sur moi, sur nous.

Depuis cette date et jusqu'au huit septembre, soit au refuge, soit chez moi, je les ai, les rayons bien sûr... en sept jours, souvent plusieurs fois par jour mais je n'en parle pas aux autres, même s'ils sont présents, car eux ne voient rien... mais rien du tout...

Du neuf au quatorze septembre, chez moi, ce sont des rayons en flashs puissants, très puissants.

Le quinze septembre, il est dimanche, j'ai de la peine, même des angoisses. Je sais d'où proviennent ces angoisses !...

C’est idiot mais, cet été, les camps ont été insupportables à cause de Mademoiselle Anne, oui, à cause d’Anne.

Elle est trop jeune pour faire partie de l’équipe et a toujours besoin d’être aidée, ce qui est normal mais le normal devient anormal quand... quand... jugez-en vous-mêmes !

- L’abbé par ci, l’abbé par là... et ça recommence !

Sûrement amoureuse de lui, d’ailleurs bien des gens le pensent... Lui en est même gêné, oh ! pas qu’elle soit amoureuse car il sait profiter de ces situations... cependant je l’entends dire :

- Oh ! mais qu’est-ce qu’elle est pénible !...

En fait, quand l’abbé avait décidé quelque chose, il nous demandait bien notre avis mais de cet avis, il n’en avait cure... il fallait passer par là ; tant pis si Anne le dérangeait mais comment une équipe peut marcher la main dans la main quand elle n’a pas le même esprit... "l’ouverture aux autres"... et ne se regarde que le nombril !...

Ce quinze septembre, me voici donc aux prises avec mes angoisses.

"Seigneur, s’Il Te plaît, je n’en peux plus !"

De suite, la forme d’oiseau se présente et l’angoisse... disparue... envolée avec... oui... envolée avec les Ailes de l’Esprit-Saint.

Quel soulagement ! Quelle chance j’ai !...

Le vingt septembre, à Mentol quelque chose de nouveau se présente mais qui rappelle le seize mai.

Il est dix neuf heures trente, je suis attablée. Au-dessus de ma tête se présente un rayon - si l’on peut appeler cela "rayon" ! - d’environ quarante à cinquante centimètres, couleur "feu", à l’horizontal et d’une hauteur d’environ deux mains.

Cela s’étire en forme de langue ; en trois parties, il me semble. Un peu comme si l’on étirait de la pâte à modeler.

Je venais d’écrire à Manu, oui... Manu. Le lendemain, je passe un examen encéphalographique. Celui-ci m’a été demandé par mes neveux médecins.

Résultat : (...) sans anomalies significatives et se situe dans les limites de la physiologie. L’échographie est normale.

De retour, j’ai beaucoup de rayons qui se manifestent ; aussi les deux jours suivants.

Nous sommes le trente septembre. J’apprends le décès de Tatan Jeanne.

Dix années dans un asile, sur un lit d’hôpital sans pouvoir parler, comme je vous l'ai déjà dit. Elle est partie dans une extase ont dit les médecins.

Je pense ou suppose qu’une troupe "d’élus" est venue à sa rencontre et... Jésus en tête, bien évidemment !

Mon cousin Paul me propose de le rejoindre à Marseille pour aller ensemble à sa mise en terre. Sa mise en terre... façon de parler ou plutôt façon d’honorer le corps de chair car l’autre corps, le sien propre, son "moi" le plus intime, celui qui l’anime a déjà rejoint l’au-delà. Bref ! l’enterrement est prévu pour le 3 octobre 1985 à Bellegarde en Forez (Loire), pays où elle est née.

Je passerai la nuit du deux au trois au Séminaire de Marseille.

Le deux, vers onze heures, j’ai beaucoup de rayons. Je pense partir de suite après le déjeuner, ainsi je roulerai sans hâte, mais voici un appel de Paul :

- Pourrais-tu écrire quelque chose sur Tatan Jeanne ? Ainsi, je ferai l’entrée ce qui veut dire que je recevrai le corps, la famille et les amis à l’église ; Antoine fera l’homélie et toi la sortie.

- Mais Paul, je n’ai pas beaucoup de temps !

- Fais ce que tu peux et je vérifierai.

Il ne me reste qu'à m'exécuter mais c'est... j'allais dire "incroyable" malgré que je commence à y être habituée, à croire que l'on ne prend jamais l'habitude de... de cette chose là ! C'est un vrai feu d'artifice et en trois quarts d'heure mon poème est écrit ; c'est : "Tatan Jeanne".

Quatre strophes de quatre vers sur douze pieds et au nom des familles Blanchard, Bonny, Viricel, Roccati.

Quand je le montre à Paul, il me dit :

- Mais cela va très bien, rien à retoucher.

Je ne suis pas qu'un peu fière de... mais de Toi, Mon Seigneur Jésus !

Finalement, nous rejoignons Champagneul le soir même, puisque ma famille veut bien nous recevoir. Le lendemain, nous sommes à la levée du corps et rejoignons Bellegarde en Forez.

Cérémonie très émouvante où chacun sait que Tatan Jeanne a rejoint le Père.

Le soir même nous sommes, Paul et moi, de retour à Marseille et je passerai deux à trois jours au Séminaire.

Dans la chambre qui m'accueille trône sur un bureau une petite souris... en plâtre bien sûr ! et un petit bouquet de lavande desséchée.

Je parierai que, c'est à cet endroit que l'abbé a passé des années de formation !...

Au retour, je m'arrête dans l'appartement qu'il occupe en tant que prêtre d'une paroisse :

- Tu sais j'ai dormi dans ta chambre, chambre numéro trois.

- C'est vrai, c'était la mienne et B.B. y a couché aussi.

Quelle coïncidence ! B.B. est un prêtre de haut niveau et de grande simplicité que j'ai eu l'occasion de rencontrer au refuge. Je crois savoir que le Vatican l'a appelé mais pourquoi !... je ne le sais pas.

J'ai une idée derrière la tête et je me décide :

- J'aimerais me confesser à cause sans doute d'un peu de jalousie !

- Ce n'est pas bon de le faire avec moi.

- Très bien, j'irai donc voir un autre prêtre.

Ce que je dis, je le fais en sachant très bien que c'est la place d'une autre et l'abbé n'a évidemment rien compris. Tant pis.

De retour à Mentol, j'ai à nouveau mes rayons mais pas forcément tous les jours et le huit octobre j'écris "Nos deux belles".

Ces "Deux belles" sont les juments là-haut sur le plateau ; j'ai le plaisir de noter les prouesses de Marianne ; j'ai le plaisir de noter que naîtra un poulain... ou une pouliche, comme le voudra le destin.

Tiens ! pourquoi ce rayon en forme de maillons s'est posé sur le mur de ma chambre pendant que je téléphonais à Martoune !...

Tiens ! pourquoi il prend, plutôt en épouse un angle, l'angle du côté de mon téléphone et disparaît !...

Que de questions sans réponses...

Voici novembre et ce matin du sept, plutôt vers midi, les rayons sont si violents que je décide de ne pas me reposer, de ne pas faire de sieste malgré le besoin que j'en ressens, et de répondre au courrier. En fait, celui-ci attendait depuis quelques jours et... il était pressé.

Vers quatorze heures quinze, coup de fil de la maman du prisonnier. Elle est en pleurs, je passerai le restant de la journée avec elle.

Quand j'étais au refuge, je rencontrais beaucoup de personnes, beaucoup de gens dans le besoin ; le besoin... pas matériel, du moins pas forcément, mais le besoin de se confier, de

raconter ses peines car, qui n'en a pas !... J'aimerais le savoir... Alors, avec Manu, nous avions pris l'habitude d'écrire, d'écrire des cartes postales ; de ces cartes missives, combien en envoyons-nous toujours !... Dieu seul le sait.

Décembre - Tout continue, que ce soit là-haut, que ce soit chez moi.

Le vingt décembre, j'écris "Le refus du Pardon".

Curieux, car après la répétition de chorale, ce soir, nous discutons sur la peine de mort.

Des copines sont... "pour" ; moi... "contre". Je m'oppose donc à leur position en leur expliquant que c'est un crime. Le lendemain, je rectifie mon poème en conséquence et leur en parle le dimanche car j'ai une lueur sur la moitié de la cuisine, côté gauche, juste en dessous du plafond, en courbe.

Je fais donc le "lien".

Il m'est arrivé de dire :

- Seigneur, Tu m'agaces.

Mais... oui mais... comment le dire autrement qu'avec... infiniment de "Tendresse".

Comme je vous l'ai déjà fait comprendre, nos "deux belles" ne sont pas restées seules longtemps ; d'autres femelles et aussi des mâles puis aussi quelques chèvres, puis aussi quelques poules, puis aussi..., puis aussi... devinez !... Non, vous ne trouvez pas... une ânesse, oui, une ânesse et l'abbé ne connaissant, en principe, pas son nom, m'a laissée l'appeler "Bichette".

En fait, nous sommes déjà en 1986 et l'abbé me demande de m'occuper et de faire l'accueil au refuge et au sanctuaire à partir du mois d'avril.

Entendu ; comment refuser quelque chose à Dieu avec tout ce que je reçois car, comprenons-nous bien, accueillir des gens jeunes ou moins jeunes est aussi accueillir Jésus.

Oh ! cette "Bichette", quel as ! à vous faire tourner en "bourrique"... mais elle était d'une affection ! et nous nous sommes aimées ; elle me rappelait celle de mon Grand-Père.

Maintenant, les chevaux étant parqués, nous l'avons mise avec eux mais fichtre ! elle rompait toutes les cordes même électrifiées alors... alors... ! il fallait courir après tout le monde.

- Allez !... Allez !... Allez !...

Attachée seule après un pieu, je la retrouvais le matin la corde enroulée autour d'elle. D'ailleurs, le pieu près du refuge... non... pas une bonne idée, elle nous réveille tous.

Vite dit... tous... car, à part les week-ends, j'étais seule.

Attachée plus loin, derrière le petit mur, non... cela ne va pas non plus. Elle s'enroule tellement et se coince tellement que la voici contre les églantiers !... Pour la dégager, pour ouvrir son cadenas, me voici sous elle, oui... sous elle... pas d'autres solutions et vlan ! voilà son pied sur mon pied donc, j'aurai eu un cheval sur un pied et la "Bichette" sur l'autre, et... en plus... les églantiers, ça pique... ça égratigne. Souvenez-vous de cela.

J'ai essayé autour d'un arbre, pas évident non plus car il lui fallait aussi brouter.

Un matin qu'elle avait bien emmêlé et sa corde et des branches d'arbres et que, encore une fois, je n'arrivais pas à la libérer, je me dis, comme il était neuf heures passées :

- Ma fille, va chanter tes Psaumes, tu verras après... Le Seigneur s'en débrouillera.

Effectivement, en ressortant du sanctuaire, deux hommes sont assis mangeant leur sandwich.

- S'il vous plaît, Messieurs, pouvez-vous m'aider à dégager l'ânesse, je n'y arrive pas ; elle n'est pas loin... vers le petit bois.

Amusant, ils commencent à casser des branches pour en faire des triques.

- Pas besoin, Messieurs, elle n'est pas méchante !

Je m'amuse vraiment ; ils en ont la frousse, elle qui est si brave !...

A trois, nous y arrivons.

Finalement l'abbé refera l'enclos, avec des cordes genre lanières pour éléphants. Le "courant" est donc plus intense et elle ne se sauvera plus. Ouf !...

J'ai écrit "Cette bougre d'ânesse", un poème pour elle, pour elle seule.

Un de ces après-midi, descendant la route pour une promenade avec les plus jeunes enfants et tenant l'ânesse par sa corde, j'entends qu'arrive les plus âgés avec les chevaux ; ils doivent aller jusqu'au village.

Ca tourne vite dans ma tête... Que va faire Bichette sinon leur emprunter le pas !... Je m'engage dans une pente herbeuse.

- Les enfants, attendez-moi. Je grimpe cacher l'ânesse.

Très bien mais... elle les entend passer. La voilà donc qui redescend plus vite qu'elle n'est montée. Ne lâchant pas sa corde, je suis ventre à terre. Je pense qui vous voyez la scène !...

Sur le dos, je la bloque, ouf ! Les enfants ont eu peur.

- Claude, Claude, tu as mal ?

- Non, soyez rassurés, quelques bosses... ça passe vite.

Enfin attachée à un arbre, nous pouvons cueillir quelques fleurs et lavande tout en devisant.

En avril, trois personnes sont entrées se réchauffer près de la cheminée, trois dames de Clermont. Nous avons bu le thé ensemble et elles se sont amusées de me voir vivre ma journée, anorak sur le dos, bonnet sur la tête. Pas d'autres solutions pour un peu plus de chaleur.

Surprise, quand plus tard je reçois un colis avec un pull et un bonnet qu'elles ont eu la gentillesse de me tricoter.

Bernadette est arrivée avant que les chevaux ne soient parqués. Ce jour-là orage... éclairs, tonnerre sont à la fête. C'est très beau, j'aime les orages mais les chevaux... non, non ils ne les aiment pas.

Oh ! le tonnerre n'a pas dû tomber bien loin ! Je vois les chevaux prendre la route au pas de course... Il faut que je les arrête !...

Bernadette est toute trempée, elle est à pied. Je l'accueille dans mes bras, sur mon coeur, elle a tellement besoin de réconfort, tellement besoin... elle entre se réchauffer et moi je prends la route.

- Allez !... Allez !... Allez !...

Personne ne revient, je ne vais quand même pas faire six ou sept kilomètres à pied pour chercher... je ne sais trop où... ces messieurs dames !

Le tonnerre ne gronde plus et je reviens sur le plateau. Ils sont tous là, bien tranquilles à brouter... Ça alors !...

Quand je m'occupais de Bernadette, ils ont dû faire sagement demi-tour mais... qu'est-ce que cette borne arrachée !

Bernadette vient voir et me dit :

- C'est le tonnerre, non... l'éclair qui est tombé là...

Pas étonnant ce vacarme à deux ou trois ou quatre pas du refuge !...

Nous pouvons enfin passer la soirée tranquillement.

En début mai, j'étais descendue chez moi à Mentol ; en fait, je ne sais plus très bien où c'est... chez moi !

Bref ! la maman de ma belle-soeur venait passer huit jours avec sa fille. Quelle chouette semaine ! Bernadette, la soeur d'Agnès, se baignait tous les matins, elle a eu la "polio" et cela lui faisait du bien ; en outre, c'est une très bonne nageuse.

Pour ne pas être en reste, j'en faisais autant mais autant vous dire que mon aller et retour était rapide ; br... br... br... que c'était donc froid !... L'après-midi, nous allions nous promener.

Cette fin de journée-là, je mène ma voiture chez un mécanicien ; Bernadette me suit avec la sienne.

Devant l'église du Sacré-Coeur, je m'arrête en double file ayant aperçu une personne à qui je devais parler.

Je repousse la portière de gauche et vlan ! les clefs sont à l'intérieur. Comment faire pour ouvrir maintenant ? Par la portière de droite sans doute mais mes bras ne sont pas assez longs, les bras de Marguerite non plus, les bras de Bernadette non plus...

- S'il Te plaît, Seigneur, trouve la solution, Tu vois bien que l'on ne peut pas y arriver !

De suite, l'idée me vient de me servir d'une de mes jambes... et la portière est ouverte. Ouf !

Marguerite et Bernadette en restent stupéfaites... moi, pas tellement car Il vient tellement, tellement à mon secours ! et, en plus, dans les histoires les plus ordinaires.

En janvier de cette année 1986, j'ai "mes lumières" cinq fois. Je m'explique : cinq jours dans ce mois et plusieurs fois dans ces journées.

En février, également dans cinq journées.

Le cinq février, j'avais été témoigner dans un lycée de la grande ville du midi avec une amie tunisienne qui avait aussi beaucoup de choses à dire.

Au retour, j'ai de belles illuminations.

Curieux... le neuf, j'écoute un disque "Le Nouveau Monde" de DVORAK. Ensuite, se présentent des lumières dans la cuisine, en deux fois, mais pas très violentes, puis les lumières se présentent vers le tourne-disques.

Je remercie Michel. Rappelez-vous ce que nous avions chanté à sa Messe d'enterrement !...

Le douze février, je suis rentrée en clinique pour me faire enlever une tumeur sous l'oeil droit.

Le six mars, la réponse de la clinique est, par téléphone :

- C'est absolument bénin, vous n'êtes pas intéressante pour la science.

Je suis persuadée que je dois cela à l'Esprit-Saint et je comprends pourquoi, la forme "d'oiseau" venait me piquer le visage ; d'ailleurs cette autre tumeur près de la mâchoire, je n'aurai qu'à la gratter... elle ne reviendra jamais.

Il me vient également à l'esprit de changer la casserole dans laquelle je fais cuire des fruits car je pense qu'elle les oxyde.

Effectivement, je n'ai plus de rayons dans ou près de ma nouvelle casserole inoxydable.

En mars, je l'ai, en fait, dans quatre journées et souvent de très beaux rayons "or" et... souvent quand je pense aux autres ou fais quelque chose pour aider les autres.

En avril, six fois... plutôt en six journées et la plupart au refuge.

Le vingt et un avril, pendant le repas du soir avec France et Marianne, je dis :

- Oh ! je l'ai seulement quand je suis seule.

Mais voilà qu'Il se présente au-dessus et au-devant de moi, sous forme de deux rayons qui se rejoignent très rapidement.

Elles n'ont rien vu. Cela me ferait tellement plaisir qu'elles voient aussi !...

En mai, dans sept journées.

Le vingt et un mai, la jument a mis bas.

Nous l'avions installée, seule, dans une écurie, pas une vraie... une écurie d'occasion. En fait, nous avions partagé en deux la pièce servant de remise.

Ce matin-là, je vais donc donner leurs balles de foin à cette gente animale car l'herbe se faisait rare. J'entre dans l'écurie.

- Qu'as-tu fait ! Pourquoi as-tu enfoncé la barrière ?

Que vois-je ! sur le sol, une jolie petite chose, jolie à vous en couper le souffle !...

- Oh ! pardonne-moi de t'avoir rabrouée !... Tu as fait ça toute seule et, en plus, tu as nettoyé !... Merci ma belle.

Je m'approche délicatement et me rends compte que c'est un poulain. Je l'aide à se redresser mais... vlan ! pas plutôt sur ses pattes, il retombe.

J'ai l'impression que le sol est glissant, pourtant il faut qu'il tète...

Voilà ! on y est, il a pris la tétine d'un côté mais pour le mettre de l'autre, pas moyen.

Il est bientôt dix heures. Ce matin-là, tant pis, je n'irai pas prier, chanter les Psaumes du jour. Jésus sait bien que j'ai d'autres choses à faire...

L'abbé m'avait donné comme instructions de téléphoner à la vétérinaire, et aussi de le prévenir car cette semaine il suivait une retraite.

Je descends donc au village :

- Madame, il faudrait venir ; le poulain est né et il y a une piqûre à faire.

- Non, cela ne presse pas. Par contre, il faut absolument qu'il attrape l'autre tétine.

Je remonte donc et passe mon temps à essayer d'amener le poulain de l'autre côté de sa mère. Peu à peu, on y arrive et midi est passé. Je suis plus tranquille, tout va bien.

Oserais-je vous dire que j'étais heureuse d'être seule ce matin-là ! Oserais-je vous dire que je l'ai appelé "Mon bébé" !

Son prénom, choisi d'avance, soit pour un garçon, soit pour une fille, était "Uxelle".

Je redescends téléphoner à l'abbé :

- "Uxelle" est né.

- Appelle la vétérinaire.

- C'est fait et la piqûre ne presse pas.

- Si, rappelle-la...

Je le fais puisque j'en reçois l'ordre mais vraiment qui doit mieux savoir soigner un animal qu'un vétérinaire ! Je vous le demande...

Dans l'après-midi, vers seize heures, qui vois-je arriver ? L'abbé bien sûr... Il faut croire que "Uxelle" était plus important que sa retraite...

- Elle va bien ?

- Qui... elle ?

- La pouliche !

- Pourquoi serait-ce une pouliche ?

- Tu m'as dit "Uxelle est né(e) !..."

Exprès, je n'avais pas parlé du sexe... histoire de rire bien sûr !

- Eh bien ! "Uxelle" était bien le prénom choisi pour un poulain ou une pouliche ?

- C'est vrai, tu as raison. Dire que pendant le cours j'ai fait passer ce mot au copain abbé "La pouliche est née".

Il était beau "mon bébé". Il était racé, de robe alezan avec une tâche blanche sur le front, comme son père, paraît-il !

Dès qu'il a mis son nez dans la prairie, il a appris à faire des cabrioles. Il venait aussi manger dans ma main, rien que dans la mienne.

Il m'obéissait à en rendre jaloux les autres, non, pas tous les autres.

Un soir, que montent Béa et Marie-No et que je venais de lui dire de se dégourdir les pattes avant de le rentrer, Marie-No dit :

- Arrête de sauter.

Celle-ci, il fallait toujours qu'elle commande même si, cinq minutes avant, elle ne savait pas ce qui s'était passé.

Alors Béa, plus intelligente, dit :

- Mais laisse-la donc, elle sait bien ce qu'elle fait !

La mère et le fils arrivent devant l'écurie ; voilà qu'il prend l'envie à "Uxelle" de rejoindre les autres chevaux. Je vois encore sa tête regarder à droite et regarder à gauche et regarder à nouveau à droite et à nouveau à gauche.

Chaque fois qu'il regardait à gauche, je lui disais :

- Non.

Il a fini par obéir. Béa en est restée stupéfaite et Marie-No jalouse (une de plus dans l'équipe !).

Le vingt et un juin, je lui ai dédié un beau poème "Un poulain nous est né".

En juin, sont montés Daniel et Fanny, deux jeunes mais déjà adultes. Daniel avait été en accord avec moi pour laisser partir Corinne au village. Ils ont pris de belles photos. Une personne de passage également. D'ailleurs, j'ai été très surprise de recevoir une lettre de Versailles :

- Madame, voici la photo de votre poulain. Il venait manger dans votre main et ce moment-là a été pour moi un merveilleux moment.

Ce sont à peu près ces termes.

- Encore merci, Madame.

Comme le 20 septembre dernier, le 4 juin 1986 je me trouve chez moi et à nouveau, une fois attablée, un rayon... rayon... à vrai dire je ne sais toujours pas comment l'appeler... Bref ! il s'étire en plusieurs langues. Je remarque qu'il est plutôt "blanc/or" que couleur "feu".

Le cinq, au sanctuaire, devant le Tabernacle, je baigne dans la lumière, ma lumière à moi, pas celle qui traversait les vitraux... Vous vous doutez bien que je vérifie !

En juin, je l'ai en neuf journées et jamais un jeune ou moins jeune, un de l'équipe, même l'abbé, ne voit ou ne pressent quoi que ce soit.

Les gens du village montaient quelquefois sur le plateau, en-dehors des pèlerinages.

Un soir, au tout début que j'avais installé mon second domicile, je me préparais à aller dormir quand j'entends monter une voiture.

On m'avait dit de bien surveiller les allées et venues. Pourquoi ? Je ne le sais pas ; des jalousies sans doute...

Bref ! il est vingt deux heures. Je prends ma lampe de poche, traverse l'esplanade, arrive vers les voitures. Je braque ma lampe ; des jeunes... six jeunes...

- Que faites-vous ici à cette heure ?

- Mais, Madame, nous avons bien le droit de venir, même de nuit, nous sommes du village.

Effectivement, j'en reconnais un ou deux.

- Mais bien sûr ! Excusez-moi. A cause des chevaux je surveille. Puisque c'est vous, je peux aller dormir tranquille.

- Bonne nuit.

- Bonne nuit.

Ils ont dû se dire : "Elle n'a pas peur la petite dame !".

C'est vrai, là-haut je n'ai jamais eu peur, et ailleurs non plus.

Quoi craindre quand Jésus et Marie vous protègent !... L'Evêque l'avait compris mais dans l'autre sens. Quand je le rencontrais, il me disait :

- Vous êtes la gardienne de la "Madona" !

De répondre :

- Je ne vois pas laquelle garde l'autre !

Ces deux phrases sont restées notre salutation.

Nous sommes le vingt quatre juin, c'est la Saint Jean-Baptiste. J'aime Jean-Baptiste le Précurseur et puis, mon père porte ce prénom.

A Champagneul, c'était toujours une fête et le lis blanc fleurissait.

Ce soir-là, monte Gérald, c'est un Eurasien d'une douceur extraordinaire et aussi d'une gentillesse extraordinaire.

Il vient discuter et m'amène une jeune institutrice. Ils ne sont repartis que vers vingt deux heures bien sonnées.

Nos discussions étaient sur le même sujet : Dieu, Jésus, la religion.

Ils voulaient savoir, ils voulaient comprendre. Je me souviendrai toujours de cette fin de matinée où il était venu seul, un petit livre à la main.

- Explique-moi ? Moi... je comprends pas mais si tu dis... je comprends.

Il avait ouvert le livre et je lis : "Evangile de Saint Jean, chapitre 7".

Vite je le parcours des yeux, m'en imprègne et sûrement que Jean et Jean-Baptiste m'ont aidée car j'ai tout compris et ai trouvé les mots justes pour qu'il comprenne à son tour.

Je lui demande de partager mon repas. A vrai dire, je n'avais pas eu le temps de m'en occuper mais lui, sans bruits et sans façons, comme savent le faire les asiatiques, avait déjà mis cuire des pâtes.

Repas frugal mais repas partagé avec un être exceptionnel.

Il lui est arrivé de passer une journée sur le plateau avec une voisine et ses deux enfants.

Blanche était souvent seule car son mari eurasien travaillait dans la capitale. Elle a eu l'occasion de me l'amener car qui n'est pas en "recherche" !... Bref ! ce jour-là, les enfants demandent à dormir au refuge.

Paule était avec moi et nous le leur promettons mais... une autre fois.

Il est tard, il fait noir, vingt deux heures ont sonnées et nous avons regagné, à l'étage, nos lits respectifs.

Qui appelle ? Qui frappe ?

Devinez !... en bas des escaliers sont Blanche et Gérald avec chacun un enfant dans les bras enveloppé dans une couverture.

Bien sûr que ce soir-là, ils ont dormi au refuge !... Auriez-vous eu le coeur de les renvoyer ? Non, bien sûr que non ! Et tant pis si cela ne convient pas à l'abbé...

On aurait dit Marie et Joseph et... des enfants Jésus ; je dis bien : des enfants Jésus.

"Si vous ne ressemblez pas à un de ces petits, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux."

C’est la fête au refuge. Tous les villageois sont invités, la salle est pleine à craquer.

Toute l’équipe au grand complet s’active auprès des gens, le sourire aux lèvres comme il se doit.

Dans l’après-midi, j’aperçois Gérald qui entrouvre la porte accompagné d’une jeune dame. Je m’empresse et les oblige à entrer malgré le regard désapprobateur de l’équipe :

"Il n’y a plus de place..."

ou bien

"On est bien assez serré comme cela..."

Si ces phrases n’ont pas fusées telles qu’elles, c’est exactement cela que voulaient dire les regards ! Ils ne resteront pas longtemps, ils ne sont pas à leur aise. Ils reviendront quand je serai seule.

Une autre fois, beaucoup de monde sur l’esplanade, beaucoup de jeunes garçons, beaucoup de jolies filles et l’équipe s’active auprès de tous.

Gérald arrive, il est seul, il circule au milieu de ce monde, il a l’air heureux.

Il s’approche et me fait cette réflexion :

- Oh ! c’est bien encore toi la plus jolie...

Je n’oublierai jamais ce compliment car comment pouvait-il me comparer, moi, avec mes cheveux blancs, à toute cette jeunesse !...

Ce dimanche, l’abbé m’envoie faire une course auprès du curé d’un village voisin :

- Tu lui donneras la recette du pèlerinage et au retour tu en profites pour prendre une douche au gîte du village.

Chouette ! je vais pouvoir faire une lessive complète de ma personne. Quelle bonne aubaine ! Et en plus, une lessive du linge.

Course faite, me voici dans la cabine de douche. Bien savonnée, je veux me rincer comme il se doit et voilà que l’eau coule comme un filet. Autrement dit, à quelque chose près, je m’essuie sans me rincer. Tant pis, les cheveux... ce sera pour une autre fois. Mais voici, qu’à l’étage en dessous, l’eau coule dans les lavabos. J’ai vite fait d’y tremper ma tête et de me faire un shampooing. Fichtre ! plus d’eau... Quelle déveine !

Je me souviens que Blanche m’a offert son appartement.

- Si tu as besoin de quoi que ce soit... faire ta toilette par exemple, tu viens chez moi, c’est toujours ouvert même quand je ne suis pas là.

La bonne affaire... Il est midi et sur la place du village les gens discutent soit assis devant leur porte, soit à la terrasse du café, soit assis autour de la fontaine, comme il est coutume le dimanche dans tous les villages provençaux.

Je traverse au milieu de ce monde mais la porte de Blanche est fermée. Que croyez-vous qu’il me reste à faire ? La seule chose possible : me rincer à la fontaine, devant les villageois et tant pis pour le linge !

Il est treize heures quand je regagne le refuge ; l’abbé se faisait du souci :

- Mais que t’est il arrivé ?

Et, bien évidemment, de raconter mon histoire avec tous les détails.

- Tu as ouvert l’arrivée d’eau au gîte ?

- Où est-elle cette arrivée d’eau ?

- En entrant, à gauche.

Et voilà ! toute cette comédie parce que je n’ai pas réfléchi que l’arrivée d’eau pouvait être fermée...

Le lendemain ou le surlendemain, peu importe ! Blanche m'a avoué être partie deux jours et que, dans ces occasions-là, elle fermait sa porte à clef ; elle en avait le droit... non !

J'avais pris l'habitude d'entrer quelquefois dans l'un ou l'autre restaurant, histoire de se lier avec un peu plus d'amitié.

Les jeunes, en camp, s'ingéniaient à y aller plus souvent qu'il ne l'aurait fallu !...

Les enfants aiment mâcher du chewing-gum, les jeunes aiment avoir quelques cigarettes et les plus vieux ne rechignent pas devant une boisson alcoolisée ou non. Il est vrai qu'à certaines occasions, un de l'équipe offrait un repas au restaurant à un invité ou deux, même l'abbé m'a eu offert ce petit plaisir.

Bref ! ce jour-là, après les courses au village, je dois remonter quelques paquets de cigarettes et j'en profite pour m'offrir un verre au bar.

Oui... mais un verre de quoi !... Je me suis aperçue que des gens commandaient "une tomate".

"Une tomate"... oui... pourquoi pas !

- S'il vous plaît, une tomate !

Mon Dieu ! mais c'est de l'alcool...

N'osant pas dévoiler que je pensais boire un jus de tomate, je déguste lentement. Le patron arrive et dès mon verre vide, il me ressert.

- Mais, un me suffit !

- C'est la tournée du patron, vous ne pouvez pas refuser !

Me voici, sirotant une nouvelle "tomate"... Alors là ! on ne m'aura plus.

J'essaye de garder les yeux en face de leurs trous et ma voiture ne met pas beaucoup de temps à remonter au refuge.

Là-haut, l'équipe est en plein ménage et j'arrive quand l'abbé veut remettre le tapis en place.

- Recule !...

Vlan ! j'avance...

- Maintenant, avance !...

Vlan ! je recule...

- Mais, que se passe-t-il ?

- J'ai bu deux "tomates".

Les rires fusent et il vaut mieux, pour l'instant, que je me coince sur une chaise.

Le dimanche, quand l'abbé n'était pas là-haut et qu'il y avait Messe au village, il n'y avait pas besoin de faire une "A.D.A.P.", nous descendions donc au village. Bien sûr, cela était avant les camps, avant les grands mouvements d'été. Nous n'étions que deux ou trois ou quatre et gentiment le curé et la chorale nous invitaient au bar de la place pour un petit café. C'était sympa.

Je dois vous dire en passant, mine de rien et quand j'avais un peu plus de temps, j'allais dire bonjour à Germaine ; elle m'offrait toujours un petit café. Brave Germaine, brave Lucien, brave Marie, brave Mario le berger, braves gens du village.

A la fin juin de cette année 86, l'abbé m'informe que je devrai partir tout juillet. Dire que j'ai fait suivre mon courrier pour un an... Dire qu'un petit cousin doit venir des Vosges avec toute une équipe de scouts pour effectuer des travaux autour du sanctuaire... Dire... Dire... Ça, c'est bien l'abbé, il change tellement souvent d'avis que ce n'est pas facile de suivre ce qui se passe au-dedans de sa tête, non, vraiment pas !

Je prends des dispositions pour partir un mois en Haute-Savoie avec Blandine, ses deux filles Olène et Emâ ; son mari devra nous accompagner et venir les week-ends en attendant qu'il prenne lui aussi quelques jours de repos.

Ma voiture nous sera bien utile pour les courses.

Blandine venait d'obtenir son permis mais n'osait pas encore se lancer seule dans les méandres de la circulation automobile.

- Si tu veux, tu peux rester un jour de plus pour rencontrer ton cousin !

- Trop tard l'Abbé, je pars avec ma nièce.

- Eh bien ! ce sera au retour.

Je peux vous dire de suite qu'au retour, ce sera un jour trop tard.

Bref ! ce mois en Haute-Savoie nous est salutaire. Changement des horaires, changement de vie ; vivre au rythme des deux filles. Déjeuner à seize heures en croyant qu'il est douze heures ou treize heures... Il fallait bien le faire, au moins une fois !...

Dans le pré l'herbe avait poussé. Quelle chance ! je vais faire les foins avec une faux comme Grand-Père Pierre.

Il me semble retrouver ses gestes et sa cadence, je me régale et vais pouvoir emporter des sacs de foin pour mon petit "Uxelle". Il va se régaler.

Il y a un trouble-fête. Il y a toujours, quelque part, des trouble-fête.

Le matin, de très bonne heure... hum ! de très bonne heure, pour nous bien sûr ! on entendait des cris. Ces cris donnaient à peu près ceci :

"Wi-hou... Oui-hou... Ui-hou" et carrément sur ou plutôt sous le toit puis, le jour avançant, carrément dans les grands arbres.

On a vite compris qu'il y avait une colonie de chats-huants ou... de chouettes si vous préférez ou encore... de hulottes, mais peu importe !

Ces ululements nous amusaient plutôt jusqu'au jour où Emâ, qui n'avait pas un an et se traînait donc sur son derrière, se trouve, jouant sur la terrasse, à un mètre environ d'une chouette bien campée sur son arrière-train.

Olène était là également et nous avons eu l'impression que cette chouette épiait leurs moindres gestes.

Oh ! ces yeux perçants... ils nous fascinent et nous menacent, ils nous étrillent.

Franchement, nous avons peur pour les deux fillettes. Quelle réaction pourrait bien avoir cet oiseau ! Nous avançons sans bruit... il recule, oh ! de deux à trois pas, pas plus. Enfin, l'arbre l'accueille dans sa pénombre. Ouf !

Une fin de soirée, ma nièce descend au village pour téléphoner à son mari. Je la vois revenir au pas de course. Vlan ! le chat-huant la poursuivait. Un vrai fantôme cet oiseau et quel beau poème je lui dédierai en septembre prochain !

Les 12 et 13 juillet 86, j'ai deux à trois flashs de lumière genre "rayons" dans la cuisine. Il ne m'a pas quittée.

Un dimanche, mon neveu nous a emmenées, c'est à dire emmené ses quatre femmes, hum ! je me demande si les deux filles arrivaient à faire un quart de femme ! j'ai envie de dire qu'elles en faisaient plutôt deux de plus, vu l'attention qu'il fallait leur apporter !...

Ceci dit, Alain nous a emmenées dans le Jura, via la Suisse, voir mon frère Daniel et toute la famille plus la belle-famille en vacances dans la maison familiale de Marguerite. Ça... c'était sympa.

Nous n'avons pas attendu le trente et un juillet pour le retour. J'ai donc repris la route avec une voiture bourrée à l'arrière et dans le coffre de... de balles de foin. Qu'est-ce qu'ils vont être contents là-haut !

Du côté d'Aix, je prends un auto-stoppeur ; un peu juste... la place avant, mais il s'en contente.

- Je vous connais...

- Ah ! je ne pense pas vous avoir déjà rencontré !

- Le refuge, sur le plateau... je vous ai dit que j'étais protestant et nous avons beaucoup discuté.

- C'est vrai... maintenant je me souviens.

- Vous savez, vous, on ne vous oublie pas !

- A cause de mes cheveux blancs ?

- Ça et bien d'autres choses...

Voici un incendie de forêt ; il me faut rouler à dix kilomètres heures sur l'autoroute et en voici un autre.

Nous n'arriverons certainement pas à l'heure prévue ; d'ailleurs peut-il y avoir une heure prévue quand on roule !...

Pour passer le temps, mon compagnon me propose de chanter :

- Vous savez, je suis allé à l'aumônerie catholique et je connais des cantiques.

Pendant que d'autres se morfondent à dix à l'heure... Pendant que d'autres fuient le feu... Pendant que d'autres s'escriment à éteindre le feu... Pendant que lui, le vent, s'escrime à l'activer... Nous, nous chantons des cantiques, nous chantons la Gloire de Dieu.

Mon compagnon est arrivé. Ce garçon avait passé des examens pour une licence de chinois, l'avait réussi et s'apprêtait à partir en Chine.

Ça... c'est "chouette" ! ou bien ça... c'est "chat-huant" ! ou bien ça... c'est "hulotte" !

Non, "c'est chouette" sonne mieux.

Si lui est arrivé, moi... pas. Là, la route est barrée, l'autoroute aussi ; encore un feu qui dévaste depuis la mer, escalade la colline et arrive bien en arrière de la grande ville.

Il est déjà vingt et une heures et j'ai une idée. Je vais dîner dans un centre commercial, j'écouterai parler les gens et sans doute pourrai-je emprunter une petite route sympa que je connais bien.

Peu de monde mais évidemment on parle du feu, plutôt des feux et il se pourrait que ma petite route sympa soit aussi coupée.

Très bien, attendons, peut-être que des voitures vont circuler !...

Effectivement, deux voitures s'engagent. Je me place derrière et m'arrête où elles s'arrêtent.

- Messieurs, s'il vous plaît, pourriez-vous me dire si je peux continuer ? Je vais à Mentol.

- Faites vite, passez avant le feu.

- Merci.

Je ne vois rien et roule bien mais au premier tournant six ou sept rampes de lumières dévalent la colline. J'en suis éberluée ; cela ressemble à un éclairage aménagé et je ne pressens pas de suite que ces "rampes" sont bel et bien l'incendie bouffeur de forêts, d'animaux et... d'humains.

Je file le plus rapidement possible, la nuit n'est pas noire... J'ai dû passer juste avant que des braises n'atteignent ma petite route sympa.

Ouf ! à minuit, je dors du sommeil des justes. Plus tard, j'écrirais "La Plaie du Midi".

"(...) Le mal qui nous dévore n'est pas celui qu'on pense ;

Il est fait de "racket", de "drogue", "d'érotisme".

Etc... etc... etc..."

Il faut bien trois "et cetera".

Le vingt sept je suis au refuge. Sans doute verrai-je mon cousin ! Sans doute le ou les responsables du moment l'accueilleront avec joie "mon foin" sentant bon les alpages !

Non, rien de tout cela, rien...

Mon petit cousin est parti dès la veille et pour "mon foin", la responsable, Anne, veut attendre l'abbé. Il doit lui dire la quantité qu'elle peut donner.

C'est drôle les jeunes, ils croient savoir et ne savent pas grand chose. Ils ne savent même pas qu'un cheval, au pré, mange tout son saoul... Que leur a-t-on appris !

C'est drôle aussi qu'Anne ne me fasse pas confiance ! L'abbé par ci... l'abbé par là...

Dieu que c'est pénible cette jalousie ! Enfin... soyons patiente.

Peu à peu, en cachette, je donnerai du bon foin à "mon bébé". Il se régale, j'en suis certaine, il me le dit avec des "heu... heu... heu..." ou bien "hin... hin... hin..." ou bien... Enfin, je pense que vous vous savez, vous connaissez "le parler" d'un petit poulain.

Je dois retourner chez moi, mais ce soir-là, en rangeant de la vaisselle au bas d'un meuble, crac !... j'ai un pied qui ne veut plus tenir la route... non, simplement s'accrocher au sol.

Est-ce le pied que m'a écrasé le cheval ou celui que m'a écrasé l'ânesse ? Je ne le sais mais une chose est certaine, je ne peux plus marcher... pour l'instant du moins !

Cela n'a pas l'air de plaire à l'abbé ; qu'y puis-je ? que redoute-t-il ?

Oh ! j'ai très vite compris mais, pour l'instant, Anne a la délicatesse de m'emmener passer une radio.

- Nous ne voyons rien mais nous ne pouvons pas tout voir ; sans doute que des ligaments ont craqué. Restez bandée et tranquille pendant une dizaine de jours.

En sautillant j'avance, ou encore à quatre pattes, ce qui amuse les jeunes sauf la responsable.

Je m'aperçois qu'elle ne veut pas que je l'aide, qu'elle ne veut pas non plus que je m'assimile aux jeunes, que je blague et m'amuse avec eux. Elle ne veut pas non plus que je discute avec Manu malgré ce que nous avons vécu et vivons ensemble. Bien sûr ! il est d'un autre niveau, d'un autre esprit car, avec elle, c'est "Bien mon général !...". Je suis franchement déçue, mal à l'aise

Comment les "nouveaux" vont-ils juger l'association avec cette façon d'accueil car... où est l'accueil de l'autre ; l'autre dans sa réalité.

On est heureux seulement quand, en deux fois, elle part en courses et ne rentre pas à midi. Ouf ! les repas sont... enfin... gais et détendus. J'entends un garçon, vingt ans environ, dire : "On m'a dit que c'était si bien ! mais c'est l'horreur !... Demain je reprends l'avion pour Paris.".

Annie, future religieuse, n'ose pas trop faire de réflexions mais, en cachette, se sert un goûter à seize heures.

Le quatre août, Anne me fait monter dans le bureau et je reçois une avalanche de reproches :

- Je prends sa place...

- Je me moque d'elle avec Manu...

- Je..., je..., je...

Je la laisse parler, seul moyen de savoir tout ce qu'elle pense et ma tête enregistre, ainsi, ensuite, il m'est possible de tout noter.

Manu recevra les mêmes reproches.

Ça a tout juste vingt ans et moi soixante quatre.

Ça ne connaît rien à la vie mais ça croit tout savoir...

Les autres sont des imbéciles ; les autres... les autres... c'est-à-dire tous ceux qui n'ont pas été dans l'Organisation Scouts ou Guides de France. Là au moins on apprend à commander... ; là

au moins on apprend à faire un feu de bois... ; là au moins on est des chefs, des vrais même à vingt ans... ; là au moins... ; là au moins...

Oui, en ce moment c'est tout cela que je réalise, mais pourquoi, tout au début de notre rencontre, l'abbé alors séminariste m'avait dit :

- Pourriez-vous venir parler aux jeunes.

Je ne crois pas manquer à ce devoir accepté librement et consciemment.

Je n'ai plus qu'à me réfugier dans ma chambre et, comme j'ai les "épreuves" de mon dernier recueil à vérifier, je m'en occupe.

Le lendemain midi, pendant le repas, une angoisse m'oppresse :

- Seigneur, s'il Te plaît, aide-moi, je n'en peux plus.

L'Esprit-Saint, sous forme d'oiseau, se présente et, avec Lui, mon angoisse s'envole. Ouf ! que cela fait donc du bien !

Pendant que ceci se passe, j'entends Anne m'appeler mais je suis si loin... si loin... que je ne peux pas répondre. Elle prononcera mon prénom deux fois mais... je ne suis plus là et, après coup, inutile de lui en parler, elle ne comprendrait pas.

Mon Dieu ! que cela est donc doux à mon coeur...

Le jour suivant, mon angoisse revient et je vis repliée sur moi-même.

Comment accepter les stupidités qui se passent au refuge ! Manu n'ose plus me parler mais il me glisse quand même :

- Anne refuse que mon amie vienne quelques jours, pourquoi ? Soi-disant qu'elle aurait dû retenir sa place depuis longtemps. Pourtant Anne essaye de faire venir son petit copain.

Anne et lui ont le même âge.

Ma belle-soeur va arriver avec Guillaume, Philippe et Damien, un copain de Guillaume ; j'appréhende. Je reçois également une lettre de Françoise, vous savez, celle qui m'écrit... "Bon soleil" ! Elle me dit :

- Nous arriverons six au refuge puis randonnée de quatre ou cinq jours dans le Parc du Mercantour.

Je donne cette lettre à Anne et la voit la mettre dans le cahier de tenue à jour des entrées et sorties.

Cet après-midi-là, tout ce petit monde arrive, montent aussi les deux abbés.

J'aurai du mal à accueillir ma famille, les deux bras grands ouverts pourtant, qui m'en empêchera ? Qui m'empêchera d'ouvrir la porte ?

C'est au-dessus de mes forces, j'ouvre bien grands mes deux bras et Madeleine est sur mon coeur. Nous sommes tellement contentes de nous revoir...

Avec Françoise, c'est le même accueil, nous nous étreignons.

Gérald est là sur le plateau.

- Je ne peux pas te faire entrer au refuge en ce moment, je ne suis pas la responsable.

- Tu sais, j'ai tout compris.

Il est en moto quand une nouvelle venue lui demande de lui faire faire un tour. Il n'ose pas refuser mais cela le met en retard et il fonce pour redescendre au village car il doit se rendre dans la grande ville.

Pas de chance, France monte avec sa voiture et ils se trouvent nez à nez, ils ont fait "pile" tous les deux.

Pourquoi France maugrée si fort en arrivant ? Pourquoi ! nous avons bien l'habitude du "pile" ? C'est tout simplement que Gérald est mal accepté. Pourquoi !

Le repas et la veillée ne sont pas engageants ; je suis dans mes petits souliers comme on dit. Pourquoi ma famille également est mal acceptée ? Pourquoi !...

J'ai mal, horriblement mal.

L'abbé repart mais pas le copain.

Je ferai dormir ma belle-soeur dans ma chambre puisqu'il y a un deuxième lit. Je préviens Anne. Elle dit non ; elle doit aller dans le dortoir avec les jeunes.

Les bras m'en tombent et je vais parler au copain abbé qui, en ce moment, est sur le plateau de la "Madona".

- Madeleine dort dans ma chambre...

- Non, avec les autres.

Je connais ma belle-soeur, elle a un sommeil difficile, a connu beaucoup d'épreuves vous le savez et... elle n'a plus vingt ans.

Mon Dieu ! pourquoi sont-ils si bêtes ? Ils me font honte.

- Mado, ils ne veulent pas que tu dormes avec moi...

- Ne t'inquiète pas, j'ai compris, je pars demain en randonnée.

Une chance qu'elle se soit quand même reposée !

Ma famille emmène aussi Manu et un autre garçon. Cela leur changera les idées.

A leur tour, Françoise et les cinq autres filles s'en vont, en stop, jusqu'au pied des montagnes.

Françoise fait cette réflexion pour Anne et moi :

- Ce serait chouette que quelqu'un vienne nous chercher sur la route de la vallée dans cinq jours à dix huit heures. Nous attendrons car, faire les derniers quinze kilomètres à pied serait trop dur.

- D'accord Françoise.

Je le répète à nouveau à Anne, elle me dit qu'elle l'a noté dans l'agenda. Pour plus de sûreté, je le note de mon côté.

Les deux groupes se rencontreront dans le Parc du Mercantour. J'avais donné une clef à ma belle-soeur au cas où elle voudrait passer à Mentol, d'ailleurs c'est ce qu'ils ont fait, cela leur a permis de se baigner. De retour au refuge, le lendemain ils ont repris la route.

Ce soir-là, la relève s'est faite, c'est Nicou le responsable et les deux abbés sont remontés.

Dix huit heures arrivent, personne ne bouge.

- Nicou, il y a les filles à aller chercher dans la vallée.

- Quelles filles ?

- Mais, Françoise, sa soeur et leurs copines !

- Ah ! je n'ai rien vu dans l'agenda.

- Si, Anne l'a noté sur la lettre de Françoise...

- Je vérifie... Désolé, il n'y a pas de lettre.

Je n'en crois pas mes oreilles ; en douce, j'avais vérifié ; Anne l'a donc ôtée avant de partir. Je descends de l'étage, furieuse... oui... furieuse !

- L'abbé, il y a Françoise et les autres à aller chercher...

- Tu boudes !

- Quoi donc, je boude ?

- Oui, et mon collègue pense pareil.

- Non, mais je rêve !... Je la "boucle" oui ! Tu me fais honte, vous me faites honte tous les deux. Demain, je pars et ne reviens pas.

Je sors et je vais, moi, chercher les filles. La veille, j'avais essayé et mon pied tenait le coup ; je m'étais méfiée !...

Elles sont au rendez-vous, heureuses de me voir. Chères petites, comme je vous aime !

Je ferai deux voyages ; la R5 ne pourrait pas supporter tout ce petit monde plus les sacs à dos.

Au retour, au deuxième retour, les autres sont au sanctuaire. Ils ont dîner et encore heureux qu'ils aient laissé de quoi manger...

J'essaye d'être gaie et nous faisons la vaisselle en blaguant et en chantant.

Françoise n'est pas dupe :

- Claude, ça n'a pas l'air d'aller ?

- Non.

- Je m'en suis aperçue, ça a bien changé !

- Oui, ça a bien changé !

L'abbé est déjà reparti mais l'autre vient dire au revoir :

- Au revoir Claude...

- Non, adieu.

Le lendemain à neuf heures, mes bagages sont faits mais la veille j'ai eu mes lumières dans la cuisine ; Il m'aide.

J'emporte tout, tout car, croyez-moi, j'avais des affaires en réserve puisque depuis début avril j'étais là-haut et devais reprendre à la fin août.

Dernières prières au sanctuaire. Je n'en peux plus ; Nicou est bouleversé car j'éclate en sanglots et Manu me dit :

- Qu'est-ce que je fais moi ? Je ne peux pas rester, on refuse ma copine...

- Manu, profite de ma voiture...

- Que dira ma mère !

- Tu réfléchis en route ; je t'emmène au train ou je t'emmène chez moi.

Annie aussi est bouleversée, elle se rend compte que ça ne tourne pas rond mais que peut-elle dire et faire !...

Nous partons le coeur gros, vraiment gros. Je ne comprends pas, vraiment pas ce qui se passe. Je ne comprends pas que deux prêtres s'en laissent conter par une gamine.

C'est à en pleurer ou... à en rire.

Bref ! nous voici tous deux au "Grand Bleu". Manu avait donc choisi et avait prévenu sa mère par téléphone. Elle avait très bien compris et n'avait pas paru surprise. Murielle non plus n'avait pas été surprise. Elle habitait le "Grand Bleu" et était une bonne copine pour Manu ; plus tard, il sera garçon d'honneur à son mariage avec Jacky.

Le lendemain ; quinze août, nous nous offrons un repas au restaurant. Nous sortons beaucoup, histoire de nous changer les idées mais le jour où, avec Murielle, nous faisons une virée en montagne, je ne peux retenir mes larmes, le plateau de la "Madona" est juste de l'autre côté de la vallée, juste en face... Dire que je n'y remettrai jamais plus les pieds ! Il faut bien que je tourne la page. Manu est retourné chez sa mère et moi je me remets à écrire.

- "Jalousie, jalousie..."

- "Par l'un des siens"

"Trahi par l'un des siens,

Ô Seigneur quelle insulte !

Cette épreuve est occulte

Et nous n'y pouvons rien.

(...)"

Peu à peu je retrouve la paix et j'écris "Sérénité" le 2 octobre 1986.

Puis "Manu" le 4 octobre 1986.

Puis "Action de grâce" le 5 octobre 1986.

Puis..., puis..., puis...

Trois mois passent et je commence à recevoir un mot de l'abbé, un premier mot, un deuxième mot, un troisième mot, c'est-à-dire une troisième missive, bien sûr !

La première c'était : "Claude".

La deuxième c'était : "Chère Claude".

La troisième c'était : "Très chère Claude".

Cette fois, je réponds et puisque j'ai noté tous les reproches, je peux les lui transmettre.

Coup de fil ; je comprends que les deux abbés sont ensemble.

- J'allais chez mon collègue, en route j'ai lu et relu ta lettre ; on va s'expliquer.

- Tant mieux.

- Il faut être patiente, elle changera.

- Je l'espère mais si elle doit accueillir... elle doit accueillir ou alors, que veut dire le mot "Accueil", pour elle, pour vous !

- Nous avons écrit à Annie, sa réponse est : "Pour l'accueil, ce n'est pas évident".

- Je comprends pourquoi tu ne lui as pas répondu quand elle t'a causé ; c'est vrai, après coup, elle n'aurait pas compris.

- Quand à la lettre plus personnelle, tu te trompes.

- Tant mieux.

A vrai dire, il y avait un sous-entendu qu'il n'a pas compris... encore une fois.

- Novembre arrive, Marie-No est en stage d'école pas loin. Pour l'instant elle réside là-haut mais veux-tu reprendre... des jours, dès le printemps.

- D'accord.

Comment refuser quand le coeur veut accepter ! Je m'aperçois que le coeur prend le pas sur la raison. Je reçois tellement de choses de l'Esprit-Saint que je m'en remets à Lui.

Déjà les trois jours que je passerai en novembre avec Maris-No seront un peu pénibles. Serait-elle une nouvelle Anne ? Bah ! on verra bien. Elle part de bon matin et, avant, fait le tour des animaux.

- Je leur donnerai leur nourriture puisque je suis là, cela te permettra de te lever plus tard.

- Non, je tiens à le faire, autrement je ne me rappellerai plus les quantités.

Celles-ci étant notées sur le cahier "Animaux", cela n'est donc pas une excuse.

Bref ! le quatorze j'écrirai deux poèmes n'ayant pas grand chose à faire et, sur le plateau, les gens ne se bousculent pas.

Si, ce soir, vers dix sept heures trente, il fait noir et froid. Je viens de prier et de fermer le sanctuaire. Un couple, avec deux bébés et une femme dans la quarantaine, frappe à la porte. Marie-No s'occupe du couple et des bébés et je retourne au sanctuaire avec cette femme car elle veut absolument y prier. Il y a sûrement un problème, elle paraît affolée et, peu à peu, délicatement, j'arrive à la faire parler.

Elle vient d'Afrique, s'est mariée là-bas, a un enfant et elle se sent "envoûtée".

Le couple est un couple de médecins, ils s'occupent d'elle, ils viennent d'adopter deux jumeaux.

Quelle histoire ! Nous nous écrirons et, un jour, plus de nouvelles. J'espère qu'elle a pu se stabiliser... Je l'espère et prie pour elle, c'est tout ce que je peux faire.

Je remonterai une autre fois. S'y trouve un jeune venu de Paris pour une semaine :

- Bonjour Claude...

- On se connaît ?

- Oui, je suis Frédéric ; je suis passé au printemps avec des enfants dont j'avais la charge et tu m'as expliqué ce qui se faisait ici.

- Bravo de me reconnaître !

- On ne t'oublie pas et l'abbé m'a parlé de toi. Tu sais, il n'est pas facile, il change tout le temps d'idées.

- C'est vrai... qu'y faire !

Sympa ce déjeuner en tête à tête !

Vlan ! voilà une poule qui se casse la tête en voulant sauter de trop haut. Il paraît que ce n'est pas la première... Qui leur fait peur ?

- Peux-tu la plumer ?

- Je ne l'ai jamais fait mais je dois pouvoir m'en sortir.

En fait, je l'ai plumée, je l'ai vidée, elle est prête pour le bouillon.

Ce soir, l'abbé monte, moi je dois redescendre.

- Mange la soupe avec nous ?

- Non, car j'ai répétition de chorale.

En montant dans ma R5, je m'aperçois que mon doigt a perdu la bague de fiançailles de Maman. Je l'aime cette bague, c'est un souvenir et je lui ai fait remettre des pierres précieuses, un diamant, deux rubis et puis j'aime sa forme et puis... et puis...

Je cherche tout autour de la voiture... rien.

Je reviens au pas de course :

- J'ai perdu ma bague ; effectivement il me semble que quelque chose a glissé de mon doigt mais... quand ?... où ?...

Nous voici tous trois les mains dans la poubelle de plumes et dans le ventre de la poule... rien.

- Il est tard, mange la soupe avec nous, tu iras directement au Sacré-Coeur.

C'est ce que je fais et il est heureux que la soirée ne soit pas noire... noire... Il est heureux que je connaisse bien la route.

Revenons en arrière.

Il me vient à l'esprit que je pourrais passer des jours au Séminaire où enseigne mon cousin. J'y ai vu des femmes.

Je lui écris et voici sa réponse :

- Tu sais, il y a tout ce qu'il faut dans la grande ville près de chez toi.

J'en parle donc à l'abbé. Il me recommandera auprès des professeurs, ceux qui donnent des cours pour adultes et d'octobre à juin, rythme : une soirée par mois.

Depuis le dix sept août à Mentol, les lumières ont repris, plutôt continué, soit en forme de rayons ou d'éclairs genre flashs plus ou moins puissants, soit, aussi une fois, en forme de langues. Jusqu'à la fin août, six fois et plusieurs fois dans une journée.

Le trente et un août, je laisse Manu seul car je pars dans la Loire. Tante Juliette, la Maman de Paul a rejoint Notre Seigneur.

J'y rencontre Pauline, une petite cousine, petite fille de ma tante Bénédicte. En cet instant, nous nous rapprochons beaucoup grâce à la poésie et Manu rejoindra sa famille dès mon retour.

En septembre, je les ai en six journées.

En octobre, en dix journées.

Je peux noter que le quatre octobre, cela s'est passé le soir vers dix neuf heures quarante cinq et que j'ai été prise d'une grande joie qui m'a fait danser. C'est ce matin-là que j'avais causé avec l'abbé au sujet de l'accueil au refuge et c'est le douze octobre que Christiane m'a dit : "Oui, tu rayonnais".

Jean, notre valeureux guide en montagne, est malade. Ces jours sont comptés. C'est le désarroi non seulement dans notre petit groupe mais dans tout le groupe du Club Alpin.

Il est tellement aimé, tellement... tellement... par les jeunes et les moins jeunes !

Aux réunions du club, on entendait :

- Tu m'aimes Jean ?

- Bien sûr que je t'aime !

Et il ouvrait tout grand ses bras.

- Ça alors !... tu viens de me dire à moi aussi que tu m'aimais...

- Mais c'est vrai aussi, j'aime tout le monde !

Et il ouvrait ses bras encore plus grands.

Un après-midi que je lui rends visite, il est dans sa chaise longue installée dans un joli petit jardin. Il est triste et cet après-midi d'octobre est beau et chaud. Sa femme nous prépare des glaces.

- Jean, je préférerais que ce soit moi et que toi tu sois dans tes chères montagnes.

Il me regarde, les larmes perlent à ses yeux. J'en ai le coeur serré.

Environ dix jours passent et le vingt huit octobre à douze heures trente, Luce me téléphone :

- Jean est décédé ce dimanche vingt six à l'hôpital. Il est enterré civilement et seule la famille y assistera.

J'entends ses sanglots ; qui pourrait ne pas pleurer ?

Moi... j'ai envie de danser, une grande joie m'envahit et, à ma droite, un peu au-dessus de moi, je vois une lumière blanche grande comme trois assiettes réunies.

- Ne pleure pas, ne pleure pas. Il est heureux, il est entré dans l'Esprit-Saint.

Vers treize heures, l'envie de danser me reprend et, avec la joie, je vois une illumination plus large et plus vive que les rayons de ces derniers jours.

Pas un instant de cet après-midi-là je ne pourrai être triste.

En novembre, je les ai en trois journées dont les treize et quatorze au refuge avec Marie-No, plutôt en attendant qu'elle revienne de son stage ou quand elle s'occupe des animaux et pendant que je prépare le repas.

Y a-t-il un rapport avec la nourriture !...

Le vingt et un, chez moi, à douze heures quarante, un rayon très lumineux se présente couleur or en forme d'éclair. Il est plus large que d'habitude mais, est-ce le mot juste car, chaque fois, oui, chaque fois, c'est un nouvel émerveillement ; il n'y a jamais "d'habitude". Bref ! il a bien quarante centimètres de long.

Je reprends mon cahier "Témoignages" et je m'aperçois que c'est ce jour-là que j'ai écrit à mon cousin. Je vous en ai donc parlé trop tôt mais... peu importe !

En décembre, en quatre journées.

1987 s'annonce.

J'ai reçu une gentille lettre de Françoise "Bon soleil". En retour, je lui souhaite une bonne année en lui dédiant un poème. Ce sera "Mon petit arc en ciel" et je signe ainsi :

"Tendrement

Bise... du vent."

Autour du vingt janvier, je serai à Champagneul et le vingt trois avec mon neveu Christian, nous rejoindrons l'Auvergne. Le voyage se fera en soirée, presque de nuit et par un temps de gel.

On se régale. Exprès il prend la petite route vers Noirétable car elle raccourcit beaucoup et, comme chauffeur, il est sûr de lui. Il a tellement l'habitude de ces mauvais chemins ! Et il est très prudent.

Vraiment, je me régale ! Les grands arbres sont givrés, nous arrivons sans encombre à minuit bien sonné mais :

"(...)

Comment aurais-je cru à tant de poésie !

Comment aurais-je pu concevoir l'inédit !

Comment aurais-je su que ce soir fût béni !"

Je ne pouvais pas laisser passer ça n'est-ce pas !... Vous êtes de mon avis !...

A partir de 1987, les lumières sont plus espacées.

Janvier 1987 : en une journée.

Février 1987 : en une journée.

Mars 1987 : en deux journées dont le mercredi des cendres où je les ai plus souvent dans la journée. Le soir, mon frère Pierre-Jean m'apprend le décès de Tonton Joseph, le dernier frère de Maman. Y a-t-il relation ? Je ne le sais !

Cédric, le deuxième fils et le troisième enfant de Chantal et Daniel, est né le 7 janvier 1987.

En février, pendant des congés, Manu est venu à Mentol avec un copain, Joël.

Manu a été malade, il l'était assez souvent surtout l'hiver et Joël l'a beaucoup aidé.

Il est grand nuit et l'on frappe à la porte de ma chambre :

- Tu peux venir, Manu ne va pas bien du tout.

Ses dents sont serrées ; j'ai déjà vu cela et me rappelle Madeleine au moment de l'annonce de la grave maladie de Michel-Guy.

Je ne m'affole pas et tous deux nous essayons des massages car ses membres étaient aussi durs que des bouts de bois.

Il arrive à sourire ; il se détend un peu et nous oblige à rire. Manu ne veut pas prendre cela au sérieux car il est courageux.

Le matin, je ferai venir un médecin et, peu à peu, il retrouve son équilibre.

J'écrirai : "L'ami fidèle".

Mais, que m'arrive-t-il ? J'allais passer sous silence une fête de famille cependant inoubliable.

Le 31 janvier 87, Isabelle se marie avec Gérard.

"(...)

Quelle "super" fête de famille !

Parce qu'Isabelle se marie,

Devant tout son monde elle se lie.

(...)"

J'écrirai tout d'abord "Gilbert" ; et ensuite "Un Merci de fête".

Il y avait si longtemps que je n'avais pas revu Gilbert, si longtemps... si longtemps...

Curieux cela. Il suffit qu'on s'en occupe quand ils sont bébés, il suffit qu'ils vous aient tendu leurs bras, pour que nous gardions ces enfants dans notre mémoire. Ces enfants devenus des hommes, des hommes responsables de petits êtres... Qu'importe ! quelque part, une attache s'est faite.

Ce "Merci de fête" je le devais bien à ma nièce, son mari et toute leur famille.

Nous avons, ou bien j'ai, non... je sais que je peux dire : nous ; nous avons eu la joie de nous retrouver tous, de nous remémorer tant de choses... tant de souvenirs...

Nous avons eu la joie de voir des bébés devenus des enfants et... ainsi de suite.

Je sais que Michel-Guy était présent. Comment, du haut de son Paradis, ne pas assister à cette fête. C'était le mariage de "son Isabelle".

J'avais passé les quelques jours précédents en Auvergne chez ma soeur et mon beau-frère. Je suis allée voir la maison de Danielle et Bruno. Quelle réception m'a faite Vincent ! Le petit bonhomme avait près de cinq ans ; déjà un visage enjoué auréolé de cheveux roux.

- Tatan, tu viens voir ma chambre ?

- Bien sûr Vincent !

- J'ai une tente de Sioux.

Nous voici tous deux dans la tente à jouer... heu ! sans doute aux indiens... ou à tout autre chose, je ne m'en souviens pas. Ce dont je me souviens c'est que nous avons joué longtemps et cela... Vincent en était heureux.

C'est si facile de se mettre à la portée des enfants quand on a, soi-même, un reste d'enfant !...

Claire-Marie née en mai 85 n'était encore qu'un tout petit bout de fille aux beaux cheveux noirs.

C'est le lendemain que nous avons pris la route pour assister au mariage.

Agnès partait avec les siens.

Bruno avec les siens.

Armand avec "moi" en plus de sa femme, mais Bruno et Armand ont pris de l'essence au même moment, au même poste d'essence ; je n'oublierai jamais.

Vincent a vite fait de descendre pour nous rejoindre.

- Vincent, tu montes...

- Je veux aller avec Grand-Père.

- Non, tu montes...

- Oh ! Oh ! Oh !

Plutôt :

- Heu ! Heu ! Heu !

- Vincent, tu montes...

- Non !

Et le voilà encore plus grincheux.

En fait, je ne peux pas traduire ses grognes ni faire le dessin de ses gestes impérieux. Il avait tellement, tellement envie de continuer ses jeux mais il a fallu obéir.

Si je vous dis que Vincent nous a quitté le 31 octobre 1992, vous comprendrez pourquoi j'attache beaucoup d'importance à ce que j'ai pu connaître de ce petit neveu.

Début mars 87, quelle histoire !...

"Pour un bouquet de violettes"

Nous avions fait une randonnée et voilà que, à un tournant de sentier, plutôt un croisement dont je ne m'étais pas aperçu... des violettes, des violettes magnifiques attirent mon regard.

- Je cueille des violettes.

- Très bien.

Et je cueille... et je cueille... c'est un véritable bouquet que je pourrai offrir à ma mère, elle les aimait tant !

Plus personne... je vais les rattraper.

Je monte la sente, j'appelle... Personne ne répond. Comme ils ont fait vite !...

L'idée me vient, enfin, que j'ai dû me tromper de sente. Je monte presque en courant car, plus haut, la vue sera plus étendue et je me repérerai.

Effectivement, je m'aperçois de ma sottise, je suis à l'opposé, complètement à l'opposé de notre but final.

Santa Madona ! Qu'est-ce que je vais entendre !... D'ailleurs, si les copains ont rejoint leurs maisons, je pourrai dormir sur la paille... ; j'ai remarqué une ferme avec des dindons et des oies.

Je dévale la sente bien plus vite encore que je ne l'ai montée.

- Hou-hou ! Hou-hou ! Hou-hou !

Personne ne répond.

Si, enfin, voici Marin.

- D'où viens-tu ? On te cherche de partout. Luce est partie chercher la voiture et Jack a repris la sente en sens inverse.

J'ai essayé de me défendre ; j'ai crié plus fort que lui. Rien à faire, il élève encore le ton.

- Mais, n'as-tu pas vu le croisement ? Il fallait tourner... il y a même des panneaux !

- Je n'ai rien vu, j'avais le nez dans les violettes.

Bref ! quelle engueulade... sans doute méritée mais je suis persuadée que Maman était heureuse de ses violettes et qui sait... si elle n'a pas ri un bon coup !...

En avril, nous avons refait un "mille huit cents mètres". Cette montagne avait un souvenir. Nous l'avions escaladée l'année précédente avec Jean et celui-ci, à la cime, avait laissé échapper sa pomme. Il avait dévalé la pente mais Josette l'avait arrêté net.

La pomme dévalait tellement plus vite... et rien ne pouvait l'arrêter. Elle a dû atterrir là où les brebis vont paître.

Ce jour-là, nous avons vérifié que point n'était de pommier ; c'était sans doute trop tôt !

Dans mon "Grand Bleu", il n'y avait pas que des gens corrects. Il y avait aussi... heu... heu... des "emmerdeurs". Je ne pense pas vous choquer avec ce mot, d'ailleurs, si je vous choque, lisez donc des "emmielleurs".

Il y a ceux qui mettent leur "musique"... à fond ; il y a ceux qui se disputent... à fond ; il y a ceux qui, étant copropriétaires... à fond, pensent que tout l'immeuble, pardon, la résidence, leur appartient ; il y a ceux qui, passant l'été, l'automne et le printemps dans leur grande

propriété... leur très grande propriété !... laissent les radiateurs ouverts... à fond et fenêtres fermées... à fond.

- Puisque je paye, je peux laisser... ouvert !

Dieu que l'on m'a fait cette réplique !... Pourquoi ne se fait pas "jour" dans leur tête que tout le monde paye plus cher et eux aussi ; en plus, ils remplissent leur appartement de... blattes... Quelle horreur !... les blattes...

Il y a ceux qui louent le temps de vacances d'hiver ou le temps de vacances d'été. Alors là, les vacanciers, quelle engeance ! Ça arrive le soir et au lieu de se déchausser et d'aller dormir, ça trotte avec des talons et ça fait le ménage une bonne moitié de la période de nuit. Comme si le lendemain le jour ne devait pas se lever... comme si... comme si...

Alors, dans mon bloc :

- Vous avez entendu cette nuit ?

- Oui, je n'ai pas pu dormir.

Et un autre :

- Vous avez entendu cette nuit ?

- Oui, je n'ai pas pu dormir.

Et ainsi de suite pour les "huit" du bloc "F".

Sans doute que c'était la même sérénade pour les autres blocs.

Qui oserait intervenir !... Moi, bien sûr ! ou : bien sûr ! moi... puisque moi... je n'avais pas peur ; puisque moi... je n'avais pas de crainte ; puisque moi... j'aimais les choses claires, les choses nettes.

C'est comme ça que l'on m'a fermé la porte au nez ; en fait, on n'a pas pu parce que j'avais eu l'audace d'y mettre mon pied... ça coince un pied ! Ce jour-là, en prenant des "gants"... mais pas des vrais, je me suis expliquée et, peu à peu, tout s'est arrangé.

Une autre fois, avec l'autorisation d'une belle-mère qui faisait pareil mais qui m'avait très bien reçue et m'avait comprise - d'ailleurs, Jeanine m'est devenue très chère... - bref ! avec son autorisation je me présente chez sa fille.

Alors, le gendre, d'un ton acerbe :

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- C'est une amie de Maman qui me dit que...

Pas le temps de terminer sa phrase que ce jeune monsieur me prend par les épaules, me soulève et me fout sur le palier. S'il savait comme j'en ai ri !... D'ailleurs, il le sait car j'ai écrit "Toi, le Mal Embouché" et envoyé le poème en Lorraine à belle-maman.

Soyez rassurés, comme je suis contre les histoires de famille, j'ai pris la précaution d'un coup de fil à Jeanine :

- Vous le lui donnez que si vous pensez qu'il pourra l'accepter.

Elle a bien ri Jeanine et m'a dit qu'il avait cherché à s'excuser mais que depuis, je passais sans les regarder...

Oh ! ça oui alors...

Le 5 avril 87, j'ai repris mon "service" au refuge et ce mois-ci j'ai eu mes lumières pendant six jours en une ou plusieurs fois, soit en forme de "rayons", soit en forme de "V", soit en forme d'éclairs, en horizontal ou en vertical.

Quand cela se présente en forme de "V", les deux branches, comment dirais-je... s'irradient.

Je me sers de mots humains pour vous expliquer mais, encore une fois, c'est assez difficile à définir. J'aimerais tellement que vous le viviez !

Il m'arrive aussi de plonger dans la lumière mais c'est rapide. Je vois également les ténèbres s'écarter autour de moi.

Les premier, huit et neuf mai, c'est la même chose.

Le cinq avril de cette année, les membres du Club Alpin dont je faisais partie, se retrouvent dans un restaurant du village autour d'une bonne table et pour un après-midi dansant.

En fait, c'est le "restau" qui sert de si agréables "tomates" mais c'est aussi le "restau" où l'on déguste des "raviolis maison" cuisinés du matin même ; un vrai régal car il m'est arrivé de me joindre au club pour un de ces délicieux repas !

Donc, ce matin-là, une trentaine de "randos" montent la côte entre le village et le plateau de la "Madona", histoire d'une balade avant le repas ; par les sentes c'est très agréable.

Evidemment, ils entrent au refuge, le président, qui était monté en voiture, aussi. Je suis heureuse de les accueillir ; on échange mais vite, tout ce monde a la larme à l'oeil, Jean est tellement, tellement présent dans les esprits ! On ne peut parler que de lui.

Vers douze heures trente, tous reprennent la sente, ils seront vite en bas, la descente est raide, très raide par endroits. Danièle est restée ou plutôt... arrive... je ne le sais plus mais ce que je sais, c'est qu'elle pleure car Jean n'a pas été enterré à l'église, ce qui veut dire qu'il n'y a pas eu d'office religieux.

Je ne connaissais pas Danièle sous cet angle. Cela me bouleverse car elle me dit que de chez elle jusqu'au bureau elle a le temps de réciter un "chapelet" compté sur ses dix clefs plus le "Je confesse à Dieu" plus un "Acte de contrition".

Tant de Foi !... Tant de Foi !... chez cette femme me laisse vraiment ébahie alors, je lui révèle ce qui s'est passé au moment de l'annonce de son décès.

- Redis, s'il te plaît !

Et je lui "redis" comment j'ai compris qu'il était entré dans l'Esprit-Saint. Il aimait tout le monde et Dieu est "AMOUR".

Elle se détend, elle est rassurée et contactera sa femme.

- Comment je fais pour descendre par le plus court ?

Toutes deux sur la route, je lui montre les sentes et... ça alors... arrive une voiture. C'est le président, il s'était permis d'aller jusqu'au bout du plateau accompagné de madame ; la vue est si belle ! Danièle sera donc à l'heure au repas.

- C'est ça Jésus...

- Oui, c'est ça Jésus, Il ne laisse personne en "panne" surtout quand on a une Foi aussi profonde !

C'est en ce mois de mai que j'enverrai à Jacques Delors mon troisième recueil "Joie", également à François Mitterand comme je vous l'ai déjà dit.

L'équipe ne s'était plus retrouvée ensemble après ce fameux été 1986 et les huit, neuf et dix mai, l'abbé nous propose trois jours de réflexion, trois jours d'approfondissement sur notre rôle d'accueil et, pendant ces trois jours, nous n'avons pas beaucoup de contacts entre nous.

Plus tard, vers le 11 novembre 1988, nous serons accueillis deux jours par l'autre abbé, dans sa paroisse près de Marseille et, cette fois, j'ai l'impression que cette jeunesse comprend mieux son rôle.

Je dis même que maintenant je pourrais les quitter, l'avenir est assuré.

En cette année 87 sont nés :

Valentin, le huit mai, premier enfant d'Isabelle et Gérard.

Aurélie, le dix sept juin, deuxième fille de Nicole et Gérald.

Sylvain, le treize novembre, fils de Laurence et Joël.

Mais tout n'est pas rose, loin de là, car le petit Valentin n'aura vécu que quelques heures. C'est dur d'accepter cela, c'est très très dur et ce sera : "Petite Fleur d'un jour" :

"(...)

Oh ! petit Valentin,

N'étais-tu que la fleur

Exhalant son parfum,

Sans que jamais n'effleure

Aucun désir humain !

(...)"

Revenons au dix mai ; c'est très très important.

Tous sont repartis du refuge, je reste donc seule ce dix mai au soir et m'installe pour le repas.

A table, je suis dans un angle du réfectoire, dos au mur, dos au vitrage. J'ai tiré tous les rideaux, il est vingt heures passées et précédemment, dans la cuisine, j'avais eu un véritable feu d'artifice, comme le 11 mai 1985, qui m'avait "suivie" dans le réfectoire.

Pour l'heure, c'est tout autre chose.

Se présente, plutôt se forme, à droite, au-dessus de moi, un peu en dessous du plafond, un nuage... oui, un nuage ; il est épais, gris et étincelle comme... comme piquées dans ce nuage, des lumières, des points de lumière couleur plutôt "feu" que "or". Il me cache complètement le haut d'une horloge ancienne placée dans ce coin.

Ensuite, il disparaît pour paraître à ma gauche, puis re-disparaît pour paraître au-devant de moi, puis... plus rien.

J'en reste bouche bée ou bouche cousue si vous préférez. C'est beau ce nuage lumineux et dans ma pensée je me dis : Nuée.

En septembre de la même année, je lis "Joie de croire, Joie de vivre" de François Varillon et, à la page cent deux :

"La nuée biblique est à la fois opaque et lumineuse : c'est un élément essentiel du langage des manifestations de Dieu."

Les lignes précédentes rappellent les passages bibliques où il est question de la Nuée et François Varillon souligne que "La Nuée dans la Bible est ce qui manifeste Dieu présent sans en dévoiler le mystère, ce qui, tout à la fois le désigne et le cache."

C'est donc bien ce que j'ai vu, c'est donc bien une chance, une chance parmi les autres, que Dieu m'octroie et, à présent, je peux en parler.

Je suppose que François Varillon a vécu la même expérience car, autrement, comment aurait-il pu décrire cette manifestation !...

Du vingt huit au trente et un mai, soit au refuge, soit dans ma résidence, je l'aurai en quatre journées, en rayons.

Dans le mois de juin, en trois journées, mais le vingt trois juin, c'est encore différent.

Manu est avec moi, nous avons eu un pèlerinage d'enfants et la journée a été excellente.

Les enfants sont ravis d'avoir Manu comme préposé à la vente de divers objets.

- Vous savez, Monsieur, il est rare de rencontrer quelqu'un d'aussi bien que vous !

C'est à peu près la phrase qu'un enfant lui aura dédiée en compliment.

Il est environ vingt heures trente, vingt heures quarante cinq ; nous sommes installés pour le repas.

Cette fois, je fais face au mur et au vitrage et Manu se place à ma gauche ; nous occupons l'angle de la table.

Une lumière, forme éclair, entre Manu et moi, puis au-devant de moi, puis à ma droite.

Quand cela se présente à gauche je dis :

- C'est bien Seigneur mais moi je mange ma soupe !

Alors, Manu :

- Oh ! on dirait "Dom Camillo" !

Quand cela se présente à droite, je suis prise de "Joie" et je ris.

- Tu ris comme une petite fille !

Effectivement, ce rire s'est déclenché hors de ma volonté, s'est arrêté hors de ma volonté et il est situé dans le "ventre".

Je ne suis pas ventriloque et j'entends mon rire de petite fille ; ce jour-là, j'ai cependant soixante quatre ans et demi.

Manu se rend à la cuisine chercher un autre plat. Il revient vivement :

- Ça y est, mon coeur brûle !

Je le regarde intensément. Son visage, son cou, ses oreilles sont de couleur marron, approximativement de la couleur de la table et je pense :

- Mais, il n'était pas comme cela, il n'était pas bronzé, lui qui est... si pâle !

Il retourne dans la cuisine, il revient à nouveau vivement :

- Cela recommence.

Il s'est assis et je vois cette couleur disparaître peu à peu en commençant par les oreilles et en terminant au milieu du visage, comme si quelqu'un l'effaçait. Le mouvement se fait de bas en haut et... de haut en bas.

- Manu, tu étais devenu "marron" et je viens de voir la façon dont cette couleur s'est effacée ; elle s'est "gommée".

- J'ai ressenti une brûlure au coeur comme un pincement mais je n'ai rien ressenti au visage.

Nous terminons notre repas ; celui-ci peut s'oublier... mais ce que nous avons vécu JAMAIS.

Quand Manu était chez moi et que nous nous rendions à l'église du Sacré-Coeur, son coeur brûlait.

Il me semble pouvoir vous livrer que, fréquentant Françoise, elle n'a pas pu le suivre sur ce terrain-là car dans bien d'autres occasions son coeur brûlait.

Cela lui est arrivé auprès de sa famille. Brûlé sur le corps, soigné par un médecin, rien n'y a fait, rien ne pouvait le guérir, seulement cette phrase :

- Seigneur, si Tu le veux, Tu peux me guérir !...

Le lendemain, il était guéri. Comme témoin : sa maman.

Le vingt six juin, le jour de la fête du Sacré-Coeur, j'ai écrit : "C'est à toi de jouer".

Et il a joué.

Je ne pense pas qu'il me reproche de vous avoir révélé ce morceau de sa vie.

Il entrera trois ans chez les Dominicains mais, trop bon, trop près des pauvres, il n'a pas pu prononcer des voeux perpétuels ; les Frères ne pouvaient pas le suivre sur... son terrain.

En vérité, Jésus le voulait ailleurs.

En cet été 1994, Manu (Emmanuel) est en mission chez les Khmers. Ces rapports révèlent la reprise des combats entre les Khmers rouges et l'Armée gouvernementale. Le dernier rapport fait état de la situation générale du district "d'AMPIL". C'est aussi l'horreur et il se demande comment il arrive à passer entre les coups de feu et les mines.

Pourtant, il tient le coup. Dire que sa santé était fragile !...

"(...)

Manu, ne change pas,

Accepte ta faiblesse,

L'Amour y grandira,

Porteur de la Tendresse.".

Ce passage du poème du 4 octobre 86 voulait donc tout dire de lui. Sa tendresse, il la porte aux enfants parmi les plus déshérités du monde et il n'a pas vingt sept ans.

Nous sommes si proches qu'il m'appelle "Petite soeur". Il est donc mon "Petit frère" en spiritualité et pourtant, je ne lui arrive pas... à la cheville.

J'ai écrit huit poèmes en musique. Ça n'aurait pas dû être facile car je ne suis pas tellement mélomane, pourtant cela venait tout seul et ça... c'est comme les paroles, quand j'avais quelque musique dans la tête, il me fallait la coucher sur une page blanche.

Do... ré... mi... etc... heureusement que j'avais appris le solfège ! Heureusement que j'avais chanté sur scène ! Heureusement que j'allais à la chorale ! Heureusement... ! Heureusement... !

J'écrivais donc la musique comme je la pensais puis Martoune me la corrigeait, elle qui jouait si bien du piano !

Pour "Tu verras", Daniel étant au refuge, c'est lui qui me l'a corrigée avec sa guitare. Pour d'autres écrits, quatre il me semble, les lecteurs n'ont qu'à trouver eux-mêmes l'air musical... il peut facilement s'emprunter.

En théologie dogmatique j'ai suivi les cours du soir pendant trois ans : 87/88 - 88/89 - 89/90.

En initiation biblique, pendant deux ans : 87/88 - 88/89.

En théologie morale, pendant deux ans : 90/91 - 91/92.

Ce soir-là en théologie morale, le cours est sur la vieillesse et sur la mort. Le Professeur, un prêtre, nous dit :

- Vous les vieux, mangez beaucoup car vous perdez beaucoup.

Quand il parle de l'euthanasie, je raconte ce qui c'est passé pour mon père. Il me répond :

Ce n'est pas l'euthanasie, cela, c'est un Acte d'Amour.

Ensuite, je songe à entrer en cours "Biblique". Le professeur est de bonne renommée et je serai heureuse de travailler les Epîtres de Paul car je sais ce que c'est que d'avoir les yeux... "noirs".

En cours de "Dogme", j'ai rencontré des gens intéressants, en "Bible" aussi. Je me suis fait une amie très chère, Christiane.

Cette personne avait beaucoup de problèmes, il y avait en elle beaucoup de souffrances. Que de "croix" sont lourdes à porter !...

Les professeurs, hommes ou femmes, étaient à la hauteur. En "Dogme" particulièrement, je me suis régalée. Les cours étant en soirée, au début je rentrais chez moi vers minuit puis, plus tard, trop éloignée, je retenais une chambre sur place.

J'ai eu l'occasion de témoigner ; entr'autres de la "Nuée", en cours d'initiation biblique.

Réflexion d'une élève :

- Mais, elle a dit ça, comme ça !

Comment aurait-elle voulu que je le dise ! sinon le plus simplement du monde...

D'autres :

- Félicitations.

Félicitations... de quoi !

En fin de cours, la personne qui s'initie à la façon d'instruire vient me parler :

- Un jour, près du coeur, une voix m'a dit : "YESHOUA" (pronnoncez "yéchoua").

Ne sachant pas ce que cela voulait dire, j'en ai parlé à un prêtre. Il m'a répondu :

- C'est "Jésus" en araméen.

- Je me suis donc retrouvée à l'Université et maintenant je me prépare à donner moi-même des cours, pourtant je n'étais pas du tout prête à ça.

nous nous embrassons bien tendrement.

Un autre en cours Dogmatique (j'avais témoigné de "La Pentecôte") :

- A moi aussi cela m'arrive mais je n'ose pas en parler...

Pourquoi ? Je sais que c'est dur et difficile mais comment ne pas en faire profiter le monde !... Comment ne pas révéler la "VERITE" ! Comment ne pas le crier sur les toits !... Le crier sur les toits... ce serait chouette ! Mais cela, moi non plus, je ne peux pas le faire. Je me suis rendue compte que l'on ne pouvait témoigner que quand les coeurs y étaient "prêts".

Je me suis rendue compte que les jeunes y étaient plus prêts que les adultes malgré les apparences. Je me suis rendue compte que l'on pouvait faire avancer plus facilement les "païens", si je peux me permettre d'employer ce mot.

La Communauté, l'Eglise au sens large du mot, en auraient aussi bien besoin ! Mais c'est Jésus le Chef, le seul juge.

Dès le début de l'été 87, beaucoup de "passages" dans mon home, même Daphné venue de la Cité du Vatican, même..., même...

Oh ! ces jeunes comme ils sont chouettes ! Avec mes deux nièces Anne et Béatrice, nous sommes montées sur le plateau, nous avons partagé nos repas au refuge mais... il y a souvent un "mais"...

J.F. était de service et :

- Les filles, vous avez lu le petit livre que l'abbé a écrit ?

- Oui, nous l'avons lu !

Moi aussi d'ailleurs et, voilà que je me sens mal à l'aise. Il y a une page ou sont inscrits ces quelques mots :

"C'est nous qui sommes les meilleurs,

C'est nous qui sommes les plus forts."

Ou, du moins, quelque chose dans ce goût-là, ceci étant destiné aux scouts et guides de France.

Ma Béa, qui n'a pas sa langue dans sa poche, ajoute :

- Et alors, nous qu'est-ce qu'on est ?

C'est au tour de J.F. à être mal à l'aise. Je n'arrive pas à comprendre la vanité, l'orgueil que l'on trouve trop souvent, hélas, chez la soi-disant "Maîtrise" de cette organisation. Comment peuvent-ils éduquer des enfants avec cette mentalité-là ?

Plus tard, quand nous y monterons avec Hélène et Eric, ce sera tout autre chose. L'abbé et Nicou revenaient de promenade avec les enfants du camp et l'ambiance était très détendue. Le rire était sur les lèvres, toutes les lèvres, et c'était rudement bon, pourtant, Eric a ressenti quelque chose de pas clair, de pas net.

En juillet, je suis au camp une des responsables et côté enfants et côté adultes.

Il fallait souvent faire le "tampon" car les besoins ne sont pas les mêmes malgré un règlement cherchant à mettre tout le monde sur le même pied... comme on dit.

Les enfants, les jeunes sont sous tentes et des orages sont prévus.

Oh ! cette nuit-là, je ne suis pas prête de l'oublier ! Déjà la nuit précédente, au rez-de-chaussée, des lits s'étaient transformés en barques.

Dans le dortoir, sont installés deux prêtres :

- Claude, les enfants vont occuper le dortoir because les orages. Ce serait bien si vous vouliez nous laisser votre pièce, il y a deux lits et vous dormirez avec eux. S'il arrive quelque problème, nous ne saurons pas quoi faire !...

Bien sûr que je suis d'accord !...

Nous sommes environ douze dans ce dortoir plus trois sur des matelats dans le hall.

Il n'est pas minuit quand une fille renvoie tout son repas. Je n'ai plus qu'à descendre chercher eau et serpillères et aussi un "remontant" pour cette petite après lui avoir fait respirer l'air pur du dehors. Evidemment, j'ai dérangé Monique, elle dormait dans le réfectoire avec son mari mais... qu'y pouvais-je ! Elle était responsable, elle aussi...

Vlan, en voilà une deuxième... et ça recommence.

L'air pur devient vite glacial quand l'orage a passé par là.

Vlan ! en voilà une troisième...

En voici une quatrième... Même celles dans le hall s'y mettent.

Quelle joie ! Elles auraient mieux fait de faire ça toutes en choeur !

En voici une cinquième...

Bientôt six heures. Je commence enfin à m'endormir.

- Claude... Claude...

- Julie... Julie... retiens-toi !

Cette fois, j'avais réussi à me procurer des sacs en plastique et... au moins... elle n'a rien sali.

Brave petite Julie ! Dix ans, pas plus... C'était notre "Pitchounette".

Je ne pense pas que les "six" avaient, ou trop mangé, ou mangé quelque chose qui ait pu leur faire mal. La première, peut-être... mais il faisait chaud dans le dortoir et, du moins je le suppose, la première a incommodé les autres.

Personnellement, j'ai falli avoir le même sort quoique je ne me nourrisse pas de la même façon ou, du moins, pas tout à fait.

Il faut quand même dire qu'on les forçait à terminer non seulement leur assiette mais aussi les plats et quand les jeunes revenaient de randonnées, ils étaient plutôt fatigués et n'avaient souvent pas envie de copieux repas.

J'ai rouspété quelque fois et cela a porté ses fruits mais... deux ans plus tard.

Si je vous parlais de nos deux prêtres : Gabriel et Joseph, ou Joseph et Gabriel, peu importe ! L'un avait amené sa soeur et une amie de sa soeur, du moins c'est ce dont je me souviens.

Les enfants les aimaient. Gabriel leur racontait des histoires. Eux ne s'ennuyaient pas. Tous les après-midi ils partaient faire une "virée" en voiture.

Joseph lisait mes recueils je lui en avais donné l'autorisation... autorisation est un mot un peu péjoratif.

Bref ! le quatrième encore non relié l'intéressait aussi.

- Claude, j'aimerais vous enregistrer, il y a des écrits qui me plaisent et comme je m'occupe de la Pastorale du Tourisme près de Châlons-sur-Marne, cela élargirait ma documentation.

- Si cela vous rend service, je le veux bien.

Je préviens l'abbé qu'un soir je serai occupée et lui demande de nous "donner" Monique pour un accompagnement au piano.

- Très bien, mais Monique a autre chose à faire.

- C'est Joseph qui le demande...

- C'est non !

Joseph est si brave qu'il n'en prend nullement ombrage et pense qu'il y rajoutera lui-même un fond sonore.

Nous voici un soir tous deux au Sanctuaire de la Madona. Lui avec son enregistreur et moi au micro. Il avait préparé ce qu'il voulait et cela a marché de suite.

Comme dans les écrits, il y avait un : "Je Te salue Marie". cela donnait :

Joseph :

- Je Te salue Marie, pleine de grâces,

Moi :

- "Toi, Notre Dame, je Te salue.

  Quelle grande Dame Tu es devenue !

  Le coeur et l'âme remplis de Dieu."

Joseph :

- Le Seigneur est avec Toi.

Moi :

- "Dès Ta naissance, Il T'a aimée."

...

Non ! je ne vais pas vous le réciter en entier.

Plus tard, je recevrai une lettre datée du 9 septembre 1987. Entr'autres :

- Je dois vous dire encore que, hier, devant sept cents personnes de "Vie Montante", deux de vos poèmes les ont aidés à prier Marie dans la Basilique "Notre Dame de l'Epine" ; il s'agit de "Aime" et "Je Te salue Marie" ; avec les bandes enregistrées au sanctuaire ; et deux dans la Salle du congrès : "Les vieux" et "Tes pieds dans tes pantoufles".

Merci Joseph ; merci Seigneur, avec Toi je ne suis pas inutile.

Je dois ajouter que le lendemain, l'abbé, comme il chante, s'est fait enregistrer avec l'équipe et, bien sûr, Monique au piano.

"Jalousie... jalousie... poison infantile".

Celui-là, je ne l'ai pas écrit pour rien et je me rends de plus en plus compte que je ne me fais pas des idées.

Il faudra bien qu'ils évoluent un jour ou l'autre !... Comme je sais que la patience est une de mes qualités... alors !

Un après-midi de ce mois de juillet, Monique me dit :

- Peux-tu préparer la prière de ce soir avec les enfants car moi je n'ai pas le temps.

- Mais bien sûr !

J'ai cherché un texte simple et j'en ai écrit deux lignes sur, environ, quatorze morceaux de papier comme cela, chaque enfant parlera à son tour. Avec un "Notre Père" et l'offrande de la journée, je pense que ce sera suffisant.

Il est dix huit heures ; dans le sanctuaire je place les enfants face à face, la moitié d'un côté, l'autre moitié de l'autre. Les adultes se placent derrière.

Je me mets à côté du plus jeune, Yannick ; en face se trouve Danielle à l'arrière d'un enfant.

Yannick commence la prière, je suis là pour l'aider ; les autres suivent bien.

En sortant, Danielle me dit :

- Quelqu'un est passé derrière toi et Yannick, j'ai vu la "forme" mais je ne peux pas dire qui c'est...

Danielle a des visions, j'en parle à l'abbé.

- Fais attention à Yannick, il y a sans doute quelque chose qui se prépare !

Je ne crois pas que cela l'ait intéressé !... Encore une fois, je ressens la jalousie des autres... d'ailleurs, Monique ne m'a jamais redemandé de préparer la prière des enfants...

Est-ce cette année, est-ce une autre, peu importe !

Je termine les camps avec l'abbé et un autre membre de l'équipe. C'est vrai qu'ils ont eu de quoi être jaloux... A longueur de journée on entendait :

- Claude... Claude...

L'abbé en a eu... marre :

- Et alors nous, qu'est-ce qu'on est !...

Il y avait Pascalou, Pascale si vous préférez. Un soir, elle se dit malade ; l'abbé suppose que ce sont des "grimaceries" d'enfant mais moi, je préfère qu'elle se couche. Je la soigne, elle a de la température. Evidemment, on m'attendait pour la veillée autour du feu de camp et... il y en a qui ne sont pas très contents.

A vrai dire, tant pis !... ils pouvaient faire sans moi mais la petite... non !

Revenons à la fin du camp de juillet. Je sais que nous étions toutes deux, Monique et moi, sur les genoux. De nouveau à Mentol pour quelques jours, je croise une copine de la chorale ; elle ne s'arrête pas.

- France...

- Oh ! par exemple, je ne t'ai pas reconnue ! Que t'est il arrivé ?

- Rien, je reviens d'un camp. Ne t'inquiète pas, je vais me reposer et dans cinq à six jours, j'aurai retrouvé la forme.

Cinq ou six jours plus tard, je fais un petit tour à la vente de charité du Sacré-Coeur. J'y rencontre mon amie tunisienne :

- Ça va pas toi... hein !

- Mais si, ça va...

- Non, ça va pas.

Toute surprise, je prends le chemin du retour quand je m'aperçois qu'elle a bel et bien raison et je fais demi-tour.

- Tu as raison, tu as raison, ça n'allait pas. Je reviens de là-haut et les camps d'enfants vous mettent sur les genoux.

- Je le savais, je le savais bien...

Etonnant ça, mais mon amie à le don de sentir ce qui ne va pas... du moins chez moi.

Du côté "lumières", en ce mois de juillet 87, je les ai en sept journées mais voici ce qui s'est passé le trente.

Il est près de quatorze heures. Dans la cuisine, Monique fait la vaisselle ; l'abbé fait du rangement et moi-même, je m'occupe, en cet instant, à mettre dans un plat ce qu'il reste de purée.

- Oh ! ça y est, je l'ai...

Entre l'abbé et moi : un éclair.

- Ça recommence...

Tous deux ralentissent leurs mouvements car je me mets à compter le nombre de fois qu'il apparaît et le dis tout haut.

- Deux fois.

- Trois fois.

- Quatre fois.

Lentement, sort l'abbé, Monique le suit. Je compte jusqu'à dix fois et je m'en vais moi aussi car cela va durer... jusqu'à quand ? Et que cela veut-il dire ?

Monique revient à la vaisselle ; pour ma part, je suis muette.

Tout à coup, j'ai envie de rire et de pleurer...de joie.

J'entoure Monique de mes bras :

- C'est bon ! j'ai envie de rire et de pleurer en même temps.

- Tu en as de la chance... toi !

C'est vrai, j'avais de la chance.

A propos des recueils, j'ai reçu beaucoup de réponses de gens.

J'ai vraiment l'impression que ce n'était pas moi qui parlait mais l'Esprit-Saint, alors c'est Lui qui est à remercier, cependant j'ai été contente de recevoir des cartes de France ou de l'étranger.

En août 87, j'ai mes lumières en deux journées. Le seize, au refuge en forme de "V" et en s'évasant ; c'est le lendemain d'un pèlerinage. Le vingt sept, à Mentol, j'ai l'impression de plonger dans la lumière.

En septembre 87, en trois journées. Les dix, vingt six et vingt sept.

Les vingt six et vingt sept et même le dix, même forme, en "V" en s'évasant, chacun des rayons irradiant sa lumière.

Les vingt six et vingt sept, il m'est venu à l'esprit qu'il me faudrait changer les casseroles au refuge. En fait, ce pourrait être déjà l'invite de l'Esprit-Saint à la manifestation du trente juillet puisque, justement, je ramassais un restant de purée.

Je le fais donc ; j'achète des casseroles en inox mais, que ce soit très clair, les lumières ne partaient pas des fonds de casseroles.

En octobre 87, en deux journées. Les premier et seize. Le premier, à Mentol ; le seize au refuge, cinq à six fois dans la cuisine et un peu plus tard, même chose dans la salle à manger. Là, je ne ramassais pas les fonds de casseroles...

En novembre 87, en six journées.

En décembre 87 en deux journées.

Là-haut, en octobre, nous vivons quelque chose de chouette. Paule est arrivée avec une amie. Nous avons fait une randonnée, un "Brec".

Nous avons aussi cueilli des champignons. Qu'est-ce que nous avons dégusté comme "Pieds-Bleus" ! Dommage que tardent les châtaignes !

L'année précédente, Paule était déjà venue. La "pauvre", je la vois arriver toute menue, toute frêle, un important problème dentaire ne lui faisait avaler que des bouillies.

J'ai rudement changé d'avis. Paule est quelqu'un de costaud qui fait aussi bien des travaux de ferme que des travaux ménagers. Avec elle, on peut en élever des tas de bois, la scie ne lui fait pas peur. Pour les déblaiements, c'est idem !...

Paule, France, Marianne vidant une ancienne pièce délabrée qui doit devenir un dortoir tout beau et tout neuf !... Alors là... je les entends encore rire.

Vers la fin novembre, l'abbé me fait monter au refuge. Curieux... c'est le week-end et des jeunes de l'équipe assurent l'accueil.

J'ai vite compris... "Mon bébé" est vendu. Il a six mois et l'acheteur arrive.

Si vous saviez les mots doux que je lui glisse à son oreille ! Si vous saviez comme j'ai eu le coeur gros !...

- Tu ne montes pas dans le van, tu ne montes pas. Ici, sur le plateau, tu es bien, tu me fais la fête quand j'arrive. Tu sais bien comme l'on s'aime tous les deux...

Il m'écoutait, il ne voulait pas monter ; non... il ne le voulait pas !

Les autres ont été les plus forts mais il leur a fallu deux bonnes heures.

J'ai appris qu'une fillette l'attendait, qu'elle le soignerait bien et on m'a donné l'autorisation d'aller le voir.

Peut-être le ferai-je... un jour.

Nous sommes le premier décembre, une envie folle me prend de grimper au "Berceau" par la "Sud" bien sûr ! pas par le "Pic de Nouméa".

Je laisse la voiture à Castel comme de coutume et m'engage sur le chemin qui conduit au sentier. Tout bas, je prie :

- Jean, tu m'aides...

Je sais qu'il ne m'abandonnera pas et je n'ai donc rien à craindre.

Quelqu'un est là, un homme prend de l'eau à la source. Voici qu'il me rattrape.

- Monsieur, passez devant, vous marchez plus vite que moi.

- Oh ! ce n'est pas certain.

En fait, je mets mes pas dans ces pas et, tranquille, nous arrivons au "Berceau".

Il est onze heures et comme la conversation avait commencé à s'engager, il me dit :

- Je vais au "Pic de Nouméa", c'est celui que l'on voit, là, tout près ?

- Non, Monsieur, il est plus difficile à atteindre et je ne pense pas que vous y arriviez sans guide, c'est là qu'il m'est arrivé une aventure... ou mésaventure... pour certains.

- C'est la première fois que je viens ici, je suis Vosgien et, à la retraite, j'ai l'intention de diriger un groupe de randonneurs.

- Aimeriez-vous faire le mont "Grammont" ?

Il regarde sa carte :

- Oui, mais...

- Je peux vous y conduire.

- Alors, prenons vite notre repas.

C'est comme ça que, non seulement Jean m'envoie un compagnon mais en plus, je suis promue "guide".

Nous avançons, la sente est bonne mais à un quart d'heure du sentier qui grimpe à la croix, un brouillard se lève.

- On ne pourra pas y monter...

- Non !

Le quart d'heure passé, le mont se dégage.

- On peut y aller ?

- Oui !

Nous voici au sommet. Il se régale, et moi aussi. Le ciel s'est teinté de rose, de mauve, de gris ; c'est une pure merveille. Il ne se lasse pas de contempler et de mettre tout ça dans son appareil.

- Que c'est beau ! Que c'est beau !

- Il faut descendre ; l'autre versant est enneigé. Ensuite, sur le chemin du retour, si la nuit nous surprend, ce n'est pas un problème, je connais suffisamment le coin.

La descente n'est pas facile. Il faut chercher les balises et elles ne sont pas toutes visibles. Ce monsieur est costaud, maintenant c'est lui qui dirige, c'est lui qui me fait mettre le pied au bon endroit car la descente est raide.

- Je vous prends en photo...

Et voilà ! moi aussi je suis dans la boite !

Nous sommes sauvés, nous devisons ; il me dévoile un morceau de sa vie.

- Je suis resté veuf avec des enfants petits. J'ai eu du mal à les élever mais ils sont gentils, alors, ce matin, j'ai voué ma journée à Dieu ou au diable...

- Moi, Monsieur, je l'ai vouée à Dieu.

Voici que moi aussi, je lui dévoile un morceau de la mienne :

- J'ai demandé à Jean de m'aider et il vous a envoyé.

Il est nuit quand nous arrivons à la voiture.

- Je vous laisse, je suis à pied.

- Bien sûr que non ! le macadam n'est jamais marrant pour un randonneur.

Après un petit remontant dans un bar, la voiture nous conduit.

- Nous avons passé la journée ensemble et je ne connais pas votre nom ! En plus, c'est vous qui aviez raison, Dieu nous a aidés.

Sachez que six mois plus tard, je recevrai la photo prise en descendant dans la neige. Il s'est souvenu de mon nom et le facteur a fait le reste.

Je ne sais pas si vous aimez ou non les changements d'heure !... Moi, pas. Je n'en vois pas l'intérêt. On dit que c'est un intérêt "économique" mais croyez-vous que l'on ne perde pas d'un côté, ce que l'on rattrape de l'autre !...

Est-ce que les animaux s'occupent de nos manies !

Est-ce que les plantes poussent plus... ou... moins vite !

Est-ce que les tous petits enfants ont l'intention de changer l'heure de leurs repas ou de leurs sommeils !

Est-ce que... Est-ce que...

Bref ! en novembre, je me suis amusée à écrire "La Pendule à l'heure" et j'en ai envoyé cinq exemplaires à la Chambre des Députés. J'espère bien que quelques uns de ces messieurs auront souri !...

Début 1988, je reprends l'accueil au refuge. J'y serai donc l'hiver sauf pendant des congés de membres de l'équipe, sauf les jours de cours, sauf imprévus.

On s'est organisé, le chauffage est plus fonctionnel, j'ai une petite chambre plus sympa au rez-de-chaussée et le refuge s'est agrandi.

Les jeunes ont bien travaillé pendant l'été. C'est curieux mais je n'ai jamais eu peur ; ce doit être dans ma nature et j'ai confiance, tellement confiance en Notre Seigneur Jésus Christ ! Quand j'ai personne à qui causer, je devise avec Lui. Je sais qu'Il me répond, si ce n'est pas avec la voix, c'est par l'Esprit.

Il y a une route à Mentol qui est très belle ; oh non ! pas le macadam... mais ses abords ; c'est une pure merveille tellement tout est en fleurs ; elle rejoint le village de Castel.

Cette route je l'ai faite à pied, tranquillement, seule, en la savourant. Je l'ai décrite ce vingt et un janvier et je termine ainsi :

"(...)

C'est un plaisir des yeux de prendre cette route,

Pour la détailler mieux il faut, coûte que coûte,

Ne pas être à cent lieues du bonheur... qui se goûte."

Le dix huit février, avec Jack et Luce, nous décidons d'une randonnée. Facile, on l'a déjà faite. Vers neuf heures, on prend un car qui nous amène loin derrière Mentol, au départ d'une piste.

Une partie du retour se fait en forêt mais ce matin-là celle-ci n'a plus le même visage.

Les chemins forestiers ont sans doute leur utilité mais c'est la plaie des randonneurs. Ils nous coupent les pistes et on ne rebalise pas ou du moins pas toujours.

Nous sommes trois à ouvrir grands les yeux et le chemin ne fait que des détours et des contours. Nous avons conscience que nous doublons notre parcours et notre fatigue aussi. Par ici... non, par là... des semblants de piste ne nous amènent pas loin !

Il est près de quatorze heures et le pique-nique est encore dans les sacs. Il est temps de se rassasier et de faire le point.

- S'il faut passer la nuit auprès de ce ravin, deux se blottiront dans ma couverture de survie, le troisième fera le guet et nous nous relayerons...

Qu'avais-je dit ! Jack en devient tout blanc.

- Il n'en est pas question ! Je vais jeter un coup d'oeil au-dessus...

Il revient tout guilleret et fini son sandwich.

- Si on se faufilait un peu plus sur le haut... ça doit passer, je crois !

Oui, ça passe, c'est bien la bonne voie, celle qui conduit au "Roulabre". Nous n'avons plus qu'à suivre la sente connue et... reconnue.

Et si je vous parlais de Marie-Jeanne !...

Marie-Jeanne est une "Manouche". Elle vivait en roulotte avec plus ou moins des parents puis ses enfants. Je la rencontrais devant le Sacré-Coeur le dimanche matin et j'avais pris l'habitude de lui laisser une pièce et j'avais pris également l'habitude de l'embrasser.

Il est vrai que j'embrassais aussi Roger, un "sans domicile fixe" mais je vous parlerai tout à l'heure des "S.D.F.".

Pour l'instant il est question de Marie-Jeanne. C'est curieux comme nous nous sommes prises d'affection l'une pour l'autre !... Donc, c'est par affection que je l'embrassais. Sa petite Marie-Claire était avec elle puis Etienne est né, puis une deuxième petite fille qui, il me semble, s'appelle Yasmina.

Elle me racontait des bribes de sa vie et moi, un peu de la mienne.

Pour Noël, elle avait son cadeau et également quelques gâteries pour les enfants.

Marie-Claire avait commencé l'école et paraissait assez douée.

Si par hasard Marie-Jeanne ne se trouvait pas au rendez-vous du dimanche, sa mère, ses soeurs la remplaçaient et au lieu du :

- S'il vous plaît Madame, donnez-nous quelque chose...

C'était :

- S'il vous plaît Madame...

Et vlan ! me reconnaissant, elles s'arrêtaient net et refermaient leurs mains.

C'était à en pleurer... tellement que c'était chouette ! Je ne les vexais pas et donc je ne leur donnais rien, si... seulement un sourire.

Elles savaient, elles comprenaient notre amitié, cette amitié simple née au bord d'un trottoir devant une église.

Un "premier mai", dans une avenue, une petite fille s'approche :

- Madame, achetez-moi mon bouquet !

Mais la mère arrive, Etienne dans les bras :

- Non, à la dame, tu le lui donnes.

J'ai simplement remercié et Marie-Claire a compris la leçon.

Elle est partie quelques temps vivre dans le sud-ouest avec ses enfants ; c'était le pays de son "homme"... comme elle m'a dit.

Elle était dans une belle villa et l'astiquant trop bien elle a glissé et s'est cassée une jambe. Elle a dû revenir vivre près de sa mère et ses soeurs, elle qui aspirait tant à une vie un peu... bourgeoise... dirons-nous ! n'avait pas eu de chance.

Sans doute la reverrai-je !... En attendant c'est du bonheur que je lui souhaite.

Le vingt cinq février, me trouvant au refuge, j'allais faire mon tour habituel avant le repos de la nuit dans la pente empierrée où poussait si bien le buis. Ce soir-là je contemplais la nuit, tapie auprès d'un buis et ce soir-là je n'ai pas pu m'empêcher d'écrire "Contemplation".

Les étoiles étaient à leur place et les petites lumières dans la vallée également. Quel calme et quelle beauté !...

Ces premiers mois de 88, "mes lumières" s'espaçaient.

En janvier, je les ai eues en une journée.

En février, également en une journée mais qui insistaient sur ma main droite. Est-ce à cause de mon arthrite ? Est-ce à cause... Est-ce à cause... De toutes façons, l'Esprit-Saint veut me dire quelque chose ou me soulager de quelque chose... cela était, pour moi, devenu évident.

En mars, également en une journée. Cette fois, je suis soulagée d'un tourment.

En avril, rien.

En mai, en trois journées ; seulement je dois vous expliquer ou plutôt vous donner des détails pour ce jour du quatre mai.

Paule est revenue avec son amie. Cette dernière n'est pas en forme et Paule n'a pas réussi à la faire soigner.

Elle ne veut pas faire de balades avec nous, elle est tendue.

Bref ! ce soir-là, au-dehors brouillard et pluie sont au rendez-vous et une bonne crise de foie aussi. Donc Paule et son amie dînent tranquillement et moi je les regarde, assise près de la cheminée.

- Tiens... un éclair, il y a de l'orage !

- Mais non, il n'y a pas d'orage.

- Si, un rayon long au moins de deux mètres a traversé le réfectoire environ à cinquante centimètres au-dessus du sol... Il s'est même arrêté, peut-être une ou deux secondes.

- Tu sais bien que ce n'est pas l'orage !

Je réalise qu'effectivement il n'y a pas d'orage et que c'est "ma lumière" à moi.

Oh ! mon Dieu que c'est bon !...

Irène a dû être ré-hospitalisée. Pour moi, c'est un casse-tête car je ne peux pas être là-haut et aller lui rendre visite souvent.

Bref ! ce dimanche vingt neuf mai, de passage chez moi, je lui téléphone et je la sens beaucoup mieux. Est-ce pour cela que j'ai eu vers douze heures quatre-cinq flashs rapides ?

Elle n'y restera pas longtemps parce qu'elle ne le veut pas et je la ramène à Mentol. Seigneur ! je Te la confie ; depuis, elle ne retournera plus en clinique.

Le dix huit, j'écoute l'émission de Jean-Marie Cavada, émission télévisée "La Marche du Siècle". Jacques Delors est interviewé et dit entr'autres qu'il faudrait réduire la production de lait.

Non de non ! cela n'est pas croyable !... Tant d'enfants manquent de lait dans le monde...

Bien sûr ! je réfléchis et le vingt six je lui écris pour lui faire part de mes réflexions. Entr'autres :

- Nous sommes très capables, au besoin, de créer des ponts aériens.

- Nous sommes très capables de créer des courses automobiles.

- Nous sommes très capables aussi de livrer... par des biais... des armes apportant le désarroi et la mort...

- Et des enfants meurent... par manque de lait.

Je lui suggère également de lire le livre de G. Defois (Desclée) : "Les chrétiens dans la Société". Au moins les pages 226 et 227 et la suite, qui traitent de "La conception Evangélique de l'AVOIR".

Je vous avoue que je me sens forte grâce aux cours de théologie.

C'est Monsieur Jacquot, conseiller au Cabinet du Président de la commission des Communautés Européennes à Bruxelles qui me répond.

Cette réponse est en conformité avec ma pensée mais il me souligne qu'acheminer du lait est très difficile. La question est complexe... (remarquez que je m'en doutais). Il termine ainsi la lettre :

> "Nous devons cependant rechercher sans relâche des solutions adéquates. Jamais des nations libres et démocratiques comme les nations européennes ne pourront s'accommoder ni du gaspillage, ni de la misère des peuples, à l'intérieur ou à l'extérieur. Tel était, je crois, le sens de votre appel. Soyez sûr qu'il a été entendu."

Et les salutations d'usage.

Six ans ont passé et, enfin, ça bouge !...

Un midi du joli mois de mai, l'abbé arrive avec un jeune homme, pas jeune... jeune... non, vingt sept, vingt huit ans mais peu importe !

Il parait gentil et se régale des haricots verts en boite que je lui cuisine. Je ferais bien de mettre "régale" entre parenthèses !... Voilà c'est fait car est-ce que l'on peut se "régaler" de cela et d'un beef du congel !...

Ce garçon est donc tout simplement correct. En "aparté", l'abbé me prévient qu'il a des problèmes, qu'il faudra l'écouter (comme si je n'en avais pas l'habitude !), et le faire travailler.

Il fait donc connaissance avec les animaux, le travail ménager, la cuisine, l'accueil.

Au début, tout se passe bien ; je le laisse aller et venir à son aise sur ce plateau aride et si beau. Il commence à me raconter sa vie. Vous savez, avec moi, ça... ça marche ! J'avale tout sans aucune restriction.

- Pas très heureux chez lui ; il aurait rencontré un petit prince et son précepteur. Celui-ci le trouvant intéressant l'aurait fait élever avec ce petit prince. Jusqu'ici tout va bien mais le précepteur étant décédé, Jean-Jacques se retrouve avec sa famille et, bien sûr, ne s'y plaît pas. Alors... alors... rien ne va plus.

L’abbé ne paraît pas très convaincu de cette histoire et peu à peu, moi aussi. Je m’aperçois qu’il fabule. L’ennui c’est que voici l’été et des gens qui viennent chez nous passer quelques jours, disent :

- Jean-Jacques est... comme ça !...

Ce "comme ça" avec force geste veut tout dire...

Il m’est arrivé de mettre Manu en garde :

- Méfie-toi ! Ne gobe pas tout...

Le soir où Jean-Jacques décide d’apprendre à Jean-Pierre la recette d’un de ses plats, il me prévient qu’il en aura pour peu de temps.

Rien de mal à cela direz-vous ! Non, je suis d’accord, mais voilà, le "peu de temps" a duré une bonne partie de la nuit et, le lendemain, quand je pénètre dans la cuisine, c’est... c’est... j’ai presque envie de dire : l’horreur !

Pas un coin qui ne soit occupé par un ustensile sale, pas un coin qui ne soit tout simplement propre... même sur le sol on ne sait trop où mettre les pieds ! Là, j’exagère un peu...

- Jean-Jacques... la vaisselle, c’est pour quand ? Les copains voudraient déjeuner...

- Oui, oui... je vais la faire.

- Encore heureux ! mais à quelle heure vous êtes-vous couchés ?

- Oh ! à deux ou trois heures du matin...

Si l’abbé apprend ça, c’est moi qui vais me faire engueuler !

Je m’aperçois que déjà Ginette a déjeuné. Je m’excuse du désordre ; heureusement, cela ne l’a pas troublée, elle a été capable de "survoler" ces désagréments. Ouf ! mais il ne m’y reprendra plus !

En juin, les lumières apparaissent en trois journées.

Le seize juin, Paule est revenue seule et cette journée-là, je les ai beaucoup, c’est-à-dire très souvent.

En plus de nous trois, il y a Marianne, son copain Vincent et aussi France.

Evidemment, personne n’a rien vu.

Fin juin, j’emmène Paule à Mentol, elle a un problème de santé et pourra consulter un médecin. C’était bon ces deux, trois jours dans mon "home" ; cela fait connaître à Paule la position de mon "Grand Bleu" because : lumières.

Le dix neuf juin après-midi, j’avais été chercher Michel. Michel est un "sans domicile fixe" et il veut bien nous faire un abri extérieur valable car nous y mettrons des W-C. chimiques.

Cela permettra aux gens venant en pèlerinage de moins fréquenter les bois environnants.

A vrai dire, ce n’est pas l’idéal ; les jeunes continuent d’aller où ils peuvent et bien des plus âgés aussi.

Pour ma part, j’ai un petit faible pour la pente rocailleuse, d’ailleurs c’est là que le buis peut servir d’abri. Vous savez... ou vous ne le savez pas... pour les vider ces W-C. chimiques et les rendre à nouveau utilisables, c’est toute une organisation si l’on ne veut pas s’en mettre plein les mains et... plein les pieds !

J’avais déjà évité le "coin" rudimentaire où l’on met les pieds sur des planches car j’avais failli glisser... Vous comprenez donc ce qui aurait pu se produire !...

En juillet, pas de lumières, camp de jeunes.

En août, lumières en six journées. Le huit août j’ai l’impression qu’elles sont très souvent sur ma main droite, cette main qui me fait mal. Donc, je Lui fais confiance.

En septembre, en deux journées.

C’est l’automne et pour en revenir à Jean-Jacques, c’est vrai qu’il est "difficile" ! Ou bien il travaille comme un forcené (montagnes de bois coupé..., écurie et abri des chèvres nettoyés de fond en comble...) ou bien il ne fait rien... mais rien du tout... Je ne sais plus comment l’aborder.

- Jean-Jacques, tu t’occupes des chevaux ?

- Hum !...

Ce "Hum" prononcez-le bouche fermée, vous verrez qu’il n’a pas le même son...

Souvent, j’avais bien plus vite fait de faire la tournée des animaux, au moins j’étais sûre de moi.

Quand il disait avoir mal à la tête, il essayait de se faire chouchouter. Je dis... essayait car avec lui je ne savais jamais si c’était faux ou si c’était vrai. Cela devait être vrai, ce garçon étant très mal dans sa peau... Malgré tout, si quelqu’un d’autre arrivait, il était subitement guéri.

Je lui ai laissé ma voiture pour descendre au village, j’ai dû y renoncer, il était trop farfelu !...

Dans le salon, nous avions un canapé ; il y est resté vautré trois jours de suite, enveloppé dans une couverture genre édredon. A peine si l’on voyait ses yeux. Je me souviens avoir reçu un agent du téléphone ; il l’a aperçu et... comme pris au piège... vite il a refermé les yeux.

- Qui est-ce ?

- Un jeune de passage.

- Qu’a-t-il ?

- Il est malade mais rien de sérieux.

Il est parti quelquefois chez Jean-Pierre. Jean-Pierre est sculpteur et habite de l’autre côté de la vallée.

C’est quelqu’un de "bien", non seulement par le "nom" mais pour son intéressement aux autres.

A vrai dire, nous nous comprenions et quand il passait, je m’efforçais de lui offrir un repas "hors du commun"... du refuge.

Donc, quand Jean-Jacques partait chez lui, ce qui devait faire "maxi" trois heures de marche, il y avait bien, avant, trois heures de préparation :

- Un peu de crème pour ci...

- Un peu de crème pour ça...

- Un pansement taille un...

- Un pansement taille deux...

Il ne revenait que le lendemain ou au bout de quelques jours car Jean-Pierre lui faisait faire quelques menus travaux (classement, clichés ou autres).

C’était tellement chouette de sa part et moi, cela me soulageait !

Chris, déjà la trentaine, s’étant trouvée quelques temps au chômage, a bien voulu prendre un mi-temps au refuge.

Donc, d’octobre à fin décembre 88, il me semble, j’ai pu rester à mi-temps au "Grand Bleu" ce qui m’a permis plus de balades en montagne, des randos... quoi !

Je m’étais organisée. J’avais trois sacs ou, si vous préférez, trois cabas ou encore, si vous aimez mieux, trois paniers.

Ceci dit, j’en préparais un pour le refuge, un pour la montagne et, si semaine des cours, un pour le cours "Théo" et (ou) "Bible".

Du cours de "Théo" je rentrais donc chez moi vers minuit du moins pour les premiers temps mais pour le cours de "Bible", je couchais sur place, il n’était pas dans la même grande ville.

Depuis février, j'avais terminé mon quatrième recueil "Le Seuil" en écrivant "L'Infini des Temps" :

"(...)

Un jour naîtra la première aube

D'un émerveillement

Pour l'Infini des Temps"

Mais... nous verrons plus tard.

Olivier est né le 5 septembre 1988, fils de Nicole et Gérald.

Marjolaine est née le 19 octobre 1988, fille d'Isabelle et Gérard.

Un jour, sur le plateau, avec Marianne et une de ses copines, nous avons voulu faire du cheval. Facile... on les avait sous la main.

Des passagers ou des pèlerins sont là et ironisent :

- Comment, sur ce plateau ! avec ces cailloux... ce n'est pas possible, moi qui sait monter, je ne m'y aventurerai pas. D'ailleurs, ici, que font-ils !...

Mes oreilles enregistrent ; Marianne est de retour.

- Tu me la laisses, je monte.

- Fais gaffe ! elle est nerveuse...

- Ne t'inquiète pas.

Les ironies reprennent mais ces personnes sont, malgré tout, surprises... vu mes cheveux blancs.

Nous voici... au pas... au trot... et... ce n'est même pas au galop, la jument s'emballe.

Instinctivement je serre et tiens bon. Marianne me crie :

- Serre... serre...

C'est donc bien ce qu'il me fallait faire, je me colle à la crinière, nous sommes droites, nez au vent.

- Doux... doux... ma belle, doux...

Elle se calme ; ouf !

- Ma belle, tu ne m'auras pas !

Nous repartons au pas, tranquillement et faisons le tour du sanctuaire.

- Ô !... Ô... Ô...

Elle s'arrête et j'avoue humblement que ce tour inédit de cheval... me suffit.

J'avoue aussi que je suis un peu fière. J'ai aussi l'impression que Marianne me sentait capable de surmonter cette folie ! Heureusement que je ne l'ai pas déçue...

Marianne, cette fille très chère à mon coeur, la plus jeune de l'équipe avec qui j'ai le plus d'affinités...

Un jour de pèlerinage, elle avait fait comme moi, elle s'était excusée pour une autre. Oui, une de l'équipe, cependant pas toute jeune, avait dû avoir un "grain de folie". Pourquoi ? Oh ! sans doute à cause de l'abbé.

Anne avait réussi à s'en défaire mais France avait pris la relève.

Quand nous étions ensemble, il ne se passait pas une heure sans que l'on entende :

- Le Saint Père a fait ci ! Le Saint Père a fait ça ! Voici le Saint Père qui arrive...

Je crois bien qu'un jour Jacou a compté le mot "Saint Père" une trentaine de fois en une heure. Cela fait un peu beaucoup.

Bref ! la Messe est chantée par une chorale venue de l'extérieur. J'avais reçu l'ordre de m'occuper de ces dames, enfin d'être à leur disposition car elles devaient passer une tenue spéciale, donc se changer dans un de nos dortoirs. Comme à l'ordinaire, pendant l'office, je suis de service dans le cloître ce qui ne m'empêche pas de le suivre. Pendant la quête, je m'aperçois que France est toute "fofolle", ceci je le dis avec indulgence mais elle me fait un peu honte.

C'est le "Ite Missa est" et, à la sortie, ces dames manifestent leur mécontentement. Je m'efforce de les calmer, je m'efforce de leur dire qu'elles ont été formidables, j'essaye de trouver des parades avant que les dernières ne reprennent le car qui les a amenées, quand j'entends une petite voix :

- Je m'excuse... je m'excuse... je m'excuse...

Ces dames sont surprises :

- Mais vous, vous ne vous êtes pas moquée !...

- Non, mais je m'excuse pour ma compagne.

Toutes sont interloquées et elles reprennent le sourire. La démarche de Marianne les a apaisées. C'est cela la Paix de Jésus-Christ. C'est cela l'absolution.

Comme ces personnes déjeunaient au village, dans l'après-midi Nicou y a pointé son nez. Aucune réflexion ; c'était effacé.

Pour en revenir à mon "tour de jument", les personnes qui ironisaient sont venues me parler :

- Mais que faites-vous ici ?

Je leur explique donc notre but.

- Vous n'avez pas eu peur ?

- Non, parce que ce que je fais c'est pour Jésus-Christ, par amour pour les autres.

Ils entrent au refuge, se désaltèrent; achètent quelques souvenirs et repartent le coeur sûrement transformé.

Voilà ! comme quoi, même une jument... aussi bourrique soit elle, est un "appât" d'apostolat...

Une autre fois, étant seule, entrent trois dames bon chic, bon genre.

- Oh ! le joli chapeau...

Effectivement, l'une d'elle, en costume : pantalon et veste noire, portait un très beau chapeau de feutre vert. Elle sourit et je les laisse contempler nos objets de vente. Il faut dire qu'il y en avait de très beaux.

La conversation s'engage :

- Vous n'êtes pas de la région ?

- Non.

- Moi non plus.

- Que faites-vous ici ?

En quelques phrases je leur explique mon temps de retraite passé sur ce plateau puis :

- Je travaillais dans une grande entreprise.

- Mon beau-frère aussi !

- Il s'appelle comment ?

- Auguste "M".

- Ça alors, je suis rentrée en 1942 à son service.

Nous nous dévisageons, surprises, nous voici quarante six ans en arrière, au temps où mon patron arrivait en vélo, au temps où il se fiançait, au temps où nous lui avions trouvé un joli

surnom... joli... joli... vite dit mais, quand on a vingt ans, que son patron n'a sans doute pas dix ans de plus que vous, on peut se permettre, en douce, quelques familiarités !

Sa belle-soeur en faisait autant et nous rions de très bon coeur.

- Dire que je voudrais lui envoyer mes "bouquins" mais je n'ai pas son adresse !...

- La voici.

Pas chouette ça ! Toutes deux nous allons dans le cloître car ses dames veulent y faire quelques achats. Quand nous ressortons, les maris sont là, l'appareil photo à la main et me voici dans les "boîtes".

Comme je vis là, à tous les vents, le jean's plus ou moins propre, le pull épais plus ou moins sale, mes cheveux blancs en bataille, un gros trousseau de clés à la main, je me demande comment je ressortirai des "boîtes"...

- Vous avez connu Bernard L.G. ?

- Bien sûr !

- Et Lucien C. ?

- Mais bien sûr !

- Et encore Henri D. ?

- Aussi.

- Ils verront votre photo !...

J'ai envie d'ajouter qu'ils verront tout ce que C.R. peut faire à la retraite mais la belle-soeur a une parole qui me fait plaisir :

- Vous allez être Diaconesse ?

- J'aimerais bien !

Je crois que Jésus m'a mise de côté pour autre chose et je ne crois pas être en-dehors de Sa Volonté en... écrivant.

En octobre, les lumières apparaissent en deux journées.

En novembre, lumières en trois journées.

Je remarque que le deux novembre et le vingt neuf novembre, je les ai également en ramassant des fonds de plats.

Le deux novembre, il s'agit d'une casserole de purée, de la même façon que le 30 juillet 1987. Coïncidence ou pas ?... Je ne le sais.

Le vingt neuf novembre, c'était le fond d'un plat à gratin.

En décembre, les lumières apparaissent en une journée, une dizaine de fois, en goûtant une purée de pommes de terre douces.

Cette fois je suis à Mentol, les autres fois c'était au refuge.

M'indique-t-Il quelque chose ? Que dois-je découvrir ? Je ne le sais mais je préviens l'abbé que mon "Grand Bleu" est mis en vente.

Un jour je lui avais dit à lui et à toute l'équipe :

- Si l'on veut se mettre chez nous, je suis prête à vendre mon appartement, comme je l'ai déjà proposé.

Réponse de l'abbé :

- Nous y serons sans doute obligés...

Dès début 89, l'abbé engage Alex. Cette jeune fille de dix huit ans environ est d'Afrique noire mais française. Elle doit aider au ménage, à la cuisine, à l'accueil et, bien sûr, aux tâches que peut accomplir une jeune de cet âge.

Au début, tout se passe bien mais peu à peu Jean-Jacques a de l'emprise sur elle, surtout qu'il commence à se faire passer pour le directeur. Il est même arrivé que l'on demande Monsieur le Directeur Jean-Jacques au téléphone pour retenir un passage éventuel de randos, de jeunes, de pèlerins.

Je me fâchais presque pour faire comprendre que c'était moi la responsable.

Il m'a fallu en avertir l'abbé.

Ce jour où je reviens de la réserve avec deux gamelles d'aliments pour nos deux chiens, je passe voir si Alex a bien donné son foin au bouc.

Oui, nous avions un bouc, nain, comme les chèvres. Très jeune, j'en étais maître mais peu à peu il a voulu montrer qu'il était un mâle.

Je ne sais pas si vous avez déjà eu à faire à un bouc ! mais je peux vous dire que c'est un drôle d'animal. Bien sûr qu'il veut jouer... mais, pour lui, "jouer" c'est vous foncer dessus, cornes en avant et tête baissée.

Comme l'on n'osait plus rendre visite aux chèvres, on l'a attaché au-dehors, au pied d'un arbre. Evidemment Alex a eu peur et elle n'a pas posé le foin assez près de l'arbre, alors, le bouc, avec ses cornes, a eu vite fait de rejeter sa pâture en-dehors de son "cercle".

Je n'ai donc plus qu'à rejeter le foin vers lui avec un pied. Plus rapide que moi, il me renverse et je me retrouve à l'horizontal, la tête cognant sur des pierres, les gamelles des chiens je ne sais trop où ! Le bouc est sur moi et je me défends comme je le peux. Je me demande encore maintenant, comment j'ai fait pour m'en sortir !...

Une fois dégagée, je ramasse mes gamelles, refais le plein et rentre... les larmes aux yeux.

- Que t'arrive-t-il ?

- Je ne le sais pas !... Je ne le sais plus !... Mais c'est le bouc...

J'étais complètement... "sonnée".

Alex me dit :

- Va te reposer une heure, tu verras, ça reviendra... Je vais m'occuper des chiens.

Effectivement, j'ai dormi d'un sommeil de plomb drôlement réparateur puisque toute la scène est à nouveau dans ma tête.

Ils sont tous deux en train de dîner.

- Ça va mieux ?

- Oui, maintenant, je me souviens.

Tout jeune, toute l'équipe se trouvant sur le plateau, sa corde me glisse entre les doigts et le voilà dans les broussailles. Prestement, je me faufile et le rattrape. J'entends Jacou dire :

- Il n'y a que Claude qui puisse se traîner comme ça !...

(les broussailles... ça me connaît).

A propos des chiens, comment sommes-nous arrivés à en avoir trois !...

Le premier, un bon gros chien blanc des Pyrénées n'était pas toujours là-haut. Marie-No s'était prise d'affection pour lui et son père l'avait adopté car... pourquoi un chien de garde quand on fait l'accueil de pèlerins, de gens qui passent...

Le jour où un chevrier est venu me proposer un bébé chien, je lui ai répondu que j'en parlerai au Directeur.

Après deux jours passés en bas, voilà que Nicou me met, un dimanche soir, une petite touffe de poils dans les mains.

- Tiens, c'est "Princesse".

Comme elle est belle ! Comment ne pas s'y attacher ! Je l'avais toujours entre les jambes, où que j'aille... et vraiment elle ne risquait pas de repousser les gens, ce serait plutôt le contraire !... Mais ça grandit un chien ! Elle, pas trop... heureusement !

Quant à l'autre, je ne sais plus d'où il sortait ; je savais seulement qu'il avait été battu et qu'il voulait beaucoup d'affection. Celui-là il faudra le dresser pour ramener les chevaux et la "Bichette" dans leur enclos à éléphants !

Une autre fois, prenant la relève de France, elle ne part pas de suite et me dit de préparer un coulis de tomates, celles-ci données pas les villageois. Deux heures passent, le coulis est en bocal et j'entends France dire à l'Abbé qui vient d'arriver :

- J'ai fais le coulis de tomates.

J'en reste abasourdie et ne "relève" pas.

La petite route a été améliorée, élargie, et dorénavant les cars de touristes peuvent arriver au sanctuaire avant leur repas au village. Il est vrai que cela devient une sortie intéressante pour les personnes du troisième âge.

Les gens achetaient des souvenirs, des cartes postales et quelquefois s'offraient un café, les chauffeurs surtout. A ceux-ci nous l'offrions et Jean-Jacques aimait discuter avec eux. Les deux jeunes recevaient au refuge et moi au sanctuaire.

Il n'y avait quand même pas que le côté "intérêt", nous aurions manqué notre vocation ; c'est du moins ce que je ressentais.

Toujours quelqu'un à aider à monter les marches ! Toujours quelqu'un qui a besoin de se confier ! Toujours quelqu'un à qui l'on doit un sourire ! A qui l'on doit un geste d'adieu de la main ! Toujours... Toujours...

Quelquefois, je leur jouais des tours... Réciproquement, les mains s'agitaient dans le car. Quand je les avais perdus de vue, vite je filais derrière le refuge et les gens me retrouvaient après le premier tournant pour un dernier geste, un dernier sourire que je leur offrais avec tout mon coeur.

Alex, au fil des jours et surtout au contact de Jean-Jacques, n'en faisait qu'à sa tête c'est-à-dire pas grand chose.

Il faut que j'arrive à me faire obéir et... en douceur.

Ce matin-là, j'ai une idée ; comme tous les matins, je descends au village chercher le courrier et remplir les bidons d'eau potable. Je fais assez vite, même trop vite, vers dix heures trente, avant de les quitter j'avais dit :

- Alex, tu voudras bien faire la vaisselle, j'ai mis chauffer de l'eau.

- Très bien.

La vaisselle devait être assez importante, la veille nous avions eu du monde.

Pour laisser plus de temps, au retour, je traîne. Je vais voir les animaux et, toujours en retrait du refuge, je coupe des branches de bois mort, autant de plus d'augmentation de "stock" !...

Il n'est pas loin de midi quand je me décide à rentrer. Ils sont tous deux assis sur une table, la cigarette aux lèvres.

- Alex, la vaisselle est faite ?

- Non.

- J'avais mis chauffer l'eau...

- J'ai éteint.

Jean-Jacques s'avance :

- Et toi, tu en as mis du temps pour revenir du village !...

- Cela ne te regarde pas.

Et vlan ! je le gifle...

La première fois de ma vie que je donne une gifle et, en plus, à un garçon de près de trente ans. Je crois bien que ma main est partie... toute seule.

Il me prend à la gorge :

- Je peux t'étrangler...

- Tu en veux une autre !...

Alors il lâche, prend sa veste et... la porte.

C'est vrai qu'il aurait pu m'étrangler ; j'avais déjà un peu l'expérience de ces garçons-là. Ils sont extraordinairement forts quand les nerfs les dominent.

Alex a vite filé à la cuisine et notre repas se passe avec un... ouf ! de soulagement et, depuis, avec elle, tout marchait mieux.

Il est nuit et le soir nous finissons les restes du déjeuner quand s'ouvre la porte.

C'est Jean-Jacques ; il n'ose rien dire, il paraît tout penaud après cette première gifle de sa vie...

- Tu as faim ?

- Oui.

- Nous terminions les restes mais... mais... veux-tu que je te fasse cuire du riz ?

- Oui.

Je vous assure que j'ai eu du mal à sortir cette phrase mais en même temps, j'ai de la pitié et... je fais cuire du riz.

Il n'a sûrement pas déjeuné à midi car il dévore puis il se couche sans un mot.

J'ai mis l'abbé au courant de ce qui s'est passé. L'équipe s'en était rendu compte car un soir que Béa et Marie-No sont montées, elles ont ressenti une atmosphère très lourde, elles ont vu que j'étais... à bout.

Je les ai remerciées de leur visite, elles ont détendu l'atmosphère. Curieux, mais il filait quand une jeune le commandait ; une vieille... non, pourtant cela aurait dû être le contraire...

En janvier 1989, les lumières apparaissent en deux journées.

Le quatre janvier, je venais de Lui faire remarquer qu'Il exagérait car il y avait un mois que je ne l'avais pas vu.

Le vingt neuf janvier, en une fois, chez moi et, je suis en "joie".

Mon appartement est donc mis en vente et ce sont mes voisins qui me l'achètent, cependant je leur demande un délai de six mois car la "ferme accueil" n'est pas trouvée.

En fait, cela court depuis novembre 88 et la promesse de vente est signée le 10 mars 1989 puis l'acte de vente définitif le 9 mai 1989.

En février, lumières en deux journées.

Le quatorze février, chez moi, sept à huit fois dans la cuisine vers dix neuf heures. Je suis en "joie".

Après les problèmes dus à Jean-Jacques, cela fait du bien. Justement, je réfléchissais qu'en nous, deux forces pouvaient s'opposer.

Le dix huit février, plusieurs fois vers douze heures vingt.

Le vingt six mars vers douze heures, quatre rayons horizontaux et je suis en "joie".

Cela demande plus d'explications.

C'est la Semaine Sainte ; le mardi vingt deux mars, l'abbé me demande d'assister à la Messe Chrismale qui aura lieu l'après-midi puis, en soirée, réunion de l'équipe.

Dès le début de l'après-midi, je fais une toilette plus complète que d'ordinaire puis pense que la tête en aurait également grand besoin.

Pour faire plus vite, pour user moins d'eau, je la fais à l'eau froide et le séchage est des plus rapide aux quatre vents du plateau.

Fin prête, je suis à l'heure à la Messe de dix huit heures trente qui m'a d'ailleurs beaucoup intéressée. Ensuite, l'équipe se retrouve chez l'abbé où nous prenons une collation comme en pareil cas, ce qui est très sympathique.

Je suis de retour dans mon "Grand Bleu" le vingt trois vers une heure trente.

Je ressens un léger mal de tête et prends de l'aspirine. Le soir de ce vingt trois je suis en cours de "Bible" et dors sur place.

Le vingt quatre mars, de retour vers dix heures, je questionne ma dentiste. Elle me donne des antibiotiques car il me semble avoir un problème avec une dent de sagesse.

A quinze heures, j'assiste à l'Assemblée Générale de la copropriété. Cette nuit-là, je ne peux même pas m'assoupir. J'ai l'impression qu'un couteau me traverse la tête, c'est à hurler.

Le vingt cinq mars, Vendredi Saint. Vers neuf heures ma dentiste soigne ma dent, sans résultat... Je le lui signale.

- Votre dent n'est pas infectée, voyez votre médecin.

J'ai essayé de supporter, de faire Carême de cette façon-là surtout à cause de Jean-Jacques et je dis, le plus souvent en pleurant :

- Père, je Te l'offre pour la conversion des pécheurs.

Mais cinq minutes après :

- Père, ne m'abandonne pas, je n'en peux plus.

La nuit du vendredi au samedi, j'ai toujours aussi mal. J'ai l'impression de coups de poignard dans toute la tête, pourtant il me semble m'être assoupie quelques instants.

Le vingt six mars, Samedi Saint. A six heures trente, je téléphone à un médecin. Il vient vers huit heures, me voit en larmes et la tête... coincée. Il me propose une minerve ; je la refuse et il me dit que c'est une névrite. Il prescrit remèdes et piqûres anti-inflammatoires pour six jours.

- Vous allez passer de drôles de fêtes de Pâques !...

Dix minutes après arrive une infirmière, il l'a croisée dans mon immeuble.

Elle va me chercher mes remèdes et revient vers onze heures, onze heures trente. Entre temps je suis allée chez ma voisine lui demander de faire mes courses. La première piqûre est faite.

Il est douze heures. J'ai mes lumières en trois fois, légèrement en avant et au-dessus de moi. Elles se présentent en un rayon de soixante dix centimètres environ (c'est difficile d'évaluer). Je sens une chaleur qui me submerge en commençant par les pieds et la "joie" m'envahit. J'ai deux "lancées" dans la tête puis je vois un quatrième rayon.

C'est fini, je n'ai plus mal, plus mal du tout.

A douze heure trente, ma voisine m'apporte mes courses. Elle en est toute surprise encore que... cette personne a toujours cru et accepté ce qui m'arrivait.

Cette nuit-là, je dors comme un enfant dans les bras de "Son Père".

Le vingt sept mars, dimanche de Pâques.

A neuf heures trente vient l'infirmière. Elle est abasourdie. On décide de faire quand même la deuxième piqûre et... de tout arrêter.

- Mettez cela de côté, on va voir !...

La vérité c'est que... c'est toujours de côté.

Elle me précise que la veille la piqûre a été faite à onze heures vingt donc, c'est bien grâce aux lumières que j'ai été guérie car, même si une seule piqûre avait suffi, elle n'aurait pas été aussi rapide.

J'assiste ce dimanche de Pâques à la Messe de onze heures au Sacré-Coeur. Après avoir communié, je dis à Jésus :

- Seigneur, ça c'est bien de Toi !

Le vingt neuf mars, je reçois une carte du beau-frère de la Dame au chapeau vert. Il me remercie des recueils ; cela me fait plaisir, il les a donc lus.

En avril, j'ai mes lumières en deux journées.

En mai, en une journée.

Un de ces derniers jours d'hiver où le brouillard était omniprésent et m'empêchait même d'apercevoir qui arrivait sur le plateau... voici que je n'arrive pas à changer la bouteille de butane, les jeunes serrent trop et je ne peux plus desserrer...

Bref ! il est dix sept heures, je vais chanter les Psaumes dans le sanctuaire et... qui vivra verra !

Devant moi, dans le brouillard, deux jeunes surgissent.

- Messieurs, pourriez-vous me changer ma bouteille de butane, s'il vous plaît ?

Réponse de l'un d'eux :

- Je travaille là-dedans et je fais ça une bonne partie de la journée.

Ne me dites pas que ce n'est pas Le Seigneur qui me l'a envoyé !...

Il lui faut une ou deux secondes et je prépare une boisson chaude.

Ils restent presque deux heures à bavarder et, celui qui a pu me rendre service, m'a dit qu'il recevait des lumières. Que c'est bon de discuter avec lui ! Il a cette phrase :

- C'est l'AMOUR qui fait ça...

Alors son copain reste muet, il ne peut pas nous suivre sur ce plan-là.

Cette histoire de butane me remet en mémoire un jour où Jean est arrivé. Là aussi, Le Seigneur me l'envoyait ; la veille j'avais dû dormir dans le froid.

Ces toutes dernières années, je m'étais beaucoup rapprochée des S.D.F. (sans domicile fixe).

Ainsi, je connaissais Roger, ainsi je connaissais Michel et, il me semble, tous ceux qui faisaient la "manche" sur Mentol. Nous étions devenus copains ; il me racontaient leurs vies, leurs aventures.

Un jour, vers onze heures trente, je discute avec Michel, passe la police.

- Tire-toi d'ici, Monsieur le Maire va passer...

- Tout d'abord, on me dit "vous". Je n'ai pas gardé les cochons avec vous...

Quelle belle réponse ! J'interviens :

- Dites-donc ! vous allez manger à midi, vous, et lui aussi a le droit de manger...

- Qu'il change de rue !

Quelle bande de salauds... et pas seulement les policiers car eux ne font qu'obéir aux ordres. Michel me tire par... la "manche"...

- Tais-toi, va... Je reviendrai une fois le défilé passé.

J'ai été beaucoup impressionnée par ce fait divers, vous vous en doutez... Pour moi, il était beaucoup plus qu'un simple fait divers.

C'est ainsi que je me suis aperçue qu'un monsieur faisait comme moi ; il discutait beaucoup avec les S.D.F.

Ce qui devait arriver... arriva. Nous avons fait connaissance ; il s'appelait Monsieur Cambois.

- Je veux sortir ces gens de la rue, les faire travailler, leur redonner leur dignité.

Est prévue une réunion avec des personnalités et y viendront des gens de Cavaillon qui ont su créer "foyers", "relais du coeur" pour les S.D.F. Pourriez-vous y assister ?

- Je ne peux pas m'engager car je suis engagée par ailleurs.

- Venez au moins en observatrice.

Comment aurais-je pu refuser !...

Le quatre mars 1988, nous sommes une dizaine autour d'une table.

Monsieur Giraud, Directeur de l'Office Municipal d'Action Sociale de Cavaillon prend la parole. Il explique donc ce qui se fait : "foyers", "relais du coeur" et autres et en explique le mécanisme. Il est très convaincant mais s'aperçoit vite, qu'ici, personne n'ose s'aventurer. Pourtant il insiste et Monsieur Cambois se rendra à Cavaillon.

De mon côté, début avril, j'interviens auprès d'un conseiller général que je rencontre au refuge. Un plan est fait par une personnalité capable et importante mais voilà qu'il se dédit, les autres le suivent.

Quoi faire ? Curieux... mais je me sens plus engagée. Nous restons donc trois en piste, et moi qui ne voulait être que... observatrice !

Dès lors, nous essayons d'avancer en "mouillant" le Maire d'une commune voisine. Nous en faisons des réunions à... trois ! Quand je suis là-haut, combien de coups de fil de ces messieurs... juste au moment du repas ! Cela ne devait pas beaucoup plaire au Directeur car Jean-Jacques se chargeait bien de le lui répéter.

Ce doit être fin août 88 que nous nous rendons à Toulon, Mr Gerbe et moi-même, pour visiter la Banque Alimentaire du Var (B.A.V.) avec une lettre d'introduction remise pas Monsieur Cambois. Il écrit également à Monsieur le Ministre Kouchner pour lui présenter le projet "Survivre".

On me parle du centre "Les amis de Jéricho" à Toulon qui fonctionne bien au niveau des repas et au niveau des ateliers de réinsertion.

Rendez-vous pris, j'y suis très bien reçue et je reviens avec beaucoup de documentation.

J'en profite pour rencontrer le collègue de l'abbé à la Seyne. Il me parle de leur façon de fonctionner pour les refuges de nuit des S.D.F.

Nous avançons peu à peu, du moins nous pensons avancer...

Le moment vient où il faut préparer une réunion à la mairie, en y invitant les contacts que nous avons pu prendre.

Octobre arrive ; je suis au refuge.

Coup de fil de Monsieur Cambois :

- Acceptez-vous d'être Présidente ?

Ma tête travaille vite. Daniel est près de moi et je lui dis, à brûle-pourpoint :

- Accepterais-tu d'être vice-président d'une Banque Alimentaire pour les S.D.F. et, en plus, d'un mouvement pour les aider ?

Je pense que son sang à lui n'a fait qu'un tour mais il répond :

- Oui, si c'est pour te faire plaisir !

Donc, ma réponse à Monsieur Cambois est :

- Oui, pour un certain temps et à condition que je choisisse un sous-directeur. J'en ai un sous la main.

- D'accord.

Je présente donc Daniel à ces messieurs et le mets au courant de tout ce qui s'est fait. Finalement il est très intéressé et moi je pense qu'il fera un très bon... Directeur. Je le connais suffisamment, il est honnête et travailleur et en plus, très méthodique.

Le Directeur de la B.A.V me téléphone au refuge :

- D'accord pour employer Daniel, il faudra le rémunérer (j'en avais l'intention).

On lui fera suivre une formation, il en sera payé. Je lui envoie la chartre de la Convention.

Une première réunion "d'importance" est décidée en présence du Maire. Nous sommes, je crois, dix neuf sur une trentaine d'invités. J'y rencontre, entr'autres, un homme de la Chambre d'Agriculture du "M.I.N." qui est très intéressé et très intéressant, Monsieur JINK.

J'étais chargée de l'accueil et, en plus, j'ai demandé à l'abbé qu'il me fasse un mot car, invité, il ne pourra pas venir.

Ensuite, je laisse la parole à Monsieur Cambois puis un comité provisoire est nommé. Monsieur Cambois sera, lui, Directeur technique.

Avant la réunion définitive, sont cherchés des lieux d'implantation.

Daniel pense trouver de suite dans la proche banlieue de la grande ville et là, je suis tout à fait d'accord.

Monsieur Cambois, quant à lui, a déniché une vieille bâtisse à cinquante kilomètres derrière Mentol. Nous pensons que c'est trop loin mais décidons d'aller voir. Curieux, Monsieur Cambois ne pouvait pas venir mais voilà que nous le trouvons sur place.

Non !... trop loin, trop grand, trop vieux, trop cher. Qui donnerait les fonds pour remettre cette bâtisse en état ? Un appel par journal ne rend rien...

Les idées de Monsieur Cambois sont différentes :

- Je les ferai travailler dur..., je..., je...

Au retour, nous nous accordons avec Daniel pour un "Non" à la vieille bâtisse et un "Oui" à la Banque Alimentaire ; elle est notre premier objectif.

Nous sommes le 7 novembre 88. Monsieur Cambois me téléphone ; au bout de quelques secondes je lui dis que je ne m'engage pas pour ce projet.

- Malgré une assurance importante... vu le chantier, je ne veux pas avoir un décès sur la conscience.
- Vous n'êtes pas seule pour prendre une telle décision ; je vais convoquer les autres membres.

Je commence à me rendre compte que ce Monsieur "travaillait" pour lui-même et non pour les S.D.F. Je commence à me rendre compte que c'est un profiteur.

Voilà pourquoi, dans les mini réunions, il essayait de me faire dire le montant de ma retraite !... Soyez tranquilles, il n'y a jamais réussi.

Voilà pourquoi il donne rendez-vous à Daniel au "M.I.N." avec Monsieur JINK de la Chambre d'Agriculture mais Daniel s'y trouve... seul...

Il paraîtrait que Monsieur Cambois se serait dédit mais qu'il s'y serait rendu une heure plus tard...

Voilà pourquoi le Président de la B.A.V. m'a contactéE au refuge ; il a essayé d'éliminer Monsieur Cambois, il avait compris !...

Voilà pourquoi !... Voilà pourquoi !...

Je commence à y voir clair.

Avant la fameuse réunion du seize novembre, Daniel avait contacté des jeunes ; ils étaient enthousiasmés par le projet "Banque Alimentaire" mais en faisant partie de la Fédération.

Seize novembre 1988, vingt heure trente.

J'arrive à la salle de réunion ; Monsieur Cambois est seul ; après un bref salut, il me tourne le dos.

Arrivent ensuite Monsieur Matté et Daniel. Monsieur Cambois sort, donc nous avons le temps de discuter, nous nous trouvons tous les trois sur la même longueur d'ondes.

D'autres arrivent dont une nouvelle recrue de Monsieur Cambois, Jocelyne et son chauffeur car elle habite vers la fameuse "Platrière".

Monsieur Matté attaque et dit à Monsieur Cambois que s'il tient à son projet, qu'il en soit donc le Président...

Bien entendu... il refuse (un président n'est pas payé) puis, il fait mine de quitter la séance, en trois fois il me semble, mais chaque fois il revient. Quel jeu joue-t-il ? Il est soutenu seulement par Jocelyne et... le fameux chauffeur.

Voici qu'il nous réclame un salaire important. Daniel l'attaque ; il répond :

- Je ne te connais pas.

Quelle horreur ! Si vous saviez combien de fois il l'a fait venir de la grande ville pour des mini réunions !... Plus que mini : Cambois, Daniel et moi.

Ensuite, il me reproche d'avoir changé d'avis après le passage du Directeur de la B.A. du Var. Il me reproche de n'être jamais à Mentol.

Je lui rappelle son coup de fil du sept novembre et il me réplique qu'il ne me parlait pas de la "Platrière". Je ne peux m'empêcher cette réponse avec un coup de poing sur la table :

- Ça, c'est un peu fort ! En plus, vous ne dites pas la vérité.

- C.R. ne peut pas être Présidente, elle fait partie d'une secte !... Monsieur Gerbe non plus, il fait de la politique !...

Daniel me calme. Il arrive à discuter et à faire sortir à Monsieur Cambois tout ce qu'il a dans la tête. En fait, il essaye de lui faire entendre raison mais c'est impossible... absolument impossible...

Au bout d'un moment, il me dit :

- Allez viens, on s'en va...

Nous nous levons, Daniel lance :

- Messieurs, la secte vous salue.

Monsieur Gerbe essaye de nous retenir. Dans la rue, nous tenant par les épaules, nous esquissons des pas de danse. Il est vingt deux heures vingt.

- T'en fais pas, on la fera cette Banque Alimentaire !

J'ai eu l'occasion de... glisser à des personnes de la Mairie, tout le bon travail que Daniel avait fait. On apprend qu'un Comité Directeur est nommé, Jocelyne serait Présidente. Monsieur Gerbe se retire du mouvement.

- Monsieur Cambois a fait ça pour lui-même, c'est une vraie magouille...

Nous sommes bien d'accord.

Vingt janvier 1989. Daniel et moi avons rendez-vous à la B.A. du Var avec le Directeur. Voilà qu'il nous apprend que pour notre Département une Banque Alimentaire est en train de se créer dans la grande ville.

- Le Secours Catholique, l'Armée du Salut, Emmaüs, l'ont pris en mains.

Tout est donc joué. Je suis déçue pour Daniel, il y avait pris à coeur et, au moins, il aurait eu un travail qui l'intéressait et combien de vingt cinq à trente ans se seraient impliqués !... Daniel est très proche des plus pauvres, des plus démunis.

L'après-midi nous faisons une visite à "Jéricho" et au retour il me dit :

- Un jour, je saurai ce qui s'est passé avec Monsieur JINK car il est trop bien.

J'apprends dernièrement parMichel que Monsieur Cambois a acheté pour lui-même une vieille ferme dans l'arrière pays, qu'il l'a fait rénover par des S.D.F. et qu'il les a très mal payés.

Il a ajouté : "Le Seigneur reconnaîtra bien les siens". Quand à "Survivre", cela n'existe que sur le papier.

Ces dernières lignes sont sous toutes réserves, car je n'ai pas envie de les vérifier.

Par contre, je sais que Daniel est dans la capitale et qu'il travaille pour une troupe de chanteurs ou comédiens.

Après cette parenthèse que je n'ai pas pu m'empêcher de vous livrer, je reprends le cours de ma vie.

En ce début 1989, l'abbé cherche une ferme, notre ferme. Pas facile à trouver pourtant, dans des lieux près du village, près du refuge, se trouvent des maisons en pierre qui, me semble-t-il, feraient l'affaire.

Il faut croire que non... puisque rien n'aboutit !...

Cependant dans l'arrière, arrière, arrière pays... une vieille, très vieille ferme paraît retenir l'attention de l'abbé car il y a des prés, beaucoup d'herbe fraîche qui fera le délice des chevaux et des chèvres.

Un jour, je descends du refuge car j'ai rendez-vous avec Marie-No qui doit m'emmener voir ça.

Arrêt chez des voisins pour prendre les clefs.

- Claude, ne descend pas de voiture car on ne pourrait peut-être pas acheter... s'ils voient ton âge !...

- Très bien.

En fait, cela me paraît bizarre mais comme on ne m'a pas mêlée aux transactions... je ne peux rien dire.

Pas mal, la vallée, mais la ferme est sale, vieillotte, pas habitable du tout.

Marie-No me rassure.

Ici on fera une belle salle ; là, ce sera un four à pain etc...

Tout paraît donc décidé pour le mieux... dans le meilleur des mondes ; malgré tout j'en parle à l'abbé qui me dit que la restauration est prévue.

Début mai, l'équipe a une réunion. L'abbé expose son plan pour la ferme de la vallée.

Il a bien tout calculé, tout prévu. Les chèvres, les chevaux s'y installeront après moi, après nous. Il faut mettre écuries, enclos, granges en état.

Pour le refuge, un objecteur doit arriver dès le premier juin.

Autant vous avouer que quand ma famille a su ce que j'avais fait, elle a été plutôt réticente. Rien d'anormal, je m'y attendais.

J'en parle à l'abbé qui m'avoue que c'est la même chose côté église.

Pour faire taire les angoisses de tout le monde, l'abbé me fera un certificat comme proposé par sa mère. Nous en avions parlé en février et il m'avait invitée à acheter un petit appartement à mon nom. Pourquoi ? Pourquoi alors aurais-je fait le saut de vendre mon "Grand Bleu" si ce n'est pas pour créer quelque chose ensemble, une ferme, une "ferme accueil". Sans doute veut-il m'éprouver !...

Par lettre il me prévient aussi que sa famille a "passé" l'argent et qu'il a pu signer car il faut arrêter l'achat de cette ferme si l'on ne veut pas qu'elle nous passe sous le nez... Ceci est assez compréhensible.

Enfin, ma chambre est prête dans la ferme de la vallée et mon déménagement s'effectue le 20 mai 1989.

Au refuge, Alex est partie et Jean-Jacques l'a suivie peu après. Il est pris en charge par Jean-Pierre. Ça c'est plutôt chouette, Jean-Pierre étant bien entendu plus costaud que moi pour... assumer.

Mes voisins de Mentol m'aident à emménager, heureusement, car comment aurais-je fait !... L'abbé, au bord du chemin ne met pas la main à la pâte, il continue de discourir avec la voisine, la bergère.

Curieux ça !... Ne trouvez-vous pas !

L'équipement cuisine et l'équipement salle de bains étaient restés au "Grand Bleu". Qu'en aurais-je fait à la ferme !

On range ce qui est salle à manger dans une bergerie et aussi bien d'autres choses... en attendant mieux.

Ma chambre entre tout juste ; ce n'est pas grand et pas chaud mais j'ai un bon radiateur électrique. Le petit coin toilette et W-C. est suffisant, d'ailleurs je ne m'attendais pas à un palace... n'est-ce pas ! Je sais ce que j'ai fait et c'est de bon coeur ou, autrement dit, de coeur à coeur avec le Christ.

A midi, je les emmène déjeuner au village voisin ; l'abbé ne tient pas à se joindre à nous alors nous lui rapportons une part de pizza.

Dans l'après-midi arrivent Monique et Jacou, ils prennent la relève avec mes voisins et le soir, plutôt le repas du soir, nous retrouve dans un petit restaurant. Curieux, ils me font parler, ils veulent mieux me connaître.

Je leur raconte ma vie ; ma vie passée en famille, ma vie passée au travail, mes joies, mes peines. Je trouve ça plutôt chouette !

Le lendemain, je fais connaissance avec l'entreprise de rénovation ; les travaux n'avancent pas vite. Est-ce la faute de l'entreprise ? Est-ce la faute de l'abbé ? Je ne le sais mais je me lance à dire :

- La patronne est là, il faut faire vinaigre !...

Parole heureuse... non... sûrement pas car je connais trop l'abbé, il se veut tous les pouvoirs.

Bref ! un ouvrier travaille seul, il est tunisien ; que de bons moments nous avons passés ensemble ! C'était un travailleur ; quand je le voyais déblayer les tas de fumier, les tas de pierres, les tas de débris dans la grande bergerie, j'avais de la peine pour lui car il n'avait pas de chaussures adéquates.

Pour les repas, je ne m'inquiétais pas car il voulait manger tellement épicé que j'étais incapable de lui préparer ce qu'il aimait. En fait, une boîte de haricots arrosée de piments faisait l'affaire, les escargots autour de la ferme aussi.

Un jour, il a voulu que je goûte ; je vous dis de suite que la langue m'a brûlée tout l'après-midi.

- A moi maintenant, goûtez mon potage aux cinq céréales.

- Bah !... cela n'a aucun goût.

Et nous rions comme deux gosses.

Si ma chambre était suffisamment chauffée, la sienne ne l'était pas du tout alors il m'est arrivé de me servir de la bouteille de butane alimentant la cuisinière et de la lui brancher, en soirée, à un appareil adéquat.

Une fois par semaine, je l'emmenais vers une cabine téléphonique et là, il était tout heureux d'appeler sa femme restée en Tunisie avec les trois enfants.

Le jour où je décide de l'emmener au village voisin pour lui offrir une paire de bottes, en route il me dit :

- T'es une bonne femme... toi.

- Que veux-tu dire ?

- Je dis que t'es une bonne femme.

- Et toi, ne crois-tu pas que tu es un bon homme ? Tu travailles très dur pour envoyer de l'argent à ta famille !...

Nous n'avons pas le temps d'arriver à la coopérative que nous croisons son patron. C'était une veille de week-end et il l'a emmené directement dans la grande ville du midi. Je ne l'ai jamais revu car l'abbé a voulu changer d'entrepreneur.

- Il y a son sac de voyage avec des vêtements, il est neuf, il faudra le rapporter à son patron !

Jamais personne n'a fait cas de cette remarque.

J'ai eu mal... au coeur quand, plus tard, je me suis aperçue que Nicou avait brûlé tout ce qui... traînait donc, le sac de voyage aussi. Il en avait soi-disant reçu l'ordre... "Bien mon Général" !

Comment, quand on a déjà environ vingt cinq ans, quand on est un garçon ayant reçu une certaine instruction, mais comment peut-on obéir à de tels ordres... les yeux fermés !!! Il y a sur cette terre des êtres moins nantis mais qui ont une autre valeur morale.

Au fait, le lendemain de mon arrivée, comme il se doit, je me suis présentée à Monsieur le Maire. Nous avons beaucoup bavardé, nous étions sur la même longueur d'ondes puis il lance cette phrase :

- J'aimerais vous voir tous les deux avec l'abbé.

- Très bien, je lui en parlerai.

Il a refusé... comme je m'y attendais !

Le Maire m'avait également parlé d'un "accueil" qui se faisait dans la même vallée que nous, à un quart d'heure à pieds.

Cet "accueil" avait pour Directeur un prêtre ouvrier à la retraite : Pierrot.

Quelques jours plus tard, discutant avec les voisins qui, soi-disant, ne voulaient que des jeunes... arrive sur le chemin et venant de la ferme de la vallée, un homme bon chic, bon genre ; je veux dire très à l'aise et je me dis que c'est sûrement Pierrot.

- Bonjour Pierrot...

- Je viens de voir le Maire, il m'a parlé de toi, alors... bonjour Claude.

Comme cela est sympa... Pierrot m'invite dans son "accueil" pour le lendemain ou le surlendemain.

Etant entendu que j'ai l'intention de connaître tous mes voisins, si peu soient-ils, j'accepte volontiers. Avec la bergère nous sommes déjà de grandes amies et son mari me dira plus tard :

- Comme c'est curieux !... moi, je préfère les vieilles.

La réflexion de Marie-No était donc... du vent mais pas du bon vent de la vallée ni un des quatre vents du plateau de la Madona. Après tout, à vingt ans, on est encore qu'une gamine !

En ce début juin, je remonte sur le plateau. L'abbé fête l'anniversaire de son ordination. Beaucoup de monde car chacun avait pu inviter quelques uns de ses amis. Pour ma part, mes voisins du "Grand Bleu" et des voisins de l'étage au-dessus, sont montés. Ils m'ont vraiment fait plaisir et je crois qu'ils ont passé une excellente journée. Il fait si beau ! et le panorama est magnifique.

Pourquoi faut-il que je sois inquiète ? Je ne le sais... Tout est trop beau pour être vrai.

En mains, des revues que je vais porter dans le cloître du sanctuaire. Qu'entends-je ? Christiane, mon amie de théologie qui est avec Madame l'aumônière Anne, fait cette réflexion à l'abbé :

- Comment faites-vous pour "ordonner" tout ce petit monde ? car ça marche à merveille...

- Je fais comme avec les chevaux, je les siffle.

Vlan ! avec moi, cela ne "passe" pas.

- Tu as fini de dire des "conneries"... toi !

Et vlan ! un coup sur sa tête avec mon paquet de revues.

Il est abasourdi... puis il murmure :

- Vous voyez qui commande ici... c'est elle.

Je me sauve, c'est plus prudent.

Je descends dans la vallée, je remonte, je redescends et reremonte...

Finalement, un peu plus tard que prévu, arrive l'objecteur. C'est Guy, je l'accueille et dois lui montrer le travail.

Le premier jour je lui fous un peu la paix, il faut qu'il s'habitue aux lieux, au panorama. Nous sympathisons et les tous prochains jours, d'autres de l'équipe me relayeront, ainsi, il fera connaissance.

Nous sommes tous les deux quand arrive un car. C'est un pèlerinage, ces gens viennent de loin et, me disent-ils, l'abbé leur a promis une Messe.

Il est onze heures passées, l'abbé ne m'a rien dit et il n'arrive pas ; ils sont déçus.

Dans ces cas-là, le mieux est de renverser la situation.

- Si vous le désirez, je peux faire une "A.D.A.P.", j'ai l'habitude.

Ils acceptent, en désespoir de cause comme l'on dit... Guy me demande où ils vont pique-niquer.

- Met des tables à l'intérieur du refuge et autant à l'extérieur, ainsi ils choisiront l'ombre... ou le soleil.

La cérémonie commence et les gens participent ; ensemble, nous avons choisi les chants et, bien sûr, je leur fais lire les épîtres du jour.

Je me réserve la lecture de l'Evangile, les curés le font bien !... et, comme d'autres fois, je ne peux m'empêcher quelques remarques sur ces récits... Oh ! je ne dépasse jamais trois à quatre phrases puisque je ne peux pas faire un "sermon"... et c'est heureux, mais j'avoue que les cours de "Dogme" et "Bible" m'aident. En fait, je fais surtout confiance à l'Esprit-Saint.

La partie "Consécration" n'étant réservée qu'aux prêtres, tout le monde peut, malgré tout, communier, car les hosties ont été consacrées.

Je m'aperçois que Guy est entré puis je laisse ce petit monde chanter à pleine voix, leur cantique en l'honneur de Marie.

Guy a cette réflexion :

- Tu as été formidable !

- Toi aussi tu es formidable ! Tu as très bien disposé tables et chaises.

Après l'acquisition de petits souvenirs, tous s'installent heureux.

Au départ, ils nous remercient :

- Tout a été sensationnel ! Même "l'A.D.A.P.", d'ailleurs vous nous avez donné une bonne idée pour chez nous.

Quand bien même on n'est que deux pour accueillir quarante personnes environ, on peut faire les "choses" avec soin, avec le coeur, avec la porte de son coeur ouverte.

Le cinq juin dans la cuisine du refuge, vers douze heures quinze, des flashs une douzaine de fois. C'est bon !

Le 3 juillet 89, dans la cuisine de la ferme de la vallée, des flashs plusieurs fois. Entre Anne, je lui en fais part ; j'ai envie de rire puis de pleurer, elle me sourit et je lui dis :

- Si tu savais comme c'est bon !

Nous nous embrassons.

Vingt juin. Réunion de l'équipe dans la grande ville. L'abbé expose son plan pour l'été, plutôt les camps d'été.

Les enfants "tourneront" pas équipes : deux jours au refuge, deux jours à la ferme, deux jours en randonnée. Le septième... repos, jour du Seigneur. Des monitrices diplômées sont prévues

pour les balades à cheval... au pas... au trot... au galop. A vrai dire, il me semble qu'il n'y aura pas beaucoup de... galops !...

Pour les travaux, un certain Monsieur Philippon doit les poursuivre ; il est un ami de Monique et Jacou ; il s'y connaît dans tous les domaines de restauration.

Je sympathise de suite avec lui ; il découvre tout le travail à effectuer et nous en rions de bon coeur car on se demande à qui a bien pu s'adresser l'abbé pour une réponse favorable au sujet de cette ferme !... La mise en état va revenir plus chère que l'achat lui-même. Bref ! on y est... on y reste !...

Revenons à la réunion. Il est tard et je dois passer la nuit chez l'abbé, lui-même rejoindra ses parents, car le lendemain j'ai cours de "Bible".

Tous partent mais l'abbé attrape un papier sur un meuble et me le lance.

- Tiens, c'est le papier que je t'ai promis.

Drôle de façon de me le remettre ! Je le lis, il paraît correct.

Cette attestation souligne que l'association s'engage à me fournir la jouissance d'un studio à la ferme, sous réserve :

- d'une cession de la dite propriété,

- d'un avis médical contraire.

(Dans ce cas-là, une solution sera envisagée d'un commun accord)

Fait à... le 20 juin 1989

Signature de l'abbé.

Le surlendemain je repasse chez lui car j'y ai laissé un cahier ou quelque chose dans ce genre. Il est dix heures ; Marianne est chez son frère d'adoption.

- Fais doucement, l'abbé dort.

Tiens... à cette heure-ci, c'est plutôt curieux ! Il est vrai qu'il nous dit qu'il a souvent des réunions tardives avec l'Evêque.

Je monte au refuge où mon séjour y est prévu jusqu'à la fin de ce mois.

Je dois vous avouer que depuis quelque temps... quelque temps... non, plus que cela, il me faut conduire, comment dire !... pas bien assise sur mon séant !

Vous avez compris je suppose, le mal de chien que je me donne à aller à droite et à gauche !... Pas besoin que je vous fasse un dessin... Ceci dit, dès le premier juillet, j'irai consulter un médecin.

Sur l'heure, Gérald me téléphone :

- Puis-je monter au refuge avec Marie, sa fille et la nôtre ? C'est une pierre précieuse, nous l'avons appelée "Jade".

- Bien sûr Gérald.

- Tu sais, j'ai tellement envie de te revoir !

- Moi aussi.

La petite famille ne pourra pas venir. Gérald a dû s'occuper des problèmes scolaires du village pour sa fille d'adoption.

- Si nous ne nous en occupons pas pendant cette fin d'année scolaire, il y aura des chances pour que l'école ferme ses portes.

- Je comprends, Gérald, ce sera donc pour une autre fois.

A l'heure où je vous écris, je recherche sa trace sans succès.

Nous sommes le vingt neuf juin, France arrive :

- Je débute le camp le premier juillet, tu es avec moi.

- Mais non, l'abbé ne m'en a pas parlé !

- Tu n'as rien reçu ?

- Non... et moi j'ai prévu autre chose, je descends donc à la ferme ; d'ailleurs il y a quelques jours, il m'a dit : "Quand France arrivera, tu pourras redescendre.".

- Eh bien ! tu remonteras vite, c'est moi qui te le dis...

Les "violons" étant mal accordés, personnellement je m'en tiens à ce que j'ai prévu, pour la bonne raison qu'il m'est impossible de faire autrement.

Le médecin me prescrit quelques remèdes et je reste à la ferme.

Par trois ou quatre, comme prévu, des jeunes arrivent du refuge ; la monitrice est là pour l'initiation au cheval.

Il faut voir ça ! C'est si nouveau pour ces garçons, pour ces filles que, bien souvent, le cheval ou la jument se cabre et les jeunes en ont peur. Après deux ou trois exercices, tout va mieux et les voilà au petit trot sur le chemin.

Pour les prières, pour les temps libres, je les prends avec moi.

Toi, Stéphanie, l'habituée des camps, comme tu aimais nos discussions ! Comme tu aimais essayer de comprendre... la vie ! Comme tu aimais porter l'espoir aux autres !

Toi..., toi..., toi... et toi aussi Céline avec tes remarques si "à propos", comme tu aimais nous faire éclater de rire ! Bonne façon de ne jamais prendre les choses de ce monde... trop au sérieux.

Voici que trois garçons arrivent. Il me disent leur nom, leur prénom.

Les trois... passés en revue, je reviens au premier :

- Tu peux me répéter ton nom ?

- Frédy B.

- Ton père se prénomme comment ?

- Claude.

- Et ton grand-père ?

- Ferdinand mais il est mort.

- J'étais une amie de ton grand-père.

- Oh ! parlez-moi de lui !...

Ses cousins, rencontrés à Mentol, avaient eu la même réflexion mais je ne pouvais raconter que le "peu" que je connaissais.

Frédy et moi sommes devenus de grands amis mais quelle coïncidence !

Il parait que sa soeur était en camp l'an dernier ou l'année d'avant, peu importe !... Seulement, ne connaissant que les prénoms, je n'avais pas pu la distinguer des autres.

Je me souviens cependant d'une jolie petite brunette et il y a fort à parier que c'était elle...

Pour l'heure, nous descendons tous les quatre à la rivière. La rivière... vite dit, plutôt le ruisseau.

Les garçons tendent une corde entre deux arbres, non, deux cordes : une un peu au-dessus des visages et l'autre juste au-dessus de l'eau.

Le jeu consiste à marcher sur la corde du bas, évidemment, en laissant glisser une main sur la corde du haut et, ceci, sans un faux pas sinon c'est le pied ou plutôt les pieds dans l'eau.

Ils se les sont mouillés tous les trois.

- Laissez-moi essayer.

- Mais tu vas te mouiller !

- On verra bien.

Ils en sont éberlués car je n'ai pas glissé une seule fois. La vérité est que j'avais eu le temps de remarquer leurs erreurs alors, je n'allais pas les commettre moi aussi !...

Il y avait un "handicap" à ce camp. Rien n'était fini. Dans la grande salle c'était un "foutoir" pas possible. J'en avais honte et je pouvais guère y remédier.

Les monitrices engagées n'étaient pas à la hauteur, à part bien sûr pour les leçons de cheval, et je n'avais pas à les commander... on ne m'en avait pas donné le "pouvoir".

Les repas, les tâches pour le service n'étaient pas mal organisés. J'en avais "mal au coeur" de voir cette pagaille. Heureusement que les enfants dormaient sous tente, le dortoir n'était pas du tout prêt.

Enfin ! tout passe, même la pagaille...

Et voici que j'apprends le décès de mon oncle Jean-Marie, il a plus de quatre vingt treize ans.

Comment faire pour me rendre dans la Loire... J'ai du mal à conduire... assise et je n'ai pas encore connaissance d'engins pouvant se conduire en position verticale. Quel dilemme !...

Anne est dans les environs, elle s'occupe d'un camp de scouts basé à proximité. Elle me voit en pleurs.

- Si tu veux, je t'emmènerai à une gare S.N.C.F. !

- Mais le voyage sera trop long.

Me voici entre "deux feux". L'envie folle d'accompagner mon oncle et le fait que j'en sois incapable. En finalité, j'essaye de passer tout mon coeur, toute mon affection dans quelques lignes adressées à mes cousins, mes cousines, mes frères et soeurs d'adoption. J'ai tellement passé de bons moments dans cette ferme des "Chaumes" !

J'ai omis de vous parler du vingt quatre juin, pourtant il est toujours vivant dans ma mémoire. Ce vingt quatre juin fêté le dimanche suivant car les gens sont libres.

En fait, j'aurais dû être à la ferme et non au refuge ; avec ma voisine, nous nous étions promises d'aller en pèlerinage, en pleine forêt, en pleine montagne. Comme vous le savez, pour moi, la Saint Jean-Baptiste est un événement important.

Bref ! j'avais eu un "fil" de Marie-No :

- Tu seras au refuge ce dimanche ?

- Non, car je dois aller au pèlerinage de Saint Jean-Baptiste avec Odette.

- Alors tu n'iras pas car c'est moi qui dois être à la ferme avec l'abbé ; nous allons faire les clôtures des chevaux.

- Mais vous les ferez bien une autre fois !

- Non... mais je te revaudrai ça...

Je commence à la connaître cette petite-là, elle est aux genoux de l'abbé comme l'était Anne, comme l'était France.

L'était... l'était... elles le sont encore. Je la ou les soupçonnent de vouloir m'empêcher de discuter avec ma voisine de la ferme, mais pour quelle raison ?

Donc, ce dimanche-là, je suis là-haut. C'est assez calme, cependant, coup de fil :

- Nous sommes la dizaine de jeunes qui devions arriver demain soir mais comme il y a un gîte de fermé, pouvons-nous arriver ce soir ?

- Bien sûr, c'est sans problèmes.

Aussitôt raccrochée, je me précipite sur le congel. Il y a assez de plats cuisinés mais il y a un gros hic ; il n'y a plus de pain.

J'appelle les voisins de la ferme :

- Veuillez être assez aimables pour aller dire à l'abbé ou à Marie-No, qu'ils doivent acheter du pain avant la fermeture de midi et me le monter. Les jeunes prévus pour lundi arrivent ce soir.

Personne n'arrive de la ferme. La commission a-t-elle été faite ? Je ne le sais mais je vois tourner les aiguilles de la pendule et je me décide.

Je vais quémander du pain vers tous les pique-niqueurs qui sont sur le plateau de la Madona. C'est ainsi que l'on fait la multiplication des pains, en plus, après le petit déjeuner du lendemain, il en est resté plusieurs corbeilles.

Je me plais à penser que Jésus a dû faire de même.

Il suffit que l'un commence le geste du partage pour que les autres suivent. Le miracle est dans le don du coeur.

Entre patenthèses, j'apprends que l'Abbé et Marie-No ayant très vite fait les clôtures, sont allés faire du cheval dans un village voisin.

Voici mes jeunes ; ils sont surpris, ils ne s'attendaient pas à trouver une femme aux cheveux blancs. A moi de "dégeler" ce petit monde.

Après le potage, je m'aperçois que j'ai omis de leur remettre une serviette, une serviette en papier, bien sûr ! Pour y remédier, je la dépose sur chacune des têtes. C'est fait, ils éclatent de rire et nous bavardons de bon coeur.

Ils viennent de réussir leurs études d'Ingénieur et, ensemble, ils se font plaisir en randonnant de colline en colline, de ville en ville, de montagne en montagne, de gîte en gîte... comme ils ont raison et quand ils s'aperçoivent que je suis de leur pays, de leur région, ils m'acceptent comme une des leurs.

Je les préviens que Guy, en congés, arrivera demain ou peut-être tard ce soir même.

Ils sont fatigués et rejoignent le dortoir sans tarder mais il est vingt deux heures quand arrive l'objecteur. Je lui raconte cette journée quand l'un après l'autre et l'une après l'autre, ils descendent chercher ce qu'ils ont soi-disant "oublié" !...

La vérité est qu'ils ont entendu arriver Guy et qu'ils veulent le connaître. Non, nous ne sommes pas dupes de leur manège, ils nous amusent.

Revenons à la ferme. France est de passage et je suis de plus en plus mal à mon aise. La décision est prise, il me faut une petite intervention chirurgicale et rendez-vous est pris chez un spécialiste de la grande ville du midi. Je pars avec elle et vais passer une nuit chez les parents de l'abbé.

Sympa... ça... Ce sont eux qui me conduisent chez le chirurgien et la maman de l'abbé viendra me chercher sachant que son mari nous attend avec la voiture.

En fait, l'intervention a été plus difficile que prévue et je suis si mal en point que, le lendemain, mettant un pied à terre, je me retrouve vite allongée sur le sol.

- Madame, Madame, Marianne, Marianne !

Les voici, toutes deux m'attrapant l'une par les épaules, l'autre par les pieds, avec interdiction de me lever. Je suis choyée comme il n'est pas possible de l'être...

Me voici de nouveau à la ferme. Moi qui croyais être sortie de ce mauvais pas ou plutôt de ce mauvais passage... je me suis rudement trompée.

Je ne peux pas dormir en cette nuit du vingt quatre juillet et je suis seule, loin de tout, loin de tout le monde.

La monitrice doit être remplacée et, bien heureusement, les enfants sont au refuge.

Il m'est impossible d'aller aux toilettes tant que l'intervention n'est pas cicatrisée. Vous voyez... la scène !...

Je suis en pleurs et comme par miracle, arrivent, le vingt cinq vers sept heures du matin, Chris et Marianne.

- Il faut aller à l'hôpital.

- Oui, c'est la seule solution. Téléphonez à la déléguée à l'Action Sociale de ma caisse de retraites, elle nous indiquera une clinique agréée.

Aussitôt dit, aussitôt fait et me voici repartie. Ouf ! on va me soigner. Vite dit mais pas si facile à réaliser dans l'immédiat.

Heureusement que ce service est impeccable ! Médecins, infirmières, aides-soignantes sont tout à votre écoute !... Heureusement !... Heureusement !...

J'y resterai jusqu'au dix neuf août et croyez-moi, j'en ai bavé ! Je ne souhaite à personne de passer par là !... Pendant mon séjour, le collègue abbé viendra me voir et m'apportera la communion ; à lui aussi il lui arrive des "choses" qui sortent de nos "normes".

Visite de Nicou, d'enfants du camp, de Danielle qui a des visions et surtout des parents de l'abbé. Ils viennent tous les deux jours et la maman s'occupe de mon linge.

J'allais omettre de vous dire que le jour où l'abbé vient me voir, nous ne pouvons pas discuter longtemps. Marie-No arrive et s'incruste. Et moi qui pensais dévier la conversation sur l'équipe et en particulier sur elle, impossible !...

Finalement l'abbé abdique et s'en va en murmurant :

- Très bien...

Elle me dit :

- J'avais préparé le vêtement de nuit que tu portes au refuge comme tu l'avais demandé mais, posé à tel endroit, quand je suis partie, il n'y était plus pourtant, il n'y avait que l'abbé, Nicou et moi.

Je n'ai aucune réponse à lui faire mais je me promets de réfléchir car je n'ai plus confiance en elle. Même son attitude de ce moment-là, n'est pas catholique...

C'est l'abbé qui viendra me chercher pour me conduire chez lui, en convalescence. Lui, il rejoindra ses parents.

J'ai eu aussi la visite de Pierre-Jean et Jeanine avec leur petite fille, de ma cousine Marie-Thérèse. Je me demande encore comment ils ont fait pour circuler dans cette ville inconnue pour eux, comment ils ont fait pour arriver jusqu'à la clinique qui domine la ville.

Pierre-Jean et Jeanine ont ainsi fait connaissance avec France et Marianne et j'ai également eu la surprise de la visite du frère de Marianne, Richard, accompagné de Stéphanie et aussi d'un autre garçon.

Mais voici que je rechute en dépression... je ne sens ni mes bras ni mes jambes... ma voix perd de son volume... Etc..., etc...

Si je sors et marche le quart d'une heure, je m'arrête dans un bistrot. La vérité n'est pas que le bistrot m'attire outre mesure, la vérité est que je peux y rester un bon moment assise ; la vérité est aussi que j'aimerais bien que s'arrête une voiture et que l'on me fasse cette réflexion :

- Madame, où puis-je vous conduire ?

Comme aucun chauffeur n'a eu cette idée de génie, il me fallait bien reprendre la route du retour, cahin-caha... Que le lit de Marianne était donc réconfortant !

L'abbé passait prendre son courrier ; je le lui relevais scrupuleusement et il le trouvait sur sa table de salle à manger. Il m'y avait laissé une place pour me permettre d'écrire et je m'efforçais de ne pas déranger ses livres ou autres.

Derrière cet appartement en préfabriqué, il y avait un bout de terrain, de jardin non entretenu.

Il voulait laisser la plupart des volets fermés de crainte des intrus car on avait accès à ce coin sauvage en franchissant la fenêtre de la salle de bains et... vice et versa.

Bref ! à un de ces passages, je lui parle, avec ma voix éteinte, éteinte ou presque... d'Anne, de France. Tout va bien, il me réplique qu'il ne peut pas les empêcher de "bavasser"... le Saint Père par ci... le Saint Père par là... En fait, à cette période, c'est surtout le tour... de France.

- Je sais, Jacou m'en a parlé, je n'y peux rien.

Je m'enhardis à lui parler de Marie-No. Ça ne passe pas !

- C'est bon, les bonnes femmes vous êtes toutes les mêmes !...

Il prend la porte.

J'ai presque envie d'en rire mais il me semble qu'il n'y a pas de quoi !... J'ai trop remarqué son jeu de cache-cache, son manque d'affection pour les autres, son désir de devenir Madame la Régente.

Les bonnes femmes !... Les bonnes femmes !... Cette réflexion ne me plaît pas, mais pas du tout.

Les bonnes femmes !... Les bonnes femmes !... Je ne me sens pas la peau d'une "bonne femme", surtout sur ce ton-là ! Le tunisien l'avait dit sur un autre ton. Comme quoi, les mêmes mots peuvent prendre un sens différent suivant l'intonation.

- Très bien... l'abbé, je m'en défendrai seule de Marie-No.

Cette réflexion je me la fais à moi-même bien sûr et cette gamine-là, il faudra bien qu'elle tourne son regard ailleurs que sur elle-même...

Quand, pour la première fois, elle vient chercher le courrier, elle attend sagement que je le lui remette. Quand elle vient le chercher pour la seconde fois, elle me dit :

- Je prends le courrier.

Je n'ai pas le temps de faire... ouf ! ! que je la vois faire à tous petits pas le tour de la table ronde pour lire tout ce qui s'y trouve.

Je suis surprise, perplexe et ne peux pas intervenir.

Est-ce cette fois-ci ou une autre qu'elle me dit avoir besoin d'aller aux toilettes ?... Je ne le sais mais elle a dû traverser la chambre et, repartie, je n'ai plus trouvé une de mes serviettes de toilette achetées à la clinique.

Je les aimais bien ces deux petites serviettes, une rose, une jaune.

Le lendemain, intriguée, j'ai franchi la fenêtre de la salle de bains et ai cherché parmi les arbustes mais rien...

Le vêtement de nuit, la serviette et autre chose encore !... Je commence ou recommence à avoir des doutes. Je n'aime pas ça surtout que je ne peux rien prouver. Rien de pire que d'avoir des doutes !...

En une de ces journées, sont venues Christiane, mon amie des cours de théologie et madame l'aumônière Anne. Je leur ai longuement parlé de mes visions.

J'ai aussi passé quelques coups de fil à des connaissances.

Ce vingt cinq août, vers dix huit heures quarante cinq, j'ai quatre flashs rapides dans la cuisine, s'étirant en forme de langues.

Le trente et un août, je me décide à téléphoner à Martoune puis à mon amie tunisienne (leurs noms étaient en attente, griffonnés sur un papier). Son mari me répond :

- Elle n'est pas chez elle pour l'instant ; elle vous rappellera dans l'après-midi.

En effet, elle me rappelle.

- Je suis fatiguée !

- Ça ne me surprend pas. Ton livre est "ressorti" hier par hasard, et une personne m'a demandé qui tu étais !... Je me suis dis : il se passe quelque chose...

- Tu sais, j'ai quitté Mentol...

A mesure que je lui parle, ma voix revient, je ressens mes membres, je retrouve mes forces et je le lui "hurle" au téléphone.

Elle me fait remarquer :

- Tu as le don de guérison, pourquoi tu ne t'en sers pas ?

- Cela me fait peur...

- Mais ce n'est pas pour gagner de l'argent, c'est pour rendre service. Essaye sur toi en priant intérieurement.

Elle est formelle et moi je suis bouleversée. Je lui promets d'essayer et... à la Grâce de Dieu.

Un matin , arrivent l'abbé et Nicou.

- Je suis guérie.

- Oh ! on verra ce soir...

Effectivement, l'Abbé revient le soir.

- Je peux chanter le "Magnificat".

Il repart et je l'entends se dire à lui-même :

- Alors ça... je n'en reviens pas.

Puisque je vais bien, je prends l'habitude d'assister en soirée à un office dans la petite église toute proche. C'est sympathique, on se sent en communion. Nous ne sommes que huit, dix, douze. Je ne le sais plus mais peu importe.

Un jour, j'explique au curé tout nouvellement nommé, ce que j'ai fait.

- Vous n'auriez pas dû mais, au moins, avez-vous pris des garanties ?

Je lui réponds que oui puisque l'abbé m'a fait une attestation.

Le dimanche suivant, a lieu son intronisation. Je suis heureuse de pouvoir y assister. Sans le rechercher, je me trouve placée au premier rang, il faut vous dire que cette église est très petite.

Sur la gauche, viennent s'installer beaucoup de prêtres, jeunes ou plus âgés. J'en connais quelques uns car ces "quelques uns" montent au sanctuaire de la Madona. J'aperçois l'abbé, il est placé le plus près possible d'un pilier.

Je le regarde avec un grand sourire de bienvenue mais le voici qui se cache derrière le pilier.

J'en suis surprise, fort étonnée, car il m'a vue, il n'a pas pu faire... autrement.

Je remets mon sourire plusieurs fois sur mes lèvres mais chaque fois il me fuit.

Je suis fixée, il m'en veut because Marie-No et cela ne me plaît pas, oh non ! pas du tout... En cours de cérémonie, il s'en va.

Le lendemain soir, ou le surlendemain soir ou le sursurlendemain soir, à la Messe, l'abbé s'y trouve. Je savais qu'il avait des choses à régler avec le curé.

- Donnez-vous un signe de paix !

Nous ne sommes que huit, dix, douze comme d'habitude et l'abbé ne peut pas m'éviter.

- La Paix du christ, Claude !

- La Paix du Christ, l'abbé !

Il me l'a dit en riant, preuve que mon intuition ne m'avait pas trompée.

Clothilde, la troisième fille de Blandine et Alain, est née le 13 août 1989.

Eloïse, la troisième fille de Marie-Hélène et Gilles, est née le 18 août 1989.

J'écrirai leur poème dès mon retour à la ferme de la vallée.

- L’abbé, je peux retourner dans la vallée puisque je suis guérie.

- Non, attends un peu car Monsieur Philippon te fait une véranda. Tu seras plus au large et je cherche un jeune garçon pour s’occuper des animaux.

Vers le neuf ou dix, Marianne m’appelle :

- Pour le pèlerinage du huit septembre, un garçon est venu nous aider. Sensationnel, il sait cuisiner, faire le ménage et aime les animaux. L’abbé lui a demandé s’il accepterait d’aller à la ferme avec toi qui a les cheveux blancs...

- Qu’a-t-il répondu ?

- Il a dit oui ; tu verras... il est bien.

- Comment s’appelle-t-il ?

- Comme toi mais il a aussi le prénom de Didier, alors on l’appelle Didier.

Je suis contente mais... j’attends de voir, je n’ai pas envie de revivre l’expérience de Jean-Jacques !

Voici qu’est fixé le jour de mon retour. C’est Jean-Mi, le frère de Marie-No qui m’emmène. J’aime bien ce garçon, il me parait ouvert et franc.

J’en profite pour lui parler de sa soeur mais... à tous petits pas... tous petits... tous petits mots devrais-je dire.

En fait, il la juge et pas forcément comme quelqu’un de très "mature". "Mature" n’est pas exactement le qualificatif à lui attribuer mais je m’aperçois que nous avons, tous deux, le même regard sur... elle.

Je n’ai pas tort d’être méfiante et cela est rudement ennuyeux du point de vue "équipe". Comment marcher la main dans la main ! Oh ! on en a vu d’autres...

Arrivés vers midi, Didier nous attend avec un repas tout prêt ce qui est bon signe.

Je remarque qu’il a du mal à être à son aise... ce grand garçon dégingandé...

Jean-Mi reparti, j’arrive vite à le mettre en confiance car, de prime abord, ce n’est pas un nouveau Jean-Jacques.

Peu à peu il se détend et me raconte sa vie; sa jeune vie. Vite, quelque chose me choque, d’ailleurs j’en parle à France venue passer quelques jours de congé.

- Didier, ça a l’air de bien aller ?

- Oui, dans un sens... mais il a un "manque" quelque part.

- Comment ça ?

- Quand il fait un travail, il n’arrive pas forcément au bout sans marquer de la nervosité... même plus que de la nervosité... Il ne peut pas l’achever correctement, cela est au-dessus de ses forces.

- Oh ! tu sais... chacun de nous a des "manques" comme tu dis.

Très bien, affaire classée.

Je m’aperçois vite qu’il préfère le travail ménager, le travail de femme, au travail d’un homme normalement constitué.

Bêcher, jardiner, enlever des cailloux, tailler des arbres, couper du bois, n’est pas son "job". Heureusement qu’il s’occupe très bien des chevaux, des chèvres, du bouc et des chiens !

Comme j’aime bien rendre les abords propres, c’est moi qui enlèverai les cailloux... Je finis de tailler les deux arbustes d’osier que France a commencé de faire et le carré de jardinet se débarrasse de ses ronces ; du coup apparaissent les groseilliers et leurs fruits bien rouges.

Pour être juste, quand Didier me voit occuper à l’un de ces travaux, il vient m’aider.

Quand je suis arrivée, Monsieur Philippon terminait ma véranda. Elle est chouette, deux belles fenêtres et une porte vitrée attrapent le soleil et je peux y étaler mon tapis bleu.

Après réflexions avec l'abbé, inutile d'acheter des meubles ; je peux y mettre ma table et mon bahut plus ma grande glace au mur. L'ensemble me plaît malgré le mur qui restera mur, c'est-à-dire toutes pierres apparentes. On s'y fait et j'ai un petit coin cuisine qui me permettra le petit déjeuner. Il n'y manque plus que des rideaux et un autre chauffage genre radiateur électrique qui pourra s'éteindre la nuit.

Pour les rideaux, nous voici, l'abbé, sa maman et moi, dans la grande ville. De magasins en magasins, nous trouvons notre vie. Je pensais à des doubles rideaux bleu pervenche ou bleu lavande ou bleu... heu ! bleu que j'aime... tout simplement. Non, rien ne convient et la maman me dit :

- Pourquoi pas "or" ! Regardez ce tissu d'ameublement... il est beau, il a de la tenue et cette couleur se marie avec toutes les autres couleurs.

Elle a raison, notre choix est arrêté. Madame maman va me les faire, ça, c'est très très chouette !

Pendant nos pérégrinations, nous croisons un grand jeune homme et je vois l'abbé faire un geste à sa mère. Un geste qui veut dire : Filez !...

Je ne suis pas aveugle et je reviens sur mes pas, j'ai reconnu Jean-Jacques.

- Tu vas bien ?

- Oui...

Il m'est impossible de vous retracer son visage. Le "Oui" était du bout des lèvres et dit avec un dédain difficile à ne pas comprendre !...

J'en ris bien sûr mais... au-dedans de moi. De toutes façons, il ne s'est pas amélioré et je me demande si, un jour, Jean-Jacques s'acceptera dans sa peau.

Un dimanche, des amis de Monique et aussi la femme de Monsieur Philippon sont venus passer une journée à la ferme de la vallée. J'ai l'impression d'être une bête curieuse... oui, une bête curieuse ! Qu'ai-je fait pour que l'on ouvre des yeux tout ronds ?

Du point de vue argent, quand l'abbé en avait besoin pour payer les réparations, il envoyait France et je lui remettais soit un chèque, soit du liquide ; autrement dit, l'argent étant resté sur un de mes comptes, je retirais quand il me le demandait. Bien sûr, je tenais un état détaillé de toutes les sorties.

Ma filleule Béatrice s'annonce ; j'en suis ravie, il fait très beau et elle pourra se détendre dans la campagne. Elle voyagera en chemin de fer et j'irai la chercher dans la grande ville du midi.

Devant la gare, comme une andouille, je me fais "piquer" mon sac. Je comprends donc le manège d'un jeune devant un distributeur de billets.

- Madame, comment fait-on ?

- Cela est simple, mettez vos pièces dans cette fente et votre ticket sortira.

- Je n'ai pas de pièces.

- Moi non plus, du moins je n'en ai plus. Allez donc faire de la monnaie à la cafétéria !

- Oui, d'accord.

Deux pas, seulement deux pas pour que je me retrouve vers ma portière mal fermée. Je ne vois plus mon sac sur le siège. J'ai vite compris, un complice me l'a subtilisé. Vite, je cours vers la cafétéria mais ne vois ni l'un... ni l'autre... certainement de même allure.

- Cherchez donc dans les passages souterrains, ils se sont sans doute débarrassés du sac... pas du contenu !

Ma Béa va arriver, je le ferai avec elle. Nous nous démenons toutes deux sans aucun résultat.

Un commissariat de police n'est pas loin, nous allons y déposer une plainte. A vrai dire, c'est à peine s'ils prennent ma requête en considération.

Le logement de l'abbé n'est pas loin non plus, nous y allons.

- L'abbé, on m'a volé mon sac, j'ai porté plainte, pourras-tu voir la suite que le commissariat va donner ?

Sa réponse est simple. Il éclate de rire et je me rends compte que c'est un rire forcé... un rire qui ne sort pas du coeur... un rire qui n'est pas de circonstance. Pourquoi ?

J'en suis terriblement gênée mais je saisis que c'est la visite de ma nièce qui en est la cause car d'une part je ne l'ai pas prévenu, et d'autre part il a toujours mal reçu ma famille.

Bien sûr que ma Béa s'en est aperçue ! Bien sûr qu'elle ne se laissera pas marcher sur les pieds ! Bien sûr, qu'au besoin, elle soutiendra sa marraine !

Bref ! nous prenons la route pour la ferme et je me veux gaie. Je tiens au bonheur des miens, je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour que Béatrice passe quatre à cinq journées de pleine campagne, en harmonie.

Heureusement que Didier est volubile, gai de nature et ils s'entendent tous les deux comme "larrons en foire". Je ne sais pas si vous connaissez cette expression mais, en fait, elle veut dire : ils s'amusent bien et c'est très bon pour l'un comme pour l'autre.

Arrive le jour du retour. Je décide d'emmener Didier avec nous. Les bêtes soignées, il a, lui aussi, besoin d'évasion. On ne peut pas rester enfermé dans un clos sans en sortir quelquefois.

De toutes façons, personne ne portera atteinte à ma liberté. Ce que j'ai fait, c'est de bon coeur mais je reste libre et ma porte d'entrée, ou celle de mon coeur, est toujours... ouverte.

Pour le déjeuner de midi, nous nous trouvons dans une cafétéria et, en attendant l'heure du train, nous déambulons tranquillement sur un trottoir.

Exprès, je porte la même tenue. On ne sait jamais... peut-être que mon voleur me reconnaîtra !

J'ai vu juste ; à vingt ou trente mètres, un jeune homme arrive en face de nous.

Pourquoi je le remarque ? Je ne le sais mais il est très bien habillé, de nationalité d'Afrique du Nord et, en me voyant, s'arrête "pile".

- Je parie que c'est lui...

Il prend sur sa gauche, là où un escalier descend. A sa hauteur, je regarde, il attend sur une marche.

- Vous avez un problème, Madame ?

- Moi... non Monsieur, pas du tout !...

Je ne pense donc pas m'être trompée.

De retour à la ferme, coup de fil :

- Madame, vous vous appelez comment ?

- Claude R.

- Je suis un restaurateur et j'ai trouvé un sac sous une chaise. Votre nom et votre numéro de téléphone sont bien ceux inscrits sur un carnet.

- Monsieur, mon carnet de chèque y est-il ?

- Oui.

- Ma carte bleue ?

- Non.

- Un carnet d'adresses ?

- Non.

- Porte-monnaie ?

- Oui mais plus d'argent.

Ouf ! cependant deux "manques" importants : carte bleue, carnet d'adresses.

- Comme je ne peux pas aller le chercher moi-même, une amie passera le prendre.

- Très bien, je le dépose dans mon coffre.

Vite, vite, je fais opposition pour la carte bleue et il me faut plusieurs semaines avant que tout rentre dans l'ordre. Il y a eu achat de bijoux et de vêtements dans de luxueux magasins. Pas étonnant que ce jeune fût si bien habillé... Il pourrait me dire merci !...

Le plus ennuyeux est la perte de mon carnet d'adresses. Tant d'amis y sont indiqués !

Peu à peu, j'arriverai à le reconstituer car mes cahiers d'envois pour mes recueils sont à jour. Etre ordonnée rend de grands services, j'en fais l'expérience encore cette fois.

Le dernier jour de septembre était arrivée, une lettre du Centre des Impôts. Didier avait l'habitude de relever la boîte aux lettres et de poser le courrier sur la cheminée. L'abbé passait et en prenait connaissance. Donc cette lettre, enveloppe grand format, se trouve à sa place sur un coin de la cheminée.

Arrive Marie-No, elle avance à petits pas dans la cuisine, prend le courrier, en sort la lettre du Centre des Impôts et va la cacher sous des revues vers le téléphone.

Elle me prend pour une imbécile... ou quoi ! Je décide de ne rien dire, de ne rien révéler et d'attendre que l'abbé y mette le nez dedans... comme on dit... car elle avait agi de la même façon chez lui.

Il a dû passer un mois avant que l'affaire ne ressorte. Quand je reviens je ne sais trop d'où... l'abbé est là.

- Je viens de trouver cette lettre sous des revues. Pourquoi ? C'est grave... Il faut vite que je file au Centre des Impôts.

Vraiment, il n'est pas content et... pas de chance... j'avais sorti de ma tête cette histoire de Marie-No. Du coup, c'est moi qui ai eu tort car j'aurais dû surveiller Didier.

Je n'ai rien trouvé à répondre, la scène ne m'est revenue que plus tard. Alors ! tant pis... puisque Mademoiselle n'est pas touchable.

En ce début d'après-midi, Mademoiselle s'amène :

- Didier il faut changer la clôture de place.

- Marie-No, nous avons décidé d'aller au village faire des achats ; nous avons besoin d'une scie pour le bois, nous la trouverons à la coop.

- Eh bien non !... il faut faire la clôture.

Didier me fait signe que nous irons après.

Comme il commence et que Mademoiselle se tourne les pouces, je l'entends lui dire :

- Viens m'aider, je peux planter les piquets, le reste je ne sais pas faire.

Elle est bien obligée de s'y mettre.

Vers seize heures, il me crie :

- J'ai terminé, les piquets sont en place.

Je remarque qu'il reste peu de "fils" à poser par Marie-No. Je la préviens donc que l'on part. J'ajoute que plus tard, les chevaux se sont évadés, le fil était mal posé... Bravo Marie-No !

J'apprendrai à le faire, c'est simple et au moins plus de leur... "embrouille".

Après le passage à la coop, nous allons faire deux ou trois achats dans un libre-service. Didier y rencontre des connaissances et se met à blaguer. Pour ma part, je suis au rayon "Fromages" quand je vois Marie-No longer à tous petits pas un à deux rayons.

J'en suis éberluée ; que cherche-t-elle ? Je ne bouge plus et la regarde faire. Je voudrais comprendre et j'ai vite compris ; elle tend l'oreille pour savoir ce dont parle Didier. Fait-elle cela d'elle-même ? Doit-elle en rendre compte à l'abbé ? Sûrement les deux.

Je m'avance :

- Tiens... que fais-tu là ?

- J'ai du pain à acheter.

Pour la Xième fois, elle me prend pour une imbécile. Ça a tout juste vingt à vint deux ans et ça veut tout diriger. Ses études... elle s'en moque.

Ah ! que je n'aime pas ça... que je n'aime pas ça... et dire que l'abbé ne veut pas en entendre parler !...

Moi, j'appelle ça... "être dans de beaux draps"... J'en suis glacée !...

Pour les vingt ans de Marianne, toute l'équipe se rend chez Chris. Comme elle est logée dans la maison familiale où elle travaille, il y a de la place pour tous. L'abbé fait cette réflexion :

- On pourrait prévoir un séjour en Israël tous ensemble. Qu'en pensez-vous ?

Tous, on s'écrie :

- Ce serait chouette !

Cette réponse je la fais aussi mais en dedans de moi je me dis :

- On prendra l'argent où ?...

Soirée simple et amicale. Comme je suis loin du refuge, loin de la ferme, je passe la nuit chez Monique. Le lendemain, en fin de matinée, je m'aperçois qu'elle fait une drôle de tête...

- Cela ne va pas Monique ?

- Au courrier, il y a une lettre de l'abbé, prends-en connaissance.

J'ai presque envie de rire.

- Monique, j'en reçois une presque tous les jours, je finis par ne plus y faire attention.

- Il faut bien répondre...

- Personnellement, je ne réponds plus.

L'abbé avait pris l'habitude de grands "sermons", de grands discours sur François d'Assise et Charles de Foucauld et, au milieu de cela, une engueulade... Je me répète : une engueulade...

Je crois bien que je ne peux plus entendre parler de ces deux-là... Oh ! je leur en demande pardon, d'ailleurs je parierais qu'ils me comprennent !... Ils ont fait leur temps et... leur époque ; à nous de vivre la nôtre.

Pour en revenir à cette fameuse lettre, je ne sais plus si je la trouve au courrier de la ferme ou au courrier du refuge...

Peu importe ! malgré tout, celle-ci demande une réponse car elle me rend aussi furieuse que Monique. Pourtant, il me semble être capable de beaucoup de patience. Vous le savez... en cours, quand je travaillais, c'est ce que les collègues avaient décelé chez moi : la patience...

Cette fois, la patience a des limites, il y a environ deux grandes pages d'engueulade et je me demande pourquoi !...

Arrive une autre lettre me demandant de prendre des permanences au refuge. Je réponds "Oui", bien sûr !

Donc, je suis là-haut les vingt neuf, trente et trente et un octobre, les premiers et deux novembre.

Du vingt neuf au trente, j'ai dormi une heure.

Du trente au trente et un, j'ai dormi deux heures.

Du trente et un au premier, j'ai dormi deux à trois heures.

Du premier au deux, j'ai dormi environ six heures.

Je ne peux plus tenir, je suis trop fatiguée. Malgré tout, j'assume les prières, "l'A.D.A.P." du jour de la Toussaint.

Je fais donc une lettre à l'abbé. Tout d'abord, je ne suis pas tendre, je réplique à sa "fameuse lettre", je lui redis que je ne peux pas être autrement que ce que j'écris car ce que j'écris est ce que je pense. Je lui rappelle l'écrit du 4 juin 1982 : "Le Chemin de l'Amour" :

"Il n'y a pas de charité sans justice,

Il n'y a pas de justice sans amour.

Ainsi parlait mon vieux curé

Il y a déjà des années,

Jamais je ne l'ai oublié.

(...)"

Et j'ajoute :

- En ce qui concerne le refuge, je me sens, cette fois, trop âgée pour m'y refaire ; je n'y dors presque plus. Il faudra donc trouver des personnes plus aptes...

Le deux au soir, je suis de retour à la ferme et du deux au trois novembre, je ne ferme pas l'oeil ; je ne m'endors que le trois à sept heures.

Pas de chance, l'abbé est passé ; il me laisse un mot car il pense que je flemmarde. Une autre carte aussi avec des reproches. Oh ! ce n'est pas très grave !

J'ai également une lettre de Monique s'excusant de s'être "emportée".Vlan ! en fin de semaine, voici la réponse à ma lettre, cette fois il y en a cinq pages, cette fois il ne parle que de l'Evangile et de Saint Paul mais il dit entr'autres :

- Le refuge passe avant la ferme. Je ne pense pas que ce soit une question d'âge seulement. Il y a "l'histoire" que tu y as vécue... etc... etc...

C'est un sermon mais il me dit malgré tout qu'il a beaucoup d'affection pour moi ; en passant... cela fait plaisir.

J'essaye donc de comprendre la situation. Pas de doute, la ferme déjà en altitude m'empêche de supporter l'altitude un peu plus élevée du refuge. Je ne récupère plus, ce n'est pas de chance mais qui va croire ça ?... Ni l'abbé, ni l'équipe bien entendu !...

Par téléphone je le dis à l'abbé, aussi à des membres de l'équipe. Personne n'a l'air de comprendre ; c'est assez naturel, ils n'ont pas encore vécu, pas été malades, pas souffert de dépression. Alors, à croire qu'ils me prennent pour une menteuse !... Pour moi, ça, c'est l'horreur !... J'en ai presque envie de vomir... oui... de vomir.

Comment continuer de discuter dans ces conditions ? Comment ?

J'ai une idée mais vu la tournure que prennent les événements, je ne la leur donne pas. En vérité, il me suffirait de dormir à l'hôtel à six ou sept kilomètres plus bas que le refuge et de remonter le lendemain matin. Quoi de plus simple, la note je peux la payer. Eh bien ! tant pis pour eux.

Le trois novembre, à quatorze heures, Didier vient me voir. Je ne me lève pas, je suis trop fatiguée.

Vers dix sept heures, Manu appelle, il est Novice chez les Dominicains.

- Peux-tu réciter une dizaine de chapelets entre vingt heures et vingt heures trente ?

Nous les récitons donc avec Didier mais j'ai du mal car ma voix s'en va de nouveau.

Vers vingt et une heures quinze, Manu téléphone et m'explique le "pourquoi" de cette prière. En résumé, il y a des jalousies chez les novices.

Puis il me dit avoir été malade à partir du samedi vingt huit octobre, c'est-à-dire les vingt huit, vingt neuf, trente, trente et un et premier novembre.

Comme a l'habitude, des maux de tête mais, contrairement à l'habitude, il a eu une forte envie de dormir. Il s'est endormi environ trois heures le matin et trois heures l'après-midi puis, sa forme est revenue.

Je lui dis que c'est moi, à sa place, qui n'ai pas dormi... Nous en sommes tous deux surpris.

Le lendemain ou surlendemain, en soirée, l'abbé nous apporte un phare pour mieux nous chauffer, Marianne l'accompagne.

Ils ne veulent pas s'attarder car il fait nuit et cette nuit-là est très sombre. L'abbé nous dit qu'il a une nouvelle voiture.

Ils ressortent mais, installés, la voiture ne démarre pas. Pourquoi ?

Didier me fait remarquer que l'abbé l'attend, histoire de lui montrer cette nouvelle voiture et que, de toutes façons, il n'ira pas.

Quel enfantillage !... La voiture est toujours sur le chemin, pleins feux. Le temps passe... je vais donc y aller mais moi non plus je n'ai pas envie de le complimenter pour cet achat, pourtant, quoi dire !...

Une idée me vient :

- Sais-tu que mon cousin Paul a fait une retraite en Terre Sainte ?

- Ça lui a fait du bien !...

L'abbé est furieux mais enfin, les voici qui s'en vont ; ouf !

Si mon cousin savait cela, je ne pense pas qu'il apprécierait beaucoup.

En désespoir de cause, l'abbé décide que Didier montera au refuge à ma place car l'idée de me fourrer dans la grande ville du midi, dans un studio, quelques jours, le temps de me "remettre", ne me plaît pas. Ce studio appartient à la hiérarchie ecclésiale et sert à des prêtres de passage.

Voici Marie-No :

- Comment on équipe le studio pour toi ?

- Marie-No, je n'accepte pas le studio.

Toujours, toujours, faire faire les commissions par les autres, surtout elle...

Une fois ici... une fois là-bas... une fois là-haut... cela rime à quoi !... Mon courrier arrivera où !... J'ai en mémoire la lettre des contributions... J'ai en mémoire... J'ai en mémoire... En fait, je ne peux plus avoir confiance.

A la ferme, je suis chez moi, du moins je suppose que cela est aussi dans l'esprit de l'abbé !

France est de passage, elle me demande où en sont les comptes, c'est-à-dire ce qu'il reste à donner pour les réparations. J'en fais le détail.

En ce début d'après-midi, le Maire arrive :

- Je vous apporte votre feuille pour les élections.

- Merci, mais entrez donc, il y aura bien un verre à boire ou une tasse de café...

- Non, je vous remercie mais je n'ai pas le temps.

- Alors, ce sera pour une autre fois.

Encore une lettre de l'abbé, il dit entr'autres :

- Le Maire est venu, tu ne me l'as pas dit, que voulait-il ? Toute l'équipe et moi-même devons savoir tout ce qui se passe et connaître tous ceux qui s'arrêtent.

  Pour le studio, réfléchis, j'en ai la charge, tu pourrais y passer régulièrement quelques jours.

Ma réponse est simple car j'ai compris que France avait déjà tout "rapporté".

- Pour le Maire, cela ne regarde que moi. Je noterai les passages même de quelques minutes puisque ceux d'une journée ou d'un week-end sont déjà inscrits.

  Pour le studio... merci mais, au besoin, je sais où aller !...

Je commence à en avoir... "marre"...

Encore deux ou trois cartes auxquelles je ne réponds pas, cela ne sert à rien.

Je refuse que l'on porte ainsi atteinte à ma liberté. J'ai fais un pas "dur"..., mais je l'ai fait alors qu'on me laisse vivre dans le respect de Jésus, donc de mes "frères" ; qu'on me laisse vivre dans l'accueil que je crois savoir faire, qu'on me laisse vivre... la porte ouverte.

Je n'ai pas prononcé de voeux de soumission que je sache !...

Tout cet imbroglio doit cacher quelque chose... mais quoi ?

Didier est au refuge pour deux ou trois jours. En fait, il faut remplacer Guy à chaque congé.

Quand il n'est pas là, je m'occupe de la gente animale.

Ce dimanche, vers midi, je reviens de la Messe. Que vois-je ?... Toutes les chèvres sont dans le pré et... le bouc avec ; pourtant la porte de la "chèvrerie" était bien fermée...

A peine le temps de réaliser... que le bouc m'attaque, je l'ai entre les jambes et il me secoue avec ses cornes.

- Au secours !... Au secours !... Au secours !...

Personne ne peut m'entendre ; il peut m'envoyer de l'autre côté du mur, en contrebas. J'ai du pain dans la main, un pain que la boulangère m'a vendu, bien croustillant et sentant bon. Je le réservais pour Didier qui arrive ce soir mais... pas le choix.

Je le jette à terre, le bouc s'y précipite dessus et moi je me précipite dans ma véranda.

Ouf ! j'en tremble, j'ai mal de partout. Je vois le bouc rejoindre ses femelles alors je risque une ouverture de porte car il me faut aller dans la cuisine.

Rien à faire. En deux ou trois bonds il est là ; j'en ris presque... comme je lui ai fermé la porte au nez, il tourne sa tête de tous les côtés. Il me cherche, c'est sûr... Quoi faire ?...

Je téléphone à mes amis de la ferme voisine :

- Venez chercher le bouc et tuez-le avant qu'il ne tue quelqu'un...

Ils viennent tous deux et l'attachent solidement dans leur camionnette.

- Nous ne le tuerons pas mais l'emmenons chez nous ; Didier pourra venir le chercher.

- Très bien.

Ouf !

Les parents de France sont de passage. Je tremble encore, ils en sont témoins. D'autres visites aussi en cet après-midi.

J'avais téléphoné à la maman de l'abbé n'ayant pas pu le joindre. En soirée, il me rappelle :

- Tu n'as pas le droit de prendre seule la décision de tuer le bouc.

J'en suis abasourdie, s'il m'a fait mal ou pas... peu importe !...

- Tu seras content quand il aura tué quelqu'un.

- La porte s'ouvre en dedans...

- Non, en-dehors...

- Non, en dedans...

- Maintenant elle s'ouvre en-dehors, le bouc a fait sauter les gonds.

- Ah bon ! je comprends mieux.

Je me suis sans doute mal expliquée, ne l'ayant pas compris moi-même assez vite car je suis toujours sous le choc.

Le lendemain, Didier va chercher le bouc et l'attache solidement.

Pauvre bête... il serait mieux au Paradis des animaux !

Le jour où il me faut aller dans la grande ville pour une réparation à ma voiture, l'abbé et Didier sont à la ferme.

Le soir, seule avec Didier, il me raconte sa journée, plutôt leur journée.

Ils ont voulu installer un garage, non, plutôt deux abris : un pour les outils et un pour ma voiture.

A vrai dire, je n'ai jamais pu la rentrer, because le sol en terre collait. Elle était mieux sur l'herbe.

Il y a eu autre chose. Quelque chose de "personnel" entre l'abbé et Didier que celui-ci aurait refusé mais... Dois-je le croire ?...

Je suis perplexe. Ce qui s'est passé ou a essayé de se passer avec Manu serait donc vrai !... Avec Manu nous avions essayé de ne pas voir la vérité en face... Nous avions essayé... Nous avions vraiment essayé... Mais là, je ne sais plus ce qu'il faut en penser... ou alors je le sais trop bien et cela expliquerait pourquoi il me faut m'éloigner de temps à autre... C'est grave, très grave...

Un matin, je découvre deux chevrettes, l'une est morte et l'autre je l'emporte dans ma véranda. J'arrive même à tirer un peu de lait à la mère et j'essaye le biberon sans grand résultat. Ma voisine me donne un médicament mais il ne la sauve pas ; le soir, elle aussi nous quitte.

Didier va les enterrer toutes deux. J'ai le coeur gros, très gros. Mon voisin me dit que le bouc est trop vieux.

Je transmets cela à l'abbé, je ne pense pas qu'il le croit !

On vient nous présenter un jeune ; lui aussi est objecteur de conscience. Il n'a pas l'air très bien dans sa peau mais je me trompe peut-être. De toutes façons, avec Guy il sera bien.

France était présente quand son père l'a accompagné et c'est tant mieux car c'est elle qui va s'occuper de son dossier.

Arrive l'état des permanences pour le refuge et pour la ferme.

On me demande également où je passerai Noël et quel jour je monterai au refuge pour y passer le jour de l'An.

Avec ma plus belle plume ou plutôt mon plus beau stylo feutre, je réponds que :

- pour Noël je serai à la ferme,

- pour le jour de l'An, je serai également à la ferme.

Oh ! je rajoute bien d'autres choses... même très gentilles, du moins il me semble, mais je sens que ça ... va... grincer !...

Puis-je faire autrement !...

Mon ouvre-boîtes... Je ne vous ai pas encore parlé de mon ouvre-boîtes... boîtes de conserves, s'entend...

Celui-ci, couleur vert pré, me rend de grands services ; je n'ai pas beaucoup de force dans les mains, dans les bras, ça... c'est mon point faible.

A vrai dire, la tête et les jambes me conviennent, pour moi c'est le principal.

Bref ! ce lundi, plus d'ouvre-boîtes.

- Didier, tu t'es servi de mon ouvre-boîtes ?

- Mais non ! je ne me sers jamais du tien, personnellement je n'ai pas besoin d'enfoncer la pointe avec un marteau...

C'est vrai que j'amuse bien des gens avec cet ustensile !

Je le cherche presque toute une semaine quand je réalise que Marie-No est venue.

Voilà le doute qui me prend !...

Ce samedi elle est de passage mais j'oublie de lui en parler. A sa prochaine visite, je lancerai :

- Marie-No aurais-tu mon ouvre-boîtes ?

Cette seconde fois, j'ai encore oublié. Finalement, je lui téléphone. La réponse est :

- Ah oui ! je l'ai pris pour ouvrir une bouteille et il est resté dans ma voiture.

Il faut vous dire qu'il fait aussi usage d'ouvre-bouteilles et là, pas besoin d'y taper dessus.

Encore une fois, c'est elle et cela fait beaucoup de fois car pourquoi boire une bouteille dans sa voiture pendant qu'il est simple de le faire dans la cuisine !...

Non, son explication est nulle. Enfin, je récupère mon ouvre-boîtes.

Le vingt huit novembre, on me prévient que Monique et Marie-No viendront le lendemain avec un gâteau car c'est mon anniversaire.

On ne m'a pas demandé ce que je faisais le vingt neuf, il se trouve donc que je serai en cours de théologie. Ce ne sera pas le cours réel du mois mais, entre deux, notre professeur nous reçoit, du moins quelques uns, pour commenter un livre de théologie dogmatique. M'étant faite inscrire à ce cours complémentaire, je n'ai pas l'intention de le manquer.

Etant assez loin de la grande ville, j'avais pris l'habitude de partir vers onze ou douze heures ; plus facile pour rouler et comme j'avais une chambre de retenue, je pouvais récupérer ; le soir, j'étais tout oreilles.

Non, je ne ferai pas l'effort de rester ; cette fois le coeur commence à ne plus y être. Didier m'excusera ; les sourires... pour rien... ce n'est pas mon genre. J'aime trop l'honnêteté.

Le trente novembre, à mon retour, je trouve une lettre de Monique ; ce sont des consignes.

Il est dit entr'autres que pour la ferme-gîte, donc pour les "permanents", la nourriture sera achetée par l'association dans la grande ville.

Quelques jours plus tard, coup de fil de Marie-No :

- Toute nourriture achetée hors de la grande ville ne sera pas remboursée.

Vlan ! encore un coup dans les pattes comme on dit. Il me semble comprendre que l'on nous interdise de sortir du lieu... Pourquoi ?

Je tiens un cahier : Recettes et Dépenses. Je vous avoue même que j'y verse de l'argent, approximativement une valeur locative. Très bien, je la diminuerai mais ils ne m'empêcheront pas de faire mes courses.

Ce qui vient de la ville ne convient pas forcément ni à Didier, ni aux objecteurs. Résultat : on jette !

Jusqu'où ira la "dinguerie" !

J'en discute avec l'abbé, je lui reproche son manque de confiance, je le préviens que cela peut... mener loin.

Didier est au refuge et Guy à la ferme. Il est près de neuf heures, deux gendarmes arrivent :

- On vient voir si tout va bien !

Je les fais entrer dans ma véranda et leur offre un café. Nous discutons environ une heure ; je fais bifurquer la conversation sur moi-même, sur mes recueils de poésie que d'ailleurs je leur offre.

Bref ! j'évite de parler de l'association et Guy n'est pas sorti de sa chambre ; il n'a pas le droit d'être ici, ce n'est pas son lieu de destination en tant qu'objecteur.

Pauvre Guy, il est si gentil ce garçon et moi, ne sachant plus quoi faire avec ces nouvelles formules de repas !... J'ai donc pris l'habitude de manger dans ma véranda mais... mais... Guy ne cuisinant pas, du moins ici... il faut bien que je lui prépare un repas !...

Il préfère un bon plat de pommes de terre à ces viandes ou poissons bon marché. Nous n'avons pas de congel à la ferme.

Vers la mi-décembre, Monsieur Philippon n'est pas à la ferme mais il a laissé un échafaudage dans une grande salle. Celle-ci doit devenir un dortoir mais il faut isoler le plafond ; celui-ci étant à très bonne hauteur, l'échafaudage est, lui aussi, à une très bonne hauteur...

L'abbé demande à ce que Didier pose les plaques d'isolation, de la laine de verre... il, me semble.

Dans ce courrier, il dit également que la discussion que je réclame entre nous deux, peut attendre. On verra après l'hiver... Il parait aussi que j'aurais dit à sa maman qu'il ne me parlait plus... Je ne m'en souviens pas !

En fait, c'est peut-être vrai car il passe presque toujours par personne interposée.

Il dit : je n'ai jamais boudé de ma vie et ça ne va pas commencer ; aussi qu'il apportera des meubles et reprendra la Direction.

Tiens ! comme s'il ne l'avait pas toujours eue... mais à cent kilomètres de distance, on ne peut pas tout voir. Je regrette !...

Peu importe ! je demande à Didier de s'occuper de l'isolation.

- J'ai le vertige.

- Peux-tu essayer ? Je t'aiderai à monter...

- Je le veux bien.

Effectivement je l'aide à monter mais je le vois trembler.

- Ne t'approche pas trop du bord !

- Oui, sois tranquille.

Le voici au travail ; je repars dans ma véranda - salle à tout faire.

Pour l'instant je fais des travaux de couture. Didier s'est coupé une veste dans un bout de tissu léger couleur noire et je vais la piquer grâce à ma machine à coudre.

Drôle... ces jeunes, ils s'habillent avec n'importe quoi ! mais si cela lui fait plaisir, pourquoi pas !...

Un bon quart d'heure passe ; ce jeune arrive vers moi tout tremblant.

- L'échafaudage s'est cassé la figure...

- Cela n'est pas possible, c'est toi qui a basculé ?

- Non, viens voir ; je me suis retrouvé dessous et j'ai mal au dos.

Effectivement, tout a chaviré, des planches sont tombées sur un lavabo et l'ont cassé.

Ici, une corde, une vraie corde, pas une ficelle, est coupée. Elle attachait un pied de l'échafaudage à un pilier de soutien de la maison.

Comment cela a-t-il pu arriver... Je regarde les trois brins, ils ont été coupés... Par quoi ?... Par qui ?... Personnellement, le ciseau, mon ciseau, je l'avais vers moi et il n'y en a pas d'autres dans la maison.

Réfléchissons... Didier aurait pu basculer mais certainement qu'il se serait fait encore beaucoup plus mal.

Je préviens la "Direction", personne n'a l'air de s'émouvoir.

Porter plainte... Contre qui ? Contre "X", oui bien sûr ! mais Monsieur Philippon a eu tort de laisser cet échafaudage.

Malgré tout, pourquoi n'ai-je pas appelé les gendarmes ?... Pourquoi ?... Qu'est ce qui me retient... Au point où nous en sommes, quoi faire ?... Je me le demande...

Le lendemain ou surlendemain, Jacou vient voir. Il n'a pas un mot, je me demande même s'il a dit bonjour.

De mon côté, j'emmène Didier consulter un médecin. Il n'a rien de "cassé", ouf !

Ce soir-là, grandes réflexions... non... plutôt graves réflexions :

- Qui a tranché la corde ?... Qui est venu ?... Personne depuis le vingt neuf novembre...

Non ! je ne veux pas y penser mais voilà que le doute me reprend.

Monsieur Philippon revient ; il est formel, la corde tenait bon ; jamais... au grand jamais... l'échafaudage n'aurait dû se disloquer. C'est bien monté ces choses-là ! Ce ne sont pas des jeux d'enfants !...

Alors !... Alors !... Alors !...

- Claude, ce premier hiver à la ferme, comment ça va ?

- Monsieur Philippon, je peux tout supporter... la faim... le froid... sauf la connerie.

Je crois bien qu'il a éclaté de rire.

L'abbé et l'équipe avaient fait de la propagande pour la ferme, pour y faire de l'accueil. Cette propagande avait été faite à l'occasion d'un Festival dans la grande ville (salon Mer, Montagne, Loisirs). Il me faut bien lui dire que c'est trop tôt ; on couchera les gens où... à l'hôtel ?... Quel accueil !...

Je comprends de moins en moins ces attitudes... En plus Didier est accusé par Marie-No d'avoir dit du mal de l'abbé. Des gens l'auraient répété à ce fameux Festival ; justement un couple plus un homme... entre deux âges... du village où Marie-No espionnait.

Cela est absolument impossible j'apprends aussi qu'un jeune de ce village reçoit des lettres anonymes mais à une ancienne adresse.

Premier dimanche de l'Avent ; une autre lettre, quatre pages de sermon... cela devient vraiment pénible, il est dit entr'autres :

- La ferme continue à fonctionner et à rester ouverte mais elle est extraite des questions sur lesquelles devra se prononcer l'équipe d'animation. Tout doit être réglé par le Conseil d'administration. Etc... etc... etc...

Que fait ce Conseil d'administration ? Il n'est même pas capable de porter plainte... Je vous dis en passant que le Conseil est l'abbé, son frère et deux ou trois membres complètement soumis. J'en ris car il y a bien de quoi en rire !...

Il faut bien que je vous parle du camp d'enfants de cette fin d'année. Un camp en montagne de la branche scouts ou guides mais avec quelques passages à la ferme.

J'arrive de courses ; Marie-No et trois ou quatre enfants soufflent sur le poêle.

Didier étant au refuge, moi dans mon studio, il est vrai que je n'avais pas recharger le poêle, pensant le faire au retour.

- Marie-No, personne ne m'a prévenue de votre passage !

- Pas utile, le poêle ne doit pas s'éteindre ; tu dois le charger avant de dormir.

Vlan ! il faut donc qu'à moins dix degrés, je ressorte vers dix ou onze heures du soir pour recharger... Le bois brûle vite.

Cette semaine-là je le fais donc, les enfants doivent avoir chaud.

Dimanche, personne. Je m'inquiète et téléphone aux parents de l'abbé.

- Marie-No ne vous a rien dit, le camp doit être terminé...

- Non.

Je lui téléphone.

- Je l'ai fait exprès, le poêle ne doit pas s'éteindre.

La veille, j'avais fait le tour de la ferme après leur départ, par prudence. Bien m'en a pris, les robinets d'eau de la salle de bains n'étaient pas fermés.

J'ai le temps d'arriver à la voiture avant qu'elle ne démarre et de lui en faire la remarque.

A mon tour... vlan ! Comme une maman était avec elle, elle a rudement accusé le coup...

Il est arrivé aussi que Nicou retire un fusible, alors plus d'eau chaude et d'autres choses encore du même genre.

Cette lettre-là, oui, il a raison ; les communications téléphoniques sont exorbitantes. Que se passe-t-il ? Je fais la comparaison de ce que je payais à Mentol et ce qu'il faut payer ici. Je suis surprise, c'est cinq fois plus.

Nous tenons un cahier des appels que nous faisons ; cela ne correspond pas, cela ne vient pas de moi. Je questionne Didier, apparemment ce ne serait pas lui à moins que... à moins que... il appelle la nuit, mais qui ?... mais où ?...

Il faut qu'il passe par l'extérieur, sa chambre ne communique pas. C'est curieux !... Je réponds que j'y veillerai.

Dorénavant chaque membre de l'équipe, de passage, devra inscrire ses communications.

Il y a aussi le Maître d'oeuvre... Là, je ne sais pas, je ne pense vraiment pas qu'il s'en serve outre mesure !

Le 2 janvier 90, je n'ai jamais compris pourquoi un robinet d'eau chaude coulait très fort dans la nouvelle salle... J'étais seule.

Pourquoi aussi la petite chienne "Princesse" est attachée trop serrée... On ne peut pas passer le petit doigt, elle va s'étouffer... Quelqu'un a dû passer sans que je le voie ou... la voie !...

On ne tient absolument pas compte de mes remarques pourtant, JE VIS ICI.

Pourquoi ?... Pourquoi ?...

Arrive la Fiche de Permanences, période du 2 au 22 janvier 1990.

Il est noté que :

- Les consignes données n'étant pas suivies, la "Ferme-accueil" est totalement fermée.

Alors pourquoi les trois garçons doivent-ils venir à tour de rôle ?

Il est noté :

-Mercredi 3 janvier 90 à dix huit heures trente, dans la grande ville, réunion pour :

* Bilans

* Refuge et sanctuaire de la Madona (la présence de Guy, Paulo et Didier est demandée puisqu'ils assurent la permanence au refuge).

En fait, je n'ai pas besoin de m'y rendre ne pouvant plus assurer là-haut.

Didier me fait remarquer que... si... puisque je fais partie de l'équipe.

On me réclame le cahier des Dépenses. J'en fais une photocopie et en profite pour dire entr'autres qu'il nous faut jeter au moins la moitié des provisions apportées de la grande ville.

La photocopie ne convenant pas, Nicou vient chercher le cahier. Je le lui remets mais regrette de ne pas en garder moi-même une photocopie.

La veillée de Noël, la Messe de Minuit, nous y assistons dans un village où la crèche est vivante.

Encore mieux que cela... Toute l'imagerie de la Provence y est représentée. Les acteurs jouent leur rôle à merveille ; le maire devient le curé et le curé devient le maire à tendance... rouge... comme on dit.

C'est unique en France, c'est un vrai régal.

Nous passons le réveillon avec des connaissances et retournons à la ferme vers quatre heures du matin sur un chemin verglacé.

Le trente et un décembre, j'ai invité des voisins pour un mini-réveillon. Ils sont tellement sympas ! Pour moi, c'est l'occasion de leur rendre de leur gentillesse et de les voir un peu... "en fête".

Didier cuisine bien et nous avons fait de bonnes choses avec de petits moyens, d'ailleurs c'est moi qui paye. J'en ris en l'écrivant car, bien sûr, en "haut lieu", cela est très mal compris.

Liberté... où es-tu ? En aucun cas je ne me laisserai enfermer, Jésus ne l'a pas fait.

A cause de cette propagande faite avant l'heure, j'avais appelé l'abbé, nous avons pu causer au téléphone.

Il a eu l'air de me dire :

- Si cela ne marche pas - sous entendu : ne fonctionne pas comme je le voulais - il faudra fermer et te loger ailleurs.

- Mais comment ?

- Je peux te rendre ton argent tout de suite.

Je crois rêver... il le prendra où ?...

- Si cette ferme est vendue, tu rendras l'argent à tes parents puis à moi-même ; rien ne presse !...

Je souligne bien... "si cette ferme est vendue".

Voici une lettre du 31 décembre 89. Entr'autres :

- Nous n'étions pas prêts pour ouvrir...

- Nous avions, toi, moi et les autres, sous-estimé les difficultés...

Puis... plus loin :

- La solution que tu as proposée est la meilleure ; trouver un appartement plus bas dans la vallée du Var avec l'argent de ton appartement de Mentol... etc... etc...

Je relève le :

- Bonne Année 1990.

et le :

- Je t'embrasse très fort.

Il a vraiment un don ce garçon... le don de transformer, comme il le veut, ce qui a vraiment été dit.

En plus, je n'ai jamais proposé de solution, jamais, au grand JAMAIS. Je me sens chez moi ici et, quoiqu'il en dise, nous y faisons de l'accueil, de l'accueil de passage ; c'est inscrit sur un cahier. Maintenant je suis persuadée qu'il y a un "dessous" et un "dessous" pas très catholique. Oui, je l'écris et le pense ou plutôt je le pense et l'écris... pas très catholique !...

Avec Didier, nous avions été voir ses parents pour leur souhaiter de bonnes fêtes et sommes arrivés à l'improviste avec une boîte de chocolats mais... ce n'est pas possible, non... ce n'est même pas pensable !

La maman, cette femme qui m'a si bien reçue chez elle, nous fait une drôle de tête... comme l'on dit. Ce n'est plus la même femme... ce n'est plus le même visage...

Son mari n'est pas là, paraît-il, pourtant je suis persuadée qu'il est présent, qu'il est dans sa chambre. Nous discutons de banalités environ une heure et repartons... troublés.

Cette année est terminée et le 3 janvier 1990, réunion dans la grande ville comme prévue.

J'ai une vague impression que l'on ne m'attendait pas, ce n'est sans doute qu'une impression car Didier ne conduit pas et Paulo vient du refuge avec Guy.

Je suis ébahie ! Presque toute la réunion pour lire et commenter un article de Bertoldt Brecht : "Si les requins étaient des hommes".

J'entends Paulo dire :

- Je m'emmerde !

De suite :

- Quoi donc ?

et

- Rien...

Monique a cette phrase :

- Mais c'est pour quoi la réunion ?

Réponse de l'abbé :

- C'est à cause des objecteurs.

Je suis placée à côté de Nicou et en face de Didier. Entre mes dents je dis :

- Je parle, ce n'est plus tenable !

Didier me passe un papier sur lequel il a écrit et de façon à ce que Nicou le lise :

- Non ! tais-toi... on fera intervenir l'Evêque et mon père.

L'article se termine par :

> "En un mot, la civilisation dans la mer ne serait possible que si les requins étaient des hommes."

En fait, les poissons les plus gros, ceux qui auraient des fonctions, veilleraient à ce que l'ordre règne parmi les petits poissons.

Bravo ! dans ma tête j'ai cette parole de l'Evangile selon Matthieu :

Chapitre vingt trois, versets dix à douze :

> "Ne vous faites pas non plus appeler Directeur car vous n'avez qu'un Directeur, le Christ.
>
> Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaissera sera élevé".

Personnellement, je traite ces trois garçons comme mes frères.

La réunion se termine à minuit.

L’abbé dit à Didier :

- Tu viens coucher chez moi ?

Réponse :

- Non, je repars avec Claude.

Franchement, je ne me vois pas repartir seule de nuit ; je n’aime pas conduire de nuit et il y a cent kilomètres à faire ; je dis bien cent kilomètres.

Il n’a pas un mot à mon intention.

Il appelle Guy :

- Viens jusque chez moi, j’ai quelque chose à te remettre pour le refuge...

Pourquoi n’a-t-il pas apporté ce... quelque chose... à la salle de réunion... Guy, lui aussi a une longue route à faire et Paulo est avec lui !...

Que de questions sans trop de réponses !... Pourtant je commence à y voir clair.

L’abbé veut soit m’évincer, soit me faire mettre... j’allais dire... à genoux !

Le huit janvier, j’ai une discussion au téléphone au sujet du foin pour les bêtes... bien sûr pas pour nous..., au sujet de la cheminée car il y a, depuis peu, une cheminée dans la grande salle et elle fume.

Je suis surprise de sa réaction qui, ma foi, est bonne mais il se plaint que je ne lui ai pas répondu sur la lettre du trente et un décembre.

Presque vers la mi-janvier, téléphone... Paulo prend la communication :

- Dites à Didier de se méfier, il est en danger.

Troublant ! mais effectivement il y a eu l’histoire de l’échafaudage...

Didier rappelle au numéro donné par cette personne et il me dit :

- C’est Sylvie, je la connais vaguement mais je l’ai revue quand je suis allé au mariage de mon frère.

Elle me signale qu’à la prière charismatique il était ressorti qu’un de ses amis était en danger.

J’ai un peu de mal à croire ça mais !... mais !... mais !...

- Elle aimerait venir voir ce qui se passe.

Je ne peux pas refuser, tout est tellement "trouble" ou "troublant"... au choix...

Nous allons la chercher à la gare de la grande ville, Paulo reste à la ferme. Nous essayons de joindre l’abbé pour lui en parler ; nous ne le trouvons pas mais, de toutes façons, de quel droit ne pourrait-elle pas dormir chez moi, dans ma chambre, j’ai un lit d’appoint, alors !...

Au retour, Paulo me dit :

- L’abbé est venu, il a laissé une lettre pour toi.

La voici donc :

"Lundi 15 janvier 1990.

Chère Claude,

Je suis passé à la ferme pour te dire que notre affaire se fait donc comme nous étions d’accord. Donc, il faudrait que tu prévoies ton déménagement à la mi-février, entre le quinze et le vingt, ce serait bien.

Tout est conclus.

Je t’embrasse.

L’abbé"

Mon sang ne fait qu’un tour, oui, qu’un tour !... Ni un demi, ni plusieurs...

Primo... : Quel accord ?

Secundo... : A-t-il vendu ?

Je vais le savoir de suite car rien ne peut se "conclure" dans la vallée sans l'approbation du voisin puisqu'il fait partie de la Chambre d'Agriculture.

Je vais le voir :

- Mais non ! même s'il n'y avait que Promesse de vente, je le saurais...

Au retour, Paulo dit à Didier :

- L'abbé a téléphoné, il faut que tu partes.

Coup de fil au parents de l'abbé. Je lis la missive à sa maman.

- Je ne comprends pas !... Pourquoi vous ne vous entendez plus avec mon fils ?...

- Je crois, Madame, que j'ai trop bien compris. Voici ce qu'est votre fils !...

- Et c'est vous qui me dites ça !...

- Je vous passe Didier.

J'entends Didier dire :

- Madame, quand on a un enfant, on l'accepte tel qu'il est.

Que c'est dur !... Que c'est dur !...

Je pleure tout ce que j'ai en moi comme réserve de larmes. Jamais je n'aurais voulu le dire... jamais... au grand JAMAIS...

C'est sorti... malgré moi.

La nuit se passe dans mon studio, nous y sommes trois. Paulo dort dans la chambrette réservée aux objecteurs.

Tout est calme ; je ne dis pas que nous n'avions pas l'oreille aux aguets, par prudence... ça... si bien sûr !

On réfléchit ; restez dans ces conditions, encore un mois, me paraît impossible. Je ne peux pas vivre sans la confiance.

Heureusement que la confiance en Jésus ne me quitte pas !

Il y a bien Pierrot - Frère Pierre - mais sa maison d'accueil est fermée en hiver, il habite Paris.

- Tu as bien son numéro de téléphone !... Il suffit de l'appeler pour lui demander où prendre les clefs...

Didier a raison et nous avons l'accord de Pierrot mais, pour l'instant, je prépare une lettre recommandée pour l'abbé et que Sylvie me souffle d'afficher à "ma porte".

Donc, en voici des extraits :

"Le 16 janvier 1990

Bien reçu ta lettre du...

Etant entendu que tu me demandes de quitter la ferme entre...

Je t'informe ce jour que j'ai commencé mon déménagement provisoire.

Pour pouvoir me loger à nouveau et puisque tu me l'avais proposé il y a quelque temps, j'accepte et te réclame les x francs versés à ce jour pour les frais de restauration de la ferme et avant cette date du quinze février.

En attendant, reste mon mobilier dans la partie de maison qui m'était réservée ainsi que dans la bergerie.

Je prendrai donc ce mobilier dès que j'aurai trouvé à me loger.

Pour ceci, j'ai besoin de cet argent. Il devra m'être adressé en poste restante à "X".

Mes salutations.

Signature"

Ce n’est plus ni "Je t’embrasse" ni "Claude".

Nous emportons du bois pour nous chauffer. Ce soir-là avec chacun un matelas à terre, les pieds du côté de la cheminée, nous essayons de dormir.

J’avoue que nous avons eu froid malgré nos duvets et les couvertures de la maison.

Nous sommes le 17 janvier 1990 et ce soir j’ai un cours de Théo dogmatique.

Je prévois donc de ramener Sylvie à la gare et d’emmener Didier avec moi. Nous dormirons à la Maison du Séminaire ; je téléphone pour qu’on l’accepte exceptionnellement au cours et pour lui réserver une chambre.

Tout va bien... façon de parler évidemment !

Le cours se passe au mieux ; comme d’habitude, je suis tout oreilles et, comme d’habitude, je note tout ou presque tout. Pas le temps de penser à autre chose...

Ensuite, nous pouvons dormir, faire notre toilette, être au chaud.

Le lendemain soir, de retour, nous ne sommes plus que deux mais on prend deux matelas chacun et la maison s’étant réchauffée nous pourrions dormir tranquillement si le téléphone ne nous réveillait pas à des heures indues.

Ça, c’est sûrement "lui", ou "eux", plutôt "lui" ou "l’un" ou "l’autre" !...

- Ne réponds pas...

- Non, ça vaut mieux...

Ça recommence. Ils cherchent certainement où nous sommes... Je finis par décrocher.

- Allô !... Allô !... Allô !...

Ça raccroche.

Voilà ! ils sont fixés.

On ne peut pas rester ici, cet endroit est à dix minutes de la ferme. Je réfléchis et appelle mon amie Luce, elle a deux maisons.

- Oui, c’est libre pour une dizaine de jours.

Alors ça, c’est chouette !

On remet la maison de Pierrot en ordre et nous voici repartis. Là, ils ne nous trouveront pas. Merci Luce, merci Jack. Si vous saviez comme nous avons bien dormi ! Chacun sa chambre... Les voisins sont mes amis de randonnée, ils nous laissent en paix et si vous saviez ce que nous avons mangé comme chocolat !...

Je crois que c’est ce qui nous a aidés à ne pas flancher mais, bien sûr, je savais que Jésus ne nous abandonnait pas.

Omis de vous dire que pour le Jour de l’An, j’ai reçu une grande boite de boules de chocolat ; merci Monsieur le Maire, merci Marie-Neige.

Au bout d’une semaine et demi, je pense qu’il me faut commencer à me bouger.

Il nous suffit d’un après-midi pour nous rendre compte que dans ce coin-là de la côte, c’est trop cher à moins de se contenter d’un trou à rats.

J’exagère un peu mais pas tellement.

Le lendemain, mon amie Irène nous accompagne. Nous remontons l’arrière-pays en cherchant sur les collines. Après une crêpe fameuse où je savais en déguster nous décidons d’aller plus loin, au-delà de la vallée de la ferme.

Cette agence-là me propose bien un deux pièces plus deux alcôves en rue piétonne mais c’est trop sombre. Il faudra toujours vivre avec la lumière fabriquée ce qui veut dire... sans soleil.

On cherche encore et Irène découvre : "Agence immobilière rue à droite". On tente notre chance.

- Madame, à environ deux kilomètres cinq cents de la ville, cinq appartements viennent d'être terminés. Ils sont en deux maisons individuelles.

- Puis-je les voir ?

- De suite...

- Oui.

Et voilà, l'un me convient très bien : un rez-de-chaussée, un étage, trois pièces plus une grande cuisine. Il y a un auvent, par contre le peu de terrain alentour est à aménager.

C'est arrêté, caution payée.

De retour, je préviens ma famille ; à vrai dire il m'avait bien fallu déjà leur avouer que l'on m'avait mis en dehors d'un "chez moi" et... en plein hiver !

Bref ! ils m'entendent plutôt rire que pleurer donc, ils ne se sont pas alarmés.

J'aurais pu reprendre mon appartement de Champagneul mais, y logeaient Christian et sa famille... non... vraiment non, il ne m'est même pas venu à l'esprit... moi... de les mettre dehors !...

Je ne mange pas de ce pain-là !

Il me faut prévoir un premier déménagement déjà important. Luce se propose de m'aider, elle a une grosse voiture et elle peut charger sur le toit.

Christian, un voisin du refuge, peut aussi nous aider, il a également une habitation pas loin de la ferme.

Le premier février, nous y voici ; Luce, Irène, Christian, Didier et moi avec trois voitures.

Les parents de l'abbé sont là. Didier s'avance le premier, heureux de revoir les animaux mais... barrage...

- Que viens-tu faire ici ?

Il vient vers moi.

- Ça va mal se passer !...

- Ne t'inquiète pas, je fais le tour et j'arrive par derrière.

Je monte trois marches des escaliers extérieurs et... avec un air détaché :

- Bonjour !

- Madame, je ne vous connais pas.

Cette réplique m'atteint comme un couperet mais je m'efforce de n'en rien laisser paraître.

- Il faudrait ouvrir la bergerie...

- Non...

- Si, parce que j'ai des affaires à y prendre.

Elle l'ouvrira enfin. Pendant ce temps mes compagnons font, dans mon studio, des cartons de linge ; ils vont vite.

Je remarque que sur la porte d'entrée, ma lettre affichée a été recouverte et cela a dû être rapidement fait, cependant Paulo l'a vue.

Au dehors, le sol est tout boueux, il faut voir dans quel état on se met !

Ma table va sur le toit de la voiture de Luce. On charge un matelas, mon lit pliant, des couvertures, des chaises et des ustensiles de cuisine.

C'est ma voiture que l'on a le plus approché du studio, c'est donc elle qui s'enfonce car là, il n'y a pas d'herbe. Impossible de la dégager. Je remonte le pré pour demander de l'aide aux

voisins. Avec le tracteur, ils en auront dépanné des voitures ! Et en plus Christian doit changer un pneu, j'ai réussi à crever...

Qu'entends-je ! Je m'arrête en haut du pré pour écouter et là... je suis servie.

Luce a coupé quelques branches mortes d'un arbre pour mettre sous ses roues.

- Madame, vous coupez "mes arbres" !... Vous n'en avez pas le droit...

Je relève le "mes arbres".

- Monsieur, ces branches sont mortes et sachez que c'est la première fois que l'on me parle sur ce ton. Je suis Luce X, j'ai soixante dix ans, je suis la femme d'un pharmacien et avec tout ce que j'ai fait et donné pour votre fils... ça alors c'est un peu fort !... En plus tout ce qu'a fait mon amie Claude !...

- Mais elle n'a rien fait !... Elle n'est pas passée chez le notaire...

Celle-là, il fallait bien que je l'entende !... Mais ça continue.

- Toi (en l'occurrence Didier), je ne veux pas te revoir, je prends un bâton, non, je prends un fusil et... pan... pan... pan...

Celle-là aussi, il me fallait l'entendre !... La maman arrête son mari :

- Fais attention, il y a une voiture immatriculée dans ce département...

Effectivement, c'est celle de Christian. Il prend la parole :

- Je ne suis pas chrétien mais moi, quand on me dit "Bonjour", je réponds.

Ca... c'est bien dit...

Enfin, nous partons. Ayant prévu le pique-nique, arrêt buffet au col des "Aures". Là, nous sommes pris d'un fou-rire qui n'épargne aucun de nous cinq. Nous revivons la scène :

"Je suis Luce X, je suis la femme..."

et

"elle n'est pas passée chez le notaire..."

et...

C'est d'un burlesque !... Un vrai mélodrame...

Si j'avais joué cette scène dans mon jeune temps, je suis sûre qu'elle aurait été "bissée" et "rebissée" !... A peine pouvons-nous avaler les sandwichs !

Nous voici dans mon nouvel appartement. Les voitures soulagées de leur contenu, nous reprenons la route car la nuit va vite nous surprendre.

A la poste où je retire mon courrier, il y a une lettre de l'abbé datée du 23 janvier 1990, il a fait vite..

Entr'autres :

"Comme tu as déjà commencé à déménager, pourrais-tu prévoir d'enlever le reste de tes affaires, cela permettrait rapidement :

Primo : de notre côté de prendre ce qui est à nous,

Secundo : de donner les clefs aux propriétaires.

Pour l'argent, nous sommes bien sûr d'accord pour te rendre ce que tu nous a donné.

Pour régler l'affaire, nous avons accepté d'être payés en plusieurs fois aussi nous te ferons les versements au fur et à mesure.

..."

C'est à n'y rien comprendre. Quels propriétaires ?... Quelle affaire ?...

Réponse datée du vingt sept de ce même mois :

"(...) En ce qui concerne le déménagement, je ne pense pas pouvoir l'effectuer définitivement avant le vingt février comme tu me l'avais demandé.

D'autre part, pour mener à bien ma nouvelle installation, j'ai impérativement besoin de cette somme de Frs "x".

Ma proposition est donc qu'elle me soit rendue en trois fois :

Le premier tiers avant ce 20 février 90,

Le deuxième tiers à fin mars 90,

Le troisième tiers à fin avril 90.

Salutations

Et je signe."

Je reçois une lettre de Monique datée du vingt huit janvier. Elle n'est pas tendre, des passages sont très, très durs.

"(...) J'avais été si émerveillée de ce dépouillement auquel tu avais consenti : quel témoignage de confiance en l'abbé !...

Quelle foi en la démarche de l'association cela traduisait !...

Accepter de tout donner, de tout quitter !...

..."

Inutile de continuer, c'est du même style.

Encore une fois, l'abbé y transforme à sa façon et les autres sont à genoux devant...

Le cinq février, j'arrive dans la Haute Provence avec Didier. On ne nous a pas encore mis l'eau, alors on nous prête un studio ; demain on fera le nécessaire.

Comme Daniel et Agnès seront en congés, je peux prévoir le déménagement pour le neuf.

Je retiens donc un camionneur et achète une cuisinière car la mienne s'est abîmée à la ferme ; j'achète aussi une nouvelle chambre.

Bref ! il faut me réinstaller, prévoir de recevoir au mieux famille et amis.

La veille je passe un coup de fil, le répondeur le reçoit :

- Si quelqu'un de l'association veut assister au déménagement, ce sera demain vers quatorze heures ; ma famille y sera.

Que cette lettre de Pierrot est bonne !

"(...) Installez-vous bien, récupérez pour oublier et vivre autrement et autre chose. (...)"

Avec mon frère et ma belle-soeur, nous arrivons vers midi. Pique-nique en haut du pré ; pour ma part je n'ai pas faim, vraiment pas !...

Voici le camion, il est à l'heure. Personne de l'équipe et la maison est ouverte ; ouf !...

Avec Daniel, ça va vite...

Je nous revois dans le bric à brac de la bergerie et... ce bric à brac, je l'avais ordonné ; s'il avait vu le bric à brac de l'été 89, il en aurait sans doute poussé une grande colère !

- Ça, c'est à toi ?

- oui.

- Et ça ?

- Non.

- Et ça ?

- Oui.

On s’amuse comme des petits fous ; je ne laisse rien, je reprends même mes casseroles genre "cocotte" qui leur servaient de récipients pour les chiens. Rassurez-vous, je leur remets des récipients adéquats...

Quand on ne respecte pas les choses, on ne respecte pas non plus les gens ou... vice et versa.

Je repense à Monique. Quand j’ai dit :

- On se met chez nous.

Je n’ai pas dit ou rajouté :

- Je donne tout ce que j’ai et je repars !

Cela n’a vraiment aucun sens !... Ils auraient peut-être voulu que je devienne S.D.F. (Sans Domicile Fixe pas Scout de France).

Les cartons prêts pour les nièces et les neveux, le resteront. Je peux me passer de mes plus jolies choses.

Je rachète un peu de vaisselle et peu à peu on s’installe. Je loge Didier tant que tout n’est pas clair et ensuite, il lui faudra se mettre chez lui, vivre sa vie.

"Vingt deux février.

Chère Claude,

J’espère que tu vas bien et j’en profite pour te souhaiter avec quelques jours de retard, une Bonne Fête.

Je t’écris pour te demander de m’envoyer rapidement à l’adresse de la ferme, une des clefs de la porte vitrée d’entrée.

Je te remercie et t’embrasse.

L’abbé."

Pas soufflé celui-là !... Heureusement que je ne peux qu’en rire... car tant qu’il n’a pas rendu ce que j’ai "versé", je suis encore chez moi.

Le vingt cinq février, j’écris au Président, donc à son frère, pour donner ma démission de l’association.

Cette lettre recommandée avec A.R. m’est retournée en photocopie, avec en marge la mention :

"Inutile, déjà exclue."

Si j’avais écrit cette lettre et l’avais signée de ma main, ce n’est pas moi qui en est écrit l’adresse et... ceci... on me le fait remarquer.

Quel jeu !... Quel enfantillage !...

Ce vingt cinq février, j’écris également à l’Evêque et l’informe de l’exacte vérité ; en fait, il n’y a pas d’exacte vérité, il y a une "VERITE"... tout court. Je lui dis donc ce qui s’est passé, le "pourquoi" de la vente de mon appartement de Mentol, le "pourquoi" on m’a mise en dehors de la ferme, du moins ce que je pense en comprendre mais sans lui révéler la cause la plus profonde, c’est trop dur.

Bien entendu, je me présente ainsi :

"Sans doute vous souvenez-vous de moi !... "La gardienne de la Madona"..."

J’en profite pour lui envoyer mes recueils de poésies, du moins les trois premiers, le quatrième il le recevra plus tard.

L’Evêque me répond lui-même :

Carte datée du vingt huit février :

Entr’autres, après le "merci" pour les recueils,

"Je ne suis nullement au courant de ce qui se passe à l’association qui ne dépend pas de moi.

D’après les renseignements que j’ai pris, l’association vous rembourse progressivement la somme d’argent qui est l’objet de votre contentieux.

En espérant que cette affaire se réglera selon la justice, je vous assure de ma prière et de mes sentiments dévoués.

Signature".

Comme elle fait plaisir cette carte-lettre. J’y retrouve la vérité, la véritable église de Jésus. Par contre, je remarque :

D’abord : que l’Evêque n’est pas au courant de ce qui se passe à l’association. L’abbé m’avait dit : j’en parle avec l’Evêque souvent tard dans la nuit, nous allons être "reconnus".

Ensuite : que l’association vous rembourse progressivement... Je n’ai encore rien reçu.

Est-ce cette enquête qui a déclenché cette autre lettre datée du vingt cinq février ? Je ne le sais pas mais elle dit entr’autres :

"Je t’écris pour t’informer que, comme tu le demandes, l’association te rend l’argent que tu lui as donné.

(...) Nous ne pouvons te rendre en un laps de temps trop court car nous n’avons pas cette somme mais nous sommes en train de chercher la solution.

Aussi nous faisons virer sur ton compte la somme de x francs comme premier versement.

Merci de bien vouloir nous dire comment procéder pour nous mettre d’accord.

Bien à toi.

L’abbé."

La formule de politesse a changé et je remarque :

Primo : que mes demandes de remboursement ne sont pas prises en compte, pourtant il m’avait dit au téléphone : "Je peux te rendre ton argent tout de suite.".

Secundo : j’avais été au cadastre me renseigner. L’évidence est là : la ferme est à son nom personnel et non achetée par l’association.

J’en déduis qu’il met toute l’équipe... dans le bain... comme on dit.

Pourquoi n’ai-je pas compris cela plus tôt ?... Allez savoir !...

Carte-lettre de Monique du premier mars :

"Chris et moi souhaitons te rencontrer..."

Je ne réponds pas, à tort ou à raison d’ailleurs ; je me demande bien comment je pourrais leur ouvrir les yeux ; les miens s’ouvrent déjà lentement... très lentement...

Cependant, un jour que je descends dans la grande ville, sur la fin de ce mois, je m’aperçois, approximativement vers le lieu de la ferme, qu’une voiture me suit.

Bien sûr ! je viens de la croiser cette voiture et les deux passagères sont Chris et Monique.

J’avoue que je les ai dépassées les limitations de vitesse... dès qu’elles s’apprêtaient à me doubler. Oh ! bientôt je serai coincée car je sais où un feu pourrait m’arrêter...

Il est "rouge". Monique est vite vers moi.

- Arrête toi, je voudrais te causer !

- Je n’ai pas beaucoup de temps.

- C’est indispensable.

- Très bien, au prochain village, sur la place.

Nous voici côte à côte.

- On voudrait savoir ce qui se passe.

- Mais... on m’a mise dehors.

- Ce n’est pas possible ; non, ce n’est pas vrai !

- Si, c’est écrit noir sur blanc. Maintenant, laissez-moi, cette affaire ne vous concerne pas.

Je les entends dire :

- On ne sait pas qui croire !...

Je repars, cela... me suffit.

Avant cette rencontre, d’autres courriers... bien évidemment !

Quatre mars. En premier, un grand discours de qui ? Je ne le sais pas. En voici les titres :

"Pardonne-nous nos offenses"

"Comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés"

"Mais délivre-nous du mal".

A part ces reproductions de textes, qu’il me demande de partager dans la prière, il écrit :

"(...) Et puis je souhaite savoir pourquoi tu es partie de la ferme exactement, car, en fin de compte, je ne le sais pas. Tu m’avais dit que tu voulais partir car ça n’allait pas lors de notre dernier entretien !..."

Alors ça !... Ai-je dit une chose pareille ?... L’ai-je dite ?...

A mon âge, ce serait de l’enfantillage... Deux déménagements en huit mois !

Le huit mars, j’accuse réception de son premier chèque en lui demandant rapidement d’autres versements. Je lui dis entr’autres :

"(...) Tu devrais te souvenir que pour me faire partir de la ferme, tu m’avais proposé de me rendre immédiatement tout mon argent.

Ceci dit, les clefs seront rendues aux nouveaux propriétaires quand tout le "dû" sera versé, en conformité avec ton "Attestation" du 20 juin 1989.

En ce qui concerne les relations qui pourraient être éventuellement renouées avec l’équipe, nous en parlerons quand sera réglé ce contentieux.

Salutations."

En réponse, une lettre du seize mars :

"(...) Comme tu dois déjà le savoir, la ferme n’a pas été vendue. N’ayant pas trouvé d’acquéreur au juste prix, nous avons choisi de la garder.

Ensuite, il me faut te redire que ni moi, ni aucun autre ne t’a demandé de partir de la ferme. C’est toi qui est partie après avoir à plusieurs reprises dit que tu souhaitais partir.

Pour le versement de l’argent que nous acceptons de te rendre, il faudra discuter des modalités de vive voix et c’est pourquoi il serait bon que tu reçoives Monique et Chris qui ont demandé à te rencontrer.

Il faudra nous mettre d’accord sur un versement échelonné.

Je t’espère en bonne santé dans la justice du Christ Ressuscité."

Et ça continue ! Heureusement... heureusement qu’il n’arrive qu’à me faire rire !

Quel don de "travestir" la vérité ! Où a-t-il appris cela ?... Certainement pas au séminaire... non...le séminaire est un lieu privilégié où l’on y entre que parce que l’on a envie de servir le Christ et, grâce à Lui, ses frères.

Non... cela est dans sa tête et je me rends compte que l’Esprit-Saint avait "mission" de m’aider tout au long de ces années. Je m’aperçois qu’il a aussi "mission" de m’aider dans cette épreuve car l’E.S. est VERITE.

Mes frères m’avaient dit :

- Quand tu sentiras que tu ne peux plus te débrouiller seule, nous prendrons le relais car il faut l'amener chez le notaire.

Effectivement, il me semble que ce moment est venu. Je leur fais donc une photocopie des courriers puis aussi une photocopie pour le conseiller juridique de l'Evêché ; j'ai rendez-vous avec lui le vingt et un de ce mois.

Le vingt et un de ce mois, me voici en conversation avec lui ; je ne peux m'empêcher d'arborer mon plus beau sourire.

- Pourquoi n'êtes vous pas venue nous voir avant ? On vous aurait dissuadée d'une pareille folie !

- J'avais confiance.

- Moi, à votre place, je ne serais pas partie !

- Bien sûr ! mais comment vivre avec de tels enfantillages, avec ce si grand manque de loyauté ? Comment tenir tête ?

- C'est vrai, ce n'est pas facile mais je suis conseiller juridique du droit canonique, je ne peux rien faire pour vous.

- Je le sais et je ne suis pas venue pour vous demander votre aide mais pour vous mettre au courant de ce qui se passe.

Je fais mine de reprendre ces courriers.

- Non, laissez-moi ça !...

C'est sûr que je les lui laisse, d'ailleurs j'avais pris la précaution de lui montrer les photocopies.

La lettre de ma famille est datée du 20 mars 1990. J'en reçois une photocopie et l'Evêque également.

Ce Daniel, il a le chic pour un courrier simple et clair avec l'aide de Pierre-Jean.

"Monsieur l'abbé,

Constatant le retard pris dans le remboursement de la somme qui lui est due, notre soeur et belle-soeur, Claude, nous a mandatés - nous, membres soussignés de sa famille - pour régler ce contentieux.

Notre soeur n'a pas quitté la ferme de son plein gré comme certaines de vos affirmations fallacieuses veulent le faire croire.

Par lettre du 31 décembre 1989, vous demandez à Claude de s'installer ailleurs avec l'argent de la vente de son appartement. L'argent provenant de cette vente avait été remis à l'association pour l'acquisition de la ferme en contrepartie de la jouissance d'un studio.

Par lettre du 23 janvier 1990, vous vous engagez à rendre la somme à notre soeur. Vous affirmez dans cette lettre que le remboursement sera échelonné dans la mesure où vous avez accepté "d'être payé en plusieurs fois".

La vente du domaine parait donc la solution retenue, hypothèse que confirme la teneur de votre lettre portant la date du 16 mars 1990.

Notre soeur ayant besoin rapidement de cet argent pour se réinstaller, vous a fait parvenir un échéancier de remboursement :

le premier tiers avant le 20 février 90,

le deuxième tiers à fin mars 90,

le troisième tiers à fin avril 90.

Or, ce jour, x francs seulement ont été versés.

Contredisant vos premières intentions, votre lettre du 16 mars 1990 affirme que la ferme ne sera pas vendue mais gardée. Vous comprendrez que notre soeur n'a pas à faire les frais d'une décision contraire à celle qui a décidé de son départ.

Son exigence de remboursement rapide demeure ; une rencontre avec une personne de l'association qui n'aurait pas pour but de prévoir ce règlement avec des garanties sérieuses est sans objet.

Nous vous demandons donc de nous faire savoir au plus vite par courrier quel échéancier de remboursement vous envisagez et avec quelles garanties.

Nous nous réservons le droit de juger s'il est compatible avec les exigences de notre soeur à qui nous le soumettrons et s'il présente des garanties suffisantes.

Dans le cas contraire, nous aviserons aux suites à donner à cette affaire.

Veuillez répondre à l'adresse suivante :

.....

.....

Dans l'attente...

Signatures :

Ma soeur	Mon frère aîné	Mon jeune frère
Mon beau-frère	Sa femme	Sa femme"

La réponse à cette lettre est datée du vingt sept mars. J'abrège des phrases dont les passages sont sans intérêt.

"Mesdames, messieurs,

Très étonné de recevoir votre lettre(...)

Claude a toujours réglé ses affaires seule(...)

Je ne comprends pas votre démarche. Pourquoi nous contacter maintenant !...

Claude a quitté la ferme de son plein gré et sur sa seule décision, ceci ayant été fait en une matinée sans aucune raison.

Par contre, elle avait dit, répété et affirmé devant plusieurs personnes qu'elle souhaitait partir de la ferme, sa santé manquant "d'oxyde de carbone".

Le courrier que vous citez en référence ne faisant qu'y répondre en lui proposant des solutions, suite à de nombreuses et longues discussions.

Et ce courrier ne prouve qu'une chose, notre bonne foi et notre bonne volonté à ne pas la léser ni la gêner dans ces choix.

(...) la ferme a été achetée et payée intégralement et exclusivement avec mon argent personnel plusieurs semaines avant la vente de l'appartement de Claude. Les actes notariés en sont la preuve.

(...) nous avons longtemps hésité et attendu avant d'accepter ce don de Claude.

(...) de nombreuses personnes peuvent témoigner que nous avons essayé de l'en dissuader et sa réponse a été (sis) :

- De toutes façons je vends mon appartement et si vous ne voulez pas d'argent, je le donne à une autre oeuvre.

D'ailleurs nous lui avions proposé de prendre un autre appartement à proximité de la ferme, ce qu'elle a catégoriquement refusé.

Son argent donné a donc servi à effectuer plus rapidement des travaux en vue de rendre habitable une partie de la maison, Claude ayant vendu précipitamment son appartement sans attendre les premiers travaux.

Pour ce qui est de la vente de la ferme, nous avions effectivement cherché un acquéreur mais après des propositions nous n'avons trouvé personne au prix demandé. De plus, nous avons appris par l'acte de vente que la ferme est invendable pendant trois ans.

(...) votre soeur n'a jamais fait ni ne fera "les frais" de quoi que ce soit.

C’est nous qui, à plusieurs reprises, faisons les frais de ses changements d’orientation.

Je me tiens d’ailleurs à votre disposition pour vous dire les raisons réelles de son départ.

Nous nous sommes engagés à rembourser l’argent qui pourtant nous avait été donné et n’ayant qu’une parole, nous le ferons.

(...) c’est avec Claude que nous discuterons des modalités, le remboursement se devant d’être échelonné, l’association n’ayant pas d’argent.

Claude le sait puisqu’elle en a fait partie pendant huit ans et jusque en janvier 1990 elle a participé à toutes les réunions.

Je souhaite que cette lettre vous éclaire...

L’Evêque m’a fait part de votre courrier. Nous attendons des nouvelles de Claude.

Sur ce chemin de Carême, qui nous conduit à la vérité de la Résurrection, soyez assurés de mon désir que tout soit réglé dans la plus grande justice.

Avec mes prières.

L’abbé."

Inutile de relever toutes les contradictions de cette missive, elles sautent aux yeux.

Je ne peux cependant pas m’empêcher d’y relever quatre fois le mot "don".

Autrement dit, je vends mon logement pour... "vous" ou... "toi", et je m’en vais sur les chemins le sac au dos.

En rando cela est formidable même s’il me faut passer une nuit à la belle étoile puisque cela m’est déjà arrivé ! Mais... des jours... des ans...

Bref ! je vous livre la suite car d’ailleurs, c’est dans un de ces jours-ci, que se situe ma rencontre avec Monique et Chris, en fait le vingt huit mars car la lettre qui suit est de cette date.

"Chère Claude,

Je viens d’avoir Monique et Chris qui me disent que tu souhaites me rencontrer.

C’est avec plaisir que j’accueille ta demande que j’attendais depuis plusieurs semaines.

Je te propose deux dates :

- soit le lundi deux avril au matin,

- soit le mercredi quatre avril au matin.

Peux-tu me dire au téléphone quelle date tu choisis et le lieu de la rencontre...

A bientôt donc pour discuter et régler ce que tu appelles contentieux et qui pour moi est surtout incompréhension.

Bien à toi.

L’abbé."

Il me semble que je lui fixe un rendez-vous pour le lundi deux avril... non... c’est pour le mercredi quatre et dans ma ville de Haute Provence, sur la grande place.

Entre temps, coup de fil de mon cousin Paul :

- Tu n’as pas besoin de ton argent !...

Je me souviens que Daniel m’a dit : "sois diplomate" donc je réponds avec de la gaieté dans la voix :

- Ah ! tu crois...

- Et puis tu es partie avec un homme !

- Un homme... ah bon ! Tu veux parler de Didier ?

- Mais je ne connais pas son nom... moi !

Bravo !... Mille fois bravo !...

Je répète ça à Didier, vous vous doutez que le fou rire nous prend...

J'avais vu un conseiller juridique, il venait de la grande ville du midi et m'avait été recommandé. J'avoue qu'il a bien pris les choses en mains, qu'il a été surpris d'une telle affaire mais qu'il pensait que seule l'attestation datée du 20 juin 1989 pouvait "faire foi" comme on dit.

C'est son "élève" qui a continué à me voir car il s'installait à son compte pas loin de chez moi.

Tous deux m'ont aidée gratuitement et je les en remercie mais je leur dois toujours un apéritif...

Me voici sur la grande place, Didier guette un peu plus loin.

Je le vois arriver à pas mesurés ; je me suis placée de façon que l'on m'aperçoive des quatre côtés.

- Bonjour...

- Bonjour... Veux-tu que l'on entre dans un bar ?

- Non, ce banc suffira.

Nous voici côte à côte.

- Depuis, mon père est malade, quant à ma mère, je m'en débrouillerai...

C'est un aveu et ça fait mal, très mal, vous vous en doutez !

- Ce sont les membres de l'équipe qui te rendront, ils devront se passer de vacances.

Heureusement que je ne me laisse pas intimider ! Ainsi, c'est toute l'équipe qui payera une ferme à Monsieur... Il faut le faire !...

- Que proposes-tu ?

- Une fois par an sur six ans.

- Six ans, c'est long ; j'accepterai sur trois ans.

- Non ! mais tu étais d'accord !...

- Ça demande réflexion !...

Voici ce que mon cousin à dû transmettre pourtant j'étais restée dans le "vague"... "Ah ! tu crois...".

- De toutes façons, il faut passer chez le notaire.

- Sous seing privé, ça suffit.

- Non, je n'ai plus confiance...

- Je n'ai jamais été malhonnête ni dis de mensonges de ma vie...

- Avec toi, c'est mensonges sur mensonges.

Il me regarde ; j'en fais autant. Nous sommes tous deux les yeux dans les yeux.

Je ne sais pas ce qu'il voit dans les miens mais je remarque que les siens ne sont pas clairs, oui... pas clairs du tout.

Finalement il se détourne.

- Je te préviendrai quand j'aurai trouvé un notaire.

- Ça va être la semaine sainte, je ne suis pas très libre...

- On pourrait peut-être arrêter pour le mercredi onze avril ?

- Non, je préfère le mardi...

- Alors le mardi dix avril vers onze heures ?

- Non, trop tard, dix heures.

- Très bien, dès l'accord d'un notaire je te préviens.

Le lendemain, jeudi cinq avril, je me débrouille donc pour en trouver un.

Finalement, dans un cabinet notarial, Maître M. accepte. Je lui explique l'affaire, en gros bien sûr... pas en détail, ce serait terriblement long.

Il est d'accord pour le mardi dix avril à dix heures trente, à dix heures il a quelqu'un.

- Ne vous inquiétez pas, prévenez pour dix heures et je ferai attendre.

Ça, c'est chouette ! Je le préviens que je ne serai sans doute pas seule.

Vite, ce jeudi donc, lettre recommandée avec A.R. et en demandant une réponse avant la fin de la semaine.

J'ai la réponse le samedi et vite... vite... je téléphone à ma soeur et mes frères.

Ils sont rudement chics car ils seront présents.

Ma soeur et mon beau-frère fermeront le restaurant, prendront Pierre-Jean à Champagneul et arriveront le lundi assez tard. Daniel arrivera le mardi matin, il partira dans la nuit.

J'ai de la chance, Didier s'occupe de préparer les repas et le lundi vers vingt deux heures je crois, nous sommes tous deux à surveiller à l'angle de la Nationale et du chemin.

Les voici, ils ont fait bonne route et après le repas, nous prenons un repos bien mérité.

Mardi matin à huit heures, Daniel arrive à son tour.

J'avoue que j'appréhende un peu ; comment va-t-il réagir en voyant ma famille et le conseiller juridique qui, lui aussi, sera présent...

A dix heures donc, plutôt neuf heures cinquante cinq pour être à l'heure exacte, Marie-Thérèse, Armand, Pierre-Jean et Daniel sont postés pas loin du cabinet notarial. Ils surveillent.

Je dois entrer la première ; s'il n'est pas arrivé, je redescends les deux étages et attendrai à l'extérieur.

Quant à ma famille, ils arriveront après lui, Pierre-Jean et Daniel le connaissent.

Il n'est pas là, je redescends donc mais le voici qui monte, tout essoufflé.

- Bonjour, tu as fait bon voyage ?

- Oui.

Nous voici tous deux dans la salle d'attente. Quel vaudeville !

- Ça n'a pas l'air d'aller ?

- J'ai eu froid.

- Ta voiture n'est pas chauffée ?

- Si, mais il faut mettre le chauffage !...

Effectivement...

Voici ma famille. Les "Bonjour" s'échangent.

- Tu ne m'avais pas dit que ta famille viendrait ?

- Je ne le savais pas.

- Vous avez fait le voyage d'une seule traite ?

Quelqu'un répond "Non".

Comme il faut attendre dix heures trente, l'atmosphère s'alourdit un peu, alors, nous blaguons mon beau-frère et moi sur des choses insignifiantes mais... qu'importe !

Voici Maître M.

- Excusez-moi de vous avoir fait attendre !...

Tous dans son cabinet plus le conseiller juridique, ça fait du monde ça... pour un seul homme ! Les palabres commencent :

- Maître, nous sommes ici pour une "Reconnaissance de dettes".

- Comment celle-ci doit-elle être établie ?

Il répond :

- Une fois par an sur six ans sachant qu'un premier versement a été effectué.

Alors, moi :

- Je demande sur trois ans.

- Mais tu étais d'accord...

- Non, je t'ai dit "Ça demande réflexion !..."

- Tu penses bien que l'association ne peut pas faire mieux...

- Tu m'avais dit, au téléphone, pouvoir me rendre de suite si je m'en allais... Rappelle-toi !

Il hausse les épaules et a l'air de me dire que ce n'est pas vrai.

Il me semble que Daniel a lancé cette phrase :

- Vous traitez notre soeur de menteuse à présent !

Pierre-Jean, Daniel, ma soeur, mon beau-frère ne se gênent pas pour lui répliquer.

Finalement, il a les larmes aux yeux. Il s'est fait piéger et son orgueil en prend un coup, lui que France appelle le Saint Père ! Bien sûr... les filles sont stupides, elles ne l'arrangent pas !...

Pour en finir... j'accepte. Si j'ai tenu bon un certain temps c'est tout simplement pour lui montrer que ni moi, ni ma famille n'étions dupes.

Voici que les actes ne pourront s'établir définitivement que quand le notaire aura pris connaissance de l'acte d'achat de la ferme.

- Qui occupe cette ferme ?

- C'est l'association, je la lui ai louée pour cinq années.

- Elle paye combien ?

- Elle ne paye pas.

- Alors c'est un bail à titre gratuit, mais j'ai besoin d'une photocopie de cet acte.

J'apprends que l'abbé et non l'association, a fait un prêt en banque.

Pour terminer il me demande de signer un "Compte-rendu du Conseil d'administration" de l'association. Sur ce compte-rendu il est spécifié entr'autres qu'il a tous les pouvoirs pour signer une convention avec moi sous réserve que ma famille et moi-même nous engageons à n'entreprendre aucune autre démarche pour changer le mode de remboursement, ni aucune autre démarche à l'encontre de l'association ou de membres de son conseil d'administration.

En lisant ce compte-rendu, je ne peux m'empêcher cette réflexion :

- Mademoiselle Marie-No... conseillère ! Ça c'est la meilleure...

Pour en terminer, car j'en ai... plein le dos... oui... plein le dos... moi et ma famille, nous nous engageons de vive voix.

Nous sommes obligés de prendre un autre rendez-vous. Ce sera le samedi quatorze avril à onze heures trente, ce sera le "samedi saint".

Nous voici sur le trottoir. L'au-revoir est "dur". Il a un sanglot dans la voix et... moi aussi... j'ai mal, très mal. Ma soeur a de la peine.

- Venez prendre l'apéritif avec nous ?

- Non, je n’ai pas le temps.

Alors nous le prenons sans lui et ce midi nous retrouve au restaurant.

Je me souviens de cette "choucroute monstre" que ma soeur et Didier ont voulu s’offrir... Ils ne l’ont pas terminée, elle était... vraiment "monstre".

Ma soeur et mon beau-frère, eux, n’ont repris la route que le lendemain vers midi.

Encore un samedi à vivre et après, tout ira mieux, du moins je l’espère !

Anne, ma Nanouchka comme j’aime l’appeler, m’arrive avec son copain Eric.

Samedi onze heures vingt, je suis en face de Maître M.

Voici l’abbé, France, Chris, Marianne, il prend sa revanche.

Le notaire lit les documents et nous les fait signer. Je signe également le fameux compte-rendu d’administration.

Curieux, sur le bail à titre gratuit, il m’avait semblé lire qu’il était établi pour cinq années et maintenant je lis dix années... Il a sans doute été ré-établi... A moins que je ne me trompe !

Alors, seulement je lui tends les clefs.

- Voici les clefs.

Il tend la main sans un regard, sans un merci car, après tout, je peux les garder ces clefs... six années.

Il est d’une froideur !...

C’est vrai qu’il y a les filles et qu’il veut se donner bonne conscience !...

- Pour les frais, qui me paye ?

Maître M. nous regarde l’un, l’autre. C’est à lui de payer, je le sais mais je sais aussi qu’il ne le fera pas, alors...

- Je vous paye, moi.

Je ris en pensant que... je me suis offert deux déménagements, plus les frais de notaire, plus les intérêts que je ne réclame pas.

J’ai la conscience en paix et pour moi cela vaut de l’or.

Derrière nous, les trois filles n’ont pas ouvert la bouche, ni bonjour, ni adieu ; lui non plus d’ailleurs. Ah si ! France, dans le couloir a crié "Au revoir". Je lui ai répondu "Salut".

"Salut" est mon bonjour ; "Salut" est mon au revoir ; "Salut" est mon adieu ou bien "A Dieu".

Je discute près d’une demi-heure avec le notaire. J’ai l’impression qu’il n’est pas dupe et qu’il a très bien compris ce qui se passait.

En bas des escaliers m’attend Marianne :

- Pourquoi as-tu fait ça ?

Ah ! ça c’est la meilleure !...

- C’est vous qui me mettez dehors et tu me demandes ce que j’ai fait !... Enfin Marianne, voici une lettre, voici la première...

Elle la regarde... de loin, ne veut pas la lire. Je la sens contrariée, très contrariée. Elle me fait de la peine cette petite mais si elle ne veut pas mettre... le nez dedans, je ne le lui ferai pas mettre... de force.

- Tu sais, c’est aussi un "coup" de Marie-No !

J’essaye de discuter, elle n’est pas sotte, elle paraît comprendre mais... mais... elle est élevée par les parents de l’abbé, alors !

- On se fait la bise Marianne ?

- Non.

Elle sort, moi derrière. Je la vois monter dans la voiture et ils s'en vont... tous.

Justement arrive ma Nanouchka, Eric et Didier.

Je ne peux m'empêcher de pleurer. Ma nièce me reçoit dans ses bras.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? On ne te voyait pas revenir, on s'inquiétait...

- Ils viennent juste de repartir, il y avait les filles et Marianne me fait de la peine ; j'ai beaucoup d'affection pour cette petite, elle ne peut pas comprendre... plutôt... elle ne veut pas comprendre.

- Tatan, ne t'en fais pas, c'est fini maintenant.

Bon sang ! comme elle est gentille Anne ! Comme ils sont gentils mes neveux !

Je les ai délaissés pour d'autres jeunes et j'ai sans doute eu tort. Maintenant je penserai plus à eux. D'ailleurs si le premier versement a été donné à un couple pour qu'il paye ses dettes, les autres versements seront pour mes neveux et nièces, ce sera leur héritage.

J'en ferai aussi profiter Didier pour qu'il se mette chez lui. Il est temps que ce garçon se prenne en mains, le passage à la ferme ne lui a pas été bénéfique. Il faut qu'il travaille et se rapproche de sa famille, c'est indispensable pour son équilibre. Cela ne se fera qu'avec des avancés et des reculs ; ce que j'avais dit à France à son sujet se révèle exact. Il n'est pas fort mentalement et physiquement... il a bel et bien le vertige ; je m'en suis aperçue en randonnée dans les montagnes.

Je fais un mot à l'Evêque pour le remercier.

Assis sur le banc de la grande place, l'abbé m'avait dit :

- L'Evêque veut que ce soit réglé avant Pâques.

C'est donc réglé... réglé... réglé peut-être mais pas terminé. Des soubresauts, il y en a et... il y en aura toujours.

Le vingt six février, j'avais donné ma démission de l'association et une photocopie de la lettre m'avait été retournée avec la mention "Inutile déjà exclue". Alors pourquoi cette phrase envoyée le vingt avril ?... Ah si ! je comprends la mention "Inutile déjà exclue" ne portait pas de signature.

Cette lettre , plutôt attestation datée du 16 janvier 90 et envoyée le vint avril, est signée par toute l'équipe.

"Conformément à l'article six des statuts de l'association, à la demande du conseil d'administration représenté par l'abbé et en présence de l'équipe d'animation,

Mademoiselle Claudia R.

est exclue de l'association pour les raisons suivantes :

- Injures à l'adresse de membres.

- Manquements graves à l'esprit de l'association.

Fait à..... le 16 janvier 1990.

Neuf signatures."

Ils sont forts ou... malins !...

Au dos, le président ou soi-disant président a noté :

"Le président vous prie de trouver ci-joint les documents en retour ainsi qu'une photocopie de la décision de l'équipe qui vous avait été envoyée en son temps."

Donc, ma lettre de démission du vingt cinq février m'est retournée seulement ce vingt avril et la lettre de décision de l'équipe, je ne l'ai reçue que ce vingt avril.

En plus, sur les neufs signatures, huit ont été photocopiées.

Vlan ! voici que j'ai un doute... ceci a été manigancé après coup.

Le vingt sept, j'écris au juriste de l'Evêché ce que j'en pense, ceci pour être joint au dossier. En P.S. j'ajoute :

"L'article six précise que l'intéressé doit être préalablement entendu... ce qui, bien sûr, n'a pas été fait car il n'y a jamais eu d'injures."

Le jour de Pâques, c'est-à-dire le 15 avril 1990, je pars dans le centre pour une semaine avec Christiane mon amie de théologie.

Personnellement, j'arrive à Champagneul.

Nous assistons à la Messe dans une petite ville de Provence.

Je vous le raconte tout simplement parce que quelque chose s'y passe de drôle ou... d'amusant, au choix.

J'étais agenouillée à côté d'une dame âgée, toute vêtue de noir, un châle sur ses cheveux blancs.

Sans doute qu'elle avait fait une longue marche pour descendre de la montagne environnante. Elle se retourne vers moi et me dit tout bas :

- Madame, est-ce que je peux communier, je n'ai pas pu venir me confesser ?

Je lui réplique :

- Vous n'avez tué personne ?

Elle sourit et me dit :

- Bien sûr que non !

- Alors Madame, vous pouvez communier.

Elle est toute joyeuse et cette anecdote me ravit tout le jour.

En ce mois d'avril, il m'a bien fallu donner ma nouvelle adresse à la famille, aux amis et connaissances.

Je ne peux que dire la vérité, que cela plaise ou ne plaise pas...

"Ce simple mot pour vous donner ma nouvelle adresse :

.....

.....

.....

Ayant été injustement mise en dehors de chez moi, ceci suite à des malveillances et des propos fallacieux de la part de Monsieur l'abbé et de l'association."

Ceci, je l'ai également envoyé à Monseigneur l'Evêque.

Le cinq mai, une nouvelle lettre, celle-ci de Marie-No :

"Je t'écris ce mot afin que l'on convienne d'un rendez-vous. Ce dernier te permettra de me dire en face tous les mensonges que tu as daigné répandre sur mon compte avec comme seule différence que je pourrai y répondre.

J'espère une réponse de ta part dans les dix jours pour convenir d'un rendez-vous.

Si je ne reçois aucune lettre dans ce sens, je pense que je monterai te voir.

A bientôt."

Je l'attends toujours.

Je reçois des lettres très chouettes d'amis ou de connaissances.

Petite soeur Lia-Marie de Jésus me dit entr'autres :

"(...) J'aime le petit mot que tu ajoutes = "Je suis en PAIX". Alors, Seigneur, merci ! Je suis sûre que Claude est toujours en marche sur la route... Qu'Il te garde et te fasse sentir Sa bienveillance."

Le Maire de la vallée m'écrit :

"(...) sachez que nous regrettons profondément votre absence (...)"

Toutes ces amitiés nouées, qu'elles sont donc bonnes !

Dix mai 1990. Cette lettre... comment Monique a-t-elle pu l'écrire ! Oui... comment !...

"Claude,

Suivant une certaine ligne de conduite que tu parais t'être fixée, tu ne répondras probablement pas à ma lettre mais, il faut que je te dise ma colère.

Je pensais - vraiment, quelle naïveté ! - que la seule chose qui te préoccupait était l'assurance que tu récupérerais ce que tu avais donné. Quelle grossière méprise ! J'en viens même à me demander si tes lettres à l'Evêque n'avaient pas pour but essentiellement de nuire à l'abbé plutôt que de vouloir à tout prix récupérer de l'argent ! Comment peut-on manquer à ce point à la parole donnée - et signée - car, tu as bien signé, n'est-ce pas - et ceci devant notaire - un papier disant que tu t'engageais, toi et les tiens, à ne plus faire aucune démarche contre un quelconque membre de l'équipe.

Comment, toi qui te dis, aimer Dieu, peux-tu renier ainsi l'Amour, la Charité, la Vérité !

Comment peux-tu justifier ces actes de basse vengeance !

Comment peux-tu faire du mensonge ta règle de vie et t'acharner à vouloir salir ou compromettre l'abbé en disant n'importe quoi - et surtout pas la vérité - à ceux qui l'ont connu, qui l'appréciaient et l'apprécient encore quoi que tu t'évertues à faire ou dire (mais es-tu la seule instigatrice de ces manigances abjectes !).

Peut-être choisis-tu bien mal tes nouveaux amis !...

Tu as écrit (à beaucoup de monde !...) que l'abbé t'avais mise à la porte de chez toi : mais, si je ne me trompe, tu étais à la ferme au même titre que chacun des membres de l'équipe,

tu es partie parce que Didier
partait (peut-être as-tu lâché
la proie pour l'ombre !...)

Tu as aussi osé dire que l'abbé avait tenu certains propos à ton encontre : là, tu es vraiment de mauvaise foi car jamais l'abbé ne dit quoi que ce soit (ce que par contre tu ne te prives pas de faire à son égard).

Alors, il est grand temps de mettre un frein à ces méchancetés car tout cela devient franchement ignoble !

Ne crois-tu pas que ton âme se perd et ton coeur s'éteint dans ce combat inutile que tu mènes avec un acharnement diabolique !

Combat inutile car le mensonge n'a jamais le dernier mot.

Je voudrais te soumettre quelques mots qui ne sont pas de moi :

"Mensonge,
quand tes coffres sont pleins
de domination et de haine
quand, attrapé à ton minable piège
nous serons à ta porte pour demander
des comptes,
tu tireras la corde de ta trappe.

Mensonge !

tu régneras enfin sur le vide

quel royaume en vérité !"

Nous sommes déjà venues jusqu'à toi une fois avec Chris et si cela est nécessaire, nous reviendrons pour comprendre enfin ce que tu cherches en vérité."

Comment peut-on écrire de telles abominations ?...

Qui a pu souffler ces lignes et celles d'autres membres de l'équipe d'ailleurs ?...

Cela je ne le sais pas et ne le saurai sans doute jamais.

Personnellement j'ai du mal à les recopier.

Malgré tout, il y a des vérités :

"... tu ne répondras probablement pas à ma lettre..."

"... le mensonge n'a jamais le dernier mot..."

"... quel royaume en vérité !..."

Donc, effectivement je ne réponds pas sur les "tenants" de ces propos mais je lui envoie l'adresse du notaire à cause du troisième paragraphe.

Une photocopie de cette lettre est envoyée à l'Evêché.

"... le mensonge n'a jamais le dernier mot..."

- j'en suis convaincue -

"... quel royaume en vérité !..."

- oh oui !... alors !... -

Reçu aussi une carte qu'accompagnaient deux coulants de serviette.

Monique avait peint et personnalisé des coulants pour chacun et nous ne nous en étions pas encore servis.

Sur cette carte, ces simples mots :

"Nous avons nettoyé la ferme.

Signature"

Je les retourne... avec ces simples mots :

"Ils ont été javellisés"

Franchement, ni Didier, ni moi ne pensons qu'ils nous appartiennent... mais, en finira-t-on un jour !...

Il est grand temps que je vous reparle des "manifestations" donc :

Ce samedi 24 mars 1990, dans mon séjour, j'ai un flash rapide.

Ouf ! il ne m'a pas quitté. C'est pour moi l'assurance que je suis sur la bonne voie.

Ce dimanche treize mai, je me réveille en sursaut. Une phrase m'est venue à l'esprit et fortement impressionnée :

"Les souffrances avant la mort sont l'Extrême-onction".

Je réfléchirai beaucoup sur cette Parole envoyée et fin mars 1991 en lisant "Les Ailes de l'Aurore", j'y relève la même explication.

Ce lundi vingt huit mai dans ma cuisine, j'ai quatre flashs en rayons or près du visage. Je suis en train de gratter un fond de casserole. Cela me rappelle ce qui s'est passé au refuge le 30 juillet 1987 et également plus tard.

Lundi vingt deux octobre, toujours dans la cuisine, par moments j'ai l'impression que mon visage plonge dans une clarté or mais c'est fugace. Cependant, cela m'arrive souvent ces derniers jours.

Deux manifestations en décembre 90.

L'une, odeur de roses en deux fois, quatre à cinq minutes, en relevant mon cours de théologie morale.

Une voisine, le lendemain, me raconte ces instants où elle sent des odeurs de roses. Je lui parle donc de ce qui m'est arrivé la veille.

L'autre, en Haute-Savoie, dans la famille de ma soeur et mon beau-frère.

Tous réunis ce trente et un décembre, des rayons or sur casserole aluminium comme cela m'arrivait à Mentol, puis dans le salon, une vingtaine de fois genre flashs, au-dessus de moi, à mi-hauteur du plafond. Ma famille réunie ne voit rien.

Je changerai leurs casseroles !...

Les années suivantes, les manifestations ne se sont pas arrêtées mais à un rythme plus espacé. Mon esprit est toujours aussi "lent" à comprendre leurs significations.

Ces manifestations sont quelquefois très différentes de celles vécues jusqu'à ces années ; pourtant, j'en retrouve les "traces" dans l'Ancien ou le Nouveau Testament.

Mais, en ce mois d'août 1990, il me faut monter au refuge chercher mes recueils de poésie; il y reste des "C'est chouette", des "Merveilles" et un grand carton de "Joie", l'abbé n'ayant pas voulu que j'en garde à la ferme.

Didier a réuni des jeunes et nous y montons à deux voitures. Quelques uns en profiteront pour faire une randonnée.

Vers midi, seule, je me dirige vers le refuge.

Jean-Mi est à table, au-dehors, avec des enfants. Les garçons se lèvent et accourent en me disant :

- Bonjour Claude... bonjour Claude... bonjour...

Si vous saviez comme cela est réconfortant ! Surtout que je ne les reconnais pas mais eux... si... Ce doit être des louveteaux puisque Jean-Mi est scout, ce n'est donc pas un camp de l'association.

Jean -Mi m'accueille avec chaleur.

- Je viens chercher mes recueils de poésie.

- Tout à l'heure, si cela ne t'ennuie pas !

- Bien sûr ! nous allons pique-niquer et je reviendrai vers quatorze heures.

Me voici donc au refuge à quatorze heures. Le "ton" n'est plus le même... J'allais écrire : "le ton musical" !...

- L'abbé va monter, il faut que tu l'attendes.

- Non... je n'ai pas le temps.

- Mais je n'ai pas les clefs de la tribune du sanctuaire !

- Jean-Mi montre-moi les trousseaux !

Il ne m'en présente que deux.

- Il y en a un troisième...

- Je ne l'ai pas, l'abbé le garde.

Je regarde attentivement les deux trousseaux.

- Cette clef est plus importante que les autres et, de mon temps, elle n'y était pas. Je vais voir si elle ouvre la porte de la tribune...

Il ne refuse pas et me suit.

Effectivement, cette clef ouvre la porte, il en paraît étonné ! moi... pas, j'ai compris l'astuce...

Jean-Mi monte avec moi. Deux jeunes se sont assis dans le cloître. Je rassemble mes recueils.

- Je ne sais pas si c'est à toi, il n'y a même pas ton nom !...

Cela me met en boule... oui, en boule... D'ailleurs pourquoi cette expression ? Je ne rentre pas dans ma coquille... j'en sors plutôt !

- Jean-Mi tu ne sais pas lire...

... et je lui en mets un sous le nez.

- Ah oui !

- Puisque je suis une... saleté, mes livres aussi.

Cette réflexion-là, je n'ai pas pu m'empêcher de la faire !

Je lui demande de m'aider.

- Appelle les jeunes, ils n'ont qu'à t'aider, eux...

Dès les livres dans la voiture, nous prenons le chemin du retour ; ouf !...

Ludovic, le deuxième fils de Joël et Laurence est né le vingt trois avril de cette année. En cet été, beaucoup de "passages" : frères et soeurs (les "belles" comme les appelle ma soeur), neveux, nièces et aussi des jeunes et moins jeunes qui montaient au refuge : Paule et une amie, Bernadette qui est restée le mois d'août ; son mari me l'avait amenée, ainsi j'ai fait la connaissance de Michel.

Puis-je m'empêcher de vous dire que l'été suivant il l'a accompagnée en Haute-Savoie chez des amis... Dès son arrivée, elle est partie pour une courte randonnée et depuis... elle a disparu.

Michel a tout tenté pour la retrouver, il continue d'ailleurs, toujours sans résultat... en ce mois d'avril 1995.

C'est dur de vivre ça, c'est très éprouvant pour son mari, ses enfants, ses petits-enfants et aussi sa mère ; je sais qu'elle l'aimait beaucoup.

Il me semble que je vais la croiser au détour d'un sentier car j'ai repris la randonnée.

Les copains de montagne sont toujours de bons copains. Même esprit, même envie d'aller toujours plus loin, plus haut. Même attitude devant la roche, la fleur, le chant de l'oiseau. Même abandon au soleil de midi à l'heure du pique-nique aussi bien en plein hiver qu'au printemps ou en automne.

Didier est au loin, il continue sa vie.

Ma porte est toujours ouverte, moi aussi je continue la mienne. D'autres événements à vivre avec voisins, voisines : Isabelle, ses enfants ; Véronique et sa fille ; Jean-Marc, Francine, leur deux enfants, Christian, Joëlle, Cécile ; aussi Christophe, Kévin et Maxence et tant d'autres... Puis Gisèle bien sûr !... ses filles Sandrine et Anne-Laure.

Gisèle est pour moi comme une nièce à aider, elle a tellement de problèmes ! Un accident a failli lui coûter la vie mais elle est courageuse. J'ai été malade, elle m'a aidée puis ce fut mon tour de le faire.

Puis... puis... puis...

Si vous saviez comme il est beau le Camélia qui fleurit dans mon jardin !

J'ai décidé d'arrêter mes écrits en l'année 1990 et je m'aperçois que je déborde un peu.

Il faut aussi que je vous dise que mon quatrième recueil "Le Seuil" tarde à paraître, alors j'y rajouterai les poèmes à l'occasion de naissances.

Pierre-Loïc, fils d'Isabelle et Gérard, est né le 24 mars 1991.

Lug, fils de Blandine et Alain, est né le 25 septembre 1991.

Mais... et que c'est dur à vivre ! Vincent né le 2 avril 1982 a rejoint le Père par le Fils le 31 octobre 1992 presque brutalement. Je lui dédierai ce poème :

"Vincent, notre petit roi"

"(...)

En cet autre Royaume,

Toi, notre petit roi,

Tu as rejoint le Seuil,

En cet autre Royaume,

Celui du Roi des rois,

Vincent, tu es... Accueil."

En conclusion, je dirai que sur terre nous avons plusieurs vies. Nous sommes parfaitement capables, si l'une d'elles se termine, d'en commencer une autre.

"Notre part de pain donne-nous aujourd'hui"

Oui... notre lot de ce jour nous avons à le remplir au mieux ; remplir l'esprit, le coeur, grâce à sa porte ouverte.

Demain, la porte s'ouvrira pour une autre part de pain.

J'ai envie d'ajouter que chacun ne peut avancer qu'à son rythme et juger l'autre est juger contre soi-même car il est vrai que le soleil brille pour tous.

"Que ton règne vienne"

Je sais aussi que c'est par "grâce" que nous pouvons avoir un aperçu de l'Autre Lumière et que celle-ci éclaire à jamais afin que

"Dieu soit Tout en Tous"

FIN

8 avril 1995

Claude Roccati